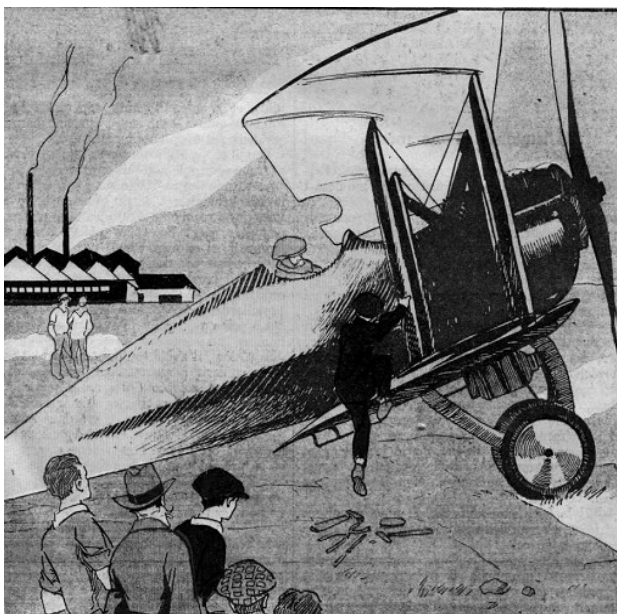


Arnould Galopin
Un aviateur de quinze ans



BeQ

Arnould Galopin

Un aviateur de quinze ans

II

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 1105 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

La ténébreuse affaire de Green-Park

Le bacille

Le sergent Bucaille

Mémoires d'un cambrioleur retiré des affaires

Un aviateur de 15 ans

Édition de référence :
Paris, Albin Michel.

Deuxième partie

Au-dessus de l'océan Pacifique

I

La mer phosphorescente

La grande épreuve commençait.

Jusqu'alors, les aviateurs avaient survolé les continents et traversé quelques bras de mer, mais à présent, ils se lançaient au-dessus de la plus grande mer du globe qu'ils allaient traverser dans toute sa largeur.

Pour se rendre compte de l'énorme distance qu'ils auront à parcourir, il faut prendre une carte, et l'on pourra ainsi apprécier ce que sera le nouveau raid de nos aviateurs.

Ce ne fut pas sans émotion que Francis vit l'avion s'engager sur la mer... Le temps était superbe, le ciel d'un bleu éclatant. Une légère brise ridait à peine la surface des eaux...

– Quelle est maintenant notre première

escale ? demanda Laval.

– La Nouvelle-Calédonie... mais si besoin est nous pourrons atterrir dans les îles Chesterfield qui se trouvent entre le point que nous venons de quitter et la Nouvelle-Calédonie.

– Là, nous allons voir des forçats.

– Oh ! très peu...

– Cependant, je croyais qu'il y avait un baigne en Nouvelle-Calédonie.

– Il existe encore, mais il ne contient presque plus de forçats... Depuis quelques années, on les envoie à la Guyane... Il ne reste plus en Nouvelle-Calédonie que les anciens, les vieux qui terminent leur vie dans l'île...

– Aurons-nous à redouter les cyclones ?

– Non... pas en cette saison, cependant, on ne peut rien assurer...

– Si nous étions pris par un ouragan, nous ne pourrions pas, cette fois, chercher refuge à terre.

– Non, nous n'aurions qu'une ressource, nous élever le plus possible, tâcher d'atteindre les

régions où l'atmosphère est calme...

M. Paturel crut devoir expliquer les diverses variations de température, mais il le fit en termes tellement scientifiques que Laval et Francis ne comprirent rien du tout. Cependant le vieux savant continuait de discourir. L'avion filait à telle allure qu'il était obligé de crier pour se faire entendre, et le vent emportait ses paroles.

– Oh ! oh ! fit le Parisien, nous allons joliment vite...

– Oui, dit Tavernier... d'après mes calculs, nous faisons le kilomètre en dix-neuf secondes, ce qui représente exactement cent quatre-vingt-neuf kilomètres à l'heure... mais nous avons marché plus vite que cela.

– N'empêche que c'est une belle allure.

– Oui... et si nous pouvions la tenir longtemps tout irait bien...

– Pourquoi ne la tiendrions-nous pas ?

– Ne parlons pas de ça...

– C'est vrai...

On changea immédiatement de conversation. L'aéro survolait la mer à environ huit cents mètres. Beaucaire n'avait pas jugé nécessaire de s'élever plus haut pour le moment. À cette altitude, les bateaux que l'on apercevait paraissaient minuscules, on eût dit des jouets d'enfants.

– Bah ! dit le Parisien, nous sommes en sûreté sur le Pacifique... voyez tous ces bateaux... Dans le cas où il nous arriverait quelque chose, nous serions sûrs d'être secourus.

– Ne t'y fie pas, répondit Tavernier. Ici, la navigation est assez intense, parce que nous sommes encore près de la côte, et que tous ces bâtiments se dirigent vers le littoral ou s'en éloignent après avoir touché quelque port, mais au fur et à mesure que nous avancerons ils deviendront de plus en plus rares.

– C'est dommage... Enfin, on verra bien...

Tout à coup, le perroquet qui était toujours à bord se mit à crier :

– Vive la France !

– Ah ! fit Laval, comme c’est curieux ces oiseaux-là... Je lui ai bien répété plus de deux cents fois « Vive la France » et il ne voulait rien savoir... on aurait dit qu’il n’entendait pas... et voyez, il a retenu... Quand je vous disais que je ferais son éducation à ce coco-là. Je veux qu’avant la fin du voyage, il ait un vocabulaire des plus choisis... Maintenant qu’il sait crier : Vive la France, je vais lui apprendre les noms de tous les passagers... ensuite, je lui apprendrai à débiter des phrases amusantes.

Jusqu’à la nuit, toute l’attention se porta sur le perroquet, mais dans les régions voisines des Tropiques la nuit vient pour ainsi dire tout d’un coup, sans crépuscule. Cependant lorsque le soleil a disparu, il reste dans le ciel une sorte de lueur opaline qui permet encore de distinguer les objets à faible distance.

– Si nous étions sur un bateau, dit Tavernier, il faudrait allumer nos feux... feu vert à droite, feu rouge à gauche, mais ici cette précaution est inutile... Je ne pense pas que nous rencontrions des concurrents.

– Si, nous en avons, ils sont derrière nous...

– Oh ! ils ne doivent pas encore avoir atteint le littoral, car lorsque nous les avons quittés, leur moteur avait besoin d'une sérieuse réparation...

Il y eut un silence.

– Tant mieux, dit le Parisien... Ces English se sont vraiment montrés trop arrogants. Vous rappelez-vous quand ils nous ont croisés et que nous les avons salués... Est-ce qu'ils n'auraient pas dû nous rendre notre salut ? Au lieu de ça, ils sont passés, fiers comme Artaban... Voilà des choses que je ne peux admettre. Sur mer, quand deux bateaux se rencontrent, ils échangent des saluts... il doit en être de même pour les aviateurs... Tiens, mais, qu'est-ce que j'aperçois... regardez donc la mer, comme elle brille... on dirait qu'elle est éclairée par un phare, et cependant, je ne vois rien à l'horizon...

– C'est là un phénomène qui est très commun, répondit Tavernier, il est dû à la présence, soit de matières organiques en décomposition, soit d'animalcules vivants, lesquels sécrètent une matière qui vient à brûler au contact de l'air et

répand une lueur plus ou moins vive.

– Oui, fit M. Paturel, qui était tout heureux de faire encore une fois montre de ses connaissances, M. Tavernier a raison... C'est à une sorte de mollusque appelé *Pampas* qu'est due le plus ordinairement la lumière dont brillent les eaux de la mer. Labillardière qui faisait partie de l'expédition commandée par d'Entrecasteaux, envoyée à la recherche de La Pérouse, raconte dans sa relation de voyage, un effet singulier de ce phénomène naturel, dont il fut témoin dans les environs du Cap. Les deux vaisseaux de l'expédition *La Recherche* et *l'Espérance* se trouvaient par le travers du golfe de Guinée. Le ciel chargé, vers le soir, d'épais nuages, annonçait l'approche de l'orage. La nuit était fort sombre. Appuyé au bastingage, Labillardière regardait la mer qui, tout à coup, parut comme une nappe de feu. Ce phénomène ne dura pas longtemps, mais la mer resta pendant le reste de la nuit, bien plus lumineuse que de coutume, et dans tous les points où elle était agitée, particulièrement dans le sillage du vaisseau, et vers le sommet des vagues. Labillardière eut la

curiosité de prendre quelques bouteilles de cette eau lumineuse et la filtra. De petits mollusques très gélatineux transparents, de forme globuleuse, dont la dimension était tout au plus d'un tiers de millimètre restèrent sur le filtre et dès lors, l'eau perdit sa phosphorescence. Il la lui rendit à volonté en y plongeant de nouveau les petits mollusques. Ce phénomène, très simple, comme vous voyez, effrayait beaucoup les anciens qui croyaient voir là un présage et supposaient que c'étaient les divinités de la mer qui allumaient un feu intérieur pour brûler les vaisseaux...

II

Une saute de vent

La mer, au bout d'un certain temps, redevint sombre...

– Ah ! dit Laval, c'était plus joli tout à l'heure... Ça manque de gaieté maintenant... Dieu qu'il fait noir ! Tantôt on voyait des milliers d'étoiles, maintenant elles sont cachées par de vilains nuages.

– Oui, fit Tavernier... et cela est assez inquiétant.

– Vous craignez un orage.

– Oh ! un orage, ce n'est rien....

– Un cyclone !...

– Je n'ai pas dit cela...

Personne n'osa plus interroger le

commandant. Il semblait soucieux, et ce n'était probablement pas sans raison.

L'aéro filait toujours à belle allure avec un ronflement régulier. Les aviateurs demeuraient silencieux...

– Brrr ! fit tout à coup le Parisien, on dirait que le vent se lève...

– Oui, répondit M. Paturel, et il augmente de violence de minute en minute...

Beucaire s'élevait, pour tâcher d'atteindre des régions plus calmes, mais soudain une violente bourrasque fit pencher l'appareil, et on entendit un long craquement.

– Oh !... fit M. Paturel, qui avait roulé dans la carlingue...

L'avion demeurait toujours penché, pareil à un navire que le vent couche sur l'eau et qui ne peut se redresser. Enfin, par une habile manœuvre, Beaucaire parvint à reprendre son aplomb. Dès lors, l'aéro se tint parfaitement en équilibre, et reprit sa marche en ligne droite.

– Quelle secousse !... s'écria le vieux savant...

Si je ne m'étais pas cramponné, je passais par-dessus bord... Pourvu que nous n'ayons pas encore un coup de vent semblable.

– Je ne crois pas, répondit Tavernier... Ces sautes brusques de vent s'appellent des « salts », elles sont assez fréquentes sur le Pacifique. Le jour, on peut les prévenir, car on les voit venir, mais, la nuit, elles sont très dangereuses.

– Si, par précaution, M. Beaucaire s'élevait un peu ?

– Cela n'avancerait à rien, car on ne peut prévoir à quelle altitude ces claques de vent vont se produire. Tantôt, elles éclatent à la surface de la mer, tantôt à plusieurs milliers de mètres en l'air...

– Heureusement que notre avion est solide, dit le Parisien...

– Certes, il l'est, fit Tavernier, mais tout à l'heure, il y a eu un craquement.

– Oui, j'ai entendu, dit Laval.

– Moi aussi, murmura M. Paturel...

– C'est sûrement un hauban qui a sauté,

affirma Francis...

– Ne croyez-vous pas, commandant, demanda le Parisien, que nos haubans sont un peu faibles ?

– Non... ce sont nos ridoirs qui n'ont pas assez de résistance...

Pendant qu'avait lieu cette conversation, Francis examinait les haubans....

– C'est celui d'arrière qui a cédé, dit-il, mais en pleine nuit, je n'ose aller le réparer...

– Attends, je vais y aller, dit Laval.

– Non, non... s'écria Tavernier, je ne veux pas...

– Mais je me tiendrai bien.

– Je te le défends.

– C'est bien, commandant, je n'insiste pas... mais je vous assure que j'aurais très bien pu réparer...

– Attendons le jour...

– Et s'il survient une nouvelle saute de vent, et qu'un autre hauban cède...

Le commandant ne répondit pas. Il avait donné l'ordre à Beaucaire de modérer un peu son allure. Néanmoins les passagers n'étaient guère tranquilles.

– Je crois, émit timidement M. Paturel, que M. Beaucaire devrait se rapprocher de la mer... Nous sommes bien haut en ce moment, et s'il survenait une catastrophe...

– À l'amende, M. Paturel, cria le Parisien... il a été convenu que celui qui prononcerait à bord le mot de catastrophe, serait à l'amende...

– C'est bien, fit le vieux savant, je m'exécute... quel est le montant de l'amende ?

– Cinq francs...

– Je les dois, et vous les remettrai au prochain atterrissage.

– Non... non... payez tout de suite... les bons comptes font les bons amis... versez... voici la tirelire.

Et ce disant le Parisien présentait à M. Paturel une petite boîte percée sur le dessus.

Le vieux savant se fouilla, prit dans son porte-

monnaie un billet et le glissa dans l'ouverture de la tirelire.

– Voilà, dit-il.

– Merci, fit Laval... et n'oubliez pas que tous les mots qui peuvent porter la poisse sont interdits à bord...

– Mais quels sont ces mots... il faudrait au moins, les connaître.

– C'est juste... eh bien, il est interdit sous peine d'amende de prononcer les mots : catastrophe, accident, guigne, capotage, plongeon, chute et panne...

– Entendu... on surveillera sa langue...

Un long silence suivit ces derniers mots. Francis et M. Paturel dormaient dans la carlingue. Tavernier ne tarda pas, lui aussi, à sentir le sommeil le gagner :

– Prends le quart, dit-il à Laval avant de s'endormir.

Le Parisien se mit en faction. Beaucaire s'était depuis longtemps déjà mis en descente, et volait à environ cent cinquante mètres au-dessus de la

mer.

Laval penché au dehors de la carlingue regardait au-dessous de lui... De temps à autre, il tirait sa montre. Sans doute attendait-il le jour avec impatience, car ce hauban brisé le tracassait. Un moment, il eut l'idée d'aller le réparer, malgré la défense que lui avait faite, le commandant... Il hésitait. Peut-être s'y fut-il décidé, quand tout à coup, l'aéro s'appuya sur son aile gauche, et descendit rapidement vers la mer.

M. Paturel, Tavernier et Francis s'étaient réveillés en sursaut.

Soudain, il y eut un choc, suivi d'un jaillissement d'écume.

III

Un bain forcé

L'avion venait de se poser sur la mer de façon plutôt brutale. Par bonheur, les eaux étaient calmes... on établit aussitôt les flotteurs, et le petit moteur de secours fut mis en marche.

– Pas trop de mal, dit le Parisien... le choc a été rude, mais y a rien de cassé...

Déjà l'aéro se mettait en marche, en entendait battre sa petite hélice.

– Ce sont les haubans qui sont cause de tout. dit Tavernier, je ne crois pas qu'il y ait d'autre avarie.

– Espérons-le, fit Laval, mais nous ne pourrons voir ça qu'au jour.

– C'est-à-dire bientôt.

– Nous avons tout de même de la chance que la mer soit calme comme un lac...

– Oui... car sans cela, c'était le naufrage...

– Et la mort...

M. Paturel intervint.

– Je vous ferai remarquer, dit-il, que vous venez de prononcer deux mots qui sont interdits à bord... et je vous mets à l'amende...

– Vous avez raison, fit Tavernier en souriant... Laval et moi nous en serons chacun de cinq francs...

M. Paturel prit la tirelire de bois et la présenta à ses amis, en disant :

– Payez... les bons comptes font les bons amis.

Le vieux savant n'était point fâché de prendre sa revanche...

L'avion continuait d'avancer à petite allure. Enfin le jour parut, et l'on put se rendre compte de l'endroit où l'on se trouvait.

– Tiens... une île, s'écria Laval.

Et en disant cela, il désignait un petit

promontoire qui émergeait des eaux... C'était bien une île, en effet, une île longue d'environ deux cents mètres... Quant à sa largeur, il était impossible encore de l'apprécier... Cette île était très basse sur la mer, et devait certainement « couvrir » à marée haute.

On s'en approcha, et on amarra l'avion à une pointe de rocher.

– Allons, à l'ouvrage, dit Laval.

Et immédiatement, aidé de Francis, il se mit à réparer les haubans...

– Voyez, dit-il à Tavernier. ce ne sont pas les haubans qui ont cédé, mais les ridoirs... Vraiment, ils sont trop faibles... je vais en mettre deux au lieu d'un, comme cela, nous serons tranquilles...

– Oui, c'est une idée... fit le commandant, mais il faudra que vous les fixiez à la même patte...

– Ne craignez rien, je vais m'arranger...

Pendant qu'il s'occupait avec Francis de fixer les ridoirs. Tavernier et Beaucaire consultaient

leur carte. M. Paturel, penché hors de la carlingue regardait curieusement des méduses qui flottaient sur l'eau. Elles lui parurent curieuses, et il voulut en saisir une, mais il perdit l'équilibre, et tomba à l'eau, en poussant un grand cri...

– Bon, fit le Parisien, voilà M. Paturel qui prend un bain...

Et il plongea aussitôt : Il arriva à saisir le vieux savant, qui déjà buvait la goutte, et Tavernier aidé de Beaucaire le hissa à bord... M. Paturel était tout penaud, et ne savait comment s'excuser. Pendant qu'il changeait d'habits, Laval et Francis avaient repris leur travail.

Tout à coup, il y eut un choc contre la carlingue.

– Tiens ! qu'est-ce encore que cela ? dit le Parisien... Ce n'est pourtant pas un hauban qui vient de lâcher...

Deux nouveaux chocs se produisirent.

– Cela vient de l'extérieur, dit-il... nous devons cogner contre un roc sous-marin...

– Oh ! s'écria tout à coup Francis... voyez... Et

du doigt, il indiquait des plaques brillantes qui se mouvaient sur la mer. C'étaient des requins. Ils étaient au nombre d'une vingtaine, et s'efforçaient de bondir dans l'aéro...

Une émotion que l'on devine s'empara des aviateurs...

– Ils vont sauter à bord !... Ils vont sauter à bord ! ne cessait de répéter M. Paturel...

Tavernier avait pris une carabine, et tirait sur les squales, mais on sait que les requins ont la vie dure... Certains qu'il avait atteint de plusieurs balles continuaient à nager autour de l'appareil. Le commandant employa alors les balles explosives, et cette fois, eut raison des terribles bêtes, dont les corps flottaient maintenant sur les eaux... Cependant une nouvelle bande arriva et se mit à dévorer les morts...

– Les haubans sont-ils réparés ? demanda Beaucaire.

– Dans cinq minutes, nous serons prêts, répondit Laval...

Soudain, un requin bondit avec une telle force

qu'il retomba dans la carlingue, aux pieds de M. Paturel, mais le vieux savant ne perdit pas la tête... Il prit un couteau et ouvrit le ventre du squalo. Cependant, l'horrible bête, quoique éventrée, continuait de gigoter encore, et il fallut lui trancher la tête pour la tuer... Ce requin était énorme. Il mesurait deux mètres de long, et était aussi gros que le corps d'un homme. On le rejeta à l'eau, où il fut bientôt dévoré par ses congénères...

IV

À Nouméa

L'aéro était réparé... on mit le moteur en marche et il commença à glisser sur la mer, puis à prendre peu à peu de la vitesse. Bientôt, il s'élevait dans les airs...

– Tout s'est bien passé, en somme, dit M. Paturel...

Les aviateurs éclatèrent de rire.

– Vous trouvez ? fit Laval.

– Dame !

– Vous n'êtes pas difficile... Comment, vous tombez à l'eau, vous manquez d'être dévoré par des requins, nous sommes ensuite attaqués par ces vilaines bêtes, et vous trouvez que tout s'est bien passé ?

– Je veux dire, rectifia le vieux savant, que nous avons eu la chance de nous en tirer sains et saufs...

– Ah ! à la bonne heure... vous vous étiez mal expliqué...

Il y eut un silence. L'avion filait à deux cents à l'heure. Au-dessous de lui, s'égrenaient de petites îles noires qui semblaient des monstres marins flottant sur les eaux...

– Quand la mer est mauvaise, remarqua Laval, il ne ferait pas bon s'engager entre ces îles avec un bateau.

– Cela a failli m'arriver, dit le commandant... Il y a une dizaine d'années, je naviguais dans ces parages sur un aviso qui faisait partie d'une escadre venue en Nouvelle-Calédonie, quand nous avons été surpris par le brouillard... un brouillard comme je n'en ai jamais vu. Nous nous dirigions à la sonde, mais bientôt nous ne trouvâmes plus le fond, et nous fûmes obligés de nous laisser aller à l'aventure. La mer était fort agitée, et nous entendions autour de nous de terribles mugissements. Heureusement que le jour

en se levant dissipa la brume, sans quoi nous nous brisions contre ces maudites roches. Elles sont très redoutées des navigateurs qui leur ont donné le nom de « Rocs du Diable ». À marée haute, elles sont recouvertes, et sont encore plus dangereuses, car on risque de s’y crever...

– Je vois, fit M. Paturel que la navigation en mer est aussi dangereuse que l’aviation. Dans l’air, il est vrai que l’on ne rencontre pas d’obstacles, mais on est exposé à d’autres dangers.

– Bah ! fit Tavernier... tous les genres de locomotion sont dangereux... Le train express risque d’être pris en écharpe ou de télescoper un autre train ; le navire court le risque de faire naufrage pendant une tempête ou de se briser contre des récifs... Je ne parle pas de l’automobile qui est devenue bien périlleuse depuis que l’on atteint des vitesses exagérées...

– Il faut croire que l’homme ne trouve pas ces dangers suffisants puisqu’il a inventé la guerre...

– Et nous ne parlons pas des tremblements de terre, des raz de marée, des éboulements de

montagnes...

– Oui... quand on songe à tout cela, on se trouve encore en sécurité à bord d'un avion...

– Ma foi, fit le Parisien, à part les pannes. l'avion est très agréable... On va où l'on veut sans risquer de se cogner contre un obstacle...

– Tu oublies les montagnes, dit le commandant...

– Bah ! on les voit...

– Pas toujours, par temps de brume.

– C'est vrai, mais enfin, il y a des chances pour qu'on les évite... En tout cas, nous sommes sûrs de ne pas en rencontrer pendant quelque temps... Est-ce que nous allons faire beaucoup d'escales ?

– Oui, quelques-unes.

– La première ?

– La première est proche... c'est Nouméa...

Laval partit d'un bruyant éclat de rire :

– Si un jour, on m'avait dit que j'irais à Nouméa, je n'aurais guère été flatté, car j'aurais

supposé que l'on faisait allusion au bagne... Enfin, je ne suis pas fâché quand même de voir ce patelin-là... Est-ce que nous y serons bientôt ?

– Oui... demain matin, au plus tard...

*

Le lendemain, en effet, un peu après le lever du soleil, on apercevait les récifs de corail qui bordent la côte calédonienne.

La Nouvelle-Calédonie située à environ quatorze cents kilomètres de l'Australie a une superficie de dix-huit mille kilomètres carrés. L'île a quatre cents kilomètres de longueur, c'est-à-dire la distance de Paris à Vichy à peu près... Sa largeur n'est que de quarante à cinquante kilomètres.

Ses plus hautes montagnes sont le mont Panié (1650 mètres) et le mont Humboldt (1634 mètres). Le Diahot est le seul fleuve notable de l'île avec la Néra.

Le climat de la Nouvelle-Calédonie est des

plus sains et relativement tempéré. La saison des pluies va de décembre à mai, mais il pleut dans toutes les saisons et les cyclones ne sont pas rares.

La population se rattache à la race noire dite Mélanésienne. Les Calédoniens, autrefois anthropophages, sont aujourd'hui à peu près civilisés. Ils sont pour la plupart agriculteurs. Ils sont très industriels et fabriquent des nattes, des cordes ; ils creusent dans des troncs d'arbre des canots qu'ils accouplent et munissent d'une sorte de balancier pour les empêcher de chavirer. Chaque tribu a un chef assisté d'un conseil de vieillards, car les Calédoniens estiment que les vieillards sont des sages. Malheureusement, ils croient aux sorciers, et ceux-ci abusent de la naïveté des tribus.

La Nouvelle-Calédonie est très riche en mines d'or et de cuivre, de cobalt et de nickel. La principale culture est celle du café et de la canne à sucre. On y cultive aussi le tabac, l'ananas, la banane et le maïs.

Cette île a été découverte par Cook et est sous

la domination française depuis 1853. Elle a servi de baignade, mais c'est à la Guyane que l'on transporte aujourd'hui les condamnés.

– Oh ! les jolis rochers rouges ! s'écria tout à coup Francis...

– Ces rochers sont des roches de corail, expliqua M. Paturel... Le corail est un polypier. Il entre dans l'ornementation d'une quantité d'objets divers : pommes de canne, manches de couteau ; il constitue les grains des chapelets que portent les riches musulmans. La valeur commerciale du corail dépend de la forme de ses rameaux. Il est très recherché.

L'avion atterrit à Nouméa, qui est la capitale de la Nouvelle-Calédonie, sur la côte sud-ouest de l'île avec un port et une rade très sûrs protégés par la presqu'île Ducos et l'île Nou. Fondée en 1854 sous le nom de Port-de-France, Nouméa est aujourd'hui une ville de six mille habitants.

L'avion fut remisé sous un vaste hangar gardé par des soldats, et les aviateurs, sauf Laval et Francis qui n'avaient pas voulu abandonner leur appareil, allèrent rendre visite aux autorités

civiles et militaires. Il est inutile de dire avec quel enthousiasme, ils furent reçus. Pendant qu'ils assistaient à un lunch donné en leur honneur, Francis et Laval répondaient aux questions que leur posaient les curieux, venus admirer l'aéro. Parmi ceux-ci, un vieillard qui était Français tint à les féliciter, et voulut bien leur donner quelques détails sur le bagne, qui existait encore, mais où l'on n'envoyait plus de condamnés.

V

Un sinistre

– Autrefois, dit le vieillard, les condamnés qui venaient ici étaient d’abord soumis aux plus durs travaux... Quand ils s’étaient bien conduits, on leur donnait des matériaux et des champs, et ils se construisaient une cabane. Une fois chez eux, ils se livraient à la culture, se mariaient, puis devenaient ce que l’on appelle des « libérés » dans l’île, c’est-à-dire qu’ils étaient libres, mais n’avaient pas le droit de quitter la Nouvelle-Calédonie. Beaucoup se sont enrichis dans le commerce des grains, sont devenus d’excellents citoyens, et passent pour des gens respectables. Il n’y a que les bandits, les « mauvaises têtes » qui n’ont point réussi à se faire une situation dans l’île...

Le bon vieillard donna encore à Francis et à

Laval de curieux renseignements sur le bagne, puis les quitta en leur serrant la main.

Quand il eut disparu, Laval demanda à un des curieux qui se trouvaient là.

– Quel est ce monsieur ?

– Ce monsieur, répondit l’homme, c’est un ancien forçat...

– Pas possible ?

– Je vous l’assure... et son affaire a même fait assez de bruit à l’époque, mais vous êtes trop jeunes pour vous la rappeler... Ce vieillard se nomme Pel... Il était horloger à Montreuil, près de Paris. Un jour sa servante disparut, et on ne tarda pas à acquérir la preuve qu’il l’avait tuée, et brûlée dans un poêle, après l’avoir découpée en petits morceaux... D’abord condamné à mort, il vit sa peine commuée en celle des travaux forcés à perpétuité, et il fut envoyé ici... Après les années de durs travaux, il devint « libéré dans l’île » et reprit ici son ancienne profession. Il était horloger et vous pourrez voir la boutique qu’il a installée à quelques pas d’ici, rue de la Néra, et

qui porte pour enseigne « Au cadran bleu ».

Francis et Laval n'en revenaient pas : Comment, ce vieillard si doux, si aimable était un forçat !... Et ils se demandaient si tous les individus qui les entouraient n'étaient pas eu aussi des condamnés...

Quand le commandant et Beaucaire revinrent, ils leur racontèrent la chose, mais les deux aviateurs ne parurent pas surpris. Il faut croire qu'ils avaient été renseignés de leur côté...

Un officier de marine qui avait accompagné Beaucaire et Tavernier, leur dit tout à coup :

– Alors, c'est décidé, vous partez ?

– Oui, répondit Tavernier.

– Vous avez tort... vous devriez attendre quarante-huit heures... Comme vous avez pu le constater le thermomètre baisse et je ne serais pas étonné que nous ayons avant peu un cyclone... Nous sommes habitués ici à ces brusques sautes de vent... Quand l'air est calme comme aujourd'hui et que le thermomètre baisse, c'est toujours mauvais signe.

Beucaire et Tavernier hésitaient.

– Croyez-m'en, reprit l'officier... retardez votre départ de quarante-huit heures... Si vous étiez surpris en route par un cyclone, ce serait terrible.

Beucaire et Tavernier décidèrent de rester, et bien leur en prit, car, vers le soir, la température se rafraîchit considérablement.

Un vent frais courut sur l'île, et s'accrut d'heure en heure.

– Cet officier avait raison, dit Beaucaire... comment se fait-il, Tavernier, toi qui es un météorologiste, que tu n'aies pas prévu le cyclone ?...

– Ma foi, répondit le commandant, j'avoue que je suis en faute, mais je connais peu ces régions, et ne pouvais prévoir ce qui arrive... souvent le baromètre baisse, mais ce n'est pas une raison pour qu'il annonce un cyclone...

– Je crois que nous avons sagement agi en écoutant cet officier... Tiens, vois, les arbres s'agitent terriblement, et l'on entend dans le

lointain un terrible grondement. Il n'y a pas d'erreur possible, c'est bien un cyclone qui arrive... Pourvu qu'il ne détruise pas le hangar où nous sommes en ce moment...

– Je ne crois pas, car il est bien abrité par la montagne.

Le cyclone éclata. Il fut terrible... Des arbres furent déracinés, jetés à la mer, et plusieurs maisons de bois furent emportées... Les navires mouillés dans le port eurent aussi beaucoup à souffrir de cette épouvantable bourrasque ; certains eurent leurs chaînes rompues, et l'un d'eux fut démâté...

Le toit du hangar dans lequel était remisé l'avion fut crevé en plusieurs endroits, mais la carcasse résista.

– Voyez-vous que nous ayons été en l'air par un temps pareil, dit Beaucaire... La manœuvre aurait été dure...

– Nous aurions été démolis, fit le Parisien,

– Démolis, non... il ne faut pas exagérer, car j'aurais cherché à m'élever au-dessus de la ligne

du vent.

– Et si vous n’y étiez point parvenu ?

– Oh ! alors, nous aurions été roulés dans l’espace, et ma foi, je ne sais pas ce qui serait arrivé.

– Pourvu que nous n’ayons pas de nouveaux cyclones en cours de route...

– Il faut espérer que non... D’ailleurs, les cyclones ne sont pas aussi fréquents qu’on le croit...

Les aviateurs eussent pu coucher en ville, dans un bon lit, mais ils préférèrent passer la nuit dans leur avion... Bien qu’ils y fussent assez mal installés, ils y dormirent cependant très bien.

Le lendemain quand ils s’éveillèrent, le ciel avait repris sa sérénité ; une légère brise avait succédé à la terrible bourrasque de la nuit.

L’officier qui les avait si bien renseignés, la veille, vint leur rendre visite au matin :

– Vous voyez, leur dit-il, que j’avais raison.

– En effet, répondit Tavernier... et nous vous

adressons tous nos remerciements...

– Ça a soufflé dur...

– Vous avez entendu... Il n'y a pas eu de sinistres ?

– Si... la T. S. F. nous a signalé une catastrophe en mer, à cinq milles d'ici ?

– Un vaisseau qui a fait naufrage ?

– Non... un aéro... paraît-il.

– Un aéro ?... vous en êtes sûr.

– Ma foi oui...

– Vous avez donc ici un poste d'aviation ?

– Un poste d'aviation ?... vous voulez rire...

– Alors, c'est notre concurrent.

– Vous avez donc un concurrent ?

– Oui, un avion anglais qui a entrepris le même voyage que nous...

– Je ne pense pas qu'il puisse continuer sa route, car il a dû être sérieusement secoué...

VI

Entente cordiale

Une demi-heure après, les nouvelles arrivaient. C'était bien en effet l'avion anglais qui avait sombré en mer... Le cyclone avait brisé une de ses ailes, et il était tombé sur les flots. Personne n'était blessé à bord, mais l'appareil était endommagé...

– Voyez-vous, dit Laval, les English ont voulu nous jouer le tour. Ils nous avaient fait croire qu'ils ne pourraient pas se mettre en route avant une huitaine, et à peine étions-nous partis qu'ils se lançaient à notre poursuite. Cela ne leur aura pas porté chance, et je pense que cet accident va les refroidir un peu.

– Bah !... une aile brisée, ça se répare... répondit Tavernier, s'il n'y a que ça, ils seront

vite en état de reprendre la route des airs...

– Je ne le souhaite pas...

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils ont été trop insolents.

– Bah ! il ne faut plus songer à cela... Je souhaite au contraire qu'ils puissent continuer leur voyage, car s'ils abandonnaient, nous n'aurions pas le plaisir de les battre dans la ligne d'arrivée.

– Nous les aurions battus quand même.

– Oui, mais sans gloire...

– Vous avez peut-être raison...

Bientôt un remorqueur du fort ramenait l'aéro anglais. Quand le vapeur eut touché le quai, une grue enleva l'avion et le déposa sur la terre ferme...

En apprenant que les Français étaient à Nouméa, le capitaine Edgar Pipe reprit confiance... Il espérait toujours battre son concurrent, qu'il croyait en réparation.

Jusqu'à présent, nous n'avons pas encore

présenté à nos lecteurs les passagers de l'avion anglais. Ils étaient quatre... et parmi eux, il y avait un Italien.

Le chef d'escadrille était Edgar Pipe, son second le lieutenant de vaisseau John Bridge, le troisième lieutenant s'appelait Harry Bond. Quant au mécanicien, de nation italienne, il se nommait Marizzi.

Pourquoi les Anglais avaient-ils pris un Italien ? Parce qu'ils avaient appris que ce Marizzi était un mécanicien de premier ordre.

En réalité, Marizzi leur avait été imposé par un riche banquier de Londres qui avait fait presque à lui seul les frais de l'expédition, et qui avait parié une somme énorme sur la victoire de l'aéro anglais. Il avait même promis une petite fortune à Marizzi, dans le cas où les Anglais arriveraient premiers.

Qu'était ce Marizzi ?

On n'en savait rien. Il se disait Italien, mais des gens bien informés prétendaient qu'il avait vu le jour au Mexique. D'autres affirmaient qu'il

était Polonais.

Marizzi n'était peut-être pas son nom, mais cela n'avait que peu d'importance. Il était bon mécanicien, cela suffisait.

Dès que l'aéro fut à terre, il s'occupa aussitôt de le réparer. Le moteur avait aussi souffert de la chute, et il était peu probable que l'appareil anglais pût reprendre son vol avant trois ou quatre jours.

Les aviateurs français évitaient de rencontrer leurs concurrents, mais le capitaine Edgar Pipe vint encore une fois trouver Beaucaire, et lui dit :

– Monsieur, je suis heureux de vous rencontrer. Je pense que vous n'avez aucune animosité contre moi ?

– Pourquoi en aurais-je, répondit Beaucaire.

– Notre dernière entrevue avait été un peu froide.

– Croyez-vous ?

– Oui... mais oublions ces petits froissements d'amour-propre. Je vous avais fait une proposition que vous avez repoussée, et ma foi,

vous n'avez peut-être pas eu tort. Chacun sa chance... Dans un voyage comme celui-ci, il faut mettre chacun du sien... Vous êtes encore une fois favorisés, je vous en félicite... Vous comptez sans doute bientôt repartir ?

– Oui... dans quelques heures...

– Ah ! très bien... nous, je crains que nous ne soyons immobilisés ici quatre ou cinq jours... notre appareil a beaucoup souffert...

– Il est heureux qu'il n'ait pas été brisé... Ce cyclone a été d'une violence extraordinaire...

– Et ce n'est pas, hélas ! le dernier que nous verrons...

– Espérons que nous n'en reverrons pas d'aussi violents.

Les autres officiers anglais s'étaient approchés. Le capitain Edgar Pipe les présenta. Ne voulant pas être en reste de politesse, Beaucaire présenta ses amis... Cependant, le capitaine anglais avait évité de présenter son mécanicien.

Peut-être craignait-il que l'on ne trouvât

singulier qu'il eût pris à son bord un Italien.

Edgar Pipe se montra aussi courtois qu'il avait été désagréable quelques jours auparavant, et tint absolument à offrir le Champagne aux aviateurs français. Comment refuser une aussi aimable invitation ?... On se rendit donc dans un hôtel de Nouméa, et là on scella la réconciliation, le verre en main.

Le captain Edgar Pipe, prononça un speech qui pouvait se résumer ainsi :

« Deux grandes nations amies, la France et l'Angleterre ont entrepris le raid le plus audacieux qui ait été tenté jusqu'ici. Quel que soit le vainqueur, il n'en demeurera pas moins acquis que seules ces deux grandes nations pouvaient tenter un tel voyage...

Beaucaire répondit :

« Je remercie le captain Edgar Pipe des paroles qu'il vient de prononcer, et le félicite de l'audace et de l'intrépidité qu'il a montrées, au moment où un cyclone s'abattait sur son avion. Quand on a reçu un tel baptême, on peut tout

risquer. »

Des applaudissements saluèrent ces paroles. L'entente semblait, cordiale.

– Moi, dit Laval à M. Paturel, pendant que Beaucaire causait avec les aviateurs anglais, je ne crois guère à cette subite amitié... Ça doit cacher quelque chose.

– Oh ! croyez-vous ? fit M. Paturel, qui en homme droit ne suspectait jamais l'honnêteté des autres.

– Oui... ça me semble louche...

– Et pourquoi ? qu'avons-nous à craindre ?... nous allons repartir et les Anglais vont demeurer ici... Nous aurons encore sur eux une avance énorme, et je doute qu'ils puissent nous rejoindre...

– Ils espèrent probablement que nous allons les attendre.

– Oh ! ils ne peuvent avoir cette idée, vous avez bien entendu ce que leur a dit M. Beaucaire...

– Ils vont essayer de l'amadouer.

– M. Beaucaire ne les écouterait pas...

– C'est à souhaiter... n'empêche que toutes ces simagrées ne me disent rien de bon.

– Vous exagérez, mon cher.

Les aviateurs anglais et français se séparèrent.

– Et alors, on part ? demanda le Parisien.

– Non, répondit le commandant Tavernier... nous ne nous mettrons en route que demain matin.

– Ah ! et pourquoi ?

– Le commandant anglais qui tient à se faire pardonner l'accueil peu sympathique qu'il nous a fait l'autre jour, tient absolument à nous offrir à dîner ce soir...

– Oh !... bizarre...

– Pourquoi cela ?...

– Je ne sais, mais à votre place, je me méfierais.

– Mais de quoi ?

– Parbleu, si on le savait.

– Nous n’avons rien à craindre... nous sommes avec des gens civilisés et non avec des Canaques...

– À Singapour nous n’étions pas non plus avec des Canaques... n’empêche qu’on nous a trafiqué notre essence.

– Ici, cela ne se produira pas...

– En êtes-vous sûr ?

Tavernier regarda le Parisien.

– Tu es vraiment trop méfiant, dit-il...

– Que voulez-vous, commandant, je suis comme ça.... on ne se refait pas... acceptez à dîner des Anglais, ça c’est votre affaire, mais moi, je ne quitterai pas notre appareil... Je m’installerai dans la carlingue, et gare à celui qui voudra nous jouer un sale tour...

– Tu feras ce que tu voudras, mon ami... En tout cas, je ne puis te désapprouver.

– Et à quelle heure ce dîner ? demanda Laval.

– À huit heures...

– Tout ça, voyez-vous, c’est pour vous

empêcher de partir... Méfiez-vous... S'ils allaient vous coller quelque drogue dans votre vin...

– Tu exagères.

– Oh ! ces gaillards-là ne me semblent pas catholiques... Faites comme vous l'entendrez, moi, je veillerai...

Tavernier n'insista pas et le Parisien regagna le hangar où était remisé l'aéro.

Il y trouva Francis qui était demeuré en faction.

– Petiot, lui dit-il, il se passe en ce moment de drôles de choses...

– Ah ! fit le gosse, étonné.

– Oui... les English offrent à dîner à M. Beaucaire...

– Et au commandant ?

– Au commandant, à M. Paturel, à toi, à moi... à tout le monde....

– Et tu vas assister à ce dîner ?

– Non...

- Pourquoi ?...
 - J’ai mes raisons...
 - Tu te méfies de quelque chose ?
 - Oui...
 - Eh bien, je reste avec toi.
 - Non... il faut au contraire que tu ailles avec les autres, car tu es le mécanicien... moi, on ne me connaît pas...
 - Mais on t’a présenté tantôt.
 - Bah ! ils ne se rappelleront plus.
 - Tu vas rester dans le hangar ?
 - Mieux que ça... je vais me coucher dans la carlingue, et si par hasard quelqu’un vient voir notre aéro, il sera bien reçu... Crois-moi, va retrouver M. Beaucaire, le commandant et M. Paturel...
 - Puisque tu l’exiges.
 - Mais oui, tu comprends pourquoi.
- Francis se mit sur son trente et un, et une heure après, il allait retrouver les aviateurs.

Quand il fut parti, Laval s'installa dans la carlingue. Personne ne pouvait l'apercevoir...

VII

Le visiteur nocturne

Le Parisien était devenu méfiant, depuis le jour où, dans un grand port, des gens que l'on ne pouvait cependant pas soupçonner, avaient trafiqué l'essence destinée à l'avion. De plus, il n'avait point confiance en ces concurrents anglais qui, après s'être montrés si discourtois, presque hostiles, accablaient maintenant Beaucaire de protestations d'amitié. Il y a de ces brusques revirements qu'il est difficile d'expliquer.

Quoi qu'il en soit, Laval préférait surveiller l'aéro plutôt que de prendre part au dîner offert par le captain Edgar Pipe.

D'ailleurs, il ne lui disait rien de bon ce captain Pipe, avec sa figure en lame de rasoir, son teint écarlate et ses petits yeux qui ressemblaient

à des yeux de faïence.

Il s'était donc enfermé dans le hangar bien décidé à ne pas s'endormir avant que ses compagnons fussent de retour.

Il s'était assis dans la carlingue, et demeurait immobile, rêvant à un tas de choses, et se demandant surtout si le voyage qu'il avait entrepris avec les aviateurs, se terminerait de façon heureuse.

Il se rendait parfaitement compte des difficultés qui attendaient ses compagnons, et cette traversée du Pacifique n'était pas sans l'inquiéter.

Certes, l'avion était solide, on en avait eu la preuve, mais le moteur était capricieux, comme tous les moteurs, et pouvait, à un moment donné, refuser tout service.

Alors qu'arriverait-il ? Que deviendrait l'aéro... que deviendraient ses passagers perdus sur l'immensité de l'océan ? À bord, il avait eu l'occasion de consulter la carte et s'était parfaitement rendu compte de l'énorme distance

que l'on avait à parcourir.

Certes, Laval n'était point peureux, il l'avait maintes fois prouvé, mais à l'idée que peut-être, il sombrerait avec ses compagnons sur cette grande mer verte qu'il appelait dans son langage pittoresque « la mare aux harengs », il ne pouvait se défendre d'une vive inquiétude. Comme tous les gens qui ont peu navigué, il avait la crainte de la mer.

Il en était là de ses réflexions, quand il crut entendre un léger bruit, à la porte du hangar. Il se dressa à demi dans la carlingue, regarda, mais ne vit rien. « Bah ! c'est le vent », pensa-t-il. Et il se reprit à méditer sur les aléas du grand voyage qu'il allait faire avec ses compagnons.

Cependant, le bruit reprit. On eût dit que quelqu'un cherchait à ouvrir la porte du hangar. Celle-ci était fermée à l'intérieur, au moyen d'un loquet maintenu par une corde.

C'était, on le voit, une fermeture bien précaire. Il suffisait d'une forte poussée pour que la corde se rompît.

Ce fut ce qui arriva. « Oh ! oh ! se dit le Parisien, j'ai bien fait de veiller ».

La porte s'était refermée, et Laval entendait maintenant des pas étouffés...

Dans le hangar l'obscurité était complète. Soudain brilla la lueur d'une petite lampe électrique. Laval ne pouvait distinguer celui qui s'avançait, car il était ébloui par la lumière qu'une main dirigeait en plein sur l'aéro.

Sans bruit, il se glissa à l'arrière de la carlingue, et se dissimula sous des couvertures.

Les pas se rapprochaient.

Bientôt, le Parisien sentit l'avion remuer.

Quelqu'un montait à bord.

Cette fois, Laval, n'hésita plus. Il sortit doucement de sa cachette, prêt à bondir sur l'inconnu qui, à n'en pas douter, voulait saboter l'avion. Il vit très distinctement une ombre qui rampait devant lui, et ouvrait la petite porte donnant accès au moteur.

Bientôt, il entendit un léger grincement. Alors, il se dressa, et se jeta sur le « saboteur ». Celui-ci,

surpris, se défendit avec énergie, mais il avait affaire à un homme qui avait la poigne solide. Bientôt, il fut terrassé, étourdi par les coups qui pleuvaient sur sa tête, et demeura immobile.

VIII

La constatation

Le Parisien alluma alors un des fanaux du bord, car la petite lampe électrique que tenait le misérable s'était brisée dans la lutte, et reconnut le mécanicien des Anglais, ce Marizzi, dont nous avons déjà parlé. Le drôle, cela ne faisait aucun doute, était venu dans l'intention de détériorer le moteur.

Le Parisien songea un moment à faire prévenir ses compagnons, mais il se ravisa. Il valait mieux les attendre, car ils ne manqueraient pas de venir jeter un coup d'œil sur l'aéro, après leur dîner.

Ce fut ce qui arriva, en effet. Bientôt Beaucaire, Tavernier, Francis et M. Paturel, pénétraient dans le hangar.

Francis les précédait, une petite lampe

électrique à la main.

Laval les attendait, à côté de l'aéro.

– Eh bien, rien de nouveau ? demanda Tavernier.

– Si, commandant.

– Ah ! et quoi donc ?

– On a tenté de saboter notre appareil.

– Pas possible ! s'écria Beaucaire.

– C'est pourtant vrai, répliqua le Parisien.

– Et qui donc s'est rendu coupable d'un acte pareil ? fit Tavernier.

– Pouvez-vous le demander ?... Les Anglais, parbleu !

– Mais non... nous ne les avons pas quittés d'un instant...

– Étaient-ils tous avec vous ?

– Mais oui...

– Êtes-vous bien sûr qu'il n'en manquait pas un ?

– Oui... dit Francis... il manquait le

mécanicien.

– Eh bien, si vous voulez l’interroger, il est là, dans la carlingue... Je l’ai un peu malmené, mais il pourra, je crois, vous répondre...

Les aviateurs montèrent tous dans l’aéro.

Marizzi était toujours étendu sur le plancher. Il n’était plus évanoui.

Beucaire dit à Francis :

– Éclaire-moi.

Le gosse obéit.

Alors Beaucaire se pencha vers Marizzi et lui dit :

– Ainsi, misérable, tu voulais saboter notre aéro...

– Non... Monsieur... non... répondit le misérable... J’étais venu simplement pour examiner votre appareil, quand cet homme (et il désigna Laval) s’est jeté sur moi.

– À qui ferez-vous croire que vous veniez examiner notre avion. Si telle avait été votre intention, vous ne seriez pas venu ici, en pleine

nuit... Racontez cela, à d'autres... vous êtes un misérable, vous vouliez tout simplement saboter notre appareil, mais cela vous coûtera cher... je vous en répons...

L'homme se troubla.

– Je n'ai fait, dit-il, qu'exécuter les ordres que l'on m'a donnés...

– Et qui vous les a donnés, ces ordres ?...

– Le captain Edgar Pipe...

– C'est bien, nous allons voir.

Et Beaucaire dit à Tavernier :

– Viens avec moi.

Tous deux se dirigèrent vers l'hôtel où les Anglais étaient encore attablés, en train de boire du whisky.

En les apercevant, le captain Edgar Pipe se leva et leur dit :

– Ah ! messieurs, vous êtes bien aimables d'être revenus... nous ne nous attendions pas à vous revoir.

– Messieurs, dit Beaucaire, c'est une chose

grave qui nous amène...

– Ah ! et quoi donc ? demanda le captain Pipe.

– Votre mécanicien s’est rendu coupable d’un acte inqualifiable.

– Ah ! vraiment ?

– Oui.

– Et quel est cet acte... je vous prie ?

– Il a tenté de détériorer notre appareil.

Le captain Pipe protesta :

– Ce que vous dites-là, s’écria-t-il, est ignoble.

– C’est comme cela, cependant.

– Et quel intérêt aurait-il eu à faire une chose semblable ?

– Vous devez le savoir aussi bien que moi.

– Non, monsieur, et je ne comprends pas...

– Si vous voulez venir avec nous au hangar où est remisé notre aéro, votre mécanicien vous donnera peut-être des explications...

– Nous verrons cela demain...

– Non, monsieur, cette affaire doit se régler

tout de suite.

– Mais...

– Il n’y a pas de mais... venez.

IX

Froide réception

Le captain Edgar Pipe, regarda ses compagnons.

– Vous entendez, messieurs, leur dit-il... que décidez-vous ?

– Nous nous occuperons de cette affaire demain, dit l'un.

– Oui... demain... fit un autre.

Beucaire commençait à perdre patience.

– Messieurs, dit-il, vous n'avez pas l'air de vous douter qu'il s'agit d'une chose grave...

– Les choses graves ne se discutent pas la nuit, répondit Edgar Pipe d'un ton sec... Nous aurons toute la journée de demain pour nous en occuper.

– Vous semblez prendre cela bien

cavalièrement, messieurs. Enfin, je n'insiste pas... Nous reprendrons, demain matin, cette conversation... mais je dois vous avertir que nous gardons votre mécanicien prisonnier.

– Prisonnier ! s'exclama le captain Pipe, mais vous n'en avez pas le droit...

– Ah !... et depuis quand n'a-t-on pas le droit de retenir prisonnier un malfaiteur ?

– Notre mécanicien n'est pas un malfaiteur.

– C'est vous qui le dites.

– Nous répondons de lui.

– En ce cas, monsieur, ce n'est plus entre nous que cette question se videra.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que nous nous adresserons aux autorités de l'île...

Les Anglais étaient troublés.

– Voyons, monsieur, fit le captain Edgar Pipe qui s'était radouci, que signifie tout cela... Je n'y comprends absolument rien.

– C'est cependant bien clair, répondit

Beucaire... Votre mécanicien s'est rendu coupable d'un acte que punit la loi... Il ne s'agit plus de savoir s'il a accompli cet acte de son chef ou par ordre.

– Supposeriez-vous, monsieur, que nous aurions ordonné à notre mécanicien de détériorer votre appareil ?

– C'est votre mécanicien, lui-même, qui répondra. Quant à nous, nous savons déjà à quoi nous en tenir.

Le captain Edgar Pipe était devenu cramoisi. Quant à ses deux lieutenants, ils faisaient plutôt piteuse mine... La situation était tendue.

Beucaire et Tavernier allaient se retirer, quand le captain Pipe leur dit :

– Écoutez, messieurs, il doit y avoir un malentendu... une erreur... il est impossible que notre mécanicien qui est un honnête garçon, ait pu se rendre coupable de ce que vous lui reprochez. Tout s'éclaircira demain, j'en suis sûr...

Et ce disant, il tendait la main à Beaucaire,

mais celui-ci eut l'air de ne pas s'apercevoir du geste et sortit avec Tavernier...

– Demain, cela ira mal, dit le commandant.

– Oui, plutôt, répondit Beaucaire.

– As-tu réellement l'intention de soumettre le cas aux autorités judiciaires de l'île ?

– Mais, certainement.

– Cela fera un joli scandale...

– Tant pis ! Quand les gens se rendent coupables de pareils méfaits, il ne faut pas les ménager.

– Je suis assez de cet avis... mais le mécanicien niera...

– N'a-t-il pas avoué devant nous ?

– Oui, mais en présence de ses chefs, il n'osera les accuser...

– Nous verrons bien.

X

Marizzi disparaît

Tous deux rentrèrent au hangar.

– Eh bien ? demanda le Parisien... Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

– Ils nient, bien entendu.

– Parbleu ! il fallait s'en douter...

Beucaire s'adressa au mécanicien auquel on avait ôté ses liens, mais qui était gardé à vue par Laval, Francis et M. Paturel :

– Tu sais que ton cas est grave, lui dit-il... Nous allons dès demain te livrer à la justice, tu te débrouilleras avec elle.

Le drôle se troubla :

– Je vous en prie, dit-il...

– Oh ! pas de supplications, répondit

Beucaire, cela n'avancera à rien... Nous avons vu tes chefs... Le captain Pipe affirme qu'il ne t'a pas donné l'ordre de détériorer notre appareil, tu nous as menti... Mais quel but poursuivais-tu donc, misérable ?

Et Beaucaire ajouta pour effrayer le mécanicien :

– Le captain Edgar Pipe est indigné de ta conduite, et est comme nous d'avis qu'un tel acte mérite une punition...

Marizzi s'indigna.

– Il vous a dit cela ? s'écria-t-il.

– Oui...

– Eh bien, il a un fameux toupet... oui... on peut le dire... Ah ! c'est trop fort. Eh bien, puisqu'il me lâche, je vais tout vous dire... Oui, c'est lui qui m'a ordonné de saboter votre moteur. Il est furieux contre vous... Il a parié une forte somme qu'il arriverait premier, et de nombreux banquiers de Londres, ont engagé des milliers de livres sur sa réussite... Je peux vous citer des noms : M. Howard, a parié cent mille

livres, M. Stephen Hutchinson, quarante mille... M. Redwern, trente, et d'autres que je ne connais pas ont engagé des fortunes sur la chance du captain Pipe. Il veut triompher, à tout prix, et c'est pour cela qu'il m'a ordonné de saboter votre appareil... Il m'a même promis dix mille livres si je réussissais...

Beucaire ne pouvait en croire ses oreilles. Ou ce mécanicien mentait, ou il avait véritablement reçu l'ordre de détériorer l'avion.

Mais Beaucaire et Tavernier se refusaient à croire qu'il eût agi par ordre. Il devait obéir à un autre motif...

Les aviateurs étaient bien perplexes...

– Serais-tu prêt ? demanda Beaucaire à répéter devant le captain Edgar Pipe, ce que tu viens de nous dire.

Le mécanicien hésita un instant, puis répondit :

– Oui... Je suis prêt à le faire.

– C'est bien... va t'en... demain matin, nous te confronterons avec ton chef.

Le mécanicien sortit.

Quand il eut disparu, Laval, dit à Tavernier :

– On a peut-être eu tort de le laisser partir...

– Bah ! répondit le commandant, il ne nous échappera pas, je suppose.

– Qui sait ?

– Non... ne crains rien.

– En tout cas, devant son chef, il n’osera rien dire.

– Peut-être...

– Non... vous verrez... il inventera quelque histoire.

Beucaire réfléchissait.

– Cette affaire est bien désagréable, dit-il...

– Oui, en effet, approuva Tavernier.

– Si nous partions...

– C’est impossible... nous aurions l’air d’avoir peur, et les Anglais auraient gain de cause.

– Oui, tu as raison... Eh bien, demain, nous verrons.

Les aviateurs s'installèrent dans la carlingue et ne tardèrent pas à s'endormir.

Quand le jour parut, ils se rendirent à l'endroit où était remisé l'aéro anglais.

Seuls Laval et Francis demeurèrent dans le hangar.

Les Anglais n'étaient pas encore arrivés. Au lieu de passer la nuit près de leur appareil, ils avaient couché à l'hôtel. Ils ne firent leur apparition que vers huit heures.

En apercevant Beaucaire et le commandant Tavernier, le captain Pipe eut un froncement de sourcil, néanmoins, il s'efforça de conserver tout son calme. Il salua les aviateurs avec une extrême courtoisie, et leur dit :

– Ah !... oui... cette malheureuse affaire... voyons, il s'agit d'éclaircir cela... Vous accusez notre mécanicien, nous allons l'entendre.

Et se tournant vers un de ses lieutenants :

– John, dit-il... appelez-moi Marizzi :

L'officier s'inclina et disparut. Un quart d'heure après, il revenait.

– Et alors ? demanda le captain Pipe.

– Captain, répondit le lieutenant, je n’ai pas trouvé Marizzi.

– Pourtant... il devrait être ici... Peut-être est-il allé explorer un peu la ville... C’est un garçon curieux... il veut tout voir... Mais il ne tardera sans doute pas à reparaître... Si vous voulez revenir dans une heure d’ici, messieurs, nous pourrons causer utilement.

Au bout d’une heure, Marizzi n’avait pas reparu, et la matinée passa sans qu’il donnât signe de vie... Les Anglais semblaient ne rien comprendre à cette absence. Le captain Edgar Pipe paraissait plus étonné que les autres.

– C’est incompréhensible, dit-il... Marizzi devrait être revenu... Il a dû lui arriver un accident... il faudrait se mettre à sa recherche. Cela n’est pas naturel...

Les deux lieutenants, sur l’ordre de leur capitaine, partirent à la recherche du mécanicien...

– Tout cela, dit Tavernier à l’oreille de

Beucaire, c'est un coup monté.

– Oui... cela n'est pas douteux...

– Tant que nous serons ici, ce Marizzi demeurera introuvable, mais aussitôt que nous aurons repris notre vol, il viendra retrouver ses compagnons. Il doit se cacher dans les environs.

– Monsieur, dit Beaucaire, en s'adressant au captain Pipe, vous avouerez que la disparition de votre mécanicien est au moins étrange... au moment où il devrait comparaître devant nous pour se disculper, il demeure introuvable... que concluez-vous de cela ?

– Ma foi, murmura le captain Pipe, j'avoue que je suis aussi étonné que vous.

XI

Une explication plutôt vive

Les Anglais semblaient fort gênés, et il y avait de quoi. Le captain Pipe regardait sans cesse de côté et d'autre comme s'il s'attendait, à chaque instant, à voir apparaître son mécanicien.

– Nous ne pouvons plus attendre, dit Beaucaire, d'un ton froid... Nous allons reprendre la route de l'air...

Et il ajouta d'un air ironique :

– Vous n'allez plus pouvoir continuer votre voyage, messieurs, maintenant que vous êtes privés de votre mécanicien...

– S'il ne revient pas, répondit Edgar Pipe, l'un de mes lieutenants le remplacera.

– Alors, tout est pour le mieux... mais avant de prendre congé de vous, je me vois obligé de vous

dire que vous aviez embarqué sur votre avion un bien triste individu...

– Rien n'est prouvé encore, répliqua vivement le captain Pipe.

– Vous croyez ?

– Parfaitement... Tant que nous n'aurons pas entendu celui que vous accusez, nous ne pourrons nous prononcer.

– Ce n'est pas mon avis.

– Comment cela ?

– Vous devez bien supposer, monsieur, que si nous avons accusé votre mécanicien, c'est que nous avons des preuves... Vous ne supposez pas que nous ayons pu inventer quoi que ce soit....

– Non... certes... vous avez des présomptions... mais les preuves manquent.

– Ah ! vous en êtes persuadé ?

– Ma foi...

– Eh bien, avant de quitter cette île, je vais vous mettre en présence de l'homme qui a surpris votre mécanicien au moment où il s'apprêtait à

détériorer notre moteur...

– Je vous avouerai, fit le capitaine Pipe, que je ne serais pas fâché de voir cet homme.

– Vous allez être satisfait... car dans dix minutes, il sera devant vous...

Et Beaucaire, dit au commandant :

– Va chercher Laval.

Les Anglais semblaient moins rassurés. Ils se regardèrent, mais ne dirent pas un mot. Beaucaire était demeuré près d'eux, et répondait à peine aux questions que le capitaine Edgar Pipe lui adressait.

Enfin, Laval parut. Quand il arriva devant le capitaine et ses lieutenants, il oublia de les saluer.

– Laval, dit Beaucaire, racontez à ces messieurs, ce qui s'est passé cette nuit.

– Oh ! avec plaisir, répondit le Parisien. Voici... j'étais couché dans la carlingue de notre aéro, et je faisais le guet, quand un homme a pénétré dans le hangar... Je l'ai laissé approcher, et lorsqu'il a voulu détraquer notre moteur, je l'ai empoigné, et lui ai servi une correction numéro un. Vous avez dû remarquer qu'il a les deux yeux

pochés...

– Mais cet homme ? fit le captain Pipe... le connaissiez-vous ?

– Pardi !... c'est votre mécanicien... le nommé Marizzi...

– Rien ne le prouve...

– Comment cela ? Mais tout le prouve, au contraire... D'abord, il a reconnu être votre mécanicien, et il a même ajouté que s'il était venu saboter notre moteur, c'était sur votre ordre...

Le captain Pipe bondit.

– Il n'a pas pu dire cela, s'écria-t-il...

– Il l'a dit... Je l'affirme... je fais même plus, je le jure.

Et le Parisien étendit le bras droit. Les Anglais prirent tous un air indigné.

– C'est impossible, s'écria le captain Edgar Pipe. Cet homme ment.

– Hein... quoi, fit le Parisien en s'avancant... qu'est-ce que vous dites ?... Je mens, moi...

répétez-le donc, et tout capitaine que vous êtes, vous allez voir comment je vais vous faire valser, moi... Je mens... moi... Non... on n'a pas idée de ça... S'il y a ici quelqu'un qui ment, c'est vous... Je suis fixé... et tenez, voulez-vous que je vous dise, eh bien, vous avez fait disparaître votre mécanicien parce que vous craigniez qu'il ne vende la mèche...

Le capitain Edgar Pipe écumait. On voyait qu'il se contenait... Au lieu de répondre à Laval, c'est à Beaucaire qu'il s'adressa :

– Comment, monsieur, s'écria-t-il, vous me laissez dire des choses semblables... vous tolérez que cet individu m'insulte à votre nez...

– Monsieur, répliqua Beaucaire, cet individu, comme vous l'appellez, a été témoin comme nous de ce qu'a dit votre mécanicien...

– Et notre mécanicien nous aurait accusés... mais de quoi, je vous prie ?

– Vous le savez aussi bien que moi.

– Non... je vous assure.

– Rompons-là, monsieur, cette conversation a

assez duré... Nous sommes fixés !...

Edgar Pipe voulut le prendre le haut.

– Eh quoi, dit-il, vous me soupçonnez d’avoir voulu détériorer votre appareil ?

– Il n’y a qu’un homme, monsieur, qui puisse répondre, c’est votre mécanicien, mais il a disparu... Je n’ai plus rien à ajouter.

Sur ces mots Beaucaire salua et se retira, en compagnie de Tavernier et de Laval.

– Non, mais, avez-vous vu, dit le Parisien... cette audace ! Il a eu le toupet de dire que je mentais. Oh ! si ce n’avait pas été à cause de vous, ce que je l’aurais boxé l’English... Mais il nous prend pour des imbéciles... Ah ! si vous vouliez me laisser faire, je l’aurais vite retrouvé, moi, leur mécanicien. Il n’est pas loin, bien sûr... mais ils le cachent, c’est certain...

– Bah ! fit Beaucaire... N’insistons pas... car les choses pourraient mal tourner. Nous avons la chance d’avoir un moteur en parfait état, partons et laissons ici nos concurrents. Ils ne sont pas près de pouvoir se remettre en route, et nous

allons prendre une sérieuse avance... C'est la meilleure vengeance que nous puissions tirer d'eux...

– Oui, approuva le commandant, la meilleure, comme tu dis.

– Moi, ajouta Laval, permettez-moi de ne pas être de votre avis. Pour nous, il n'est pas douteux que les English se sont entendus avec leur mécanicien, mais personne ne le sait. Que par malheur, ils arrivent avant nous, et nous ne pourrions prouver qu'ils ont tenté de saboter notre appareil... Il nous sera donc impossible de les faire disqualifier.

– Tu as raison, répliqua Tavernier, mais nous ne pouvons perdre notre temps ici à nous chamailler. Partons, cela vaudra mieux... et prenons une avance sérieuse...

XII

Désagréable surprise

Les aviateurs retournèrent au hangar. Ils sortirent leur appareil, et sans perdre un instant, s'élevèrent dans les airs.

– Oh ! dit le Parisien, si nous pouvions, pendant quatre ou cinq jours, marcher sans arrêt, les English ne nous rejoindraient jamais.

Et il ajouta, au bout d'un instant :

– Ils ne l'emporteront pas en paradis. Une mauvaise action se paie toujours. Ah ! ils peuvent bien tomber en pleine mer, ce n'est pas moi qui leur porterai secours. Quand on s'est conduit comme eux, on ne mérite aucune pitié.

– Êtes-vous bien sûr ? demanda M. Paturel, que l'homme qui s'est introduit la nuit dernière dans le hangar, était le mécanicien des Anglais.

– Parbleu... si j'en suis sûr... mais vous étiez là, vous avez bien entendu ce qu'il nous a dit.

– Cet homme peut être un fou, un individu qui se fait passer pour un membre de l'expédition anglaise.

Le Parisien eut un haussement d'épaules.

– Vous pensez bien, dit-il, que je sais ce que je dis... Je l'ai vu avec les English... D'ailleurs, vous voyez bien qu'il a disparu.

– C'est vrai... c'est une preuve, en effet... Je ne sais vraiment pas où j'avais la tête.

L'avion filait un train d'enfer...

– À combien marchons-nous ? demanda Laval.

– À deux cent vingt-cinq, répondit Tavernier...

– À cette allure-là, nous allons faire du chemin. Si cela durait, nous ne mettrions pas longtemps à traverser le Pacifique.

– Certes, mais nous ne pourrions tenir longtemps cette vitesse... nous devons ménager notre moteur... Ce que Beaucaire cherche en ce

moment, c'est à semer nos concurrents.

– Et il y réussit.

– Oui... reste à savoir combien de temps ils demeureront encore dans l'île.

– Si j'en crois ce qu'ils ont dit, ils ne pourront guère repartir avant trois ou quatre jours...

– Alors, ils sont frits...

– À moins...

Le commandant n'acheva pas. Il y eut un silence.

– Quelle est la prochaine île que nous allons rencontrer, demanda le Parisien.

– Les îles Tonzà.

– À qui appartiennent-elles, ces îles ? Aux Anglais probablement.

– Tu l'as dit.

– Ils auront bientôt le monde à eux...

– Ils en ont en tout cas une grande partie. M. Paturel qui avait entendu prononcer le nom des îles Tonzà, voulut faire un petit cours de

géographie, mais il en fut empêché par le perroquet qui criait à plein gosier :

– Vive la France ! Vive la France !...

– Bravo, Coco, dit Laval... au moins, toi, tu ne doutes pas de notre victoire... oui, tu as raison, vive la France !

Le perroquet, sans qu'on s'en doute, écoutait tout dans sa cage, et retenait petit à petit les mots qu'il entendait prononcer... Bientôt, il montra son savoir en répétant les noms des passagers, et les mots suivants : « En descente !... atterrissage ! »

– Le voilà tout à fait devenu aviateur, fit le Parisien...

– Il a même oublié les anciens mots qu'il prononçait, dit Francis.

– Tiens, c'est vrai... oui, il a oublié les mots *oyaki oyako* si je me rappelle bien... Ces deux mots qui nous ont été si utiles dans un moment critique... Tant mieux... Il était Canaque, nous allons en faire un perroquet français.

M. Paturel penché au bord de la carlingue regardait la mer qui miroitait au soleil, mais ayant

porté ses regards derrière l'aéro, il s'écria tout à coup :

– Regardez donc, là-bas...

– Quoi donc ? fit Laval.

– Vous ne voyez pas... Un aéro !...

– Oh ! par exemple !...

Et il prit la jumelle du bord.

– Oui, dit-il, ce sont bien nos concurrents...

En effet, dans le lointain, l'avion grossissait à vue d'œil.

– Mais que se passe-t-il donc ? dit le Parisien... nous n'avancons plus...

– C'est vrai, fit Tavernier...

Les Anglais se rapprochaient de plus en plus.

– Voyez ces roublards, murmura Laval... Ils nous faisaient croire qu'ils ne pourraient pas se mettre en route avant quatre ou cinq jours, et à peine avons-nous pris notre vol qu'il nous ont suivis...

– Et c'est qu'ils gagnent joliment sur nous, dit

le commandant.

Beucaire qui ne s'apercevait de rien continuait de tenir la même allure.

– Peux-tu aller plus vite, lui cria Tavernier par l'acoustique ?

Beucaire répondit :

– Impossible.

Le commandant se tourna vers Francis... Le gosse semblait inquiet... Un moment, l'avion parut reprendre de la vitesse, mais il ne tarda pas à ralentir. Les concurrents n'étaient plus qu'à deux ou trois cents mètres.

– Ah ! les animaux ! s'écria Laval, ils vont nous avoir... qui aurait pu supposer cela ?...

Le commandant ne disait rien... Sa jumelle aux yeux, il observait l'avion anglais.

– Je les distingue parfaitement, dit-il...

– Le mécanicien est-il avec eux ?

– Parbleu !...

– Il fallait s'en douter... Ah ! ils se sont bien moqués de nous.

– Cela ne leur portera pas chance.

– Espérons-le...

Le concurrent se rapprochait. Soudain, il passa à environ vingt mètres de l'avion français. Les Anglais poussèrent un hurra formidable... un hurra de victoire.

– Oui, grinça le Parisien, criez, criez bien... nous verrons qui de nous deux l'emportera.

– Parbleu, ce sera nous, dit Francis... Ils ont beau faire les malins, ils ne tiendront pas longtemps ce train-là... ils finiront par griller leurs bielles.

Les Anglais étaient loin maintenant. Beaucaire, en les voyant passer accéléra son allure, et parvint à les suivre à faible distance, mais peu à peu, il perdit du terrain (si l'on peut s'exprimer ainsi), et les concurrents prirent une grande avance...

Les aviateurs étaient furieux...

– Vous voyez bien, dit Laval, que tout cela était un coup monté, et qu'ils s'entendaient avec leur mécano... Quel dommage que nous n'ayons

pas pu leur clouer le bec. Enfin... Ne désespérons pas... En tout cas, moi, je vous le dis, s'ils se trouvent en panne, et qu'ils implorent notre secours, je les laisserai se noyer. Ils n'auront que ce qu'ils méritent.

– Non... répondit Tavernier, nous ne pouvons faire cela... C'est impossible. Nous sommes Français, et jamais un Français n'a refusé de secourir un ennemi en détresse. Rappelez-vous ce qui s'est passé pendant la guerre. Quand un sous-marin allemand avait été canonné et que son équipage était près de sombrer, nous envoyions des canots pour le recueillir. L'humanité avant tout.

– C'est votre avis, commandant, mais ce n'est pas le mien... Moi, voyez-vous, je ne suis pas plus mauvais qu'un autre, mais j'estime que ceux qui ont commis une mauvaise action doivent la payer. Œil pour œil, dent pour dent, telle est ma devise...

XIII

La poursuite continue

La nuit était venue brusquement, pour ainsi dire sans crépuscule, comme dans les régions voisines des Tropiques.

– Où sommes-nous ? demanda Laval.

Personne ne lui répondit.

Il répéta sa question, et ce fut M. Paturel qui lui dit :

– Nous ne devons pas être très loin des îles Tonga...

– Les îles Tonga ? encore un pays de sauvages, sans doute.

– Non... elles sont assez civilisées.

– Et elles sont nombreuses, ces îles ?

– Au nombre d'une centaine environ.

– Pas possible ?

– C'est comme je vous le dis. Les îles Tonga comprennent une centaine d'îles réparties en cinq groupes, et occupent une superficie d'environ mille kilomètres carrés. Elles sont sillonnées de nombreux torrents. Quant au climat il est chaud et pluvieux, mais très salubre. Malheureusement, ces îles sont soumises à de terribles éruptions volcaniques, et il n'est pas rare de voir une île disparaître tout à coup.

– C'est gai d'habiter dans ce patelin-là. On se couche le soir, et le lendemain on se réveille... (ou du moins on ne se réveille pas), au fond de la mer. Et quels sont les sauvages qui habitent ces îles ?

– Les Tongans. Ce sont de beaux hommes appartenant à la race polynésienne.

– Et ils ne sont point trop féroces ?

– Au contraire, ils sont renommés pour leur douceur.

– Et à qui appartiennent ces îles ?

– L'archipel de Tonga est vassal de

l'Angleterre qui y a organisé une station navale importante et quelques plantations. La capitale est Noukoualofa...

– Drôle de nom... et pas facile à retenir... Mais cela n'a aucune espèce d'importance...

Depuis quelque temps, le moteur battait de façon bizarre... Allait-on être obligé d'atterrir ?... La brise s'était levée, et la mer devait être assez houleuse.

– Oh ! oh ! fit le Parisien, cela m'a l'air de se gêter...

– Oui, répondit Tavernier... Dans les parages où nous nous trouvons, il y a de fréquents orages, mais ils durent peu...

– Heureusement...

Tout à coup, le moteur eut des ratés... Le Parisien regarda Francis...

– Ce n'est rien, dit le gosse.

En effet, quelques instants après, le moteur se remettait à battre régulièrement.

– Ils doivent être loin maintenant, les English

dit Laval.

– Qui sait, répondit le commandant... Ils n'ont certainement pas pu tenir longtemps la vitesse à laquelle ils marchaient... et il se pourrait qu'ils fussent en ce moment plus ennuyés que nous...

– Ce serait à souhaiter... Est-ce que leur avion est aussi hydroplane ?

– Bien sûr...

– Alors, ils ont la ressource, en cas de panne, de pouvoir se poser sur la mer...

– Oui, à condition que la mer ne soit pas trop houleuse...

Le Parisien jeta un regard au-dessous de lui :

– Autant qu'on peut en juger d'ici, dit-il, la mer semble calme.

– Ce n'est pas mon avis, répondit Tavernier.

– Ah ! vous croyez ?

– Tiens, regarde ces petites lignes blanches qui couvent à la surface des eaux...

– Oui... je les vois.

– Eh bien, ceci est de mauvais augure... Ces traînées blanches sont des vagues couronnées d'écume, et cela prouve que la mer est très mauvaise.

– Et vous croyez que si nous amerrissions, nous ne pourrions pas tenir ?

– Je le crains.

– Oh ! oh ! ce n'est pas le moment d'avoir...

Il s'arrêta net, ne voulant pas prononcer le mot de panne qui, on le sait, était un mot interdit à bord...

Il ne cessait de regarder la mer.

– Tiens, dit-il, tout à coup, les vagues ont l'air de s'agiter de plus en plus...

– Oui, répondit Tavernier... la brise aussi se lève...

– Et pourtant le ciel est très pur... on pourrait compter les étoiles.

– Cela ne prouve rien. Dans ces régions, il y a souvent des coups de vent violents bien que l'on ne voie aucun nuage au ciel... c'est ce qu'en

marine, on appelle des « grains blancs ».

Le Parisien ne se sentait guère rassuré, et il attendait le jour avec impatience...

– Tiens, dit-il tout à coup, regardez commandant... Est-ce que ce sont des bateaux qui sont au dessous de nous ?

– Non, fit Tavernier, ce sont des îles...

– Mais il y en a des tas.

– Oui... nous sommes en ce moment au-dessus des Tonga...

– Est-ce que nous y ferons escale ?

– Non... probablement... Beaucaire a sans doute jugé que c'était inutile et il n'a peut-être pas tort...

– Il veut rejoindre les Anglais.

– Peut-être.

– Pourvu que le moteur ne nous fasse pas de blagues...

XIV

Les concurrents en panne

Quand le jour parut brusquement, on vit sur la mer des quantités d'îlots qui ressemblaient à des monstres marins accroupis sur les flots et semblant guetter une proie. Un peu plus loin, ces îlots s'élargirent, et devinrent des îles habitées, couvertes de verdure... Dans le lointain se dressaient des pics qui barraient l'horizon. Beaucaire se mit en hauteur, et franchit la région montagneuse. Ensuite, on retrouva des îles basses, qui peu à peu allèrent en diminuant, et l'on plana de nouveau sur une mer verdâtre...

– Nous avons brûlé l'étape, dit le Parisien.

– Il n'était pas question d'atterrir dans une des îles Tonga, répondit Tavernier...

– Et quelles terres rencontrerons-nous

maintenant ?

– L’archipel Toubouaï...

– Et il appartient aux Anglais, bien entendu.

– Non... l’archipel Toubouaï est à nous...

– Ah ! enfin... ce n’est pas malheureux... Et nous arrêterons-nous aux Toubouaï ?

– Je ne sais, je vais consulter Beaucaire à ce sujet...

Beucaire s’efforçait de faire le plus de route possible, afin de ne pas trop perdre sur ses concurrents, et c’était une bonne tactique.

Cependant, il fut, à un moment, obligé d’amerrir... L’avion se posa délicatement sur la mer, à cent mètres environ d’un îlot noir. Le moteur avait besoin d’être visité. Pendant que Francis se livrait à ce travail de vérification, Laval, debout dans la carlingue, scrutait l’horizon avec la jumelle du bord.

– Tiens, s’écria-t-il tout à coup, qu’est-ce que j’aperçois là-bas...

– Quoi donc ? fit Tavernier.

– Je ne sais... on dirait un bateau... mais non... tenez, regardez, commandant.

Tavernier prit la jumelle des mains de Laval, regarda à son tour, et dit, au bout de quelques instants :

– Parbleu ! Ce sont les Anglais.

– Vous en êtes sûr ?

– Oui... absolument sûr... ils ont été comme nous obligés d’amerrir, mais ils se trouvent dans un mauvais endroit ou il y a beaucoup de ressac, et ils dansent, je ne vous dis que ça...

– Ah ! ah !... ils faisaient trop les malins aussi... Est-ce qu’ils se figuraient qu’ils allaient nous semer comme ça... Tant mieux, ils ont la panne... C’est bien leur tour...

Tavernier regardait toujours...

– Ils sont joliment secoués, dit-il... leur avion va de droite et de gauche... si le ressac augmente, ils vont être drossés contre les rochers...

– Tant pis pour eux, dit le Parisien... Ce n’est certes pas moi qui les plaindrai.

Dix minutes s'écoulèrent.

– Oh ! fit le commandant, mais ils vont sombrer.

– Vous croyez ? interrogea Laval.

– Ma foi...

– Oui, fit Beaucaire, ils sont en tout cas en fâcheuse posture...

Cependant, les aviateurs ne tardèrent pas à ressentir, eux aussi, la force du courant et du ressac... Leur appareil se mit à sauter, à piquer du nez, et la situation devenait grave. Heureusement la réparation était terminée, et ils ne tardèrent pas à prendre leur vol.

Ils passèrent au dessus de l'avion anglais et Tavernier se disposait malgré tout, à porter secours à ses concurrents, mais ceux-ci étaient parvenus à gagner une petite baie située entre deux îles, et ils étaient maintenant hors de danger.

– Ils l'ont échappé belle, dit le Parisien... mais ce n'est peut-être pas fini...

– Oh ! répliqua Tavernier, à l'endroit où ils se trouvent maintenant, ils n'ont plus rien à

craindre.

– Pourvu que leur panne soit sérieuse, et qu'ils ne puissent plus nous rejoindre.

– Bah ! cela n'a aucune importance.

– Vous croyez ?

– Bien sûr... Nous sommes à peine à moitié de notre voyage... et il faut bien compter que nous aurons encore plus d'une surprise... Pour le moment, nous sommes bons... Quand bien même ils nous rejoindraient... un peu plus tard nous les rejoindrions à notre tour, et ainsi de suite. Où cela deviendra inquiétant, par exemple, c'est quand nous aurons traversé l'Amérique, et que nous nous engagerons dans l'Océan Atlantique... Là, il faudra ouvrir l'œil... mais il ne me déplaît pas que nos concurrents nous donnent la chasse... Cela rend notre raid plus intéressant...

– Moi... j'aimerais mieux qu'ils soient obligés de prendre le bateau pour retourner chez eux...

XV

M. Paturel disparaît encore une fois

On survolait maintenant des îlots qui s'égrenaient sur l'océan...

À chaque instant le Parisien prenait la jumelle et regardait derrière lui, s'attendant à chaque instant à voir apparaître l'avion anglais, mais la nuit tomba de nouveau sans qu'on l'eût aperçu...

– Il serait curieux, dit le Parisien, qu'ils ne puissent plus décoller de l'île où ils se trouvent, et qu'ils soient obligés d'attendre qu'un bateau vienne les recueillir... Ils en feraient une tête...

– S'ils attendaient qu'un bateau vienne les recueillir, dit Tavernier, ils pourraient attendre longtemps, car ils sont loin de la route suivie ordinairement par les paquebots... Tout ce qu'ils pourraient rencontrer, ce serait des pirates...

– Des pirates ?... il y en a donc encore ?

– Oui... dans le Pacifique, il n'est pas rare de voir des bateaux montés par des Polynésiens qui se livrent à la chasse des petits bâtiments de commerce chargés de ravitailler les îles...

– Ce serait drôle par exemple qu'ils soient emmenés par des pirates et qu'ils soient obligés de payer une rançon pour reconquérir leur liberté... ils ne s'en vanteraient pas en Angleterre...

Depuis quelque temps, l'avion avait ralenti son allure, cela étonna tout d'abord, mais on en eut bientôt l'explication. De gros oiseaux nocturnes zébraient le ciel, et Beaucaire craignait de se cogner contre l'un d'eux... Il prit à la fin le parti de s'élever très haut, et put ainsi se mettre hors d'atteinte des oiseaux...

Ce fut le seul incident de la nuit.

Au matin, on voguait sur une mer complètement déserte, et l'avion anglais n'avait pas reparu...

– Cette fois, dit Laval, je crois qu'ils sont

semés et tout de bon...

– Qui sait ? fit Tavernier.

– Vous supposez qu'ils pourraient encore nous rejoindre ?

– S'ils sont parvenus à réparer et qu'ils se soient remis en route, ils peuvent encore nous rejoindre.

– À condition que nous soyons obligés d'atterrir ?

– Bien entendu.

– Espérons que cela n'arrivera pas...

– Il faut tout prévoir.

– Nous avançons sérieusement, dit M. Paturel... Décidément, cette traversée que nous redoutions, se passera mieux qu'on ne le croyait... Nous avons depuis longtemps dépassé les îles Tonga, et nous atteindrons bientôt les îles Touamotou... nous serons alors juste à moitié de notre traversée...

– Vous oubliez Tahiti, répliqua le commandant Tavernier.

– En effet, vous avez raison... mais je comprenais Tahiti dans le groupe des îles de la Société...

– D’après mes calculs, nous ne sommes en ce moment qu’au dessus de l’archipel de Cook...

– Est-ce qu’on passera au dessus des îles Sandwich ? demanda le Parisien.

– Non, répondit Tavernier. Les îles Sandwich sont très loin dans le nord... sur le Tropique du Cancer, et ici nous nous trouvons sur la ligne du Tropique du Capricorne...

– Oh... vous savez, pour moi, Cancer ou Capricorne, c’est tout comme... Je vous avouerai même que j’ignore ce que l’on entend par Tropique... Tiens, mais cette fois, il y a pas d’erreur... Ce sont bien nos concurrents que l’on aperçoit là-bas...

– Non, répondit Tavernier, c’est un oiseau...

– Un oiseau... eh bien, il est de taille.

– Non... il est environ de la grosseur d’un vautour, mais il est grossi par un effet de mirage. Cela se produit souvent sur mer...

– Tant mieux... j’aime autant cela...

*

On fut obligé, au lever du jour, d’atterrir dans l’île de Tahiti. La superficie totale de Tahiti est d’environ de cent cinq mille hectares. Le sol de l’île est dur, pierreux. La baie de Papeete est la plus importante sinon la meilleure de l’île. Dans le centre des terres, la fertilité est admirable. On y cultive le café, le coton, on voit d’immenses plantations de canne à sucre. À l’endroit où ils atterrirent, les aviateurs furent merveilleusement accueillis ; quand on sut qu’ils étaient Français, c’était à qui se mettrait à leur disposition. Tavernier rencontra là, un ancien camarade de promotion qui était administrateur de l’île.

– Joli pays ! remarqua Laval... Ma foi, on passerait bien ici deux mois de vacances, mais c’est quand même un peu loin pour y venir.

M. Paturel qui désirait depuis longtemps voir Tahiti, demanda à Beaucaire la permission de

faire une petite excursion dans l'île, et on la lui accorda bien volontiers, car aucun danger n'était à redouter. Le vieux savant partit donc avec sa boîte à herboriser...

– Le voilà à son affaire, dit le Parisien... il va nous en rapporter des herbes et des papillons...

Cependant contrairement à toutes les prévisions, quand on fut prêt à se remettre en route, M. Paturel n'avait pas reparu.

– Que lui est-il arrivé encore ? dit Beaucaire... avec ce brave savant, c'est toujours la même chose, chaque fois qu'on lui permet de s'absenter, on ne le revoit plus.

– Bah ! fit Tavernier. il ne va sans doute pas tarder à revenir... Il ne peut être bien loin.

– Oh ! pour peu qu'il ait aperçu un insecte rare et qu'il lui ait donné la chasse, il n'est pas près de revenir...

Et Beaucaire en disant cela donnait des signes d'impatience.

On s'informa auprès de quelques habitants. Plusieurs avaient aperçu M. Paturel, mais les

renseignements qu'ils donnaient sur la direction qu'il avait prise étaient des plus contradictoires. Deux jeunes gens qui semblaient très délurés s'offrirent d'aller à sa recherche, et on leur promit une récompense s'ils ramenaient le vieux savant.

Au bout de deux heures ils n'avaient pas reparu. Cela devenait inquiétant. Tavernier s'adressa alors à son ami de promotion qui, nous l'avons dit, était administrateur de l'île, lui expliqua le cas, et aussitôt trente hommes à cheval partirent à la recherche de M. Paturel, avec ordre de le ramener le plus vite possible.

XVI

La peur des bandits

Pendant ce temps, M. Paturel, égaré dans une vaste plaine, enjambait monticules sur monticules, s'arrêtant de temps à autre pour examiner une herbe ou une fleur, et il ne se rendait point compte de l'heure. C'était d'ailleurs un de ses défauts... Il n'avait point ce que l'on appelle la notion du temps. Pour comble, il avait oublié sa montre à bord. Il s'apprêtait à revenir, quand il aperçut dans le lointain les cavaliers envoyés à sa recherche.

– Oh ! oh ! se dit-il, voilà des gaillards qui m'ont l'air suspect... seraient-ce des bandits ?... on a eu beau me dire que cette île était tout à fait civilisée, mais cela ne prouve rien. Paris aussi est civilisé, et cependant on y rencontre encore des malfaiteurs qui vous demandent la bourse ou la

vie. Méfions-nous...

Et il se mit à plat ventre dans les herbes.

Cependant ceux qui le cherchaient l'avaient aperçu, et se dirigeaient droit sur lui. Le pauvre savant pris d'une frousse intense, se releva aussitôt, et se mit à couru dans la direction d'un bois qui se trouvait près de là. De loin, les hommes l'appelaient, mais il n'entendait rien. Une fois qu'il eut atteint le bois, il se réfugia dans un buisson où il demeura immobile.

Quand il vit les cavaliers pénétrer sous bois, il ne douta plus que ce ne fussent des bandits, et regretta d'avoir quitté ses compagnons...

Les cavaliers le cherchèrent pendant près d'une heure, puis, ne parvenant pas à le découvrir, revinrent près des aviateurs auxquels ils racontèrent ce qui se passait.

– Voilà bien d'une autre histoire, fit Beaucaire...

Et il dit à Laval :

– Mon ami, partez avec ces cavaliers... Quand M. Paturel vous verra avec eux, il comprendra

qu'il n'a pas affaire à des ennemis...

Le Parisien enfourcha un cheval, et bien qu'il ne fût pas, comme on sait, excellent cavalier, il partit avec les jeunes gens. Arrivés devant le petit bois, ceux-ci s'arrêtèrent.

– C'est ici qu'il est ? demanda le Parisien.

– Oui, lui répondit-on...

– Attendez... laissez-moi, je vais entrer seul sous bois.

Quand il se fut engagé sous les arbres, il se mit à appeler à tue-tête :

– Monsieur Paturel ! Monsieur Paturel.

Tout d'abord on ne lui répondit pas, mais bientôt le vieux savant sortit de son buisson, et apercevant Laval se précipita vers lui, en disant :

– Vous ne les avez pas vus ?

– Qui donc ?

– Mais les brigands.

– Les brigands ! Vous voulez rire... il n'y a pas de brigands dans cette île...

– C’est ce qui vous trompe... Tantôt j’ai aperçu des hommes à cheval qui, j’en suis sûr, voulaient se jeter sur moi...

Le Parisien éclata de rire.

Et comme M. Paturel demeurait ahuri, il lui dit :

– Mais c’est M. Beaucaire qui avait envoyé ces cavaliers à votre recherche.

– Vraiment ?

– C’est comme je vous le dis...

Le vieux savant était tout penaud.

– J’ai cru, dit-il, avoir affaire à des brigands... quoi d’étonnant après tout ? quand on a eu comme nous nombre d’aventures, on est devenu un peu méfiant...

– Je comprends cela... Enfin, vous voilà tranquilisé maintenant...

– Oui... assurément.

– Et tenez, les voilà vos brigands.

Ce disant, Laval lui montrait les cavaliers qui attendaient, à l’orée du bois.

M. Paturel les salua de la main, et leur dit :

– Bonjour, messieurs... j’ignorais que vous étiez à ma recherche...

– Venez vite, fit le Parisien... voici un cheval, enfourchez-le...

– Oh ! un cheval !... non... je préfère aller à pied, l’équitation, vous le savez, ne me réussit guère...

– Mais vous n’avez pas l’air de vous douter que nous sommes très loin de l’endroit où se trouve notre aéro...

– Je hâterai le pas...

– Non, c’est impossible. Voilà plus de trois heures que l’on vous attend, et je ne vous cacherai pas que M. Beaucaire est furieux contre vous.

Cette dernière raison décida M. Paturel...

– C’est bien, dit-il, d’un ton navré... alors, aidez-moi à monter à cheval, mais promettez-moi de rester auprès de moi, car sûrement, je ne me tiendrai pas en selle, surtout que ces bêtes ont l’air joliment fringantes.

– Du courage, allons !

Quand M. Paturel fut à cheval, il chaussa les étriers, et se cramponna à la selle...

– Surtout que l'on n'aille pas trop vite, recommanda-t-il...

Les chevaux partirent au grand trot. L'infortuné savant sautait comme une balle sur sa monture, et répétait à chaque instant :

– Laval... je tombe... retenez-moi... retenez-moi.

Le Parisien qui avait lui aussi bien du mal à se tenir en selle, ne pouvait être d'aucun secours à M. Paturel.

Heureusement, un cavalier de l'escorte, voyant l'embarras et surtout la maladresse du brave homme, s'approcha et le maintint autant qu'il put.

Cependant M. Paturel perdit son casque colonial, et il fallut s'arrêter pour le ramasser.

Enfin, on arriva à l'endroit où se tenaient les aviateurs.

– Ah ! vous voilà ! fit Beaucaire, quand il aperçut le vieux savant... à cause de vous, nous sommes en retard de trois heures, et si nos concurrents nous rejoignent, ce sera de votre faute.

– Excusez-moi, fit le pauvre savant tout confus... Je ne connais pas ce pays, et quand j'ai aperçu les gens que vous avez envoyés à ma recherche, j'ai cru que c'étaient des bandits...

Et il ajouta, plus bas.

– Avouez qu'ils ont de vilaines figures.

Beucaire ne répondit pas. Il avait déjà pris place dans l'aéro, car cette fois, il confiait le volant à Tavernier. Celui-ci fit ses adieux à son ami, l'administrateur, donna quelques pièces aux cavaliers, et monta dans l'avion. Cinq minutes après, celui-ci décollait.

M. Paturel ne disait rien. Il avait conscience d'être un peu ridicule, et regardait ses compagnons à la dérobée.

Tavernier menait l'appareil à vive allure, et déjà on avait fait près de cinq kilomètres sur la

mer, quand Francis s'écria tout à coup :

– M. Beaucaire !... M. Beaucaire ! dites au commandant d'amerrir...

– Mais pourquoi ? demanda Beaucaire.

– Voyez, nos deux haubans d'arrière sont brisés...

– Mais nous n'avons eu aucun choc, cependant.

– Ils sont brisés quand même... et tenez... oh ! c'est curieux ! Les ridoirs ne tiennent plus, on dirait qu'ils ont été sciés...

Les aviateurs se regardèrent consternés.

– Voilà qui est curieux, fit Beaucaire... il y a là-dessous de la malveillance.

– Vous croyez ? demanda Laval.

– Parbleu !...

– Alors, ce seraient vos concurrents qui auraient fait le coup ?

– Ma foi, c'est plus que probable.

– Ils sont enragés, ces animaux-là... mais ils

auront beau faire, ils n'arriveront pas à nous distancer.

– Espérons-le... mais nous ne pouvons pas continuer notre route...

– Il faut amerrir, dit Beaucaire.

Et, par l'acoustique, il donna des ordres à Tavernier.

Celui-ci se mit en descente.

Francis et Laval préparèrent les flotteurs et bientôt, on se posait sur la mer. Par bonheur, celle-ci était très calme, de sorte que l'on put réparer assez facilement.

– Y a pas d'erreur, dit Francis... nos haubans ont été sciés, et c'est miracle qu'ils aient tenu... jusqu'ici. Songez donc, s'ils avaient lâché, c'était la catastrophe.

– Oui, murmura Beaucaire... Ah ! décidément, je ne supposais pas que nos concurrents fussent capables d'une chose pareille.

– C'est sûrement leur mécanicien qui a fait le coup.

– Assurément, mais il a agi sur l’ordre de ses chefs.

– Ah ! quel plaisir on aurait à « semer » ces satanés English.

L’aéro était réparé. On s’éleva de nouveau, et Tavernier qui était demeuré au volant, menait l’appareil à belle allure. La mer était déserte... On n’apercevait nulle île à l’horizon... À chaque instant, le Parisien et Francis se retournaient pour voir si leurs concurrents ne les rejoignaient pas.

Ceux-ci demeuraient invisibles. Tout allait bien, mais il ne faut jamais se réjouir trop vite. On échappe à un danger et c’est pour tomber dans un autre. Bientôt il fallut encore atterrir, et Tavernier qui dirigeait toujours l’appareil eut toutes les peines du monde à atteindre une île qui s’élevait à faible distance.

C’était une île bizarre, aride, et qui semblait inhabitée.

– Dépêchons-nous de réparer, dit Beaucaire, car je ne me sens pas tranquille ici.

– Que peux-tu craindre ? demanda Tavernier.

– Je ne sais, mais j’ai comme le pressentiment que cet endroit n’est pas sûr.

– On ne voit rien de suspect, cependant.

Laval et Francis s’étaient mis au travail.

Maintenant le Parisien commençait à mordre au métier et pouvait en maintes occasions aider le jeune apprenti.

Beucaire ne quittait pas des yeux un endroit de l’île qui semblait le préoccuper beaucoup. Sans doute avait-il vu quelque chose, au moment de l’atterrissage et ne voulait-il rien dire de peur d’alarmer ses amis. M. Paturel ayant manifesté l’intention d’aller faire un petit tour, Beaucaire s’y opposa en disant :

– Non, restez ici je vous prie, nous n’avons pas de temps à perdre et vous devez bien comprendre que nous ne tenons pas à courir encore à votre recherche.

– Mais je n’irai pas loin, répondit le vieux savant. Je serais curieux d’examiner un peu ces pierres bizarres que j’aperçois là-bas.

– Restez ici, vous dis-je, repartit Beaucaire

avec humeur.

M. Paturel n'insista pas ; il s'assit sur le sol et demeura pensif.

Soudain Laval qui tout en aidant Francis regardait de temps à autre autour de lui, s'écria en désignant du doigt un point de l'île :

– C'est habité ici... Je viens d'apercevoir une drôle de figure... Est-ce un homme ? Je ne sais.

– Bah ! fit Tavernier, nous verrons bien venir l'ennemi... D'ailleurs, la réparation est presque terminée et dans dix minutes au plus tard, nous aurons repris notre vol.

Laval se tenait toujours en observation.

– C'est curieux, dit-il, on ne distingue plus rien. Voyez ce brouillard qui s'étend sur l'île.

En effet, une brume épaisse, pareille à une fumée noirâtre obscurcissait le ciel.

M. Paturel crut devoir expliquer que ces vapeurs étaient dues à la condensation et que ce phénomène était très fréquent aux environs des tropiques...

On espérait que le soleil allait bientôt dissiper cette brume, mais il n'en fut rien. Le soleil n'était déjà plus visible, et l'obscurité était maintenant presque complète. Pour continuer la réparation. il fallut se servir de la baladeuse électrique.

Soudain, M. Paturel poussa un cri.

– Qu'avez-vous donc ? demanda Tavernier.

– J'ai senti que l'on me touchait la main.

– C'est une idée.

– Non, je vous assure. Il y a des gens autour de nous... J'en suis sûr.

Le Parisien braqua la lueur de la baladeuse autour de l'aéro et l'on aperçut très distinctement des hommes étranges à demi nus qui rôdaient près de l'appareil.

L'île était habitée par des sauvages appelés Nitiis.

Cette peuplade dont plusieurs explorateurs ont souvent parlé vivent dans cette île aride et se nourrissent exclusivement de crabes et de poissons qu'ils prennent avec des filets, car les Nitiis ne s'aventurent jamais sur mer. Habitant un

rocher sur lequel rien ne pousse, ils ne peuvent par conséquent point trouver de bois pour construire des pirogues.

Ils restent continuellement sur leur îlot et logent dans des trous où la mer pénètre parfois.

Les Nitiis sont très féroces et malheur aux étrangers qui abordent sur leur territoire.

Cette peuplade qui se compose environ de soixante hommes et de quarante femmes est très redoutée et les navigateurs évitent de s'approcher de cette île à laquelle ils ont donné le nom d'île du Diable.

Le malheur avait voulu que les aviateurs atterrissent justement dans ce dangereux endroit. Ils ne se croyaient pas aussi menacés qu'ils l'étaient en réalité.

Favorisés par le brouillard, les Nitiis s'étaient approchés sans qu'on les vît, et à présent, ils entouraient l'aéro.

Grâce à la petite lampe électrique, on les apercevait parfaitement.

– Dieu ! qu'ils sont laids, ces animaux-là ;

s'écria le Parisien... Regardez-moi ces vilaines bobines... Mais c'est qu'ils ont l'air méchants avec ça...

Les Nitiis faisaient entendre un sifflement lugubre et tournaient comme des fous autour de l'aéro.

Parfois ils s'approchaient de la carlingue et essayaient de l'escalader. Laval en repoussa deux à coups de poing, mais les sauvages devenaient de plus en plus audacieux.

– Si on leur envoyait quelques coups de fusil, dit le Parisien...

Il avait à peine prononcé ces mots qu'un hurlement retentit ; il y eut un bruit de pas précipités et les sauvages disparurent comme par enchantement.

XVII

Dans le souterrain

Dans le lointain un cri s'éleva :

– À moi ! À moi ! au secours !

Les aviateurs frissonnèrent. Ils venaient de reconnaître la voix de Francis.

– Ils l'ont enlevé ! ils l'ont enlevé ! ne cessait de répéter Laval. Il faut nous mettre à sa recherche.

Et déjà il allait s'élancer dans la direction suivie par les sauvages quand Tavernier le retint.

– Mais, s'écria Laval, nous ne pouvons pas le laisser massacrer par ces sauvages.

– Nous allons nous mettre à sa recherche, répondit le commandant, mais il importe de se bien concerter et de ne pas commettre

d'imprudence. Beaucaire va rester ici pour garder l'aéro avec M. Paturel, pendant qu'avec Laval je vais me mettre à la recherche de Francis. L'île n'est pas grande, nous l'aurons bientôt retrouvé...

– Ce n'est pas si sûr que cela, fit Beaucaire, on y voit à peine, et vous risquez de tomber dans quelque précipice.

– Nous emporterons notre lampe électrique et n'avancerons qu'à bon escient ; d'ailleurs, le brouillard se dissipe peu à peu... Tout à l'heure on n'y voyait pas à deux pas devant soi, maintenant, on commence à distinguer les objets. Viens, Laval.

– Je vous suis, commandant, fit le Parisien en glissant des cartouches dans son fusil à répétition.

– Si vous étiez menacés, dit Beaucaire, prévenez-moi en appelant. M. Paturel et moi, nous irions à votre secours.

– C'est entendu, mais je ne pense pas que nous aurons besoin de ton concours. Laval et moi nous viendrons bien à bout de sauvages qui n'ont point d'armes à feu à leur disposition.

– Oui, mais ils connaissent leur île et toi tu avanceras au hasard sans savoir ce que tu rencontreras devant toi.

– Je serai prudent.

Le commandant et Laval s'en allèrent.

La brume se dissipait de plus en plus et ils arrivaient facilement à se diriger.

Pendant une centaine de mètres, ils avancèrent sur un terrain plat, mais bientôt une ligne de rochers abrupts se dressa devant eux. Ils essayèrent de les escalader, mais reconnurent que ce serait impossible.

Alors, ils résolurent de les contourner, mais les rochers s'arrêtaient au bord de la mer où ils étaient encore plus abrupts.

– Par où ont bien pu passer les sauvages ? dit Laval... Ils ne se sont pas envolés cependant... Il faut bien que nous les retrouvions... Nous ne pouvons tout de même pas supposer qu'ils aient réussi à gravir ces rocs...

– Ils doivent être par ici, murmura Tavernier... Tous deux s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille. On

n'entendait aucun bruit.

– Vous direz ce que vous voudrez, commandant, fit Laval, mais c'est drôle tout de même. Tenons-nous sur nos gardes car il pourrait bien nous arriver une surprise.

Autour d'eux, c'était toujours le silence, un silence lourd, angoissant.

Le brouillard avait complètement disparu et le soleil brillait maintenant d'un vif éclat. De l'endroit où ils se trouvaient, les deux amis apercevaient nettement l'aéro.

Ils voyaient Beaucaire et M. Paturel debout dans la carlingue un fusil à la main, prêts à intervenir à la première alerte.

– Couchons-nous sur le sol, dit Tavernier à voix basse.

Laval colla son oreille contre terre.

– Je ne sais si c'est une idée, dit-il, mais il me semble entendre un bruit de voix.

Tavernier écouta à son tour.

– Oui, dit-il au bout d'un instant, on parle au-

dessous de nous... Ceux que nous cherchons se sont réfugiés sous terre... Parbleu ! nous aurions dû nous en douter... Il me paraissait impossible que les sauvages eussent escaladé ces rochers.

– Que faire ? demanda le Parisien.

– Nous allons tâcher de trouver l’endroit par lequel ils passent pour gagner leurs terriers.

L’entreprise, était hasardeuse et aussi des plus dangereuses. Pénétrer sous terre dans le refuge des ennemis, c’était s’exposer à se faire massacrer, mais le commandant et Laval étaient décidés à tout tenter pour sauver Francis.

Ils cherchèrent pendant près d’un quart d’heure puis finirent par remarquer une crevasse qui pouvait avoir tout au plus deux mètres de circonférence.

À n’en point douter, c’était par là que les sauvages pénétraient sous terre ; ils ne pouvaient habiter sur cette île aride battue par les vagues et les embruns, et ils se réfugiaient dans des souterrains creusés sous le roc.

Après avoir hésité un instant, le Parisien et

Tavernier se décidèrent à pénétrer dans l'orifice. Toutefois, avant de s'y engager, ils appelèrent Francis.

L'enfant leur répondit.

– Pas de doute... dit Laval... Allons-y...

Et sa petite lampe électrique à la main, il s'engagea le premier dans l'orifice. Tout d'abord, il glissa et eut toutes les peines du monde à se rattraper aux aspérités du roc... Des marches à peine indiquées conduisaient au fond de ce puits, et il fallait être habile pour se tenir en équilibre sur ces blocs mouvants. Les deux amis parvinrent toutefois au fond de l'orifice. Là, ils trouvèrent un sol humide qui fléchissait sous leurs pieds.

– Attention, dit Laval ; ça m'a l'air de glisser par ici.

Ils appelèrent de nouveau

– Francis ! Francis !

Cette fois, le gosse ne répondit pas...

– C'est louche, murmura le Parisien...

Tous deux écoutèrent. On n'entendait plus

rien. Pas le moindre bruit, pas le plus petit souffle... Les sauvages avaient-ils fui ? Y avait-il dans ce souterrain une autre issue ?

Le Parisien appela encore Francis, mais n'obtint pas de réponse...

– Avançons, dit Tavernier à voix basse.

Les deux hommes se glissèrent dans le souterrain. Ils parvenaient à se diriger grâce à la petite lampe électrique que Laval tenait à la main, mais la pile de cette lampe était presque usée et bientôt elle ne donnerait plus de lumière. Que deviendraient-ils dans cet antre obscur ? Parviendraient-ils à retrouver l'orifice par lequel ils s'étaient glissés dans ce puits ?

Tout à coup, ils sentirent sur leur visage un violent courant d'air, puis dans le lointain aperçurent une petite lueur.

Bientôt cette lueur se précisa, et les deux hommes purent se diriger sans se servir de leur lampe. Ils arrivèrent près d'un bloc de rochers disposés les uns au-dessus des autres et formant comme les degrés d'un escalier.

XVIII

Nouvelles difficultés

Ils écoutèrent un instant, et perçurent une sorte de ronronnement. Peu après, ce ronronnement se changea en un bruit de voix monotone...

– Ils sont là, dit Laval à voix basse...

– Oui, répondit le commandant... Soyons prudents...

Et tous deux, sans bruit, escaladèrent l'escalier de pierre. Parvenus en haut, ils aperçurent entre les rochers des hommes hideux, répugnants dont le visage et le corps ne formaient qu'une large plaie. Ces hommes étaient assis en cercle autour d'une sorte de dolmen sur lequel un être humain était étendu. Laval et le commandant crurent d'abord que cet être humain c'était Francis, mais ils aperçurent bientôt le gosse enfoui jusqu'à mi-

corps dans le sable du rivage.

Tout à coup, l'homme qui était étendu sur le dolmen et ne bougeait pas plus qu'un mort se redressa brusquement en poussant un grand cri auquel les autres sauvages répondirent par un long hurlement.

Cet homme était un sorcier, car les Nitiis obéissent aux sorciers. Ceux-ci sont leurs chefs... Le sorcier, un vieillard à la face rongée de lèpre, au corps couvert de pustules et de plaies sanguinolentes, leva les bras au ciel, et parla. Que disait-il ? Laval et le commandant ne s'en préoccupaient guère, toute leur attention était concentrée sur le pauvre petit Francis qui semblait fort mal à l'aise dans son trou. Les sauvages étaient au nombre d'une trentaine...

– Attention ! dit le commandant, faisons feu sur ces misérables, et visons bien. Tu es prêt ?

– Oui, répondit le Parisien.

– Eh bien... en joue !... feu...

Deux détonations éclatèrent suivies instantanément de deux autres, puis de deux

autres encore. Quatre sauvages gisaient sur le sol. Quant aux autres, ils avaient disparu avec une telle rapidité que Laval et le commandant demeurèrent ébahis... Mais cet étonnement fut de courte durée. Ils coururent vers Francis et le délivrèrent en un clin d'œil.

– Tu n'es pas blessé ? demanda le Parisien.

– Non, répondit le gosse...

– Alors... fuyons... ne perdons pas une seconde...

Laval croyait qu'en contournant le rivage, il arriverait à retrouver l'aéro, mais il se trompait. Bientôt une barrière de rochers, la même que celle qui les avait déjà arrêtés, se dressa devant eux, mais ils la voyaient maintenant du côté opposé... L'île était barrée sur toute sa largeur par une ligne de rocs abrupts, pareille à une muraille, et pour aller de l'autre côté, il fallait emprunter les souterrains creusés par les sauvages.

Laval eut un moment l'idée de se jeter à l'eau avec ses compagnons et de nager dans la direction de l'aéro, mais il reconnut bientôt que

c'était impossible. L'île était entourée de requins énormes dont on apercevait les ventres blancs qui luisaient au soleil.

Il n'y avait plus qu'à reprendre le chemin que l'on avait déjà suivi.

– Allons, dit le Parisien, regagnons le souterrain... Pourvu que nous n'y rencontrions pas les sauvages...

– Ta lampe donne encore de la lumière ? demanda Tavernier.

– Oui... mais elle n'en donnera pas longtemps... Oh ! une idée !...

– Parle...

– Si nous pouvions prévenir M. Beaucaire. Avec l'avion, il franchirait facilement ces rochers et viendrait nous retrouver...

– Oui, mais comment le prévenir ?

– Si on l'appelait, il entendrait peut-être.

– Essayons.

Ils unirent leurs voix et appelèrent de toutes leurs forces, mais en vain... Beaucaire ne pouvait

les entendre, à cause du bruit que faisait la mer en se brisant contre les rochers du rivage.

– Tant pis ! murmura tristement le Parisien, il faut de nouveau nous engager sous terre.

Ils se dirigèrent vers l’orifice par lequel ils étaient sortis, et s’y engagèrent l’un après l’autre. Tout alla bien d’abord. Grâce à la petite lampe on put se diriger, mais au bout de dix minutes, la lueur qui était devenue jaunâtre se mit à trembloter, puis s’éteignit net.

Les aviateurs se trouvèrent brusquement plongés dans l’obscurité... Il fallait avancer à tâtons, mais à chaque instant des crevasses et des trous s’ouvraient devant eux... Ils tombaient, se relevaient, et reprenaient courageusement leur marche en avant.

Au bout d’une demi-heure, le Parisien dit à ses amis :

– Il me semble que nous nous sommes égarés... Nous n’avons pas suivi le même chemin que tantôt.

– Oui, murmura Tavernier... Il doit y avoir

deux souterrains et nous avons pris le mauvais...

– Pourvu que nous ne tombions pas sur les sauvages... Dans l'obscurité, il nous serait bien difficile de les fusiller... Tiens, mais c'est plein d'eau par ici... Oh ! mais, il nous sera bientôt impossible d'avancer... Nous n'avons plus qu'une chose à faire, c'est de revenir en arrière et vivement...

Cependant l'eau montait avec rapidité.

Déjà les trois amis en avaient jusqu'aux genoux... Ils se mirent à fuir dans l'obscurité, se heurtant aux rochers, tombant, se relevant, se meurtrissant les genoux. Enfin, ils atteignirent une surface sèche, et s'arrêtèrent un instant pour respirer. Ensuite, ils se remirent en marche, toujours au hasard, et tout à coup, ils aperçurent dans le lointain une faible lueur. Ils se croyaient sauvés, mais reconnurent bientôt qu'ils revenaient sur leurs pas. Alors, le découragement commença à s'emparer d'eux... Ils s'assirent sur le sol, car ils étaient exténués, et demeurèrent un instant sans parler...

Ce fut le Parisien qui rompit le silence.

– Écoutez, dit-il, il me semble impossible que nous ne retrouvions pas notre chemin... Tantôt, je me le rappelle, nous avons suivi tout droit... Il n'y a qu'à essayer de ne pas dévier de notre route. Il doit y avoir à droite ou à gauche une autre galerie souterraine, plusieurs peut-être, il s'agit de ne pas s'y engager.

Ils se relevèrent, et se remirent en marche lentement, en promenant leurs mains sur les parois de la muraille.

Cette fois, leurs efforts furent couronnés de succès, et ils retrouvèrent enfin l'orifice par lequel ils avaient pénétré dans le souterrain.

Ils se croyaient sauvés, les malheureux, mais quand ils voulurent sortir, ils furent assaillis par une grêle de pierres.

De l'extérieur, les sauvages les lapidaient.

XIX

Évasion laborieuse

La situation était grave... Que faire ? Sortir, c'était impossible, et cependant on ne pouvait se laisser assommer par les sauvages ? Ce fut Laval qui se dévoua... Il grimpa rapidement le long de l'orifice et à peine en haut fit feu sur les ennemis. Ceux-ci, surpris, s'enfuirent en poussant des cris rauques...

– Vite, vite ! sortons, s'écria le Parisien... il ne faut pas leur donner le temps de se ressaisir.

Ce disant, il sortit de l'orifice ; Francis et Tavernier l'imitèrent.

Les sauvages s'étaient massés à quelques pas et semblaient se concerter, mais ils étaient indécis. Enfin ils s'enhardirent, et poussant une grande clameur, ils firent mine de s'avancer.

Tavernier et Laval leur envoyèrent une salve qui les refroidit aussitôt. Dès lors, ils se tinrent à distance et se contentèrent de pousser des cris.

Les aviateurs purent enfin regagner leur appareil.

– Ah ! fit Beaucaire, vous voilà... Je commentais à croire que vous étiez tombés dans quelque guet-apens.

– Ma foi, répondit le commandant, nous avons couru un sérieux danger. Ces sauvages sont féroces, et je te garantis que s'ils avaient pu s'emparer de nous ils nous auraient fait passer un mauvais quart d'heure.

– Ils sont horribles ces gens-là.

– Oui, dit M. Paturel, ce sont des hommes à demi primitifs. J'avais entendu parler d'une peuplade de lépreux qui habitait une île du Pacifique, mais je croyais que cette peuplade avait disparu depuis longtemps. Voyez ces hommes sont tous défigurés... La lèpre les ronge, et certains n'ont plus figure humaine.

– Mais, demanda le Parisien, à quoi attribuer

cette maladie ?

– À plusieurs causes, mais la principale, à mon avis, c’est qu’ils ne peuvent se nourrir que de poisson. Voyez cette terre aride qui ne produit rien, pas un légume, pas un fruit. Aucun animal ne vit dans ces régions et ces hommes en sont réduits à se nourrir de leur pêche. Depuis des années, ils n’ont pas eu d’autre nourriture que des crabes ou de mauvais poissons. Il y a d’ailleurs dans le Pacifique un poisson appelé Skill qui donne, paraît-il, des maladies de peau.

– Ces pauvres gens sont bien à plaindre, murmura Francis.

– Bah ! fit le Parisien, ce n’est certes pas moi qui les plaindrai... S’ils avaient pu s’emparer de nous, ils ne nous auraient pas ménagés. Il est même probable qu’ils nous auraient mangés.

– C’est plus que certain, dit M. Paturel.

– Brr ! Heureusement que nous avons pu leur échapper ? Tenez, regardez-les, ils se demandent s’ils ne vont pas encore tenter une attaque.

– Non, dit Laval... Voyez, ils sont en train de

dépecer ceux que nous avons tués et se préparent à les manger. Pouah ! quelle dégoûtation !

– Allons-nous-en, pour ne pas assister à ce vilain spectacle.

L'avion était réparé, on se remit en route.

Quelques minutes après, on était loin de l'île. M. Paturel continuait de donner des détails sur la peuplade et se lançait dans une foule d'explications. Le vieux savant était très documenté, mais il arrivait souvent qu'il exagérât et donnât libre cours à son imagination.

Bien qu'il ne fût pas du Midi, il savait broder des histoires avec une facilité merveilleuse.

– Croyez-vous, demanda Laval que nous rencontrerons encore des sauvages aussi mauvais que ceux que nous venons de voir ?

– Oh ! certes... Nous avons encore bien des régions dangereuses à parcourir avant d'arriver au terme de notre voyage.

– C'est gai... Enfin, nous tâcherons de ne pas atterrir trop souvent.

– Malheureusement, on ne fait pas ce qu'on

veut... Nous sommes toujours à la merci d'une panne.

– Espérons que nous n'en aurons plus. L'avion filait à belle allure.

C'était Beaucaire qui avait repris le volant et il donnait le plus de vitesse possible, car il avait hâte de retrouver la terre ferme.

La nuit vint, et le vent qui jusqu'à présent avait été presque nul se mit à souffler tout à coup.

– Il ne nous manquait plus que ça, dit Laval. Pourvu que nous n'ayons pas encore un cyclone.

– Je ne pense pas, répondit M. Paturel. Ce vent n'est d'ailleurs pas très violent. Si vous avez remarqué, il ne souffle jamais bien fort pendant la nuit... c'est le jour qu'il est le plus à craindre...

Cependant Beaucaire avait pris de la hauteur et l'avion voguait maintenant dans une zone calme. Des centaines d'étoiles filantes zébraient par instants le ciel.

– Oh ! regardez donc, s'écria Francis, le ciel a l'air en feu... D'où viennent toutes ces étoiles ?

– Ce sont peut-être les morceaux de quelque

globe détruit, répondit M. Paturel. Les fragments de matière errant dans l'espace ne font que traverser les hauteurs de l'atmosphère, sous forme d'étoiles filantes, mais souvent cela dépend de la direction dans laquelle ils sont lancés, ils pénètrent plus profondément dans l'air et passent plus près de nous. Alors on voit non plus seulement comme une petite étoile, mais comme un globe de feu très gros parfois et d'un éclat éblouissant qui fend l'air avec bruit en laissant derrière lui une longue traînée de lumière. On donne alors à ce globe enflammé le nom de bolide. Quelquefois ce bolide traverse simplement le ciel et disparaît, mais il arrive aussi qu'il éclate tout à coup. Il se brise alors en éclats nombreux qui tombent sur la terre.

– Pourvu qu'il ne nous en tombe pas un sur le dos, fit le Parisien en riant, c'est ça qui ne serait pas rigolo.

– Au Jardin des Plantes de Paris, fit Francis j'ai vu de ces éclats, mais ils sont énormes. On appelle ça des pierres du ciel.

Cette conversation fut interrompue par un

craquement bizarre.

– Tiens, dit le commandant, qu'est-ce encore que cela, est-ce un de nos ridoirs qui vient de céder ?

– Non, répondit Francis, je crois plutôt que nous avons heurté quelque chose.

– Un oiseau peut-être, fit Laval ? Un gros oiseau qui a coupé notre route.

– Non, émit M. Paturel, ce craquement provient de notre carlingue qui a été toute la journée exposée aux rayons d'un soleil ardent et qui se trouve maintenant refroidie par les vapeurs de la nuit. Tant que nous n'aurons que des alertes comme celle-là, ce ne sera pas bien dangereux.

– Nous faisons de la route en ce moment, dit Tavernier. Si cela continue, nous ne tarderons pas à revoir la terre.

– Et ce sera avec plaisir, fit Laval, car je ne vous cacherai point que je n'aime pas beaucoup me promener au-dessus de la mer. C'est bon un instant, mais quand ça se prolonge, cela manque de gaieté.

– Ne nous plaignons pas, nous avons eu assez de chance jusqu’ici...

– Oh ! fit M. Paturel, n’exagérons pas... Il me semble que nous avons eu aussi pas mal d’aventures

– Espérez-vous faire un tel voyage sans incidents ?

– Non, certes, mais je ne croyais pas cependant que je verrais plusieurs fois la mort de près.

– Nous ne sommes pas encore au bout de nos peines.

– Évidemment, mais nous allons bientôt entrer dans des régions où les sauvages sont rares.

– Vous oubliez que nous allons traverser l’Afrique et que nous y rencontrerons des peuplades féroces, et aussi des animaux contre lesquels nous serons obligés de nous défendre...

– On verra, fit le Parisien... en tout cas, lorsque nous serons en Afrique, notre voyage touchera à sa fin...

XX

L'île de Pâques

Au jour, on se trouvait au-dessus d'un groupe d'îles qui s'égrenaient sur les flots, pareilles à de petites barques...

– Ces îles-là ne doivent pas être habitées, dit Laval.

– C'est ce qui vous trompe, répondit M. Paturel, elles sont habitées par des peuplades de pêcheurs que l'on appelle Yamotos.

– Et ils sont féroces, ces pêcheurs ?

– Je n'en sais rien, mais il est probable que si nous allions leur rendre visite, ils nous recevraient plutôt mal...

– Il vaut mieux ne pas faire leur connaissance... Mais dites donc, il me semble que nous avançons. Je crois que nous ne

rencontrerons plus beaucoup d'îles maintenant.

– La prochaine que nous rencontrerons sera l'île de Pâques. Cette île la plus orientale des Sporades Australes présente une forme à peu près triangulaire. On y trouve des montagnes escarpées dont l'altitude atteint près de quatre mille mètres et qui présentent des cratères éteints. Le sable du rivage est en partie formé de lave. Néanmoins son sol est fertile et elle produit des patates, des ignames et des bananes en abondance. Le rat est le seul animal que l'on y rencontre. Quant aux habitants, ils sont vigoureux, alertes et pillards et vivent dans des cahutes en bois et en terre. Montés sur de petits esquifs, ils attaquent parfois les peuplades voisines. Ce qu'il y a surtout de remarquable dans l'île de Pâques, ce sont d'énormes statues de pierre qui représentent, croit-on, des idoles. Cette île fut découverte par Davis en 1686, visitée par Roggeween le jour de Pâques, et finalement explorée entièrement par Cook en 1786.

– Et, bien entendu, dit le Parisien, cette île appartient à l'Angleterre ?

– Non... Au Chili.

– Ah ! c'est étonnant... Sommes-nous loin encore de cette île ?

– On l'aperçoit déjà, répondit le commandant qui scrutait l'horizon avec sa jumelle.

– Espérons que nous n'y débarquerons pas...

On passait bientôt au-dessus de l'île de Pâques, que l'on apercevait vaguement, car elle était à demi ensevelie dans un fin brouillard.

– Messieurs les habitants de l'île de Pâques ne nous connaîtront jamais, dit le Parisien, et ma foi, j'aime autant cela...

Le voyage se poursuivait sans incidents, mais cela allait trop bien et ne pouvait durer. Le lendemain matin un vent violent qui bientôt dégénéra en tempête, s'abattit sur le Pacifique. Beaucaire tenta de s'élever, mais il ne put y parvenir, et bientôt l'avion était emporté dans un tourbillon avec une vitesse folle.

Les aviateurs espéraient que la tourmente cesserait avant peu, mais elle redoubla de violence. Le pauvre aéro craquait comme un

vaisseau battu par la tempête et penchait parfois de façon inquiétante. Beaucaire faisait des prodiges d'adresse pour le maintenir en équilibre, mais il voyait avec terreur arriver le moment où il ne serait plus maître de sa direction...

Alors, ce serait la catastrophe... la chute en pleine mer... la fin de tout.

XXI

L'île de Robinson

Après une demi-heure de course folle l'avion parut se diriger plus facilement, mais pris bientôt dans une nouvelle tourmente, il fila vers le sud, comme une feuille emportée par le vent.

À bord, les aviateurs demeuraient silencieux... Dans des moments pareils, on n'éprouve point le besoin de parler. On regarde, on observe, et l'on s'efforce de conserver tout son sang-froid...

Quand enfin la tempête s'apaisa, Tavernier regarda la boussole...

– Nous avons terriblement dérivé, dit-il... mais estimons-nous heureux d'en être quittes à si bon compte. J'ai vu le moment où nous allions capoter et choir dans la mer.

– Moi aussi, fit Laval, et je vous avoue que je

n'en menais pas large...

– Jamais nous n'avons eu une tempête pareille, murmura M. Paturel... et quand je dis une tempête, c'est cyclone que je devrais dire... Au-dessous de nous cela a dû être épouvantable... Les îles ont dû être ravagées...

– Oui, dit Tavernier, et si le malheur avait voulu que nous eussions été obligés d'atterrir nous aurions été roulés à la mer comme un simple fétu de paille... Ah ! c'est qu'ils sont terribles les cyclones du Pacifique... Souvent, ils s'accompagnent de trombes, et les vaisseaux qui se trouvent pris dans ces trombes coulent en un instant.

– Le vent avait tout à l'heure une vitesse effrayante...

– Oui... d'après mes calculs, il atteignait plus de cinquante mètres à la seconde.

– C'est effrayant.

– Tu peux le dire...

– Nous avons dû dévier de notre route ?

– Oui, considérablement.

– De sorte que nous ne savons pas où nous sommes maintenant...

– Si... approximativement...

– Notre appareil a été joliment secoué, il doit avoir besoin d'une sérieuse vérification...

– Aussi allons-nous atterrir dans la première île que nous rencontrerons...

– Nous pouvons attendre longtemps.

– Qui sait ?...

Laval avait pris la jumelle du bord et explorait l'horizon. Le temps était clair, car le cyclone avait balayé les nuages, et l'on voyait à une grande distance...

Au bout d'une heure, le Parisien s'écria :

– Je ne sais si je me trompe, mais il me semble bien apercevoir une île... là-bas... un peu sur la gauche.

Le commandant prit la jumelle et regarda :

– Oui... dit-il... tu as raison.

– Il faut prévenir M. Beaucaire.

Par l'acoustique, le commandant transmet quelques renseignements à Beaucaire qui rectifia aussitôt sa direction.

Une demi-heure après, l'avion atterrissait dans une île verdoyante...

– Oh ! oh ! c'est splendide ici, dit le Parisien. Pourvu que cette île ne soit pas peuplée de sauvages... Il faut se tenir sur ses gardes...

Depuis quelques instants, Tavernier cherchait à s'orienter...

– Parbleu ! s'écria-t-il tout à coup, nous avons dévié de plusieurs centaines de kilomètres... Nous sommes ici dans l'île Juan Fernandez... l'île dans laquelle a vécu Robinson.

– Ah ! ça c'est curieux, par exemple, s'écria le Parisien... ainsi Robinson a vécu ici ?

– Oui... mais en réalité, il ne s'appelait pas Robinson.

– Comment cela ?

– Daniel de Foe, l'immortel auteur des aventures de Robinson Crusoé s'est inspiré pour écrire son roman de l'histoire réelle d'un marin

écossais nommé Alexandre Selcraig qui, à la suite de discussions avec son capitaine, fut abandonné sur sa demande dans l'île Juan Fernandez où il vécut seul, pendant quatre ans.

– De sorte que Robinson n'a jamais existé.

– Non...

– Ah ! voilà qui est fort, par exemple... et moi qui étais persuadé que ce malheureux avait en effet vécu vingt-huit ans dans son île...

– C'est une fiction. Les romanciers inventent souvent des histoires, mais il y a quand même un fond de vérité dans ce livre que tout le monde a lu...

XXII

Singulière apparition

Le Parisien et Francis n'en revenaient pas... Ainsi, ils étaient dans l'île de Robinson Crusoé. Ils ne pouvaient se lasser d'admirer les arbres splendides qui s'étendaient à perte de vue.

– Ma foi, dit Laval, j'aimerais mieux vivre dans cette île que dans celle de ces affreux sauvages que nous venons de quitter... Ici, il doit y avoir du gibier, on peut chasser... et tenez... voyez ces oiseaux... oh ! commandant, laissez-moi prendre mon fusil et essayons de tuer l'un de ces volatiles... Il n'y a aucun danger, puisque vous m'avez dit tout à l'heure qu'il n'y avait pas de sauvages dans cette île...

– On n'en sait rien, fit Tavernier.

– Bah ! je n'irai pas loin... Tenez, je vais me

mettre à l'affût, là derrière ces herbes... Vous me verrez... je ne m'écarterai pas d'une semelle.

– Va, fit le commandant.

Le Parisien prit son fusil, et alla se poster à une vingtaine de mètres de l'aéro... Bientôt, un coup de feu retentissait, et un oiseau s'abattait sur le sol. Laval se précipita, ramassa son gibier et revint triomphalement vers ses compagnons...

– Vous voyez, dit-il, ça n'a pas été long... Regardez-moi cet oiseau... quelle belle pièce... on dirait une oie sauvage...

– C'en est une, en effet, affirma M. Paturel...

– Alors, nous allons nous régaler... Francis, combien de temps va durer ta réparation ?

– Trois quarts d'heure environ, répondit le gosse...

– Alors, j'ai le temps de faire cuire mon volatile... vous allez voir comme nous allons nous régaler...

Et le Parisien se mit aussitôt à plumer l'oiseau. Ensuite, il le vida, puis prépara un foyer avec des herbes et du bois mort, planta deux branches en

terre et installa une sorte de broche à laquelle il suspendit l'oiseau.

– Nous ne nous attendions pas, dit Laval, à faire un aussi bon déjeuner... De l'oie rôtie, ça va nous changer un peu des conserves... et des poissons secs... Je pourrais même tuer encore un oiseau ou deux, je les mettrais dans notre garde-manger...

– Non, dit Tavernier, contentons-nous de ce que nous avons ; il ne faut pas se montrer trop exigeant...

– Vous avez raison, commandant...

Et, tout en bavardant, le Parisien surveillait la cuisson de son volatile. M. Paturel s'était assis à côté de Laval, et humait déjà avec délices le parfum qui s'exhalait de la chair grillée de l'oie...

– Hein ? dit Laval, nous allons nous régaler...

La bête est grosse, regardez-moi ça, et nous pourrons tous nous offrir de sérieuses portions... Peut-être même que nous ne mangerons pas tout... Dans ce cas, nous emporterons ce qui restera...

Le perroquet, que l'on avait oublié, manifesta tout à coup sa présence par un cri de « Vive la France ! »

– Oh ! s'écria Laval, ce pauvre Coco, nous n'y pensions plus... Allez le chercher, monsieur Paturel, pour qu'il prenne un peu l'air, il doit s'ennuyer comme une croûte de pain derrière une malle dans sa cage...

Le vieux savant monta dans la carlingue, prit la petite cage de bois dans laquelle était enfermé le perroquet et revint s'asseoir à côté du Parisien...

– Il a l'air malade, notre oiseau, dit le vieux savant.

– Oui, en effet, on le dirait, fit Laval... Pas étonnant nous avons été tellement secoués cette nuit...

Et, ce disant, M. Paturel ouvrit, la petite porte de la cage, et prit l'oiseau. Celui-ci semblait très docile... et faisait entendre un petit cri très doux...

– Ces oiseaux, dit le vieux savant, ont besoin de grand air... Il étouffait dans notre carlingue...

– Nous ne pouvons cependant pas le placer à l'avant de l'aéro, car c'est pour le coup qu'il en aurait de l'air.

Le perroquet continuait de gazouiller. M. Paturel le plaça sur son doigt, mais aussitôt l'oiseau s'envola, et alla se percher sur un arbre voisin.

– Ah ! s'écria Laval, vous l'avez laissé échapper.

– Il va revenir.

– Vous croyez ça...

– Mais oui... vous allez voir.

Et le vieux savant se mit à appeler l'oiseau, mais celui-ci, tout heureux d'être rendu à la liberté, sautillait de branche en branche, semblant narguer le bonhomme. Francis qui, tout en travaillant, avait vu fuir son perroquet, se montrait désolé.

– Il va revenir... il va revenir, ne cessait de répéter M. Paturel.

Mais Coco ne revenait pas... Il lança un cri strident, ouvrit les ailes et disparut dans le bois.

– Ça y est, il est parti, dit Laval... Parbleu ! Cet oiseau-là était à demi sauvage, et je me doutais bien qu'à la première occasion, il nous lâcherait. Bah ! il est plus heureux comme ça... Ce n'était pas gai pour lui de demeurer confiné dans une cage grande comme une boîte à cigares...

M. Paturel s'était levé, et s'obstinait à appeler le fugitif, mais celui-ci était déjà loin...

– Allons, dit le Parisien, à table !... la volaille me semble cuite à point.

Il étala une toile sur le sol et, prenant son couteau, s'apprêta à découper l'oie.

À cet instant, des figures bizarres se montrèrent entre les arbres...

– Tiens, s'écria Laval, il paraît que l'île de M. Robinson est habitée...

– Et par des gens qui ont de mauvaises figures, fit M. Paturel inquiet.

– Bah ! tenons-nous sur nos gardes.

Beucaire et Tavernier observaient les hommes qui venaient de faire leur apparition. Ils

étaient vêtus d'habits de toile et coiffés de larges chapeaux de paille.

– Est-ce qu'ils vont nous attaquer ? demanda Beaucaire.

– Nous allons voir, répondit Tavernier, mais ils ne semblent pas avoir des intentions hostiles.

Les inconnus étaient une dizaine environ. Ils se tenaient à l'entrée du bois et continuaient de regarder curieusement l'aéro.

– Ces gens-là ne sont pas des sauvages, dit M. Paturel...

– Non, répondit Tavernier, mais ce sont peut-être des brigands.

– Croyez-vous ?

– Ils veulent peut-être s'offrir notre volaille. murmura Laval, mais attention !... Je ne suis pas disposé à la leur céder...

XXIII

Tout s'arrange

Les hommes ne bougeaient toujours pas. Enfin, l'un d'eux fit un pas en avant et prononça quelques mots que personne ne comprit. Voyant qu'on ne lui répondait pas, il s'avança encore. Il tenait à la main une carabine...

– Oh ! oh ! fit Laval, ces messieurs ont des armes à feu, tenons-nous sur nos gardes.

– Ces gens-là doivent comprendre l'espagnol, dit Tavernier, ou tout au moins le portugais... Je vais leur parler...

Et il débita quelques phrases qui furent comprises des inconnus. Alors, une conversation s'engagea entre le commandant et l'homme qui semblait le chef. Il faut croire cependant que les choses n'allèrent pas pour le mieux, car le ton des

voix s'éleva.

– Que veulent-ils ? demanda Beaucaire à Tavernier.

– De l'argent, répondit le commandant.

– Ils tombent mal.

– C'est ce que je leur ai dit, mais ils ne veulent rien entendre. Ils nous menacent de faire feu sur nous, si nous ne leur donnons pas deux mille piastres.

– Ils n'y vont pas de mainmorte...

La situation devenait grave. Les bandits étaient armés, et déjà, ils couchaient les aviateurs en joue, quand soudain d'autres hommes surgirent à travers les arbres. Aussitôt les brigands détalèrent.

– Bon, fit Laval, les voilà partis, mais ceux qui les remplacent ne valent peut-être pas mieux...

Il se trompait. Les hommes qui venaient de faire leur apparition étaient des miliciens chargés de la police de l'île...

Celui qui les commandait salua poliment les

aviateurs, leur parla d'abord en espagnol, puis en français.

– Ne craignez rien, dit-il... nous sommes là pour vous protéger... D'ailleurs les misérables qui vous menaçaient sont sans doute arrêtés maintenant, car mes hommes se sont lancés à leur poursuite. Ces malfaiteurs sont des prisonniers évadés du pénitencier de l'île...

– Il y a donc un pénitencier dans cette île ? demanda Tavernier.

– Oui, c'est ici que le Chili envoie les condamnés... On les emploie à couper du bois et à défricher les terres...

– Et vous leur laissez des fusils ?

– Non... les armes qu'ils ont entre les mains, ils les ont volées dans le poste. Hier, il y a eu une révolte et cinquante de ces malfaiteurs se sont enfuis. Nous en avons rattrapé une trentaine... les autres seront bientôt repris.

– Et il arrive souvent que vos condamnés se révoltent ?

– Oui, quelquefois...

– Et que faites-vous ?

– C’est bien simple, quand nous les rattrapons, nous les fusillons, et tout est dit...

Sur ces mots, le chef des miliciens salua et se retira avec ses hommes...

– Comme tout change, dit le Parisien... Autrefois, il n’y avait presque personne dans cette île... aujourd’hui, c’est un dépôt de condamnés, mais je m’aperçois qu’on n’y est pas plus en sûreté que du temps de Robinson. Je crois que nous ferons bien de déguerpir, quand nous aurons déjeuné.

– C’est vrai, s’écria M. Paturol, nous avons oublié notre volaille...

Les aviateurs s’installèrent autour de l’oie rôtie que le Parisien avait artistement découpée, mais l’oiseau était tellement coriace que c’est à peine si on pouvait le manger.

– Cette volaille-là, dit Laval, doit être aussi vieille que Mathusalem... enfin, ne nous plaignons pas trop... c’est toujours du gibier... Ça change un peu des conserves...

Le repas terminé, on s'apprêtait à se remettre en route, quand les miliciens reparurent. Leur chef s'adressa à Tavernier et lui dit :

– Monsieur, voulez-vous nous rendre un service ?

– Si c'est possible... ce sera avec plaisir, répondit le commandant.

– Voici de quoi il s'agit : des condamnés que nous poursuivions et que nous croyions rejoindre nous ont échappé. Ils doivent être réfugiés dans quelque coin de l'île. Ne pourriez-vous avec votre avion découvrir leur retraite et nous l'indiquer...

– Nous allons essayer, répondit le commandant, mais où nous retrouverons-nous ?

– Ici.

– C'est bien... nous partons... l'île n'est pas très vaste et nous aurons vite fait de découvrir vos individus... Cependant, s'ils sont cachés sous bois, nous ne répondons de rien.

– Ils doivent se trouver près d'un ravin où ils se tiennent à l'abri...

– Nous allons voir...

Bientôt l'avion reprenait son vol, et explorait l'île, mais il eut beau en faire deux fois le tour, il ne découvrit point les malfaiteurs... Ceux-ci avaient dû se réfugier sous bois, et se dissimuler dans les buissons.

Tavernier, du haut de l'avion, cria aux miliciens :

– Nous n'avons rien vu...

Et l'appareil piqua droit vers la mer...

– Maintenant, dit M. Paturel, nous n'avons plus qu'une distance relativement minime à parcourir pour atteindre la terre...

– Combien de kilomètres ? demanda le Parisien.

– Je ne saurais le dire, mais nous ne resterons plus longtemps au-dessus du Pacifique.

XXIV

Un visiteur imprévu

Il ne faut jamais trop se hâter de chanter victoire. À peine les aviateurs avaient-ils quitté l'île de Juan Fernandez qu'il fallut amerrir, car la panne était inévitable... Fort heureusement la mer était assez calme, et l'aéro transformé momentanément en hydravion put se tenir sur les flots sans tanguer exagérément.

Pendant que Francis réparait, M. Paturel, penché hors de la carlingue, regardait curieusement des méduses qui flottaient à fleur d'eau...

À un moment, il voulut en saisir une, mais retira vivement sa main, en criant :

– Oh ! oh ! un requin !... un requin !

En effet, un énorme squalé émergea soudain,

fit un bond formidable et retomba dans la carlingue où il se mit à frétiller furieusement.

Le Parisien ne perdit pas la tête. Il prit un Winchester et envoya une balle dans l'œil du monstre. Celui-ci tressauta, mais continua de gigoter. Il ne fallut pas moins de six balles pour l'abattre...

Cependant le requin avait sérieusement détérioré l'intérieur de la carlingue. Pour rejeter à la mer l'énorme squal, il fallut que tous les aviateurs s'y employassent, car la bête était lourde.

Enfin, on la fit basculer par-dessus bord.

– Ouf ! fit Laval... le sale animal... S'il avait pu saisir l'un de nous, il lui aurait certainement coupé un bras ou une jambe... Pourvu qu'il n'ait pas d'autres frères dans les environs.

Déjà le requin était la proie de poissons bizarres qui s'étaient jetés sur son cadavre et le dépeçaient avec voracité...

– Je crois, dit M. Paturel, qu'il ne serait pas prudent de rester ici trop longtemps, car tous ces

poissons seraient bien capables de détériorer notre appareil... Est-ce que la réparation sera bientôt terminée ?

– Encore un quart d’heure, répondit Francis...

M. Paturel était inquiet. Tout à coup, il s’écria :

– Encore un requin !... et un autre... et un autre encore !...

– Attendez, dit le Parisien, je vais leur envoyer quelques pruneaux...

Et, avec son Winchester, il se mit à tirer sur les squales.

– Zut ! s’écria-t-il... ça a joliment la peau dure ces bêtes-là... Les balles glissent sur leur carapace... pour les tuer, il faut les atteindre dans l’œil ou sur le museau...

– Ces requins, dit M. Paturel, appartiennent à une espèce que l’on ne trouve que dans le Pacifique ; dans les autres mers ils sont moins gros mais tout aussi dangereux. Ces squales sont d’une voracité inouïe. Quand ils suivent les bateaux, ils avalent tout ce qui tombe du bord :

escarbilles de charbon, morceaux de bois, objets en fer, os et détritrus.

– Mais ils préfèrent encore avaler un homme, fit le Parisien.

– Oui, c’est certain, cependant il est prouvé que les requins préfèrent la chair des noirs à celle des blancs...

– Heureusement.

– Mais cela ne veut pas dire qu’ils n’aiment point la chair blanche...

– Ces bêtes-là ne peuvent tout de même pas avaler un homme...

– Non... elles le dépècent et l’ingurgitent par morceaux...

L’avion était réparé... on mit le moteur en marche, et l’appareil se mit à courir sur la mer.

Bientôt il acquérait assez de vitesse et s’élevait dans les airs...

D’en haut, on voyait maintenant les ventres blancs des requins qui reluisaient au soleil.

– Regardez donc, s’écria Laval ; y en avait-il

de ces sales bêtes, jamais je n'aurais supposé qu'elles étaient si nombreuses... Nous pouvons dire que nous avons eu une vraie chance, car si cette armée de requins avait attaqué notre aréo, elle aurait fini par le couler...

– C'eût été jouer de malheur que de sombrer si près du port, dit Tavernier.

– Sommes-nous vraiment près du port ?

– Oui... avant la nuit, nous aurons atteint Santiago ou Valparaiso, mais je crois plutôt que nous reprendrons terre à Valparaiso, car depuis quelque temps, Beaucaire a rectifié sa route et remonte vers le nord-est...

– On peut dire que nous sommes sauvés.

– Ne le crions pas trop haut.

– Bah ! maintenant le plus fort est fait.

– Oui, intervint M. Paturel, nous allons bientôt retrouver la terre ferme et nous pouvons nous estimer heureux d'être parvenus jusqu'ici. Ce que nous avons accompli est réellement merveilleux, et nous sommes les premiers qui ayons traversé le Pacifique en avion.

– Avant notre départ, fit Tavernier, certaines gens prétendaient que nous n’arriverions jamais à effectuer cette traversée, et un de mes amis a même fait tout ce qu’il a pu pour m’empêcher d’entreprendre ce voyage...

– Cet ami va être bien étonné, dit le Parisien, quand il apprendra que vous avez réussi. Ah ! si nous pouvions être les seuls... Si nos concurrents pouvaient rester en route !

– Jusqu’à présent on ne les a pas revus...

– S’ils étaient tombés dans l’île aux lépreux...

– C’est peu probable. Ils doivent être fort loin encore. C’est que nous avons fait du chemin malgré nos arrêts... À un moment, Beaucaire a poussé l’avion jusqu’à deux cents à l’heure, et à cette allure on avance...

– Y a pas à dire, murmura Laval, notre moteur a beau être capricieux, il est quand même joliment robuste... Quel effort il a fourni, depuis notre départ... Reste à savoir s’il tiendra jusqu’au bout...

– Sûrement, répondit Francis... Il est encore en

excellent état...

Pendant plusieurs heures, l'allure de l'avion ne se ralentit pas un seul instant... Enfin, on aperçut dans le lointain les cimes de hautes montagnes...

– Terre !... Terre !... cria le Parisien...

– Nous mettons le cap sur Valparaiso, dit le commandant... Beaucaire a admirablement suivi sa route.

– Valparaiso ?... c'est une grande ville ?

– Oui, dit M. Paturel... Valparaiso est une ville de cent trente-cinq mille habitants... c'est la ville, maritime du Chili, à environ cent kilomètres de Santiago qui est la capitale de la province.

– Le port est important ?

– Très important, répondit le commandant. C'est l'un des plus fréquentés du Pacifique... La ville resserrée entre les derniers contreforts des Andes et l'Océan, se développe le long du littoral et sur les versants des collines voisines. Valparaiso jouit d'un climat tempéré et relativement sec... Cité de commerce, elle n'a guère de monuments remarquables...

– J’aperçois des maisons, dit Laval...

En effet, dans le lointain, on voyait des taches blanches échelonnées le long de la côte.

Le Parisien ne se tenait plus de joie, mais le plus heureux peut-être était M. Paturel qui redoutait les longs vols au-dessus de la mer...

La côte se précisait. On la croyait toute proche, mais elle était encore très éloignée.

Enfin on l’atteignit.

Beucaire chercha un endroit pour atterrir, et quand il l’eut trouvé piqua par grandes courbes vers le sol.

XXV

Où les aviateurs éprouvent une réelle surprise

À peine les aviateurs avaient-ils touché terre qu'ils aperçurent à faible distance des hommes à cheval qui poursuivaient une femme également à cheval. La malheureuse, échevelée, terrifiée, faisait tous ses efforts pour échapper à ses ennemis.

– Oh ! s'écria Laval... les misérables... mais ils vont la tuer.

Un des cavaliers, sa carabine à la main, s'était rapproché de la fugitive... Il fit feu sur elle, et la femme tomba de cheval... Alors, les cavaliers se précipitèrent.

Les aviateurs s'apprêtaient à prendre la défense de cette malheureuse, quand un nouveau groupe de cavaliers surgit de derrière un

monticule, et se mit à tirer sur le premier groupe... Il y eut un affreux massacre... Les hommes tombaient, et leurs chevaux s'enfuyaient.

– Mais ils sont enragés, ces gens-là, dit le Parisien... Je crois que nous ferions bien de nous tenir sur nos gardes, et de repartir, car ils vont sûrement nous attaquer...

Cependant, la lutte continuait. La femme qui avait été précipitée tout à l'heure à bas de son cheval était remontée en selle, et fonçait maintenant avec ses sauveteurs sur ceux qui l'avaient blessée...

– Voilà une gaillarde qui n'a pas froid aux yeux, dit Laval... Regardez-la... Bon, voilà qu'elle tombe encore de cheval... Cette fois, je crois qu'elle est bien touchée... Vous allez voir que tout à l'heure ces bandits vont se retourner contre nous...

M. Paturel avait déjà saisi sa carabine. Le Parisien l'avait imité, quand le commandant leur dit :

– Ne tirez pas surtout...

Et il éclata de rire.

M. Paturel et le Parisien le regardèrent ébahis, croyant qu'il devenait fou.

– Mais ces gens vont nous attaquer, dit le vieux savant... Si, vous ne voulez pas que nous nous défendions, alors, reprenons notre vol...

Les cavaliers se battaient maintenant entre eux... Ceux qui, l'instant d'avant, étaient tombés de cheval et que l'on avait cru morts, s'étaient relevés. C'était à n'y rien comprendre... Francis tout ébahi regardait ses compagnons...

Le commandant leur expliqua ce qui se passait.

– Ces gens, dit-il, ne sont pas des brigands comme nous le supposions... Ce sont des artistes de cinéma et ils sont en train de tourner un film.

– Ah ! par exemple ! s'écria le Parisien... qui aurait pu supposer que nous rencontrerions des artistes de cinéma dans ce pays sauvage.

– Détrompe-toi. Nous sommes ici à Valparaiso, une ville civilisée... C'est ici que les

Américains tournent leurs films... ici et à Los Angeles... La scène que vous venez de voir et qui vous a tant surpris fait partie de quelque scénario. L'Amérique du Sud est le pays du cinéma...

– Par exemple, fit le Parisien, je ne m'attendais pas à cela... et je vous avoue que j'ai eu une jolie frousse.

– Moi aussi, murmura M. Paturel... mais êtes-vous bien sûr au moins, commandant, que ces gaillards-là ne sont pas des bandits ?

– Parbleu !... Voyez, ils nous regardent, et veulent nous parler. Ils vont peut-être nous demander de figurer dans leur film avec notre aéro...

– Ah ! le cinéma !... On peut dire qu'il a pris une réelle extension... fit Laval.

– Oui, répondit M. Paturel, mais il n'est pas encore ce qu'il devrait être... À mon avis, le cinéma devrait servir d'enseignement, mais la plupart du temps, il n'apprend rien du tout. On n'y voit souvent figurer que des brigands et des cambrioleurs, et les histoires qu'il a la prétention

d'expliquer sont la plupart du temps ridicules et invraisemblables... Ce qu'il faudrait, voyez-vous, ce serait instruire le peuple, soit en lui rappelant les grands faits de notre histoire, soit en représentant sur l'écran les scènes capables d'inspirer aux jeunes générations de nobles sentiments... On devrait aussi multiplier les films documentaires.

– Ça, c'est vrai... car j'ai remarqué, moi aussi, que les films qu'il m'a été de voir ne rimaient à rien. On n'y voyait que des effets de lune ou de soleil, des poursuites à cheval, des combats sauvages et des dancings. Vous ne verrez jamais un film sans danseurs et sans danseuses... Malgré tout, les films français sont bien supérieurs aux films américains, anglais ou italiens... nos metteurs en scène sont des as en général... Ah ! si nous pouvions dépenser autant que les Américains pour monter un film, nous ferions quelque chose d'épatant.

Les acteurs de cinéma étaient maintenant groupés autour de l'aéro, et un opérateur prenait des vues...

Un grand gaillard rasé s'approcha et dit en français :

– Pardon ! messieurs, n'est-ce pas vous qui faites le tour du monde ?

– Oui, répondit Beaucaire.

– Toutes mes félicitations, ce que vous avez entrepris est merveilleux... Si je ne me trompe, vous êtes partis de Paris ?

– Oui...

– Et vous avez traversé toute l'Europe, puis une partie de l'Asie, et après avoir longé la côte australienne, vous avez franchi le Pacifique... Jamais jusqu'alors, on n'avait entrepris un tel raid, et vous pouvez être fiers de ce que vous avez fait... Voulez-vous me permettre de vous photographier tous ?

– Si cela vous fait plaisir, je n'y vois pas d'inconvénient...

– Alors, veuillez avoir l'obligeance de vous placer le long de votre appareil...

En quelques instants tous les aviateurs furent photographiés.

– Maintenant, dit un jeune homme très correctement vêtu, puis-je vous poser quelques questions. Je suis rédacteur au *World*, où je m'occupe de tout ce qui concerne le sport.

XXVI

Un artiste courageux

Les aviateurs se prêtèrent de bonne grâce à l'interview que le journaliste leur prit. Il leur posa questions sur questions, et s'attacha particulièrement à interroger Francis.

Quand il eut pris assez de notes, il remercia poliment et s'en alla.

Cependant le grand gaillard rasé qui avait, le premier, pris la parole, dit à Beaucaire :

– Monsieur, je pense que vous ne refuserez pas de nous prêter votre concours pour quelques instants.

– De quoi s'agit-il ?

– Voici... Un de nos artistes va se suspendre à votre appareil et vous vous envolerez...

– Et puis ?

– Et puis, vous vous poserez sur le sol à quelque centaines de mètres d’ici, et ce sera tout...

– Attention !... si votre artiste allait se tuer...

– Pas de danger... c’est un clown merveilleux, un acrobate comme il y en a peu. Il est habitué à faire de la gymnastique sous les ballons, et à descendre en parachute...

– Soit... j’accepte, mais c’est à vos risques et périls...

– Ne craignez rien... tout se passera le mieux du monde.

Le directeur de la troupe appela :

– Keaton ! Keaton !...

Un homme accourut...

– Tu vas t’accrocher à cet aéro...

– Bien, patron.

– Et quand tu seras en l’air, tu te laisseras tomber avec le parachute que je vais te donner.

– Très bien.

– Tu n’as pas peur, au moins ?

Keaton haussa les épaules...

– Vous semblez oublier, dit-il, que je me suis laissé tomber en parachute de près de deux mille mètres...

– C’est vrai... Eh bien, accroche-toi à l’appareil, voici ton parachute... Prépare-le de façon qu’il se déploie instantanément...

– N’ayez crainte, ça me connaît.

Beucaire demanda :

– À quelle altitude faut-il monter ?

– Quatre à cinq cents mètres... plus si vous voulez...

– Bien... mais je vous répète que ne suis pas responsable de l’accident qui pourrait se produire.

– S’il y avait un danger quelconque, je n’exposerais pas mon plus habile artiste. celui qui figure dans tous nos films sous le nom de Malec, et que vous avez dû voir sur l’écran...

– En effet... n'est-ce pas lui qui joue dans un film intitulé : « Les lois de l'hospitalité » ? demanda Laval.

– Oui... C'est bien lui...

– Oh ! je l'ai vu alors... il est vraiment épatant... c'est un acrobate de premier ordre...

– Certes, et il obtient toujours un grand succès... Il n'y a guère que Charlot qui ait plus de succès que lui... mais ils ne travaillent pas dans le même genre... allons !... à l'ouvrage.

Buster Keaton s'accrocha sous l'avion, après avoir disposé son parachute, et le chef de la troupe donna le signal du départ.

L'aéro courut sur le sol, décolla, et s'éleva... Quand il fut à environ quatre cents mètres, les aviateurs sentirent une légère secousse. C'était Keaton qui venait de se lancer dans le vide... Penchés en dehors de la carlingue, Tavernier et ses compagnons regardèrent, et ils virent le parachute qui, après s'être déployé brusquement, descendait vers le sol...

– C'est égal, dit le Parisien, il a un vrai culot

ce Keaton... moi je ne crois pas être froussard, eh bien, j'avoue que même si on m'offrait une fortune, je n'oserais pas me lancer ainsi dans l'espace. Supposez que le parachute reste fermé...

– Oui, fit M. Paturel, il faut de l'audace pour tenter un saut pareil, et je ne m'y risquerais pas...

– Vous n'êtes pas acrobate.

– Certes non... fit le vieux savant en riant.

XXVII

Une bonne aubaine

Comme Keaton avait atterri sans encombre avec son parachute, Beaucaire jugea qu'il était inutile de continuer sa route et revint au point de départ. Quelques instants après, une auto rapide ramenait le parachutiste.

– Messieurs, dit le chef de la troupe aux aviateurs, je vous adresse tous mes remerciements, et permettez-moi d'offrir ceci à vos mécaniciens...

Et il remit à Beaucaire une enveloppe que celui-ci donna à Laval...

Bientôt l'avion repartait.

– Savez-vous, dit le Parisien à Tavernier, ce qu'il y a dans l'enveloppe que M. Beaucaire m'a remise ?

- Comment le saurais-je ?
- Il y a des billets de banque, mais je n’ai jamais vu des billets semblables... Regardez... !
- Le commandant prit un des billets et dit, après l’avoir examiné :
- Ceci est un billet de cinq cents pesos...
- Des pesos ? qu’est-ce que c’est que ça ?
- Au Chili, la piastre peso vaut environ un franc quatre-vingt-dix de notre monnaie...
- Ainsi ce billet de cinq cents pesos vaut neuf cent cinquante francs ?
- Oui, environ...
- Mais on nous a remis quatre billets de cinq cents pesos... cela fait...
- Trois mille huit cents francs à peu près...
- Vrai, ils sont généreux dans ce patelin-là...
- Ne te plains pas...
- Oh ! je ne me plains pas... je suis très heureux, au contraire. Cela fait encore une petite somme à ajouter à celle que j’ai gagnée en

boxant... mais je vais la partager avec Francis. Tiens, petiot, voici deux billets de cinq cents pesos, mets-les dans ta profonde et ne les perds pas surtout.

Comme Francis faisait des difficultés pour accepter, le Parisien lui dit :

– Voyons, voyons... pas de façons. Cette somme était destinée aux mécaniciens... au fait, je ne dois rien prendre, moi, puisque je ne suis pas mécanicien... voici encore deux billets...

– Non... je ne veux pas, répondit Francis.

– Et moi, je veux... quel est le mécanicien du bord, c'est toi, n'est-ce pas ?

– Mais toi aussi... tu m'aides bien souvent...

– Je t'aide !... à quoi, mon Dieu !... puisque je ne sais rien faire... Je suis incapable de visiter le moteur... tout ce que je puis faire c'est de resserrer un écrou ou de remplacer un hauban... Non... je ne suis pas mécanicien... je suis ce qu'on appelle un manoeuvre et encore... Prends les quatre billets ou sinon je me fâche...

Tavernier insista :

– Voyons, Francis, dit-il, accepte...

Le gosse accepta...

– Tu vois, lui dit Laval en riant, que l'on peut gagner de l'argent sans se donner de peine... Ah ! décidément, nous sommes dans un bon pays... Si cela continue, nous serons rentiers avant peu...

L'avion avait pris de la hauteur, car il allait être obligé de franchir les contreforts des Andes, qui sont assez élevés...

Tout alla bien pendant quelques heures, mais soudain un vent terrible se mit à souffler, et avec une telle force que l'aéro, qui n'avait pu prendre assez de hauteur, fut emporté comme une plume et cela pendant toute la nuit...

C'est en vain que Beaucaire essayait de sortir du courant aérien... Il était toujours, malgré lui, rejeté dans les régions basses.

L'appareil oscillait comme un bateau sur une mer démontée... il craquait effroyablement dans toute son armature et deux haubans se rompirent avec un bruit sec.

Les aviateurs se demandaient avec angoisse ce

qui allait arriver. Ils s'attendaient d'une minute à l'autre à voir leur appareil se retourner...

Par bonheur, la catastrophe fut évitée, mais l'avion s'était écarté considérablement de sa route, et, au matin, quand le vent cessa, il se trouvait au-dessus d'une plaine immense...

On atterrit, car l'appareil avait besoin d'être réparé...

– Où sommes-nous ici ? demanda le Parisien.

– Dans la pampa, répondit M. Paturel.

– La pampa ?

– Oui, on appelle ainsi les immenses plaines de la République Argentine...

– Alors, nous sommes dans la République Argentine ?

– Oh ! plus loin encore... et je ne serais pas étonné que nous soyons en Patagonie.

– La Patagonie ? mais c'est un pays de sauvages.

– Non... plus aujourd'hui...

– Vous en êtes sûr ?

– Ma foi, autant qu'on peut l'être... j'ai lu de nombreuses relations de voyages sur la Patagonie, et ceux qui l'ont explorée ne semblent pas y avoir rencontré de populations hostiles.

– Oh... les explorateurs ! Doit-on s'y fier ?

– Dans le cas qui nous occupe, oui, car vous savez qu'ils ont toujours une tendance à exagérer et, si réellement, ils avaient couru des dangers en Patagonie, ils n'auraient pas manqué de le relater dans leurs livres...

– Peut-être que ces plaines ne sont pas habitées ?

– Détrompez-vous... Elles sont habitées par des Indiens...

– Des Indiens ?... Je croyais qu'il n'y en avait que dans l'Amérique du Nord ?

– Il y en a aussi dans l'Amérique du Sud, et nous ne tarderons pas sans doute à faire leur connaissance.

– Oh ! mon Dieu ! s'écria Francis... pourvu qu'ils ne nous fassent pas prisonniers...

– Non... il n'y a rien à craindre...

– Oh ! les Indiens, vous savez, ils n'aiment guère les blancs...

– Rien ne dit que nous les rencontrerons... quand l'avion aura été remis en état, nous reprendrons notre vol et remonterons vers le nord...

XXVIII

Les Indiens

Francis et le Parisien se mirent à la besogne. L'avion avait beaucoup souffert... Une aile avait été déchirée, deux haubans en cédant avaient non seulement arraché leurs ridoirs, mais encore les supports vissés sur les montants de bois...

– Nous ne sommes pas près de repartir, dit Beaucaire...

– Ma foi non, répondit Tavernier...

– Il ne manquerait plus que nous ayons encore un coup de vent comme celui de la nuit.

– Je ne crois pas, émit M. Paturel... Dans ces régions, les coups de vent sont brusques, mais ne durent pas...

– Vous êtes déjà venu par ici ? demanda Beaucaire en riant.

– Non... mais j'ai beaucoup étudié dans les livres l'Amérique du Sud... et si je ne me trompe, nous devons être en ce moment en Patagonie.

– C'est exact, dit Tavernier.

– Je m'en doutais bien, car la pampa patagonienne ne ressemble pas à la pampa argentine... elle est beaucoup plus aride... quant au vent qui nous a poussés ici, c'est le « pampero »... un vent d'une force incroyable qui détruit tout sur son passage. S'il soufflait encore, nous nous trouverions emportés comme des fétus de paille avec notre avion... et Dieu sait ce qu'il adviendrait de nous... Dans les régions où souffle le pampero, les villages sont emportés comme par un torrent, les sables bouleversés... on ne peut mieux comparer le pampero qu'au simoun d'Afrique... et celui-là, je l'ai vu... Un jour, en plein désert, avec une caravane, j'ai été roulé pendant près de cinq kilomètres, et si une dune de sable ne m'avait pas arrêté, je crois que j'aurais été enterré vivant... ah ! je garde un bien mauvais souvenir de mon voyage en Afrique...

– Vous y étiez allé pour votre plaisir ?

demanda Tavernier.

– Oui et non... je m'étais fait attacher à une mission qui allait explorer les abords du lac Tchad, mais il faut croire que nous étions partis pendant la mauvaise saison, car nous n'avons eu que déboires sur déboires, et nous sommes revenus, non sans peine, à l'endroit d'où nous étions partis...

– Vous avez été explorateur.

– Oh ! c'est la seule fois de ma vie... J'ai voulu voir du pays, étudier *de visu*, mais cela ne m'a guère réussi, vous voyez... La mission dont je faisais partie a failli être ensevelie sous les sables...

– L'exploration a ses dangers, mais elle a aussi ses joies.

– Ah ! certes... et, malgré mon âge, j'accompagnerais encore quelque explorateur dans une région inconnue.

– Une région inconnue ? En existe-t-il encore aujourd'hui ? Tout a été exploré...

– Oh ! je parie bien qu'en Afrique, il y a

encore des endroits à découvrir...

Cette conversation fut soudain interrompue par un cri que venait de pousser Francis.

– Qu’y a-t-il ? demanda Tavernier en s’approchant du gamin... tu t’es blessé ?

– Non, commandant... je viens de voir un Indien.

– Un Indien ? où cela ?

– Là, dans les herbes.

– Tu as rêvé... Comment un homme pourrait il se cacher dans des herbes qui sont hautes de vingt centimètres à peine.

– Je vous assure que j’ai aperçu une tête, là... sur la droite.

Ces mots étaient à peine prononcés que tout autour de l’aéro des Indiens se dressaient soudain... Ils étaient environ une dizaine. Tous portaient des manteaux en peaux de bêtes, et leurs longs cheveux noirs et luisants étaient retenus par une lanière de cuir autour de leur front. Comme armes, ils avaient des lances. Ils firent entendre un sifflement, et des chevaux

dissimulés dans un ravin accoururent à leur appel...

– Ça y est, dit le Parisien, nous allons être attaqués.

Et déjà, il se précipitait sur son fusil, quand Tavernier le retint, en disant :

– Ne commençons pas les hostilités... Attendons... nous allons bien voir ce que veulent ces gens-là.

– Parbleu, ils veulent nous sauter dessus, cela est visible.

Cependant, les Indiens ne bougeaient pas de place, et semblaient plutôt étonnés qu'agressifs... Ils ne quittaient pas des yeux l'avion qu'ils prenaient sans doute pour un oiseau géant...

Beucaire et Tavernier saluèrent les Indiens de la main, puis résolument s'avancèrent vers eux. Beaucaire leur dit quelques mots en espagnol. Celui qui semblait le chef répondit d'un accent guttural :

– Pourquoi es-tu venu troubler la pampa ?

– Moi, répondit Beaucaire, mais je ne trouble

rien...

– Qui es-tu ?

– Un voyageur...

– Et tu parcoures la pampa monté sur un animal fantastique.

– Non... Cet animal fantastique est un véhicule aérien.

XXIX

Vive inquiétude

Le chef indien secoua la tête et répondit :

– Nous savions que la pampa devait être visitée un jour par une bête semblable à un oiseau géant... On nous l'avait prédit. Nous savons aussi que cet oiseau doit porter malheur aux nôtres.

Beucaire essaya de faire entendre raison à l'Indien. Rien n'y fit. Il ne cessait de répéter :

– L'oiseau géant est un oiseau qui porte malheur, mais nos guerriers l'abatront avant peu... Je vais les prévenir, et bientôt tous les cavaliers de la pampa accourront à mon appel...

– Voyons, fit Beaucaire, vous voyez bien que ce que vous prenez pour un oiseau est un appareil en bois et en toile... approchez-vous... touchez-le...

Pour toute réponse, le chef indien envoya un javelot qui se piqua dans la carlingue.

– Je crois que ça y est, dit Laval... c'est le moment de prendre les fusils...

– Attendons encore, prononça Beaucaire qui voulait à tout prix éviter une effusion de sang.

Et s'adressant au chef :

– Tu pourrais envoyer cent javelots dans ce que tu appelles un oiseau géant, tu ne pourrais pas le tuer... On ne tue que ce qui vit... Or, cet appareil est une chose inanimée...

Le chef poussa un cri, et ses hommes se placèrent sur une ligne...

– Tant pis ! dit Tavernier, défendons-nous...

Tous les aviateurs s'accroupirent dans la carlingue et couchèrent en joue les Indiens. Cette menace produisit son effet, car ils sautèrent immédiatement sur leurs chevaux, et, piquant des deux, s'élançèrent dans le pampa.

– Ils vont chercher du renfort, dit le Parisien. mais espérons que nous serons loin quand ils reviendront...

– Ce n'est pas sûr, répondit Francis, car notre réparation est loin d'être terminée.

– Bah ! hâtons-nous...

M. Paturel dit à Tavernier : comment prouver à ces Indiens que notre aéro n'est pas un être vivant. Ils sont superstitieux comme de vieilles femmes, et leurs sorciers feront tout ce qu'il pourront pour les exciter, et les pousser à la guerre... Avant peu, nous aurons contre nous toute la population de la pampa... Il faut fuir, et le plus vite possible.

– Fuir... fuir... parbleu, nous ne demanderions pas mieux, mais nous ne pouvons cependant partir sans avoir réparé notre avion...

– Combien croyez-vous que cela demandera de temps ?

– Je ne sais... Deux ou trois heures peut-être...

– Dans ces régions, les nouvelles se propagent vite... Avant une demi-heure, les cavaliers indiens seront de retour avec une forte escorte. Il vaudrait peut-être mieux tâcher de nous élever, et aller nous poser dans un autre endroit. Avant qu'ils

puissent nous retrouver, il se passerait du temps.

– Non... c'est impossible. Nous ne pouvons reprendre notre vol sans risquer une catastrophe...

M. Paturel ne dit plus rien. Il monta dans la carlingue et, sa jumelle aux yeux, se mit à scruter l'horizon... Devant lui, la plaine s'étendait à l'infini, semblable à une grande mer immobile...

Francis se hâtait autant qu'il le pouvait, et Laval le secondait de son mieux, mais la réparation était délicate. Il fallait consolider les pattes qui tenaient les ridoirs des haubans et qui avaient été arrachées... De plus, la réparation de l'aile n'allait pas sans difficultés.

Tout en travaillant, le Parisien causait avec M. Paturel.

– Je crois, dit-il, que nous n'éviterons pas l'attaque... Ces oiseaux-là vont revenir et dame ça va chauffer... Dès que nous les apercevrons, il ne faudra pas les laisser approcher... Nous devons faire feu sur eux immédiatement. Quand ils verront comme nous les recevons, cela refroidira certainement leur enthousiasme. Ils n'ont pas

d'armes à feu, par conséquent, nous n'avons rien à craindre.

– Je ne suis pas de votre avis, répondit le vieux savant... Les Indiens sont des fanatiques... Nous aurons beau en tuer des tas, les autres reviendront quand même à la charge, et à la fin nous succomberons sous le nombre.

– Vous exagérez.

– Mais non, je vous assure.

– Vous n'êtes guère rassurant.

– Aimeriez-vous mieux que je vous cache la vérité ?

– Ces gaillards-là ne sont tout de même pas plus terribles que les Canaques.

– Si, car ils sont à cheval et montent des bêtes très rapides... On vient facilement à bout d'une troupe d'hommes à pied, mais on arrive difficilement à se défendre contre des cavaliers, surtout s'ils sont nombreux. Pendant que nous tirerons sur ceux qui seront en face de nous, les autres nous tourneront, nous attaqueront par derrière, et nous ne pourrons plus nous défendre.

– Si cela arrivait, nous risquerions le tout pour le tout, et nous reprendrions la route des airs... Notre avion tiendra bien pendant une demi-heure, et en une demi-heure, nous aurons fait du chemin.

– Ce sera en effet, la meilleure tactique, à condition toutefois que notre moteur veuille bien se mettre en marche.

– De ce côté, rien à craindre, dit Francis, le moteur est en excellent état.

– Alors, fit M. Paturel, je continue de surveiller la plaine... À la moindre alerte, je vous préviendrai.

Le vieux savant n'était pas seul à observer la plaine. Tavernier et Beaucaire ne quittaient pas leur poste d'observation.

Une demi-heure s'écoula sans qu'il se produisît rien de nouveau, et l'on commençait à reprendre confiance, quand M. Paturel signala au loin une troupe de cavaliers.

– Oui, dit Tavernier... j'ai vu...

– Alors quelle décision prenons-nous ?

– Attendons encore...

– Attendre... attendre... C'est bien imprudent cela...

Les cavaliers que l'on avait aperçus n'étaient plus qu'à quatre cents mètres environ, mais au lieu de continuer leur marche en avant, ils s'étaient brusquement arrêtés, et semblaient se concerter.

– Ils ont la frousse, dit Laval.

– Je crois plutôt, répliqua M. Paturel, qu'ils attendent du renfort, et c'est seulement quand ils seront assez nombreux qu'ils fonceront sur nous...

– D'ici là nous serons peut-être loin.

– Souhaitons-le...

Une autre bande de cavaliers vint se joindre à la première... puis une deuxième arriva bientôt.

– Ça se corse, dit Laval.

– Oui, fit M. Paturel, et je crois qu'il serait temps de prendre une décision.

Les Indiens ne bougeaient toujours pas. Évidemment ils ne se croyaient pas en force pour

venir attaquer l'oiseau géant... À chaque minute, d'autres cavaliers venaient se joindre à eux, et, malgré la distance, on entendait leurs cris sauvages...

– Ils sont bien une centaine maintenant, dit le Parisien... oh !... tenez, regardez... voici qu'ils se groupent et se rangent en ordre de bataille... Ça y est ! Les voilà partis... Ils arrivent droit sur nous...

En effet, les Indiens avaient pris le galop de charge et fonçaient sur l'aéro... Beaucaire fit preuve d'une décision remarquable. Il s'installa au volant, mit le moteur en marche, et l'avion, après avoir couru pendant une cinquantaine de mètres dans la direction opposée à celle que suivaient les Indiens, s'éleva dans les airs.

– Bravo ! Bravo ! s'écria le Parisien... regardez-les... ils n'en reviennent pas...

– Cependant, fit M. Paturel, ils ne doivent pas être étonnés qu'un oiseau géant s'envole dans les airs.

– Oui, mais maintenant ils sont bien persuadés que nous sommes des êtres surnaturels et malheur

à nous si nous tombons entre leurs mains.

– Nous tâcherons de ne pas y tomber...

– C'est facile à dire, mais nous sommes à la merci d'une panne...

– Espérons que nous n'en aurons pas.

Il y eut un silence.

Ce fut M. Paturel qui reprit :

– Nous allons remonter vers le nord, et là, une fois dans la République Argentine, nous n'aurons plus rien à redouter. Ici, je vous l'ai dit, nous sommes en Patagonie, et les habitants de la Patagonie quoique à demi civilisés sont demeurés crédules et superstitieux... D'ailleurs, mettez-vous à leur place... Voilà des gens qui n'ont jamais vu un avion. Pour eux, c'est un animal fantastique venu dans leur pays pour tout ravager... Ils nous prennent pour des démons, des esprits malfaisants, et, ma foi, il faut les excuser. Ils sont arriérés, ne connaissent rien du progrès et pour eux tout ce qui sort de l'ordinaire est du domaine de la sorcellerie. Chez nous, au Moyen Âge, si des inventeurs s'étaient avisés de planer

au-dessus d'une ville, ils auraient été empoignés, lors de leur atterrissage, et condamnés à être brûlés vifs...

– C'est vrai tout de même, fit le Parisien... Cela prouve que le progrès doit procéder par étapes et ne pas se manifester tout d'un coup... Ce que l'on ne comprend pas effraie toujours. En tout cas, il est prudent de filer au plus vite, car si par malheur nous retombons parmi les Indiens, cela nous coûtera cher.

L'avion, après avoir parcouru une trentaine de kilomètres, atterrit de nouveau. Beaucaire avait bien examiné l'endroit où il allait se poser et il était sûr que cet endroit était désert.

Francis et Laval reprirent la réparation interrompue, pendant que M. Paturel, qui se méfiait toujours d'une surprise, s'était installé dans la carlingue, sa jumelle à la main.

De temps à autre, il explorait la plaine, et disait :

– Rien de suspect... tout va bien...

Beucaire et Tavernier surveillaient la

réparation. Le ciel qui, quelques instants auparavant, était d'un bleu éclatant, se couvrait peu à peu de petits nuages cuivrés qui se poursuivaient, se rejoignaient, et ne tardaient pas à s'étendre de plus en plus. Le soleil brillait encore d'un vif éclat, mais il ne tarda pas à être masqué par les nuées, et alors un froid vif se répandit sur la pampa.

– Brrr ! dit soudain M. Paturel, il ne fait pas chaud...

Et il endossa son manteau de fourrure. Tavernier et Beaucaire l'imitèrent. Quant à Francis et à Laval, comme ils travaillaient, ils ne ressentait point les atteintes du froid.

Bientôt la plaine prit une teinte jaune sale de fort mauvais augure.

– Messieurs, dit le vieux savant en s'adressant à Beaucaire et à Tavernier, je ne voudrais pas être un prophète de malheur, mais je crois que nous allons avoir encore un coup de « pampero », et peut-être serait-il prudent de reprendre le chemin des airs, car si le vent est aussi violent qu'hier, nous risquons d'être roulés avec notre appareil et

entraînés très loin dans la pampa...

– Vous craignez le pampero ? demanda Beaucaire.

– Oui...

– Cependant, on ne sent pas le moindre souffle...

– Oh !... le vent de la pampa est comme le simoun, il arrive vite... quand on l'entend gronder, il est déjà sur vous...

Beucaire était hésitant... Il comprenait que s'il prenait son vol et était assailli par le pampero, une catastrophe était à redouter... En effet, l'avion n'était pas encore réparé... il manquait deux haubans à l'arrière, et l'aile qui avait été déchirée n'était pas encore réparée... un coup de vent pouvait tout compromettre...

– Je vous en prie, insista M. Paturel, ne restez pas ici... vous ne vous faites pas idée de la violence du pampero... Il arrive avec lui des tourbillons de sable et nous risquons d'être enterrés vivants...

Beucaire s'adressa à Francis et à Laval :

– Pour combien de temps en avez-vous encore ? demanda-t-il.

– Oh ! il faut compter une bonne demi-heure, répondit Francis.

– Ne pourrait-on tenter une réparation de fortune ?

– Maintenant que nous avons démonté les haubans, et les supports, ce sera difficile.

– Cependant s'il fallait partir tout de suite.

– On le pourrait, mais ce serait dangereux...

XXXI

La barre de sable

Beucaire ne savait à quoi se résoudre... Le ciel devenait de plus en plus sombre...

– Méfions-nous, dit M. Paturel...

Beucaire examina son appareil et reconnut qu'il serait de la dernière imprudence de s'élever immédiatement. Il crut prudent de différer le départ. Bientôt, un vent léger rida les herbes de la pampa...

– Ça y est, murmura M. Paturel...

Il avait à peine prononcé ces mots qu'il y eut dans le lointain un sourd mugissement...

– Voilà le pampero ! s'écria le vieux savant... Couchons-nous sur le sol... sinon nous allons être renversés...

Cependant la bourrasque tardait à venir et Beaucaire essayait encore de se persuader que la situation n'était pas aussi grave que voulait bien le dire M. Paturel, quand un sifflement bizarre se fit entendre. L'air se rafraîchit encore, et le sable commença à voltiger de toutes parts.

Peu à peu la brise s'accrut, devint plus violente et ne tarda pas à dégénérer en ouragan... Avant que les aviateurs eussent le temps de se mettre à plat ventre, ils étaient renversés, roulés comme des feuilles mortes avec une rapidité effrayante.

Quant à l'avion, il roulait à une allure folle, escaladant les monticules de sable, bondissant au-dessus des ravins...

Un bruit effroyable emplissait l'air. On eût dit la clameur tumultueuse d'une foule en délire.

Le pampero balayait tout sur son passage, roulant devant lui une barre de sable tourbillonnante. Cela ne dura que quelques secondes, mais ce fut terrible.

Les aviateurs avaient été entraînés à plus de

cinq cents mètres de l'endroit où ils se trouvaient auparavant... Quand enfin ils purent se relever, ils étaient couverts de sable. Ils s'appelèrent. Le commandant, M. Paturel et Francis étaient présents, mais Beaucaire et Laval manquaient à l'appel... on les chercha, ils demeurèrent introuvables...

– Mon Dieu ! que sont-ils devenus ? s'écria le commandant.

– Pourvu qu'ils n'aient pas été ensevelis sous les sables, dit M. Paturel.

Ils aperçurent l'avion à faible distance... Peut-être leurs amis s'étaient-ils cramponnés à l'appareil quand celui-ci avait été entraîné...

Hélas ! non. Beaucaire et Laval n'étaient point près de l'aéro. Celui-ci avait en somme très peu souffert, car il avait été poussé par l'arrière, et avait roulé sur le sol. Les ailes n'étaient même pas déformées...

– Il faut à tout prix retrouver nos compagnons, dit le commandant...

Et on se mit à la recherche des disparus.

– Il est curieux, dit M. Paturel, qu’ils aient disparu... nous avons roulé ensemble... Je me rappelle que M. Beaucaire se trouvait à côté de moi, quand le pampero nous a entraînés.

– Oui, fit Tavernier, mais nous autres, nous avons eu la chance d’être arrêtés par ce monticule de sable... eux, ont été entraînés dans la plaine, et peut-être sont-ils loin maintenant...

– Pourvu qu’ils ne soient pas tombés entre les mains des Indiens !...

Pendant près de cinq heures, on chercha les disparus, mais il fut impossible de les retrouver... La nuit vint, et les aviateurs désolés se couchèrent sur le sol, à côté de leur avion.

Maintenant le calme était revenu.

Les nuages avaient disparu et des milliers d’étoiles scintillaient dans le ciel.

Les trois amis demeuraient silencieux... Une morne tristesse s’était emparée d’eux... Ils songeaient à leurs malheureux compagnons, et se demandaient s’ils les reverraient jamais...

– Il me semble impossible, dit tout à coup

Tavernier, que Beaucaire et Laval aient été ensevelis sous les sables... Ils ont dû être emportés très loin, et à l'heure actuelle, ils doivent nous chercher...

– Qui sait ? répondit M. Paturel... Il se peut qu'ils aient été entraînés dans un ravin et que le sable poussé par le pampero les ait recouverts...

– Oh ! ce serait affreux !... Je ne peux croire une chose pareille... Pour moi, ils sont très loin d'ici et, au jour, nous les verrons reparaître.

– Puissiez-vous dire vrai...

Pendant que s'échangeait ce dialogue, Francis, au moyen de la petite baladeuse du bord avec laquelle il s'éclairait, s'efforçait de terminer la réparation si brusquement interrompue.

La nuit que passèrent les trois amis fut bien triste. On s'imagine avec quelle impatience ils attendaient le jour. Il leur semblait qu'il n'arriverait jamais. Enfin, il parut...

Le commandant et M. Paturel montèrent à bord de l'avion, prirent leurs jumelles et explorèrent la plaine. Celle-ci était bouleversée,

comme par un tremblement de terre. Partout ce n'étaient que monticules et crevasses, on eût dit que des milliers d'hommes avaient travaillé à bouleverser le terrain.

– Vous ne voyez rien ? demanda Tavernier.

– Non, répondit M. Paturel. J'avais cru tout d'abord apercevoir un être humain, là-bas, sur la gauche, mais c'est un tronc d'arbre...

– Et plus loin... ne voyez-vous point des points noirs ?

– En effet... mais ce ne sont pas des hommes... on dirait des flaques d'eau.

– Non... si c'était de l'eau, cela miroiterait au soleil...

– Alors... je ne sais pas...

Tavernier qui jusqu'alors avait regardé avec sa jumelle, prit la longue-vue du bord. Grâce à cet appareil qui permettait de mieux distinguer les objets éloignés, il put se rendre compte de ce qu'étaient ces points noirs que M. Paturel avait pris pour des flaques d'eau...

– Ce sont des tentes, dit-il... des tentes qui ont

été renversées par le vent... et je vois des Indiens qui s'efforcent de les relever.

– Des Indiens ! s'écria M. Paturel... Pourvu que le pampero n'ait pas entraîné nos amis jusqu'à ce campement... si cela était, comment arriverions-nous à les délivrer ?...

Tavernier ne répondit pas. La même pensée lui était venue, et il se demandait ce qu'il allait faire...

XXXII

Prisonniers

Francis qui avait travaillé toute la nuit n'avait pas encore fini de réparer l'avion. Tavernier l'aïda, mais la besogne n'était point facile.

M. Paturel ne cessait d'interroger l'horizon. Il avait pris la longue-vue, et suivait attentivement les mouvements des Indiens.

– Ils sont une quarantaine au moins, dit-il...

Et, au bout d'un instant, il ajouta :

– Sûrement, nos pauvres amis sont parmi eux.

– Je le crains, répondit Tavernier, car c'est bien la direction qu'ils ont suivie...

– Les malheureux !... Peut-être cependant sont-ils parvenus à échapper aux Indiens...

Hélas ! non, Beaucaire et Laval étaient

prisonniers. Après avoir été roulés par le pampero, ils avaient échoué dans un campement et les Indiens s'étaient immédiatement jetés sur eux. On les avait d'abord ligotés, puis jetés dans un ravin.

Une heure après, ils comparaissaient devant le Cacique, c'est-à-dire le chef de la tribu.

Ce Cacique était un vieillard à la figure mauvaise, au profil de vautour... Il regarda les prisonniers sans aménité et leur dit :

– Qui êtes-vous ?... Est-ce le pampero qui vous a envoyés vers moi pour que je vous punisse de vos méfaits...

– Nous sommes des voyageurs, répondit Beaucaire.

– Oui... je sais... vous êtes les maîtres de l'oiseau géant venu pour semer la ruine dans la pampa.

– Comment cet oiseau géant qui est une chose inanimée pourrait-il semer la ruine...

– Si c'était, comme tu le dis, une chose inanimée, aurait-il pu venir jusqu'ici ?...

– Grand chef, si vous voulez m’écouter quelques instants, je vais vous prouver que nous ne sommes pas des ennemis...

– Si vous n’étiez pas des ennemis, vous ne seriez pas ici... Tous ceux qui viennent rôder autour de notre tribu ont de mauvais desseins.

– C’est le hasard qui nous a amenés ici ou plutôt le pampero...

– Le pampero obéit au Dieu Herrian, le maître de la pampa... c’est le dieu qui lui commande de souffler sur la plaine...

– Ce Dieu est donc aussi votre ennemi ?

– Notre ennemi ?... que veux-tu dire ?... S’il était notre ennemi, il nous aurait ensevelis sous les sables...

– Mais il a abattu vos tentes et saccagé votre campement.

– Cela n’est rien... Des tentes cela se redresse... un campement, on le répare, s’il était notre ennemi, comme tu as l’audace de le dire, il ne nous eût pas épargnés...

– Mais je vous ferai remarquer que nous aussi,

il nous a épargnés...

– Non... détrompez-vous. S'il vous a amenés jusqu'ici c'est pour que nous vous punissions...

– Nous punir, et pourquoi ?

– Parce que vous êtes les maîtres de l'oiseau géant.

– Je vous répète que cet oiseau géant n'est point dangereux... c'est une voiture aérienne...

Le Cacique roula des yeux furibonds.

– À qui feras-tu croire, mauvais étranger, que les voitures volent dans l'air...

– Vous avez bien vu des ballons ?

– Oui... mais les ballons sont plus légers que l'air... Toutes tes raisons n'arriveront pas à me convaincre... Tu es un ennemi... ton compagnon aussi... Dans deux heures, vous serez mis à mort.

Laval n'avait rien compris à cette conversation qui avait eu lieu en espagnol. Quand il vit que le Cacique, au lieu de les remettre en liberté, les faisait reconduire dans le ravin où ils avaient été jetés, l'instant d'avant, il dit à Beaucaire :

- Ça va mal, n'est-ce pas ?
- Oui, répondit Beaucaire.
- Que vous a dit ce vilain Indien déplumé ?
- Il nous prend pour des ennemis, il croit que notre aéro est un oiseau diabolique, et il nous a condamnés à mort...
- Oh ! oh !... il n'y va pas de main morte, le vieux macaque...
- Dans deux heures, on nous tuera...
- Dans deux heures, il se sera peut-être passé bien des choses... Nous sommes condamnés, mais rien ne dit que l'on nous mettra à mort.
- Qui pourrait venir à notre secours ?
- Mais nos amis, parbleu !
- Nos amis ! ils sont peut-être, eux aussi, au pouvoir de quelque tribu sauvage...
- Qui sait ?... S'ils n'ont pas été victimes de ce vilain vent qu'ils appellent le pampero, ils ont dû réparer l'aéro, et bientôt ils se mettront, à notre recherche.
- Ah ! je crains bien que notre pauvre aéro

n'ait été démolé par le vent...

– Ce n'est pas mon avis. Il a eu des secousses plus violentes, ou tout au moins aussi violentes, et il a résisté...

– Oui, mais sur terre, il n'a pas la même résistance que dans l'air...

– Moi, je ne désespère pas...

– J'admire votre confiance, mon ami, mais je crois que nous ne nous tirerons pas de là...

– Ce n'est pas mon avis.

– Que veux-tu faire ?

– D'abord, je vais essayer de vous enlever vos liens.

– Comment penses-tu y parvenir, puisque tu es toi-même attaché.

– Vous allez voir... Ce n'est pas pour rien que j'ai des dents... D'ici on ne peut nous voir... Tendez vos poignets... bien... comme cela...

Et le Parisien avec ses dents, se mit à dénouer les cordes qui entouraient les poignets de Beaucaire.

Quand celui-ci fut libre, il lui dit :

– Détachez-moi à votre tour.

Beucaire obéit...

Maintenant tous deux étaient libres. Personne ne les gardait. Les Indiens persuadés qu'ils ne pourraient sortir du ravin où on les avait jetés n'avaient point placé de sentinelle auprès d'eux...

– Voilà déjà un premier résultat, dit Laval...

– Un bien maigre résultat, en vérité.

– Vous croyez ?

– Mais oui... dès que nous essayerons de sortir de ce ravin, on se mettra aussitôt à notre poursuite, et nous ne tarderons pas à être rejoints.

– Peut-être... avez-vous remarqué comme la plaine est bouleversée... De tous côtés ce ne sont que trous et crevasses... le plus difficile est de sortir d'ici... Attendez, je vais jeter un coup d'œil aux environs.

Et le Parisien se hissant jusqu'en haut du ravin jeta un rapide coup d'œil sur le campement. Cela fait, il se laissa glisser auprès de Beaucaire.

- Eh bien ? demanda celui-ci... qu’as-tu vu ?
- Les Indiens sont toujours en train de rafistoler leurs tentes... Tâchons de sortir d’ici sans qu’ils nous aperçoivent, mais fuyons du côté opposé à celui où ils se trouvent.
- Et ensuite ?
- Ensuite, dame, nous verrons... nous sommes libres, c’est déjà quelque chose...

XXXIII

La fuite

Laval remonta à son poste d'observation, puis redescendit en disant :

– Les Indiens sont au moins à vingt-cinq mètres d'ici... Si nous avons le bonheur de sortir de ce ravin sans qu'ils nous aperçoivent, ils pourront courir pour nous rejoindre.

Beucaire ne semblait guère convaincu.

– Avez-vous votre revolver ? demanda le Parisien.

– Oui... il est dans ma poche.

– Il est chargé ?...

– Attends, je vais voir.

Beucaire examina son browning et dit, au bout d'un instant :

- Oui, il est chargé.
- Sept cartouches ?
- Oui, sept...
- Nous tâcherons de bien les employer... attention !... pouvez-vous escalader ce ravin ?
- Oui...
- Eh bien, allez-y !...

Beucaire, en s'aidant des pieds et des mains, gravit la pente roide du ravin. Le Parisien l'imita.

En moins de trente secondes, tous deux étaient dans la plaine... Personne ne les avait aperçus... Réfugiés dans une crevasse, ils attendirent.

À présent qu'ils étaient libres, ils se sentaient envahis d'une vive inquiétude. Un rien pouvait les perdre... Et puis, en admettant qu'ils pussent s'éloigner du campement indien, où iraient-ils ? Ils ne pourraient qu'errer dans la plaine, à la recherche de leurs compagnons, mais s'ils ne parvenaient pas à les découvrir, et si leur aéro était inutilisable, ils ne tarderaient pas à périr au milieu de ce désert immense, où ils ne trouveraient rien à manger.

Beucaire était découragé, mais Laval ne désespérait pas encore.

– Nous avons vu des coups aussi durs que celui-ci, dit-il, et nous sommes encore là... allons, en avant ! Rampons sur le sol... Ici nous sommes abrités par des dunes de sable... nous pouvons nous éloigner assez facilement.

Ils rampèrent pendant près d'un quart d'heure puis s'arrêtèrent, car ils allaient se trouver à terrain découvert... Le Parisien risqua un œil dans la direction du camp.

Les Indiens travaillaient toujours à la réfection de leurs tentes...

– Nous sommes ici dans un mauvais endroit, dit Laval... Si encore il y avait des herbes, comme là-bas, nous pourrions nous y dissimuler, mais rien, pas la plus petite pousse, le plus petit arbuste... Il est certain que si nous nous engageons dans la plaine, nous allons être repérés tout de suite... Attendons, nous allons bien voir. En tout cas, si les Indiens se risquent par ici, il pleuvra des pruneaux. Il est vrai que sept cartouches, c'est peu... Ah ! si j'avais eu la

précaution d'emporter ma carabine... Voyez-vous, dans des endroits suspects, on ne devrait jamais se séparer de ses armes. Ah ! ah ! voilà les Indiens qui se dirigent vers le ravin... Ils vont nous chercher, parbleu !...

En effet, quatre Indiens, la lance au poing, avançaient dans la direction du ravin. Quand ils y furent parvenus, ils s'arrêtèrent et parurent consternés...

Pendant que trois d'entre eux restaient sur place, le quatrième se mettait à courir dans la direction du campement.

– Il va prévenir le Cacique, dit Laval... Ah ! il va en faire une bouillotte, le vieux chacal, quand il va apprendre que nous nous sommes enfuis...

– Et on va se mettre aussitôt à notre recherche, murmura Beaucaire...

– Il faudra profiter du moment de confusion qui va se produire dans le campement pour filer à toute allure... Oh !... une idée ! mais...

– Quoi ? fit Beaucaire.

– Voyez ces chevaux qui sont là-bas à

l'attache. Si nous pouvions arriver jusqu'à eux, nous serions sauvés... ma foi, c'est un coup à tenter...

Du côté du camp, s'élevait maintenant une grande clameur. Le Cacique et ses Indiens se dirigeaient tous vers le ravin.

– Allons ! c'est le moment, dit le Parisien... du nerf !...

Et il se mit à courir, suivi de Beaucaire, dans la direction des chevaux.

Cependant, on les avait aperçus, et les Indiens se mirent aussitôt à leur poursuite.

– Vite ! vite !... dit Laval... ils ne nous auront pas...

Les bêtes se trouvaient à environ cent mètres du campement, et les deux fugitifs avaient sur ceux qui les poursuivaient une avance de cinquante mètres au moins. Ils arrivèrent jusqu'aux chevaux, sautèrent chacun sur une bête, et partirent au galop.

Les chevaux n'avaient pas de selle, mais on leur avait laissé un bridon qui permettait de les

diriger... Malheureusement, les deux aviateurs n'étaient pas aussi bons cavaliers que les Indiens, Ceux-ci se lancèrent à leur poursuite... Laval et Beaucaire allaient être rejoints, quand soudain, ils s'aperçurent que leurs poursuivants s'étaient arrêtés.

Que s'était-il passé ?

XXXIV

Alliés imprévus

Pourquoi les Indiens qui tout à l'heure les poursuivaient en hurlant ne donnent-ils plus signe de vie ? Cela est incompréhensible. Les fugitifs ralentissent l'allure de leurs chevaux, regardent derrière eux... Rien. Les Indiens ont fait demi-tour.

– Ah ! par exemple, s'écria Laval, voilà qui est curieux. Est-ce que vous comprenez quelque chose à cela ?

– Ma foi, répondit Beaucaire, c'est assez singulier.

– Est-ce qu'ils ne nous tendraient pas un piège. Les Indiens, c'est rusé comme des renards.

– Je ne vois pas ce qu'ils auraient l'intention de faire.

Les deux amis demeurèrent un instant silencieux, puis Laval reprit :

– Avançons toujours, nous verrons bien...

Et ils reprirent le galop. À peine avaient-ils parcouru cent mètres qu'ils aperçurent devant eux un nuage de poussière. C'étaient des cavaliers qui arrivaient.

– Parbleu ! Je comprends, fit le Parisien, ceux qui nous donnaient la chasse ont aperçu les Indiens qui viennent là-bas, et ils ont jugé inutile de nous poursuivre, certains qu'ils étaient que ceux qui arrivent, nous feraient prisonniers...

– C'est peut-être cela, en effet, répondit Beaucaire, mais nos poursuivants n'avaient aucune raison pour tourner bride si rapidement. Il doit y avoir autre chose. En tout cas, nous sommes pris, il nous est impossible de fuir.

– Vous croyez qu'en obliquant sur la gauche ou sur la droite, nous ne parviendrions pas à échapper aux Indiens ?

– Non... les ennemis sont nombreux... toute tentative de fuite est impossible... attendons... À

la Grâce de Dieu !...

– Moi, à votre place, M. Beaucaire, je risquerais le coup.

– Tu ne vois donc pas que c'est impossible... Les Indiens ne sont plus qu'à cent mètres de nous... il est trop tard.

– Ah !... mille bombardes... que va-t-il encore nous arriver ? Décidément, nous jouons de malheur... Si encore nous avions l'espoir que nos amis sont à notre recherche.

– Nos amis, soupira Beaucaire... qui sait où ils sont maintenant... Peut-être ont-ils été roulés, assommés par le pampero..

– Et notre appareil ?

– Notre pauvre appareil doit être en morceaux.

– C'est triste tout de même !

– Oui, tu peux le dire... Être arrivés jusqu'ici après des aventures sans nombre et se voir tout à coup arrêtés... Que dis-je perdus à jamais !

– Bah ! Il faut se résigner.

Déjà les Indiens entouraient les deux

aviateurs. Le chef des cavaliers, un homme d'une cinquantaine d'années s'avança et dit en espagnol :

– Donde va usted¹ ?

– Yo no sé², répondit Beaucaire.

Et voici le dialogue qui s'engagea entre le chef et Beaucaire.

– Comment, vous ne savez pas où vous allez ?

– C'est la vérité.

– Mais d'où venez-vous ?

– Du Sud... vos frères nous avaient fait prisonniers.

– Ceux du Sud ne sont pas nos frères, car ce sont des pirates.

Beucaire sentit renaître son espoir.

– Oui, des pirates, reprit le chef qui était un Cacique. Ce sont nos ennemis et nous les poursuivons sans pitié. Dernièrement, ils nous ont volé des chevaux et des bestiaux, et nous

¹ Où allez-vous ?

² Je ne sais pas.

entendons tirer vengeance de ce vol... Mais ils sont lâches, ils fuient à notre approche... voulez-vous vous joindre à nous pour leur donner la chasse ?

– Bien volontiers, répondit Beaucaire, qui n'avait aucune raison de ménager ceux qui l'avaient fait prisonnier avec Laval et s'apprêtaient à les mettre à mort.

– Merci, dit le chef... Puisque vous consentez à devenir nos alliés, je vois que vous n'êtes point complices des pirates... Nous allons les pourchasser et quand nous les aurons rejoints, nous serons sans pitié pour eux. Saïhuèqué ne fait jamais grâce aux bandits qui rôdent dans la pampa.

Saïhuèqué était le nom du Cacique. Il appartenait à la tribu des Araucaus, et avait dans tout le nord la réputation d'être un homme juste et brave. Il commandait à près de cent cinquante hommes et avait établi son campement auprès d'un arroyo¹ appelé Seroquel. Il vivait là avec ses femmes, ses filles et ses guerriers. Ses nombreux

¹ Un arroyo est un petit cours d'eau.

troupeaux erraient dans la pampa, gardés par des cavaliers.

Saihuèqué avait eu autrefois nombre de luttes à soutenir contre les pirates et les écumeurs de la pampa, mais il avait fini, grâce au courage de ses hommes, par avoir raison de ses ennemis.

Depuis, il vivait en paix, sauf quand les tribus du Sud qui n'avaient pas désarmé, venaient faire des incursions sur son territoire. Aujourd'hui, ils étaient venus, et Saihuèqué avait immédiatement mobilisé tous ses hommes.

Ainsi, Beaucaire et le Parisien étaient loin de se douter qu'ils allaient, en plein désert, trouver des amis.

XXXV

La prédiction

Saïhuéqué avait donné le signal du départ. Tous les Indiens reprirent le galop. Beaucaire et Laval galopèrent à côté du chef, et étaient obligés de faire des prodiges d'équilibre pour se tenir sur leurs chevaux qui étaient excessivement fougueux. Beaucaire s'en tirait encore assez bien, mais le Parisien qui, on le sait, n'avait que de vagues notions d'équitation avait toutes les peines du monde à conserver son assiette. Il se cramponnait souvent à la cinquième rêne et faisait sur sa selle des bonds désordonnés.

Les Indiens que l'on poursuivait s'étaient dissimulés dans un ravin.

C'était là qu'ils étaient décidés à soutenir l'attaque. Ils se croyaient en sûreté, et ils l'étaient

en effet ; mais le chef Saïhuèqué était un guerrier consommé, rompu depuis sa jeunesse à toutes les ruses de la guerre. De plus, il connaissait merveilleusement la plaine.

Au lieu de se diriger droit sur le ravin où l'attendaient ses ennemis, il le contourna et choisissant un endroit où il était moins profond, il s'y engagea avec ses cavaliers et chargea les pirates.

Ceux-ci surpris par cette attaque voulurent remonter dans la plaine, mais cela leur fut impossible.

Il s'ensuivit une épouvantable confusion, un désordre inénarrable ; les Indiens surpris dans le ravin tombaient pêle-mêle les uns sur les autres. Une trentaine furent massacrés sur place, les autres faits prisonniers. Parmi ces derniers se trouvait le chef qui s'était montré si dur envers les deux aviateurs et les avait condamnés à mort.

En apercevant ceux qu'il voulait envoyer au supplice, il ne fut pas maître d'une certaine émotion :

– Vous voyez, lui dit Beaucaire, comme on se retrouve... Tout à l’heure, vous vouliez nous envoyer à la mort. À présent c’est nous qui vous tenons en notre pouvoir.

Le chef courba la tête sans répondre. Il savait qu’il n’avait aucune indulgence à attendre de la part de Saïhuèqué.

Celui-ci prit la parole.

– Mauvais frère, dit-il, tu as méprisé les lois de la pampa... Au lieu de vivre de tes chasses et de l’élevage de tes chevaux, tu as trouvé qu’il était plus simple de t’approprier le bien d’autrui. Tu sais comment cette mauvaise action est punie dans la pampa... Tu connais nos lois... Donc, prépare-toi à mourir. Tu es le chef, par conséquent, c’est sur toi que doit porter toute la responsabilité. Quant à ceux de tes hommes que j’ai faits prisonniers, je les emmènerai avec moi et ils vivront en esclavage...

Le chef voulut répliquer :

– Tu parles des lois de la pampa, dit-il, mais les as-tu toujours respectées, toi ?

– Oui, répondit le Cacique Saïhuéqué, et je ne te permets pas de dire une chose semblable... Je te connais depuis longtemps, et je sais à quoi m'en tenir sur ton compte... Il y a nombre d'années que tu aurais dû être pris et condamné. Tu as réussi jusqu'alors à échapper à ceux que tu avais trompés et volés, mais moi, je suis arrivé, et je vais débarrasser la pampa d'un pirate dangereux...

– Moi disparu, d'autres surgiront.

– Ils auront le même sort que toi...

– À moins qu'ils ne te suppriment.

– Celui qui doit me supprimer n'est pas encore né.

– Tu parles avec trop d'assurance... Ne sois point si confiant, Saïhuéqué. Bien que tu te flattes d'être juste et puissant, je sais que ta tête est menacée.

Saïhuéqué haussa les épaules.

– En voilà assez, dit-il... prépare-toi à mourir.

– La mort ne me fait pas peur...

À cet instant un des prisonniers s’avança, c’était le sorcier de la tribu.

– Grand Cacique, dit-il, veux-tu me permettre de faire une prédiction.

– Parle, répondit Saïhuèqué, légèrement troublé.

– Voici... les dieux de la pampa sont irrités... Quand le pampero souffle sur la plaine cela est toujours de mauvais augure... Hier, pendant la tempête, le dieu Urukua m’est apparu...

Saïhuèqué ouvrit de grands yeux. L’Indien est superstitieux comme une vieille femme et croit aux prédictions des sorciers, lesquels sont toujours respectés dans la pampa où ils ont su s’imposer.

– Voyons, parle, je t’écoute, reprit Saïhuèqué que t’a dit le dieu ?

Le sorcier se recueillit, pendant quelques instants, puis levant les bras au ciel il dit d’une voix grave :

– Le dieu m’a prédit la mort de trois grands chefs.

– Leurs noms ?

– Manjeké, Herokel et...

– Et toi, Saïhuèqué.

Le Cacique ne put se défendre d'un frisson.

– Tu cherches à m'en imposer, dit-il...

– Urukua m'est témoin que je dis la vérité...

Le dieu m'a dit textuellement : « Trois Caciques sont voués à la mort... Menjeké mourra d'un accident de cheval quand la lune se sera levée quarante-cinq fois sur la pampa... Herokel le précédera de quelques jours, et toi, Saïhuèqué...

Ici le sorcier s'arrêta.

Le Cacique le regardait avec effroi.

– Voyons, parle, dit-il...

– Ton sort est lié à celui de Herokel...

– Explique-toi...

– Je n'en puis dire davantage...

– Mais est-ce une punition que le dieu m'envoie.

– Peut-être...

XXXVI

Chez le Cacique

Ce sorcier, rusé comme tous les sorciers, savait habilement ménager ses effets... Quand il jugea Saïhuèqué suffisamment troublé, il lui dit :

– Peut-être la clémence te serait-elle profitable.

– Que veux-tu dire ? demanda le Cacique.

– Je n'ai pas à m'expliquer... à toi de comprendre.

Saïhuèqué avait parfaitement compris. Crédule comme tous les êtres primitifs, il attachait la plus grande importance aux paroles du sorcier. Cependant, il n'en laissa rien paraître tout d'abord. Il fit ranger les prisonniers par groupes, puis comme le chef attendait toujours, persuadé qu'on allait le mettre à mort, il lui dit :

– Nous réglerons ton sort plus tard...

Les paroles du sorcier avaient produit leur effet.

Le Cacique Saïhuèqué, au lieu de mettre à mort son ennemi, l'emmenait avec lui. C'était faire acte de clémence, et par conséquent mériter l'indulgence du dieu Urukua.

On se mit en route. Les prisonniers avaient été attachés quatre par quatre. Leur chef se tenait au milieu d'eux.

Laval et Beaucaire escortèrent le Cacique qui semblait avoir pour eux une grande considération. Il ignorait qui ils étaient, et les prenait sans doute pour des explorateurs. Il ne leur adressa aucune question tant que l'on fut en route, mais quand on fut arrivé au campement, il les fit entrer sous sa tente et leur dit :

– Je suppose que nos frères veulent remonter vers le nord et gagner Buenos-Aires. Si telle est leur intention, je mettrai volontiers des chevaux à leur disposition et les ferai reconduire par deux de mes hommes jusqu'à la frontière Argentine.

– Nous ne sommes donc pas en Argentine ici ?
demanda Beaucaire.

– Non, vous êtes en Patagonie... Vous êtes sur le territoire de Cheruel... Toutes les terres que tu aperçois autour de ce campement sont à moi jusqu'à vingt lieues à la ronde. Je suis le plus puissant des Caciques, et vous êtes mes hôtes.

Beucaire remercia comme il convenait, puis dit à Saïhuèqué :

– Grand chef, nous te remercions de l'hospitalité que tu veux bien nous offrir, mais nous n'en userons pas longtemps, car nous sommes obligés de nous mettre à la recherche de nos amis.

– Vos amis ? fit le Cacique étonné.

– Oui... Trois de nos compagnons ont été emportés par le pampero...

– Il y a longtemps ?

– Deux jours...

– Le pampero est terrible... Peut-être vos malheureux compagnons ont-ils été ensevelis sous les sables.

– C’est ce que nous craignons, mais notre devoir est de nous mettre à leur recherche.

– Je mettrai des cavaliers à votre disposition dès demain... maintenant, la nuit va venir... il est impossible de s’aventurer dans la pampa...

Beaucaire remercia le Cacique. Celui-ci se montrait fort aimable. Il présenta ses filles aux aviateurs et les invita à prendre place à sa table, ce qui est une façon de parler, car la table se composait d’un tapis de paille posé à même le sol. Quant aux sièges, ils consistaient en peaux de bêtes étendues autour du tapis.

Un Indien servit le repas. Ce furent d’abord des sortes de quenelles qui nageaient dans une sauce dont l’odeur n’était guère engageante. Ensuite, on apporta un plat de « tcharqué ».

Ce que les Indiens de Patagonie appellent tcharqué, n’est autre chose que de la viande de cheval séchée au soleil. Pour ingurgiter pareille nourriture, il ne faut pas être trop délicat, car cette viande à demi corrompue est répugnante.

Le Cacique, dont l’appétit était formidable,

avalait presque sans mâcher des morceaux énormes, qu'il arrosait d'amples coups de caña¹.

Ses filles qui ne mangeaient pas moins que lui buvaient sec, elles aussi.

Les deux aviateurs pour ne point mécontenter leur hôte s'efforçaient de faire honneur à ce repas de sauvages.

Bientôt Saïhuéqué excité par la boisson, devint très loquace.

Il commença par raconter les hauts faits de ses aïeux, puis les siens. À l'entendre, il avait accompli de véritables prouesses et aucun chef dans la pampa ne pouvait l'égaliser. Il se plut aussi à parler des ennemis qu'il avait vaincus, des Caciques qu'il avait tués, et dont il conservait les chevelures sous sa tente. Ses filles l'écoutaient avec admiration et battaient des mains au récit de ces hauts faits.

Cependant le Cacique devint morose. Sans doute se rappelait-il la prédiction du sorcier, et, l'ivresse aidant, il voyait tout sous un jour plutôt

¹ Le caña est de l'eau-de-vie de canne à sucre.

sombre.

À la fin il éprouva le besoin de se confier à ses nouveaux amis.

– Mes frères, leur dit-il, jusqu’alors le dieu de la pampa m’a toujours protégé, mais si j’en crois ce que m’a dit tantôt le sorcier, je ne tarderai pas à être rayé du nombre des vivants.

– Vous croyez à ces prédictions ? fit Beaucaire.

– Oui, j’y crois, répondit le Cacique.

– Mais ne comprenez-vous pas que cet homme a dit cela pour vous effrayer.

– Alors il aurait menti ?

– C’est certain.

– Un sorcier ne ment jamais, car le dieu de la pampa est ennemi du mensonge, et foudroie immédiatement ceux qui dénaturent la vérité.

– Je suis persuadé que le sorcier a menti.

– Dans quel but ?

– Dans le but de vous effrayer et de sauver ainsi la vie à son chef. C’est trop visible... Ne

vous a-t-il pas parlé de clémence, de pardon... Il savait très bien ce qu'il faisait en disant cela.

Le Cacique n'était pas encore assez ivre pour ne point comprendre...

– Si le sorcier avait fait cela, dit-il, il mériterait la mort.

– N'avez-vous pas aussi un sorcier dans votre tribu ?

– Oui, il s'appelle Oranô...

– Eh bien, interrogez-le. S'il vous dit la même chose, nous serons fixés.

– Oui, c'est une idée, fit le Cacique... Je n'avais pas songé à cela.

Et s'adressant à une de ses filles :

– Natatchka, dit-il, va me chercher Oranô.

La jeune Indienne sortit. Quelques minutes après elle reparaisait, suivie d'un vieillard à la mise sordide.

C'était Oranô.

– Oranô, dit le Cacique, tu m'as déjà prédit l'avenir, mais es-tu sûr de ne pas t'être trompé ?

- Je ne puis me tromper, puisque c'est le dieu de la pampa qui parle par ma bouche.
- Interroge-le de nouveau.
- Tu l'ordonnes ?
- Oui.
- C'est bien.

XXXVII

L'imposteur

Le sorcier se mit à genoux, bredouilla des phrases inintelligibles, puis se prosterna, la face contre terre. Un moment il demeura immobile, comme s'il attendait quelque chose, puis s'écria :

– Le Dieu est présent... il va parler par ma bouche.

Le Cacique Saïhuèqué s'était dressé ; son visage exprimait une vive inquiétude.

Le sorcier était toujours silencieux...

Enfin, il leva les yeux au ciel, comme s'il apercevait quelque chose et parla :

– Grand Cacique Saïhuèqué, dit-il, le dieu de la pampa te considère comme le meilleur des chefs, le plus grand, le plus humain, le plus loyal... Il continue de te protéger, et te promet

longue et heureuse vie...

La figure du Cacique s'était métamorphosée. Ses yeux brillaient d'un éclat singulier et il regardait les aviateurs en souriant...

– Ma mort est-elle prochaine ? demanda-t-il.

Oranô se recueillit quelques instants et répondit:

– Le dieu t'a dit tout à l'heure qu'il te promettait longue et heureuse vie.

– C'est bien, fit Saïhuéqué... j'ai été le jouet d'un misérable qui se dit sorcier et n'est sans doute qu'un imposteur, qu'on me l'amène, nous allons bien voir...

Il frappa sur une pierre plate suspendue dans sa tente et un son de gong retentit. À cet appel un Indien souleva la peau de bête qui servait de porte, et demanda :

– Le maître m'a appelé ?

– Oui, dit le Cacique... Il y a parmi les prisonniers que nous avons amenés tantôt un homme qui se dit sorcier. Qu'on me l'amène...

L'Indien disparut.

Le Cacique était furieux.

– Nous allons bien voir, dit-il... Si j'ai été trompé, je serai sans pitié...

– Vous l'avez été certainement, répondit Beaucaire.

– Alors, le châtiment sera terrible. Bien qu'il me répugne de mettre les gens à mort, et de leur infliger le supplice des blasphémateurs, je m'y résoudrai cependant. D'ailleurs, je ne ferai que me conformer à la loi de la pampa, et aurai par conséquent l'approbation du dieu Urukua.

Bientôt, deux Indiens amenèrent le sorcier. Celui-ci n'était guère rassuré, car il avait, dès l'entrée, remarqué Oranô et se doutait bien qu'il s'était passé quelque chose.

Le Cacique Sahuèqué prit la parole :

– Il y a quelques heures, dit-il, tu as prédit ma mort... Tu as prétendu que mon sort était lié à celui du Cacique Herokel... Es-tu prêt à répéter ce que tu as dit ?

L'homme regarda fixement le Cacique et

répondit :

– Ce n'est jamais moi qui parle... Les mots qui sortent de ma bouche sont inspirés par le dieu lui-même...

– Tu l'affirmes ?

– Je le jure.

– Eh bien, interroge encore Urukua.

Les deux sorciers se regardaient. Tout à coup, Oranô dit au Cacique :

– Cet homme ne porte pas le collier de dents de puma.

Saihuèqué parut surpris... S'adressant au sorcier, il lui dit :

– Où est ton collier ?

L'homme se troubla.

– Je l'avais en arrivant ici, dit-il. Pendant mon sommeil quelqu'un a dû me le prendre.

– Et qui se serait risqué à faire une chose pareille ? Tu mens, tu es un imposteur...

– Je vous jure, chef...

Oranô s'approcha du Cacique.

– Cet homme, dit-il, n'a aucun pouvoir... Je viens d'entendre la voix du dieu qui me dit qu'il ment... D'ailleurs, il ne porte pas au poignet la tête de guanaco...

– C'est vrai, murmura Saïhuèqué...

Dans la pampa, tous les sorciers portent autour du cou un collier fait de dents de puma, et ont au poignet une tête de guanaco marquée au fer rouge.

Le faux sorcier était confondu. Tout ce qu'il tenterait de dire pour sa défense ne servirait de rien. Il le comprit, car il demeura silencieux...

– Tu sais ce qui t'attend ? dit le Cacique... Ah ! misérable ! comment, tu as osé te jouer de moi... et tu as eu l'audace de prédire ma mort. Qu'on l'emmène... Demain au jour, il sera enterré vivant...

Saïhuèqué était dans un état de fureur indescriptible. Cependant, il se calma peu à peu, et se remit à boire, en compagnie des aviateurs et d'Oranô qu'il avait gardé près de lui. Bientôt, il

se laissait tomber sur le sol, ivre-mort, et ne bougeait pas plus qu'un cadavre.

Le sorcier vida consciencieusement la fiole de caña qui restait, et ne tarda pas à s'enivrer lui aussi

XXXVIII

Les craintes de Laval

– Drôles de gens, dit le Parisien. Ils ont l’air sérieux, et se saoulent comme des portefaix... Vous sentez-vous tranquille au milieu de ces gens-là ?

– Ma foi, répondit Beaucaire, je crois que nous n’avons rien à craindre.

– De la part d’ivrognes semblables on doit s’attendre à tout. Que demain il leur prenne fantaisie de nous mettre à mort, et nous ne leur échapperons pas...

– Tu exagères... Ce Cacique n’a aucune raison pour se venger de nous.

– Qui sait ? Ces Indiens sont superstitieux en diable, et s’ils apprennent que nous sommes venus ici sur ce qu’ils appellent « l’oiseau

géant », nous passerons pour des démons, et nous subirons peut-être le sort de ce sorcier. À votre place, je ne moisirais pas ici.

– Ce que tu dis n'est pas sérieux... Où veux-tu que nous allions ?..

– Bah ! je n'en sais rien, mais il me semble que nous devrions profiter de la nuit pour fuir...

– Le Cacique ne nous a-t-il pas promis de se mettre dès demain à notre disposition... Il nous donnera des chevaux et des hommes pour nous guider à travers la plaine.

– C'est justement ce qui m'inquiète... Si par bonheur, nous retrouvons notre aéro, les Indiens qui nous accompagneront, nous prendront aussitôt pour des génies malfaiteurs. Vous avez bien vu ce qui nous est déjà arrivé...

– Tu vois les choses en noir, Laval.

– Non... Je ne crois pas... Je me méfie de ces Indiens... avec les gens superstitieux, il faut s'attendre à tout...

– Nous nous tiendrons sur nos gardes...

– Vous avez bien compris tout ce qu'ils

disaient.

– Oui... j'ai compris.

Et Beaucaire rapporta par le menu à Laval les paroles du Cacique et des deux sorciers...

– Oui, fit le Parisien... M. Saïhuèqué ne plaisante pas avec les faux sorciers... Pourvu qu'il ne nous considère pas comme tels...

XXXIX

Le réveil du Cacique

– Nous n’aurons pas de peine à le détromper.

– Oh ! ce n’est pas si sûr que cela... Ces Indiens sont terriblement inquiétants...

– Ne nous alarmons pas d’avance, nous verrons bien. En tout cas, pour le moment, estimons-nous heureux d’avoir trouvé des gens qui nous reçoivent bien, et ne demandent qu’à nous rendre service... Nous verrons bien ce qui arrivera, mais moi j’ai confiance en ce Cacique. C’est un homme naïf, mais bon... Il a horreur du mensonge, qui pourrait l’en blâmer ? Allons, essayons de dormir car demain nous aurons sans doute à accomplir une rude randonnée à cheval... Pour les Indiens ces courses à travers la pampa ne sont que jeu d’enfant, mais pour nous qui ne

sommes pas cavaliers, ces raids sont extrêmement fatigants.

– À qui le dites-vous ?... Ah ! je vous avouerai que j'aime mieux voyager en aéro qu'à cheval...

– Moi aussi, fit Beaucaire... mais qui sait si nous le reverrons notre aéro...

– Il faut l'espérer...

– Le maudit vent que l'on appelle le pampero l'a peut être démoli...

– Bah ! ce n'est pas certain. Quand la bourrasque est arrivée, il a été emporté, mais comme il avait le vent en poupe, il a dû filer droit devant lui.

– C'est certain, mais s'il a rencontré une dune de sable ?

– Espérons qu'il n'en a pas rencontré... Quant à nos amis, ils ont dû, comme nous, être emportés bien loin, et ils nous cherchent sans doute en ce moment.

– Si vous pouviez dire vrai.

La conversation s'arrêta là. Les deux hommes

brisés de fatigue avaient fini par s'endormir.

Quand ils s'éveillèrent, ils aperçurent le Cacique qui, abruti par l'ivresse, ronflait comme un orgue. Ils l'appelèrent, mais il ne répondit que par un grognement sourd.

– Ah ! fit Beaucaire, l'alcool, voilà la plaie de l'humanité...

– Et moi qui croyais, murmura Bonzigue, que seules les nations civilisées étaient en proie à ce vice...

– Hélas ! non... mais dans bien des régions, ce sont les Européens qui ont introduit l'alcool chez les peuples primitifs... C'est par l'alcool que l'on a eu raison des Indiens du Nord et des Hindous.. Peu à peu, cette funeste passion s'est propagée...

– Cependant, si je ne m'abuse, ce sont les Indiens eux-mêmes qui fabriquent leur eau-de-vie.

– Oui... ils l'extraient de la canne à sucre et de certains fruits. Bien qu'ils ne soient pas de très habiles distillateurs, ils sont cependant parvenus à fabriquer des boissons dangereuses.

– Je m’en aperçois... Mais ce chef va-t-il rester couché toute la journée. C’est cela qui n’arrangerait pas nos affaires.

– Non... voilà qu’il se réveille.

En effet, le Cacique Saïhuèqué s’était soulevé à demi sur la peau de bête qui lui servait de couche et regardait autour de lui, d’un air hébété... Reconnaisant Beaucaire, il lui souhaita le bonjour, et pour se donner du cœur, sans doute, emplit une coupe de caña et la vida d’un trait. Cela le fouetta, car il se mit debout aussitôt, et frappa sur la pierre plate, qui lui servait de gong. Immédiatement, deux Indiens parurent porteurs de plats d’étain dans lesquels s’étageaient des quartiers de tcharqué.

Le Cacique se mit à manger ou plutôt à dévorer, et du geste, il invitait les deux Français à en faire autant, mais bien que ceux-ci fussent affamés, ils ne pouvaient se résoudre à mordre dans cette viande à demi corrompue qui répandait une odeur épouvantable.

Ils ne consentirent à prendre que quelques racines qui ressemblaient à des ceps de vigne et

qui n'avaient pas un goût trop désagréable. Ils burent aussi un peu de caña, pour faire honneur au chef, puis attendirent, croyant que le Cacique allait procéder à sa toilette, mais, à leur grande surprise, Saïhuèqué se déclara prêt à se mettre en route, et ordonna à ses Indiens de sceller les chevaux.

Le Cacique ne se souciait guère des soins d'hygiène et de propreté. Il ne devait se débarbouiller que lorsqu'il pleuvait... D'ailleurs, sa figure avait cette teinte sale et terreuse des gens qui ne se lavent jamais.

Et pourtant, il était fort coquet.

Il ornait sa tête de plumes scintillantes et s'affublait de manteaux et de culottes ornées de fausses pierreries. Ses bottes en peau de guanaco étaient d'une élégance rare et ressemblaient assez à celles que chaussent les artistes d'opéra comique, quant au linge, il n'en avait pas... sous ses oripeaux éclatants, il était absolument nu.

Après s'être passé une couche de vermillon autour des yeux, et avoir dessiné sur son front une sorte de rosace, il dit à Beaucaire :

– Je suis prêt.

– Nous aussi, répondit l’aviateur.

Tous trois sortirent de la tente. Dehors, dix Indiens à cheval semblaient attendre. À la vue du chef, ils s’écartèrent et on lui amena sa monture. Quand il fut en selle, il désigna à Beaucaire et à Laval deux chevaux tout harnachés, et dit :

– Voici vos bêtes.

Les deux aviateurs eurent beaucoup de peine à enfourcher leurs mustangs. C’étaient des chevaux de sang qui gambadaient, sautaient, se cabraient. Les Indiens habitués à monter des bêtes rétives, riaient des efforts déployés par les malheureux aviateurs. Enfin, ils parvinrent à se mettre en selle, et le peloton partit à vive allure.

XL

Changement à vue

Où se diriger ? De quel côté chercher ?... Beaucaire se concerta quelques instants avec le Cacique, et tous deux adoptèrent une direction quelconque. Ils furent, ma foi, bien inspirés, car bientôt, ils découvraient sur le sable des traces de pas.

– Nos amis sont passés par ici, dit Beaucaire à Saïhuèqué. Dieu soit loué ! ils sont vivants.

– Alors, répondit le Cacique, nous allons les retrouver.

Il siffla d'une certaine façon et quatre Indiens mirent pied à terre.

– Ces garçons-là, dit le Cacique, sont d'excellents pisteurs. Ils n'ont pas leurs pareils pour retrouver les traces des ennemis ou des

fugitifs...

Les Indiens, penchés vers le sol avançaient lentement, suivis par les cavaliers. Au bout d'une heure, ils s'arrêtèrent, et l'un d'eux désigna une dune.

Beucaire tressaillit. Est-ce que ses malheureux compagnons auraient été ensevelis sous les sables ? Non, pourtant, puisqu'après le passage du pampero, ils avaient continué à errer dans la pampa...

Déjà le Parisien était descendu de cheval. Il grimpa sur la dune et tout à coup leva les bras en criant :

– Les voilà ! les voilà !

En effet, derrière la dune, Tavernier, M. Paturel et Francis étaient assis près de leur aéro...

En apercevant Beaucaire et Laval, ils se précipitèrent vers eux... On s'imagine sans peine avec quelle joie, ils se retrouvèrent...

– Ah ! dit M. Paturel, qui avait les larmes aux yeux... nous croyions bien ne plus vous revoir... Nous avons fini par nous persuader que vous

aviez été engloutis sous les sables... Ah ! vous dire ce que nous vous avons cherché... mais nous avons perdu tout espoir.

– Oui, fit Tavernier, en embrassant Beaucaire, nous ne comptons plus vous revoir...

Beucaire jeta un coup d'œil sur l'aéro...

– Et notre appareil ? demanda-t-il.

– Il a très peu souffert... Francis d'ailleurs l'a réparé.

– Alors, nous pouvons repartir ?

– Certainement...

Beucaire se retourna, mais soudain il demeura cloué sur place. Les Indiens poussaient des cris féroces et le Cacique Saïhuèqué avait un air menaçant. Il lança un ordre d'une voix terrible et les aviateurs se virent immédiatement entourés par les Indiens.

XLI

Situation critique

Beucaire voulut protester :

– Est-ce ainsi, grand chef, s'écria-t-il, que tu respectes les lois de l'hospitalité ? Tu nous avais accordé ton appui, tu étais notre ami, d'où vient que maintenant tu nous traites en ennemis ?

Le Cacique regarda Beaucaire. On lisait dans ses yeux une froide colère :

– Oui, répondit-il, oui, j'ai été ton ami. J'ai cru en toi, mais tu m'as odieusement trompé... Tu es de la bande de démons qui nous a été annoncée par nos sorciers... Tu apportes ici tous les maux, tu viens semer la ruine sur la pampa.

– Voyons, calme-toi, fit Beaucaire... En quoi avons-nous manqué aux lois de l'hospitalité ?

– Vous m'avez menti.

– Comment cela ?

– Vous m’avez menti ! vous êtes les maîtres de l’oiseau géant.

Beucaire comprit :

– Ce que tu appelles l’oiseau géant, dit-il, est un être inanimé. Si tu veux t’approcher, je vais te le prouver...

Le Cacique ne répondit pas. Il leva le bras et le laissa retomber. À ce geste, les aviateurs furent saisis, ligotés, et entraînés... Cependant, Tavernier, était parvenu à s’échapper... Aussitôt, il mit le moteur en route et s’éleva avec l’aéro.

Les Indiens effarés se prosternèrent. Quant au Cacique, il avait lancé son cheval au galop et s’enfuyait à travers la plaine. Les aviateurs étaient demeurés sur le sable, incapables de faire un mouvement. Déjà Tavernier manœuvrait pour venir les délivrer, lorsque des cavaliers revinrent.

Avec une rapidité étonnante, ils chargèrent les infortunés aviateurs sur leurs chevaux, et partirent au galop, vers le campement du Cacique.

Celui-ci était déjà arrivé. Il s'était retiré sous sa tente, et pour se remettre de l'émotion qu'il avait éprouvée, il se versait une ample ration de caña... Quand il fut un peu calmé, il appela son sorcier Oranô et lui dit :

Pourquoi ne m'avais-tu pas averti de l'arrivée de l'oiseau géant ?

– Grand chef, répondit Oranô, si vous voulez bien vous le rappeler, je vous ai dit, il y a huit jours qu'un grand malheur planait sur la pampa.

– C'était vague, cela... Un grand malheur... Ce peut être le pampero ou une invasion d'ennemis.

– Le dieu qui m'inspire ne m'en a pas dit plus long.

Le Cacique regarda le sorcier d'un air soupçonneux, et lui dit :

– Maintenant que convient-il de faire ?

– Il faut mettre à mort les démons qui sont venus ici sur l'oiseau géant.

– C'est bien mon intention. Ce n'est pas cela que je te demande... Comment nous protéger contre l'oiseau géant ?

Le sorcier demeura silencieux... Évidemment, il n'était guère plus avancé que le Cacique. L'arrivée de l'oiseau géant l'avait surpris autant qu'il avait pu surprendre Saïhuèqué. Il eut l'air de réfléchir, puis se mit à genoux, leva les bras au ciel, et par trois fois s'écria :

– Urukua ! Urukua ! Urukua !...

C'était, on se le rappelle, le nom du dieu de la pampa. Urukua passe pour protéger les Indiens Araucans au détriment des autres, des Tchuelches.

Tandis qu'il réserve toutes ses bontés aux Araucans, il fait pleuvoir sur les Tchuelches toutes les calamités. C'est du moins ce que prétendent les Araucans, mais rien n'est moins prouvé.

Urukua est un dieu bien inoffensif auquel on prête une foule d'intentions et de projets qui n'ont jamais existé que dans le cerveau des sorciers. Certains prétendent l'avoir aperçu, le soir, dans la pampa.

D'autres affirment l'avoir vu et avoir même

entendu sa voix.

Cependant, personne n'a pu contrôler ces apparitions, mais les Indiens n'en persistent pas moins à croire qu'Urukua est leur protecteur. D'après eux, il est fils du soleil et de la lune, et descend sur terre, chaque fois qu'il s'agit de conjurer une catastrophe ou de prédire un malheur.

Les Tchuelches, eux, ont aussi leur dieu qu'ils appellent Isikaa, et qui a bien plus de puissance qu'Urukua. Ils disent qu'un jour un grand combat aura lieu entre ces deux divinités et que le dieu qui sera vainqueur régnera sur toute la pampa.

Ce sont là, on le voit, de ridicules superstitions, mais les Indiens ont tellement foi en la puissance de leurs dieux qu'ils mettent à mort, au milieu des tortures, ceux qui refusent de croire en Urukua ou en Isikaa.

XLII

Où Beaucaire fait preuve de sang-froid

Après s'être agenouillé plusieurs fois, et avoir invoqué Urukua, le sorcier Oranô dit à Saïhuèqué :

– J'entends la voix du dieu.

Le Cacique se prosterna. Quant à Oranô, il semblait réellement écouter quelque chose. Les sorciers indiens sont tous d'affreux farceurs qui abusent de la crédulité de leurs frères et se disent possédés du pouvoir d'entendre les conseils du dieu. Grâce à ce mensonge, ils jouissent dans la tribu d'une grande considération et sont même plus maîtres que le Cacique.

Au bout d'un quart d'heure Oranô se releva et dit à Saïhuèqué :

– Le dieu a parlé.

– Que t’a-t-il dit ? demanda le Cacique anxieux.

– Je vais te rapporter ses propres paroles...

Oranô se recueillit pendant quelques instants puis déclara :

– Le dieu dit qu’il faut que les démons qui sont venus ici sur les ailes de l’oiseau géant soient mis à mort demain, quand le soleil paraîtra sur la pampa. Dès qu’ils auront expiré, l’oiseau s’envolera en poussant un cri formidable, et on ne le reverra plus...

Le Cacique s’inclina.

– Puisque telle est la volonté d’Urukua, dit-il, je promets de la respecter... Il sera fait ainsi qu’il le désire.

Cependant, il voulut transmettre à ceux qu’il appelait les démons, les paroles du Dieu. Il les fit donc amener devant lui, sous sa tente.

Bientôt Beaucaire, Laval, M. Paturel et le petit Francis comparaissaient devant le Cacique.

Comme Beaucaire était le seul qui pût le comprendre, c’est à lui qu’il s’adressa :

– Frère maudit, lui dit-il, tu m’as indignement trompé... et je me suis laissé prendre au miel de tes paroles... Comme tous les êtres mauvais et diaboliques tu as le pouvoir de persuader, mais ta ruse n’aura servi à rien, car tu es démasqué ainsi que tes compagnons, et tu payeras de ta vie l’affreux piège que tu m’as tendu... Et moi qui me laissais prendre à tes discours. Je t’ai reçu sous ma tente, tu as partagé mon repas, mangé avec moi le tcharqué, bu la caña et tu as dormi sous ma tente... maintenant, je suis fixé sur ton compte et le dieu de la pampa m’a dicté ma conduite.

– Et que t’a dit le dieu de la pampa, demanda Beaucaire qui avait conservé tout son sang-froid ?

– Il m’a dit que tu étais un démon et qu’il fallait te mettre à mort... Tu es venu sur les ailes de l’oiseau géant, mais tu ne pourras plus retourner avec tes compagnons vers les régions maudites d’où tu viens...

– Le dieu n’a pas dit cela, fit Beaucaire d’un ton ferme

– Il l’a dit...

– Non...

Le Cacique se tourna vers le sorcier Oranô et invoqua son témoignage.

– Répète, lui ordonna-t-il, ce que t'a dit le dieu.

– Inutile, s'écria Beaucaire... Cet homme ment...

– Oses-tu dire une chose semblable ? répondit le Cacique.

– Oui... car s'il y a quelqu'un ici qui ait le pouvoir d'entendre la voix du grand Urukua et de pouvoir correspondre avec lui, c'est moi...

– Tu mens.

Je suis son représentant sur la terre...

– Tu mens...

– Veux-tu en avoir la preuve, le veux-tu ?

– Oui.

– Eh bien... prépare-toi à mourir... Tu n'as plus que cinq minutes à vivre...

Le Cacique se mit à rire.

– Tu veux m’en imposer, dit-il.

– Tu crois ?

– Oui... je le crois...

– Eh bien, écoute... Dans cinq minutes, tu entendras au-dessus de ta tête un grand mugissement... Ce sera l’oiseau géant qui viendra te chercher. Il jettera bas cette tente, s’emparera de toi, et t’emportera dans les airs... Quand il sera très haut, qu’il planera dans la nue, il te lâchera et tu tomberas sur le sol où tes membres brisés se répandront de toutes parts...

Saihuèqué était devenu songeur.

– Et ce n’est pas tout, continua Beaucaire qui faisait preuve en la circonstance d’une merveilleuse présence d’esprit, ce n’est pas tout. Ce sorcier qui a menti, qui a prétendu avoir entendu la parole du Dieu sera aussi emporté dans les airs et lancé dans le vide... Toutefois, le dieu lui pardonnera s’il consent à avouer qu’il a menti et qu’il n’a jamais été en communication avec Urukua.

Le sorcier Oranô protesta avec énergie.

– J’ai entendu la parole du dieu, s’écria-t-il avec force...

– Tu l’affirmes ? demanda Beaucaire.

– Oui... je l’affirme...

– Eh bien, avant cinq minutes, tu subiras le sort de ton chef. Il en est temps encore, rétracte-toi.

– J’ai dit ce qui est.

– Bien... Tu viens de te condamner à mort.

XLIII

L'effroi du Cacique

Le Cacique et Oranô étaient troublés, mais celui qui l'était le plus, c'était certainement le sorcier. Il regardait Beaucaire avec de gros yeux ronds, se demandant si vraiment cet étranger, qui était là, devant lui n'était pas un vrai sorcier. Oranô savait très bien qu'il mentait, et la crainte était entrée dans son cœur.

Beucaire qui vit le trouble des deux hommes, l'exagéra à plaisir.

– Les minutes passent, dit-il...

Il avait à peine achevé ces mots qu'un bruit pareil au bourdonnement d'une abeille géante se fit entendre...

– Voici l'oiseau géant qui vient pour vous châtier, dit Beaucaire...

Le Cacique faisait assez bonne contenance, quoi qu'on vît bien qu'il était en proie à une affreuse angoisse, mais Oranô, pris de peur, s'était jeté à genoux...

– Grâce ! Grâce ! implorait-il... oui... j'ai menti...

– Tu l'avoues...

– J'avoue que je n'ai jamais entendu la parole du dieu de la pampa.

– Et pourquoi prétendais-tu l'entendre ?

Le sorcier ne répondit pas.

– Allons parle... ta dernière heure est venue...

– Je voulais... persuader le Cacique... Il me croyait sorcier et j'étais respecté de toute la tribu.

– Alors tu avoues avoir trompé ton chef ?

– Oui... je l'avoue...

– C'est bien... puisque tu avoues, le dieu te fait grâce... L'oiseau géant ne t'emportera point dans les airs.

Puis, se tournant vers le Cacique, Beaucaire lui dit :

– Tu vois, chef crédule, tu t’es laissé prendre aux prédictions d’un imposteur. Tu avais confiance en lui, et il se jouait de toi. Tout ce qu’il t’a dit n’était que mensonge. La vérité seule sort de ma bouche, car je suis vraiment le représentant du dieu Urukua...

Le vrombissement devenait de plus en plus bruyant. L’avion planait au-dessus du campement, et les Indiens affolés poussaient des cris terribles. Le Cacique Saïhuèqué sentit tout son courage l’abandonner, et ce fut d’une voix tremblante qu’il dit à Beaucaire.

– Que puis-je... pour éviter la vengeance du dieu ?

– Lui demander pardon...

Le Cacique se mit à genoux.

– Reste ainsi jusqu’à ce que je revienne te trouver...

Et Beaucaire sortit de la tente. Il alla aussitôt délivrer ses amis qui, toujours ligotés, étaient étendus sur le sol, à quelques mètres de là...

– Ça va bien, leur dit-il... j’ai joué une petite

comédie qui a merveilleusement réussi. Le Cacique nous croit des envoyés du dieu de la pampa, et il est terrifié. Ne perdons pas un instant.

Tavernier qui volait à faible altitude avait aperçu ses amis. Il se mit aussitôt en descente et atterrit au milieu du camp. Les Indiens terrifiés s'enfuyaient en poussant des hurlements.

Quand l'avion se fut posé sur le sol, Laval, M. Paturel et Francis s'embarquèrent aussitôt...

– Attendez un instant, dit Beaucaire.

Et rentrant sous la tente du chef, il dit à ce dernier :

– Viens !...

Le Cacique obéit. La peur lui ôtait toute énergie. Il suivit Beaucaire d'un pas tremblant.

Quelques minutes après, hissé par Laval et M. Paturel, le pauvre Cacique était dans l'aéro.

– En route, cria Beaucaire.

L'aéro prit sa course, décolla et s'éleva dans les airs. Le Cacique qui croyait sa dernière heure

venue, s'était agenouillé dans la carlingue et roulait des yeux suppliants :

– Tu vois, lui dit Beaucaire, ce que je t'ai prédit est bien arrivé. Crois-tu maintenant que je sois un sorcier ?

– Oui, balbutia le Cacique. Tu es bien le représentant du dieu... Pardon ! pardon ! j'ai douté de ta puissance, j'ai eu tort...

Tous les aviateurs éclatèrent de rire... Saïhuèqué les regardait, sans comprendre.

Enfin Beaucaire lui frappa sur l'épaule, en disant :

– Remets-toi... Nous n'en voulons pas à ta vie... nous avons seulement voulu te donner une leçon... Nous ne sommes ni des démons, ni des sorciers... Nous sommes des hommes comme toi, mais nous sommes moins naïfs... moins crédules... nous appartenons à une nation où règne le progrès. Cet oiseau géant qui t'effraie n'est point dangereux... Ce n'est pas un être vivant, c'est une simple machine que tu pourrais diriger à ton gré si l'on t'en apprenait le

fonctionnement... Évite à l'avenir de condamner à mort les gens qui viennent chez toi. Ce sont tes frères, et ils ne te veulent aucun mal. La preuve, c'est que je pourrais te précipiter dans le vide, et que je ne le fais pas... Et pourtant, tu ne nous aurais point fait grâce de la vie si je n'étais parvenu à t'en imposer en me faisant passer à tes yeux pour un être supérieur. Dorénavant, ne crois plus à toutes les stupidités que te débitent les sorciers. Ce sont des imposteurs. Personne ici-bas, retiens bien cela, n'a le pouvoir de communiquer avec les dieux...

Le Cacique Saïhuèqué n'en revenait pas. Sûrement, il croyait faire un rêve.

XLIV

Nouvel atterrissage

Quand Beaucaire jugea qu'il avait emmené le pauvre Cacique assez loin, il lui dit :

– J'aurais pu me venger, car tu m'avais condamné ainsi que mes compagnons et tu n'aurais pas hésité à me mettre à mort, mais tu vois je suis magnanime. Nous allons te reposer sur le sol, et tu regagneras ton campement à pied. Ce sera ta punition... Tu pourras dire à tes frères que tu reviens du ciel, et ils te croiront, car ils sont encore plus naïfs que toi... À ton tour, tu pourras te faire passer pour sorcier, et on aura pour toi une véritable vénération, mais à l'avenir, quand tu verras des oiseaux géants, ne t'effraie pas... Tu te rends compte qu'ils ne sont pas dangereux.

Le Cacique était stupéfait...

Quand on le déposa à terre, il demeura un instant immobile, se demandant si on le remettait vraiment en liberté.

– Adios ! até a vista ! lui cria Beaucaire.

Saihuèqué se prosterna, les bras en avant, la tête touchant presque le sol.

Déjà l'aéro avait repris son vol...

– Ah ! c'est égal, s'écria le Parisien, en riant aux éclats, pour une bonne blague, on peut dire que c'en est une... regardez donc le bonhomme... il n'en est pas encore revenu...

M. Paturel avait peine à retrouver son sérieux...

– La leçon que M. Beaucaire vient de donner à cet homme, dit-il, lui sera, je crois, profitable...

– En tout cas, fit Laval, il est heureux de s'en tirer à si bon compte... Ce sont ses Indiens qui vont en faire une tête, quand ils le reverront... mais il n'est pas près de les revoir, car nous l'avons emmené au moins à cinquante kilomètres de son campement...

– La marche lui fera du bien, dit Beaucaire, le bonhomme prenait du ventre, il lui fallait de l'exercice.

– Ça, conclut le Parisien, c'est l'histoire la plus drôle qui nous soit arrivée, durant notre voyage...

– Oui, répondit M. Paturel... Souhaitons qu'il ne nous arrive pas d'aventures plus graves que celle-là.

– Bah !... nous avançons... le plus fort est fait maintenant.

– Ne le croyez pas, fit Beaucaire... Nous ne sommes pas encore arrivés... Songez que nous avons encore à traverser une partie de l'Amérique du Sud, ensuite l'Océan Atlantique puis l'Afrique... Si vous trouvez que ce n'est rien...

– Ça ne sera toujours pas plus dur que ce que nous avons fait...

– Espérons-le... mais attention ! tâchons de ne pas tomber encore au milieu d'une tribu d'Indiens, car le chef que nous rencontrerions serait peut-être plus difficile à convaincre que le

Cacique Saïhuéqué...

L'avion marchait à belle allure, conduit par Tavernier, mais de temps à autre le moteur avait des ratés et cela était inquiétant.

Tout à coup, il cessa de battre, puis reprit de nouveau, mais par saccades...

Tavernier jugea à propos de se mettre en descente.

– Ah ! pas de chance ! s'écria le Parisien, voilà que nous allons atterrir près d'un campement d'Indiens... voyez ces tentes, là-bas...

À la vue de l'avion, des Indiens accouraient de toutes parts.

– Tiens, fit le Parisien, ils n'ont pas l'air d'avoir peur des aéros, ceux-là...

– Méfions-nous quand même, murmure M. Paturel... Avec ces gens-là, on ne peut jamais savoir...

Cependant, les Indiens s'étaient arrêtés à environ cent mètres de l'aéro. On entendait leurs cris discordants et on distinguait très bien un chef, un Cacique sans doute, qui se tenait au

premier rang.

– J’ai idée qu’ils vont nous attaquer, dit Laval.

– Ma foi, on le dirait, répondit Beaucaire...
Tenons-nous sur nos gardes...

Tavernier, qui était demeuré sur sa sellette, se retourna et cria à ses amis :

– Ça va mal, je crois.

– Plutôt, fit Beaucaire.

Francis s’était mis à réparer...

– C’est grave ? demanda Beaucaire.

– Oui... assez, répondit le gosse... Il doit y avoir du sable dans le moteur...

– Alors, nous sommes là pour longtemps...

Le gosse eut un geste vague.

M. Paturel, Laval, Tavernier et Beaucaire avaient pris chacun un fusil et attendaient.

Cependant, les Indiens ne se pressaient pas de les attaquer. Ils demeuraient toujours à la même place, et poussaient des cris sauvages.

– En voilà un concert, fit le Parisien... Tiens,

voici le chef qui fait de grands gestes et s'avance vers nous... Que nous veut-il ? Méfions-nous. Il veut sans doute nous amadouer, nous attirer dans son camp, pour nous tomber dessus plus facilement.

Beucaire s'était avancé, lui aussi. Il attendait que le chef lui adressât la parole.

– Comprendras-tu ce qu'il te dira ? fit Tavernier.

– Je le crois, répondit Beaucaire... Cet Indien doit parler portugais ou espagnol.

Le Cacique (car c'en était un) parlait en effet espagnol, comme la plupart des peuplades de l'Argentine. Cependant, il ne se pressait pas d'ouvrir la bouche.

Ce fut Beaucaire qui se décida à parler :

– Salut, chef, dit-il...

– Salut, grands frères, répondit le Cacique.

Il y eut un silence. Il était évident que les deux hommes ne savaient que se dire.

– Où sommes-nous ici ? demanda Beaucaire.

- À Héroquel...
- Pourquoi tes hommes crient-ils comme ils le font.
- Ils vous saluent.
- C'est bien aimable de leur part...
- Ils sont heureux de l'événement.
- J'en suis charmé...

Le Cacique s'était encore approché. Il n'était plus qu'à trois mètres de Beaucaire, et cependant, il n'osait aller plus avant. Ce fut Beaucaire qui alla à lui. Il lui tendit la main, mais le Cacique au lieu de la prendre, s'inclina vers le sol, en murmurant : « Merci ! ma prière a été exaucée... »

Tout cela devenait mystérieux en diable, mais Beaucaire, très habilement, ne se livrait pas. Il attendait que le Cacique lui expliquât en quoi sa prière avait été exaucée... Celui-ci se décida enfin à parler.

– Merci, mes frères, dit le Cacique... Vous avez répondu à l'appel du dieu, j'en suis heureux.

XLV

Le breuvage merveilleux

Beucaire ne comprenait toujours pas et il n'osait interroger l'Indien de peur de commettre ce que l'on appelle vulgairement une gaffe.

– Le malade ne croyait pas que vous viendriez, mais moi je le rassurais... Du moment que le dieu avait promis d'envoyer les grands frères qui habitent les hautes régions, j'étais tranquille...

– Répète, dit Beaucaire, ce que tu as demandé au dieu.

C'était, on le voit, une façon habile d'être renseigné.

– J'ai dit au dieu : « Mon père le grand Cacique Azario est très malade, il ne peut ni se lever, ni parler... il refuse toute nourriture... envoie-moi des esprits supérieurs capables de le

guérir. » Par la bouche de mon sorcier, il me l'a promis, et je ne croyais pas que vous arriveriez si vite.

– Nous allons plus vite que le vent, dit Beaucaire d'un ton solennel. Partout où il y a un malade à soulager, un infirme à guérir, une injustice à réparer, le dieu nous envoie... Il appelle l'oiseau géant, et nous partons. Nous voici, et nous sommes prêts à rappeler à la vie le grand Cacique Azario.

En disant cela, Beaucaire s'avavançait beaucoup. Il s'entretint un instant avec M. Paturel qui avait, on le sait, quelques notions de médecine.

– Le principal, dit Beaucaire, est de gagner du temps...

– Évidemment, répondit M. Paturel. Je vais tâcher de ranimer le moribond...

– Comment ?

– En lui faisant boire du champagne...

– Essayons...

M. Paturel alla chercher dans la carlingue une bouteille de champagne et, accompagné de

Beucaire, se dirigea vers la tente où reposait le vieux Cacique. Quand ils parurent, les Indiens se rangèrent pour les laisser passer et s'inclinèrent avec respect. On les prenait pour des dieux... Arrivés sous la tente, les deux aviateurs virent un vieillard couché sur une peau de guanaco. Ce vieillard était d'une affreuse maigreur et semblait n'avoir plus que le souffle.

– Je crois que nous le ranimerons difficilement, dit M. Paturel à voix basse.

– Essayons toujours... Peut-être le champagne lui fouetterait-il le sang et lui donnerait-il pendant quelques minutes, un semblant d'énergie. Le fils du Cacique et ses enfants attendaient, anxieux, le résultat de la visite des envoyés du dieu.

M. Paturel, très grave, se mit à déboucher la bouteille de champagne... Quand le bouchon partit avec une terrible explosion, les Indiens se mirent à genoux. M. Paturel emplit une coupe et fit boire le vieux Cacique, auquel Beaucaire avait soulevé la tête. Il faut croire que le vieillard trouvait la boisson à son goût, car il but toute la

coupe et se laissa retomber sur sa couche. Cependant, il avait ouvert les yeux et regardait autour de lui. Reconnaisant son fils, il bredouilla quelques mots inintelligibles.

– Tu vois, dit Beaucaire, le breuvage opère déjà son effet. Demain, le grand Cacique Azario se lèvera et continuera, pendant de longues années encore, à gouverner sa tribu.

Les Indiens présents étaient émerveillés. Le fils du Cacique ne savait comment remercier les aviateurs... Il leur embrassait les mains et ne cessait de répéter : « Gracias !... gracias !...¹ »

Beucaire et M. Paturel allaient se retirer, quand Beaucaire dit au vieux savant, en lui désignant le malade.

– Si nous lui donnions encore une coupe de champagne...

– Vous avez raison, répondit M. Paturel, cela ne peut toujours pas lui faire de mal... Dans l'état où il est, on peut tout risquer.

Et il donna au vieux Cacique une nouvelle

¹ Merci !... Merci !...

coupe que celui-ci but avec autant d'avidité que la première.

Cependant, cette deuxième tournée eut pour effet d'exciter le vieillard d'une façon inattendue. Il se leva sur sa couche, parla, agita les bras et finalement essaya de se lever, mais il retomba comme une masse, en continuant de divaguer.

– Laissons-le maintenant, dit Beaucaire, dans quelques heures d'ici, nous reviendrons le voir, et nous pensons le trouver debout.

Les Indiens étaient émerveillés. Beaucaire et M. Paturel regagnèrent leur aéro.

– Eh bien ? demanda Tavernier.

– Nous avons fait merveille, répondit Beaucaire. M. Paturel est un médecin de premier ordre. Il traite les malades au champagne et les guérit.

– Oh ! fit le vieux savant, je crois que le pauvre Cacique n'en a plus pour longtemps... Le champagne lui a, comme on dit, donné un coup de fouet, mais il n'ira pas loin, je le crois.

– Pourvu qu'il ne meure pas avant notre

départ, fit le Parisien.

– Espérons que cela n'arrivera pas...

XLVI

Dans l'attente

Francis réparait toujours, mais n'avancait guère...

– Combien de temps encore ? demanda Beaucaire.

– Je ne puis le dire, répondit le gosse... à chaque instant, je découvre de nouvelles avaries.

– Graves ?

– Non... mais délicates à réparer.

– Hâte-toi le plus que tu pourras.

– C'est ce que je fais, patron.

Depuis quelque temps, les Indiens, persuadés qu'ils n'avaient pas affaire à des ennemis, s'étaient approchés de l'aéro et l'examinaient curieusement.

– Je n’aime pas beaucoup, dit Beaucaire, voir ces individus-là rôder autour de notre appareil.

– Moi non plus, répondit Tavernier... on ne sait de quoi ils peuvent être capables...

Quand vint la nuit, Francis n’avait pas encore fini de réparer... Les Indiens, de plus en plus nombreux, se pressaient curieusement autour de l’appareil.

– Faisons fonctionner le projecteur, dit Beaucaire, cela les fera fuir sans doute.

En effet, dès que Laval eut braqué sur la foule la lueur aveuglante du projecteur, les Indiens terrifiés s’enfuirent en poussant des cris de paon.

– Ça a réussi, dit le Parisien... Voyez comme ils détalent.

– J’aime mieux les voir loin d’ici, dit Beaucaire.

Maintenant, les Indiens se tenaient à distance, et quand Laval braquait sur eux la grande lueur électrique, ils se prosternaient tous, le visage contre terre...

Cependant, il était impossible de faire

continuellement fonctionner le projecteur.

– Éteins, dit Tavernier... tu enverras une lueur de temps à autre.

Chaque fois que l'obscurité se faisait, les Indiens se rapprochaient de l'aéro, mais dès que la lueur se répandait dans la plaine, ils s'enfuyaient, terrifiés.

Enfin, le silence régna dans le campement.

– Je crois que ces messieurs sont couchés, dit le Parisien... tant mieux, j'aime autant cela.

Et s'adressant à Francis :

– Ça avance, petiot ?

– Oui, répondit Francis. Dans une demi-heure, nous pourrons repartir.

Le calme régnait toujours dans la plaine, quand soudain des cris s'élevèrent qui dégénérent en clameur.

– Tiens, fit Laval, que se passe-t-il donc ?

– Parbleu, je m'en doute, répondit Beaucaire... le Cacique est mort.

– Vous croyez ? fit M. Paturel.

– J’en suis à peu près certain...

– Alors...

– Alors, c’est grave pour nous...

– Je le crains.

Les cris redoublaient. Du côté des tentes, des feux s’allumèrent.

– C’est réparé, dit Francis.

Un soupir de soulagement s’échappa des poitrines des aviateurs.

– Alors, en route, dit Beaucaire.

Et il s’installa sur sa sellette. Laval, qui avait braqué le projecteur dans la direction du campement, s’écria tout à coup :

– Oh !... vite !... vite !... partons... Les voici qui arrivent... ils sont armés de lances, et ont certainement de mauvaises intentions...

Déjà l’avion s’élevait... Laval éteignit le projecteur, et s’écria :

– Il était moins cinq.

– Oui, fit Tavernier... Ces gens étaient furieux,

ils nous auraient certainement massacrés. Il est encore heureux que le pauvre Cacique ait pu vivre quelques heures, sans quoi nous aurions eu du mal à résister à tous ces furieux...

– Ils doivent avoir une bien mauvaise opinion de nous, dit M. Paturel.

– Oui, plutôt... Et ils doivent se dire que pour des envoyés du dieu de la pampa, nous sommes de piètres médecins... C'est égal, nous l'avons échappé belle.

– Oui, fit le Parisien, mais est-ce que nous allons continuellement rencontrer des Indiens aussi féroces ? Ils sont pires que les Canaques...

– Si nous voyagions à cheval, dit Tavernier, nous n'aurions rien à craindre...

– Ah ! par exemple !

– C'est la vérité... C'est notre aéro qui est cause de tout le mal... Ces malheureux qui n'ont jamais vu d'avion nous prennent pour des êtres fantastiques... Si nous étions de simples cavaliers, nous serions reçus par les Caciques avec la plus grande affabilité.

– C’est exact, ajouta M. Paturel... Tous les voyageurs qui ont exploré la Patagonie et le sud de la République argentine, depuis quelques années, se plaisent à reconnaître la douceur des Indiens et leur grande bienveillance...

– La prochaine fois, dit le Parisien, je viendrai ici à cheval...

L’avion filait à une allure fantastique.

– Oh ! oh ! ça gaze, dit Laval... On voit que M. Beaucaire a hâte d’être sorti de ces régions où nous ne rencontrons que des gens furieux et féroces...

– Nous arriverons bientôt, répondit M. Paturel, dans des régions plus civilisées... À Buenos-Aires, par exemple, nous retrouverons des gens aussi aimables, aussi cultivés que les Européens...

– Il ne serait pas trop tôt que nous retrouvions enfin des gens civilisés... Arriverons-nous bientôt à Buenos-Aires ?

– Si nous conservons cette vitesse, nous y serons avant peu...

– On dit que c’est une belle ville que Buenos-

Aires ?

– Oui, il paraît... et une ville au climat très sain... d'où son nom, Buenos-Aires qui veut dire Bon Air...

– Quand nous aurons atteint cette ville, nous nous lancerons sur la mer très probablement.

– Non... Je ne crois pas... l'intention de M. Beaucaire est, paraît-il, de remonter jusqu'à Pernambuco et de là filer sur l'Afrique.

– Ça sera un joli voyage...

– Hein !... Sur l'Atlantique nous ne trouverons malheureusement pas des îles comme nous en avons rencontré sur le Pacifique... pour faire escale, nous n'aurons qu'une île, l'île Saint-Paul, située environ à mi-chemin entre l'Amérique du Sud et l'Afrique.

– Oh ! oh ! ce sera maigre...

– Oui, mais Beaucaire, ajouta Tavernier, a l'intention de se tenir exactement sur la ligne des paquebots qui vont de Pernambuco à Dakar... En cas de danger, nous aurons toujours la ressource de nous faire recueillir par un bateau... mais il ne

faut pas songer à cela... Avant de nous risquer sur l'Atlantique, nous aurons soigneusement revu notre moteur, et nous ne nous aventurerons qu'à coup sûr...

– Ah ! soupira M. Paturel, quand nous serons en Afrique, nous serons sauvés...

XLVII

Un sauvetage

L'avion filait toujours à belle allure...

– Nous avançons joliment vite, dit le Parisien. Maintenant, il y a peu de chances pour que les Anglais nous rejoignent.

– Ils sont sérieusement distancés, répondit Tavernier, mais vous savez, on ne peut rien prédire... Nous sommes à la merci d'une panne qui nous immobilise plusieurs jours...

– Oh ! pour une panne, ils ont dû en avoir une sérieuse.

– Espérons-le...

– À l'heure qu'il est, ils doivent joliment pester contre nous. Pourvu qu'à l'arrivée, ils ne nous cherchent pas noise. Ces gaillards-là sont capables de tout. Quand ils se verront battus, ils

inventeront un tas d'histoires...

– On ne les croira pas.

– Souhaitons-le, mais vous savez, les gens se méfient toujours. « Il n'y a pas de fumée sans feu », dit un proverbe, et ma foi je crois que c'est vrai... Il eût été préférable que nous arrivions presque ensemble et que nous battions nos concurrents sur le poteau, comme on dit en terme de course.

– Nous ne pouvons encore rien prévoir. Il est possible que nos concurrents nous rejoignent...

– Oh ! cela m'étonnerait...

– Ne nous illusionnons pas trop... Tenez, voilà que l'avion ralentit. Il y a encore quelque chose, et vous allez voir que nous allons être obligés d'atterrir.

– C'est ma foi vrai, s'écria Laval... Ah ! décidément, nous ne sortirons jamais de cette maudite pampa...

Beucaire s'était mis en descente. Il faisait heureusement un magnifique clair de lune, de sorte qu'il put choisir un endroit pour se poser...

Quand l'avion se fut immobilisé, Laval alluma la baladeuse du bord pour éclairer Francis.

À cet instant, une plainte s'éleva dans la nuit.

– Tiens ! qu'est-ce que cela ? fit Tavernier...

Tous écoutèrent. Bientôt la plainte reprit.

– Il y a un blessé près d'ici, dit Laval...

Et déjà il s'apprêtait à aller voir quel était l'homme qui geignait ainsi quand Tavernier le retint :

– Attention ! dit-il... C'est peut-être un piège qu'on nous tend...

– *Que es eso ?* demanda Beaucaire.

– *Venga Usted aca*, répondit une voix.

– Qui êtes-vous ?

– Un prisonnier...

– Prisonnier ?

– Oui... venez vite...

Beucaire s'entretint un moment avec Tavernier.

– Bah ! dit le commandant, il faut voir...

Pendant que tu feras marcher le projecteur, j'irai avec Laval délivrer l'homme qui nous appelle...

– C'est grave...

– Crois-tu ?

– Si c'était une ruse des Indiens...

– Nous ne pouvons cependant pas laisser cet homme sans lui porter secours.

Après mûre délibération, Beaucaire consentit à laisser partir Tavernier et Laval. Tous deux avaient pris leurs fusils.

Éclairés par le projecteur, ils n'eurent pas de peine à découvrir le prisonnier, qui était attaché à un tronc d'arbre. Ils le délivrèrent aussitôt et le ramenèrent à l'aéro.

L'homme qu'ils avaient sauvé ne savait comment les remercier...

Pendant que Francis réparait le moteur, le rescapé leur fit le récit de son aventure :

– Je suis Argentin, dit-il... J'étais venu ici avec des marchands de peaux de bêtes qui s'étaient offerts à me guider... Je les prenais pour

d'honnêtes gens, mais c'étaient d'affreux bandits... Quand nous avons été dans la pampa, ils m'ont dévalisé, puis ligoté... et je serais mort si vous n'étiez venus à mon secours.

– Mais, demanda Tavernier, comment vous êtes-vous aventuré dans la pampa avec des gens que vous ne connaissiez pas ?

– Pouvais-je me douter que des hommes que j'avais rencontrés à Buenos-Aires, et qui avaient maintes fois servi de guides à des étrangers, étaient des misérables...

– Ils vous ont pris beaucoup d'argent ?

– Oui... tout ce que j'avais sur moi... une somme très importante...

– Vous avez encore de la chance qu'ils ne vous aient pas tué...

– C'était d'abord leur intention, mais l'un d'eux s'y est opposé... Ils se doutaient bien, parbleu, que je ne tarderais pas à mourir de faim dans ce désert...

– Et il y a longtemps que cela vous est arrivé ?

– Pas plus tard qu'hier, à la tombée de la nuit.

– Alors, vos ennemis ne doivent pas être bien loin. Sont-ils descendus vers le sud ou se sont-ils dirigés vers le nord ?...

– Ils sont remontés vers le nord... ils regagnent Buenos-Aires.

– Sont-ils à cheval ?

– Oui...

– Eh bien, vous allez monter avec nous, et si nous les apercevons, je vous garantis bien que nous vous ferons rendre votre argent.

– Oh ! merci ! merci !...

XLVIII

La restitution

L'homme que les aviateurs avaient sauvé était sincère. Ce qu'il disait était bien la vérité. C'était un négociant de Buenos-Aires qui faisait le commerce des peaux de guanaco. Tous les ans, il descendait dans la pampa et, en compagnie de gauchos ou de guides, il se rendait chez les Indiens pour traiter avec eux... Jusqu'alors, il était toujours tombé sur d'honnêtes gens, mais le malheur avait voulu que, cette fois, il rencontrât des bandits et en fît ses compagnons.

La réparation de l'avion prit près de trois heures.

Quand on se remit en route, le jour s'était levé. Le marchand, qui se nommait Rodriguez, prit place dans l'avion, et bientôt celui-ci survolait la

plaine à faible altitude. Penché en dehors de la carlingue, Rodriguez observait la plaine.

Tout à coup, il s'écria :

– Les voilà ! les voilà !...

Et il désignait trois cavaliers qui galopaient dans la pampa.

– Ne vous montrez pas, dit Tavernier, nous allons atterrir et interroger ces gens...

Beucaire dépassa les cavaliers et se posa sur le sol à environ deux cents mètres devant eux... Bien entendu, ils n'eurent rien de plus pressé que d'accourir pour examiner l'avion. Ils étaient loin de se douter que les aviateurs avaient recueilli leur victime.

Quand ils furent près de l'aéro, ils mirent pied à terre, et saluèrent les aviateurs. L'un d'eux parlait assez bien français.

Beucaire leur dit :

– Nous sommes bien dans la direction de Buenos-Aires...

– Oui, répondit l'un des trois hommes, mais

vous en êtes loin encore... Il est vrai qu'avec votre appareil vous faites du chemin...

– Oui, nous marchons assez vite, répondit Beaucaire... Nous allons certes plus vite que vous.

– Ah ! ce n'est pas difficile... Nos chevaux sont à demi fourbus...

– Vous avez fourni une longue traite ?

– Oui, nous venons de Heroquel, un village indien qui se trouve à vingt milles d'ici...

– Vous êtes négociants ?

– Oui, nous faisons le commerce des peaux de guanaco.

– Et cela rapporte ?

– Assez... Cette fois nous ne sommes pas mécontents...

– Mais les peaux que vous achetez, vous ne les transportez pas avec vous ?

– Non... Nous les faisons livrer par les Indiens à une station située dans la pampa, et là, des porteurs avec des voitures les transportent à

Buenos-Aires.

– Vous ne devez pas rencontrer grand monde dans ce désert ?

– Oh ! quelques trafiquants comme nous.

– Et vous ne craignez pas les Indiens ?

– Les Indiens n'attaquent jamais ceux qui viennent faire du commerce avec eux...

– Mais vous pourriez rencontrer des malfaiteurs ?

– Ils sont rares...

– Croyez-vous ?

– Certainement.

– J'ai cependant entendu dire que certains marchands avaient été dévalisés par des bandits.

Ces mots étaient à peine achevés que Tavernier, Laval et Rodriguez couchaient en joue les trois hommes, pendant que Beaucaire s'écriait :

– Haut les mains !...

Les trois bandits qui avaient reconnu leur

victime demeurèrent ébahis :

– Hein ! leur dit Rodriguez, vous ne vous attendiez pas à me retrouver, misérables !... vous m’avez ligoté, et vous espériez que je mourrais de faim dans la plaine... Je pourrais vous tuer...

– Allons ! rendez l’argent ! ordonna le Parisien.

Et comme les bandits ne se pressaient pas d’obéir, il ajouta :

– Si dans une minute vous n’avez pas rendu à monsieur ce que vous lui avez pris, nous vous fusillons.

Cette menace produisit son effet. Celui qui avait sur lui le portefeuille de M. Rodriguez mit la main à la poche.

– Attention, dit Laval, je vous surveille... Si vous sortez un revolver, tant pis pour vous...

Mais l’homme qui était terrorisé, ne chercha pas à se servir de l’arme qu’il avait sans doute dans sa poche.

Il s’approcha et tendit le portefeuille. M. Rodriguez s’en empara, fit le compte des billets

qui s'y trouvaient, puis déclara :

– Le compte y est...

Les trois bandits s'apprêtaient à faire demi-tour, mais Tavernier leur dit :

– Faites cinquante pas en arrière...

Ils obéirent, quand ils se furent éloignés suffisamment, Beaucaire essaya de prendre le départ, mais sans y parvenir. Le moteur faisait encore des siennes.

– Ne perdez pas de vue nos gredins, dit Tavernier, car ils seraient bien capables de faire feu sur nous.

Ce fut en effet ce qui arriva. Les trois misérables prirent leurs revolvers et se mirent à tirer.

– Tant pis ! dit le Parisien... C'est eux qui l'auront voulu...

Et visant un des hommes il l'abattit.

Les deux autres se couchèrent sur le sol et, en rampant, parvinrent à se dissimuler derrière un petit tertre de sable.

Merveilleusement protégés derrière ce rempart de fortune, ils continuèrent de tirer et leur feu devint menaçant. Une balle traversa la carlingue, une autre enleva le casque colonial de M. Paturel et une troisième se logea à quelques centimètres du réservoir d'essence.

La situation devenait grave.

Réfugiés dans leur appareil, les aviateurs tiraient aussi, mais leurs balles rebondissaient sur le sable devant la butte derrière laquelle s'abritaient les deux bandits.

XLIX

Juste punition

Le Parisien eut une idée. Il invita ses amis à se glisser hors de l'avion, du côté opposé à celui où se tenaient les deux hommes, et les aviateurs, protégés par leur appareil, poussèrent celui-ci sur la droite... et purent ainsi dominer leurs agresseurs. Laval et Tavernier les couchèrent en joue...

Se voyant perdus, les misérables jetèrent leurs revolvers et se rendirent.

– Apportez vos armes, commanda Tavernier.

Ils obéirent.

– Maintenant, leur dit Rodriguez, je vais vous signaler à la police de Buenos-Aires...

Les deux misérables courbèrent la tête sans répondre.

– Et dire ! s'écria Rodriguez, que j'ai eu confiance en vous... Qui aurait pu supposer que vous étiez des bandits... Si encore vous vous étiez contentés de me dévaliser, de m'enlever mon cheval et de me laisser dans la pampa... mais non... vous m'avez attaché et si ces braves aviateurs n'étaient pas venus à mon secours, je serais mort de faim... Ce que vous avez fait là est infâme et vous mériteriez que l'on vous mette à mort. Cette mauvaise action ne vous portera pas chance et un jour ou l'autre vous serez punis...

Les deux hommes courbèrent la tête sans répondre. Quand les aviateurs se remirent en route, ils voulurent aller reprendre leurs chevaux, mais ceux-ci, effrayés par les coups de feu, s'étaient enfuis.

– Ils n'ont que ce qu'ils méritent, dit Rodriguez.

– Je trouve, remarqua M. Paturel, qu'il était bien imprudent de vous engager dans la plaine avec ces individus que vous ne connaissiez pas.

– Ils m'avaient été présentés par un riche négociant de Buenos-Aires. Pouvais-je me

méfier ?

– Et le riche négociant savait quels étaient ces hommes ?

– Il me les avait chaudement recommandés...

– Vous ne trouvez pas cela louche ?

– Maintenant que j’y réfléchis, oui, je trouve que c’est assez bizarre, d’autant plus que je voulais prendre d’autres gens pour m’accompagner et que M. Benisto (c’est le nom du négociant) a fortement insisté pour que je prenne ces trois bandits...

– Vous êtes sûr de la moralité de ce M. Benisto.

– Ma foi... il est établi depuis un an à Buenos-Aires et jouit d’une excellente réputation commerciale.

– À votre place, je me défierais de cet individu.

– Oui, vous avez raison... Il était peut-être de mèche avec mes voleurs...

– Je serais assez tenté de le croire.

– Quand je serai arrivé à Buenos-Aires, j’irai trouver le chef de police et le mettrai au courant... Je profiterai de cette occasion pour lui faire part de mes soupçons... Je lui demanderai des renseignements sur ce M. Benisto. Vous allez à Buenos-Aires ?

– Oui, répondit Tavernier.

– Et vous consentez à me déposer dans cette ville ?

– Mais certainement.

– Oh ! quelle reconnaissance je vous devrai... mais par quel hasard étiez-vous dans la pampa ?

– Nous faisons le tour du monde, et l’Amérique du Sud est comprise dans notre itinéraire.

– Ah ! parfaitement... Je me souviens. Les journaux de Buenos-Aires ont parlé de vous... Mais c’est fabuleux ce que vous avez entrepris. Personne avant vous n’avait osé entreprendre un tel voyage.

– Il fallait bien que quelqu’un commençât.

– En effet... mais si je ne me trompe, vous

avez des concurrents, des Anglais, je crois ?

– Ils sont demeurés en arrière...

– Souhaitons qu'ils ne vous rejoignent plus, car je n'ai pas besoin de vous dire que je forme les vœux les plus sincères pour votre réussite.

– Je vous en remercie.

– Ne vous dois-je pas cela ? Sans vous, je serais mort dans la pampa... Ah ! messieurs, comment pourrais-je jamais m'acquitter envers vous...

– Ne parlons pas de cela... Nous avons fait ce que nous commandait le devoir, voilà tout.

– Ce que vous appelez devoir, moi je l'appelle générosité...

L

Nouvelles inquiétudes

Depuis quelque temps, Beaucaire avait ralenti son allure.

Tavernier l'interrogea par l'acoustique et il répondit qu'il n'était plus bien sûr de sa direction.

Tavernier consulta son compas et lui dit :

– Oblique un peu plus à droite...

Le passager, qui semblait connaître la région, donna quelques conseils...

– En obliquant à droite, dit-il, vous n'êtes pas sur la route de Buenos-Aires. Il faut au contraire suivre la direction que vous aviez prise tout à l'heure.

– Vous croyez ? fit Tavernier.

– J'en suis sûr... Je puis vous guider, car j'ai

bien repéré la route que j'ai prise avec mes trois bandits. Je reconnais l'endroit au-dessus duquel nous passons. Bientôt, nous allons apercevoir un campement indien, puis nous traverserons un arroyo. Ensuite, la pampa deviendra un peu plus accidentée, et nous pénétrerons dans la République Argentine, à la hauteur de Batria-Blanca... Il suffira alors de prendre la direction nord-est pour atteindre Buenos-Aires.

– Traverserons-nous encore beaucoup de campements indiens ? demanda le Parisien.

– Quatre ou cinq.

– Alors, il ne sera pas prudent d'atterrir.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que nous n'avons guère de chance avec les Indiens. Chaque fois que nous tombons chez eux, ils veulent nous massacrer...

– C'est étonnant... Les Araucans ne sont cependant point de méchantes gens.

– Pour nous, ils sont féroces..

– C'est étonnant.

– Cela tient, dit M. Paturel, à ce que nous voyageons en avion... Les Indiens prennent notre aéro pour un oiseau géant qui vient semer le malheur sur leur territoire.

– Ah ! en effet... Ils sont très superstitieux... et ce sont surtout les sorciers qui règnent dans les tribus. Ils sont les conseillers des Caciques, et ceux-ci n'entreprennent rien sans les consulter.

– Nous en avons eu la preuve...

– Bah ! vous pouvez, je crois, aller d'une traite à Buenos-Aires, sans être obligés d'atterrir.

– On ne sait jamais... Si le cheval est capricieux le moteur ne l'est pas moins, et c'est généralement à la minute où l'on a besoin de lui qu'il vous joue quelque tour... mais ne vous en plaignez pas... Si une panne ne nous avait pas forcés à nous poser sur le sol, nous ne vous aurions pas découvert...

– Alors, je bénis cette panne, fit M. Rodriguez en soupant... mais je souhaite que vous n'en ayez pas d'autre...

Il faisait une chaleur étouffante... Le soleil

semblait verser sur la terre du plomb fondu... Par instants, des nuages cuivrés glissaient dans le ciel, et disparaissaient, mais d'autres se reformaient aussitôt. Il n'y avait pas un souffle d'air...

Si ça continue, dit Laval, nous allons fondre.

Le thermomètre marque quarante-trois au-dessus, fit M. Paturel...

– C'est une température sénégalienne...

– En effet, dit M. Rodriguez, mais il est rare que dans ces régions il fasse aussi chaud. Cela nous annonce un orage...

– Si ce n'est qu'un orage, murmura Tavernier, ce n'est rien, mais je crains que nous n'ayons encore un coup de pampero.

– Ma foi, c'est la saison... Est-ce que votre aéro pourrait résister à ce vent furieux ?

– Oui, à condition que nous ayons le temps de gagner les régions supérieures avant qu'il arrive, mais on n'est généralement prévenu qu'au dernier moment.

– Ah ! le pampero arrive vite... quand on

commence à se méfier, il est déjà sur nous... Cependant, je ne crois pas que nous ayons un ouragan... un orage, c'est possible, mais les orages ne sont jamais bien terribles...

Beucaire qui se méfiait prenait peu à peu de la hauteur... Cependant, chose curieuse, dans les régions hautes où il croyait trouver du calme, il s'aperçut que les courants aériens étaient assez violents. Il s'éleva encore, mais plus il s'élevait, plus la brise était fraîche. Il prit le parti de redescendre et de se tenir à moyenne altitude.

– Si l'orage doit éclater, dit M. Rodriguez, ce sera vers trois heures de l'après-midi, pas avant.

– Vous croyez, fit Tavernier.

– C'est généralement ce qui arrive.

M. Paturel qui, depuis quelque temps, n'avait rien dit, éprouva le besoin de placer son mot.

– Messieurs, dit-il, le baromètre baisse et le thermomètre monte, c'est mauvais signe. Cela nous présage un ouragan... L'équilibre des couches atmosphériques va se trouver rompu et je crois que ça va taper ferme... Il est fort heureux

que nous ne soyons pas obligés d'atterrir, car nous serions encore une fois entraînés à travers la plaine et qui sait si cette fois notre aéro résisterait à la bourrasque... En l'air, nous ne craignons rien.

– À condition, répliqua Tavernier, que le vent ne dépasse pas une certaine vitesse à la seconde.

Beucaire faisait manœuvre sur manœuvre. Il tâtait l'air, comme on dit, mais ne parvenait pas à trouver une région calme. À la fin, il se décida à prendre encore de l'altitude, et trouva enfin une couche atmosphérique des plus calmes, mais il avait été obligé pour cela de s'élever à trois mille mètres...

Maintenant, au-dessous de l'aéro, les nuages se groupaient avec une rapidité étonnante, et la terre devint bientôt invisible...

– Je ne sais si je me trompe, dit M. Paturel, mais l'orage doit battre son plein en ce moment. Voyez les nuages... ils ne sont plus cuivrés comme tout à l'heure, mais d'un noir d'encre... et sentez-vous cette fraîcheur?... Sûrement que le pampero doit faire des siennes...

– Vos voleurs n’auront pas eu de chance, dit le Parisien... ils vont être joliment secoués, et peut-être vont-ils se trouver ensevelis sous les sables.

– Ce sera une punition méritée, avouez-le, fit M. Rodriguez...

LI

La plaine inondée

Malgré le ronflement du moteur, on entendait un grand mugissement semblable à celui d'une mer en furie ; de temps à autre des éclairs zébraient la nue et le tonnerre roulait avec un bruit épouvantable...

– Pourvu que notre électricité ne nous joue pas quelque tour, dit Tavernier.

– Vous croyez que cela pourrait arriver ? demanda M. Rodriguez...

– Ma foi... Je ne réponds de rien...

Cependant l'aéro filait toujours à une allure régulière. Le moteur ronflait avec vigueur.

– Quelle chance nous avons eue, dit le Parisien, de nous élever avant le commencement de l'orage... mais il s'en fallait de peu, hein ?

Avez-vous vu comme les nuages se sont formés vite... Ça me rappelle le voyage que j'ai fait en Méditerranée, quand j'étais dans la flotte de guerre. Nous étions partis de Toulon à bord du *Dupuy-de-Lôme* et nous nous dirigeons vers la rade de Villefranche... Le temps était superbe, le ciel d'un bleu éclatant et la mer était aussi calme qu'un lac... Au moment où nous passions devant l'embouchure du Var, nous avons senti une brusque fraîcheur. Le ciel n'a pas tardé à se couvrir, et un satané vent d'est s'est mis à souffler. En moins de vingt minutes, il était devenu d'une violence inouïe, et la mer dansait, je ne vous dis que ça... Jamais je n'ai vu une tempête comme celle-là... Heureusement que nous étions sur un bateau solide, mais nous étions joliment secoués. L'eau sautait sur le pont et parfois le recouvrait entièrement. Lorsque nous sommes passés devant Nice, nous naviguions, c'est le cas de le dire, dans une trombe d'eau... Ce n'est qu'à Villefranche que nous avons trouvé un peu de calme, mais ça dansait dur quand même dans la rade...

– Je connais cela, dit le commandant... La

Méditerranée est une mer très dure et très redoutée des navigateurs... Les tempêtes y sont fréquentes, et éclatent presque tout d'un coup...

– Je suis obligé de reconnaître que l'on est encore mieux en avion qu'en bateau...

– Pas toujours...

À ce moment, l'aéro eut une brusque secousse...

Mais Beaucaire veillait et l'appareil fut vite redressé.

– Tiens, on dirait que le vent monte, s'écria Laval...

– Oui, répondit Tavernier, mais nous n'avons rien à craindre... L'orage est fini... Vois les nuages qui, tout à l'heure nous masquaient la terre, se dissipent peu à peu.

– En effet...

– Et cette brise que nous ressentons ne durera pas longtemps.

– Tant mieux !...

Beucaire s'était remis en descente. On put

alors apercevoir la pampa. On eût dit un lac... L'eau avait submergé les bas fonds et s'étendait à perte de vue.

Je plains les Indiens qui ont leur campement dans la plaine, dit Laval...

– Oh ! ils sont habitués à ces orages, aussi, quand ils les voient venir, ils plient aussitôt leurs tentes, les roulent et les attachent à de solides piquets. Quant à eux, ils se réfugient derrière des monticules solidement épaulés et ils attendent la fin de la tourmente.

– Et leurs chevaux ?

– Les chevaux se couchent sur le sol, quand ils sentent venir l'orage. Il arrive parfois qu'ils sont traînés, emportés à d'assez grandes distances, mais il est rare qu'ils périssent. Il arrive que le sable les recouvre, mais ils savent se dégager rapidement.

– Ces pluies sont fréquentes ? demanda le Parisien.

– En cette saison, oui, mais le reste de l'année il ne tombe pas une goutte d'eau...

Le ciel avait repris son habituelle sérénité ; une douce fraîcheur avait remplacé la chaleur accablante qui régnait une heure auparavant.

– Voyez, dit M. Rodriguez, ces lacs que nous apercevons sont produits par les arroyos que la pluie fait déborder... Tant que cette eau n'aura pas été pompée par le sable, il sera très imprudent de s'aventurer dans la pampa. Avec chevaux et voitures, car ces convois risqueraient d'être entraînés par le courant des arroyos qui est souvent très rapide... Si par malheur vous étiez obligés d'atterrir vous risqueriez de vous engloutir.

– Pas de danger, fit le Parisien en riant... Notre aéro est en même temps hydravion... et il nous est souvent arrivé de l'éprouver sur mer...

– Je vois, dit M. Rodriguez, que vous avez profité de tous les perfectionnements modernes...

– Il le fallait, sans cela, il nous eût été impossible d'entreprendre un voyage comme le nôtre...

LII

Nouvel incident

Un peu avant la nuit, Beaucaire qui se sentait sans doute fatigué crut devoir atterrir. Il choisit pour ce faire un grand terrain sec et s'y posa sans incident...

– Francis, dit-il, vois un peu le moteur... Il m'a l'air de chauffer...

Le gosse se mit immédiatement à l'ouvrage. L'endroit où Beaucaire avait atterri était voisin d'un arroyo dont on entendait les eaux rouler avec fracas.

Tout d'abord, les aviateurs s'inquiétèrent, mais ne tardèrent pas à se rassurer. Le fleuve était entouré de dunes assez élevées, il ne pouvait point sortir de son lit. Les aviateurs étaient donc tranquilles quand tout à coup la violence du

courant rompit une de ces digues naturelles et l'eau se répandit à flots dans la plaine avec un sourd mugissement.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la nappe liquide se rua vers les sables. L'avion fut emporté et M. Paturel ainsi que M. Rodriguez, qui avaient mis pied à terre furent emportés. Par bonheur, M. Paturel put saisir un tronc d'arbre auquel il se cramponna, mais M. Rodriguez n'eut pas cette chance. Néanmoins, comme il savait nager, il parvint à atteindre un terrain ferme sur lequel il se hissa. Les deux hommes étaient sauvés, mais ils se trouvaient maintenant très loin de l'aéro.

Parviendraient-ils à le rejoindre ?

Les aviateurs demeurés à bord, les appelèrent à grands cris.

M. Paturel, qui n'était pas très loin, répondit aussitôt :

- Me voilà ! Au secours ! Au secours !...
- Essayez de revenir.
- Impossible...

La situation était délicate. L'eau n'était pas assez profonde pour que l'aéro pût être utilement transformé en hydravion.

Que faire ?

Le Parisien, débrouillard comme toujours, prit une planche de la carlingue et sur cet esquif de fortune se lança dans la plaine liquide. Il s'était assis sur la planche et se servait de ses mains comme d'avirons. Il parvint ainsi jusqu'à l'endroit où se trouvait M. Paturel. Le pauvre savant n'en menait pas large...

Recroquevillé sur son tertre, il avait l'air d'un bouddha.

– Attendez, dit Laval, je vais vous délivrer...

Ce disant, il se laissa glisser de sa planche, et constata qu'il avait à peine de l'eau jusqu'à la ceinture.

– Pas de danger ! dit-il, vous ne vous noierez pas... Venez.

Mais M. Paturel effrayé par la masse d'eau qu'il voyait devant lui n'osait bouger de sa place.

– Voyons... Qu'est-ce que vous attendez ?

– Vous savez bien que je ne suis pas un nageur.

– Vous n’aurez pas à nager... d’ailleurs, je vous tiendrai.

– Non... non... je n’oserai jamais.

– Alors, attendez... vous allez vous mettre à califourchon sur cette planche... et je vous pousserai.

Le vieux savant se décida. Il rampa jusqu’à la planche, essaya de se mettre dessus, mais maladroit comme toujours, il tomba à l’eau.

Le Parisien le releva aussitôt, l’assit tant bien que mal sur la planche et poussa cette dernière. Tout alla bien d’abord... au fur et à mesure qu’on avançait, l’eau devenait moins profonde.

Tout à coup, Laval sentit le sol manquer sous ses pieds... Il était tombé dans un trou.

La secousse avait été si violente qu’il avait lâché la planche, et celle-ci ne se trouvant plus maintenue avait chaviré, M. Paturel était de nouveau tombé à l’eau et cette fois il but une goutte sérieuse. Ce ne fut pas sans difficulté que

Laval parvint à le recaler sur le bout de bois.

Enfin on regagna l'aéro qui se trouvait sur un terrain presque sec...

– Ah ! mes amis ! s'écria M. Paturel, j'ai bien cru que je ne vous reverrais pas ! Sans cet excellent Laval je me serais noyé... Je commençais déjà à suffoquer...

– Et M. Rodriguez ? demanda Tavernier.

– Nous ne l'avons pas aperçu, répondit le Parisien.

– Le malheureux ! il se sera noyé... Décidément, il joue de malheur...

– Il sait nager, je crois...

Pendant que M. Paturel changeait d'habits dans la carlingue, M. Rodriguez revint.

– Me voilà, dit-il...

– Ah ! fit Tavernier, nous étions déjà inquiets.

– Il est fort heureux que j'aie pu m'arrêter à temps, car l'eau filait joliment vite... Voyez-vous que j'aie été entraîné jusqu'à l'endroit où se trouvent mes deux ennemis.

– Ils ne vous auraient pas manqué.

– C’est certain... et ils auraient vite fait main basse sur mon portefeuille... mais à propos, mes billets de banque doivent être trempés.

Ce disant, M. Rodriguez ouvrait son portefeuille. Celui-ci fort heureusement était, dans l’intérieur, doublé de caoutchouc, de sorte que les billets étaient demeurés intacts...

L’eau devait considérablement creuser le sable, de sorte que l’avion se trouvait calé et que l’on eut toutes les peines du monde à le dégager. Enfin, on y parvint, mais quand on voulut repartir, ce fut impossible.

Le terrain était mou, gluant et les roues de caoutchouc patinaient sur place...

– Rien à faire, déclara Tavernier, il faut attendre que le soleil ait séché le sol...

LIII

Le puma

Les aviateurs remontèrent dans la carlingue et s'y installèrent tant bien que mal en attendant le jour. Ils ne tardèrent pas à s'endormir, sauf M. Rodriguez et Francis... Cependant M. Rodriguez finit par céder au sommeil et Francis sentait déjà ses yeux se fermer quand il crut entendre marcher. Il se pencha sur la carlingue, regarda, mais ne vit rien. Il crut que c'était le sol qui craquait en séchant, mais bientôt le bruit reprit. On eût dit que quelqu'un rampait près de l'aéro. « Si c'étaient des Indiens », pensa Francis. Il regarda de nouveau et vit une forme noire qui se mouvait à faible distance.

Cette fois, il réveilla ses compagnons.

– Qu'y a-t-il ? demanda Tavernier.

– Commandant, répondit le gosse, il se passe quelque chose qui n'est pas naturel. Il y a des gens qui rôdent autour de notre appareil.

– Ah ! ah ! fit Tavernier... prenez vos fusils...

Le silence s'était rétabli.

– Est-ce que tu n'aurais pas rêvé, petiot ? demanda le Parisien.

– Non... non, répondit Francis, je suis absolument sûr d'avoir vu quelque chose.

– Mais quoi ?

– Une forme noire... qui semblait ramper sur le sol... et tiens, regarde...

– En effet... qu'est-ce que c'est que ça... Ce n'est pas un Indien pour sûr... Ce n'est pas un cheval non plus... oh ! mais dis donc, ça m'a l'air d'être une bête féroce... Fais jouer le projecteur, moi, je me tiens prêt à tirer.

Francis obéit et, dans le cône lumineux du projecteur, on aperçut un animal qui ressemblait assez à un tigre.

– C'est un puma, dit M. Rodriguez.

– Une bête féroce ? demanda le Parisien.

– Oui.

– Alors... attendez... je vais la descendre.

Il épaula et fit feu. On entendit un rugissement et l'on vit la bête rouler sur le sol, mais elle se releva presque aussitôt.

– Il paraît que je l'ai manquée, dit Laval.

Et il tira de nouveau. Cette fois, l'animal fit un bond formidable, puis retomba sur le sol avec un bruit sourd.

– Je crois qu'elle en a, dit le Parisien.

Et il s'apprêtait à enjamber la carlingue quand Tavernier le retint :

– Tu n'es pas fou, dit-il... Attends au moins qu'il fasse jour... Si la bête n'était pas morte...

– Oh ! elle l'est sûrement.

– Tu n'en sais rien...

Laval n'insista pas, mais il était impatient de voir quel animal il avait tué...

– C'est peut-être un tigre, dit-il.

– Non... fit M. Rodriguez... il n'y a pas de tigres dans la pampa. Les seules bêtes féroces qu'on y rencontre sont le puma... et quelquefois le jaguar...

– Quel que soit l'animal, je retiens la peau...

– Elle te revient de droit, dit le commandant, mais tu ne penses pas que nous allons emporter une peau de bête à bord.

– Et pourquoi pas ?

– Parce qu'elle infecterait la carlingue...

– C'est vrai... nous ne pouvons la tanner sur place... Tant pis !... j'en serai quitte pour photographier l'animal.

Quand le jour se leva, tout le monde alla voir la bête que Laval avait tuée. Ainsi que l'avait supposé M. Rodriguez, c'était bien un puma qui, chassé de son repaire par les eaux, était venu chercher un endroit sec dans la plaine.

Le puma appelé aussi cougar a le pelage d'un roux fauve presque uniforme. Sa tête est, par sa structure, analogue à celle du chat. Le cougar est moins féroce et plus facile à tuer

que le jaguar. Il grimpe sur les arbres, mais c'est un animal de plaine plutôt qu'un animal des bois.

Il attaque rarement l'homme, à moins qu'il ne soit blessé. Il est de forte taille et d'un aspect assez effrayant, car il rappelle un peu la lionne.

– Eh bien, dit Laval, je crois que voilà une belle pièce.

– Oui, fit M. Paturel qui crut aussitôt devoir donner sur le puma des détails circonstanciés.

Il prétendit que cette bête s'apprivoise facilement et que certains Indiens s'en servent comme de chiens de garde...

– Je ne m'y fierais pas, murmura le Parisien.

– C'est cependant la vérité, affirma M. Paturel.

– Je vous crois, mais je n'aimerais pas garder une bête pareille dans mon appartement... D'abord ça serait très encombrant, et ensuite je ne serais guère rassuré...

M. Rodriguez crut devoir atténuer un peu les affirmations de M. Paturel.

– Le puma, dit-il, peut en effet s'apprivoiser, mais il n'est jamais bien fidèle... De plus, s'il craint l'homme, il n'aime pas les enfants et n'hésite pas à se jeter sur eux...

Cette dissertation sur les pumas s'arrêta net, on venait d'entendre un galop de chevaux...

– Attention ! cria Laval... voilà des Indiens !...

– Et ils viennent droit sur nous, fit M. Rodriguez.

LIV

Nouveaux Indiens

Il était impossible de repartir, car le terrain était toujours aussi gras. Il fallait se défendre.

– Cette fois, dit M. Paturel, je crois que nous ne pourrons point tenir tête à ces Indiens...

– Qui sait ? répondit le Parisien en prenant son fusil.

Cependant les Indiens s'étaient arrêtés à cent mètres environ de l'aéro, et ne bougeaient plus.

– Tiens, qu'est-ce qu'ils ont, dit Laval, est-ce qu'ils seraient effrayés par notre appareil. Cela n'aurait rien d'étonnant...

– On dirait, fit Tavernier, qu'ils n'ont pas de mauvaises intentions.

– Est-ce qu'on peut savoir, répondit

Beucaire, avec ces gens-là il faut se tenir sur ses gardes. En tout cas, ne tirons pas sur eux, attendons qu'ils nous attaquent. Si nous ne sommes pas attaqués avant une heure, il y aura du bon, car le sol sera sec et nous pourrons nous enlever.

– Peut-être le pourrions-nous maintenant ? dit M. Paturel.

– Non, vous voyez bien que la terre est encore humide.

– Si on essayait quand même ?

– Ce serait une vaine tentative.

– À votre place, je tenterais la chance.

– Vous allez voir qu'il n'y a absolument rien à faire.

On mit le moteur en marche, l'hélice tourna, mais l'appareil patina, puis s'embourba davantage.

– Vous voyez, dit Beaucaire...

– Diable !... nous voilà propres.

Les Indiens étaient toujours à la même place.

Évidemment l'aéro les effrayait, et ils n'osaient avancer.

Enfin un cavalier s'approcha, tenant à la main une branche qu'il agitait.

– Que veut-il celui-là ? dit Laval.

– Parbleu ! il veut parlementer, répondit Tavernier.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr, attendez, vous allez voir.

Et le commandant se mit à agiter les bras.

L'Indien s'approcha encore. Arrivé à vingt mètres de l'aéro, il s'arrêta.

– Parlez-lui, dit M. Paturel à Beaucaire. Il doit comprendre l'espagnol.

– *Vende Usted aca !* dit Beaucaire.

– *Buenos dias, senior,* répondit l'Indien.

Et la conversation continua.

– Que désirez-vous ?

– Le Cacique veut vous voir.

– Pourquoi ?

- Pour vous souhaiter la bienvenue.
- Ou pour nous faire prisonniers.
- Non... Le Cacique n'est pas l'ennemi des frères blancs.
- Dis-lui de venir.

Le cavalier salua, fit volte-face et alla rejoindre ses compagnons.

– Ça ne vous semble pas bizarre tout cela ? demanda M. Paturel.

– Bah ! nous allons bien voir, répondit Beaucaire. Il se peut que le Cacique ne soit pas l'ennemi des blancs.

– Les autres non plus n'étaient pas nos ennemis. Ils ne se méfiaient que de notre aéro qu'ils prenaient pour une bête fantastique. Ceux-là doivent être dans les mêmes dispositions d'esprit, et la preuve, c'est qu'ils n'osent pas avancer... S'ils n'avaient pas peur de votre appareil, il y a longtemps qu'ils nous entoureraient.

– Nous allons bien voir. Si le Cacique se décide à venir, je lui parlerai et verrai bien quelles sont ses intentions...

LV

Aimable entrevue

Un quart d'heure s'écoula. Là-bas, les Indiens parlementaient.

– Ils mettent du temps à se décider, dit le Parisien.

– Oui, plutôt, répondit M. Paturel. Ah ! si le sol pouvait sécher. Ce que nous leur tirerions notre révérence !

Enfin, il y eut un mouvement parmi les Indiens, et on vit s'avancer un cavalier coiffé d'un bonnet à plumes et vêtu d'un ample manteau rouge.

– Pour sûr, c'est le Cacique, dit Laval.

C'était lui, en effet ; arrivé à dix mètres de l'aéro, il arrêta son cheval, salua et dit :

– *Buenos dias, senor, salud.*

Beucaire lui répondit :

– Sois le bienvenu, grand chef... car tu es certainement le Cacique.

– Oui, je suis le Cacique.

– Que nous veux-tu ?

– Vous offrir la yerba maté et la caña.

– Tu es bien aimable, mais je dois te dire que nous nous méfions un peu des propositions des Indiens. Tes frères ont failli nous mettre à mort et nous ne tenons pas à tomber encore dans quelque guet-apens.

– Un mensonge n'est jamais sorti de mes lèvres, répondit le Cacique, si je t'invite à venir parmi nous, c'est pour fêter ton arrivée dans la pampa.

– Mais n'as-tu pas peur de l'oiseau géant ?

Le Cacique sourit :

– L'oiseau géant, dit-il, n'est pas plus animé que les montagnes que l'on aperçoit là-bas.

– Cependant, il vole, il plane dans les airs.

– Oui, parce que vous avez un appareil qui le met en marche. Les grands paquebots sont aussi des êtres inanimés, et cependant ils marchent, se meuvent, traversent les océans.

– Alors, tu ne crois pas comme tes frères que nous sommes des êtres diaboliques venus pour semer la mort et la ruine dans la pampa ?

– Non...

– Alors pourquoi tes hommes ont-ils peur de nous ?

– Parce que mes hommes n’ont jamais vu d’appareils comme celui-ci.

– Et toi, tu en as vu ?

– Non seulement j’en ai vu, mais je suis monté à bord de l’un d’eux.

– Où cela ?

– À Buenos-Aires...

Veux-tu également monter à bord de celui-ci ?

– Oui, si vous le permettez.

– Viens.

Le Cacique ne se fit pas prier. Il descendit de cheval et quelques secondes après montait dans la carlingue.

– Vous voyez, dit-il, je n’ai pas peur... avant d’avoir vu un *aroplane* (il ne pouvait dire aéroplane) moi aussi je croyais que c’était un oiseau géant. Nous autres, dans la pampa, nous sommes peu au courant des nouvelles découvertes. La première fois que j’ai vu une voiture sans chevaux qui filait comme le vent, j’ai été très effrayé, mais depuis, j’ai appris que ces voitures sans chevaux s’appelaient des automobiles, et qu’il y en avait des milliers par le monde. Quoique vivant dans cette plaine, je ne suis pas un sauvage, et sais me rendre compte de ce que je vois. Mes hommes cependant sont un peu méfiants, car ce sont des gens simples, mais ils ont confiance en moi et du moment que je leur assure qu’ils n’ont rien à craindre, ils me croient.

– Je vois, dit Beaucaire, que tu es un homme intelligent. Il serait à souhaiter que tous les Indiens qui habitent la pampa fussent comme toi, malheureusement ils sont demeurés sauvages et

ignorants et considèrent comme une chose fantastique tout ce qu'ils ne comprennent pas. Ils ont failli nous mettre à mort, et c'est miracle que nous ayons pu leur échapper.

– Il ne faut pas trop leur en vouloir, ils ne sont jamais sortis de la pampa. Moi-même j'étais comme eux, mais des frères blancs qui sont venus ici, il y a deux ans, m'ont initié aux nouvelles découvertes de l'humanité et, aujourd'hui, rien ne m'étonne.

– Lis-tu les journaux ? demanda Beaucaire.

– Quelquefois. Des voyageurs m'apportent les journaux qui paraissent à Buenos-Aires, et je puis ainsi me rendre compte de ce qui se passe dans le monde... C'est ainsi que j'ai appris qu'il y avait eu une grande guerre en Europe et que des milliers de soldats avaient été tués. Il n'y a pas qu'ici que les peuples se battent entre eux... Dans les pays civilisés, les hommes se font aussi la guerre, ce qui prouve qu'ils sont aussi sauvages que nous.

– Ton raisonnement est très juste...

- Je raisonne comme on doit raisonner.
- Alors, tu veux fêter notre bienvenue ?
- Oui... je suis toujours heureux de m'entretenir avec les étrangers parce qu'ils m'apprennent beaucoup de choses... Je veux aussi qu'ils puissent dire, quand ils retournent dans leur pays, qu'il y a dans la pampa des tribus qui accueillent avec bienveillance les voyageurs.
- C'est que nous sommes pressés.
- Vous pouvez bien passer quelques heures sous ma tente.
- Nous ne demanderions pas mieux, mais nous devons de nouveau nous élever dans les airs, car nous avons des concurrents qui vont peut-être nous rejoindre, et nous tenons à arriver les premiers en France.
- C'est donc une course que vous faites ?
- Oui... tu l'as dit.
- Pourquoi alors vous êtes-vous arrêtés.
- Parce que nous avons besoin d'atterrir, et nous allons reprendre notre vol, mais le terrain

est détrempe et cela nous est impossible. Il faut que nous attendions que le soleil ait séché la terre, ce qui ne saurait tarder.

– Je regrette que vous ne puissiez accepter mon invitation... Donnez-moi au moins un souvenir qui me rappellera votre visite dans la pampa.

Beucaire remit sa montre au Cacique, en disant :

– Voici le seul cadeau que je puisse te faire.

– Je te remercie, mon frère... À mon tour permets-moi de t’offrir cette pipe.

Et le Cacique remit à Beaucaire une pipe fortement culottée. On se serra les mains et on se sépara.

Le Cacique remonta à cheval et alla rejoindre ses hommes.

– Maintenant, dit Tavernier, il s’agirait de repartir.

On essaya de mettre l’avion en marche, mais il était tellement embourbé qu’il ne put bouger de place. On voulut le dégager, mais cela fut impossible.

– Eh bien, nous voilà frais, dit le Parisien.

Vingt fois il renouvela la tentative, vingt fois elle échoua.

LVI

Ombres inquiétantes

La perspective de passer la nuit dans la pampa inquiétait fort les aviateurs.

Ils essayèrent encore de décoller l'avion ; il bougea un peu, mais ce fut tout...

– Ce maudit terrain ne séchera donc pas, dit Laval... Si encore nous avons des planches ou des branches d'arbres, nous pourrions faire une sorte de trottoir sur lequel glisserait notre avion.

– Oui, mais nous n'avons rien de tout cela, dit Tavernier. Il faut attendre. La terre a été tellement détrempée qu'elle ne sera pas sèche avant demain.

– Alors, il faut camper ici.

– Pas moyen de faire autrement.

Quand vint la nuit, les aviateurs s'installèrent dans la carlingue, et prirent la garde à tour de rôle pour éviter toute surprise.

– Bah ! dit M. Paturel, nous n'avons guère à craindre les Indiens maintenant. Nous sommes loin des tribus sauvages qui voulaient nous mettre à mort...

– En sommes-nous si loin que ça ? fit Laval.

– Oh ! certainement... Nous nous trouvons maintenant chez les Tchuelches qui sont de braves gens.

– Moi, je me méfie des Indiens... Pour peu qu'un de leurs sorciers leur monte encore la tête, nous verrons apparaître une bande de furieux... et allez donc vous défendre en pleine nuit contre une tribu de sauvages.

– Espérons que nous n'aurons pas leur visite. D'ailleurs, en admettant qu'ils rôdent dans la plaine, la nuit ils ne pourront pas nous apercevoir.

– Maintenant, je ne dis pas, mais tout à l'heure la lune va se lever, et notre aéro sera visible. Enfin, espérons quand même... mais il serait

prudent de ne pas s'endormir.

Tout était calme dans la pampa. Parfois, on entendait le cri de quelque bête, puis tout rentrait dans le silence. M. Paturel et Beaucaire s'étaient endormis. Tavernier, Francis et Laval veillaient.

Tout à coup le Parisien dit à voix basse :

– Commandant, il me semble que j'ai entendu un bruit de voix.

Le commandant prêta l'oreille.

– Non, dit-il au bout d'un instant, je n'entends rien.

– Écoutez...

– Oui, en effet, mais est-ce un bruit de voix...

– Que voulez-vous que ce soit ?

Tous trois étaient attentifs.

– Je crois avoir aperçu une ombre, là, sur la droite, dit Francis.

– Moi aussi, fit le Parisien...

Tavernier jugea prudent de réveiller ses compagnons.

– Hein ? qu’y-a-t-il ? murmura M. Paturel en se frottant les yeux...

– Chut !... fit le commandant.

M. Paturel s’empara aussitôt de son fusil. Beaucaire l’imita. Et quelques minutes s’écoulèrent.

– On n’entend plus rien, dit Tavernier. Peut-être que nous nous sommes trompés. La nuit, il y a dans la plaine des bruits bizarres.

– Mais cette ombre que Francis et moi avons aperçue, répondit Laval.

– C’est peut-être encore un puma qui vient nous rendre visite.

– Il serait à souhaiter que ce ne fût qu’un puma.

– Si c’étaient des Indiens, ils nous auraient déjà attaqués...

– En effet.

– Si on faisait marcher le projecteur, proposa le Parisien.

– Non, répondit Tavernier. Si nous ne sommes

pas menacés, à quoi bon attirer l'attention des Indiens qui sont peut-être là-bas dans la plaine.

– Voyez-vous, fit Laval, que ce vieux singe de Cacique nous ait monté le coup.

– Non... affirma Beaucaire... il nous a parlé avec sincérité... je répons de lui.

– Ces gens-là sont si bizarres...

– S'il était réellement notre ennemi, il aurait déjà lancé ses gens contre nous... Et puis, quel intérêt aurait-il à nous attaquer... Non... Ce n'est pas cela...

Les aviateurs demeurèrent un moment silencieux. La lune venait de se lever et répandait sur la pampa une grande lueur veloutée.

Tout à coup un cri s'éleva.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? fit le Parisien.

– C'est le cri d'un animal, répondit Beaucaire.

– Je ne crois pas, fit M. Paturel... Je croirais plutôt que c'est un cri humain.

– Un signal peut-être, dit Laval... Ma foi, tenons-nous prêts. Prenez vos fusils, moi je

prépare le projecteur...

– Oh ! cette fois, dit Francis, j'ai aperçu des hommes.

– Moi aussi, fit M. Paturel... des hommes qui couraient... Tenez, regardez là-bas...

– En effet, répondit Tavernier...

Déjà M. Paturel avait braqué le canon de son fusil dans la direction des silhouettes qu'il avait aperçues.

– Ne tirez pas encore, commanda Tavernier.

LVII

Vaine alarme

Une vive anxiété s'était emparée des aviateurs. À qui allaient-ils avoir affaire ? S'ils étaient attaqués par les Indiens, ils ne pouvaient pas espérer sortir vainqueurs de la lutte qui allait s'engager, car leurs ennemis seraient certainement très nombreux. Ils en tueraient quelques-uns, mais les autres arriveraient jusqu'à l'aéroplane et ce serait la fin. En tout cas, les braves Français étaient décidés à se défendre courageusement.

Francis et le Parisien aperçurent encore des silhouettes noires qui passaient et repassaient à faible distance, puis ils ne virent plus rien.

Énervés par l'attente, les aviateurs se demandaient s'ils ne devraient pas faire feu sur

les formes noires qu'ils apercevaient. Ce sont généralement ceux qui attaquent les premiers qui ont des chances de vaincre.

Tavernier consulta Beaucaire. Celui-ci était hésitant.

Le Parisien dit tout à coup au commandant :

– Si vous m'en croyez, il serait bon de faire marcher le projecteur. Nous saurions ainsi à quoi nous en tenir.

– Attendons encore, répondit Tavernier.

– Je crois que c'est un tort. D'une minute à l'autre, nous pouvons nous trouver surpris. Et puis la lueur de notre projecteur effrayera certainement les Indiens...

– Oui, tu as peut-être raison, eh bien, va.

Laval ne se le fit pas répéter. Il prépara son appareil.

– Ça y est, dit-il...

– Eh bien, éclaire la plaine.

Presque aussitôt une lueur blanche se répandit sur la pampa, et les aviateurs éclatèrent de rire.

Les formes noires qu'ils avaient prises pour des Indiens, c'étaient des guanacos qui, intrigués sans doute par la présence de l'aéro, rôdaient autour sans oser s'en approcher.

Le guanaco est une sorte de mammifère ruminant du genre lama. Sa taille est un peu plus forte que celle de ce dernier, son dos arqué, son pelage châtain uniforme. La longueur totale du guanaco atteint près de deux mètres, sa hauteur environ un mètre cinquante. Il habite les montagnes, mais descend souvent dans les plaines.

Il vit en troupes nombreuses. Plus vif, plus léger que le lama, il court comme le cerf, et grimpe comme le chamois sur les rochers les plus escarpés.

Lorsqu'ils aperçoivent l'homme, ils le regardent avec étonnement, puis soufflent des narines et hennissent à peu près comme les chevaux.

On fait au guanaco une chasse acharnée pour avoir sa toison, bien qu'elle soit courte, dure et ne puisse servir qu'à faire des tissus grossiers. Avec

sa peau, les Indiens se font des manteaux, qu'ils peignent en rouge ou en bleu.

– Hein ? s'écria Laval, voyez que j'ai bien fait de lancer un coup de projecteur, car sans cela nous serions encore sur le qui-vive et nous attendrions une attaque des Indiens... Voyez comme on s'alarme souvent pour rien. Maintenant nous sommes tranquilles et pourrons enfin prendre un peu de repos.

– Oui, fit M. Paturel, vous avez raison... Reposons-nous...

Les aviateurs s'étendirent de nouveau dans la carlingue, et Laval qui déclara n'avoir pas sommeil demeura de faction.

La nuit s'écoula sans incidents. Quand le jour parut, on essaya de décoller l'aéro, et l'on y parvint enfin.

– Ah ! c'est pas malheureux, dit le Parisien. Maintenant, nous n'avons plus qu'à reprendre notre vol.

Un quart d'heure après, l'avion planait de nouveau dans les airs, mais il fallut encore

atterrir.

– Décidément, murmura Tavernier, nous avons la guigne.

– Ne prononcez pas ce mot-là, commandant, répliqua Laval, dites-vous au contraire que tout ira bien...

– Tu as raison, répondit le commandant. Et puis nous aurions tort de nous plaindre, car en somme nous avons été assez heureux jusqu'ici.

L'avion s'était posé sur le sable, à quelque distance de petits monticules derrière lesquels on apercevait les toits pointus de tentes.

– Oh ! oh ! fit M. Paturel, nous sommes ici dans le voisinage d'un campement d'Indiens...

– Croyez-vous ? demanda Tavernier.

– Tenez, regardez...

LVIII

Une invitation

Le commandant se haussa dans la carlingue sur la pointe des pieds et déclara :

– En effet... mais il faut croire que les Indiens ne nous ont pas entendu venir, car sans cela ils seraient déjà autour de nous. Enfin, espérons que nous aurons réparé avant qu'ils arrivent...

Il avait à peine prononcé ces mots que les Indiens faisaient leur apparition.

– Ça y est, dit le Parisien, nous n'avons plus qu'à faire parler la poudre.

– Pas d'imprudences, répliqua Tavernier, attendons. Ces gens n'ont peut-être pas de mauvaises intentions...

– Vous croyez ?

– Dame, nous allons voir.

Les Indiens ne semblaient pas en effet animés de mauvaises intentions. Ils s’approchaient en poussant des cris, qui étaient plutôt des cris de joie, et les aviateurs aperçurent bientôt parmi eux le Cacique qui, la veille, leur avait rendu visite à bord de leur aéro.

– Tiens, s’écria le Parisien, voici le vieux macaque qui a donné une pipe au patron.

Le Cacique s’avançait, tout souriant.

Arrivé près de l’aéro, il s’inclina, et dit:

– C’est bien aimable à vous d’être venus me rendre visite. Je ne vous attendais pas, mais puisque vous êtes dans mon campement, vous ne refuserez pas, je pense, de venir sous ma tente.

Les aviateurs ne pouvaient refuser. Ils laissèrent l’avion sous la garde de Francis et de Laval, et suivirent le Cacique, pendant que les Indiens poussaient des cris d’allégresse.

Ce cacique s’appelait Manjeké. Il était le plus redouté et le plus puissant de la pampa, car sa tribu se composait de plus de trois cents hommes,

aussi ne se risquait-on jamais à l'attaquer.

Il vivait d'ailleurs en paix avec ses voisins depuis qu'il avait fait un exemple, c'est-à-dire depuis qu'il avait châtié cruellement une peuplade qui lui avait déclaré la guerre.

Ne troublant la tranquillité de personne, Manjeké entendait qu'on le laissât vivre en paix. Ses ennemis s'étaient une nuit introduits dans son campement, avaient massacré des gardiens de troupeaux, et s'étaient emparés de bœufs et de juments.

Manjeké n'avait pas perdu un instant.

Dès le lendemain, il réunissait ses hommes et se mettait à la poursuite des voleurs. Il les eut bientôt découverts et alors, il fut pour eux sans pitié. Il les massacra tous, et laissa leurs cadavres exposés dans la plaine autour d'un poteau où se détachait une grande pancarte sur laquelle on lisait : « Ainsi périssent ceux qui s'attaquent au Cacique Manjeké. »

Cela avait servi d'exemple, et depuis lors, jamais on ne s'était risqué à venir lui prendre ses

troupeaux.

Manjeké n'était point cruel ; c'était un homme juste qui entendait se faire respecter. Maintenant, il était craint, et les Indiens pillards ne s'aventuraient plus sur ses domaines. Il se livrait en grand au commerce des bestiaux et allait souvent vendre bœufs, vaches, chevaux et moutons à Buenos-Aires. C'est ainsi qu'il s'était familiarisé avec les gens civilisés, et avait pris, à leur contact, cette politesse et ce langage choisi qui avaient tant étonné les aviateurs.

Il les reçut sous sa tente, une tente immense en peau de guanaco, remplie de trophées et d'armes de toutes sortes.

– Mes frères blancs, dit-il, ne refuseront pas, je pense, d'assister à la grande fête que je donne demain.

– Hélas ! répondit Beaucaire, nous sommes malheureusement obligés de repartir.

Le Cacique fronça le sourcil.

– Mes frères blancs, fit-il, ne me feront pas cette injure. Ils seront d'ailleurs les premiers

blancs qui assisteront à la fête du Wuaralka...
S'ils refusaient, je croirais qu'ils me méprisent.

– Nous avons au contraire pour toi beaucoup d'estime, répondit Beaucaire, mais tu sais que nous faisons le tour du monde, et que nous avons des concurrents derrière nous...

– Je le sais, mais vous n'êtes pas à vingt-quatre heures près... Si vous étiez si pressés que cela, vous ne vous seriez pas arrêtés ici...

– C'est malgré nous...

– Et combien comptiez-vous demeurer de temps à terre ?

– Quelques minutes...

– Allons... je vous retiens... vous ne pouvez me refuser d'assister à une fête qui est une des plus belles de la pampa.

– Soit, dit Beaucaire, nous resterons...

– À la bonne heure, fit le Cacique.

– Et quand commence cette fête ?

– À la tombée de la nuit. Elle se prolongera plusieurs jours, mais c'est ce soir qu'elle sera la

plus brillante...

Les aviateurs retournèrent à l'aéro pour prévenir Francis et Laval.

– Nous sommes invités par le Cacique, dit le commandant, et nous sommes obligés de passer la nuit ici.

– Oh ! à votre place, je me méfierais, répondit le Parisien.

– Non, il n'y a rien à craindre, ce Cacique est un excellent homme.

– Vous croyez, mais vous ne le connaissez pas plus que ça... S'il allait vous assassiner.

– Pas de danger...

– En tout cas, Francis et moi, nous veillerons et nous tiendrons prêts à la première alerte. Si vous étiez menacés, vous n'auriez qu'à rappliquer vivement, et nous filerions aussitôt...

LIX

Un repas chez le Cacique

Déjà, dans le campement indien, les hommes plantaient des piquets, tapissaient le sol de feuillage, ornaient les tentes de banderoles multicolores et se peignaient le visage en rouge et en bleu. C'est l'usage, en effet, chez certaines peuplades de la pampa de se peindre la figure, mais les hommes peignent aussi la tête et les pattes de leurs chevaux. Les femmes préparaient des mets bizarres qu'elles empilaient dans de grands pots de terre cuite. D'autres roulaient des tonneaux contenant la caña, liqueur faite avec des cannes à sucre et qui, après avoir fermenté, grise comme l'alcool.

Pendant qu'avaient lieu ces préparatifs, le Cacique se faisait dessiner sur la poitrine par un peintre de la tribu des ornements bizarres.

Enfin il revêtit un grand manteau de peau de guanaco, coiffa son bonnet de plumes, attacha autour de ses reins une ceinture de cuir fauve ornée de dents de puma, et chaussa des bottes rouges agrémentées de dessins étranges...

À la tombée de la nuit, un grand cri s'éleva et les Indiens se rendirent tous à la tente du Cacique auquel ils donnèrent une aubade.

Leurs instruments consistaient en flûtes faites avec des roseaux, en tambours recouverts de peaux de guanaco et en gongs fabriqués avec de grandes pierres plates.

Ce fut bientôt une épouvantable cacophonie qui semblait cependant fort agréable au chef.

L'aubade terminée, les femmes vinrent apporter au chef des branches d'arbre odoriférantes et entonnèrent un chant où les mots « *Wuaralka... majaki, majaka* » revenaient à chaque instant.

Beaucaire, Tavernier et M. Paturel assis sous la tente aux côtés du chef avaient peine à garder leur sérieux.

Bientôt, Manjeké sortit de sa tente.

Ils le suivirent.

Le chef se rendit au milieu du camp où les Indiens avaient élevé un monticule de sable, qu'ils avaient recouvert d'étoffe et de peaux de guanaco.

Le Cacique s'assit sur ce tertre et prononça un discours que les aviateurs ne comprirent point, mais ce qu'il disait devait être bien beau, car les Indiens poussaient de temps à autre des cris enthousiastes.

Quand le Cacique eut fini de parler ils se mirent à danser en rond autour du monticule, puis soudain, à un signal, des torches s'allumèrent, répandant sur la pampa une grande clarté rouge.

La fête commençait.

Ce furent d'abord des danses auxquelles prirent part les hommes et les femmes, puis des cavaliers apparurent qui se mirent à caracoler autour du monticule sur lequel se tenait toujours Manjeké.

Les aviateurs avaient pris place à ses côtés, ce

qui était un grand honneur que leur faisait le Cacique.

Les cavaliers se mirent alors à caracolier en agitant leurs lances, puis ils mimèrent un combat, en poussant des cris rauques. On eût dit que véritablement ils allaient s'entretuer. Ils y mettaient d'ailleurs un tel acharnement que quelques-uns furent jetés à terre, mais avec une adresse et une souplesse remarquables, ils remontèrent aussitôt à cheval.

Ensuite, ils se mirent sur une seule ligne, se lancèrent à bride abattue et sautèrent des obstacles de branchages disposés, çà et là, dans le campement.

C'étaient de merveilleux cavaliers, et on ne pouvait que les admirer.

Beaucaire, Tavernier et M. Paturel les applaudirent avec enthousiasme.

Après les sauts d'obstacles, il y eut de nouveau des danses, puis le chef descendit de son tertre et se dirigea vers sa tente, suivi des aviateurs.

– Vous n’avez assisté, leur dit le Cacique, qu’au début de la fête. Après le repas, d’autres réjouissances auront lieu, et ce ne seront pas les moins brillantes. Nous allons nous mettre à table, mais pourquoi n’êtes-vous pas venus tous... Pourquoi les deux hommes qui sont restés à bord de votre aroplane ne viendraient-ils pas nous tenir compagnie ?

Beucaire crut devoir expliquer au Cacique que ces deux hommes n’abandonnaient jamais leur appareil.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que, répondit Beaucaire, notre aéro pourrait prendre feu, et il faut toujours qu’il y ait du monde à bord.

Le Cacique se contenta de ces explications et n’insista plus. Des Indiens venaient d’étendre des peaux de guanaco sur le sol, et de placer quatre billots de bois qui tenaient lieu de chaises. Quant à la table, elle manquait. Les Indiens ignorent ce meuble.

Les Indiens posèrent sur le sol des pots

d'argile remplis d'un liquide jaunâtre ; on remit aux aviateurs des gobelets de bois avec lesquels ils devaient puiser dans ces récipients. Ils essayèrent de goûter à ce ragoût innommable, mais ne purent l'ingurgiter. Cela sentait le suif et la corne.

Le Cacique, lui, semblait trouver ce mets exquis, et puisait largement dans le vase placé devant lui.

Ayant remarqué que les aviateurs ne mangeaient pas, il leur dit :

– Vous n'avez donc pas faim ?... Cette polenta est cependant délicieuse.

– Délicieuse, en effet, répondit M. Paturel en s'efforçant d'avaler une gorgée de l'affreux liquide.

– Succulente, dit Beaucaire.

– Exquise, renchérit Tavernier.

Tous trois faisaient semblant de manger, mais ne pouvaient se résoudre à avaler l'affreux potage.

Cependant des Indiens versaient dans les

coupes qui servaient à manger la soupe de larges rasades de caña.

Manjeké en vida deux coup sur coup...

Au bout d'un quart d'heure, il commençait à être ivre, et discourait sans discontinuer.

Les serviteurs apportèrent le second plat qui consistait en « tcharqué ». Le tcharqué qui est le mets préféré des Indiens, est de la viande de cheval séchée au soleil. Cette viande corrompue répandait une affreuse odeur, et les trois aviateurs n'osèrent même pas en prendre une tranche.

Le Cacique, lui, mordait comme un fauve dans cette viande infecte. Comme il était déjà sous l'influence de la boisson, il ne se rendait plus compte de ce qui se passait autour de lui, et ne remarqua même point que ses invités faisaient fi de son repas.

Manjeké bavardait toujours, mais débitait des insanités. Sa façon de manger était vraiment répugnante.

Cependant le bonhomme supportait bien la boisson et si la caña lui troublait un peu la tête, elle ne semblait pas trop l'incommoder.

LX

Nouvelle alerte

Ce repas dura près de deux heures, puis enfin le Cacique bredouilla quelques mots et les Indiens qui le servaient agitèrent des torches à l'entrée de la tente.

C'était le signal qu'attendaient les hommes et les femmes massés au dehors.

Aussitôt des cris, des hurlements se firent entendre. La fête continuait. Le Cacique se leva péniblement, soutenu par deux Indiens, et sortit de sa tente.

Il gagna de nouveau, en compagnie des aviateurs, le monticule où il se tenait précédemment et s'y assit.

Alors, il leva le bras droit, poussa un « aah ! », formidable et les danses commencèrent.

Il faut croire que les Indiens avaient, eux aussi, bu beaucoup de caña, car ils titubaient de façon ridicule. Plusieurs tombèrent sur le sol et ne se relevèrent plus. Cependant la musique les excitait de plus en plus... Femmes, hommes, enfants tourbillonnaient dans une mêlée folle, et cela dégénérait en cohue. Le Cacique qui ne semblait rien voir, avait entonné un chant lugubre qu'il scandait en agitant la tête d'avant en arrière.

Beucaire lui parla, il le regarda avec des yeux hagards, et demanda :

– Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous ici ?...

Beucaire dit tout bas à ses compagnons :

– Je crois qu'il est temps de se retirer, car cet ivrogne est capable de tout.

– Oui, filons, répondit Tavernier... Ce sera plus prudent. Tous ces gens ivres sont capables de s'attaquer à notre aéro.

Ils se glissèrent non sans peine à travers la foule des danseurs. Quelques-uns de ceux-ci les injurièrent en leur montrant le poing.

– Vite ! vite ! dit Beaucaire, ça se gâte.

Une fois qu'ils furent en dehors du cercle des danseurs, tous trois prirent leur course et se dirigèrent vers l'aéro. Ils avaient été suivis par une foule hurlante qui proférait derrière eux des menaces de mort.

Ils n'eurent que le temps de sauter dans leur appareil, de le mettre en marche et de fuir.

– Ben quoi ! fit le Parisien, ça ne va pas ?... Ces messieurs les Indiens avaient pourtant l'air bien aimables.

– Ce sont des malheureux, répondit Tavernier... la boisson les rend fous.

– Ma parole, ils voulaient vous tuer.

– C'est probable...

– Mais le Cacique, votre ami ?...

– Il est ivre comme les autres et ne se rend plus compte de rien.

– C'est charmant... On vous invite, et après le repas, on veut vous assassiner. Merci, je ne tiens pas à dîner avec ces individus-là...

– L'alcool, dit sentencieusement M. Paturel, est un terrible fléau.

– Mais avec quoi se grisent-ils ainsi ? demanda Laval.

– Avec une boisson qu'ils appellent la caña, répondit Tavernier.

– Il faut croire qu'elle est forte, car elle leur tape joliment sur la cocarde. Mais vous avez dîné avec le Cacique, vous a-t-il bien traités, au moins ?

Le commandant éclata de rire.

– Ah ! parlons-en du dîner, dit-il, je n'ai jamais vu rien de plus répugnant... Une soupe qui sentait le vieux soulier, de la viande qui répandait une odeur épouvantable... Ah ! il faut avoir le cœur solide pour ingurgiter pareille nourriture...

– Les Indiens, dit M. Paturel, sont comme beaucoup de sauvages, ils aiment ce qui est corrompu. Ne voit-on pas, dans le centre de l'Afrique, des nègres qui mangent des cadavres d'animaux, d'autres qui se nourrissent de fourmis rouges et d'insectes répugnants. Ces gens-là

n'ont point le goût aussi délicat que nous... J'ai lu quelque part que des noirs qu'on appelle les Ponangs font leur nourriture habituelle de crapauds et d'araignées.

– Oh ! s'écria le Parisien, je crois que vous exagérez un peu, monsieur Paturel...

– Non, mon ami, j'ai lu cela... Si les explorateurs qui rapportent ces faits ont menti, je n'en suis pas responsable. Je suis obligé cependant de les prendre pour des gens sérieux... Il faut tenir compte aussi que dans certaines régions désertes où la nourriture est rare, les hommes arrivent à manger n'importe quoi. N'a-t-on pas vu, en Europe, pendant les grandes famines du moyen âge des hommes qui faisaient du pain avec des os de mort pilés... La faim est une terrible conseillère... Dans l'Inde où les famines sont fréquentes, il paraît qu'il y a des gens qui mangent de la boue et de l'herbe...

– J'aime encore mieux nos conserves, fit le Parisien en riant. Elles commencent à ne pas être bien fameuses, mais enfin, on s'en contente... Espérons qu'avant peu nous aurons l'occasion de

tuer quelque volatile ou quelque animal comestible.

– Oh ! fit M. Paturel, il y a dans la pampa un petit animal qui est, paraît-il, des plus succulents.

– Ah ! et comment l'appellez-vous, cet animal ?

– On l'appelle tatou.

– Drôle de nom.

– Oui... Les tatous sont des bêtes épaisses de corps, avec des jambes armées d'ongles très forts qui leur permettent de fouiller la terre. Ils habitent les contrées chaudes, vivent en petites troupes et se nourrissent d'insectes. À la moindre poursuite, ils se hâtent de gagner leurs terriers, mais comme ils ne courent pas bien vite, on peut s'en emparer assez facilement. Les Indiens les font cuire sous la cendre et s'en régalent.

– Oh, fit Tavernier, les Indiens ne sont guère difficiles, nous en avons eu la preuve.

– Des voyageurs qui ont goûté au tatou déclarent que sa chair a le goût du lapin.

– Faudrait voir, dit le Parisien.

À ce moment, l'avion pencha brusquement sur le côté...

– Tiens, qu'y a-t-il encore ? s'écria Tavernier.

– Parbleu ! répondit Laval, c'est encore un de nos ridoirs qui s'est rompu.

– Il faut atterrir.

Déjà Beaucaire se rapprochait du sol. Il eut la chance de se poser à terre sans casser de bois., mais l'atterrissage fut plutôt dur.

Pendant que l'on se livrait à la réparation, M. Paturel signala tout à coup des cavaliers.

– Des Indiens ? demanda Tavernier.

– Non... regardez.

Le commandant prit la jumelle :

– Ce sont des gauchos, dit-il... rien à craindre...

– Combien sont-ils, demanda Beaucaire.

– Sept, répondit Tavernier.

– En cas d'attaque de leur part, nous en viendrons facilement à bout.

– Oh ! rien ne prouve que ce soient des bandits.

– On ne sait pas...

– En tout cas, tenons-nous sur nos gardes.

LXI

Un bon tireur

Les cavaliers s'étaient arrêtés. Ils semblaient se concerter.

– Oh ! oh ! fit le Parisien, c'est mauvais signe... Ces gaillards-là doivent avoir de mauvaises intentions...

– Qui sait ? répondit Tavernier. Il n'y a pas que des gauchos dans la pampa, il y a aussi des bandits.

– Des bandits, s'écria le Parisien... qu'ils y viennent.

Les sept hommes se concertaient toujours. Enfin, ils avancèrent un peu.

L'un d'eux épaula son fusil et fit feu. La balle rasa la carlingue de l'aéro.

– Le maladroit ! s’écria Laval... Attendez.. Je vais lui montrer comment on tire, moi.

Et visant l’homme toujours agenouillé, il l’abattit. Non content de cela, il coucha sur le sol deux autres bandits. Les autres n’insistèrent pas, ils s’enfuirent au grand galop.

– Hein ? vous voyez, dit le Parisien, je ne tire pas trop mal... Au régiment, c’était moi le meilleur fusil de la compagnie. Si les gredins s’avisent de revenir, je ne les manquerai pas, vous verrez cela.

– Espérons qu’ils ne reviendront pas, dit Tavernier.

Francis et Laval se mirent à réparer le hauban qui avait cédé... Ils jugèrent même inutile de le remplacer et de l’adapter à deux ridoirs neufs.

Quand tout fut prêt, on s’aperçut qu’une autre réparation était aussi très urgente.

– Nous n’en finirons jamais, dit Laval... Oh ! oh ! je crois que notre aéro aurait besoin d’une sérieuse révision... mais ce n’est pas ici qu’on peut la faire...

– Nous verrons cela à Buenos-Aires... répondit Tavernier.

– Oui... Buenos-Aires est une grande ville à ce qu'il paraît... Je ne serai pas fâché de la voir. J'en ai beaucoup entendu parler par un de mes amis qui y avait fait fortune...

– Tu pourras y rester, si tu veux, dit le commandant.

– Non, merci... Pour moi, voyez-vous, il n'y a que la France... C'est joli l'étranger, mais ça ne vaut pas le pays où l'on est né... Voyez les grands voyageurs... Après avoir parcouru le monde, ils reviennent toujours dans leur patrie, et pourtant ils en ont vu des villes, ils auraient pu s'y fixer, mais non, ils ont préféré revenir chez eux... Tenez, moi, en ce moment, je suis bien content d'être en votre compagnie et de voir des contrées nouvelles, mais je ne vous cache pas que je serai aussi bien content de revoir Paris.

– Nous ne sommes pas près d'y être à Paris, soupira M. Paturel.

– Regretteriez-vous de nous avoir

accompagnés ? demanda Tavernier.

– Non... loin de là... et si c'était à recommencer je n'hésiterais pas à me joindre à vous... D'ailleurs vous le savez, j'ai l'amour des voyages. Ah ! si je n'étais pas si vieux...

– Où iriez-vous, monsieur Paturel ?

– C'est vrai... où irais-je... avec vous j'ai parcouru l'Europe, l'Asie, l'Australie, nous sommes en ce moment dans l'Amérique du sud, bientôt nous verrons l'Afrique, que puis-je désirer de plus ? Cependant, il ne me déplairait point d'aller encore à la recherche de quelque insecte...

– Bah ! vous avez trouvé ce que vous cherchiez, ce bombyx trigonocéphale qui est si rare, paraît-il, que pouvez-vous désirer de plus ?

– Oui, je suis trop ambitieux... Je dois me contenter de mon bombyx... Ah ! vous en entendrez parler de cet insecte qui, pour vous, n'offre aucun intérêt, et cependant combien d'entomologistes ont nié son existence. Quand j'aurai fait ma communication à l'Académie des

sciences, ils seront bien obligés de s'incliner... Que je serai heureux de les confondre. Les savants, voyez-vous, se jalourent toujours entre eux. Ainsi moi, malgré mes travaux qui, je puis le dire, peuvent passer pour remarquables, on ne m'a jamais pris au sérieux... Cela tient à ce que je suis un homme modeste, que je ne sais pas me faire valoir, mais après ma communication, tout cela changera.

– Vous ne l'avez pas perdu au moins, votre bombyx trigonocéphale ?

– Non... soyez sans crainte... Il est toujours dans sa boîte... Je le regarde chaque jour, et plusieurs fois par jour. J'ai même fait une découverte qui est assez curieuse. Quand je l'ai capturé, il était d'un beau bleu...

– Et maintenant ?

– Maintenant, il est vert...

– C'est l'émotion qui l'a fait changer de couleur, dit le Parisien en riant.

– Non, il y a autre chose, il faudra que j'éclaircisse ce mystère.

LXII

Des plaintes dans la nuit

– Tiens, dit tout à coup Tavernier qui, pendant que le vieux savant parlait n'avait pas cessé d'interroger l'horizon avec sa jumelle, voici encore des cavaliers, mais cette fois, ils sont en nombre...

– Oh ! oh ! fit Beaucaire... Nos individus de tout à l'heure sont probablement allés chercher du renfort... Il faudrait se hâter de repartir. La réparation est-elle terminée ?

– Dans cinq minutes, répondit le Parisien.

Les cavaliers qui avaient mis leurs chevaux au galop avançaient rapidement.

– Hâtons-nous ! hâtons-nous, ne cessait de répéter le commandant.

– Ça y est, dit Francis.

Quelques secondes après, l'avion s'élevait.

– Ils peuvent courir s'écria Laval.. Tenez, regardez-les... ils en font une bobine... ah ! les imbéciles !... ils croyaient qu'ils allaient s'emparer de nous, mais bonsoir !... Pas de doute, ils voulaient nous dévaliser... ou peut-être s'emparer de notre aéro.

– Qu'en auraient-ils fait ? dit le commandant.

– C'est vrai... Ils se seraient emparés de tous nos appareils... ils valent de l'argent. Et puis avec la toile de nos ailes, ils auraient pu se faire faire des chemises... Après tout, ils n'auraient pas fait une trop mauvaise affaire, sans compter qu'ils nous auraient aussi dépouillés de notre argent et de nos habits. Avouez tout de même qu'il eût été vexant de venir si loin pour se faire dévaliser...

On n'apercevait déjà plus les cavaliers. Pendant quelque temps le moteur marcha à merveille, puis tout à coup se mit à battre à coups saccadés.

– Parbleu ! dit Tavernier, tout cela c'est la faute du pampero.

Et comme ses compagnons ne comprenaient pas, il ajouta :

– Ce maudit pampero a fait voler des nuages de sable, et il en est entré dans le moteur.

– Je l’ai pourtant bien vérifié, murmura Francis.

– Oh ! il suffit d’un rien... d’un simple grain de sable.

– Nous allons voir ça...

L’avion venait de se poser sur le sol.

– Espérons, dit M. Paturel, que nous n’allons pas encore avoir à nous défendre contre des bandits.

– Tenons-nous quand même sur nos gardes, répondit Tavernier.

– Bien sûr, murmura le Parisien... mais nous sommes ici, je crois, pour un bout de temps... et qui sait ce qui peut arriver.

– Bah ! espérons qu’il n’arrivera rien...

Quand la nuit vint, la réparation n’était pas terminée. Francis hésitait à se servir de la

baladeuse électrique, car cette lumière pouvait attirer l'attention des malfaiteurs qui rodaient dans la pampa.

Le Parisien lui dit :

– On peut masquer la lueur...

– Essayons, répondit Francis...

Au bout de quelques instants, ils reconnurent que, malgré toutes les précautions qu'ils prenaient, ils n'arrivaient pas à cacher suffisamment la lumière qui mettait un reflet sur l'avant de l'aéro.

– Il vaut mieux attendre le jour, dit Tavernier...

– C'est aussi mon avis, approuva Beaucaire... Quelques heures de retard de plus ou de moins, cela n'a plus beaucoup d'importance maintenant.

On éteignit la baladeuse. Cependant personne n'osait dormir, car on redoutait toujours une surprise.

Cependant Tavernier crut devoir régler les heures de quart.

– C’est stupide, dit-il, de veiller tous ensemble... allons, établissons des factions... Je prends la première... Laval prendra la seconde, M. Paturel la troisième... ensuite ce sera le tour de Beaucaire puis de Francis. Les quarts seront de deux heures...

Les aviateurs approuvèrent cet arrangement, et Tavernier s’installa à son poste de veille. La pampa était silencieuse. Des milliers d’étoiles scintillaient dans le ciel. Parfois Tavernier prêtait l’oreille. La nuit, on entend toujours des bruits bizarres.

Au bout de deux heures, il réveilla le Parisien.

Celui-ci se leva aussitôt.

– Rien de nouveau, lui dit le commandant, tout est calme.

– Souhaitons que ça dure.

– Il n’y a aucune raison pour que ça ne dure pas...

Sur ces mots, Tavernier s’étendit sur le plancher de la carlingue à côté de Beaucaire et ne tarda pas à s’endormir.

Laval se tenait attentif, les yeux fixés droit devant lui... Parfois, il lui semblait apercevoir des ombres, mais il reconnaissait bientôt que c'était une illusion. À force de regarder toujours au même endroit, pendant la nuit, le regard se fatigue et l'on croit voir des objets se mouvoir, devant soi.

Pourtant, il voyait toujours quelque chose, il lui semblait que cela remuait.

« Parbleu, pensa-t-il, ce sont encore des guanacos. » Et il ne s'inquiéta plus. Pourtant, il devint de nouveau inquiet, car il lui avait semblé entendre une sorte de râle. Il pensa que c'était le cri de quelque animal nocturne, mais ce râle s'accroissait, et il entendit des mots prononcés en une langue inconnue.

Cette fois, il n'y avait pas d'erreur... Quelqu'un rôdait autour de l'aéro. Il attendit encore quelques instants avant de réveiller ses compagnons, puis enfin s'y décida.

– Qu'y a-t-il ? demanda Tavernier.

– Je ne sais, écoutez... on dirait que quelqu'un

se plaint, là, près de nous...

– En effet, murmura le commandant...

– Si c’était un ennemi et qu’il eût l’intention de nous attaquer, il ne parlerait pas...

– C’est certain, fit Tavernier.

Tout à coup, Beaucaire tressaillit...

– On appelle au secours ! dit-il...

– J’ai bien entendu quelques mots, fit M. Paturel, mais êtes-vous sûr que cela signifie au secours.

– Oui...

– Quelle langue parle celui qui se plaint ?

– Il parle espagnol...

– Alors, ce n’est pas un Indien.

– Qui sait ? Les Indiens, outre leur dialecte, s’expriment assez facilement en espagnol.

– Que faire ?

– Je me le demande.

– C’est peut-être un piège qu’on nous tend.

– Cela n’aurait rien d’impossible.

– Si nous regardions avec le projecteur ?

– J’y pensais, mais ce serait peut-être donner l’éveil à des ennemis qui se tiennent aux environs.

– En effet... et ce qui est bizarre, c’est que lorsque nous avons atterri, nous n’avons vu personne. Celui qui appelle au secours serait donc arrivé ici, pendant la nuit.

Les plaintes continuaient, elles semblaient s’être rapprochées.

– J’ai envie d’aller voir, dit le Parisien.

– Non, reste ici, commanda Tavernier...

LXIII

Prisonnier !

À ce moment, les gémissements devinrent tellement lamentables que Laval n'y tint plus...

– Laissez-moi descendre, dit-il... Je vais me renseigner... Quel danger puis-je courir ? Il n'y a qu'un homme devant nous, un blessé sans doute, nous ne pouvons cependant pas le laisser se plaindre sans lui porter secours.

– Lance quand même un coup de projecteur, dit Tavernier.

Le Parisien obéit.

Une lueur inonda la plaine, et l'on aperçut dans le cône lumineux un homme étendu à terre, et qui essayait de se soulever.

– Je vais chercher ce malheureux, dit Laval.

Et aussitôt, escaladant la carlingue, il sauta à terre et se dirigea vers l'endroit où gisait le blessé.

Soudain, on entendit un cri, mais ce n'était pas le blessé qui l'avait poussé.

C'était Laval...

– Je m'en doutais, s'écria Tavernier, c'est un guet-apens.

Aussitôt, il fit jouer le projecteur, et on aperçut des ombres qui s'enfuyaient. Quelques secondes après, il y eut un galop de chevaux...

– Laval ! Laval !... appelèrent les aviateurs.

Une voix lointaine leur répondit, puis ce fut tout.

– Le malheureux ! on l'a enlevé, dit le commandant.

Oui, le Parisien avait été enlevé par des Indiens, qui, dissimulés dans la plaine avaient guetté les aviateurs depuis le moment où ils avaient atterri. Pour les surprendre, ils avaient imaginé le stratagème dont nous venons de parler, se doutant bien que les « blancs » s'y

laisseraient prendre.

Laval avait été ligoté en un clin d'œil et jeté sur un cheval où un homme le maintenait solidement. Les Indiens avaient dissimulé leurs chevaux dans un ravin, et c'est pourquoi les aviateurs ne les avaient pas aperçus.

Maintenant, le pauvre Laval était prisonnier des Aragis.

Les Aragis étaient des Indiens sauvages qui avaient voué une haine à mort au Cacique Manjeké, mais ils n'osaient l'attaquer, car ils savaient qu'il était plus puissant qu'eux... Ils le surveillaient néanmoins et savaient tout ce qui se passait chez lui.

C'est ainsi qu'ils avaient appris par leurs espions que des blancs venus dans la pampa sur un appareil fantastique avaient été reçus par Manjeké et qu'ils avaient même assisté à la fête du Wuaralka.

Cela les avait fort intrigués, car ordinairement Manjeké ne recevait point les blancs.

Immédiatement ils en avaient conclu que les

aviateurs étaient des démons qui avaient fait alliance avec Manjeké pour attirer tous les maux sur les tribus voisines.

Ils avaient donc guetté l'avion, mais celui-ci avait fui à travers les airs.

Ils ne croyaient plus le revoir, quand un de leurs hommes qui errait dans la plaine avait vu les aviateurs atterrir.

Immédiatement, il avait sauté à cheval et était allé prévenir ses compagnons.

Aussitôt le chef de la tribu était parti avec vingt cavaliers. Au bout d'une heure de chemin, ils avaient enfin aperçu l'aéro posé sur le sable.

Alors ils étaient tous descendus de cheval, avaient caché leurs bêtes dans un ravin, et avaient guetté les aviateurs. La nuit venue, ils s'étaient approchés, mais n'osant attaquer les blancs qu'ils considéraient comme des êtres diaboliques, ils avaient attendu et le chef avait imaginé le stratagème qui avait si bien réussi.

Quand Laval s'était approché de l'Indien qui appelait au secours, ils avaient rampé sur le sol,

et s'étaient jetés sur lui.

L'infortuné Parisien avait tenté de résister, mais que pouvait-il faire contre une bande de forcenés ?

On l'avait emmené au camp et là, un sorcier qui baragouinait le français tant bien que mal avait interrogé le prisonnier.

– D'où viens-tu ? demanda-t-il.

– D'un pays que tu ne connais pas, répondit Laval.

– Le pays des mauvais esprits.

– Peut-être.

– Que venais-tu ta ire ici ?

– Vous voir.

– Et pourquoi voulais-tu nous voir ?

– Pour admirer vos figures.

L'interprète avait répété au chef les réponses de l'aviateur, puis avait continué son interrogatoire.

– Tu es l'ami de Manjeké.

- Manjeké ? Connais pas...
- On t’a vu dans son campement avec tes amis.
- Ah ! tu veux parler du Cacique qui nous a reçus sous sa tente ?
- Oui...
- Eh bien ?
- Eh bien, qu’alliez-vous faire chez lui ?
- Il nous avait invités à aller le voir.
- Oui, il vous attendait probablement.
- Je ne crois pas... car il a été très surpris de nous voir.
- Le Cacique Manjeké qui fait fi des Indiens devait avoir de sérieuses raisons pour vous recevoir ainsi.
- Il voulait causer avec nous.
- Et que vous a-t-il dit ?
- Tu es bien curieux, mon bonhomme.
- J’ai le droit de savoir... C’est le chef qui m’ordonne de te faire parler.

Le Parisien haussa les épaules et prononça :

– Je répondrai quand tu me diras pourquoi tu m’as fait prisonnier.

– Parce que tu es un ennemi.

– Tu dis des bêtises, mon vieux... Comment puis-je être l’ennemi de gens que je ne connais pas.

– Tu es notre ennemi, te dis-je... et toi et tes compagnons êtes venus ici pour nous jeter un sort.

– Tu es stupide...

– Tâche de répondre plus poliment, tu ignores qui je suis.

– Je ne tiens pas à le savoir.

– Eh bien, je suis le sorcier de la tribu des Aragis.

– Et ça te rapporte beaucoup, ce métier-là ?

– Je te prie de répondre à mes questions... Tu n’as pas l’air de te douter de ce qui t’attend. Le chef ne pardonne jamais à ses ennemis.

– Mais encore une fois, je te répète que je ne

suis pas votre ennemi...

– Du moment que tu es l’ami du Cacique Manjeké, tu es notre ennemi.

– Je ne comprends rien à tout cela...

– Tu comprendras bientôt.

– Espérons-le.

L’interrogatoire s’arrêta là. Le sorcier-interprète alla rejoindre le chef qui était assis à quelques pas de là et s’entretint longuement avec lui.

LXIV

L'interrogatoire

Le Parisien avait cru, selon son habitude, devoir plaisanter, mais il n'était pas rassuré. Il se doutait bien que les Indiens ne le ménageraient pas, mais il comptait beaucoup sur l'intervention de ses camarades qui ne pouvaient manquer de se mettre à sa recherche. Le jour allait bientôt se lever, et il verrait bientôt sans doute apparaître l'aéro. Celui-ci volerait très probablement près de terre, et ceux qui le montaient ne manqueraient pas de l'apercevoir. Il leur ferait des signes et ils atterriraient. Les Indiens surpris fuiraient en apercevant l'oiseau géant, et lui, Laval, serait sauvé.

Il ne tarda pas à être tout à fait désillusionné.

Le chef dit quelques mots au sorcier-interprète

et celui-ci s'approcha de nouveau du Parisien.

– Écoute, lui dit-il, le chef, avant de te mettre à mort, veut que tu répondes à plusieurs questions. Si tu y consens, au lieu d'être écorché vivant, puis enfoui dans le sable jusqu'au cou, tu seras simplement pendu.

Laval sentit un petit frisson lui courir le long des reins... Cependant, il conserva tout son sang-froid.

– Interroge, dit-il.

– Que vous a dit le Cacique Manjeké ? Quels ordres vous a-t-il donnés ?

– Il ne nous a pas donné d'ordres.

– Tu mens... il vous a ordonné de jeter un sort sur notre tribu.

– Je ne sais pas comment on peut jeter un sort sur une tribu.

– Ne fais pas l'ignorant. Tu le sais parfaitement.

– Non...

– Tu refuses de parler ?

– Que veux-tu que je te dise ?

– Fais attention... le supplice qui t'est réservé est affreux.

Laval réfléchit, puis répondit :

– Je te dirai tout, mais pas avant deux heures d'ici.

– C'est bien, dans deux heures, je reviendrai, et si, cette fois, tu ne parles pas, je te livrerai au bourreau.

Deux hommes s'emparèrent de Laval, resserrèrent ses liens, et l'emmenèrent dans un ravin où plusieurs Indiens étaient réunis. Il comprit que toute tentative de fuite serait impossible, et le découragement commença à s'emparer de lui. Il écoutait, croyant à chaque instant entendre le vrombissement de l'avion, mais rien. Ses compagnons devaient pourtant être à sa recherche.

Une heure s'écoula. L'angoisse du Parisien grandissait. Enfin, un ronflement sonore l'avertit que ses compagnons survolaient la plaine. Il eut une inspiration. Il appela le sorcier qui se tenait à

faible distance.

Celui-ci arriva aussitôt.

– Que veux-tu ? demanda-t-il...

– Je veux te prévenir que la vie de ton chef est menacée.

– Et pourquoi serait-elle menacée ?

– Parce que le grand oiseau plane au dessus de votre tribu... Si vous ne me remettez pas immédiatement en liberté, il va lancer sur votre camp une pluie de feu et vous périrez tous... Je puis encore vous sauver, mais pour cela, il faut que je puisse me montrer à mes compagnons et leur faire des signes qu'ils comprendront... Si tu refuses de m'enlever mes liens, pour que je puisse prévenir les maîtres du grand oiseau, ton chef sera foudroyé et toute ta tribu dévorée par le feu.

Ces paroles ne manquèrent pas d'impressionner assez désagréablement le sorcier. Il regarda le ciel où l'aéro décrivait de grandes courbes, et dit à Laval :

– Je vais aller rapporter tes paroles au chef,

nous verrons ce qu'il décidera.

– Hâte-toi, car la mort plane sur vous tous.

Le sorcier partit en courant. À ce moment l'aéro passait au-dessus du ravin, mais il volait trop haut pour que ceux qui le montaient pussent apercevoir le Parisien.

Ce dernier, on l'a deviné, ne cherchait qu'à gagner du temps... Il espérait encore.

Bientôt le sorcier revint, en compagnie du chef, et de quatre Indiens.

– J'ai répété tes paroles au chef, dit le sorcier...

– Et que décide-t-il ?

– Il consent à t'enlever tes liens, et à te permettre de communiquer avec tes amis.

– Bien... et ensuite.

– Ensuite ?

– Oui... si je dis à mes compagnons d'épargner votre tribu, que ferez-vous de moi ?

– Le chef décidera...

– Il faut qu'il réponde tout de suite... Dans

quelques minutes, il sera trop tard, et une pluie de feu s'abattrà sur vous...

La délibération ne fut pas longue. Le chef donna l'ordre de détacher Laval. Cependant il le fit surveiller par deux Indiens, lance à la main. Le Parisien était libre, mais il ne pouvait espérer fuir, car à la moindre tentative, ses gardiens le tueraient.

Il appela le sorcier-interprète et lui dit :

– Demeure à côté de moi.

– Pourquoi cela ?

– Pour que tu puisses t'assurer que je respecte l'engagement que j'ai pris et que je fais bien des signaux à mes amis. Tu vois, ils volent assez haut, dans un instant, ils vont se rapprocher pour lancer le feu destructeur ; or, il faut qu'ils m'aperçoivent, qu'ils comprennent ce que je veux leur dire. Peut-être, en ce moment, me croient-ils mort et s'apprêtent-ils à me venger.

Le sorcier n'était rien moins que rassuré. Il regardait avec des yeux effarés l'avion qui décrivait de grands cercles dans le ciel. Le

Parisien levait les bras, poussait des cris... mais sans résultat.

– Tu comprends, dit-il au sorcier, tant que je serai près de toi et de mes deux gardiens, on ne pourra m’apercevoir ; il faut que je puisse être seul. Je vais m’avancer de quelques mètres... Tu n’as rien à craindre.

Le sorcier n’osa refuser.

Laval s’avançait de plus en plus. Quand il se crut assez loin, il se mit à courir à toutes jambes, pensant ainsi échapper à ses ennemis. Les aviateurs l’avaient aperçu et déjà Beaucaire se mettait en descente, mais les deux Indiens qui étaient chargés de surveiller le Parisien se mirent à sa poursuite, et ne tardèrent pas à le rejoindre, car ils étaient très légers à la course.

Laval se défendit vigoureusement, mais il avait affaire à deux hercules dont l’un l’étourdit d’un coup de manche de lance. Le malheureux prisonnier chancela, et avant qu’il ait eu le temps de se relever, il était saisi, et garrotté de nouveau, sur l’ordre du sorcier.

LXV

Où le sorcier est inquiet

Laval comprit que tout était perdu. Il se débattait, hurlait, mais on l'emporta dans un ravin qui traversait le campement des Aragis.

Les aviateurs l'avaient-ils aperçu, quand il leur faisait des signaux ?

Le pauvre garçon se voyait perdu.

Quelque temps après, le sorcier, accompagné du chef, vint lui rendre visite.

– Tu nous as trompés, dit-il.

– Non, répondit Laval.

– Si, tu as essayé de fuir.

– Je voulais prévenir mes amis, pour vous protéger.

Le sorcier éclata de rire.

– Je ne te crois pas, dit-il.

– C'est bien... vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous de ce qui arrivera. Avant peu votre campement sera la proie des flammes...

– Nous verrons...

– Oh ! c'est certain... Tu as l'air bien tranquille, en ce moment, mais dans une heure d'ici, peut-être avant, tu viendras implorer mon appui pour que je protège ta tribu... mais je te préviens... à cette minute, il sera trop tard, et l'irréparable s'accomplira...

– Si nous sommes, comme tu le prétends, victimes de tes amis, toi aussi, tu subiras notre sort.

– Non...

– Pourquoi cela ?

– Tu es sorcier.

– Oui...

– Tu dois donc lire dans l'avenir.

– Parfaitement.

– Ah ! et que vois-tu en ce moment t

– Rien...

– Cela prouve que tu n'es pas un vrai sorcier... Si tu étais un vrai sorcier tu verrais ton campement en feu et tes frères se tordant au milieu des flammes... Ta science n'est qu'illusoire... tu trompes d'ailleurs ton chef en lui faisant croire des choses qui ne se réaliseront jamais.

– Je vois dans l'avenir, et la meilleure preuve, c'est que je te vois déjà attaché au poteau de supplice.

– Il n'est pas besoin d'être sorcier pour cela, en ce moment tu prédis à coup sûr, parce que tu t'imagines savoir ce qui va se passer. Eh bien, moi, je vais te détromper. Je ne serai pas attaché au poteau de supplice, et toi et les tiens, vous serez la proie des flammes... L'oiseau géant anéantira votre tribu, car il porte dans ses flancs le feu du ciel... Tu as vu les éclairs qui sillonnent la nue, pendant l'orage, eh bien, tout à l'heure le ciel va s'embraser et une pluie de feu va tomber dans la pampa...

– Alors, tu seras brûlé comme nous ?

– Non... car je suis invulnérable.
– Tu es un homme comme nous.
– Non... je suis un fils du ciel...
– Tu te vantes.
– Avant peu les événements me donneront raison.

– Si tu étais un fils du ciel, comme tu le prétends, tu pourrais briser tes liens immédiatement et t'enfuir d'ici.

– Je briserai mes liens quand je le jugerai à propos. Mon heure n'est pas venue.

Ces paroles énigmatiques troublèrent le sorcier. Naïf et crédule comme tous les êtres primitifs, il se demandait si le prisonnier ne disait pas la vérité, et si bientôt il ne triompherait pas... Il crut devoir dégager sa responsabilité.

– Moi, dit-il, j'agis sur l'ordre du chef...

– Et moi sur celui des miens, répondit Laval...
Quand ils m'ordonneront de briser mes liens, je les briserai et c'est à ce moment que l'oiseau géant sèmera la mort sur la plaine.

- Nous verrons...
- C'est tout vu. En tout cas, dis à ton chef que rien ne saurait retarder la vengeance de mes amis.
- Pourquoi ne viennent-ils pas te délivrer, tes amis ?
- Parce qu'ils ne me croient pas en danger.
- Tu es cependant bien près d'être tué.
- Non... Celui qui est près d'être tué, c'est toi. Je vois déjà des nuages noirs autour de ton visage, et cela signifie que la mort rôde près de toi.
- Tu mens, tu ne vois pas de nuages noirs.
- Je les vois... Ils enveloppent aussi à demi le chef qui est là-bas... Bientôt tout sera noir ici, et c'est alors que le feu accomplira son œuvre.

Le Parisien était ma foi servi à souhait, car à mesure qu'il parlait, le ciel se chargeait de gros nuages noirs.

En tout autre moment, le sorcier n'eût prêté aucune attention à l'apparition subite de ces nuages, mais à l'heure présente, cela était très

troublant... Il ne savait quelle décision prendre. S'il prévenait le chef, celui-ci lui demanderait pourquoi il n'avait pas prévu l'arrivée de l'oiseau géant. Il est vrai que comme tous les sorciers, il parlait toujours par énigmes, et que ses paroles pouvaient s'interpréter d'une façon ou d'une autre. Cependant, cette fois, il s'était montré d'une incapacité trop réelle.

Il prit le parti d'aller trouver le chef, et de lui parler encore par énigmes, en ayant soin toutefois de faire discrètement allusion à ce qui pourrait se produire.

Il ne tenait pas à déchoir, à perdre tout prestige aux yeux du chef.

LXVI

Sombres prédictions

Cependant le Parisien qui était loin d'être aussi rassuré qu'il voulait bien le dire, attendait avec angoisse le retour de ses compagnons. Il essayait encore de se persuader qu'ils l'avaient aperçu, qu'ils allaient revenir, mais il n'entendait toujours pas le vrombissement de l'avion. Il tenta de rompre ses liens, mais ne put y parvenir, car il était solidement attaché. Si encore il avait pu les frotter contre une pierre, il serait sans doute parvenu à les couper, mais à l'endroit où il se trouvait, il n'y avait pas de pierres... Du sable, rien que du sable. Cependant il comprenait bien que s'il ne s'évadait pas bientôt, on viendrait le chercher pour le mettre à mort.

Le sorcier revint le trouver et lui dit :

– Tu vois, tu nous avais menti... Ce feu du ciel ne tombe pas. Tu es un imposteur...

– Attends, et tu verras...

– L’oiseau géant a fui... il t’a abandonné.

– Il va revenir, et quand de nouveau tu entendras son vrombissement, tu pourras te préparer à mourir.

– Il est parti... il ne reviendra plus...

– Si tu crois qu’il ne reviendra plus, tu supposes qu’il est inoffensif, et qu’il ne veut point de mal à ta tribu.

– Je commence à le croire.

– Alors, s’il ne veut aucun mal à ta tribu, pourquoi, moi qui suis l’ami des hommes qui voyagent dans l’oiseau géant, suis-je ici retenu prisonnier ? Que vous ai-je fait ? Vous aviez envoyé un homme qui se roulait à terre en geignant, et implorait du secours... J’ai voulu lui porter aide, et vous m’avez arrêté... Que penses-tu de ce procédé ?

Le sorcier était assez embarrassé, car il avait prédit, en voyant l’avion, que cet oiseau était

venu jeter un sort sur la tribu, et l'oiseau était parti. Comment expliquer au chef ce brusque départ ?

Il réfléchit un instant, puis dit à Laval :

– Tu es abandonné de tes amis parce que c'est toi qui es le mauvais esprit... c'est toi qui mérites la mort...

– Mes amis ne m'ont pas abandonné... Ils vont revenir, et tu vas voir que ma prédiction se réalisera...

– Je ne crois pas...

– Avant une heure, tu seras mort.

Le sorcier se troubla.

– Ces paroles te coûteront cher, dit-il...

Et il s'en alla.

LXVII

Libre !

Comment, attaché comme il l'était, pouvait-il essayer de fuir... Il parvint cependant à dénouer la corde qui lui attachait les chevilles, mais celle qui lui liait les mains était trop serrée pour qu'il pût la rompre. Alors, avec une énergie inouïe, il parvint, tout en ayant les mains attachées, à gravir le talus du ravin. Au moment où il allait se lancer dans la plaine, un Indien l'aperçut et se mit à sa poursuite. Le Parisien ne tarda pas à être rejoint. Alors, il fonça sur l'Indien et d'un formidable coup de tête en pleine poitrine, l'envoya rouler sur le sol.

L'homme avait un couteau qu'il lâcha en tombant. Laval saisit ce couteau comme il put, le planta dans le sable et promenant ses liens contre la lame parvint à les couper.

Libre ! il était libre !...

Alors il redoubla de précautions. Il se glissa, rampa dans les sillons que le pampero avait récemment creusés dans le sable et s'éloigna du campement.

Telle était sa joie que, maintenant, il fredonnait une vieille chanson de régiment. Il n'était pas encore sauvé cependant, car il lui fallait à présent retrouver ses compagnons, et ceux-ci ne viendraient peut-être point planer au-dessus de l'endroit où il se trouvait.

Quand il se fut assez éloigné, il s'agenouilla sur le sol et scruta le ciel.

Tout à coup, il eut une lueur d'espoir. Il avait cru apercevoir l'aéro, mais non... C'était un vautour qui planait au loin.

Il marcha de nouveau et, arrivé devant une petite éminence de sable, la gravit avec précaution. Du haut de cet observatoire il dominait le camp des Aragis. Tout y semblait calme. On ne s'était pas encore aperçu de son évasion.

Cela lui sembla assez extraordinaire, et il en vint à se demander si le sorcier ne l'avait pas aperçu et s'il ne l'avait point laissé fuir pour éviter de graves complications. Quoi qu'il en soit, il était en liberté... il s'agissait maintenant de ne pas se faire reprendre.

Il en était là de ses réflexions quand il remarqua dans le campement une grande agitation.

« Ça y est, pensa-t-il, on s'est aperçu de ma fuite, et l'on va me donner la chasse. »

Une vive inquiétude s'empara de lui.

Tout à coup, il aperçut deux cavaliers qui accouraient dans sa direction. Il n'avait pour toute arme que le couteau qu'il avait pris à l'Indien, mais il était décidé à vendre chèrement sa vie. Cependant les deux Indiens s'étaient arrêtés. Au lieu de regarder dans la direction par laquelle avait fui Laval, ils semblaient regarder attentivement du côté du sud.

« Les imbéciles ! pensa le Parisien, ils ne peuvent retrouver ma piste... et l'on dit cependant

que ces gens-là sont de fins limiers... »

Les Indiens étaient toujours en observation et demeuraient immobiles. On eût dit de deux statues de bronze.

Le Parisien se demandait ce qu'ils pouvaient bien regarder ainsi.

Ils se décidèrent enfin à se remettre en marche, mais au lieu de continuer leurs recherches dans la plaine comme il s'y attendait, ils repartirent au grand galop dans la direction du camp.

C'était à n'y rien comprendre. Laval ne pouvait supposer que ces deux cavaliers n'eussent pas aperçu sur le sable la trace de ses pas. Il pensa qu'ils savaient quand même où il était, et qu'ils étaient allés chercher d'autres Indiens pour le cerner et le capturer.

LXVIII

Une bonne idée

Les aviateurs avaient parfaitement aperçu le Parisien, quand il courait dans la plaine en agitant les bras, et en appelant au secours. Ils allaient se mettre en descente et le recueillir à bord, lorsqu'il avait été enlevé par les Indiens.

Que pouvaient faire Tavernier et ses compagnons ? Ils comprirent tout de suite que s'ils pénétraient dans le campement indien, il seraient probablement massacrés.

Et cependant, il fallait sauver Laval.

– Écoutez, dit Tavernier, il n'y a qu'un moyen de délivrer notre ami.

– Lequel ? demanda M. Paturel.

– C'est de nous adresser à ce Cacique qui nous a si bien reçus et qui est, paraît-il, la terreur des

autres tribus...

– Oui, en effet... l'idée est excellente, mais le Cacique est loin d'ici ?

– Non, car à cause des pannes, nous avons fait très peu de route depuis que nous l'avons quitté. En peu de temps nous pouvons être près de lui.

– Alors, il faudrait prévenir M. Beaucaire.

– Oui... je vais le prévenir.

Et par l'acoustique, le commandant cria :

– Route au sud...

Beucaire, sans paraître étonné, modifia aussitôt sa direction.

Bientôt, on apercevait le campement du Cacique Manjeké.

– Atterrissage ! commanda Tavernier...

L'avion décrivit quelques courbes et se posa sur le sol...

– Que sommes-nous venus faire ici ? demanda Beaucaire.

– Chercher du renfort, pour délivrer Laval...

– Oui, c’est la meilleure solution, mais le Cacique ne nous a-t-il pas gardé rancune. Nous l’avons quitté un peu brusquement.

– Bah ! il était ivre, il ne se rappellera pas...

– Tu crois ?

– Bien sûr...

L’avion s’était arrêté à faible distance du campement. Déjà les Indiens accouraient.

– Pourvu que ces gens n’aient pas d’intentions hostiles, dit M. Paturel.

– Non... voyez, répondit Tavernier, ils ont l’air de nous souhaiter la bienvenue au contraire.

Bientôt Manjeké parut. Il était tout souriant. Il salua les aviateurs, et dit à Beaucaire, le seul qui pût le comprendre :

– Salut, mon frère blanc... Je ne croyais pas te revoir, mais je suis heureux que tu aies de nouveau songé à venir me rendre visite. Aurais-tu un service à me demander ?

– Oui... un grand service.

– Parle...

– Un de mes compagnons est prisonnier des Indiens.

– De quel côté ?

– Vers le nord-est... à faible distance d'ici.

– Alors, il est chez les Aragis... de vilains drôles, assassins et pillards que j'ai châtiés plus d'une fois... Et tu désirerais que je te donne des hommes pour attaquer le campement des Aragis.

– Oui, grand chef, c'est pour cela que nous sommes venus te trouver.

– Vous avez sagement agi... Mais je ne vais pas seulement vous donner quelques hommes, je vais moi-même monter à cheval et vous accompagner avec toute ma tribu. Il y a longtemps que je désirais exterminer ces maudits Aragis, mais je ne trouvais pas de prétexte pour le faire. Maintenant j'en ai un. Dans un quart d'heure, nous nous mettrons en route. Mes cavaliers et moi aurons vite franchi la distance qui sépare mon camp de celui des Aragis.

Les Indiens de Manjeké furent vite sous les armes.

Quand ils furent prêts, le Cacique donna le signal du départ. Les aviateurs reprirent leur vol, mais au lieu de pointer directement vers le nord-est, ils décrivirent de grandes courbes de façon à se tenir toujours au-dessus des cavaliers. Ceux-ci allaient bon train.

Lorsque le Parisien avait aperçu les deux Indiens en observation dans la plaine, ces deux hommes étaient des éclaireurs envoyés par le chef pour explorer l'horizon.

Dans la Pampa, les nouvelles se transmettent avec une étonnante rapidité. Dès qu'une peuplade s'arme pour aller en combattre une autre, celle-ci est presque toujours avertie par des gardiens de troupeaux qui, au moyen d'une corne de bœuf, lancent des appels qui s'entendent de fort loin, et se répètent de distance en distance.

LXIX

Un combat sanglant

Les deux éclaireurs ne tardèrent pas à revenir et à apprendre au chef qu'une troupe nombreuse se dirigeait vers le camp.

– Je crois que ce sont les hommes de Manjeké, dit un des cavaliers.

– Viendraient-ils ici pour délivrer notre prisonnier, s'écria le chef...

– C'est certain, répondit le sorcier... Les mauvais frères blancs sont au mieux avec le Cacique Manjeké... Vous vous rappelez que celui-ci les a reçus sous sa tente, et leur a fait l'honneur de les inviter à la fête du Wuaralka.

– Oui, c'est vrai. Eh bien, nous nous défendrons.

– Ils sont nombreux...

– Qu’importe le nombre, si nous sommes plus courageux qu’eux.

– Les hommes de Manjeké sont braves.

Le chef ne répondit pas... Évidemment, il faisait le rodomont, mais il n’était point tranquille. Ses Indiens étaient courageux, il le savait, mais ils auraient à lutter contre une troupe bien supérieure en nombre...

Après avoir réfléchi un instant, il prononça, en s’adressant au sorcier.

– Il est certain qu’ils viennent délivrer le prisonnier.

– Cela ne fait aucun doute, répondit le sorcier.

– Eh bien, ils ne le trouveront pas... Qu’on me l’amène à l’instant, et nous allons le mettre à mort.

Quatre Indiens partirent pour aller chercher le Parisien. Quelques instants après, ils revenaient en disant :

– Le prisonnier s’est enfui.

– C’est impossible, s’écria le sorcier.

Cependant il fallut bien se rendre à l'évidence.

Le chef entra alors dans une épouvantable colère, et s'écria en s'adressant au sorcier :

– C'est à toi que j'avais confié la garde de cet homme, si tu ne le retrouves pas immédiatement, tu subiras le sort qui l'attendait.

Le sorcier ne se déconcerta point.

– Qu'importe, dit-il... Le sort qui m'attend, comme tu dis, est le sort de tous, car bientôt nous serons mis à mort...

Le chef furieux bondit sur le sorcier, et l'abattit d'un coup de sa machette, en disant :

– Ainsi périssent tous ceux qui profèrent de semblables paroles...

Puis s'adressant à ses Indiens :

– Mes frères, leur dit-il, nous allons être attaqués par la tribu la plus puissante de la pampa, je compte sur votre vaillance. Les ennemis ont beau être nombreux, nous pouvons les vaincre. Le grand Dieu Onaki est avec nous, il nous protège. Adressons-lui tous une prière et préparons-nous à combattre.

Les Indiens s'inclinèrent vers le sol en chantant une mélodie qui était une invocation au Dieu Onaki...

Quand ils eurent fini, le chef dit à son fils qui se tenait près de lui :

– Prends quatre hommes avec toi, et va surveiller la plaine.

Le jeune homme monta vivement à cheval, et quatre Indiens l'accompagnèrent.

Pendant ce temps, le chef ne cessait d'exhorter ses sujets.

Il leur tenait des discours enflammés et pour leur donner plus de cœur encore, il leur fit une ample distribution de caña.

Bientôt, excités par l'alcool, les Indiens poussaient des hurlements sauvages...

Le fils du cacique revint.

– Ils arrivent, dit-il... ils sont plus nombreux que les étoiles... et le grand oiseau plane au-dessus d'eux...

– Hoâ ! Hoâ !... s'écria le chef.

Et, sautant sur son cheval, il fonça le premier dans la plaine...

Au loin arrivait la troupe du Cacique Manjeké.

Le Parisien toujours réfugié sur son tertre comprit ce qui arrivait.

« Oh ! s'écria-t-il, je suis sauvé... Mes amis ont eu la bonne idée d'aller chercher du renfort... ah ! je vais de mon observatoire assister à un joli combat... dommage que je n'aie pas d'appareil de prises de vues... C'est ça qui ferait un joli film... »

Maintenant qu'il n'avait plus rien à craindre, il se tenait debout sur le monticule de sable. Il vit les Indiens qui l'avaient fait prisonnier sortir de leur campement, et se porter à la rencontre de leurs ennemis.

Le spectacle était vraiment impressionnant.

Cette charge de cavaliers se ruant les uns sur les autres avait quelque chose d'héroïque et de grandiose.

Les cavaliers de Manjeké qui, comme nous l'avons dit, étaient plus nombreux, se séparèrent tout à coup et formèrent deux demi-cercles. Leur

but était d'entourer leurs adversaires, mais ceux-ci ne se laissèrent point prendre à la tactique, et se séparèrent, eux aussi, cherchant à leur tour à encercler leurs ennemis.

Ce fut pendant près de dix minutes une galopade effrénée. Les deux ennemis n'étaient pas encore parvenus à se joindre.

Soudain le chef des Aragis prit la tête d'une colonne de cavaliers et fonça sur l'aile droite des hommes de Manjeké.

Cette manœuvre fut accomplie avec une telle rapidité que l'aile gauche des Indiens ainsi attaqués fléchit, mais Manjeké était, lui aussi, un excellent chef, et bien qu'il fût plus âgé que le maître des Aragis, il fonça sur lui et le provoqua en combat singulier. Comme armes, ils avaient leurs machettes. Ils s'attaquèrent en se portant des coups furieux qu'ils évitaient l'un et l'autre avec adresse, mais le chef des Aragis s'étant découvert un instant reçut à la tête une blessure qui le coucha sur l'encolure de son cheval.

Il se releva cependant et à son tour porta à son adversaire un coup terrible qui fut évité... Alors,

Manjeké se dressant sur ses étriers fendit la tête de son adversaire.

Privés de leur chef qu'ils considéraient comme invulnérable, les Indiens fléchirent un instant, mais le fils du mort prit le commandement et sut ranimer l'ardeur des combattants.

Il osa même s'attaquer à Manjeké, mais le terrible Cacique l'abattit dès la première passe d'armes.

Alors, ce fut un massacre effroyable.

Les Aragis essayèrent de résister, mais cernés par les hommes du Cacique, ils ne tardèrent pas à plier sous le nombre. Se voyant vaincus, ils voulurent fuir, mais pressés, entourés, ils furent impitoyablement massacrés. Des monceaux de cadavres jonchaient la plaine. Suivant les usages indiens, on les dépouilla de leurs armes et de leurs manteaux. Au campement des Aragis, il ne restait plus que des femmes, des enfants et des vieillards.

Le Cacique Manjeké donna à ses hommes la liberté de pillage, et ils en usèrent largement.

LXX

Un Cacique en aéro

Après la bataille, l'avion s'était posé sur le sol. Le Parisien accourut vers ses compagnons...

– Et quoi, lui dit Tavernier, tu n'étais donc pas prisonnier ?

– Si, commandant, mais je m'étais évadé...

– Nous te croyions toujours aux mains des Indiens, et c'est pour cela que nous avons prié le Cacique de nous prêter secours, mais si nous avions pu supposer que tu fusses libre, nous n'aurions pas ainsi fait massacrer tant de gens...

– Bah ! les types qui m'ont arrêté ne valaient pas cher. Savez-vous quel supplice ils voulaient m'infliger ? Non, vous ne devineriez jamais... Ils voulaient m'écorcher vif et ensuite m'enterrer vivant... Vous parlez de sauvages, aussi je les ai

vu égorger sans regret... Il y avait aussi parmi eux un animal de sorcier qui était faux comme un jeton et qui voulait me voir disparaître, je ne sais pas pourquoi. Enfin, nous nous en sommes tirés, mais il y a eu de la casse, regardez-moi tous ces Indiens qui gisent dans la plaine. C'est égal, le Cacique est un chic type et je voudrais bien lui serrer la main. Il n'a pas fait de difficultés pour venir, au moins ?

– Non, répondit Tavernier, il s'est mis tout de suite à notre disposition.

– Ça, c'est bien... Vous voyez comme on se trompe... nous le prenions pour un vieil ivrogne sur lequel on ne pouvait pas compter, et il nous a fourni la preuve du contraire.

Le Cacique était descendu de cheval et s'avancait vers les aviateurs. Ceux-ci le félicitèrent et le Parisien lui serra la main avec effusion en disant :

– Bravo, mon cher Cacique, quand vous vous battez, vous n'y allez pas de main morte, vous... Dieu, ce que vous cognez dur...

L'Indien qui ne comprenait pas un mot de français, souriait et saluait.

Beucaire servit d'interprète.

Alors, l'Indien dit aux aviateurs :

– Messieurs, je ne pouvais faire autrement que de venir au secours de l'un des vôtres. Quand j'ai donné ma parole à des amis, je ne les abandonne jamais. Vous vous êtes assis sous ma tente, vous avez bu le maté avec moi et mangé le tcharqué, je vous devais aide et assistance et je suis persuadé que si à mon tour j'avais besoin de vous, vous n'hésiteriez pas à me rendre le service que je vous demanderais.

– Vous pouvez y compter, répondit Beaucaire.

– Eh bien, justement, j'ai quelque chose à vous demander.

– Parlez...

– Voici. Je voudrais monter dans votre *aroplane*.

– Rien de plus facile.

– Vous y consentez ?

– Mais certainement... Si vous le désirez nous allons vous reconduire à votre campement.

– Oh ! merci !... le temps de donner des instructions à mes hommes et je reviens.

Sur ces mots, le Cacique remonta à cheval et alla rejoindre ses Indiens. Il leur parla pendant quelques instants, puis revint près des aviateurs.

– Je suis prêt, dit-il...

– Eh bien, montez, fit Beaucaire.

Le Cacique sauta à bas de son cheval, confia celui-ci à un Indien qui l'avait accompagné et monta dans la carlingue... Bien qu'il s'efforçât de paraître calme, on voyait qu'il était cependant assez ému.

Bientôt l'avion s'enlevait.

Le Cacique penché en dehors de l'appareil regardait au-dessous de lui...

C'était Tavernier qui était à la direction, car Beaucaire était demeuré avec le Cacique pour lui fournir des explications.

L'Indien était émerveillé ! Maintenant, il

n'avait plus peur.

Tout à coup, il demanda :

– Peux-tu encore me rendre un service ?

– Bien volontiers, répondit Beaucaire.

– Ton *aroplane* file comme le vent et tu peux te transporter d'un endroit à un autre aussi vite que le pampero... Fais-moi voyager au-dessus de la pampa. Il y a des tribus dont j'ignore l'emplacement, et je voudrais bien savoir où elles se trouvent. Tu comprends, ce sera une grande sécurité pour moi de savoir à quelle distance sont ceux qui peuvent me menacer. Bien que je sois puissant et que je puisse repousser à peu près toutes les attaques, je suis quand même assez inquiet. Je puis bien tout te dire à toi qui es un ami. Eh bien, j'ai un frère, le Cacique Erké... Sa tribu est aussi forte que la mienne. Or, nous sommes brouillés. Erké est un mauvais garçon, jaloux, ambitieux... Un jour ou l'autre, il tentera quelque chose contre moi, j'en suis sûr. Depuis un an, j'ignore ce qu'il est devenu, mais des Indiens m'ont affirmé qu'il avait déjà réuni plusieurs tribus et qu'il augmentait chaque jour le

nombre de ses hommes. Or il se pourrait qu'avant peu, il m'attaquât. Si je savais où il est, j'examinerais bien les environs de son campement, et je le surprendrais.

LXXI

Minutes d'angoisse

Beucaire se mit à l'entière disposition du Cacique, Il donnait des ordres à Tavernier, et celui-ci suivait l'itinéraire qu'on lui indiquait.

Au fur et à mesure que l'on passait au-dessus d'un campement d'Indiens, le Cacique donnait des explications...

– Ici, dit-il tout à coup, c'est le camp d'Ascanio, un vilain drôle qui n'aura plus envie de s'attaquer à moi... Il a essayé deux fois, mais a perdu tant d'hommes que je me demande s'il lui reste encore une cinquantaine de guerriers...

L'avion filait toujours au-dessus des terres...

– Oh ! s'écria tout à coup Manjeké, voici les Hulous, des sauvages qui vivent de rapines et qui m'ont un jour enlevé vingt chevaux et quatorze

juments... Je les croyais plus éloignés... c'est bon à savoir... je me méfierai.

On avait ainsi parcouru une grande partie de la pampa, et le Cacique n'avait pas encore découvert le campement de son frère Erké.

Enfin, on aperçut des Toldos.

– C'est là, dit Manjeké... approchons encore...

Hélas ! il était dit que la guigne s'acharnerait après les aviateurs. Soudain le moteur eut des ratés inquiétants, et il fallut atterrir.

– Mais non... mais non ! s'écria le Cacique... ne descendons pas... Je ne veux pas me rencontrer avec mon frère... Ne vous ai-je pas dit que nous étions ennemis... S'il s'emparait de moi, il me mettrait à mort sans pitié.

– Nous sommes obligés de nous poser sur le sol, dit Beaucaire.

– Oh ! c'est mal ce que vous faites là... j'ai eu confiance en vous et vous me trahissez...

– Mais non... mais si nous n'atterrissons pas, c'est la mort qui nous guette...

– Non... non... remontons.

Beucaire ne parvenait pas à faire comprendre au Cacique que le moteur ne donnait plus, et qu'il fallait à toute force se poser sur le sol... L'Indien s'imaginait qu'un aéroplane pouvait voler toujours sans accidents, sans accrocs, aussi avait-il peine à croire que ceux qu'il considérait comme des amis fussent obligés de descendre à terre. Il criait, suppliait, mais Beaucaire ne parvenait pas à lui faire entendre raison.

Quand l'appareil prit contact avec le sol, le Cacique s'écria :

– Nous sommes perdus ! Vous m'avez trahis, mais vous subirez mon sort, car Erké est un homme cruel qui ne fera grâce à personne.

Jusqu'alors, les Indiens n'avaient point paru. Sans doute que l'arrivée de l'avion les avait effrayés. Quelques têtes se montrèrent timidement, et rentrèrent bien vite derrière les rideaux des tentes.

Beucaire essaya de rassurer le Cacique.

– Ils n'oseront pas venir, dit-il... Ils nous

prennent pour des démons... Ne craignez rien... Dans un quart d'heure tout au plus nous reprendrons notre vol, et ne croyez pas que nous soyons vos ennemis. Mais nous ne sommes pas maîtres des événements...

Le Cacique commençait à se rassurer.

Cependant la réparation se prolongeait, et la nuit allait bientôt venir.

– Dépêchons-nous... dépêchons-nous, ne cessait de répéter Beaucaire...

Tavernier et M. Paturel ne quittaient pas des yeux le camp Indien.

– On dirait, fit tout à coup le vieux savant, que les Indiens s'agitent... Voyez derrière ces tentes, ils ont amené leurs chevaux...

– Oui, j'ai remarqué cela, répondit le commandant...

– Croyez-vous que nous pourrions repartir avant la nuit ?

– Non... la réparation ne sera pas terminée.

– Alors, nous allons avoir encore quelque

aventure.

– Espérons que non... Si les Indiens avaient dû nous attaquer, ils l'auraient déjà fait.

– Qui sait ?

On entendait maintenant un grand murmure de voix...

– Je crois qu'ils se préparent, dit M. Paturel.

– Oui, fit Tavernier, ils attendent sans doute que l'obscurité soit venue, et alors, ils tâcheront de nous surprendre...

– Il sera impossible de se défendre...

– Nous les effrayerons un instant avec notre projecteur.

– Cela les effrayera-t-il ?

– Oui, c'est probable...

– Le Cacique, tapi dans le fond de la carlingue, ne disait plus rien. Parfois, il se risquait à jeter un coup d'œil du côté du campement, mais se cachait de nouveau. Cet homme si brave à la tête de ses Indiens, était maintenant craintif comme un enfant.

La nuit vint. L'ombre s'appesantit sur la pampa.

– Attention, dit le commandant, ne nous laissons pas surprendre. Laval, faites de temps à autre fonctionner le projecteur.

Le Parisien obéit. Bientôt un grand cône de lumière s'étendit sur la plaine, tourna, revint au même endroit, comme un phare qui balaie la mer de ses feux.

Les Indiens n'osaient toujours pas bouger. Ils se croyaient évidemment en présence de quelque divinité infernale.

Le Cacique s'était accoudé à la carlingue.

Tout à coup, il dit à Beaucaire :

– Ils vont essayer de nous tourner..

Le commandant dit à Laval de changer le projecteur de côté. On aperçut alors, dans la plaine, des cavaliers groupés comme s'ils s'apprêtaient à charger.

Les aviateurs devinrent inquiets, car ils comprenaient bien qu'il leur serait impossible de se défendre contre cette masse d'hommes. Ils

arriveraient avec leurs chevaux, renverseraient l'aéro et ce serait la fin de tout.

– Ça va mal, dit le Parisien.

– Oui, je le crois, répondit M. Paturel...

– Ah ! quelle guigne que nous ne puissions pas repartir.

– Dans cinq minutes, dit Francis, tout sera prêt.

Cinq minutes !... Pourvu que les Indiens n'attaquent pas tout de suite...

Soudain, une grande clameur s'éleva.

– Ils vont charger, dit Tavernier.

Beucaire s'était assis sur sa sellette, prêt à faire décoller l'appareil. Brusquement le moteur se mit à ronfler.

– Ça y est ! ça y est !... s'écria le Parisien.

Il était temps. Les Indiens, en rangs serrés, arrivaient sur l'aéro.

– Trop tard, messieurs, dit Laval...

Déjà l'aéro était à cinquante mètres de

hauteur.

Le Cacique ne se tenait plus de joie... Il battait des mains, poussait de petits cris...

LXXII

Le retour

Ce Cacique devenait encombrant. Il fallait le déposer maintenant dans son campement, mais comment retrouver, en pleine nuit, l'endroit où s'élevaient ses tentes. Tavernier essaya de l'interroger, mais les quelques mots d'espagnol qu'il savait n'étaient pas suffisants pour qu'il pût engager une conversation.

– Ma foi, dit-il, le mieux serait de se poser sur le sol et d'attendre le jour, car nous faisons maintenant de la route inutile.

Beaucaire, consulté par l'acoustique, fut sans doute de l'avis de Tavernier, car il se mit en descente.

Le pauvre Cacique qui ne se rendait pas compte de la distance parcourue et qui croyait

être encore à proximité du camp ennemi, se précipita vers Beaucaire en s'écriant :

– Pourquoi nous arrêtons-nous ?... Il vont venir... nous ne pourrons leur résister.

– Ne crains rien, répondit Beaucaire, nous sommes loin maintenant du camp de ton frère.

– Oh !... non... non... nous en sommes encore tout près...

– Je t'assure que tu te trompes. Tu ne te figures pas quelle vitesse on peut faire avec un appareil comme le nôtre... Nous allons plus vite que le pampero...

– C'est impossible !

– J'en suis sûr... Tu n'as pas remarqué tantôt, quand il faisait jour, le trajet que nous avons parcouru.

LXXIII

En route !

Le Cacique commençait à se laisser convaincre. Cependant, de temps à autre, il prêtait l'oreille, croyant entendre un galop de chevaux...

– Je crois qu'ils arrivent, dit-il.

– Non... ils sont loin... S'ils voulaient nous rejoindre, ils n'arriveraient pas ici avant cinq ou six heures au moins, tu vois que tu peux être tranquille.

– Mais pourquoi n'avons-nous pas continué à courir dans l'espace.

– C'est à cause de toi.

– De moi ?

– Oui... nous voulons te déposer dans ton

campement et, en pleine nuit, il nous est impossible de le découvrir. Nous ne savons même pas où nous sommes en ce moment.

Le Cacique regarda les étoiles.

– Mon campement est là, dit-il, au bout d'un instant, en étendant le bras vers le nord-est.

– Oui, c'est entendu, répondit Beaucaire, mais à quelle distance ? Vois-tu par ici quelque chose qui puisse te guider. Pourrais-tu dire où tu te trouves en ce moment ?

Le Cacique ne répondit pas.

– Tu vois, fit Beaucaire. Crois-moi, va, il faut attendre le jour.

L'Indien cherchait cependant à s'orienter. Il avait souvent voyagé de nuit dans la pampa, et parvenait toujours à s'y diriger. Cependant, à cette minute, il était désorienté...

Quand parut le jour, il regarda autour de lui.

– Oh ! que nous sommes loin, dit-il... Voici là-bas l'arroyo Chezuel qui est presque à la limite de la plaine.

– Tu vois, répondit Beaucaire, que l'on voyage vite en aéroplane.

– Plus vite que le vent, murmura le Cacique.

– Pourrais-tu retrouver ta direction ?

– Oh ! oui, c'est facile.

– Eh bien, nous allons repartir, tu vas nous guider.

*

Le Cacique ne se tenait plus de joie. Il s'était cru perdu et maintenant, il regagnait son campement... Il remercia les aviateurs. Cependant, il s'était dit qu'il ne rentrerait pas encore chez lui. car une nouvelle panne se produisit, et pour comble de malheur, elle se produisit à proximité d'un camp d'Indiens qui n'avaient qu'une piètre estime pour Manjeké.

– Oh ! mon Dieu ! s'écria le Cacique, nous sommes dans le voisinage des Archas... Pourvu qu'ils ne m'aperçoivent pas...

– Ce sont tes ennemis ? demanda Beaucaire.

– Oui... car je leur ai infligé, il y a quelque temps, une sérieuse leçon...

Ces mots étaient à peine prononcés qu'une vingtaine d'Indiens accouraient en poussant des cris sauvages.

Le Cacique se vit perdu, mais c'était un homme courageux, et il était prêt à vendre chèrement sa vie. Déjà les aviateurs s'étaient emparés de leurs armes, et M. Rodriguez les avait imités.

Les Indiens avançaient. Cependant, arrivés à cent mètres de l'avion, ils s'arrêtèrent. Ils n'osaient approcher de l'appareil.

– Voyez, ils ont la frousse, dit Laval... Nous aurons peut-être le temps de réparer avant qu'ils se décident à nous attaquer.

– Tenons-nous sur nos gardes, répondit Tavernier.

Cependant les Indiens ne se décidaient pas... L'avion leur faisait peur. Jusqu'alors, ils n'avaient pas aperçu le Cacique. Quand ils le

virent, ils poussèrent une grande clameur, et, excités par leur chef, s'apprêtèrent à attaquer, mais à cette minute le moteur de l'aéro se mettait à ronfler et l'appareil après avoir couru quelques instants sur le sol s'enlevait dans les airs.

– Sauvés ! s'écria le Parisien.

Le Cacique ne se tenait plus de joie. Quelques instants après, on le déposait dans son campement.

– Mon frère blanc, dit-il à Beaucaire, je te remercie. Grâce à toi je connais maintenant l'emplacement des tentes de mes ennemis, et avant peu je les attaquerai. Quand j'aurai purgé la pampa des tribus sauvages qui la peuplent, les voyageurs n'auront plus rien à craindre, et ne trouveront ici que des Indiens accueillants.

Le Cacique tint à offrir aux aviateurs la caña et la yerba maté. Il leur fit même présenter du tcharqué, mais Beaucaire et ses compagnons n'acceptèrent qu'une coupe de caña. Le Cacique leur adressa alors, en présence de ses hommes, un long discours que seul comprit Beaucaire, puis on se sépara après force embrassades.

Quand l'avion reprit son vol, les Indiens le saluèrent par des cris enthousiastes, et tirèrent une salve en l'honneur de leurs frères blancs.

– Brave type que ce Cacique ! dit le Parisien.

– Oui, répondit M. Paturel, mais Dieu qu'il est sale...

– Bah ! l'eau est rare par ici.

– Comment ! mais il y a un cours d'eau qui passe tout près de son campement.

– Il faut croire qu'il ne trouve pas l'eau suffisamment pure pour y tremper son visage.

– Dites plutôt que les Indiens ne se débarbouillent pas.

– En revanche, ils sont très coquets, se peignent la figure avec des couleurs voyantes, et s'affublent de manteaux chamarrés.

– Oui, ce sont des élégants aux mains sales. S'il me fallait vivre un mois avec eux, je crois que je préférerais errer dans le désert.

– Vivre avec eux, cela n'est rien encore, fit remarquer le commandant... Ce qui est pis c'est

de manger à leur table. Pouah ! Quels mets ! De la viande corrompue et des ragoûts qui ont une affreuse odeur de pourriture... Il faudrait être bien affamé pour goûter à ces mets ignobles.

Il y eut un silence.

– Quand j’étais prisonnier en Russie, dit Laval, on nous servait des mets infects. Au début, nous ne pouvions pas y toucher, mais nous avons fini par y goûter et ma foi on s’est habitué à cette affreuse cuisine.

– Les explorateurs, dit M. Paturel, sont souvent forcés de manger ce qu’ils trouvent. Je me rappelle avoir lu que l’Anglais John Bruce et ses compagnons, perdus en plein milieu de l’Afrique équatoriale, et mourant littéralement de faim, se nourrissaient de serpents crus.

– Quelle horreur ! s’exclama le Parisien... du serpent cru, mais cela doit être ignoble...

– Certes, j’avoue que ce n’est guère succulent, mais quand on a faim, on ne se montre pas difficile. On cite même le cas d’un missionnaire qui fut forcé de manger de la chair humaine.

Cette conversation fut interrompue par un bruit bizarre...

– Tiens, qu’y a-t-il encore ? demanda le commandant.

LXXIV

Sévère leçon

L'avion passait à ce moment à proximité d'une montagne. Il y avait là un écho formidable qui amplifiait de façon étrange le bruit du moteur. On eût dit que l'on traversait une immense usine où ronflaient des centaines de machines.

– Quel potin ! dit Laval...

Là-bas, les oiseaux effrayés prenaient leur vol et s'enfuyaient de toutes parts. Ils ne tardèrent pas à entourer l'avion et Beaucaire fut obligé de s'élever pour ne point se rencontrer avec ces volatiles. Si l'un d'eux se fût heurté à l'hélice, c'était la catastrophe.

– Je crois, dit le Parisien, que nous devons approcher de Buenos-Aires...

– Oui, répondit M. Rodriguez... nous y serons

bientôt si nous conservons cette allure.

- Le fait est que nous avançons joliment vite.
- Nous allons plus vite qu'un train express.
- Vous pouvez dire deux fois et demie plus vite.
- C'est fabuleux...

Beucaire avait hâte d'atteindre Buenos-Aires, car il prévoyait que l'aéro aurait besoin d'une sérieuse révision...

Tout à coup, le Parisien s'écria :

- Pas d'erreur... J'aperçois là-bas une ville...
- C'est Buenos-Aires, déclara M. Rodriguez.

Un quart d'heure après l'avion se posait dans une plaine, à quelques centaines de mètres de la ville. Buenos-Aires est, on le sait, une grande cité de l'Amérique du Sud. Elle est la capitale de la République Argentine. Sa population dépasse cinq cent mille habitants. Située sur la rive droite du Rio de la Plata qui est large en cet endroit de près de quarante-six kilomètres, elle fut fondée en 1535 par l'Espagnol Mendoza, qui lui avait

donné le nom de Puerto de Santa Maria de Buenos-Aires.

Le développement de Buenos-Aires ne date guère que de 1860, mais depuis cette époque elle a grandi prodigieusement vite grâce surtout à l'immigration européenne.

Buenos-Aires est une belle ville dont les rues, tirées au cordeau, sont pavées et bordées de larges trottoirs.

Les maisons fort bien construites n'ont en général qu'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse. Reliée par de nombreuses voies ferrées à l'intérieur du pays, cette ville est l'entrepôt naturel du commerce de toutes les provinces de la Confédération Argentine.

Elle manque malheureusement d'un bon port, et les grands navires doivent s'arrêter à Ensenada qui, située à quarante-cinq kilomètres de la capitale, est unie à elle par un chemin de fer.

Buenos-Aires est non seulement le centre commercial, mais aussi le centre intellectuel de la République. Là se trouvent de grandes écoles ; là

sont édités les livres et les journaux les plus importants.

Buenos-Aires exporte des céréales, des laines, des cuirs, des viandes conservées, des cornes de bœufs et du suif.

La province de la République Argentine jouit d'un climat salubre, et les maladies y sont rares. De là ce nom de Buenos-Aires qui signifie : Bon air.

M. Rodriguez voulut absolument emmener les aviateurs, et leur offrir à déjeuner chez lui. Beaucaire, Tavernier et M. Paturel acceptèrent, mais Laval et Francis demeurèrent à la garde de l'avion.

– Surtout, ne vous absentez pas, recommanda Beaucaire en partant.

– Soyez tranquille, patron, répondit le Parisien... J'ai été soldat, je sais ce que c'est que la consigne...

– Je vais vous faire porter à déjeuner, dit M. Rodriguez...

En effet, une heure après, deux nègres

apportaient deux paniers remplis de provisions... On s'imagine sans peine avec quel plaisir Francis et le Parisien goûtèrent aux mets qu'on leur offrait si généreusement.

Pendant qu'ils mangeaient, des curieux s'étaient amassés et regardaient les deux aviateurs.

– Nous en avons un succès, hein ? dit Laval.

– Oui, plutôt, répondit Francis.

– On dirait que ces gens-là n'ont jamais vu de voyageurs.

– Ils en ont vu, certes, mais ceux-là ne venaient pas chez eux en avion...

Comme il arrive fatalement, il se trouvait dans la foule qui grossissait de minute en minute des individus peu recommandables... L'un d'eux, un mulâtre bâti en hercule s'amusait à se pendre après l'avion et à le secouer de toutes ses forces... Le Parisien lui fit comprendre que ce qu'il faisait était stupide, et qu'il pouvait détériorer l'appareil. Le mulâtre ne tint aucun compte de cet avertissement. Il se mit à rire aux éclats et

continua de plus belle à secouer l'avion.

Cette fois, le Parisien perdit patience. Il sauta vivement à bas de l'appareil et, se plantant devant le mulâtre :

– Tu n'as pas compris ce que je t'ai dit, s'écria-t-il.

– Si... si... j'ai compris, répondit l'homme mais ça m'amuse de secouer ton *aroplane*.

– Tu vas cesser immédiatement.

Le mulâtre regarda Laval dans les yeux, et répondit :

– Je cesserai si je veux...

Le Parisien sentait la colère le gagner. Pourtant il se contint.

– Voyons, dit-il d'un ton conciliant, ce n'est pas raisonnable, ce que tu fais là...

Pour toute réponse, le mulâtre recommença de plus belle à secouer l'avion.

– Ah ! prends garde, dit le Parisien, je vais me fâcher.

– Je serais curieux de voir ça, répondit la

brute.

Laval s'efforçait toujours de conserver son calme, mais comme le mulâtre continuait à le narguer, il lui posa la main sur l'épaule, en disant :

– En voilà assez, n'est-ce pas ?

L'autre le regarda en ricanant

– As-tu compris ? reprit le Parisien.

– Non...

– C'est sérieux, alors ?...

– Mais oui...

Et ce disant, le mulâtre décochait à Laval un formidable coup de poing que celui-ci esquivait par un brusque retrait du corps... Son adversaire furieux voulut placer un second coup, mais cette fois le Parisien se décida à frapper, et il le fit avec une telle force que le mulâtre chancela... Cependant, il revint à la charge.

– Tant pis pour toi, cria Laval... Cette fois, c'est le knock-out.

Et de fait, il étendit le colosse sur le sol, à la

grande stupéfaction des assistants. Quelques Français qui se trouvaient là applaudirent Laval avec frénésie, mais les nègres et les mulâtres se mirent à hurler, à injurier le Parisien. Cela prit bientôt la tournure d'une manifestation, si bien que les agents de police durent intervenir. Bien que le Parisien fût dans son droit, il aurait certainement été emmené au poste sans l'intervention d'un homme qui avait assisté à la scène et qui donna absolument tort au mulâtre. Cet homme fut écouté, car il était sans doute un personnage officiel. Il accusa carrément le mulâtre, et celui-ci fut emmené par les policemen.

LXXV

Un radio

Laval et Francis croyaient que tout était fini, mais ils se trompaient. Les partisans du mulâtre revinrent à la charge, et ils auraient sans doute saccagé l'avion, mais à ce moment Beaucaire, Tavernier et M. Paturel revenaient en compagnie de personnages officiels qui avaient tenu à les accompagner jusqu'à l'aéro.

À leur vue, les manifestants se dispersèrent.

– Que voulaient ces gens ? demanda Beaucaire.

– Ces gens, répondit Laval, voulaient tout simplement démolir notre appareil.

– Et pourquoi ?

– Ma foi... je n'en sais rien... je suppose que c'est parce que j'ai châtié comme il le méritait un

individu qui s'était suspendu après notre avion et le secouait tant qu'il pouvait.

Beucaire ne dit rien. Il fit monter à bord deux messieurs qui examinèrent curieusement l'appareil, puis s'entretint ensuite avec eux... Ces hommes parlaient très correctement le français.

– Alors, demanda Beaucaire, vous êtes sûrs que nos concurrents sont près d'ici ?

– Oui, comme je vous l'ai dit, j'ai reçu un radio m'annonçant leur arrivée.

– Et d'où venait ce radio ?

– Je ne sais... mais je suppose qu'il venait de Los-Angeles.

– Comment, ils seraient remontés si loin.

– Il faut le croire.

– Et vous rappelez-vous ce que disait ce radio ?

– Oh ! il était très court... il annonçait simplement qu'un avion anglais faisant le tour du monde se dirigeait sur Buenos-Aires.

– Et il y a longtemps que ce message vous est

parvenu ?

– Il est arrivé ce matin, vers neuf heures.

– Les aviateurs ne disaient pas où ils se trouvaient ?

– Non...

– Messieurs, fit Beaucaire, comme je vous l'ai dit, nous tenons à distancer nos concurrents. Nous allons donc être obligés de vous quitter...

– Et vous allez vous engager sur la mer.

– Non... nous allons remonter jusqu'à Pernambuco.

– Et de là ?

– Nous nous dirigerons vers la terre d'Afrique.

– Voilà un voyage bien audacieux...

– Il l'est moins que notre précédente traversée... Songez donc, nous avons franchi le Pacifique dans presque toute sa largeur.

– C'est vrai, mais sur le Pacifique vous aviez des îles sur lesquelles vous pouviez vous poser, tandis que sur l'océan, vous n'en rencontrerez aucune.

– La distance que nous avons à fournir sera aussi moins longue.

– C’est vrai... Allons, bon voyage... Soyez persuadé que nous serons heureux d’apprendre que vous avez triomphé, car toutes nos sympathies, ai-je besoin de vous le redire, vont à la France.

Les aviateurs s’apprêtaient à partir. Déjà le commandant allait donner le signal du départ, quand M. Paturel qui observait le ciel s’écria tout à coup :

– Les voilà !...

C’était en effet l’avion anglais qui arrivait.

Il grossissait à vue d’œil, et il était certain qu’il allait se poser lui aussi dans la plaine où se trouvaient les Français...

– Attendons, dit Beaucaire.

– Tu renonces à partir ? demanda Tavernier.

– Je ne veux pas avoir l’air de fuir nos concurrents.

– Mais nous allons perdre l’avance que nous

avons sur eux.

– Nous la rattraperons.

LXXVI

Froide entrevue

Les aviateurs ne s'attendaient certes pas à revoir leurs concurrents. Ceux-ci après de nombreuses pannes étaient enfin parvenus à regagner le temps perdu. Ils s'étaient renseignés, en cours de route, et avaient pu apprendre quelle direction avaient suivie les Français. Ils avaient eu la chance de ne pas tomber entre les mains des Indiens, et d'éviter le pampero. On s'imagine sans peine la joie des Anglais quand ils aperçurent l'avion. Beaucaire et ses amis n'étaient eux que médiocrement satisfaits.

– Nous nous sommes trop attardés ici, dit-il...

– Pourtant, répondit Tavernier, nous ne pouvons faire autrement...

– Il n'y a plus qu'à filer, et le plus vite

possible.

– C’est mon avis...

Ils allaient déjà prendre congé des gens qui les avaient si aimablement reçus, quand le major anglais vint à leur rencontre.

– Quelle bonne surprise, s’écria-t-il... Nous croyions bien ne jamais vous revoir. Maintenant que le hasard nous a réunis, nous allons, si vous le voulez bien, faire route ensemble...

– Monsieur, répondit Beaucaire, je vous ai déjà dit, je crois, que nous entendions régler notre itinéraire à notre convenance... Nous ne tenons pas à nous faire accompagner.

– Vous avez tort... allons... acceptez... Oui, je sais, vous nous gardez rancune... à cause du petit différend que nous avons eu ensemble, mais vraiment vous avez tort...

– C’est possible, fit sèchement Beaucaire... mais je sais à quoi m’en tenir...

– Oui, je vois, murmura l’Anglais. Vous êtes rancuniers, messieurs les Français...

Beucaire regarda le major bien en face et lui

dit :

– Vous avez la mémoire courte, monsieur... Si vous ne vous rappelez plus l'incident qui s'est produit dans une île du Pacifique, moi je ne l'ai pas oublié... Vous avez essayé de saboter notre appareil, et c'est votre mécanicien que vous aviez chargé de cette vilaine besogne...

L'Anglais protesta :

– Je vous assure, dit-il, il y a entre nous un malentendu. Vous avez pu avoir des soupçons sur notre mécanicien, mais nous l'avons interrogé, après votre départ, et savez-vous ce qu'il nous a appris ? Eh bien, il nous a dit qu'il avait parfaitement vu un homme s'introduire dans le hangar où se trouvait remisé votre aéro, et c'est pour suivre cet homme et savoir ce qu'il avait l'intention de faire qu'il a pénétré dans le hangar. J'avoue que tout était contre lui, mais il n'était pas coupable...

– Je vous en prie, répondit Beaucaire, ne revenons pas sur cette affaire... Je sais à quoi m'en tenir... Cela suffit...

L'Anglais jugea inutile d'insister.

– C'est bien, dit-il... alors, c'est la guerre entre nous ?

– Non... répliqua Beaucaire... c'est tout au moins la paix armée. Nous nous tenons sur nos gardes, voilà tout...

Et sur ces mots, il tourna les talons. L'Anglais n'insista plus. Il alla rejoindre ses compagnons.

– Que va-t-il faire ? demanda Tavernier.

– Je n'en sais rien, répondit Beaucaire. Il est probable qu'il va nous suivre...

– C'est fâcheux...

– Oui, car ils vont profiter de notre itinéraire... Nous aurons travaillé pour eux...

– Il ne nous reste plus qu'une ressource, c'est de les devancer de façon qu'ils ne puissent plus nous rejoindre.

– Nous allons essayer... Ne perdons pas de temps, partons tout de suite, avant qu'ils soient prêts.

– Nous ne pouvons partir avant d'avoir fait

notre plein d'essence, et de nous être approvisionnés d'huile.

– Cela ne demandera pas longtemps... Laval vient de revenir avec une voiture remplie de bidons d'essence...

– Il faudra la vérifier, cette essence.

– Ne crains rien, je m'en occupe.

LXXVII

Un train d'enfer

Une heure après, les aviateurs français prenaient leur vol... Quant aux Anglais qui n'avaient pas encore reçu leur provision d'essence, ils attendaient, et lorsqu'ils virent partir leurs concurrents, ils les saluèrent de hurras frénétiques, mais ces hurras étaient plutôt ironiques.

– Oui... fichez-vous de nous, s'écria le Parisien, en riant, vous n'êtes pas près de nous revoir...

– Ça, ce n'est pas sûr, fit M. Paturel, car vous avez bien vu que ces maudits Anglais sont parvenus à nous rejoindre.

– Et pourquoi ? Parce que nous avons été retenus plus que nous ne l'aurions désiré par

messieurs les Indiens, mais maintenant, nous ne rencontrerons plus de gêneurs sur notre route.

– Qui sait ?... Nous allons maintenant vers l'inconnu. Les régions que nous allons traverser ne sont guère sûres...

– Qu'avons-nous à craindre, puisque nous longerons continuellement la mer ?

– Vous avez pu constater que l'on ne peut pas toujours suivre la route que l'on s'est tracée. On croit que tout ira bien, et crac, il vous arrive un coup de pampero ou quelque tornade et on est jeté du côté opposé à celui que l'on avait désigné... Ne nous réjouissons pas trop d'avance... Faisons tout notre possible pour bien tenir notre route, mais n'oublions pas que nous sommes à la merci du hasard.

– Vous êtes plutôt pessimiste aujourd'hui, monsieur Paturel.

– Non, mon ami, je raisonne, voilà tout... Au début de ce voyage, j'étais tout feu tout flamme, mais les aventures que nous avons eues m'ont sérieusement refroidi...

– Vous avez peut-être raison, mais s’il fallait continuellement prévoir ce qui peut arriver, on ne vivrait pas.

Il y eut un silence.

Ce fut le Parisien qui reprit :

– Monsieur Paturel, vous qui m’avez l’air d’être très ferré sur la géographie, pouvez-vous me fournir quelques renseignements sur les régions que nous allons survoler...

– Oh !... ce sont des régions sauvages... Par ci par là, nous apercevrons une ville, mais bientôt ce sera le désert au-dessous de nous... puis la forêt vierge...

– Ah ! nous passerons au-dessus de forêts ?

– Oui...

– Ça c’est moins gai... Je ne sais si vous êtes comme moi, mais les forêts, ça ne me dit rien de bon... Atterrir en plein sur les arbres, vous avouerez que ça manque plutôt de charme... Si pareille chose nous arrivait, ce serait la fin de tout... Il vaut mieux ne point penser à cela... Mais ces forêts vierges dont vous venez de parler, est-

ce qu'elles sont aussi vastes que celles que nous avons aperçues en Australie ?

– Oh ! bien plus vastes, mon ami... bien plus vastes. Les forêts de la Guyane sont immenses.

– Mais on les a déjà explorées !

– Comment voulez-vous explorer une forêt vierge... On peut y pénétrer, s'y avancer de quelques centaines de mètres, mais ensuite on rencontre de telles difficultés qu'on renonce à aller plus loin. Il faut se frayer un passage à travers les lianes, abattre des arbustes à coups de hache c'est un travail de géant. Et puis, vous devez bien penser que ces forêts vierges sont habitées...

– Quoi... par des sauvages ?

– Non... par des fauves et des serpents...

– Des serpents !... brrr !... Je ne suis pas froussard, vous avez pu le constater, mais les serpents me terrorisent. J'aimerais mieux me trouver en face d'un tigre ou d'un lion qu'en présence d'un serpent...

– Espérons que nous éviterons fauves et

serpents...

– Oui, comme vous dites, espérons-le... En tout cas, si ça continue comme ça, nous aurons vite dépassé la région des forêts vierges... Dieu, comme nous filons ! on voit que M. Beaucaire ne veut pas se laisser rejoindre par les Anglais...

– Il va même un peu vite !

– Bah ! il sait ce qu'il fait... C'est un as que M. Beaucaire...

– Je ne dis pas... mais cette allure-là est un peu rapide...

Beucaire menait en effet un train d'enfer... Il voulait semer les Anglais et s'y employait avec énergie... On survolait à présent de grandes plaines grisâtres parsemées çà et là de rochers rouges... À droite, c'était la mer...

Un peu avant la nuit, il fallut atterrir. Le moteur avait terriblement chauffé, et ne donnait plus toute sa force... Beaucaire choisit un endroit propice pour se poser sur le sol, et bientôt l'avion reprenait contact avec le sol.

– Ouf ! quelle chaleur ! s'écria le Parisien...

maintenant qu'on ne marche plus et qu'on ne sent plus d'air, on étouffe. Je ne sais combien il y a de degrés par ici, mais sûrement il doit bien y en avoir quarante au-dessus de zéro.

– Et dix de plus, fit M Paturel.

– Ça ne m'étonne pas...

Et ce disant, Laval ôtait sa veste et déboutonnait le col de sa chemise.

La chaleur était en effet étouffante... Pas un souffle d'air...

– Ce calme-là ne vous inquiète pas, commandant, demanda M. Paturel...

– Ma foi, non... voyez le ciel est d'une pureté remarquable.

– C'est vrai, mais vous savez que souvent les nuages arrivent vite...

– Rien à craindre... le baromètre est au beau fixe...

– Ce n'est pas une raison.

– Vous croyez ?

– Oui... car vous qui avez beaucoup voyagé,

vous devez savoir que dans certaines régions le temps change brusquement. Ainsi, vous vous rappelez, quand nous étions en Australie, le ciel était pur comme aujourd'hui, n'empêche que quelques minutes après, il s'est couvert subitement et que nous avons eu une terrible tornade.

– Les tornades sont rares par ici. Ah ! si nous étions aux environs du Japon ou des îles des Antilles, je serais moins tranquille, mais ici, je crois pouvoir affirmer que nous n'avons rien à craindre...

– Je veux vous croire... mais est-ce que nous allons rester longtemps à terre ?

– Non... Beaucaire va repartir dans une demi-heure.

– La nuit va sans doute nous apporter quelque fraîcheur...

– C'est certain...

L'endroit où se trouvaient les aviateurs avait quelque chose de sinistre. Des roches affectant la

forme de bêtes fantastiques s'élevaient çà et là ;
un silence de mort planait sur ce désert.

LXXVIII

Atterrissage

Soudain, un cri bizarre s'éleva.

– Tiens, dit le Parisien, qu'est-ce que cela ?

– Je crois, répondit M. Paturel que c'est le cri d'un notou.

– Un notou, qu'est-ce que c'est que ça ?... un sauvage ?

– Non, c'est un oiseau.

– Un oiseau ? alors, il doit être énorme pour pousser un cri si formidable.

– Non... le notou n'est guère plus gros qu'un pigeon.

– Ah ! par exemple... eh bien, il a de rudes poumons cet oiseau-là.

Un nouveau cri se fit entendre, mais cette fois,

il n'avait plus la même intonation que l'instant d'avant.

M. Paturel devint inquiet :

– Ce n'est pas un notou, dit-il...

– Alors, qu'est-ce que c'est ? demanda Laval...

– Ma foi, je n'en sais rien.

– Si c'était le cri de ralliement de quelque tribu sauvage ?

– Oh !... non... c'est bien le cri d'un animal...

– Cela ne prouve rien, car j'ai lu que certains sauvages, pour s'appeler, imitaient le cri d'un animal...

Tavernier s'était approché de Beaucaire...

– Voici la nuit, lui dit-il, il serait peut-être prudent de partir...

– Oui... tu as raison... Eh bien, embarquez...

Les aviateurs ne se firent pas prier pour sauter dans la carlingue. À peine l'avion avait-il quitté le sol que l'on apercevait des formes noires se glissant dans la plaine.

– Hein ? vous voyez, monsieur Paturel, dit le Parisien... c'étaient bien des sauvages qui nous guettaient. Heureusement que nous sommes partis à temps.

– Rien ne prouve que ce soient des sauvages.

– Vous allez peut-être prétendre que ce sont des notous.

– Non... mais il se peut que les hommes qui rôdent dans ces rochers ne soient point des sauvages...

– En tout cas, il est préférable que nous ne les ayons pas attendus, car il nous serait probablement arrivé encore quelque aventure...

M. Paturel, un peu vexé d'avoir pris le cri d'un homme pour celui d'un oiseau, essayait de convaincre ses compagnons, en leur donnant sur le notou des renseignements détaillés, mais personne ne l'écoutait.

Une sorte de torpeur s'était emparée de Tavernier, de Laval et de Francis... Était-ce l'effet de la fatigue ? Toujours est-il qu'ils ne tardèrent pas à s'endormir... M. Paturel essaya,

pendant quelque temps, de lutter contre le sommeil, mais il ne tarda pas à ronfler comme un orgue.

Beucaire lui-même se sentait mal à l'aise, et il crut prudent d'atterrir.

La secousse de l'aéro se posant un peu brutalement sur le sol réveilla les dormeurs.

– Hein ? qu'y a-t-il, s'écria M. Paturel... où sommes-nous ?...

– Parbleu, répondit Laval, nous venons d'atterrir.

– Encore...

– Vous voyez bien...

Beucaire donnait quelques explications...

– Est-ce la chaleur, dit-il... est-ce la fatigue, je ne pourrais le dire. Toujours est-il que je me sentais envahi par une telle lassitude que j'ai préféré atterrir.

– Et tu as bien fait, répondit le commandant. Nous aussi d'ailleurs, nous nous sentions las... nous nous sommes beaucoup fatigués, ces temps-

ci, et dame les forces du corps humain ont des limites...

– Écoute, dit Beaucaire, nous allons nous reposer jusqu'au jour... Que chacun veille à tour de rôle...

– C'est cela... Je vais régler les heures de quart. Tu es sûr de ton moteur ?

– Oui...

– Nous pourrons repartir à la moindre alerte ?

– Mais je le crois.

– C'est bien...

Et le commandant dit à ses compagnons :

– Mes amis, nous avons tous besoin de repos... Nous allons donc dormir un peu. Qui veut prendre la première garde, car il faut que quelqu'un veille à bord...

– Moi, dit le Parisien...

– Bien... je prendrai le second quart, Beaucaire le troisième, et M. Paturel et Francis, le quatrième... Dans deux heures, tu me réveilleras... Tu as une montre ?

- Oui, commandant.
- C'est bien... à ton poste, et bonsoir !...

LXXIX

Le jaguar

Le Parisien prit son Winchester, en vérifia la batterie, et le posa à côté de lui, puis, pendant que ses compagnons s'étendaient dans la carlingue, il s'installa sur une sellette et demeura immobile. La nuit était claire, bien qu'il n'y eût pas de lune. Laval laissait errer ses regards de tous côtés, en prêtant l'oreille au moindre bruit.

Autour de lui, tout était calme. Parfois, dans le lointain, il entendait le murmure de la mer.

Craignant de céder au sommeil, il se mit debout.

De temps à autre, il consultait sa montre dont il éclairait le cadran au moyen de sa petite lampe de poche.

Soudain, un bruit bizarre le fit tressaillir, mais

il se rassura vite.

C'était M. Paturel qui ronflait.

Le vieux savant faisait avec son nez un vacarme effroyable... On eût cru entendre un jeu de grandes orgues.

Le Parisien siffla, et les ronflements cessèrent mais pour reprendre bientôt.

Le quart du Parisien touchait à sa fin, et il s'apprêtait déjà à réveiller le commandant, quand un grognement le mit en éveil. Il crut tout d'abord que c'était M. Paturel qui l'avait poussé, mais il se rendit bientôt compte que cela venait de la plaine.

Il attendit encore quelques instants, puis secoua le commandant. Celui-ci se frotta les yeux, et se mit debout aussitôt.

– Rien de nouveau ? demanda-t-il.

– Si... répondit Laval, écoutez... vous n'entendez pas ?

– Il me semble entendre une sorte de grognement...

– Oui... c'est bien cela...

– À n'en pas douter, c'est un animal sauvage qui rôde dans les environs...

– Il se rapproche, écoutez...

– Oui...

– Il faut se tenir sur ses gardes... Tu as ton fusil ?

– Oui...

– Attends, je prends le mien...

Le bruit avait cessé... Quelques minutes s'écoulèrent, et les deux aviateurs commençaient à se tranquilliser, quand un rugissement effroyable se fit entendre, et presque aussitôt une longue silhouette noire se profila sur le sol...

Le Parisien fit feu, mais il manqua la bête, et celle-ci bondit contre l'aéro... Fort heureusement le commandant ne la manqua pas, lui. Il y eut un râle, un grognement, puis le bruit d'un corps tombant à terre...

– Il était moins cinq, s'écria le Parisien... qu'est-ce que cela peut bien être que cette bête-

là... elle m'a semblé énorme...

Les aviateurs s'étaient tous réveillés, et avaient sauté sur leurs armes...

– Ne vous émotionnez pas, leur dit Laval, c'est fini.

– Quoi ? qu'y a-t-il ? demanda M. Paturel... est-ce une idée, il m'a semblé entendre un coup de feu... ai-je rêvé ?

– Non... vous n'avez pas rêvé... il y a même eu deux coups de feu, l'un tiré par un maladroit et l'autre par un excellent chasseur...

– Mais sur quoi avez-vous tiré ? Sur des sauvages...

– Non, sur un animal...

– Quel animal ?

– Ah ! vous m'en demandez trop... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il voulait monter dans notre aéro... et il était vif, je vous en réponds... D'un saut, il nous est tombé dessus. Ah ! quelle alerte !... Si par malheur j'avais cédé au sommeil, et qu'au lieu de monter ma garde, je me sois étendu à vos côtés, nous étions tous

dévorés...

– Il serait peut-être prudent de partir, murmura le vieux savant. Je vous l'avais bien dit, ces régions ne sont pas sûres...

– Ma foi, ce serait peut-être plus prudent, répondit Laval, mais je serais curieux de voir un peu la bête que nous avons tuée... attendez... faites marcher le projecteur, je vais aller me renseigner...

Et ce disant, le Parisien enjambait la carlingue. Tavernier fit jouer le projecteur, et l'on aperçut, étendu sur le sol, une masse noire immobile...

– Attention ! cria Tavernier...

– Pas d'erreur, répondit Laval... l'animal est bien mort.

Et il continua d'avancer. Soudain, il recula et poussa un cri. La bête qu'il croyait morte venait de se relever et allait bondir sur lui, quand un coup de feu parti de l'aéro l'étendit raide morte...

Sous la lueur du projectile on pouvait maintenant l'apercevoir très distinctement.

– C'est un jaguar, dit M. Paturel... et un jaguar

d'une jolie taille...

– Vous êtes sûr que ce n'est pas un tigre, demanda Laval qui était précipitamment revenu près de l'aéro...

– Non... il n'y a pas de tigres par ici...

– Tigre ou jaguar, je m'en moque... Ce qu'il y a de certain, c'est que cet animal-là n'était pas apprivoisé. Dommage que nous ne puissions pas emporter sa peau... Cela aurait fait une jolie descente de lit...

Il avait à peine prononcé ces mots qu'un nouveau rugissement se fit entendre...

– Partons, dit Beaucaire, en s'installant à son poste...

– Oui, c'est plus prudent, fit M. Paturel...

Au moment où l'avion s'élevait, une forme noire bondit tout à coup.

– Trop tard, cria le Parisien... Oh ! mais il n'est pas prudent d'atterrir par ici... Décidément, il vaut mieux voyager la nuit et se reposer le jour... Tiens, mais, je ne vois pas Francis ! Oh ! mon Dieu ! le pauvre gosse est resté à terre quand

nous sommes partis... le bruit du moteur nous a empêché d'entendre ses cris... ah ! il est perdu... il est mort... La bête l'aura dévoré... Il faut...

Déjà Beaucaire prévenu avait fait demi-tour, et était revenu à l'endroit que l'on venait de quitter...

LXXX

À la recherche de Francis

– Pauvre Francis ! pauvre gosse, ne cessait de répéter le Parisien... qu'est-il devenu ? Cette bête qui rôdait dans la plaine a dû se jeter sur lui et le dévorer...

Beucaire se décida à se poser sur le sol, à peu près à la même place que précédemment. À peine l'avion avait-il atterri qu'un rugissement s'éleva...

Tavernier braqua la lumière du projecteur de tous côtés, et l'on finit par apercevoir une ombre mouvante qui, effrayée par la lueur, s'enfuit en grognant...

– Qu'allons-nous faire ? demanda Laval...

– Je ne sais, répondit Tavernier... Descendre à terre, c'est bien imprudent... Un fauve peut sortir

de derrière ces rochers et se précipiter sur nous...

– Alors, nous allons attendre le jour...

– Il le faut...

– Mais Francis ?

– Mon ami, si Francis a pu échapper à la bête qui rôde dans la plaine...

Tavernier n’acheva pas.

– Oh ! pour moi, murmura tristement Laval, le pauvre petiot a été dévoré... Songez donc, il n’a pu échapper à l’horrible bête qui arrivait sur nous, quand nous avons repris notre vol... Quel malheur que nous n’ayons pas songé à nous assurer que tout le monde était à bord, avant de repartir...

– Pouvions-nous nous douter que Francis avait quitté l’aéro !

– Oui... c’est vrai... Il était descendu pour vérifier les roues de notre appareil... Je m’en souviens maintenant, mais je pensais qu’il était remonté dans la carlingue et se tenait sur l’avant... ah !... quel malheur, mon Dieu ! Quel malheur...

– Si Francis était encore en vie, dit M. Paturel, nous l’entendrions crier, nous appeler, car il a bien dû nous entendre revenir...

À ce moment le fauve se rapprochait. On l’entendait souffler... Mais chose curieuse, au lieu de venir vers l’appareil, il se tenait à la même place, et poussait des rugissements effroyables... On avait braqué sur lui le projecteur du bord...

– D’ici, dit Tavernier, nous pourrions tuer ce maudit animal, mais il se présente mal, et est à demi dissimulé par un rocher... Décidément, il faut attendre le jour..

Tout le monde était bien triste à bord. Chacun songeait à Francis, ce pauvre petit qui s’était toujours montré si empressé, si vaillant, et qui avait dû être victime du fauve qui rodait toujours dans les parages...

Tout à coup, la bête se mit à hurler de plus en plus fort et sournoisement se rapprocha de l’aéro.

– Attention, dit Tavernier...

Laval et M. Paturel s’armèrent de leurs carabines, Tavernier prit son Winchester...

Bientôt trois coups de feu éclataient presque en même temps.. On entendit un hurlement sinistre qui peu à peu s'éteignit dans le lointain.

– Nous avons manqué la bête, dit Tavernier... Elle s'est enfuie, mais il est probable qu'elle va revenir...

Quand le jour se leva, on vit sur le sable, devant l'aéro, de larges taches de sang... Déjà le Parisien escaladait la carlingue, quand le commandant le retint en disant :

– Reste ici...

– Bah ! répondit Laval, le fauve a dû aller mourir dans quelque coin...

– Nous n'en savons rien... il peut être couché derrière ces rocs...

– Alors, nous pouvons attendre toute la journée...

– Non... si l'animal n'est que blessé, nous le verrons sûrement reparaître...

– Et Francis ? Il faut cependant se mettre à sa recherche.

Le commandant ne répondit pas. Il croyait évidemment que le pauvre petit apprenti avait été égorgé par le fauve, et il cherchait à retarder le plus possible le moment où on retrouverait son cadavre...

Le fauve n'avait pas reparu.

– Pour moi, dit Laval, y a pas d'erreur, la bête est bien morte, et si vous voulez m'en croire, commandant, nous pouvons descendre à terre... voulez-vous venir avec moi ? Vous êtes bon tireur, et ce serait bien le diable si, à nous deux, nous ne venions pas à bout d'un animal qui ne doit plus tenir sur ses pattes...

– Attendons encore un instant, répondit Tavernier.

Le Parisien ne tenait plus en place... Il avait déjà pris son fusil et ne quittait plus des yeux le commandant. Enfin celui-ci saisit son Winchester, et dit à Laval :

– Allons !...

– De la prudence ! de la prudence !... s'écria M. Paturel... Rien n'est terrible comme un fauve

blessé... voulez-vous que je vous accompagne ?

– Non... répondit le commandant... nous sommes assez de deux.

Beucaire s'était accoudé à la carlingue. Il regarda partir ses deux amis, et celui qui l'eût observé aurait vu deux larmes au coin de ses paupières.

L'aviateur songeait à Francis, ce gamin qu'il avait emmené avec lui, et qui laissait là-bas à Paris une mère et une petite sœur.

Ah ! s'il avait pu prévoir ce qui arriverait ! Mais il ne se doutait pas, lorsqu'il avait entrepris ce voyage, qu'il rencontrerait tant de dangers... quand il eut vu le commandant et Laval disparaître derrière un grand rocher rouge qui se trouvait à environ dix mètres de l'aéro, il dit à M. Paturel :

– J'ai bien peur qu'ils ne retrouvent qu'un cadavre...

– Moi aussi, répondit le vieux savant...

Il se regardèrent puis demeurèrent silencieux.

LXXXI

Sain et sauf

Quand ils eurent contourné le rocher rouge, Tavernier et le Parisien s'arrêtèrent. Ils ne virent rien qu'une longue traînée de sang sur le sable...

– La bête est certainement cachée par ici, dit Laval...

– Oui...

Ils écoutèrent, mais n'entendirent rien. Laval s'avança avec précaution et soudain appela le commandant :

– Elle est là ! elle est là, s'écria-t-il... venez voir.

Le commandant s'approcha et vit en effet un énorme jaguar étendu sur le côté, les pattes molles, la gueule ouverte.

– Pas d’erreur, la bête est bien morte, dit-il... mais, pour plus de sûreté, je vais lui loger une balle dans la tête. Il tira... Le fauve ne fit pas un mouvement.

Soudain, il leur sembla entendre un gémissement. Ils s’interrogèrent du regard...

– Vous avez entendu ? demanda Laval.

– Oui, répondit le commandant...

– Si c’était...

– J’y pensais...

Ils demeurèrent immobiles.

Bientôt le gémissement reprit.

– Cela vient de là-haut, dit le Parisien, en désignant un rocher tout proche...

Et il s’élança, gravit ce rocher, au prix de difficultés inouïes, et parvenu au faîte, s’écria :

– Commandant ! commandant ! c’est lui... il est ici...

Francis était en effet étendu sur le roc, le pauvre gosse était évanoui.

Laval se pencha vers lui et dit au commandant :

– Ça va bien, il n'est pas blessé...

Francis n'était pas blessé, en effet, mais la rude émotion qu'il avait éprouvée après être parvenu à échapper au fauve, l'avait tellement déprimé qu'il avait perdu connaissance. En entendant la voix du Parisien, il ouvrit les yeux, et balbutia faiblement :

– Où suis-je ?... et la bête ?... Elle est encore là, n'est-ce pas ?

– Non, répondit Laval, elle est morte... nous l'avons tuée... Tu n'as plus rien à craindre... Peux-tu te lever ?..

Francis s'arc-bouta des deux mains sur la pierre et se mit péniblement debout...

– Attends, dit Laval...

Il passa sa ceinture de flanelle sous les bras de Francis et dit au commandant qui était demeuré au bas du rocher :

– Recevez-le...

Bientôt le gosse touchait terre. Laval le prit sur son dos, et regagna l'aéro, suivi du commandant :

– Le voilà ! le voilà ! s'écria le Parisien, il n'est pas blessé...

Beucaire et M. Paturel poussèrent un cri de joie. On hissa le gosse dans l'avion, et celui-ci reprit la route des airs.

– Quelle émotion nous avons eue, dit Laval...

Et il ajouta en regardant Francis étendu dans la carlingue :

– C'est égal, mon pauvre gosse, tu l'as échappé belle... Nous te croyions dévoré... Mais comment as-tu fait pour grimper sur ce rocher presque à pic... Surtout en pleine nuit ?...

– Je ne sais, répondit Francis... la peur avait décuplé mes forces. Quand j'ai vu partir l'aéro, et que je me suis trouvé seul dans la plaine, en face du jaguar, j'ai sauté sur un roc, puis sur un autre, et en m'écorchant les genoux et les mains, je suis parvenu à me hisser jusqu'à l'endroit où vous m'avez retrouvé... L'effort que j'avais fait et la peur que j'avais eue m'ont totalement anéanti, et

à peine hors de danger, je me suis évanoui...

– Mais ça va mieux maintenant ?

– Oui...

– Tu ne souffres pas ?

– Un peu... les blessures que j'ai aux genoux me cuisent comme du feu.

– C'est rien que ça... un peu d'alcool camphré, un petit pansement, et il n'y paraîtra plus... Ah ! mon pauvre Francis, ce que je suis content de te revoir... Tous ici nous te croyions perdu...

– Il était moins cinq, comme tu dis souvent, répondit Francis en souriant. C'est ma faute aussi... Je n'aurais pas dû descendre à terre, mais je ne pensais pas que vous alliez démarrer aussi vite... Je vous ai appelés, j'ai crié, mais le bruit du moteur vous a empêchés de m'entendre...

– Tu pourras dire que tu as vu la mort de près... Quelques secondes de plus, et tu servais de pâture à un fauve... Avoue que c'eût été malheureux ! Venir de si loin pour se faire dévorer par une vilaine bête sauvage...

LXXXII

Nouvelle poursuite

La gaieté était revenue à bord... Laval tout heureux d'avoir retrouvé son ami ne cessait de chanter...

M. Paturel était, lui aussi, tout joyeux... Il éprouva même le besoin de faire une longue conférence sur les jaguars, et raconta certaines anecdotes de chasse des plus intéressantes.

Soudain cette conférence fut interrompue par le commandant :

– Regardez là-bas, dit-il... Ne sont-ce point nos concurrents qui nous rejoignent.

– Ma foi, on le dirait, fit Laval.

Le commandant prit sa longue-vue et regarda :

– Oui, dit-il, au bout d'un instant, ce sont bien

eux... Ils nous ont aperçus et font tout ce qu'ils peuvent pour nous rejoindre.

Beucaire prévenu par l'acoustique accéléra son allure...

– Ah ! voyez-vous ces sournois, dit Laval... ils ont eu l'air de ne pas faire attention à nous quand nous sommes partis, et ils se sont aussitôt lancés à notre poursuite. Je me demande un peu à quoi tout cela rime... En admettant qu'ils nous dépassent, nous les dépasserons à notre tour... et je ne crois pas qu'ils arrivent avant nous... Ils donnent bien un effort, mais ça ne dure pas... Ils ont beau faire, ils en seront encore pour leurs frais. C'est égal, ils ont quand même un vrai culot. Après ce qui est arrivé, ils ont encore l'audace de parler à M. Beaucaire et même de vouloir lui serrer la main. C'est vraiment de l'inconscience...

– C'est peut-être une tactique, remarqua le commandant.

– Ah ! vous croyez ?

– Oui... ils espèrent nous amadouer pour nous

jouer encore quelque tour...

– Ma foi ce serait bien possible, mais j’espère que M. Beaucaire se tiendra sur ses gardes, et ne se laissera plus prendre au piège.

– Je n’aurais jamais cru, dit M. Paturel, que nos concurrents useraient de pareils moyens... ils appartiennent à une nation très sportive, et les gens de sport sont toujours corrects... ils mettent même leur amour-propre à le paraître...

– Vous avez raison, répondit Tavernier, mais quand l’argent entre en jeu, cela fait toujours du vilain. N’oubliez pas qu’il y a là-bas, en Angleterre, des gens qui ont parié des sommes énormes sur l’avion de nos concurrents...

– Alors, conclut M. Paturel... Ce n’est plus du sport.

– Comme vous dites... Ce n’est plus du sport, et vous en avez eu la preuve d’abord à Singapour, puis quand ces messieurs ont tenté de saboter notre moteur... Le mieux que nous ayons à faire, c’est de nous tenir le plus possible à distance de nos concurrents.

– Pour le moment, dit le Parisien, je crois qu'ils commencent à se faire distancer... On ne les aperçoit presque plus... Leur avion n'est maintenant qu'un petit point noir à peine visible... Ils ont eu beau en mettre, ils ne sont point parvenus à nous rejoindre. Mais voyez cette astuce, ils suivent exactement la même route que nous.

– Pas pour longtemps, je l'espère, répondit Tavernier...

Déjà le petit point noir avait disparu dans la brume...

Beucaire, sur le conseil de Tavernier ralentit son allure. On approchait de la région des forêts vierges. Au loin, des masses sombres recouvraient le sol... Beaucaire se rapprocha le plus qu'il pût du littoral. En cas de danger, il préférerait amerrir plutôt que de chercher dans la plaine un endroit propice qu'il ne trouverait peut-être pas.

Tout allait bien. Le temps était calme, mais la chaleur était toujours accablante.

Tavernier consulta sa carte, fit quelques calculs, et dit :

– Nous sommes au-dessus de la région d'Omayano, si je ne me trompe...

– C'est joliment boisé par ici, dit Laval. Regardez donc ces forêts, c'est autre chose que le bois de Vincennes. Il doit y en avoir des bêtes là-dedans...

– Oui, répondit M. Paturel... et celui qui pourrait explorer entièrement une forêt vierge, y découvrirait peut-être des animaux inconnus.

– Vous croyez, demanda Laval, qu'il peut encore exister des animaux inconnus.

– C'est une simple supposition que je fais, mais il n'y a rien d'impossible à ce qu'une race d'animaux ignorée habite ces régions inexplorables...

Le commandant regarda M. Paturel et lui dit :

– Hein ? vous seriez heureux si vous pouviez présenter à l'académie des sciences un animal inconnu.

– J'avoue, répondit le vieux savant, que cela

ne me déplairait point, mais je dois me contenter de mon bombyx trigonocéphale... Il ne faut pas être trop ambitieux... D'autres qui viendront après moi feront sans doute de sensationnelles découvertes... mon seul regret c'est que je ne serai plus là pour voir cela...

– Il est certain, dit Tavernier, que dans trente ou quarante ans, peut-être avant, la science aura encore fait des progrès. Le dix-neuvième siècle et le vingtième nous ont dotés de précieuses découvertes, que nous réserve l'avenir ?..

– Les avions, fit remarquer le Parisien, atteindront un jour des vitesses fabuleuses... les autos aussi... Qui aurait pu se douter quand on a construit la première automobile que l'on verrait un jour des voitures qui feraient du deux cent cinquante à l'heure... et des avions qui dépasseraient cette vitesse... Peut-être bien qu'un jour automobiles et avions marcheront sans essence.

– C'est même probable, répondit Tavernier... On trouvera sans doute un autre carburant et il n'est pas impossible que l'on se serve de l'air

comprimé...

– Ce jour-là, fit le Parisien en riant, plus de pannes d'essence... et plus d'incendies à bord. Ah ! les savants ont encore fort à faire...

LXXXIII

Le temps se gâte

Pendant que les aviateurs se livraient à ces réflexions qui certes ne manquaient pas d'intérêt, le ciel s'était couvert brusquement. Une demi-heure auparavant, il était d'un bleu merveilleux, et maintenant il était recouvert de nuages d'un jaune sale qui ne présageaient rien de bon...

– Ça allait trop bien, dit Laval... il fallait que ça se gâte... C'est un orage qui menace.

– Oh ! répondit M. Paturel, si ce n'était qu'un orage, il n'y aurait que demi-mal... J'ai bien peur que ce ne soit encore un cyclone...

– Peut-être pas, émit Tavernier...

– Que dit le baromètre ?

– Il descend...

– Et le thermomètre ?

– Il monte.

– Mauvais signe...

– Oui... en effet...

Il y eut un silence.

– Si vous préveniez M. Beaucaire, dit M. Paturel...

– Beaucaire sait aussi bien que nous à quoi s'en tenir, répondit le commandant... D'ailleurs, que voulez-vous qu'il fasse... Si vraiment nous sommes menacés d'un cyclone, nous serons plus exposés sur terre que dans l'air où nous avons la possibilité de nous élever au-dessus des couches atmosphériques dangereuses...

– C'est vrai...

Bien que le ciel se fût assombri, la visibilité était parfaite. On eût dit que la lumière qui faisait défaut dans le ciel s'était répandue sur le sol...

Beucaire était assez hésitant. Il se demandait à quoi il allait se résoudre...

Il essayait de tâter le vent, mais l'air était nul.

S'élever, c'était peut-être se jeter dans la zone dangereuse... D'un autre côté, en demeurant trop près du sol, cela pouvait être plus dangereux encore... Il s'équilibra à cinq cents mètres, et réduisit encore son allure.

– Voilà encore nos concurrents, s'écria Laval... Ah ! les animaux, ils ne nous lâcheront pas, vous verrez...

Les Anglais se rapprochaient en effet. Leur avion qui l'instant d'avant était à peine visible grossissait rapidement. Il se tenait à une altitude supérieure à celle des Français, et depuis qu'il avait aperçu ces derniers accélérât son allure.

Bientôt, ils passaient au-dessus des Français...

– Ah ! grogna le Parisien, ils doivent être heureux, mais ce n'est pas parce qu'ils nous ont dépassés, qu'ils arriveront les premiers... Ils ont déjà fait les malins comme aujourd'hui, et cela ne les a guère avancés...

LXXXIV

Grave accident

Un grondement tumultueux qui semblait venir du fond de l'horizon éclata, s'amplifia et dégénéra en un épouvantable fracas... On eût dit que des pierres roulaient dans le ciel.

L'avion anglais reçut le premier choc. On le vit tournoyer comme un oiseau qui vient d'être atteint d'un coup de feu, puis filer sur la gauche et disparaître au milieu des arbres de la forêt voisine...

– Cette fois, s'écria Laval, ils ont reçu un coup dur...

– Oui, plutôt, répondit M. Paturel... Ah ! les malheureux !... ils ont dû s'écraser sur les arbres... c'est épouvantable...

Beucaire essaya de s'élever pour éviter le

terrible courant aérien qui arrivait sur lui, mais il était trop tard !

L'avion saisi dans un tourbillon fit deux tours sur lui-même, il y eut un craquement sec, et il s'abattit vers le sol, où il atterrit avec violence...

– Personne n'est blessé ? demanda le commandant.

– Non... répondit le Parisien.

– Rien, dit M. Paturel...

– Rien, lança Francis.

Quant à Beaucaire qui venait de sauter à terre, il était lui aussi, sain et sauf, mais dans le choc, le réservoir d'huile s'était ouvert, et l'huile se répandait par une large déchirure. On essaya d'aveugler cette brèche, mais ce fut en vain. Le réservoir s'était vidé complètement...

– Tout est fini, murmura Beaucaire... nous voilà immobilisés...

– Oui, soupira Tavernier...

– Et où sommes-nous ici ?

Le commandant eut un geste vague...

– Notre voyage s’arrêtera ici, dit Beaucaire...

Les aviateurs ne disaient rien... La pluie tombait sur eux à torrents, mais ils ne semblaient pas s’en apercevoir, tant était grande leur détresse...

M. Paturel regardait de côté et d’autre avec des yeux égarés...

La pluie cessa brusquement, comme elle était venue, et un soleil brûlant ne tarda pas à sécher le sol...

– Qu’allons-nous faire ? demanda le vieux savant.

Tavernier répondit par un haussement d’épaules...

Le Parisien lui-même qui s’émotionnait difficilement, s’était assis sur le sol, la tête entre les mains, et ne bougeait pas plus qu’une statue...

Quant à Francis, il regardait d’un air hébété le réservoir à huile...

Beucaire allait et venait, d’un pas saccadé, murmurant des paroles inintelligibles...

Cette fois, c'était bien le désastre... c'était la fin !...

LXXXV

Laval se dévoue

Longtemps les aviateurs demeurèrent sans parler.

Qu'auraient-ils pu se dire ? Il y a des moments où les paroles sont inutiles... La nuit vint, et ils étaient toujours là, couchés sur le sol.

Ce fut Beaucaire qui, le premier, sortit de cette torpeur.

– Mes amis, dit-il, nous sommes définitivement arrêtés à moins que nous ne parvenions à réparer notre réservoir d'huile.

– Pour le réparer, c'est possible, répondit Francis...

– Moi, je m'en charge, dit le Parisien... la soudure, c'est ma partie... Du moment que j'aurai tout ce qu'il me faut, je répons du reste...

– Bien...

Tavernier prit la parole.

– Tu sais bien que nous n'avons pas de réserve d'huile... La quantité que nous avons avait été jugée suffisante jusqu'à Pernambuco...

– Oui... c'est vrai... Quelle est la ville la plus rapprochée ?

– Oh !... la ville la plus rapprochée est à plus de cinquante milles d'ici...

– Eh bien, il faudra que quelqu'un se dévoue et se rende dans cette ville... Là, il trouvera de l'huile et une auto pour le ramener...

– C'est en effet la seule solution, mais songe donc aux dangers que va courir celui qui va partir pour la ville...

– Je le sais... mais il le faut... Préfères-tu que nous laissions ici notre aéro... que nous renoncions à notre voyage ?... Jamais la partie n'a été plus belle pour nous... L'avion de nos concurrents s'est abattu sur la forêt... Je l'ai vu...

– Moi aussi, dit le Parisien...

– Par conséquent, il est encore en plus mauvaise posture que nous, car il ne parviendra jamais à se dégager... Donc, il faut nous tirer de là... Nous mettrons le temps qu'il faudra, mais il ne sera pas dit que nous aurons abandonné la partie... Demain, au jour, un de nous partira pour Pernambuco... Il mettra pour y arriver, le temps qu'il faudra. Nous l'attendrons...

– Je suis prêt à partir, dit Laval... avec un fusil et des cartouches, je me tirerai bien d'affaire... Pour me nourrir, je tuerai des oiseaux... et je tâcherai d'éviter les fauves qui rôdent peut-être dans ces parages... Mais faut-il réparer le réservoir avant de partir ?

– Non... tu partiras demain, dès le jour... Nous n'avons pas de temps à perdre.

Quelques instants après, les aviateurs brisés de fatigue s'endormaient auprès de leur aéro, après avoir établi des heures de veille...

La nuit se passa sans incidents... Quand le soleil parut, Beaucaire dit à Laval :

– Mon ami, la mission que nous te confions

est délicate, et, je ne te le cache pas, fort dangereuse, mais nous avons pu t'apprécier, nous savons que tu es un garçon débrouillard et courageux... Va... suis le littoral... Peut-être trouveras-tu un véhicule quelconque pour te transporter... Voici de l'argent... Paye largement s'il le faut, mais réussis... Aie toujours cette pensée présente à l'esprit : « Mes amis m'attendent, ils comptent sur moi. »

Le Parisien prit son Winchester, des cartouches, quelques provisions, et après avoir serré la main à ses compagnons se mit aussitôt en route...

Les aviateurs le regardèrent partir avec émotion.

– Pauvre Laval ! murmura Tavernier, nous ne le reverrons peut-être pas...

– Espérons, fit Beaucaire.

Déjà le Parisien allait disparaître au loin, derrière les rochers. Il envoya à ses amis un dernier salut de la main, puis presque aussitôt devint invisible.

M. Paturel, une carte à la main, mesurait la distance que Laval avait à parcourir :

– La première ville est à cinquante-trois milles d’ici, exactement, dit-il... Ce qui représente environ quatre-vingt dix-huit kilomètres... soit près de vingt-cinq lieues... En admettant qu’il puisse parcourir trente kilomètres par jour, il lui faudra environ quarante-huit heures au grand maximum, pour arriver à destination. Le retour sera plus rapide, car il arrivera certainement à trouver une auto.

– Ce n’est pas sûr, fit remarquer le commandant.

– Alors, s’il ne trouve pas d’auto, il ne trouvera pas d’huile non plus, et sera obligé d’aller plus loin...

– Ah ! nous sommes là pour longtemps, je le crains...

– Si encore nous avions des vivres en quantité suffisante, fit remarquer M. Paturel... Mais nos provisions de bouche sont bien justes...

– Nous nous mettrons à la ration, dit Beaucaire... D'ailleurs, nous trouverons bien à tuer quelque oiseau par ici...

LXXXVI

Singulier bombardement

L'endroit où s'était produite la catastrophe était voisin de la forêt... une forêt immense qui, du côté du sud, barrait tout l'horizon...

M. Paturel jetait de temps à autre un coup d'œil du côté de cette forêt qui ne lui disait rien de bon...

– Il faut nous tenir sur nos gardes, dit-il car sous ces épaisses frondaisons doivent ramper des bêtes dangereuses... Pourvu qu'elles ne viennent pas nous rendre visite... Ah !... je plains nos concurrents ! Comment vont-ils parvenir à sortir de cette forêt...

Beaucaire et Tavernier ne répondirent pas, Ils regardaient Francis qui s'était mis à ressouder le réservoir...

– Ce ne sera jamais qu’une réparation de fortune, dit Tavernier, mais enfin cela tiendra bien jusqu’à Pernambuco...

– Pernambuco ! soupira Beaucaire... qui sait si nous y arriverons...

– Ne nous désolons pas d’avance...

La journée se passa assez rapidement, en conversations, et quand vint la nuit, Tavernier établit les heures de quart. Chacun devait à tour de rôle veiller trois heures. Il n’y eut aucune alerte jusqu’au lever du jour... Tavernier monta sur un rocher d’où l’on découvrait la mer. Il vit passer au loin deux grands paquebots.

Il appela Beaucaire.

– Si nous pouvions, lui dit-il, attirer l’attention d’un des bâtiments qui passent au large, nous serions peut-être sauvés.

– Et comment cela ?...

– Le capitaine d’un de ces bateaux mettrait un canot à la mer... et nous pourrions ainsi, après quelques pourparlers, nous procurer de l’huile... alors, nous serions sauvés.

– Oui, mais jamais les navires n’apercevront nos signaux... Ils passent trop loin du rivage...

– Qui sait ?... un guetteur avec une longue-vue, peut très bien nous voir... Il suffit d’un hasard...

– Oui... d’un hasard... Tout est maintenant hasard dans notre existence... Mais je ne me décourage pas quand même...

– Et tu as raison., puisque maintenant nous n’avons plus de concurrents...

– Qui sait s’ils ne parviendront pas à se dégager ?

– Non, je les ai vus tomber... Leur avion s’est effondré en plein sur les arbres...

– Et en pleine forêt vierge !...

– Oui...

– Ils sont perdus...

– C’est plus que certain...

Francis répareit toujours le réservoir et le tuyau d’huile.

Quant à M. Paturel, curieux comme toujours,

il s'était avancé jusqu'à l'entrée de la forêt. Beaucaire et Tavernier étaient si préoccupés qu'ils n'avaient pas fait attention à lui.

Le vieux savant hésita un moment avant de s'engager sous les arbres, puis, il s'y décida. « Bah ! se dit-il... je n'irai pas loin... et puis, je suis armé, avec un bon fusil à répétition que puis-je craindre ? »

Tout à coup, il se baissa. Un insecte de forme bizarre avait attiré son attention. Il allait saisir cet insecte, quand celui-ci disparut dans un trou.

M. Paturel demeura perplexe... Allait-il rebrousser chemin ou avancer encore de quelques pas ? L'espoir de retrouver un insecte semblable à celui qui venait de lui échapper l'incita à s'enfoncer sous bois...

Bientôt des lianes formèrent devant lui un véritable barrage... Il chercha à se glisser dessous quand soudain, il recula, médusé. Un énorme serpent le regardait, un serpent qui rampait sur le sol.

M. Paturel fut un moment très ému, mais

reprenant vite son sang-froid, il visa le reptile et l'atteignit juste dans l'œil. L'affreuse bête se roula sur le sol, frétila pendant quelques instants, puis demeura immobile.

M. Paturel éclata de rire :

– Un boa, s'écria-t-il... un merveilleux spécimen de boa constrictor... dommage que je ne puisse pas emporter cette bête...

Et il se mit à contempler le boa..

Il allait probablement se décider à aller rejoindre ses compagnons, quand il remarqua de nouveau sur le sol un insecte en tous points semblable à celui qu'il avait vu l'instant d'avant. Il se baissa vivement, et fut assez heureux pour saisir la bestiole entre le pouce et l'index...

Comme il faisait sous bois une chaleur étouffante, le vieux savant avait ôté son casque colonial.

Soudain, il poussa un cri de douleur.

Quelque chose de lourd venait de choir sur son crâne chauve... Il crut tout d'abord que c'était une bête qui avait sauté sur lui, mais non... il ne vit

rien... Pendant qu'il se passait la main sur la tête pour tâter la bosse que venait de faire le projectile, il sentit un coup sur l'épaule, puis un autre sur la tête..

Il s'éloigna précipitamment, croyant à une attaque, quand ayant levé les yeux, il aperçut dans les arbres des bandes de singes. C'étaient eux qui le lapidaient avec des noix de coco...

– Maudites bêtes ! s'écria-t-il furieux...

Il visa un des singes et l'abattit.

La bête vint tomber à ses pieds.

LXXXVII

Le « Singularis monitor »

– Tiens... tiens !... murmura-t-il... quel curieux animal ! Il tient le milieu entre l'hamadryas et le maki-mokoko... Serait-ce le canivultus dont parle Herrmann dans son traité de zoologie. Mais non... ce singe appartient à une espèce inconnue. Si c'était le *singularis monitor* signalé par divers explorateurs...

M. Paturel prit le singe sous son bras et alla retrouver ses compagnons. Ceux-ci étaient assis près de l'aéro...

– Tiens, monsieur Paturel, dit le commandant, que nous rapportez-vous là ?

– Un singe...

– Parbleu ! Je le vois bien... mais que voulez-vous que nous en fassions... Nous n'allons pas

manger du singe, je suppose...

– Ce n'est pas pour le manger que je l'ai rapporté.

– Pourquoi, alors ?

– Pour l'étudier... Je me trouve en présence d'une espèce rare, d'une espèce inconnue...

Et le vieux savant, ses lunettes sur le nez, observait curieusement le quadrumane.

– Oui... oui... murmurait-il... c'est bien le *singularis monitor*, un singe que l'on ne rencontre que dans l'Amérique du Sud, mais qui est très rare... Je vais le photographier...

Pendant qu'il se livrait à cette opération, une bande d'oiseaux passa dans le ciel.

Tavernier prit son fusil et tira. Un des volatiles s'abattit.

– Voilà notre déjeuner, fit-il...

– C'est un faisan doré, dit M. Paturel qui avait interrompu son travail pour regarder l'oiseau... Eh ! non... ce n'est pas un faisan, c'est un corcorex, un oiseau que les sauvages dressent à la

chasse comme le faucon... Décidément, ce pays est des plus curieux... On y rencontre une infinie variété d'animaux, depuis les boas constrictors, les singes et les corcorex...

– Jusqu'à présent, fit Tavernier, nous n'avons pas encore vu de boa constrictor.

– J'en ai vu un, moi, s'écria M. Paturel... et je l'ai même tué... vous n'avez pas entendu un coup de fusil tout à l'heure ?

– Oui, en effet...

– Eh bien... c'était moi qui tirais sur un énorme boa qui pouvait bien avoir dix mètres de long.

– Oh ! dix mètres, je crois que vous exagérez un peu.

– Voulez-vous venir voir... la bête est tout près d'ici.

– Non, merci, je ne tiens pas à me faire dévorer, car il ne doit pas y avoir qu'un boa dans cette forêt.

– Elle est évidemment très peuplée... j'entends dire qu'elle est remplie d'animaux...

- Pourvu qu'elle ne recèle pas quelque fauve...
- Oh ! il est probable qu'elle est habitée par plus d'un fauve... Dans cette région, il doit y avoir des panthères et des jaguars...
- Inutile d'attirer leur attention.
- Je suis de cet avis, et si vous voulez bien m'en croire, nous ferions peut-être bien de prendre nos précautions, car cette nuit les fauves pourraient venir nous rendre visite...
- Ils ne sont pas venus, la nuit dernière...
- C'est vrai, mais s'il y a des animaux féroces dans la forêt, ils ont déjà dû nous éventer...
- Vous croyez ?
- J'en suis à peu près sûr.
- Alors ?
- Alors, il n'y a qu'à ramasser du bois, et quand viendra la nuit nous établirons autour de notre aéro des foyers embrasés...
- Ne croyez-vous pas que notre projecteur suffira ?
- Nous ne pouvons le faire fonctionner

continuellement...

– C’est vrai... eh bien, nous allons suivre votre conseil...

Pendant près de quatre heures Beaucaire, le commandant, M. Paturel et Francis ramassèrent tout le bois qu’ils purent trouver aux abords de la forêt, et le disposèrent en demi-cercle à une vingtaine de mètres en avant de l’aéro.

La précaution était bonne, car lorsque l’obscurité commença à envahir la forêt, on entendit des hurlements sinistres...

– Voyez que j’avais raison, dit M. Paturel... Les fauves ne nous avaient pas encore éventés, la nuit dernière, mais maintenant, ça y est... ils nous flairent... avant peu, vous les verrez apparaître.

– Nous sommes ici dans un bien vilain endroit.

– Dame... aux alentours d’une forêt vierge, on est exposé à tous les dangers...

– Et ce pauvre Laval qui voyage seul en ce moment...

– Il est sans doute moins exposé que nous, car

il a dû peu à peu s'éloigner de la forêt, et suivre le littoral... Il n'a pas à craindre les fauves, mais...

– Mais ?

– Il peut rencontrer des bandits... ce qui ne vaut guère mieux...

– Vous croyez qu'il y a des bandits par ici ?

– Le contraire m'étonnerait... J'ai lu dans divers récits de voyage que ces régions sont fréquentées par des nègres pillards. Humphrey, l'explorateur anglais, qui a parcouru à peu près toute l'Amérique du Sud raconte que sur le littoral, environ à l'endroit où nous nous trouvons, il existe des tribus féroces qui n'épargnent point le voyageur. Maintenant, vous savez, dans les récits des explorateurs, il faut en prendre et en laisser. Ils exagèrent parfois, et au besoin, ils inventent. Mais voici la nuit, il sera grand temps, je crois, d'allumer nos feux...

LXXXVIII

Des cris bizarres...

Dès que l'obscurité fut complète, les bêtes qui peuplaient la forêt commencèrent leur affreux concert.

– Hein ? vous voyez, fit M. Paturel... Ces fauves sont encore loin, mais ils vont se rapprocher peu à peu... Dans une heure d'ici, ils seront à la lisière de la forêt.

M. Paturel disait vrai.

Les bêtes féroces avaient éventé les aviateurs. On vit bientôt dans l'ombre briller des yeux phosphorescents

Quand Tavernier braquait la lueur du projecteur sur la forêt, les bêtes affolées disparaissent.

Toute la nuit, les aviateurs furent debout, car il

ne fallait pas songer à dormir...

Enfin, quand le jour parut, tout redevint calme, et l'on en profita pour prendre un peu de repos...

L'oiseau que Tavernier avait tué n'était pas mangeable, et l'on dut se rabattre sur les conserves qui, hélas ! tiraient à leur fin.

– Il doit y avoir, dit M. Paturel, du gibier dans cette forêt... J'ai bien envie de prendre mon fusil et d'aller me mettre à l'affût.

– Non, répondit Tavernier, restez ici... Vous vous rappelez vos récentes aventures... Ne nous forcez pas à nous mettre encore à votre recherche... Nous sommes déjà assez menacés... Ne nous séparons pas...

– Ce sera comme vous voudrez, répondit le vieux savant, mais vous avez dû remarquer que je me suis hier aventuré à l'entrée de la forêt et qu'il ne m'est rien arrivé de fâcheux... J'ai tué un boa et un singe... Qui sait si aujourd'hui je n'aurai pas la chance de tuer un animal bon à manger...

Tavernier ne répondit pas. M. Paturel prit sans doute ce silence pour un acquiescement, car il se

glissa doucement dans la direction de la forêt, son fusil à la main.

Beucaire et le commandant tournaient le dos, ils ne l'avaient donc pas aperçu. Le vieux savant demeura un instant immobile, puis résolument pénétra sous les arbres.

– Tiens, dit-il tout à coup, voilà des noix de coco... ce sont celles que ces maudits singes m'ont envoyées hier...

Il ramassa les noix, et en fit un petit tas, en murmurant :

– Je les emporterai tout à l'heure... Ces noix remplaceront la boisson... c'est excellent le lait de coco. Il ne me reste plus qu'à découvrir un gibier quelconque...

Il s'installa derrière un arbre, et attendit. Parfois, il entendait autour de lui de petits craquements, il ne s'en inquiéta pas...

Enfin, à quelques pas devant lui, il vit un petit animal qui s'enfuyait. Il le visa et l'abattit.

C'était un tatou.

Un peu plus tard, il tua un oiseau, une sorte

d'échassier qui ressemblait à un flamand.

Satisfait de sa chasse, il allait regagner l'aéro, quand il lui sembla entendre des cris humains.

Il prêta l'oreille. Ces cris étaient très distincts.

Prudemment, le vieux savant battit en retraite.

Parvenu près de ses compagnons, il leur dit :

– Voici deux pièces qui suffiront largement à notre repas... maintenant, je vais m'occuper de la boisson... Je reviens tout de suite.

Il courut chercher les noix de coco, et les plaça le long de l'aéro.

– Nous voilà ravitaillés pour un moment, dit-il... Demain, je recommencerai... Il faut bien tout de même que je me rende utile à quelque chose. Ah ! j'oubliais de vous dire... Pendant que j'étais à l'affût dans la forêt, j'ai entendu des cris...

– Des cris ? fit Tavernier.

– Oui... c'étaient des hommes qui appelaient... ou qui chantaient, je ne puis dire... Peut-être y a-t-il dans cette forêt une tribu de sauvages...

– Il ne nous manquerait plus que ça, dit

Tavernier... après les bêtes féroces, les sauvages !... Du coup, nous ne résisterions pas... Il faut plus que jamais nous tenir sur nos gardes et surtout éviter de parler à haute voix...

– C’est une sage précaution, en effet...

M. Paturel qui tenait décidément à se rendre utile, entreprit de faire cuire le tatou et l’oiseau qu’il avait rapportés. Il ne s’acquitta point trop mal de ses nouvelles fonctions de cuisinier et le commandant le félicita.

Après le repas on fit encore provision de branches et d’herbes pour allumer des feux autour de l’aéro, puis Tavernier régla, cette fois, les heures de faction. Il prenait la première garde, Beaucaire la seconde, M. Paturel la troisième... Quant à Francis, il prendrait la dernière, si besoin était.

Les feux allumés, Beaucaire, M. Paturel et Francis s’étendirent dans la carlingue et Tavernier prit son poste de veille.

Les hurlements ne tardèrent pas à s’élever dans la forêt, et un animal, plus audacieux que les

autres, se risqua jusqu'auprès des feux... Tavernier l'abattit. Il faut croire que le bruit de la détonation effraya les autres fauves, car ils furent longtemps avant de reprendre leur concert.

Au matin, les aviateurs allèrent voir la bête que Tavernier avait tuée. C'était un animal qui ressemblait à un gros chacal...

Vers le milieu de l'après midi, M. Paturel que ses récents succès cynégétiques avaient un peu grisé, voulut de nouveau pénétrer dans la forêt, mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il aperçut entre les lianes, une horrible figure noire... Cette fois, il perdit tout son sang-froid, et se mit à fuir à toutes jambes...

– Qu'y a-t-il ? demanda Tavernier...

– Des sauvages !... répondit le vieux savant...

– Vous êtes sûr ?

– Oui... j'en ai vu un tout près d'ici... ah ! préparons-nous... nous allons être attaqués...

LXXXIX

Le porc-épic

Les aviateurs s'étaient réfugiés dans leur aéro. Ils s'attendaient à chaque instant à voir apparaître une tribu de sauvages, mais tout était calme dans la forêt...

– N'avez-vous pas été le jouet de quelque illusion ? demanda Tavernier à M. Paturel... Ce que vous avez pris pour une tête n'était peut-être qu'un tronc d'arbre.

– Non... non... Je ne me suis pas trompé, répliqua le vieux savant... J'ai parfaitement vu une tête, une affreuse tête avec de gros yeux blancs...

– Alors... attendons... Si nous devons être attaqués, ce sera certainement cette nuit... mais si les sauvages sont nombreux, je doute que nous en

ayons raison...

La nuit vint...

Le vent s'était levé. Les arbres de la forêt se courbaient parfois sous les rafales... Le ciel était sombre... La lune qui s'était montrée un instant ne tarda pas à disparaître derrière un plafond de gros nuages noirs.

– Vilain temps ! murmura M. Paturel.

– Oui, fit le commandant... Il faut ouvrir l'œil...

– Et surtout prêter l'oreille, car il ne s'agit pas de se laisser surprendre.

Tavernier préparait les fusils. Après les avoir chargés, il les avait disposés le long de la carlingue...

– Écoute, petit, dit le commandant à Francis... tu sais charger les armes ?

– Oh ! certainement, commandant.

– Eh bien, tu te tiendras près de moi... et rechargeras vivement mon fusil ainsi que celui de M. Beaucaire dans le cas où nous serions

attaqués.

– Comptez sur moi, commandant...

Bien entendu, tout le monde veilla à bord, cette nuit-là, mais il ne se produisit rien...

– Je finis par croire, dit Tavernier, que M. Paturel s'est trompé.

– Non, non... je ne me suis pas trompé, protesta le vieux savant... J'ai parfaitement vu une tête... cela, je vous l'affirme...

– Alors, c'est un sauvage isolé qui ne se sent pas le courage de nous attaquer... Au fond, j'aime mieux cela...

– Il faut quand même se méfier, dit Beaucaire. Cet homme que M. Paturel a aperçu est peut-être allé prévenir ses compagnons, et ceux-ci se préparent sans doute à venir nous rendre visite... S'ils pouvaient venir en plein jour, j'aimerais mieux ça.

– Moi aussi, fit Tavernier, mais nous parlons là pour ne rien dire. Il faut attendre...

– Écoutez, dit M. Paturel, je vais, si vous le voulez bien, aller faire une petite reconnaissance.

– Non... ce serait de la dernière imprudence.

– Oh ! soyez tranquille, je n’irai pas loin... Je finis par croire, moi aussi, que je me suis trompé et je veux me renseigner. Si vraiment j’ai pris un tronc d’arbre pour une tête, je serai fixé...

– Non... restez ici... Il ne manquerait plus que nous soyons encore obligés de nous mettre à votre recherche...

Le vieux savant n’insista pas, mais il était têtu, comme on sait, et profitant d’un moment où Beaucaire et Tavernier ne l’observaient pas, il se glissa sans bruit dans la forêt. Arrivé devant le réseau de lianes qui formaient un véritable barrage, il se mit à genoux, et écouta.

Autour de lui tout était silencieux... Il écarta les lianes avec précaution et regarda...

Il eut peine à réprimer un éclat de rire...

Oui, il s’était grossièrement trompé... Ce qu’il avait pris pour une tête était simplement un arbuste épais et court dont le sommet représentait assez exactement une tête chevelue. Deux trous figuraient les yeux, et un autre trou la bouche.

– Faut-il que je sois stupide, pensa le vieux savant... J'ai alarmé mes amis sans motif, et les ai forcés à passer la nuit sous les armes...

Il parvint à se frayer un passage à travers les lianes et se trouva sur un terrain mou, spongieux d'où montait une petite vapeur bleuâtre. De grands arbres aux troncs entourés de plantes vivaces étendaient leurs rameaux de tous côtés, formant pour ainsi dire une voûte de feuillage. Il régnait là une chaleur étouffante... Sur le sol, parmi les herbes et la mousse, des insectes bizarres grouillaient en faisant entendre un petit crissement sec, et bondissaient comme des sauterelles dès que M. Paturel s'avancait.

M. Paturel était un très mauvais explorateur, car chez lui l'entomologiste reparaisait malgré tout... Un insecte occupa tout à coup son attention, et il se mit à sa poursuite. La bestiole s'était réfugiée dans un trou ; M. Paturel passa sa main, mais la retira aussitôt, en poussant un cri... Il ressentait à l'index une violente piqûre. Aussitôt, il s'entoura le doigt, le serra fortement avec son mouchoir, et tirant de sa poche une

petite bouteille d'alcali versa quelques gouttes de liquide sur la blessure, après avoir fortement pressé la chair. « Ce ne sera rien », pensa-t-il...

Et il se mit alors à fouiller dans le trou avec le canon de son fusil. Il aperçut bientôt deux petits yeux, un museau pointu, et reconnut un porc-épic...

« J'aime mieux cela, dit-il... au moins, je suis sûr que je n'ai pas été piqué par un animal venimeux.

XC

Nouvelle inquiétude

Devant lui, l'espace était libre ; il avança encore, et ne s'arrêta que lorsqu'un nouveau lacis de lianes lui barra le chemin.

Une chose le préoccupait uniquement : le petit insecte qu'il avait aperçu, et qui s'était réfugié sous la mousse.

Il fouilla le sol, toujours avec le canon de son fusil, et finit par découvrir l'insecte qu'il cherchait. Il s'en empara avec vivacité, le tint un moment entre ses doigts pour l'examiner, puis jugeant sans doute qu'il ne valait pas la peine d'être fixé sur un bouchon et conservé dans sa boîte de fer-blanc, il le rejeta à terre...

Il s'apprêtait à revenir sur ses pas, quand il remarqua, le long d'un arbre, une sorte de racine

brillante. Il s'approcha, et reconnut un serpent. La bête, en le voyant, leva la tête, une horrible tête triangulaire et déjà il s'apprêtait à sauter sur le vieux savant, mais celui-ci le foudroya presque à bout portant...

Il jugea inutile d'aller plus loin, car il ne se souciait pas de se faire piquer par un crotale...

Il savait que la blessure que fait ce reptile est mortelle, et que les pansements ne peuvent rien contre le venin de cette bête...

Cependant son coup de feu avait mis la forêt en révolution. C'était dans les arbres, dans les lianes et sur le sol un grouillement d'animaux bizarres.

Et à ce moment, M. Paturel crut entendre dans le lointain un cri qui ressemblait à celui d'un homme en détresse...

– C'est curieux, murmura-t-il... hier, j'ai déjà entendu ce cri...

Il tira un nouveau coup de fusil et, cette fois il entendit très distinctement une voix humaine...

Il pensa que quelque malheureux s'était égaré

dans la forêt, et appelait à l'aide, mais il ne crut pas devoir s'aventurer entre les lianes...

Il se contenta de crier, à deux reprises :

– Ohé !... Ohé !...

Une voix lui répondit :

M. Paturel était très troublé. Il alla retrouver ses compagnons qui inquiets de ne pas le voir, allaient déjà se mettre à sa recherche...

– Ah ! vous voilà, dit le commandant... eh bien, vous pouvez dire que vous nous en avez causé une inquiétude...

– Oh ! je n'étais pas loin, répondit M. Paturel... J'étais allé jusqu'à la lisière de la forêt.

– Mais vous êtes blessé...

– Ce n'est rien, une simple piqûre... pas de danger, l'animal n'était pas venimeux...

– Je vous en prie, ne vous absentez plus... vous nous mettez dans les transes...

– Entendu... je ne m'absenterai plus, mais j'ai bien fait d'aller de nouveau en reconnaissance... car j'ai appris quelque chose d'intéressant.

– Ah ! et quoi donc ?

– Eh bien, voici... Je vous avais affirmé hier que j'avais aperçu une tête humaine entre les branches, et nous étions persuadés que dans cette forêt, il y avait une tribu de sauvages... Eh bien, je m'étais trompé... Ce que j'avais pris pour une tête, c'était un simple tronc d'arbre... Il y a de tout dans cette forêt, des singes, des boas, des cobras, des porcs-épics, et des insectes de toutes sortes, mais de sauvages, point... Peut-être y a-t-il aussi au fond de quelque fourré un jaguar ou une panthère, mais je n'en ai pas vu... Cependant, s'il n'y a pas de sauvages dans cette forêt, il y a cependant un homme...

– Un homme ?

– Oui... un malheureux qui appelle... Vous avez entendu les deux coups de feu que j'ai tirés...

– Certes, répondit Beaucaire, et nous avons cru que vous étiez aux prises avec les sauvages.

– Non... J'ai tiré un premier coup de feu pour abattre un maudit crotale qui s'apprêtait à sauter

sur moi... Quant au second coup, c'était pour m'assurer que quelqu'un appelait vraiment à l'aide. En effet, après cette seconde détonation, j'ai parfaitement entendu une voix... une voix humaine, j'en suis sûr. Un moment, j'ai eu l'idée d'aller vers cet inconnu qui appelle à l'aide, mais j'ai reconnu que cela serait impossible... avant que je parvienne jusqu'à lui je serais tué par quelque boa ou éventré par quelque fauve... Ah ! c'est terrible d'entendre ainsi un malheureux vous appeler et de ne pouvoir se porter à son secours... Pour moi, c'est quelque explorateur qui s'est égaré...

– Avez-vous compris ce qu'il disait ?

– Non... il a poussé des cris, des cris de détresse... voilà tout...

– Qui vous fait supposer que c'est un explorateur ?

– Je ne sais... Je dis cela comme je dirais autre chose... En effet, rien ne prouve que cet homme soit un explorateur...

– Ce n'est peut-être pas un homme.

– Oh ! pour ça, pas d’erreur...

Beucaire et Tavernier se regardèrent.

Une même pensée leur était venue... Si cet homme était Laval... Qui sait si le malheureux n’avait pas été arrêté, en cours de route, et emporté dans la forêt par une bande de sauvages...

Ils firent part de leurs craintes à M. Paturel qui répondit, en hochant la tête :

– Oui... oui... vous avez peut-être raison... Ah ! mon Dieu !... que faire ?...

XCI

Où l'on revoit Laval

Une vive inquiétude s'était emparée des aviateurs. Peu à peu ils finirent par se persuader que c'était bien Laval qui avait appelé... et ils se demandaient ce qu'ils allaient faire.

Pouvaient-ils demeurer là, pendant que leur ami était peut-être à deux doigts de la mort...

– Venez, dit Tavernier à M. Paturel, nous allons tâcher de savoir quelque chose...

Dix minutes après, tous deux pénétraient dans la forêt.

– Où étiez-vous quand vous avez entendu le cri ? demanda Tavernier.

– Un peu plus loin, répondit M. Paturel, avançons...

Ils se frayèrent un chemin à travers les lianes, et parvenus dans une petite clairière, ils écoutèrent. Ils n'entendirent rien que le ramage d'un oiseau qui, perché à la cime d'un arbre, poussait des roulades et des trilles éclatants.

– Appelons, dit Tavernier.

Tous deux unirent leurs voix et crièrent :

– Hellô ! Hellô !...

Personne ne leur répondit. Le commandant tira un coup de feu et presque aussitôt une voix s'éleva dans le lointain

– J'ai entendu *hep... hep...* dit M. Paturel.

– Non... c'est *help...* Cela en anglais, signifie « au secours ! »...

M. Paturel respira :

– Nous savons que ce n'est pas Laval, dit-il. Cela nous rassure...

– Oui, fit Tavernier... Mais savez-vous qui appelle ainsi ?

– ???

– Ce sont nos concurrents...

– En effet, ils sont tombés en pleine forêt... Ma foi, tant pis. Nous n'allons pas risquer notre vie pour eux...

– D'ailleurs, nous le voudrions que cela nous serait impossible... Comment nous frayer un chemin jusqu'à eux ? Quand Laval sera revenu, s'il revient... et lorsque nous pourrons remplir d'huile notre réservoir, nous verrons... mais pour le moment rien à faire...

Tous deux revinrent près de l'aéro, et mirent Beaucaire au courant de ce qu'ils venaient d'apprendre...

– Les malheureux ! se contenta de murmurer Beaucaire.

– Oui, les malheureux, fit Tavernier... Ils ne se tireront jamais de là...

– Jamais... Je les ai vus s'abattre sur les arbres... Leur appareil doit être en morceaux...

– C'est la guigne tout de même... tomber ainsi en pleine forêt vierge...

– Cela a failli nous arriver... Quelques secondes de plus et ça y était.

On parla ensuite de Laval.

Où était-il maintenant ? Parviendrait-il jusqu'à la ville ?

Tavernier était persuadé que le Parisien réussirait, mais qu'il éprouverait bien des difficultés...

– Je ne compte pas le voir revenir avant trois ou quatre jours, dit Beaucaire.

– Moi non plus, répondit Tavernier... Mais j'ai bon espoir... il reviendra...

*

Qu'était devenu Laval ?

Après avoir quitté ses compagnons, il était parti allègrement, et était remonté vers le nord.

Tout alla bien d'abord... La route était assez praticable, mais bientôt, il fut obligé de s'engager dans un éboulis de rochers, et n'avança plus que difficilement.

Jusqu'alors, il n'avait rencontré personne sur

sa route. Il se tenait néanmoins sur ses gardes, et quand il entrevoyait un endroit qui lui paraissait suspect, il armait son fusil...

La nuit le surprit au moment où il gravissait un chemin abrupt qui serpentait entre les rochers... Il avait déjà remarqué sur le sol des traces de pas et des ornières creusées par les roues d'un véhicule...

Il se dit avec raison que ceux qui circulaient ainsi en voiture ne pouvaient être des sauvages, et il se rassura.

Parvenu au haut du chemin, il se trouva sur un plateau sablonneux...

Ce fut là qu'il décida de passer la nuit, car il comprenait qu'il lui serait impossible de continuer sa route dans l'obscurité.

Il se coucha donc sur le sol, le long d'un rocher, et ne tarda pas à s'endormir.

Il fut tout à coup réveillé par un bruit bizarre... Il se dressa, écouta, mais le bruit cessa brusquement. Il crut que c'était la mer qui battait contre les rochers.

Pourtant, il fut de nouveau tiré de son sommeil par un long piétinement. C'étaient des hommes qui gravissaient le sentier.

À la lueur de la lune, le Parisien les vit s'avancer sur la plateforme, et y déposer les charges qu'ils avaient sur le dos.

Ne se souciant pas, et pour cause, de faire connaissance avec ces individus, Laval se blottit dans une anfractuosité de roc, et demeura immobile.

Les individus qui étaient devant lui ne pouvaient être que des brigands, car ils semblaient se méfier de tout et au moindre bruit sautaient sur leurs armes. « Pourvu qu'ils ne me découvrent pas », songeait le Parisien.

Il eut la chance de ne pas être découvert. Avant le jour, les hommes se remirent en route, et ne tardèrent pas à disparaître. Par bonheur, ils n'avaient pas pris le chemin que se proposait de suivre Laval.

Celui-ci hâta le pas, et vers le milieu de la journée, arriva dans un village habité par des

métis. Il trouva là des gens qui le reçurent aimablement. Il déjeuna, et se fit donner d'amples renseignements.

On lui apprit que la ville la plus proche se nommait Bahama, et que l'on y fabriquait surtout des machines agricoles, mais la distance qu'il aurait à parcourir pour atteindre cette ville, était plus considérable qu'il ne l'avait supposé.

Il ne se découragea pas et se remit en marche.

Deux heures après, il arrivait dans un petit village où tout le monde semblait fort troublé... Un chien enragé parcourait les rues, et semait l'effroi parmi les femmes et les enfants. Les hommes à cette heure étaient tous aux champs.

Le Parisien, mis au courant de ce qui se passait, guetta le chien, et l'abattit au moment où il allait se jeter sur un enfant.

Après cet exploit, il reprit sa course et nul ne sut jamais dans le village quel était ce courageux étranger qui avait débarrassé la contrée d'une bête dangereuse.

XCII

Arrêté

Tout allait trop bien ; cela ne pouvait pas durer. Un peu avant la nuit, au moment où il approchait d'un petit bois, le Parisien vit surgir devant lui une dizaine d'hommes armés qui le couchèrent en joue...

Laval avait bien un fusil, mais il comprenait que s'il tirait il serait aussitôt abattu par ces individus... Il remit donc son fusil à la bretelle et croisant les bras demanda d'un ton calme :

– Que me voulez-vous ?...

L'un de ces individus comprenait le français :

– Ce que nous voulons, répondit-il... savoir d'abord qui tu es.

– Quand je vous dirai mon nom cela ne vous avancera guère...

– Dis toujours...

– Je m'appelle Laval et je suis Parisien...

– Et que fais-tu par ici ?

– Je me rends à Bahama...

L'homme éclata de rire :

– Bahama !... Bahama !... fit-il... Mais sais-tu seulement où se trouve cette ville ?

– Je suppose qu'elle est droit devant moi...

– Non... elle se trouve ici sur la gauche... Ah ! tu m'as l'air d'un joli farceur... Dis plutôt que tu fais partie de la bande des Maketos.

– Les Maketos ? connais pas...

– Oh ! bien sûr que tu ne vas pas avouer... Tes camarades t'ont sans doute envoyé en reconnaissance et tu viens voir ce qui se passe par ici, mais mon garçon, tu es mal tombé... Tu vas venir avec nous et tu t'expliqueras avec le chef de la milice.

– Qui êtes-vous donc ?

– Nous sommes des miliciens de Quarta, chargés d'arrêter les bandits qui circulent dans

ces parages.

– Alors, vous me prenez pour un bandit ?

– Oui...

– Il faut croire que je ne paye guère de mine, alors.

– Oh ! ne plaisante pas... Ton compte est bon.

Laval comprit que décidément cela tournait mal.

– Écoutez, dit-il, je n'ai pas de temps à perdre.. Vous désirez savoir qui je suis, eh bien, je vais vous le dire... Je suis aviateur... Vous savez ce que c'est qu'un aviateur ?

– Oui... Mais les aviateurs voyagent généralement en aéroplane.

– Excepté quand leur appareil est en panne... Et le mien est arrêté à environ vingt milles d'ici...

– Et tu l'as abandonné ?

– Oui... pour aller à la ville chercher de l'huile... Maintenant, si vous doutez de ce que je viens de vous dire, vous pouvez vous informer...

– Ce n'est pas notre affaire, du moins pour le

moment. Allons, viens.

– Où cela ?

– À la permanence.

– Vous m'arrêtez ?

– Oui...

– Mais vous n'en avez pas le droit... Je ne suis pas un malfaiteur... J'ai des papiers sur moi, et puis vous les montrer.

– Tu les montreras au chef...

Force fut au pauvre Laval de suivre les miliciens. Fort heureusement la permanence n'était pas très éloignée. Il comparut bientôt devant un grand gaillard barbu qui était loin d'être aimable, et subit un interrogatoire en règle.

Laval répondit avec sincérité, mais on ne le crut pas... et il fut quelques instants après, enfermé dans une baraque en planches.

XCIH

Nouvelle rencontre

Le pauvre garçon était navré. Il songeait à ses amis qui l'attendaient avec impatience, et qui, ne le voyant pas revenir, supposeraient qu'il avait été victime d'un accident.

Il était évident que l'on se méfiait de lui, et qu'on le prenait pour un malfaiteur.

Comment arriver à expliquer qu'il n'était venu dans cette région que dans un but avouable.

Il avait d'abord été très calme, mais il finit par s'énerver.

Combien de temps allait-on le garder enfermé ? Après mûre réflexion, il comprit que le mieux était de s'évader, et cette idée s'ancra dans son esprit avec une telle force qu'il se mit immédiatement au travail.

Le cabanon de planches dans lequel on l'avait enfermé était éclairé par une étroite fenêtre garnie d'un grillage. Il se hissa jusqu'à ce grillage, et commença doucement à le détacher. Cela fut moins difficile qu'il ne le supposait.

Bientôt le grillage céda.

Cependant l'ouverture était trop étroite pour lui livrer passage. Alors, avec son couteau, il se mit à entailler les planches.

Ce travail lui prit près de quatre heures. Enfin il arriva à ses fins.

Il écouta.

La nuit était venue. Il n'entendait nul bruit aux alentours de sa prison.

– Ma foi, tant pis ! se dit-il... risquons le tout pour le tout.

Et il regarda au dehors.

Après avoir attendu quelques instants, il se glissa par l'ouverture et atteignit le sol. Il écouta encore.

Tout était silencieux. Il se mit à marcher

doucement, mais, arrivé devant une muraille de rochers, il fut obligé de la contourner.

Quelques instants après, il se trouvait dans la plaine. Après s'être arrêté quelques instants, il prit sa course, et s'enfuit à toutes jambes.

Personne ne s'était aperçu de sa fuite. Il marcha jusqu'au jour et se trouva alors à proximité d'un petit village composé d'une dizaine de cases. Il jugea inutile de s'arrêter.

Cependant, il était fort inquiet.

Ceux qui l'avaient arrêté lui avaient pris son fusil. S'il était attaqué, il ne pourrait se défendre.

Vers le milieu de l'après-midi, il aperçut devant lui un groupe de cavaliers. Il ralentit le pas de façon à les laisser passer, mais ceux-ci l'avaient aperçu et quatre d'entre eux firent demi-tour pour venir le rejoindre. Il était impossible de les éviter.

Laval résolut de payer d'audace. L'un des cavaliers le regarda en souriant et lui adressa quelques mots que le Parisien ne comprit pas...

– Français... je suis Français, dit Laval...

Un des cavaliers lui répondit :

– Ah ! tu es Français, moi aussi. D'où viens-tu ?

– De loin !...

– Et où vas-tu ?

– À la ville la plus proche...

– La ville la plus proche est au moins à soixante milles d'ici.

– Tant pis ! il faudra que j'y arrive.

– Et que vas-tu faire dans cette ville ?

– Je vais chercher de l'huile.

Le cavalier éclata de rire.

– Quoi ! s'écria-t-il, tu vas si loin pour chercher de l'huile.

– Il le faut.

– Est-ce que c'est pour assaisonner ta salade ?

– Non... C'est pour graisser un moteur...

– Un moteur... Tu as donc une auto ?

– Mieux que cela... J'ai un avion...

– Et où est-il ton avion ?

Laval étendit le bras dans la direction de l'est et répondit :

– Là-bas...

Comme ses réponses paraissaient surprendre son interlocuteur, le Parisien lui donna force détails.

– Oui, je comprends, dit le cavalier, mais tu voyages à pied ?

– Il le faut bien...

– Monte en croupe derrière moi.

Laval ne se fit pas prier.

XCIV

L'attaque

Jusqu'alors il ne s'était pas demandé à qui il avait affaire. On lui rendait service, c'était le principal. Cependant, il ne tarda pas à être inquiet.

Les cavaliers n'avançaient plus qu'avec précaution, et semblaient se méfier. À un moment, ils se dissimulèrent même derrière les rochers.

– Vous craignez quelque chose ? demanda le Parisien à l'homme qui parlait français.

– Oui... nous sommes en ce moment sur le territoire des Howôts.

– Les Howôts ?

– Oui, une tribu de pillards des plus redoutables. Ah ! il ne fait pas bon tomber entre

leurs mains, aussi allons-nous tâcher de les éviter.

– Souhaitons-le... mais vous-mêmes, qui êtes-vous ?

– Nous sommes des gardiens de troupeaux... et nous nous rendons à la prochaine ville pour reprendre des bœufs et des chevaux que nous devons ramener dans cette région.

– Alors, je vais pouvoir aller avec vous jusqu'à la prochaine ville.

– Oui, si vous voulez.

– Mais je vous crois que je le veux... et vous me rendez un fier service...

Un cri bizarre interrompt ce dialogue :

– Pas de chance, dit l'homme... nous avons été aperçus.

– Croyez-vous ?

– Oui, je reconnais le cri de ralliement des Howôts.

– Alors, vous allez vous défendre.

– Pouvez-vous le demander...

– Si vous voulez me donner une arme, je vous seconderai...

– Merci... tenez, voici un revolver...

Un nouveau cri se fit entendre.

– Ils approchent, dit le cavalier... Ne bougeons pas... Ils nous ont vus tout à l'heure, mais ils ne savent pas exactement où nous nous trouvons.

Les minutes s'écoulaient.

On n'entendait plus rien.

– Peut-être ont-ils perdu notre trace, dit Laval.

– Non... ne croyez pas cela, répondit le cavalier... Ils nous cherchent et ne tarderont pas à nous découvrir...

Ce disant, l'homme se glissa à plat ventre entre les rochers.

Au bout d'un instant, il revenait.

– Ils sont nombreux, dit-il, à voix basse...

Et il s'entretint avec ses compagnons.

Les cavaliers s'étaient tous dissimulés derrière leurs chevaux et attendaient. L'ennemi cherchait

toujours. Enfin, une grande clameur s'éleva. Les Howôts arrivaient. Ils furent reçus à coups de carabine et de revolver, vingt d'entre eux s'écroulèrent, mais comme ils étaient fort nombreux, ils eurent l'avantage, et firent prisonniers les hommes en compagnie desquels se trouvait le pauvre Laval.

XCV

Brusque décision

Il était dit que le malheureux garçon n'arriverait pas au terme de son voyage. Le cavalier qui parlait français et qui était prisonnier comme lui, ne se faisait aucune illusion sur le sort qui l'attendait ainsi que ses compagnons.

– Notre compte est bon, dit-il au Parisien... Les Howôs ne font jamais grâce à leurs prisonniers.

– Bah ! répondit Laval... nous verrons bien...

– Oh ! c'est tout vu, mon pauvre ami.

– Moi, je ne désespère jamais. Je me suis trouvé souvent dans des situations aussi graves que celle-là, et je m'en suis toujours tiré... J'espère, cette fois, avoir la même chance.

– Vous ne connaissez pas les Howôs... ce sont

de vrais sauvages.

– Nous allons tâcher de leur fausser compagnie.

– Ce sera impossible...

– Peut-être...

Les Howôs entouraient leurs prisonniers, et ne se gênaient point pour les frapper. Laval et son compagnon se trouvaient tout à fait au dernier rang.

Jusqu'alors on avait marché en terrain découvert, mais on arriva bientôt dans un étroit sentier qui traversait la montagne...

Tout à coup le Parisien dit à son ami :

– Êtes-vous prêt ?

– À quoi ?

– Mais à fuir, parbleu !...

– C'est impossible.

– Tentons le coup quand même...

– Vous croyez ?

– Oui... une... deux... trois... allons-y... et

tricotons des jambes, hein.

L'homme se laissa convaincre.

Avec Laval, il prit sa course, descendit le sentier en courant, et quand les Howôs s'aperçurent de la disparition des deux prisonniers, ceux-ci étaient déjà loin.

– Hein ? vous voyez, s'écria Laval... il suffisait de vouloir. Maintenant, nous sommes libres.

– Oui... mais mes pauvres camarades sont prisonniers, eux, et j'ai eu tort de les abandonner.

– Peut-être pourrons nous les délivrer ? Ne pouvons-nous trouver par ici des hommes qui consentent à nous venir en aide ?

– Si nous pouvions atteindre Majoka, nous trouverions là des soldats de la milice.

– Eh bien... allons à Majoka.

– C'est loin...

– Combien de kilomètres ?

– Vingt-cinq environ.

– Bah ! Qu'est-ce que cela ? Êtes-vous bon

marcheur ?

– Oui... assez...

– Eh bien, hâtons le pas...

Tout en marchant les deux amis causaient. L'homme apprit à Laval qu'il se nommait Roussel, et qu'il avait autrefois appartenu à la marine... Jeté par un naufrage sur la côte brésilienne, il avait rencontré d'excellentes gens qui l'avaient recueilli et avec lesquelles il était demeuré. C'étaient des gardiens de troupeaux, au service d'un grand éleveur de la région.

À son tour Laval mit son compagnon au courant des diverses péripéties qui avaient marqué son voyage en avion. Ils avançaient à vive allure.

Tout à coup, Roussel se frappa le front.

– Où fallait-il que j'aie la tête, dit-il... Je ne me rappelais pas qu'il y avait par ici un parc à chevaux. Si le gardien de ce parc consentait à me prêter deux bêtes, nous serions vite rendus à Majoka...

Tous deux pénétraient bientôt dans un enclos

où une vingtaine de chevaux s'ébattaient. Un homme vint à leur rencontre.

– Bonjour, Pablo, dit Roussel.

– Bonjour, camarade, répondit le gardien.

– Nous avons été attaqués par les Howôts...

– Ah ! vraiment ?

– Oui...

– Mais vous leur avez échappé à ce que je vois.

– Oui, mais nos compagnons sont demeurés prisonniers.

– Alors, ils sont perdus...

– Peut-être... nous pouvons encore les sauver...
Tout dépend de toi.

– De moi ?

– Oui... écoute.

XCVI

Les renforts

Et Roussel, posant sa main sur l'épaule du gardien de bestiaux, lui dit vivement :

– Mon camarade et moi nous allons à Majoka, mais nous ne sommes pas près d'y arriver...

– Et qu'allez-vous faire à Majoka ?

– Chercher les soldats de la milice.

– Ils arriveront trop tard.

– Non... si tu consens à nous prêter deux chevaux, nous pouvons encore arriver à temps.

– Vous prêter deux chevaux, je ne demanderais pas mieux, mais ces bêtes que tu vois ici ne m'appartiennent pas... Elles sont au señor Mendoza, et s'il apprenait que j'ai prêté ses chevaux, il me congédierait.

– Il s’agit d’une affaire grave... de la vie de plusieurs hommes...

– Je ne dis pas le contraire, mais vraiment, c’est impossible... je ne puis te rendre le service que tu demandes...

– Alors, répondit Roussel, nous allons être obligés de nous passer de ta permission...

– Vous n’allez pas prendre des chevaux qui ne vous appartiennent pas, je suppose ?

– Nous sommes forcés de le faire.

– Je m’y oppose... ah ! mais oui, tu as beau être un ami, Roussel, je ne consentirai pas à ce que tu prennes deux des bêtes dont j’ai la garde.

– Alors, tu aimes mieux laisser massacrer nos compagnons... Écoute, Pablo, réfléchis...

– C’est tout réfléchi.

– Tu refuses ?

– Oui...

– Eh bien, tant pis, c’est toi qui l’auras voulu.

Et, ce disant, Roussel se jetait sur Pablo et le terrassait. Aidé de Laval, il ligota le gardien de

bestiaux, et porta celui-ci dans la cabane qui lui servait d'abri.

Cela fait, tous deux s'emparèrent chacun d'un cheval, le sellèrent et partirent à toute allure.

– Il est regrettable d'en arriver là, dit Roussel, mais il le fallait.

– Oui, répondit Laval... il n'y avait pas à hésiter. D'ailleurs, nous ramènerons ces deux chevaux...

Un peu avant la nuit, les deux hommes arrivaient à Majoka. Ils allèrent aussitôt au bureau de police et là, demandèrent à parler au chef des miliciens.

Celui-ci était justement là.

Il les reçut immédiatement, et ils lui exposèrent le but de leur visite.

Le chef les écouta avec bienveillance, puis leur dit :

– Vous tombez mal... Mes hommes sont en ce moment en tournée. Ils ne rentreront que dans trois jours... Je n'ai ici que cinq hommes et ce n'est pas suffisant pour entreprendre une

expédition du genre de celle que vous venez de m'exposer.

– Que faire, alors ?

– Ma foi, je ne sais... Ah ! si, il y aurait peut-être un moyen, mais je ne garantis pas de réussir... Voici, je vais demander à certains habitants du pays s'ils consentiraient à m'accompagner dans cette expédition.

Une heure après, trente hommes armés que le chef de la milice était arrivé à grouper étaient prêts à partir. Roussel exultait.

– Ah ! dit-il à Laval, vous avez eu joliment raison de m'engager à fuir. Maintenant, nos compagnons sont sauvés...

– Je le souhaite, répondit le Parisien, mais il me sera impossible de vous accompagner, car vous savez j'ai une mission à accomplir...

– Oui, je sais...

– Je vous laisse donc le cheval, vous le reconduirez où nous l'avons pris.

– C'est entendu.

Les deux hommes se serrèrent la main et se séparèrent.

Le Parisien se mit alors en quête d'une voiture ou d'un cheval, et finit par trouver un homme qui consentit à le conduire à la ville...

XCVII

La source

Laissons Laval poursuivre sa route et revenons près de nos aviateurs. Ils commencent à manquer de vivres et ce qui les fait le plus souffrir, c'est d'être privés d'eau. Les bouteilles qu'ils avaient à bord ont été brisées lors de l'atterrissage et ils meurent de soif. La faim est terrible, mais les tortures que fait éprouver la soif sont pires encore.

– Écoutez, dit M. Paturel, j'ai cru apercevoir à l'entrée de la forêt, une petite source. Je ne crois pas m'être trompé... Je vais aller me renseigner.

– Non, dit Tavernier, restez ici... Ne vous exposez pas à un nouveau danger.

– Bah ! au point où nous en sommes, répondit le vieux savant, on peut tout risquer...

Et malgré les conseils que lui donnait le commandant, il disparut.

Arrivé à l'entrée de la forêt, il écouta un instant, puis pénétra résolument sous les branches.

Il ne s'était pas trompé.

Une source faisait à quelques pas de lui entendre son petit gazouillement. Il s'approcha et, parvenu près d'une petite nappe d'eau qui scintillait sur le sable, il se baissa, et commença à boire, mais il se releva soudain en grommelant :

– Pouah ! quel goût a cette eau... elle n'est pas buvable... Et pourtant elle coule d'un rocher... mais elle a dû passer sur des couches de terre infectées... Mon Dieu ! quel malheur ! voir devant soi de l'eau et ne pouvoir en boire... C'est le supplice de Tantale...

Désespéré, il alla retrouver ses compagnons.

– Et cette source ? demanda Tavernier, vous l'avez trouvée ?

– Oui... mais elle distille une eau corrompue...

– Alors... nous devons continuer à souffrir.

– Hélas ! oui..

Cette fois, le découragement s'empara des aviateurs. Ils s'assirent près de leur appareil, et demeurèrent silencieux...

Au bout d'un instant, Beaucaire dit à Tavernier :

– Laval ne reviendra plus maintenant.

– Qui sait ? répondit le commandant.

– Le malheureux a dû être attaqué en route...

– Rien ne le prouve... Il a certainement éprouvé de graves difficultés, mais il a peut-être pu réussir. Qui sait si en ce moment, il n'est pas en train de revenir...

Beucaire hocha lentement la tête.

M. Paturel étendu sur le dos regardait le ciel.

– Oh ! dit-il, tout à coup.

– Qu'y a-t-il ? demanda Beaucaire.

– Vous ne voyez pas ?

– Quoi ?

– Ces nuages.

– Eh bien ?

– Eh bien, ils nous annoncent la pluie.

– Croyez-vous ?

– J'en suis à peu près certain... sortons tous les récipients que nous avons à bord...

Francis installa sur le sol, bidons, casseroles, plats et gobelets, mais la pluie ne se décidait pas à tomber...

Bientôt le soleil reparut et le ciel reprit sa limpidité...

– Pas de chance ! murmura M. Paturel...

Ses compagnons ne répondirent pas...

– Oh ! mais j'y songe, s'écria soudain le vieux savant... oui... j'y songe, mais nous avons à deux pas d'ici de quoi nous désaltérer... Viens, Francis.

– Où allez-vous ? demanda Tavernier.

– À l'entrée de la forêt...

– Je vous accompagne.

– Inutile.

– Prenez votre fusil au moins...

– Oui... vous avez raison.

M. Paturel s'empara de son Winchester et partit, suivi de Francis.

XCVIII

Visiteur inattendu

À peine avaient-ils pénétré dans la forêt qu'ils entendirent un cri.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Francis...

– Je ne sais... j'ai déjà entendu ce cri, répondit le vieux savant... Avançons... Tu vois, petit, cet arbre qui est là devant toi. C'est un cocotier. Tu vas y grimper, et détacher autant de noix que tu pourras... Nous sommes sauvés... Ces noix contiennent un excellent lait qui apaisera notre soif.

Francis grimpa à l'arbre, mais soudain, il se laissa glisser sur le sol, il était tout effaré.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda M. Paturel.

– Vous ne voyez pas, répondit le gosse, regardez... là,

Et le gosse désignait le tronc de l'arbre.

– Non, je ne vois rien, répondit le vieux savant ; attends, je vais mettre mes lunettes.

Quand il eut ajusté ses bésicles sur son nez, il comprit :

– Oh ! dit-il, le magnifique serpent. C'est un boa constrictor... Il a au moins dix mètres de long... Attends, je vois sa tête, je vais...

Il n'acheva pas.

Le serpent venait de dérouler brusquement ses anneaux, et s'apprêtait à bondir... M. Paturel fit feu, mais le manqua. L'horrible reptile poussa un sifflement, dressa la tête, mais cette fois, une balle lui fracassa la tête. Il se roula pendant quelques instants sur le sol, et enfin demeura immobile.

Francis hésitait à remonter dans l'arbre, mais s'y décida enfin. Il abattit plusieurs noix de coco et descendit vivement.

À ce moment, les branches s'écartèrent et un homme parut. Il regarda M. Paturel, puis Francis, et leur dit avec un fort accent anglais :

- Vous étiez, je croâ les aviateurs français.
- Oui, répondit M. Paturel.
- Moi... je suis l'un de vos « concurrents ».
- Je vous reconnais, en effet...
- Vous savez le malheur qui est arrivé à nous.
- Vous avez eu une avarie ?
- Yes... très grave... Notre « avionne », il était « rompu ».
- Et vos camarades ?
- Eux pas « rompus », heureusement, mais bien malades...
- De la fièvre ?
- Non... de la soif.
- Eh bien, faites comme nous, abattez des noix de coco...
- Yes, indeed... bonne idée... Je vais profiter tout de « souite » mais vous aussi vous avez eu des avaries ?
- Oui...
- Et vous êtes loin d'ici ?

- Non... tout près...
- Pourrez-vous repartir ?
- Je ne sais...
- Nous... pas possible...
- Et pourquoi ?
- Avion perché sur oune gros arbre comme un oiseau.
- Vous ne pouvez pas le dégager ?
- Non...
- Alors, qu'allez-vous faire ?
- Je ne sais... où êtes-vous, nous irons vous voir... peut-être pourrez-vous sauver nous...

M. Paturel montra l'entrée de la forêt :

- Nous sommes ici, dit-il...

L'Anglais, qui était le second lieutenant du major ramassa quelques noix de coco, les noua dans sa veste, et s'en alla après avoir serré la main à M. Paturel...

- Je crois que cette fois, dit le vieux savant, nous n'avons plus à redouter nos concurrents.

– Je le crois aussi, répondit Francis... Alors, ce cri que nous avons entendu, c'est cet homme qui l'avait poussé.

– Sans aucun doute.

– J'ai eu joliment peur...

M. Paturel et Francis revinrent vers l'aéro.

– Voici des rafraîchissements, dit M. Paturel en jetant sur le sol les noix de coco qu'il avait ramassées. Francis se débarrassa également de celles qu'il portait dans ses bras.

Beaucaire et Tavernier applaudirent.

– À la bonne heure, dit le commandant... M. Paturel, vous êtes notre providence.

– N'exagérons pas, répondit le vieux savant. Je ne sais où j'avais la tête. Je ne me rappelais plus qu'il y avait des cocotiers par ici. Maintenant nous sommes sûrs de ne pas mourir de soif.

Déjà Tavernier, au moyen d'une petite scie, à métaux partageaient les noix de coco en deux, et quand il en avait ouvert une, il la passait à ses amis. Lorsque tous se furent désaltérés, on rangea

les noix dans la carlingue.

– Figurez-vous, dit M. Paturel que nous avons fait deux rencontres.

– Ah ! fit Tavernier.

– Oui... d’abord, nous avons rencontré un boa.

– Vilaine rencontre.

– Et un boa qui était de taille... Il mesurait au moins dix mètres de la tête à la queue. C’était un beau spécimen de reptile, et il s’en est fallu de peu qu’il ne nous étouffât, Francis et moi. Heureusement, je lui ai fracassé la tête d’un coup de fusil, mais j’ai été obligé de m’y reprendre à deux fois, car je l’avais raté tout d’abord... et cela à cause de mes maudites lunettes qui sont tombées au moment où je visais l’animal.

– Enfin, vous l’avez tué, c’est le principal... et quelle est l’autre rencontre que vous avez faite !

– Oh ! je vous le donne en mille.

– Je parie que vous avez aperçu un fauve...

– Non...

– Un sauvage, peut-être ?

- Non, un homme civilisé...
- Pas possible ?
- C’est comme je vous le dis.
- Et cet homme civilisé, quel était-il ?
- Un de nos concurrents.
- Ah ! par exemple !
- Oui, et il était bien ennuyé... Figurez-vous que l’avion anglais est perché sur un arbre, et qu’il est impossible de le dégager...
- Je m’en doutais, dit Beaucaire... quand je l’ai vu de loin piquer sur la forêt, j’ai compris qu’il était perdu... Il n’y a personne de blessé ?
- Je ne sais... l’anglais ne m’a pas parlé de ses compagnons. Il m’a seulement demandé si vous ne vouliez pas venir lui donner un coup de main pour dégager l’appareil.
- Il n’y a rien à faire... Un avion qui tombe sur les arbres est perdu.
- Tant pis pour les Anglais...
- Cet accident est quand même fâcheux...

- Vous trouvez ?
- Oui, car maintenant, la lutte ne sera plus intéressante...
- Nous leur porterons quand même secours.
- Certes... et si leur réservoir d'huile n'est pas crevé, nous pourrions nous servir de l'huile des Anglais.
- Et ensuite ?
- Ensuite... nous les conduirons à tour de rôle dans la ville la plus proche où nous les laisserons, et nous continuerons notre route.
- Mais Laval ?
- Peut-être va-t-il revenir...
- Il y a longtemps qu'il est parti. S'il avait dû revenir, il serait déjà ici... Il a dû lui arriver malheur...

XCIX

Histoires de panthères

– Je ne puis encore le croire, répondit Tavernier. Laval est un garçon débrouillard, qui sait se tirer des situations les plus critiques... Nous en avons eu la preuve...

– En effet, répondit M. Paturel, mais la région qu'il avait à parcourir est des plus dangereuses... s'il est tombé au milieu d'une bande de brigands ou de sauvages, nous ne le reverrons pas...

– Les sauvages ! il n'y en a pas par ici.

– Je ne suis pas de cet avis. Bien sûr que ce ne sont pas des anthropophages, mais il peut très bien se faire que notre pauvre ami ait rencontré une peuplade de noirs qui le retienne prisonnier...

– Dès que nous pourrons repartir, nous nous mettrons à sa recherche.

– Il sera difficile de le découvrir parmi ces rochers et ces forêts.

Il y eut un silence.

Ce fut Tavernier qui reprit :

– Pour moi, dit-il, j’ai dans l’idée que nous reverrons Laval.

– Puissiez-vous dire vrai, murmura M. Paturel. Ah ! quelle triste chose tout de même ! Si ce pauvre garçon a été massacré...

M. Paturel n’acheva pas, comprenant sans doute qu’il ne fallait pas se livrer à des suppositions si pessimistes... Il changea donc de conversation.

– Et les Anglais ? dit-il... est-ce que nous allons leur rendre visite ?

– Maintenant, il est trop tard, répondit Tavernier. Demain, nous verrons... Vous êtes sûr que cette forêt n’est pas habitée ?

– Ma foi, si elle l’est, répliqua le vieux savant, ce ne peut être que par des reptiles et des fauves... Nous avons rencontré un boa... il est possible que ce boa ait des compagnons... quant aux fauves, ce

sont certainement des panthères, car par ici le tigre est inconnu.

– La panthère est aussi dangereuse que le tigre, dit le commandant... Avec plusieurs officiers de mes amis, j'ai chassé ce fauve en Afrique, et je vous garantis que c'est un ennemi dangereux. Quand on aperçoit une panthère, il est impossible de l'éviter. Si vous montez dans un arbre, elle vous suit, car elle grimpe comme un chat... Si vous essayez de vous jeter à la nage, elle vous suit encore, car elle nage comme un chien de Terre-Neuve... C'est un animal très difficile à tuer, car au moment où on le voit, il est déjà sur vous. Quelquefois, du haut d'un arbre, elle saute sur le chasseur...

– Je sais, dit M. Paturel... Moi aussi j'ai eu l'occasion de chasser la panthère. J'avais un ami qui était administrateur colonial, au Soudan... Je le rencontrai un jour à Dakar, et il m'offrit de l'accompagner à son poste. J'étais jeune alors... J'acceptai, et je suivis cet ami qui s'appelait Baroni. Avant d'arriver à l'endroit qu'il devait occuper, nous mîmes près de deux mois, et je

n'oublierai jamais ce long voyage. Tantôt nous remontions l'Oubanghi sur des pirogues, tantôt, nous cheminions dans la brousse ou dans des forêts où il faisait une chaleur étouffante. Une nuit que nous étions campés sous des tentes à l'ombre d'un bois obscur, nous entendîmes des miaulements pareils à ceux que pousserait un gros chat. Les noirs qui nous accompagnaient prirent peur, mais Baroni les rassura, en leur disant : « Ce n'est qu'une panthère, si elle s'avise de venir par ici, nous en aurons facilement raison. » Hélas ! il se trompait. Bientôt les miaulements cessèrent, mais nous entendîmes un léger glissement. Soudain, il y eut un cri. La panthère (car c'en était une), venait d'égorger un de nos nègres. Elle ne se contenta pas malheureusement de cette victime, et en fit encore quatre autres. La panique régnait dans notre escorte. Baroni et moi, nous nous mîmes à épier la bête... Parfois, nous l'apercevions dans un rayon de lune, mais elle se confondait bientôt avec le sol dont elle avait la couleur. Je n'oublierai jamais la nuit que nous passâmes à guetter la bête. Nous avions fini par croire qu'elle

était partie, quand elle bondit de nouveau du haut d'un arbre situé à dix mètres de nous. Elle tomba sur un nègre, mais, Baroni s'étant approché, tua le fauve à bout portant d'une balle dans la tête. Depuis ce jour, j'ai une peur bleue des panthères, car ce sont des animaux sournois. On ne les entend pas venir, et ils vous plongent leurs griffes dans la gorge.

– Espérons, dit Tavernier en riant, que nous n'aurons pas la visite d'un de ces fauves.

– Je le souhaite, fit M. Paturel... Cependant, pour plus de sécurité, quand la nuit sera venue, faisons marcher notre projecteur. Les fauves ont peur du feu.

– Nous ne pouvons nous servir trop longtemps de notre projecteur, car notre dynamo ne doit plus donner grand chose depuis que nous sommes à l'arrêt.

– Alors, faisons une barricade de branchages auxquels nous mettrons le feu. C'est une sage précaution, je vous assure.

– Oui, vous avez raison, nous allons nous

protéger...

Jusqu'à la tombée de la nuit, les aviateurs ramassèrent des herbes sèches, cassèrent des branches, et établirent un barrage en demi-cercle devant la forêt. Quand l'obscurité fut venue, ils mirent le feu au bûcher qui ne tarda pas à pétiller, puis à répandre une grande lueur rougeâtre.

De temps à autre, l'un d'eux allait alimenter le foyer. Vers minuit, ce fut dans la forêt un épouvantable concert. Les hurlements des fauves se mêlaient aux cris des oiseaux de nuit, et par instant on voyait luire à l'orée de la forêt, des yeux phosphorescents.

– Comment se fait-il, demanda Beaucaire, que les bêtes soient si nombreuses ce soir ?

– Pardi répondit M. Paturel, elles nous ont éventé... elles y ont mis le temps, mais sont arrivées à nous repérer... Tenons-nous sur nos gardes.

Toute la nuit, ce fut un épouvantable concert.

– Que vont devenir les Anglais, nos concurrents ? dit M. Paturel. Ils doivent être bien

menacés.

– En effet, répondit Beaucaire, mais nous ne pouvons aller leur porter secours... Nous serions dévorés avant d'arriver jusqu'à eux.

– Peut-être n'ont-ils pas été attaqués... fit Tavernier... S'ils l'avaient été ils se seraient défendus et nous aurions entendu des coups de feu.

– Oui, en effet... Ils ont peut-être trouvé le moyen de se protéger.

– Comment ?... Ils ne peuvent allumer de feu en pleine forêt. Ils ne peuvent pas non plus se réfugier dans les arbres, car les panthères les y rejoindraient.

– Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne les a pas entendus tirer de coups de fusil... Ils ont peut-être réussi à trouver un refuge en forêt.

Ces mots étaient à peine prononcés que des détonations éclataient.

– Ah ! s'écria M. Paturel... Voilà qu'ils sont attaqués. Les malheureux !... Ils auront du mal à se tirer de là... Quand il fera jour, nous pourrons

aller voir ce qu'ils sont devenus.

– Oui, fit le commandant... Bien qu'ils aient mal agi avec nous, ce n'est pas une raison pour les abandonner.

Les aviateurs prêtaient l'oreille. Les coups de feu avaient cessé.

– Qui sait ce qu'ils sont devenus, murmura M. Paturel.

C

Surprise

Quand le jour parut, le commandant accompagné de M. Paturel s'aventura en forêt... À peine avait-il fait quelques pas qu'il s'arrêta.

– Où nous diriger ? dit il...

– Par ici, répondit M. Paturel.

– Vous en êtes sûr ?

– C'est par là qu'est venu l'homme qui nous a parlé hier.

– Allons !...

Et en disant cela le commandant armait son fusil.

Jusqu'alors, M. Paturel n'avait exploré que l'entrée de la forêt. Bientôt les difficultés commencèrent. Des obstacles imprévus se

dressaient à chaque instant devant eux.

– Mais il est impossible d’avancer, dit Tavernier...

– Pourtant l’Anglais que j’ai vu hier est bien parvenu à se frayer un passage à travers les lianes.

Ils rebroussèrent chemin, s’engagèrent sous les branches et finirent par remarquer des lianes brisées, des herbes foulées.

– C’est par là qu’il a dû passer, dit le commandant.

Ils avancèrent encore, mais trouvèrent devant eux un tel amoncellement de plantes et d’arbustes qu’ils durent encore faire demi-tour.

– Ma foi, j’y renonce, dit Tavernier...

Tous deux revinrent sur leurs pas...

– Oh ! s’écria tout à coup M. Paturel, j’aperçois une éclaircie, là, sur la droite.

– En effet, répondit Tavernier.

Et ils s’engagèrent dans un sentier ou plutôt un semblant de sentier, mais ils ne tardèrent pas à

reculer. Devant eux, un fauve accroupi sur le sol, ouvrait une gueule énorme... Croyant qu'il allait bondir sur eux, Tavernier l'ajusta et fit feu.

La bête poussa une sorte de râle, et sa tête retomba sur le sol.

– Je crois que nous ne l'avons pas manquée, dit M. Paturel...

– Attendons encore un instant, répondit Tavernier. Il arrive souvent qu'un fauve blessé trouve encore la force de sauter sur le chasseur.

Au bout d'un instant, M. Paturel s'avança. Tavernier le suivit.

– La bête est bien morte, dit le vieux savant... Tiens, c'est curieux, où aviez-vous visé cet animal ?

– À la tête...

– Oui, je vois... mais il porte d'autres blessures... Quelqu'un l'avait blessé avant nous...

– Parbleu, ce sont les Anglais qui l'ont blessé... Cela explique les coups de feu que nous avons entendus hier.

- Ils ont été moins adroits que vous.
- Il est vrai qu'ils ont été attaqués la nuit.
- Oui, c'est vrai.

Les deux hommes demeurèrent un instant silencieux, puis M. Paturel demanda :

- Eh bien, que faisons-nous ? Continuons-nous d'avancer ?
- Ma foi, répondit le commandant, essayons toujours.

CI

Singulière apparition

Ce que M. Paturel et Tavernier prenaient pour un sentier était tout simplement une trouée que le fauve, en fuyant, avait faite dans le feuillage. Bientôt, ils se trouvaient arrêtés. Ils eussent pu à la rigueur, en se mettant à plat ventre avancer en rampant, mais ils estimèrent que c'eût été imprudent. Si quelque bête surgissait, comment pourraient-ils se défendre.

– Regagnons l'aéro, dit Tavernier.

– Je crois, en effet, que ce sera plus prudent, répondit le vieux savant.

Déjà, ils atteignaient la lisière de la forêt, quand sur leur route, ils aperçurent une tête émergeant du feuillage, une tête horrible, grimaçante.

Tavernier allait faire feu sur cette tête quand elle disparut.

– Est-ce un homme ? demanda Tavernier.

– Ma foi, je ne sais, fit M. Paturel... je croirais plutôt que c'est un gorille, bien que le gorille soit inconnu dans l'Amérique du Sud.

– Alors, c'est un sauvage.

– Ma foi, je serais tenté de le croire.

Ils attendaient, prêts à faire feu, mais ne virent plus rien. Cependant, ils entendaient, autour d'eux, craquer le feuillage.

– Ne nous laissons pas surprendre, dit le commandant... venez.

Et tous deux se dirigèrent rapidement vers la lisière de la forêt. Un moment, ils entendirent des pas derrière eux, puis des cris rauques...

– Pas d'erreur, dit le vieux savant... Ce sont bien des sauvages... Des gorilles ne crieraient pas de la sorte... après les serpents, les fauves, puis à présent, les sauvages...

Quand ils atteignirent l'aéro, Beaucaire qui vit

leur mine effarée, demanda :

– Qu’avez-vous donc ? Vous êtes poursuivis ?

– Je ne sais, répondit le commandant...

– Mais qu’y a-t il ?

– Je crois que nous allons être attaqués.

– Et par qui, grand Dieu, par des panthères ?

– Non par des hommes... Il y a des sauvages dans la forêt.

– Eh bien, il ne nous manquait plus que ça !

– Réfugions-nous dans l’aéro, nous allons bien voir.

Quand ils furent tous installés dans la carlingue Francis s’écria :

– Oh ! j’aperçois un homme...

– Où cela ? demanda Tavernier.

– Là... tenez, juste en face de nous...

– Oui, je le vois...

– Et à droite, dit à son tour M. Paturel, ne voyez-vous pas des têtes ? Tirons, tirons vite... ou sans cela nous sommes perdus.

– Attendez, commanda Tavernier, tant que ces gens ne nous menaceront pas, nous n'avons pas le droit de faire feu sur eux...

– Mais ils vont bondir sur nous tout d'un coup...

Et le vieux savant qui avait posé le canon de son fusil sur le rebord de la carlingue, se tenait prêt à tirer. Cependant les sauvages ne bougeaient pas de place. Évidemment, l'aéro les effrayait.

Une demi heure passa, puis une heure. L'attaque que craignaient les aviateurs ne s'était pas déclenchée...

– Vous allez voir, dit M. Paturel, qu'ils vont tenter quelque coup, cette nuit... nous n'avons qu'à nous tenir sur nos gardes. Ah ! maudit pays ! Nous n'en sortirons jamais... Je ne pensais pas qu'il y eût des sauvages par ici. Tout le Brésil est civilisé... C'est à n'y rien comprendre.

Inutile de dire que les aviateurs veillèrent toute la nuit.

Au moindre bruit, ils tressaillaient et braquaient leurs fusils dans la direction du bois.

Les heures s'écoulèrent, puis le jour parut, et rien ne se produisit.

– C'est curieux tout de même, dit M. Paturel, que nous n'ayons pas été attaqués. Il est probable que ce sera pour cette nuit. Les sauvages ont sans doute été chercher du renfort... Ah ! si Laval pouvait revenir, comme nous quitterions avec plaisir cette région où le danger nous guette... Nos concurrents ont déjà été massacrés, j'en suis presque certain... Maintenant, ce sera notre tour.

– Ne soyez donc pas si pessimiste, fit Tavernier... Rien ne prouve que les hommes que nous avons aperçus soient des sauvages. Ce sont peut-être des malheureux qui vivent en forêt, et qui n'ont jamais vu d'avion. Nous les effrayons...

– Si vous pouviez dire vrai, murmura le vieux savant.

Le commandant disait vrai, sans le savoir. Les hommes qui avaient tant effrayé les aviateurs étaient des nègres, des bûcherons occupés à couper du bois dans la forêt. L'un d'eux leur avait signalé l'aéro, et la curiosité les avait tous poussés à venir le contempler... Ils n'avaient

aucunement l'intention d'attaquer Beaucaire et ses amis.

Dans l'après-midi, ils reparurent, et cette fois se risquèrent à sortir de la forêt. Ils se tenaient à distance et souriaient de toutes leurs dents blanches.

– Vous voyez bien, s'écria Tavernier, que ces hommes n'ont pas de mauvaises intentions.

– Méfions-nous quand même, fit M. Paturel... Avec ces sauvages, il faut s'attendre à tout.

CII

Les aviateurs se rassurent

Cependant les nègres avançaient peu à peu. L'un d'eux qui devait être un chef, cria soudain :

– Amis... Amis !...

C'était tout ce qu'il savait probablement de notre langue. Beaucaire répondit, puis voyant qu'on ne le comprenait pas, se décida à parler en espagnol.

Alors, le dialogue suivant s'engagea entre lui et le nègre :

– Que voulez-vous ?

– Nous regardons le grand oiseau...

– Vous êtes de ce pays ?

– Non... nous sommes d'Ariquita, mais nous sommes venus dans la forêt couper des arbres

pour la scierie de notre maître.

– Il y a des fauves dans cette forêt ?

– Oui, et des serpents aussi, mais nous ne les craignons pas... Nous savons le moyen de prendre les serpents, quant aux panthères, nous les avons presque toutes tuées...

– Avez-vous vu des blancs dans la forêt ?

– Oui... Ils sont venus comme vous sur les ailes d'un grand oiseau, mais l'oiseau est mort... il s'est tué sur les arbres...

– Ce que vous prenez pour un oiseau, c'est un appareil mécanique... une voiture aérienne qui marche au moyen d'un moteur...

Les nègres ne semblaient pas convaincus. L'avion les effrayait toujours.

Beucaire reprit :

– Pouvez-vous nous conduire auprès des blancs qui sont dans la forêt ?

– Oui... si vous voulez.

– Est-ce loin d'ici ?

– Non... mais le chemin est mauvais...

– Il est cependant praticable ?

– Oui... à condition de se glisser sous les lianes.

Beucaire regarda ses compagnons.

– Que devons-nous faire ? demanda-t-il.

– À votre place, je me méfieraï, répondit M. Paturel... Ces gens-là sont bien capables de nous attirer dans un guet-apens.

– Alors, il y aurait une chose à faire.

– Laquelle ?

– Ce serait de leur dire de prévenir nos concurrents, et de les amener ici.

– Cela vaudrait mieux, en effet.

– Nous allons le leur demander.

Beucaire s'adressa au chef et lui demanda s'il voulait bien aller trouver les hommes blancs qui campaient dans la forêt, et leur dire que leurs concurrents français auraient plaisir à les voir.

Le chef accepta, rassembla ses hommes et partit.

– Comme cela, dit Beaucaire, les difficultés se trouvent aplanies... et nos concurrents pourront sans doute nous être utiles.

– En quoi ? fit M. Paturel.

– Mais si leur réservoir d’huile n’est pas crevé, ils nous fourniront de l’huile et nous pourrons repartir.

– C’est vrai... mais eux, que deviendront-ils ?

– Nous les emmènerons dans une grande ville où ils pourront s’embarquer pour l’Angleterre

– Pour eux, ce sera un désastre.

– Certes, mais tant pis ! Du moment qu’ils auront la vie sauve ils n’auront pas à se plaindre...

– Mais alors, notre match n’aura plus raison d’être, puisque nous n’aurons plus de concurrents.

– Nous continuerons comme si de rien n’était. Ce sont les inconvénients de tels voyages... ceux qui ont la chance de ne pas avoir d’accident continueront le raid... les autres, au lieu de retourner chez eux par leurs propres moyens, s’embarqueront sur un paquebot.

– Vous verrez que nos concurrents manqueront de loyauté.

– Qu’importe ! Ils ne pourront tout de même pas dire que nous leur avons refusé aide et assistance... s’ils ont été assez maladroits pour aller atterrir sur une forêt, ce n’est pas notre faute.

– Bien sûr, mais il eût mieux valu quand même que nous continuions la course ensemble. L’arrivée eût été sensationnelle, tandis que lorsque l’on saura que nous n’avons plus de concurrents, l’enthousiasme sera moindre...

– Qu’est-ce que cela peut faire ? Nous n’en aurons pas moins (si nous arrivons) accompli le tour du monde suivant l’itinéraire que nous avions tracé...

– C’est vrai...

M. Paturel n’était point vaniteux, mais il n’eût pas été fâché de montrer aux Anglais que nous leur étions supérieurs ou que du moins nos avions étaient aussi perfectionnés que les leurs.

– Peut-être, dit-il, que ce match sera annulé et

que nous referons le tour du monde...

– Non... répondit Beaucaire... quant à moi, je m'y refuserai. On ne recommence pas une course parce qu'un cheval est tombé en sautant un obstacle...

– Vous êtes intrépide, M. Paturel, dit Tavernier. Ainsi vous n'hésiteriez pas à repartir et à accomplir de nouveau des milliers de kilomètres.

– Moi, voyez-vous, répondit le vieux savant, je ne crains plus le danger... En votre compagnie, je me suis cuirassé... rien ne saurait plus m'effrayer.

– Prenez garde, le voyage n'est pas fini.

– Oh ! ce qui pourra se produire désormais ne sera certainement pas plus grave que ce qui nous est arrivé.

– Qu'en savez-vous¹.

– C'est une intuition.

– Je souhaite que vous disiez vrai, mais notre voyage n'est pas terminé... songez donc, nous avons encore à traverser l'Océan Atlantique, puis

l'Afrique...

– Quand nous serons en Afrique, nous serons sauvés.

– Je ne suis pas si optimiste que vous... qu'il nous arrive dans le désert un coup de simoun, et vous verrez...

– Le simoun est rare en cette saison.

– Vous en êtes sûr ?

– Oui, car j'ai beaucoup étudié les conditions atmosphériques du continent africain.

– Avez-vous aussi étudié les courants aériens de l'Atlantique ?

– Ça, non, je l'avoue... mais vous, qui êtes officier de marine, et qui avez navigué sur l'Atlantique, vous devez être très ferré sur cette question.

CIII

Le commandant anglais

– J’ai étudié en effet les courants aériens, mais vous savez, on n’est jamais bien sûr de la direction des vents... Ils changent d’heure en heure, surtout dans les hautes régions de l’atmosphère. Puisque vous vous êtes occupé de cette question, vous devez savoir que l’air est un fluide susceptible de compression et de dilatation. Il a été fait des expériences sur les divers degrés de la force du vent et l’on est arrivé à des résultats assez contradictoires, sauf pour certains vents, comme les alisés, les vents généraux et les vents de mousson. Ceux-là règnent constamment ou à des époques régulières, dans certaines parties du globe. Jusqu’ici on n’a guère étudié que les vents de mer, mais ceux des régions supérieures sont moins connus.

– Bah ! M. Beaucaire et vous savez très bien tâter les courants aériens, je n'ai nulle inquiétude à cet égard.

– Cette confiance nous honore, mais je crains que vous ne vous illusionniez un peu sur notre science astronomique.

Beucaire coupa court à cette conversation.

– Dites donc, fit-il, ne croyez-vous pas que ce serait le moment de revoir sérieusement notre moteur. Depuis que nous sommes à l'arrêt, il n'a pas été vérifié.

– Pardon, répondit Francis, je l'ai examiné avec soin. Il est en parfait état. Il ne nous manque que de l'huile.

– Le réservoir a été bien réparé ?

– Oui... il est peut-être plus solide qu'avant.

– Alors, ça va bien... attendons. Pourvu que nos concurrents puissent nous fournir l'huile dont nous avons besoin. S'ils avaient aussi, en atterrissant, crevé leur réservoir, nous serions obligés de rester ici et d'attendre le retour de Laval.

– Pauvre Laval, murmura M. Paturel... qui sait ce qu'il est devenu ?

– Espérons qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux...

– Mais il y a bien longtemps qu'il est parti.

– N'oubliez pas qu'il était à pied, et qu'on ne voyage pas facilement dans ce pays montagneux. Pour moi, je ne désespère pas de le revoir...

– Mais si nos concurrents nous ravitaillent en huile, nous partirons ?

– Bien sûr.

– Et quand Laval reviendra, il ne trouvera plus personne.

– Nous nous renseignerons en route, et il y a des chances pour que nous le retrouvions.

– Je le souhaite, car vraiment, il serait triste de perdre un aussi brave compagnon.

– Je ne puis croire qu'il ait été victime d'un accident. Il est prudent, rusé, il nous l'a prouvé cent fois, et il se tirera de la mission difficile qu'il a si généreusement acceptée... Peut-être n'a-t-il

pas trouvé d'huile dans la ville où il se rendait. Alors, il a été obligé d'aller plus loin, et comme il doit voyager à pied, il n'avance guère...

La conversation en resta là. Au fond, les aviateurs s'efforçaient de compter encore sur le retour de Laval, mais ils étaient moins confiants qu'ils ne voulaient le paraître...

Vers le milieu de l'après-midi, les nègres revinrent. Ils accompagnaient le commandant anglais, qui faisait assez triste mine.

– Vous avez désiré me voir, dit-il à Beaucaire, en s'inclinant.

– Oui, monsieur... J'ai appris l'accident qui vous était arrivé, et je voulais vous fournir le moyen de gagner la prochaine ville...

– Et pourquoi ne la gagneriez-vous pas vous-même ?

– Parce que cela nous est impossible.

– Alors, si vous ne pouvez vous remettre en route, comment arriveriez-vous à nous transporter dans une ville.

– Nous sommes immobilisés, nous aussi, mais

notre moteur est un excellent état ainsi que notre avion. Il ne nous manque qu'une chose.

– Et quoi donc ? fit l'Anglais.

– De l'huile... Au moment de l'atterrissage notre réservoir s'est crevé et toute notre huile s'est répandue à terre, ainsi que vous pouvez le constater.

– Et vous voudriez que je vous fournisse de l'huile ?

– Oui... si vous en avez.

– Certes, nous en avons.

– Eh bien alors, nous sommes sauvés et vous aussi.

– Il faut que je consulte mes compagnons.

– Est-ce donc bien nécessaire ?

– Oui.

– Il me semble qu'ils ne peuvent refuser l'offre que je vous fais. S'ils refusaient, ils seraient obligés d'abandonner leur appareil, et de se diriger à pied vers la ville la plus proche.

– Peut-être...

– Ah ! si vous avez d'autres moyens à votre disposition, c'est bien... Ce que je vous ai proposé, je l'ai fait de bon cœur... Nous pouvons vous sauver, vous tirer de la situation inextricable dans laquelle vous vous trouvez...

– Mais vous espérez vous tirer aussi de la situation où vous vous trouvez.

– Un service en vaut un autre.

– Je réfléchirai.

– Hâtez-vous car ce soir, demain, il sera peut-être trop tard.

CIV

Mauvais calcul

L'Anglais regarda Beaucaire d'un air étonné.

– Et pourquoi demanda-t-il, sera-t-il trop tard ce soir ou demain ?

– Parce qu'il est possible que nous trouvions de l'huile.

– Pas dans cette forêt, je suppose... à moins que vous n'ayez découvert le moyen de faire de l'huile à moteur avec des noix de coco.

– Monsieur, je parle sérieusement

– Alors, qu'avez vous besoin de mon huile, puisque vous semblez sûr de vous en procurer ?

– Monsieur, nous nous comprenons mal, répartit Beaucaire. Vous m'attribuez sans doute des sentiments que je n'ai pas... Je sais que votre

avion est accroché sur les arbres de la forêt, et que par conséquent, vous ne pourrez le dégager. Je vous offre le moyen de quitter ce désert et il me semble qu'il ne devrait y avoir aucune hésitation de votre part. Si ma proposition ne vous convient pas, dites-le... et nous en resterons là...

– Je vous ai dit qu'il fallait que je consulte mes compagnons.

– C'est bien inutile... Vous êtes le chef de l'expédition, et ils ne peuvent qu'approuver la décision que vous prendrez. De toute façon, vous ne pourrez plus vous servir de votre appareil.

– Qu'en savez-vous ?

– Je le suppose, car je suis aviateur, moi aussi, et je sais qu'un aéro, qui est tombé sur une forêt ne peut être dégagé.

– Vous vous trompez peut-être.

– Je le souhaite de grand cœur, croyez-le...

– Je vous remercie de cette sollicitude à notre égard, ricana l'Anglais.

– J'attendrai donc votre réponse...

– C’est cela...

Et le commandant anglais après avoir salué d’une sèche inclination de tête, regagna la forêt accompagné des nègres qui lui avaient servi de guides.

– Cet Anglais, dit M. Paturel, est un singulier individu. Vous lui offrez le moyen de quitter cette région, et il demande à réfléchir... Croyez-vous sérieusement qu’il puisse dégager son appareil ?

– C’est impossible, répondit Beaucaire.

– Alors, il reviendra nous trouver...

– C’est probable, mais à ce moment, il sera peut-être trop tard... Ah ! si Laval pouvait revenir.

– Il reviendra, dit Tavernier...

La nuit se passa tristement. Les aviateurs firent encore un grand feu de branches pour effrayer les bêtes féroces, mais il faut croire qu’il n’y en avait plus dans le bois, car on n’entendit plus de hurlements.

Au matin, ils furent tout étonnés d’entendre

dans le lointain des coups sourds... on eut dit des coups de canon, mais ils reconnurent bientôt que c'était le tonnerre.

– Oh ! fit M. Paturel, nous allons avoir un orage terrible... voyez comme le ciel se couvre peu à peu...

– Oui, répondit Tavernier, il faut attacher notre aéro de peur que le vent ne le jette contre les arbres.

– Crois-tu que ce soit utile ? demanda Beaucaire.

– Oui, répondit le commandant.

– Eh bien, à l'œuvre.

L'avion fut solidement fixé à des racines, au moyen de câbles d'acier, et les aviateurs se mirent à l'abri sous les ailes de l'appareil.

L'orage éclata.

Il fut terrible. Le vent se déchaîna soudain, secouant avec fureur les arbres de la forêt, puis il cessa aussi brusquement qu'il était venu, et alors ce fut une pluie diluvienne. L'eau ne tarda pas à s'étendre sur le sol, et les aviateurs furent obligés

de monter dans la carlingue de leur avion qu'ils avaient eu la précaution de recouvrir d'une toile et qui par conséquent était demeurée sèche...

– Je doute, dit M. Paturel que les Anglais puissent espérer se servir de leur appareil, car il a dû être joliment secoué.

– Sûrement, le vent l'a démolì, fit Beaucaire.

– De sorte que si nos concurrents se décidaient à nous donner de l'huile, ce serait maintenant impossible, car leur réservoir a dû être brisé.

– Peut-être.

– Oh ! mais songez donc au vent qu'il a fait. Plusieurs arbres sont déracinés !

– C'est vrai... mais l'avion a pu être disloqué complètement sans que les réservoirs se crèvent...

– Cela m'étonnerait.

Ils furent bientôt fixés. Deux heures après, le commandant anglais revenait, accompagné d'une dizaine de nègres.

Il semblait moins arrogant.

– Messieurs, dit-il, mes compagnons et moi

avons décidé de vous fournir l'huile dont vous avez besoin, mais malheureusement...

– Votre réservoir s'est brisé, fit Beaucaire.

– Vous l'avez dit.

– Tant pis pour vous, monsieur... si vous aviez accepté ma proposition vous auriez pu fuir avec nous... vous avez demandé à réfléchir... Sans doute espériez-vous que vous pourriez dégager votre appareil et repartir par vos propres moyens. Vous aviez fait un mauvais calcul...

– Oui... fit l'Anglais...

– De sorte que maintenant, vous devez gagner à pied la prochaine ville qui est fort éloignée d'ici.

– Nous aurons le plaisir de faire la route ensemble.

CV

Trop tard !

Beucaire regarda le commandant anglais et lui dit :

– Monsieur, je vous avais demandé un service mais en revanche je vous aurais transporté avec vos compagnons vers le port de mer le plus proche... vous avez cru devoir refuser mon offre, tant pis pour vous. Maintenant chacun pour soi. Tirez-vous de là, comme vous pourrez.

– Je crois, répondit l'Anglais, que nous sommes tous logés à la même enseigne.

– Rien n'est moins sûr.

– Que voulez-vous dire.

– Je m'entends, cela suffit.

– Espérez-vous repartir ?

– Peut-être...

L'Anglais se radoucit.

– Vous comprenez, dit-il, je ne pouvais vous donner une réponse avant d'avoir consulté mes compagnons.

– C'était parfaitement inutile... Du moment qu'il s'agissait de leur salut, vous n'aviez pas à hésiter... D'ailleurs, en voilà assez sur ce sujet... Arrangez-vous comme vous pourrez, mais vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous de ce qui arrivera.

– Croyez que je regrette...

Beucaire ne répondit pas.

Au fond l'Anglais était fort ennuyé, car il reconnaissait la faute qu'il avait commise... Cependant par fierté, il ne voulait pas avouer...

– Je vous souhaite, dit-il, de vous tirer de là, comme vous pourrez. En tout cas, notre voyage est terminé et le vôtre aussi... Il faudra renouveler l'expérience.

– Le croyez-vous ? fit Beaucaire.

– Ma foi... à moins qu’il ne vous tombe de l’huile du ciel, vous ne pourrez continuer votre voyage...

– S’il nous tombait comme vous dites, de l’huile du ciel, nous partirions sans vous, car nous nous croyons dégagés envers vous, puisque vous avez refusé la proposition que nous vous avons faite.

– Pardon... Je n’ai pas refusé... J’étais même décidé à accepter, car je comptais bien arriver à convaincre mes compagnons.

– Je crois, déclara Beaucaire, que nous n’avons plus rien à nous dire, n’est-ce pas ?... Au revoir, monsieur... puissiez-vous vous tirer de là comme vous pourrez... nous considérons que nous n’avons pris aucun engagement envers vous.

– Ne le prenez pas sur ce ton, cher monsieur, répliqua le commandant anglais... Nous ne sommes pas des ennemis n’est-ce pas ? Il y a quelques jours encore, nous étions des concurrents, mais à présent nous sommes des gens perdus au milieu d’un désert, et qui doivent

employer tous les moyens pour en sortir.

– Faites ce que vous pouvez, quant à nous, si nous parvenons à reprendre notre vol, nous ne nous croirons pas obligés de vous emmener.

– C’est bien, fit l’Anglais... Je n’insiste pas.

Et il rejoignit les nègres qui l’attendaient à quelques pas de l’aéro.

– Cet individu-là, dit M. Paturel, est bien capable de nous jouer quelque vilain tour.

– Bah ! fit Tavernier, que peut-il faire ?...

– Oh !... il nous a regardés d’un mauvais œil en partant... et je ne serais pas étonné qu’il mijote quelque chose...

– Non, rassurez-vous, il ne fera rien.

– Je le souhaite.

Les heures s’écoulaient, les jours passaient et Laval ne revenait toujours pas. Maintenant, les aviateurs commençaient à perdre tout espoir.

– Je crois, dit M. Paturel, que nous serons bientôt obligés d’abandonner notre avion et de nous mettre en route à pied.

– Qui sait ? fit Beaucaire... Si Laval n'est pas revenu demain soir, je partirai seul, et là où il a échoué, je tâcherai de réussir.

– Quoi, vous nous abandonneriez ?

– Il y a des cas où le capitaine doit se dévouer pour sauver son équipage.

– Mais si Laval n'a pas réussi, vous ne serez pas plus heureux.

– Peut-être... En tout cas, je suis décidé à tout tenter.

Un silence tomba sur ces paroles.

Cette nuit-là fut bien triste. Ordinairement, les aviateurs causaient longuement entre eux avant de s'endormir, mais ils ne trouvaient plus rien à se dire... Le découragement s'était emparé d'eux. Leur belle énergie du début s'était émoussée.

M. Paturel, qui, on le sait, était un intarissable bavard, voulut placer quelques mots, mais on ne lui répondit pas.

Alors, il s'enveloppa dans sa couverture, s'étendit dans la carlingue, et ne tarda pas à ronfler comme un orgue. Le vieux savant avait

ceci de particulier que même dans les circonstances les plus critiques, il parvenait toujours à s'endormir.

Beucaire et Tavernier ne parvenaient pas à s'assoupir, et Francis qui comprenait maintenant la gravité de la situation, songeait, les yeux grands ouverts.

Il songeait, le pauvre gosse, aux êtres chers qu'il avait laissés là-bas en France, et se désolait à la pensée qu'il ne les reverrait plus... Souventes fois, il s'était cru perdu, puis n'avait pas tardé à reprendre courage, mais aujourd'hui, il voyait bien que tout était fini. L'avion était inutilisable, on serait obligé de se rendre à pied vers la ville, que l'on croyait proche, mais où Laval avait échoué les aviateurs pourraient-ils réussir. La tentative qu'allait faire Beaucaire ne serait sans doute pas plus heureuse que celle de Laval... C'était bien la fin... la fin de tout.

Il en était là de ses réflexions quand il crut entendre dans le lointain un sifflement qu'il connaissait bien... Il crut d'abord être le jouet d'une illusion. Il prêta l'oreille. Non... il ne se

trompait pas... Ce sifflement, c'était celui de Laval.

– Vous avez entendu ? dit-il à Beaucaire et à Tavernier.

– Oui, répondit le commandant... n'est-ce point la façon de siffler de Laval.

– C'est lui, s'écria Francis... c'est lui, j'en suis sûr.

Et le gosse se mit à siffler comme son ami.

Une voix s'éleva dans la nuit :

– Me voilà ! Me voilà !...

CVI

Le retour de Laval

Quelques instants après une voix joyeuse s'écriait :

– C'est moi, j'y ai mis le temps, mais vous voyez je suis revenu.

Et ce disant Laval déposait sur le sol des bidons de zinc qui firent un bruit d'enfer.

– Voici l'huile, dit-il... et de la bonne, mais je n'ai pas pu en apporter plus de cinq bidons, et vous savez c'est une charge, mais cela sera suffisant pour atteindre Pernambuco...

– Tu es allé jusqu'à Pernambuco, demanda Tavernier.

– Oui... commandant.

– À pied ?

– Oh !... vous ne voudriez pas... J'ai eu la chance de rencontrer un brave Français qui a bien voulu m'emmener dans son auto, mais avant que je rencontre ce brave homme, j'en ai eu des aventures. J'ai été arrêté comme bandit, emprisonné, et je crois bien que l'on avait décidé de me pendre, mais je suis parvenu à m'évader. Ensuite, je suis tombé sur des sauvages qui m'ont traité comme un ennemi, puis je leur ai échappé, ai failli être fusillé par des brigands apostés le long de la route, et suis parvenu à grand peine à sortir d'un marais où je m'étais enlisé.

– Pauvre garçon ! dit Tavernier.

– Oh ! ce n'est pas tout... je ressemble, paraît il, à un malfaiteur que l'on recherchait... Bien entendu, on m'a pris pour lui, j'ai été encore une fois conduit en prison, interrogé, condamné...

– Condamné ?

– Oui... à cinq ans de bagne... rien que ça, et tout le monde disait que je devrais m'estimer heureux d'en être quitte à si bon compte... Bref, je n'en finirais pas s'il me fallait vous raconter tout ce qui m'est arrivé... On m'avait mis dans un

camp avec des forçats, des individus ignobles auxquels je n'ai pas tardé à fausser compagnie... Enfin, c'est à ce moment que j'ai fait la rencontre d'un colon français à qui j'ai raconté mon histoire.

Il a bien voulu me croire, et m'a emmené en automobile jusqu'à Pernambuco... Je vous promets que ça gazait. À certains moments, nous faisons du cent vingt à l'heure.

– Mais comment es-tu revenu ?

– Oh !... vous devez supposer que je n'ai pas repris le même chemin. J'étais trop suspect. Si les bandits ne m'avaient pas fusillé, les sauvages m'auraient assommé ou pendu, et ceux qui m'avaient condamné au bagne m'auraient repris, et mieux gardé cette fois... Non... je suis revenu par mer et j'ai débarqué à cinq kilomètres d'ici avec mes bidons d'huile. Enfin, nous sommes sauvés, c'est le principal... Excusez-moi si j'ai mis si longtemps à reparaître, mais vraiment, il n'y a pas de ma faute...

– Ainsi, fit Tavernier, en riant, tu es un ancien forçat ?

– Mais oui... et un forçat évadé encore... mais j'espère que vous voudrez bien quand même m'admettre en votre compagnie... Et vous ? qu'avez-vous fait pendant mon absence... Vous n'avez pas eu la visite des panthères ou des serpents ?

– M. Paturel a tué un boa.

– Toutes mes félicitations, M. Paturel. Vous êtes un chasseur intrépide.

– Oui, répondit le vieux savant, mais M. Tavernier oublie de vous dire qu'il a tué une panthère.

– Bravo... Je vois que vous vous êtes occupés, pendant mon absence... Vous n'avez pas eu le temps de vous ennuyer...

– Nous ne comptions plus te revoir.

– Ma foi, il s'en est fallu de peu que je ne revienne pas... Enfin, me voilà... Nous allons pouvoir repartir.

Jusqu'alors Beaucaire n'avait rien dit. Il prit la main de Laval, et la lui serra avec force :

– Vous êtes un brave et courageux garçon, fit-

il, et je n'oublierai jamais le service que vous venez de nous rendre...

– Oh ! ce que j'ai fait est tout naturel, répondit le Parisien... J'ai aussi travaillé pour moi... car je ne vous cacherais pas que j'ai hâte de revoir la France... C'est évidemment très joli par ici, mais ça manque de gaieté... On ne rencontre que gens qui veulent vous assommer, vous fusiller ou vous pendre, et on vous envoie au bagne comme on vous enverrait cueillir des noisettes... Et la justice ! n'en parlons pas... Les gens de ce pays sont tellement habitués à voir des bandits partout, qu'ils arrêtent tout le monde ; c'est, paraît-il le moyen le plus sûr de ne pas se tromper... mais dites donc, je suis là qui bavarde... Est-ce que vous n'avez pas l'intention de changer de paysage ?

– Tu dois être fatigué, dit le commandant. Repose-toi, nous partirons demain matin.

– Ce sera comme vous voudrez.

Et Laval sauta dans la carlingue, après avoir passé ses bidons d'huile à Francis.

– Oh ! oh ! dit-il, Je vois que M. Paturel ne s'en fait pas... Il ronfle à bouche que veux-tu... écoutez cette musique.

Il siffla. Le dormeur cessa de ronfler mais ne se réveilla pas.

– Bah ! je lui souhaiterai le bonjour demain, dit le Parisien... Puisque vous voulez bien que je me repose jusqu'à demain, je vais profiter de la permission, car je ne vous cacherai pas que je suis vanné. Le maudit bateau sur lequel je suis revenu sautait, fallait voir, et je n'ai pas pu fermer l'œil une seconde. Allons ! bonsoir la compagnie, je me mets au lit.

CVII

Singulière attitude

Bientôt le brave garçon dormait à poings fermés. Beaucaire régla les heures de quart, et tout redevint silencieux à bord de l'aéro.

On juge de la surprise de M. Paturel lorsqu'on le réveilla pour prendre son poste de veille et qu'il vit Laval à ses côtés. Tout d'abord, il crut rêver, mais ne tarda pas à se convaincre qu'il voyait bien le Parisien. Il n'osa cependant le réveiller, et dit tout bas à Tavernier qui descendait de quart :

- Alors, il est revenu ?
- Vous voyez bien.
- Et a-t-il trouvé de l'huile ?
- Cinq bidons.

– Alors, nous sommes sauvés, nous allons pouvoir repartir... ah ! ce sont nos concurrents qui vont en faire une tête... vous n'avez pas l'intention de les emmener, je suppose ?

– Tout dépendra de Beaucaire, c'est lui qui commande ici.

– Oh ! M. Beaucaire ne consentira certainement pas à emmener ces oiseaux-là... Ils se sont trop mal conduits avec nous. Qu'ils se débrouillent comme ils pourront... avez-vous vu ça... plutôt que de nous secourir, ils préféreraient que nous restions ici avec eux...

Le jour venait de paraître. Tous les aviateurs se réveillèrent.

– Salut ! cria Laval... Figurez-vous que je rêvais que j'étais encore au bagne... et que je voyais notre aéro passer au-dessus du camp où je me trouvais... vous pensez si je me faisais une bile... Tiens... regardez donc... qu'est-ce que ces sauvages... ces nègres qui se tiennent à l'entrée de la forêt.

– Oh ! répondit Tavernier, ils ne sont pas

dangereux...

– Vous croyez ?

– Nous avons déjà causé avec eux...

– Cependant, voyez... ils ont des lances à la main, et nous regardent plutôt d'un mauvais œil... Voilà qu'ils s'avancent... Oh ! mais... ils ont l'air féroce...

– C'est curieux, fit Tavernier... je n'y comprends rien... Hier, ils étaient très pacifiques, et ne demandaient qu'à nous rendre service.

– Possible... mais aujourd'hui, ils ont probablement changé d'avis...

Beucaire et M. Paturel regardaient eux aussi les nègres... Maintenant ceux-ci poussaient des cris furieux, et faisaient des gestes de menace...

– Apprêtons-nous à nous défendre, dit Beaucaire, en prenant son Remington.

Les sauvages, cela ne faisait aucun doute, allaient s'élancer sur les aviateurs...

– Vite... Vite ! Francis, commanda Beaucaire, vide les bidons d'huile dans le réservoir... Nous

allons partir...

Le gosse obéit aussitôt...

– Tenons ces gaillards-là en respect, dit Beaucaire... Ne les laissons pas approcher...

Tout à coup, Tavernier s'écria :

– Oh ! je comprends... je comprends tout maintenant... Ce sont nos concurrents qui les ont montés contre nous...

– Je me doutais, dit M. Paturel, que ces gaillards-là mijotaient quelque chose... Et dire que M. Beaucaire consentait à les emmener avec lui. Moi, voyez-vous, je juge les gens d'après leurs actes. Après le coup de Singapour, je me suis toujours méfié de nos concurrents... Je les avais jugés...

Les sauvages devenaient agressifs. Beaucaire son Remington à la main, dit à haute voix :

– Que voulez-vous ? Pourquoi voulez-vous nous attaquer ?

Il y eut un silence puis des hurlements s'élevèrent.

– Voyons, expliquez-vous, reprit Beaucaire...
Que nous avons-vous fait ? Si vous avez à vous plaindre de nous, dites-le.

Le chef des noirs répondit :

– Vous nous avez trompés.

– Vraiment, et en quoi ?

– Vous vous disiez nos amis, et vous avez cherché à nous jeter un sort.

– Comment aurions-nous pu vous jeter un sort ?

– Depuis que vous êtes ici, un orage terrible s'est déclaré... C'est le premier, depuis cinq ans.

– Et vous croyez que c'est nous qui avons déchaîné l'orage ?

– Oui, car vous avez attiré sur notre tête la colère du dieu Iriba, en précipitant sur les arbres de la forêt, le grand oiseau qui vous suivait...

– Et qui vous a dit cela ?

– Nous sommes renseignés.

– Vous avez été renseignés par des gens qui mentent, et ce sont ceux-là qui ont déchaîné

l'orage sur votre région... Tant qu'ils resteront
parmi vous, vous devrez vous attendre à toutes
les calamités...

CVIII

En route

Les sauvages demeuraient indécis. Qui devaient-ils croire ?

Beucaire reprit avec force :

– Ceux qui vous ont monté contre nous ont été punis par le dieu Iriba qui les a précipités sur la forêt, tandis que nous, il nous a protégés... Au lieu de nous précipiter sur les arbres, il nous a déposés dans cette plaine de sable où nous n'avions rien à craindre, et maintenant, nous allons reprendre notre vol à travers les airs... Si nous étions les ennemis du dieu Iriba, nous aurait-il ainsi favorisés ?...

Les nègres ne savaient plus que penser, et peut-être allaient-ils se laisser convaincre quand le commandant anglais appela le chef. Que lui

dit-il ? Sans doute sut-il trouver des phrases insidieuses et convaincantes, car les hurlements s'élevèrent de nouveau. Cette fois l'attaque était déclenchée ; les noirs s'avançaient vers l'aéro en rangs serrés.

– Attention ! cria Beaucaire... Vous êtes parés ?

– Oui, répondirent les aviateurs.

– Eh bien, en route !

Et l'avion s'éleva presque aussitôt après avoir couru sur le sable, poursuivi par les sauvages.

– Ça par exemple ! c'est bien joué, s'écria Laval... voyez comme ils ont l'air épatés... Ils ne s'attendaient pas à cela...

Ni les Anglais non plus, fit M. Paturel... Ah ! c'est maintenant qu'ils doivent regretter de ne pas avoir accepté les propositions de M. Beaucaire.

L'avion survolait maintenant la forêt. On aperçut un instant, les grandes ailes immobiles de l'avion britannique qui ne tarda pas à devenir invisible.

– Mon cher Laval, dit Tavernier au Parisien,

c'est toi qui nous as sauvés. Si tu ne nous avais pas rapporté d'huile, je ne sais ce que nous serions devenus.

– Bah ! vous vous en seriez tirés quand même.

– Ce n'est pas sûr... les noirs étaient nombreux, et le commandant anglais les excitait terriblement.

– En tout cas, la partie est perdue pour nos concurrents... Ils n'ont plus qu'à regagner leur patelin... Ils auront perdu leur temps pour rien... Ah ! s'ils ne sont pas arrivés à nous damer le pion, ce n'est pas de leur faute, car ils ont employé toutes les ruses. Et vous verrez que plus tard, ils nous accuseront de les avoir gênés, et d'avoir tout fait pour amener la catastrophe de la forêt.

– Qu'ils disent ce qu'ils voudront. Ils ne pourront tout de même pas nous accuser de leur avoir saboté leur appareil.

– Qui sait ? Ce sont des gens de mauvaise foi, nous en avons eu la preuve.

L'avion semblait heureux de parcourir de

nouveau l'espace, et filait à belle allure. Le paysage défilait avec la rapidité d'un film.

Penché sur la carlingue, Laval disait à ses compagnons :

– Tenez, vous voyez cette rivière qui ressemble à un mince filet d'argent, eh bien, d'ici elle ne paraît pas large, mais elle l'est cependant, et j'ai eu bien de la peine à la traverser. Et avec ça, elle est des plus rapides...

Quelques instants après, il reprenait :

– Ah ! voilà l'endroit où j'ai été arrêté par des miliciens... J'étais enfermé dans l'une des baraques en bois que vous apercevez... Je n'en menais pas large, je vous assure, car je savais que vous m'attendiez avec impatience, et je me demandais si je pourrais vous rejoindre... Enfin, je me suis évadé, mais non sans peine... Plus loin, là-bas, c'est le bagne où j'ai trimé avec les condamnés... Ah ! je vous assure que l'on n'avait guère d'indulgence pour moi... on me menait comme une bête brute... Et dire que je devais rester cinq ans dans cet enfer... Ah ! ils n'y vont pas de main morte par ici, quand ils condamnent

quelqu'un. Il faut voir comme on est jugé vivement... Vos nom, prénoms, profession, votre âge... Bien... vous êtes accusé d'attaquer les gens sur les grands chemins... C'est bien... ne niez pas... inutile de vous défendre, nous sommes fixés sur votre compte... cinq ans de bagne ! et voilà ! Il y a des gens qui se plaignent de la justice française mais qu'est-ce qu'ils diraient s'ils venaient ici... Ah ! nous approchons de Pernambuco... vous allez voir, c'est une belle ville... Dieu que l'on file vite en avion... Dire que j'ai mis si longtemps pour y arriver...

CIX

À Pernambuco

L'avion fit escale à Pernambuco.

Pernambuco ou Pernambouc est un port du Brésil d'une grande importance commerciale. On y voit des fonderies, des ateliers de machines, de carrosseries, de savonnerie. Son commerce extérieur est énorme et consiste en l'exportation de sucre, de coton, de café, de cuirs et de fruits confits. La ville est divisée par les eaux en trois quartiers reliés par des ponts : Boa-Vista, San-Antonio et Recife. Ce dernier quartier habité par les commerçants tire son nom de la proximité du port qui est tout entier l'ouvrage de la nature !

Un récif droit comme un mur se prolonge dans la mer sur un espace de plusieurs kilomètres, parallèlement au rivage, et forme ainsi un bassin

naturel en passant devant l'embouchure des deux rivières de Pernambouc.

Une brèche dans le récif forme l'entrée du port intérieur qui est excellent et peut abriter un grand nombre de bâtiments de toutes dimensions.

L'avion se posa dans une plaine à proximité de la ville...

– Ah ! fit M. Paturel, cela semble bon de se retrouver dans un pays civilisé... C'est beau la nature sauvage, mais de temps en temps on a besoin de voir une belle ville, d'entendre le sifflement des bateaux, le bruit de la vie enfin.

– Oui, répondit Laval, mais toutes les villes que nous avons vues jusqu'ici ne valent pas celles de France.

– Il ne faut pas dire cela. Elles ont chacune un cachet particulier. Certes, notre France est bien belle, mais il y a aussi de jolies villes à l'étranger.

– Moi, voyez-vous, je m'accommode mal des mœurs de l'étranger...

– Affaire d'habitude, mon ami. Ainsi moi, quand je suis arrivé au Sénégal, j'ai cru que je ne

m'habituerai jamais dans ce pays... Eh bien, j'y suis resté trois mois, et je vous assure que j'avais fini par m'acclimater. Je faisais ma société des nègres qui sont bien plus intelligents qu'on ne le croit, et si je leur apprenais beaucoup de choses qu'ils ignoraient, en revanche ils me documentaient sur une foule de détails, de coutumes qui m'intéressaient vivement.

– Vous, monsieur Paturel, vous êtes un savant, et vous cherchez toujours à vous instruire, mais moi je ne suis pas si curieux que vous.

Beucaire et Tavernier avaient mis pied à terre.

– Nous allons en ville, dit Beaucaire à Laval et à Francis... faites bonne garde.

– Soyez tranquille, patron, répondit le Parisien... nous ouvrirons l'œil.

– Puis-je vous accompagner ? demanda M. Paturel qui n'était pas fâché de se dégourdir un peu les jambes.

– Si vous voulez...

Les trois hommes partirent. Demeurés seuls,

Laval et Francis se mirent à nettoyer l'aéro. Pendant qu'ils travaillaient quelques gens s'étaient amassés et regardaient curieusement l'appareil. L'un d'eux qui parlait assez correctement le français posa quelques questions aux jeunes gens, qui répondirent avec complaisance.

– J'ai lu le récit de votre raid dans les journaux, dit-il... mais vous aviez des concurrents, je crois.

– Oui, répondit Laval, des Anglais.

– Et ils sont loin derrière vous ?

– Oui... très loin.

– Leur serait-il arrivé un accident ?

– Il paraît.

– Ah ! et croyez-vous qu'ils puissent se remettre en route ?

– Je ne le pense pas...

– Alors... je connais des gens qui vont être bien désillusionnés.

– Ah !

– Oui... ceux qui ont parié pour l'aéro anglais, et ils sont nombreux ici.

– Tant pis pour eux... Ils n'avaient qu'à parier sur l'aéro français...

– C'est ce que j'ai fait...

– Eh bien, votre argent est bien placé...

Un gros homme à lunettes qui avait entendu ce dialogue s'approcha et dit au Parisien :

– Vous êtes bien sûr que les Anglais ne pourront pas continuer leur voyage ?

– Oui... j'en suis à peu près sûr...

– Eh bien, moi je ne partage pas votre manière de voir.

– Tant pis pour vous...

– Je crois même que vous ne dites pas la vérité.

– Comment cela ?

– Oui... vous annoncez que vos concurrents ne pourront pas continuer la course, mais vous dites cela par dépit.

Laval regarda celui qui lui parlait.

– Monsieur, lui dit-il, je ne vous force pas à me croire...

– C’est toujours ainsi, fit le gros homme, les Français prennent plaisir à dénigrer leurs concurrents.

– Je ne dénigre personne, répondit le Parisien... Je dis ce qui est.

– Et moi, je soutiens que vous mentez...

– Monsieur, voilà un bien gros mot, et je ne vous conseille pas de le répéter.

– Et si je veux le répéter, moi. Ce n’est pas vous, gringalet, qui m’en empêcherez.

– Savoir...

– Oh !... ne m’excitez pas...

– Je ne vous excite pas... Je vous dis seulement que je ne tolérerai pas un second démenti.

CX

Une leçon méritée

L'individu qui avait pris Laval à partie était un homme taillé en force... un véritable hercule... Il se sentait observé, il faisait le rodomont..

S'approchant de l'aéro, il dit à haute voix, de façon à être entendu de tous,

– J'ai dit que vous aviez menti, et je le répète...

Laval sauta hors de la carlingue et se planta devant son insulteur.

– Répétez donc un peu ce que vous venez de dire.

– Oui... vous avez menti, s'écria le gros homme. Ces mots étaient à peine prononcés que, d'un revers de main. Laval lui faisait sauter ses lunettes. L'homme était très myope, de sorte que

privé de ses deux verres, il n’y voyait plus du tout.

Les assistants s’esclaffaient.

– Mes lunettes ! mes lunettes, clamait le gros homme... que quelqu’un me les rende et vous allez voir comme je vais corriger l’insolent qui a eu l’audace de me braver.

Personne ne se pressait de chercher les lunettes. Enfin, un gamin les ramassa et les remit à l’irascible individu. Il les replaça sur son nez, et s’avançant vers Laval hurla d’une voix terrible :

– À nous deux, maintenant, mon gaillard.

– Vous feriez mieux de vous tenir tranquille, dit le Parisien.

– Ah ! oui... maintenant que j’y vois clair, tu as peur... tu trembles... Eh bien, tu vas voir, gredin, comment je vais te corriger.

– Attention ! cette fois, si vous continuez à faire le méchant, je vous écrase vos lunettes sur la figure... prenez garde...

L’homme bondit sur le Parisien, mais celui-ci esquiva le coup que son adversaire lui portait et

avec une rapidité qui fit pouffer de rire les assistants arracha les lunettes de son ennemi...

– Vous voyez, dit-il, vous ne pouvez pas y faire avec moi... vous vous êtes levé trop tard, gros plein de soupe... Allons calmez-vous... Si vous êtes sage, je vous rendrai vos lunettes, sinon, je les garde.

Un grand mulâtre s’approcha à son tour.

– Dis donc, toi, fit-il, en toisant Laval avec mépris, tu fais bien le malin il me semble... Qu’est-ce que tu dirais, si je t’administras une petite correction.

– Je dirais que tu es un gars costaud...

– Tâche de rendre les lunettes à monsieur, ou je cogne...

– Puisque c’est ainsi, je ne rendrai rien du tout... et je te prie de me fiché la paix.

– Je vais te fiché autre chose... Tu as besoin d’être calmé...

Le Parisien se tourna vers les assistants.

– Vous êtes témoins, dit-il, que ce n’est pas

moi qui ai commencé les hostilités ! On me provoque et je vais être obligé de me défendre.

– Tu ne te défendras pas longtemps, répliqua le mulâtre.

Et il se jeta sur Laval. Celui-ci esquiva. Le mulâtre lui décocha un coup de poing qui n'arriva pas...

– Tant pis ! cria Laval, il faut que ça finisse.

Et d'un direct en plein visage, il envoya son adversaire rouler à terre. Des bravos éclatèrent. Le mulâtre furieux, s'était relevé, et fonçait de nouveau.

– Ah ! cette fois, dit Laval, prépare-toi, c'est le knock-out.

Et en effet. D'un swing du gauche, il abattit son adversaire qui, demeura étendu sur le sol sans faire un mouvement.

– Un !... deux !... trois !... quatre !... cinq !... six !... sept !... huit !... neuf !... dix !... comptèrent les assistants...

Le mulâtre ne se relevait pas. Enfin, au bout de cinq minutes, il ouvrit les yeux, s'arc-bouta

péniblement sur les mains, et se dressa sur ses jambes, mais il flageolait, et était incapable de reprendre le combat.

– Tant pis ! dit-il, j’ai trouvé mon maître...
Ah ! il cogne joliment dur, le garçon...

– Je regrette, répondit Laval, d’avoir eu la main si lourde, mais avoue que tu méritais bien cette petite leçon.

– Je l’avoue, et ne t’en veux pas... Donne-moi la main.

CXI

Une disparition

Les adversaires étaient réconciliés...

Quant au gros homme il n'avait plus envie maintenant de se frotter au Parisien.

– Mes lunettes ! rendez-moi mes lunettes, clamait-il.

– Je veux bien vous les rendre, répondit Laval, mais à condition que vous ne ferez plus le méchant.

Et il tendit les lunettes au bonhomme, qui n'insista plus, et se perdit dans la foule...

– Quel est cet homme ? demanda-t-il.

– Un négociant anglais, de la ville, dit quelqu'un.

– Eh bien, pour un négociant, fit Laval, il est

joliment batailleur.

– C'est un ancien boxeur...

– Un boxeur à lunettes !... je n'ai jamais vu ça...

Tout le monde partit d'un bruyant éclat de rire. Des Français qui se trouvaient parmi l'assistance vinrent féliciter Laval.

– Ça c'est bien, camarade, dit l'un... Au moins, toi, tu défends l'honneur de la France à l'étranger.

– On fait ce qu'on peut, répondit Laval... Je ne cherche querelle à personne, mais quand on m'attaque, je me défends.

– Et tu sais te défendre. Tu es sans doute boxeur.

– Oh ! en amateur, tout simplement.

– Tu es digne d'être un professionnel, dit le mulâtre qui avait éprouvé la solidité de la poigne du Parisien. Moi qui te parle, je suis Pedro Marcheso, le champion de Pernambuco...

– Je regrette, fit Laval, de t'avoir ravi le titre

de champion, mais c'est de ta faute aussi, pourquoi m'as-tu provoqué...

– J'ai eu tort, j'en conviens.

– Oui, tu as eu tort, car si je n'avais pas su me servir de mes poings, tu m'aurais abîmé le portrait, et de la belle façon encore. Avoue que ce n'était pas très généreux... Tu te fiais à ta force, et croyais bien m'envoyer au tapis. Cela prouve, mon vieux, qu'il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Une autre fois, tu seras plus prudent. On ne sait jamais à qui on s'adresse, et si fort que l'on soit, on trouve toujours son maître.

L'incident était clos. Personne, à partir de ce moment, ne s'avisa de s'attaquer au Parisien.

Quand Beaucaire revint en compagnie de Tavernier, il demanda :

– Tout va bien ?

– Tout va bien, répondit Laval, en souriant.

Il jugea inutile de mettre son patron au courant de ce qui s'était passé.

– Tiens, fit Beaucaire, M. Paturel n'est pas là ?

– Non...

– Il nous a quittés en disant qu’il retournait à l’aéro.

– Nous ne l’avons pas vu.

– Il s’est encore attardé en ville... Cet homme est vraiment insupportable... Nous aurions dû le garder avec nous...

– Oh ! il va revenir..

– Espérons-le...

Une voiture contenant de l’essence et de l’huile s’approchait, et avait toutes les peines du monde à fendre la foule qui devenait de plus en plus nombreuse. Heureusement, deux policemen nègres firent leur apparition, et eurent vite fait de frayer un passage à la voiture.

– Voilà un sérieux ravitaillement, dit le Parisien, et j’espère que, cette fois, je ne serai pas obligé d’aller chercher de l’huile...

– Ce serait difficile, répondit Tavernier, car bientôt nous allons survoler la mer.

– Ah ! c’est vrai... nous avons encore

l'Atlantique à traverser... Je l'avais totalement oublié...

Quand le ravitaillement en huile et en carburant eût été opéré, une autre voiture apporta des vivres et des bouteilles d'eau, et de vin... Laval et Francis installèrent toutes les provisions dans les coffres, et s'occupèrent ensuite de vérifier l'appareil. Il était en parfait état.

– Nous nous sommes arrêtés à temps, dit Beaucaire... Cinq minutes de plus et notre moteur grippait...

– Ce qui n'aurait pas été drôle, fit le Parisien... Est-ce que nous aurions pu réparer ?...

– Oui, mais cela eût demandé du temps...

– Quand partons-nous ?

– Mais je voudrais partir maintenant... Nous n'attendons plus que M. Paturel. Ce diable d'homme est vraiment ennuyeux... Une autre fois, nous le consignerons à bord de l'aéro.

Cependant, les heures passaient et M. Paturel ne revenait pas...

– Il a dû lui arriver quelque chose, dit

Tavernier...

– Je le crains, répondit Beaucaire...

On attendit encore une heure, puis deux, et comme M. Paturel ne revenait toujours pas, Beaucaire et Tavernier décidèrent de se mettre à sa recherche. Ils s'adressèrent d'abord au bureau central de police, mais là, le chef inspecteur ne put leur fournir aucun renseignement.

Que faire ?

Ils entreprirent alors de rechercher le vieux savant. Fort heureusement Beaucaire pouvait s'exprimer en espagnol, et il finit par rencontrer un homme qui avait aperçu M. Paturel.

– Il était seul, dit-il, et se dirigeait vers le port.

– Pourvu qu'il ne soit pas tombé à l'eau, murmura Beaucaire... il est si imprudent.

– Et si distrait, ajouta le commandant.

Ils allèrent au port, interrogèrent de droite et de gauche, mais n'obtinrent aucun renseignement sérieux...

– Si nous retournions à l'aéro, proposa

Beucaire... M. Paturel est peut-être revenu.

– Oui, c'est possible, répondit Tavernier.
allons...

CXII

Pris pour un fou !

Qu'était devenu M. Paturel ? Pourquoi avait-il quitté ses amis... Où était-il allé ?

Le vieux savant avait entendu dire qu'il existait à Pernambuco un musée d'Histoire naturelle, et il n'avait pu résister au désir d'aller visiter ce musée qui se trouvait situé près du port. Comme il ne savait pas un mot d'espagnol ni de portugais, il lui était bien difficile de se renseigner. Enfin, il avait rencontré un homme qui parlait français et avait offert de lui servir de guide. M. Paturel n'était pas méfiant, comme on sait.

Sans s'occuper de savoir quel était l'homme qui se mettait si bénévolement à son service, il l'avait suivi.

Celui-ci l'avait entraîné dans une ruelle, puis dans une autre, et là, on avait fait la rencontre de deux individus de mauvaise mine, qui s'étaient jetés sur le vieux savant, l'avaient étourdi d'un coup de poing, et lui avaient volé tout ce qu'il avait dans ses poches.

Le pauvre bonhomme fut longtemps à se remettre, et quand il revint à lui, la nuit était venue.

L'idée lui vint d'abord de regagner l'aéro, pour rassurer ses compagnons, mais il songea qu'il ferait mieux de prévenir la police qui peut-être retrouverait ses agresseurs.

Ce qui tourmentait M. Paturel, ce n'était pas la perte de sa montre et de son porte-monnaie ; c'était la disparition de la petite boîte de fer blanc qu'il portait toujours sur lui, et dans laquelle était enfermé le bombyx trigonocéphale, cet insecte précieux qu'il avait eu tant de mal à se procurer.

Au bureau de police où il s'adressa, personne ne le comprit, et il faisait des gestes tellement extravagants qu'on le prit pour un fou et qu'on l'enferma dans un cabanon.

On s’imagine sans peine la fureur du pauvre homme quand il se vit incarcéré, lui qui n’avait rien à se reprocher. Il se mit à crier, à tempêter, à donner des coups de pied dans la porte de sa cellule, de sorte que l’inspecteur de police ne tarda pas à être convaincu qu’il avait réellement affaire à un homme privé de sa raison.

Toute la nuit, M. Paturel ne cessa pas un seul instant de hurler et de tempêter.

– Ouvrez-moi ! ouvrez-moi, criait-il... Je ne suis pas un malfaiteur... C’est indigne ce que vous faites, on n’enferme pas ainsi un honnête homme... Je me plaindrai à mon Consul... Cette affaire ira loin, je vous en répons... Quel pays de sauvages !...

Personne ne l’écoutait. D’ailleurs on ne comprenait pas ce qu’il disait. Cependant, au matin, un inspecteur arriva au poste de police. Cet homme parlait français. On lui dit d’interroger M. Paturel, ce qu’il fit immédiatement, et ne tarda pas à acquérir la conviction qu’il n’avait pas affaire à un fou.

D’ailleurs, quelques instants après, il parvint

un avis du poste central dans lequel on enjoignait aux agents de rechercher un aviateur du nom de Paturel et de fournir immédiatement au chef inspecteur les renseignements que l'on aurait pu recueillir.

On fit alors des excuses à M. Paturel, mais il les prit très mal, car il était toujours furieux...

– C'est indigne ce que vous avez fait, ne cessait-il de répéter... oui, c'est indigne.

On finit cependant par le calmer. Juste à ce moment Beaucaire et Tavernier qui le cherchaient toujours, arrivaient au poste.

– Ah ! vous voilà ! s'écria le vieux savant... Si vous saviez ce qui m'arrive ! on m'a dévalisé, en plein jour, on m'a à demi assommé, et au lieu d'arrêter mes agresseurs, savez-vous ce qu'on a fait ?... on m'a enfermé comme fou ! C'est une indignité ! Je me plaindrai au Consul de France...

– Monsieur Paturel, répondit Beaucaire, vous n'avez pas l'air de vous douter que nous n'attendons que vous pour partir.

– Je le sais... je le sais, excusez-moi, balbutia

le vieux savant, mais si vous saviez ce qui m'arrive... Ce bombyx trigonocéphale auquel je tenais comme à mes yeux, on me l'a volé... oui, volé... vous comprenez, il faut que je le retrouve... Je ne partirai d'ici que lorsque je l'aurai retrouvé...

– Alors, nous serons obligés de vous laisser.

– Je le regrette, croyez-le... Quelle fatalité ! mon Dieu ! il n'y a qu'à moi que ces choses-là arrivent...

L'inspecteur, qui parlait français, dit aux aviateurs :

– Messieurs, je crois découvrir avant peu les malfaiteurs qui ont dévalisé votre ami...

– Avant peu, fit Beaucaire... Cela veut dire quelques jours...

– Ou quelques heures... Je crois savoir quels sont ceux qui ont fait le coup.

M. Paturel supplia Beaucaire d'attendre encore.

– Si dans quatre heures d'ici, dit-il, les recherches n'ont pas abouti, partez, ne

m'attendez pas... J'en serai navré, mais il faut à tout prix que je retrouve mon bombyx.

– Soit, répondit Beaucaire, il est maintenant neuf heures du matin... Nous vous attendrons jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Vous voyez que j'y mets de la complaisance.

– Merci, merci ! balbutia le vieux savant. Et excusez-moi... C'est la dernière fois que je vous causerai du tourment.

Beucaire et Tavernier s'en allèrent et M. Paturel, accompagné de l'inspecteur, et de deux agents, se mit à la recherche de ses agresseurs.

CXIII

Tout s'arrange

Ils se dirigèrent aussitôt vers le quartier où M. Paturel avait été attaqué. Quand ils arrivèrent dans la ruelle où s'était produite la scène que nous avons racontée, le vieux savant dit à l'inspecteur :

– C'est ici que les malfaiteurs m'ont assommé et dévalisé.

Un homme qui se tenait sur le pas de sa porte s'avança et dit à l'inspecteur :

– J'ai vu ce qui s'est passé, mais je n'ai pas osé intervenir, car je n'aurais certainement pu rien faire. Les agresseurs étaient trois... ils étaient armés...

– Vous les reconnaîtriez ? demanda l'inspecteur.

– Oui... et je puis même dire que je connais l'un d'eux... C'est un nommé Pablo Iglesias, qui demeure à deux pas d'ici, au numéro 5 de la calle Rovista.

– Vous êtes sûr de ne pas vous tromper...

– Oh !... Ce que je dis est exact, vous pouvez en être assuré.

– C'est bien, fit l'inspecteur.

Et il fit signe à ses agents et à M. Paturel de le suivre.

La calle Rovista qu'avait indiquée l'homme, était une ruelle étroite, sale et malodorante, bordée de maisons délabrées aux fenêtres desquelles pendaient des loques immondes. Arrivé devant le numéro 5, l'inspecteur s'arrêta, et dit à ses agents :

– Nous allons pénétrer dans cette maison... préparez vos menottes, et mettez le revolver à la main. Quant à vous, monsieur, dit-il au vieux savant, demeurez dans la rue, car il va sans doute y avoir du grabuge.

– Je ne crains rien, répondit M. Paturel... et s'il

faut vous donner un coup de main, comptez sur moi.

Devant l'attitude décidée du bonhomme, l'inspecteur s'inclina et dit :

– Venez...

On s'engagea dans un couloir infect sur lequel donnaient deux portes. L'inspecteur frappa à l'une de ces portes. Personne ne répondit. Il frappa à l'autre. Même silence.

– Enfoncez, commanda le policier.

Les deux agents qui étaient des hercules firent l'une après l'autre voler les portes en éclats. Dans une chambre exigüe, deux hommes étaient assis devant une table. En apercevant les gens de police ils se levèrent, mais l'inspecteur braqua sur eux son revolver, en disant :

– Haut les mains !...

Les bandits n'insistèrent pas...

– Fouillez ces drôles, dit l'inspecteur.

Les agents obéirent, et trouvèrent sur eux, outre le porte-monnaie et la montre de M. Paturel

un bracelet en or, et des boucles d'oreilles.

– Ils m'ont dérobé aussi une petite boîte en fer blanc dans laquelle était enfermé un insecte précieux, dit le vieux savant.

Interrogés, les malfaiteurs avouèrent avoir jeté la boîte dans la rue comme un objet sans valeur.

– Mon bombyx !... mon bombyx !... se lamentait M. Paturel... Que ces misérables gardent ma bourse et ma montre, mais qu'ils me rendent ma boîte...

Un agent alla chercher dans la rue. Bientôt, il revenait avec une petite boîte maculée de boue, et la tendait à M. Paturel.

Le vieux savant l'ouvrit aussitôt, et poussa un cri de joie... Le bombyx trigonocéphale reposait toujours sur sa couche d'ouate...

– Merci ! merci ! s'écria M. Paturel...

Et il serrait avec effusion les mains des agents étonnés.

Les deux bandits furent arrêtés, ligotés et emmenés au poste de police. Là, après quelques formalités, on rendit au savant sa montre et son

porte-monnaie dans lequel il ne manquait que quelques pièces, et M. Paturel enfin rasséréiné remercia de nouveau, et prit congé de l'inspecteur et de ses agents.

Une fois dehors, il consulta sa montre. Il était midi. Il avait donc encore quatre heures devant lui, et il eut un moment l'idée d'aller quand même visiter le musée d'Histoire naturelle de la ville, mais la mésaventure qui lui était arrivée le rendait circonspect, et il décida de regagner immédiatement l'aéro. Après avoir erré dans les rues, s'être trompé dix fois de chemin, il arriva enfin à l'endroit où l'attendaient ses compagnons.

Quand il parut, ce fut une explosion de cris :

– M. Paturel ! voilà M. Paturel !

– Oui, mes amis, répondit le vieux savant, me voilà... Voyez, je suis en avance...

Beucaire ne put s'empêcher de sourire :

– En avance !... oui sur l'heure que je vous ai fixée, mais vous semblez oublier qu'à cause de vous, nous sommes en retard d'un jour...

– Vous tâcherez, répondit M. Paturel, de

regagner le temps perdu. En tout cas, veuillez m'excuser... Je ne voulais pas partir sans avoir retrouvé mon bombyx...

– Enfin, vous l'avez retrouvé ?

– Oui, et je ne m'en séparerai plus, je vous en réponds...

– Espérons-le, car cette fois, je vous préviens, nous ne vous attendrions plus...

CXIV

Sur l'Atlantique

Beucaire avait profité de son séjour à Pernambuco pour aller au consulat d'Angleterre, afin de prier le consul de porter secours, s'il le pouvait, aux aviateurs anglais. Beaucaire était généreux, on le voit, car il eût pu se désintéresser complètement de ses concurrents qui s'étaient conduits avec lui d'une façon si incorrecte. Le consul l'avait remercié et avait promis d'envoyer à la recherche des aviateurs.

Maintenant, Beaucaire allait entreprendre la traversée de l'Atlantique... Comment se passerait cette traversée ?... Le temps était beau, il est vrai, mais ne faut-il pas toujours se méfier des éléments. Tavernier était très confiant et assurait que tout se passerait bien.

Beucaire avait d'abord eu l'intention de partir de Pernambuco, mais il avait réfléchi. Il partirait du cap Saint-Roque qui se trouve à la pointe extrême de l'Amérique du Sud.

De là, il pointerait sur l'île Fernando Norontia, puis sur l'île Saint-Paul... Ensuite, il ne verrait plus la terre jusqu'à Dakar.

Certes, ce raid était moins dangereux que celui qu'il avait accompli au-dessus du Pacifique, mais il fallait compter sur les événements qui pourraient se produire.

Pourtant, Beaucaire et Tavernier étaient assez confiants, car ils avaient résolu de se tenir exactement sur la ligne suivie par les paquebots qui vont d'Afrique à Pernambuco. En cas de panne, on pourrait sans doute se faire recueillir par un bateau.

Vers cinq heures du soir, l'avion prit son vol. Il suivit d'abord le littoral, survola Parahyba, Natal et Touros, puis arrivé à la pointe du cap Saint-Roque s'élança sur la mer...

– À la grâce de Dieu ! dit M. Paturel...

– Vous ne semblez pas rassuré, lui dit le Parisien.

– Moi, mon ami, quand je perds de vue la terre, j'ai toujours de l'émotion.

– Bah ! qu'est-ce que nous risquons ?

– De piquer une tête dans l'océan...

– Et après ?

– Après ?... mais nous pouvons sombrer...

– Avez-vous donc oublié que notre appareil est aussi un hydroplane...

– Oui, je sais, mais l'hydroplane ne résiste pas sur une mer démontée.

– Rien ne dit que la mer ne restera pas aussi calme qu'elle l'est maintenant. M. Tavernier, qui s'y connaît mieux que nous, dit que le temps se tiendra au beau...

– On ne peut jamais savoir... il y a sur mer des sautes brusques de vent.

– Bah ! nous verrons bien... en tout cas, il paraît que nous avons deux îles où nous réfugier. Quand on a fait, comme nous, la traversée du

Pacifique, on est cuirassé...

L'aéro filait à belle allure, avec une rapidité parfaite.

– On se croirait au-dessus d'un lac, dit Francis.

– Oui... un joli lac, ma foi, répondit Laval...

– Oh ! des bateaux... qu'ils semblent petits et on dirait qu'ils n'avancent pas.

– Ces bateaux qui n'ont pas l'air d'avancer, comme tu dis, expliqua Tavernier, sont de grands paquebots qui font plus de quarante kilomètres à l'heure,

– Peuh ! fit le Parisien... qu'est-ce que c'est que quarante kilomètres à l'heure.

– Pour un paquebot, c'est déjà une jolie vitesse... mais il y en a qui vont plus vite.

– Je ne crois pas, dit M. Paturel, que les paquebots atteignent jamais la vitesse de cent kilomètres à l'heure.

– Qui sait, répondit le commandant. Nous avons déjà des hydro-glisseurs qui atteignent

cette vitesse... Pouvons-nous prévoir jusqu'où ira le progrès.

– C'est vrai... nous avons vu déjà de si drôles de choses... la vapeur, le télégraphe, le téléphone, les ondes hertziennes, les rayons X... le cinéma, la T. S. F... on parle même déjà de la photographie à distance.

– Il paraît que l'invention est au point, et qu'elle deviendra bientôt une réalité.

– C'est ça qui sera drôle, dit le Parisien, de voir à plusieurs centaines de kilomètres la tête de celui qui vous téléphonera...

– Et nous verrons d'autres merveilles encore...

– La science est toujours en marche, dit gravement M. Paturel...

– Le progrès, c'est très joli, murmura Laval, mais ne croyez-vous pas qu'il pourra un jour devenir dangereux... On dit déjà que les ondes électriques qui parcourent l'espace sont nuisibles à la santé...

– Qui dit cela ? fit M. Paturel.

– Mais beaucoup de gens...

– Ils exagèrent... Dans ce cas, l'électricité qui est dans l'air serait aussi dangereuse, et cependant on ne s'est jamais aperçu qu'elle fût nuisible.

– Excepté quand elle s'appelle la foudre, et vous tombe dessus...

– Cela arrive rarement.

– Oh !... lisez les journaux... on voit souvent des accidents causés par la foudre...

CXV

Vive inquiétude

M. Paturel allait se lancer dans de longues explications sur les mystères de l'électricité, quand l'avion ralentit soudain.

– Bon... fit Laval... la panne qui s'annonce... Ça devait arriver...

Beaucaire, cela était visible, cherchait à amerrir.

– Préparez les flotteurs, commanda Tavernier.

Quelques minutes après, l'aéro se posait sur la mer. Celle-ci qui d'en haut paraissait très calme était cependant assez houleuse, et l'appareil ne tarda pas à danser... Francis avait beaucoup de peine à réparer, car il risquait, à chaque instant, d'être précipité à la mer. On avait mis en marche le petit moteur de secours, mais on fut bientôt

obligé de l'arrêter, car les vagues heurtées par la coque de l'avion sautaient jusque dans la carlingue. On laissa donc l'appareil dériver.

Bientôt un vapeur qui avait vu l'aéroplane amerrir vint à son secours, et offrit aux aviateurs de les prendre à son bord, mais Beaucaire refusa, car il était certain que la panne n'était pas irrémédiable. Elle était assez grave cependant, car Francis mit près d'une heure à réparer. Enfin, on put se remettre en marche, et bientôt on survolait de nouveau la mer.

– Tout s'est bien passé heureusement, dit M. Paturel, mais si, par malheur, la mer avait été démontée, c'en était fait de nous... Décidément cet océan Atlantique me semble aussi dangereux que le Pacifique... Ah ! quand donc reverrons-nous la terre.

– Bientôt, allez, fit Tavernier, en souriant.

– Combien, croyez-vous que nous mettrons de temps pour atteindre Dakar ?

– Cela, je ne saurais vous le dire. Tout dépendra de la façon dont se comportera notre

moteur et aussi de l'état de l'atmosphère.

– Que dit le baromètre ?

– Il commence à baisser.

– Ah !...

– Cela n'est pas inquiétant.

– Du moment que vous le dites... vous devez vous y connaître mieux que moi en votre qualité d'officier de marine... Vous avez sans doute fréquenté souvent ces parages ?

– Trois fois...

– Et vous avez eu beau temps durant ces traversées ?

– Oui... à peu près...

– En quelle saison ?

– En juillet, août et octobre...

– C'est pendant l'été que vous avez eu le meilleur temps, le plus favorable...

– Non, c'est en octobre au contraire : l'été, nous avons été assaillis par de violents orages.

– M. Beaucaire est-il décidé à aborder dans la

première des îles que nous rencontrerons ?

– Je l’ignore, il ne m’a rien dit.

– Moi, je crois qu’il ferait bien d’atterrir, ne serait-ce que pour laisser reposer le moteur.

– Beaucaire sait ce qu’il doit faire.

– Certes... mais ne pourriez-vous lui donner ce conseil...

– Nous verrons.

Le ciel se couvrait rapidement. De grands nuages cuivrés se poursuivaient, se rejoignaient et ne tardaient pas à obscurcir le soleil. Peu à peu, ils prirent une teinte plus sombre, et un petit vent frais se leva.

– Ça va mal, dit M. Paturel...

Tavernier ne répondit pas. Il observait le ciel, et de temps à autre consultait le baromètre.

Tout à coup, il prit l’acoustique et cria à Beaucaire :

– Élève-toi... élève-toi... le coup de vent arrive !

Beucaire obéit, mais trop tard, car la saute de

vent arriva plus vite qu'on n'aurait pu le supposer. L'avion se coucha brusquement, puis se redressa, et enfin, piquant du nez, descendit droit sur la mer.

– Nous sommes perdus ! s'écria M. Paturel.

L'aéro descendait avec une vitesse folle...

– Préparez les flotteurs, commanda Tavernier.

Avant qu'on eût pu les établir, l'appareil touchait la mer. Il s'y maintint après une terrible secousse. Laval et Francis purent alors placer les flotteurs...

– Pas d'avarie ? demanda Beaucaire en se retournant sur sa sellette.

– Non, répondit Tavernier.

– Alors... tout va bien.

Non, tout n'allait pas bien, car la mer se levait de plus en plus, et bientôt il deviendrait impossible de s'y maintenir. Que faire ?... Reprendre la route de l'air, s'exposer à un nouveau coup de vent qui serait peut-être plus violent que le premier.

Cependant, il n'y avait pas à hésiter, il fallait s'élever car bientôt l'avion serait submergé. L'eau commençait déjà à entrer dans la carlingue.

Tavernier dit à Beaucaire :

– Il faut s'élever, coûte que coûte.

– Attendons un peu, répondit Beaucaire.

– C'est imprudent.

– Tu crois ?

– Oui... dans quelques instants les vagues deviendront trop fortes pour que nous puissions prendre notre élan.

– Alors, attention !...

Le moteur se mit à ronfler, et l'appareil partit en bondissant sur les lames qui commençaient à être dangereuses. Enfin, il reprit la route de l'air, mais bientôt une nouvelle claque le coucha sur le côté.

– Cette fois, ça y est, dit M. Paturel.

– Mais non, répondit Laval, vous voyez bien qu'on se redresse... Est-ce que vous prenez M. Beaucaire pour une mazette... Il sait conduire un

avion, je suppose...

– Oh ! certes, mais il a beau être habile... il ne peut tout de même pas lutter contre un vent pareil.

– La preuve, c'est qu'il s'est redressé, et que nous filons maintenant à belle allure, avec le vent en poupe.

– Pourvu que ça dure !...

– Monsieur Paturel, dit Tavernier en souriant, depuis quelques jours, vous êtes devenu terriblement pessimiste.

– Vous trouvez ?

– Oui... autrefois, rien ne vous émotionnait, mais maintenant vous semblez, à chaque instant, redouter un malheur...

– C'est que, voyez-vous, au fur et à mesure que nous approchons du but, je redoute un accident... ne serait-il pas navrant d'avoir déjà accompli une si belle randonnée, et de se voir tout à coup obligé de rester en plan.

– Oh !... nous ne sommes pas encore au but de notre voyage... vous n'ignorez pas que pour qu'il

soit complet, nous devons traverser l'Afrique dans toute sa largeur.

– Je croyais que de Dakar nous allions pointer sur Tombouctou, puis atteindre le Maroc...

– Détrompez-vous... nous devons atteindre et dépasser le lac Tchad...

– Je suis enchanté !... car cela me permettra d'étudier un peu la mouche tsé-tsé qui donne, paraît-il, la maladie du sommeil.

– Prenez garde qu'elle ne vous pique...

– Oh ! je serai prudent... Quand j'en prendrai une ce sera avec mes filets à papillons et je la mettrai aussitôt dans une boîte...

CXVI

La mouche tsé-tsé

Laval et Francis, qui ignoraient ce que c'était que la mouche tsé-tsé, brûlaient d'envie d'être renseignés, mais le vent qui devenait de plus en plus violent hurlait avec un tel fracas qu'on ne s'entendait presque plus à bord de l'aéro. Il s'apaisa peu à peu, et l'air redevint calme.

– Ouf ! fit M. Paturel, voilà l'ouragan passé... Je n'aurais jamais cru qu'en cette saison, il y eut de telles sautes de vent sur l'Atlantique...

– Parce que vous n'avez jamais navigué sur cet océan, répondit Tavernier. Moi qui l'ai parcouru plusieurs fois, sur des bateaux à voile et des bateaux à vapeur, je puis vous certifier qu'on y essuie de terribles rafales.

– Je m'en aperçois... mais je crois que c'est

fini maintenant, nous allons être enfin tranquilles.

– On ne peut répondre de rien.

– Vous croyez ?

– Nous pouvons avoir du calme jusqu'à notre arrivée à Dakar, comme nous pouvons être encore assaillis par une tempête.

– Cependant, le baromètre remonte...

– Cela ne prouve rien, je vous l'ai déjà dit.

– Oui, c'est vrai. Enfin, espérons que tout se passera bien.

– Il faut l'espérer...

– Nous devons être loin déjà...

– Oui, nous avons parcouru environ cent milles.

– Pas plus ?...

– Vous oubliez que nous nous sommes arrêtés...

– C'est vrai...

Il y eut un silence, puis M. Paturel reprit :

– Ne devions-nous pas nous arrêter dans l'île

Fernando-Neronha ?...

– Il n'en a pas été question. N'oubliez pas que nous pointons droit sur Dakar, et que nous ne pouvons pas nous égarer dans le sud... or l'île Fernando-Neronha se trouve déjà très loin, à notre droite.

– De sorte que nous ne rencontrerons plus d'îles ?

– Si, nous allons passer à proximité de l'île Saint-Paul qui est presque située sur l'Équateur, mais si le temps se maintient, nous n'y atterrirons pas... à quoi bon perdre du temps, nous en avons déjà assez perdu.

– Ça c'est vrai, mais maintenant, nous n'avons plus de concurrents... nous pouvons régler notre allure comme bon nous semble.

– Détrompez-vous... Il ne faut pas non plus que notre voyage dure des années.

– On ne vous a pas fixé de temps.

– C'est vrai, mais nous devons quand même marcher à vive allure...

Francis demanda :

– Tout à l’heure, monsieur Paturel vous avez parlé d’une mouche qui donne, avez-vous dit, une drôle de maladie.

– Oui, mon enfant... la maladie du sommeil.

Mais ce n’est pas dangereux.

– Ah ! tu crois cela, eh bien, la maladie du sommeil est une des plus terribles maladies qui se puissent voir... Celui qui a été piqué par la mouche tsé-tsé s’endort peu à peu, et il est impossible de le réveiller.

– Alors, on dort tout le temps ?

– Oui, jusqu’à ce que l’on meure.

– C’est affreux... et souffre-t-on ?

– Il paraît que oui, mais je ne pourrais l’affirmer, ayant eu la chance jusqu’à ce jour de ne pas être piqué par cette vilaine mouche. Une fois, cependant, j’ai bien failli faire sa connaissance. C’était aux environs de Bammako où j’étais allé rendre visite à un de mes vieux amis, administrateur colonial. Il m’avait offert l’hospitalité dans sa case, et nous nous reposions sur nos lits de camp, lorsque j’entendis tout à

coup un bruit bizarre... cela faisait tsé... tsé... tsé...
« Attention, me dit mon ami... vite, couvrez-vous avec votre moustiquaire. » Je rabattis vivement le cadre de mousseline qui sert à nous protéger contre les moustiques, et bien m'en prit, car l'insecte qui bourdonnait dans la pièce était la mouche tsé-tsé. Notre boy qui n'avait pas eu la précaution de se garantir contre cette affreuse bestiole fut piqué au visage. Il se mit à rire tout d'abord, mais bientôt une invincible somnolence s'empara de lui... il se laissa tomber à terre et s'endormit d'un sommeil de plomb... Il ne s'est plus réveillé.

– Mais ça doit être très dangereux d'habiter dans des pays pareils, dit Laval...

– Oui, très dangereux, en effet, car le voyageur n'a pas seulement pour ennemi la mouche tsé-tsé, il doit encore se préserver de la morsure des serpents noirs, de la piqûre d'un insecte qu'on appelle lakraï et qui pénètre sous la peau.

– Vraiment ?

– Oui, et si on ne le tue pas, on risque de succomber rapidement.

– Mais comment fait-on pour le tuer puisqu’il pénètre sous la peau.

– On peut parfaitement à l’œil nu suivre son sillage. Les nègres sont très habiles pour le repérer, et alors ils le tuent en le piquant avec une aiguille.

– Pourvu que nous ne rencontrions pas ces vilaines bêtes-là...

– Oh ! elles ne volent jamais très haut, et il y a des chances pour que nous ne les rencontrions pas.

– Excepté, si nous sommes obligés d’atterrir.

– Oui, c’est vrai, mais espérons que nous ne ferons pas de longues stations à terre.

– Mais quand nous serons obligés de nous poser sur le sol...

– Alors, nous ferons attention.

– Mais nous n’avons pas de moustiquaires.

– Nous tâcherons de nous en procurer à Dakar.

– Ce sera, en effet, une utile précaution.

CXVII

Petit cours d'astronomie

La nuit était venue. Des milliers d'étoiles dansaient dans un ciel de velours mauve. Çà et là, sur la mer, on apercevait des petits points brillants. C'étaient les feux des bateaux faisant le service entre l'Afrique et l'Amérique du Sud...

– Beaucaire tient bien sa route, dit Tavernier. Nous sommes juste sur la ligne des paquebots...

– Oui, fit Laval, mais nous allons joliment plus vite qu'eux...

– Bah... nous en rencontrerons encore, car ils sont nombreux...

L'avion filait bon train.

Le moteur battait avec une régularité parfaite.

– Quelle heure est-il ? demanda tout à coup

Laval.

– Je ne sais, répondit Francis, ma montre est arrêtée.

M. Paturel sourit.

– Maintenant, dit-il, l'heure que marquerait ta montre, mon ami, ne serait plus exacte...

– Ah... et pourquoi ?

– Parce que nous courons au-devant du soleil, au lieu que ce soit lui qui coure après nous.

– Je ne comprends pas.

– C'est bien simple... tous les points d'un même méridien passant devant le soleil, ont midi en même temps. Mais à ce moment, les autres lieux de la terre ne sont pas encore arrivés à cette position ou l'ont dépassée. Les différents points de la terre, il me semble te l'avoir déjà dit, n'ont donc pas tous à la fois la même heure. Un jour, c'est le temps que la terre met à faire un tour entier, or, une heure étant la vingt-quatrième partie d'un jour, dans une heure, la terre fait la vingt-quatrième partie d'un tour complet. Or, si nous imaginons 360 méridiens espacés de degré

en degré autour de la terre, dans la durée d'une heure, la vingt-quatrième partie des 360 méridiens, c'est-à-dire 15 méridiens auront passé devant le soleil. Pour une différence de temps entre deux pays, il faut compter 15 de ces degrés qu'on appelle degrés de longitude. Autant de fois 15 degrés entre le méridien qui passe par un certain lieu et celui qui passe par Paris, autant d'heures de différence entre le temps de ce pays et celui de Paris. Ce sera des heures d'avance si ce pays est situé à l'est de Paris et passe avant nous devant le soleil ; ce sera des heures de retard, s'il s'agit d'un pays situé à l'ouest de Paris et qui, par conséquent, n'aura midi qu'après nous. Supposons que nous nous trouvions à Paris et qu'il soit midi. Pour les peuples situés à l'est et qui ont eu midi avant nous la journée est déjà plus avancée. Ainsi, en Égypte, vers le trentième degré de longitude (2 fois 15 degrés) il est déjà deux heures de l'après-midi, tandis que dans les pays situés à 60 degrés, il est quatre heures. Dans l'Inde, près des bouches du Gange, il est six heures. En Chine, il est déjà huit heures du soir. Mais au moment où nous réchauffons au soleil,

en Amérique, c'est encore la nuit.

– Tout ça, déclara le Parisien, c'est assez difficile à comprendre, mais je crois que j'ai saisi... si par hasard nous avons un avion qui fasse mille kilomètres à la minute, nous pourrions bondir de la nuit dans le jour... mais il est probable que nous ne verrons jamais cela.

– Qui sait ?...

Cette conversation fut interrompue par un bruit bizarre... L'avion volait à faible altitude...

– Tiens, qu'est-ce que cela ? demanda Laval.

– C'est le mugissement d'un vapeur... Tiens, on l'aperçoit...

– En effet, ah ! il a déjà disparu... Dieu que nous filons vite... Enfin, il est tout de même rassurant de constater que nous ne sommes pas seuls sur l'océan... Ce n'est pas comme sur le Pacifique... quel désert. On n'y rencontre pas un bateau...

– Cela tient à ce que nous n'avons pas suivi la ligne qu'ils fréquentent... nous avons suivi la route la plus courte...

– Et elle était joliment longue... il est vrai que nous avons trouvé beaucoup d'îles pour nous reposer...

– Nous reposer ! Hum, c'est une façon de parler, car, chaque fois que nous avons atterri, il nous est arrivé une aventure...

– Oui, je crois que nous les collectionnons, les aventures... Nous pourrions faire un volume si nous racontions tout ce qui nous est arrivé.

– M. Paturel, dit Tavernier, se chargera de ce soin.

– Oh ! moi, vous savez, fit le vieux savant, je ne suis pas un écrivain... je ne puis écrire que sur des sujets scientifiques. S'il me fallait narrer par le menu tout ce qui nous est arrivé, je crois que je ferais quelque chose de bien monotone. Un récit comme celui-là doit intéresser le lecteur, et je craindrais de ne pas être à la hauteur... mais vous, monsieur Tavernier, vous pourriez rédiger la relation de notre voyage... Au fait, on pourrait s'y mettre tous... vous, vous traiteriez de la question maritime, M. Beaucaire de l'aviation, moi de la flore et de la faune des pays que nous avons

traversés... et Laval, qui est un humoriste, mettrait sur tout cela son petit grain de sel.

– Oh ! s'exclama le Parisien, moi je suis bon pour la blague, mais quand j'ai une plume à la main je ne trouve rien à dire... Et puis, il faut bien l'avouer, je n'ai été à l'école que jusqu'à douze ans... pour tout diplôme, je n'ai que mon certificat d'études, et encore j'ai eu bien de la peine à le décrocher...

– Nous verrons, fit Tavernier. En nous y mettant tous, je crois que nous ferons quelque chose de bien... mais nous rappellerons-nous toutes les péripéties de notre voyage ?

– Oh ! s'il n'y a que ça, répondit le Parisien, soyez tranquille... J'ai une bonne mémoire, et je pourrai vous fournir tous les renseignements dont vous aurez besoin.

– Moi aussi, dit Francis.

– Allons, ça va bien, sourit Tavernier... nous verrons cela à notre retour...

CXVIII

Les poissons volants

Tavernier consultait de temps à autre le compas du bord. Parfois il donnait des instructions à Beaucaire par l'acoustique.

Tout à coup, Laval s'écria :

– Terre ! terre !... Nous voilà déjà arrivés...

Et de son bras tendu, il indiquait une ligne noire qui s'étendait sur la mer...

– Oui, fit Tavernier, c'est bien la terre, en effet, mais ce n'est pas la grande terre... la grande terre d'Afrique. Ce que tu aperçois, c'est l'île Saint-Paul.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr.

– Alors, je ne dis plus rien. J'étais déjà

heureux et je me réjouissais à l'idée que j'allais bientôt fouler le sol... on a beau dire, c'est charmant l'aviation, mais de temps à autre, on éprouve le besoin de se dégourdir un peu les jambes...

– Tu as pourtant eu l'occasion de les dégourdir, dit le commandant.

– Oui, c'est vrai, je me suis payé une belle trotte à travers la montagne, quand je suis allé chercher de l'huile... et je puis bien vous le dire maintenant, je ne recommencerais pas semblable randonnée... je ne m'en sentirais pas le courage...

– Tu dis cela, et je suis sûr que s'il le fallait tu te dévouerais encore...

– Au fait, vous avez peut-être raison... Il n'y a rien de tel que le danger pour vous émoustiller, mais ne pensons pas à cela... Il sera toujours temps d'y songer si malheureusement l'occasion se présente...

– Souhaitons qu'elle ne se présente pas, murmura M. Paturel.

– Je suis de votre avis, fit Tavernier... mais en

avion, il faut tout prévoir...

Le jour se levait.

– Ah ! je crois qu’il fera beau temps aujourd’hui, dit Laval... voyez comme le ciel est clair... nous n’aurons certainement plus de coup de vent.

– Touchons du bois, s’exclama Tavernier.

– Oui, vous avez raison, il vaut mieux en toucher qu’en casser... mais dites donc, monsieur Paturel, vous qui avez déjà voyagé en Afrique, est-ce qu’il y a des sauvages dans ce pays-là ?

– Cela dépend des régions.

– Nous tâcherons de ne pas atterrir dans ces régions-là... Tiens, le vent se lève de nouveau. C’est curieux... mais il fraîchit.

– Oui, fit Tavernier, méfions-nous...

Le vent redoublait... Bientôt l’avion fut dévié de sa route, cependant il n’y eut pas d’avaries... Le calme revint, et les aviateurs respirèrent. L’avion, qui s’était élevé à deux mille mètres, se rapprocha de la mer.

- Tiens, dit Laval, regardez donc.
- Quoi donc, fit M. Paturel.
- Mais la mer, parbleu ! Voyez comme elle est verte... on dirait que nous voyageons au-dessus d'une prairie.
- Ce sont, expliqua M. Paturel, des couches épaisses de varech ou sargasses qui flottent sur les eaux...

Ces plantes formées en grappes et appelées par nos marins « raisins du Tropic » s'étendent sous cette latitude jusqu'au vingt-cinquième parallèle et se voient encore au sud des Açores.

Quand, en 1492, Christophe Colomb traversa cette plaine flottante, ses équipages ne purent se défendre d'un sentiment d'effroi, et ils appelèrent cette portion de l'Atlantique *mar de Sargassa*, c'est-à-dire mer des Sargasses. Ce dernier nom est resté aux végétaux flottants. Quelques savants ont voulu tirer de cette abondance de varechs une nouvelle preuve d'un continent submergé, mais il est moins romanesque et plus naturel d'y voir une agglomération de fucacées qui se détachent de la

côte africaine, et que la constance des vents alizés pousse et fixe dans cette zone.

– On en voit de drôles de choses, dit Laval.

Quelques instants plus tard, comme l’avion volait encore plus bas, les aviateurs aperçurent un banc de poissons volants.

M. Paturel profita alors de cette occasion pour donner sur ces poissons de brèves explications :

– Nos naturalistes, dit-il, appellent ces poissons des *exocets*. Ils ont une sorte de vol que facilite la grandeur de leurs nageoires. Leur forme se rapproche de celle du hareng. En donnant à cette espèce des ailes pour fuir, la nature semble avoir accompli une œuvre de justice et de compensation. Nulle vie, en effet, n’est plus inquiète, plus remplie d’angoisse que celle des *exocets*. Les poissons de moyenne grandeur comme les bonites et les dorades, leur donnent une chasse active, et quand le poisson volant se confie à ses ailes pour tromper ses ennemis, du haut des airs fondent sur lui la frégate, le fou, le pétrel et d’autres oiseaux de mer. Les poissons volants peuvent se soutenir

hors de l'eau tant que leurs ailes conservent de la moiteur ; ils peuvent encore entre deux immersions, changer plusieurs fois de route. Poursuivis, ils figurent assez bien, dans leurs plonges intermittents, les ricochets que font sur l'eau des galets ou des cailloux lancés à plat avec force.

– J'aurais bien voulu, dit Laval, attraper au vol un de ces poissons... malheureusement nous voguons trop haut.

CXIX

Terre ! Terre !

L'avion, à cause du vent, s'était considérablement écarté de sa route.

– Oh ! oh ! fit le commandant, nous avons sérieusement dérivé.

– Encore des poissons volants, s'écria Francis... Est-ce que vraiment ils sont bons à manger ?

– Ce fut une troupe de ces poissons, répondit Tavernier, qui sauva dans ces parages les naufragés du radeau de la *Méduse*...

– Le radeau de la *Méduse*, dit le Parisien... J'ai vu au musée du Louvre un tableau joliment impressionnant, et qui représente justement le naufrage de la *Méduse*... Je crois me souvenir que c'est un tableau du peintre Géricault... mais je

crois qu'il a un peu exagéré.

– Pas du tout, répondit le commandant. C'était en 1816. Un nommé Chaumareyx fait capitaine de vaisseau aux jours de la Restauration avait obtenu un commandement dans une expédition destinée pour le Sénégal. Quatre cents hommes et une frégate furent livrés à l'incapacité de cet homme. Il trouva moyen de faire échouer son bateau sur une belle mer et dans la zone des vents alizés où l'on est maître absolu de sa route. Ce capitaine, en dépit de tous les conseils, alla donner à pleines voiles sur un banc de sable bien connu, signalé par toutes les cartes et indiqué même dans les instructions qu'il avait à bord. Il y eut une secousse effroyable, et l'on se vit perdu. Il fallut se jeter dans les chaloupes et sur un radeau construit à la hâte. Ce sauvetage s'opéra dans le plus grand désordre, car si, dans les heures de navigation, un commandant habile avait manqué à la Méduse, au moment du naufrage, ce qui lui fit plus faute encore ce fut un de ces caractères vigoureusement trempés qui en imposent à l'équipage. On s'embarqua précipitamment et pêle-mêle, l'on chargea

tellement d'hommes sur les canots et le radeau qu'il fallut bientôt jeter les provisions à la mer. Ce fut affreux. D'abord ce fut la mer qui commença à emporter quelques matelots ; ensuite vint la lutte entre les officiers et les matelots. Sur le radeau, pendant douze jours, les naufragés tinrent bon, malgré la faim, malgré la soif, malgré le vent, malgré la mer. Mais quel coup de théâtre quand au matin, un homme du radeau se redressa, l'œil fixe, les bras tendus vers l'horizon, articulant à peine d'une voix mourante : « Un navire ! un navire ! » Tous se soulevèrent et regardèrent. C'était en effet un navire : le brick l'*Argus* envoyé du Sénégal à la découverte des naufragés, et qui, après plusieurs jours de recherches, désespérait déjà de les rejoindre. À la vue du brick sauveur, qu'on juge de la joie de ces malheureux qui allaient mourir. Ils se hissaient les uns sur les autres, agitaient des lambeaux de voile, criaient de toute la force de leurs poumons.

L'*Argus* approcha, et ses matelots rangés sur le bastingage répondirent à l'appel des naufragés. Alors, ce fut un spectacle indicible. Quinze êtres défigurés, à moitié nus, hâves, amaigris, furent

hissés un à un sur le brick. Les soins les plus pressés ne les sauvèrent pas tous. Six moururent, après quelques jours de souffrance. Neuf survécurent. Les naufragés qui s'étaient embarqués dans les canots avaient été plus heureux, car ils se sauvèrent presque tous. Quant à dix-sept matelots qui n'avaient pas voulu quitter la frégate, l'*Argus*, envoyé de nouveau à la découverte, en retrouva trois à demi-morts, cinquante-deux jours après le naufrage. Ceux-là, comme ceux du radeau, s'étaient nourris de poissons volants crus qu'ils attrapaient avec des filets.

– Ce que vous venez de raconter là est rudement émouvant, dit Laval... et je m'aperçois que le peintre qui a fait le tableau qui est au Louvre a bien traité son sujet. Maintenant que je connais l'histoire des naufragés de la Méduse, je retournerai au Louvre voir cette belle peinture, et je t'emmènerai, Francis.

– Volontiers, dit le gosse encore tout ému par le récit du commandant.

*

Beucaire rectifiait sa route. Comme nous l'avions dit, l'avion avait considérablement dérivé, et on fut obligé de mettre le cap au sud. Enfin, on aperçut la terre, et cette fois, c'était bien la côte d'Afrique.

– Sauvés ! s'écria M. Paturel.

– Vous oubliez, lui dit le Parisien, que nous avons encore des milliers de kilomètres à parcourir au-dessus du désert.

– Bah ! nous le traverserons le désert.

– Et le simoun ?

– Le simoun... il est plus rare qu'on ne croit.

– Puissiez-vous dire vrai !

La côte se dessinait de plus en plus...

– Nous croyions aborder à Dakar, dit le commandant, mais nous sommes beaucoup plus haut... Tant pis !

Et il donna des instructions à Beaucaire par l'acoustique.

– Allons-nous atterrir ? demanda M. Paturel.

– Oui... il est nécessaire que nous fassions escale à Dakar, d'abord parce que cela est prévu dans notre itinéraire, ensuite parce qu'il est indispensable que nous fassions notre plein d'essence et d'huile et vérifiions sérieusement notre moteur.

CXX

Une rencontre

Une demi-heure après l'avion atterrissait près de Dakar. Des nègres accouraient aussitôt pour l'examiner.

– Oh ! des sauvages, s'écria Francis.

– Ne crains rien, petit, répondit Tavernier... Ces noirs sont des amis. Ils sont aussi civilisés et beaucoup d'entre eux ont fait la campagne de 1914-1918. Ils se sont vaillamment comportés, et nombre d'entre eux ont la croix de guerre... Ce sont des Français pour ainsi dire.

Les nègres regardaient curieusement l'aéro, et ceux qui avaient pris part à la guerre en France et qui avaient eu l'occasion de voir des avions expliquaient à leurs camarades le fonctionnement de l'appareil.

– Ils ont de bonnes figures, dit Laval... Tiens, mais il me semble reconnaître celui-là. Oui, je ne me trompe pas... Il était avec moi en Belgique... Je ne me rappelle plus son nom...

Le Parisien mit pied à terre et s’avança vers le nègre qui le reconnut aussitôt.

– Ah ! missié Laval, s’écria-t-il... Ti venu dans pays à nous... Y a bon alors. Bafoulos bien content te revoir.

Et les deux hommes se serrèrent la main.

– C’est vrai, dit le Parisien... tu t’appelles Bafoulos, figure-toi que j’avais oublié ton nom, mais toi je ne t’avais pas oublié.

– Mi non plus, missié Laval... Mi bien souvent parler de toi à camarades.

– Et que fais-tu ici ?

– Mi travailler sur le port... à décharger bateaux.

– C’est un dur métier.

– Oui, mais moi ai l’habitude... Ai toujours fait ça.

- Et tu gagnes bien ta vie ?
- Oui... missié...
- Ne m'appelle donc pas monsieur... Est-ce que des hommes qui ont fait la guerre ensemble se traitent de monsieur... appelle-moi Laval tout court... Ne sommes-nous pas des camarades ?
- Oh ! si très camarades, répondit le brave nègre tout ému... alors, vous partir maintenant pour France.
- Oh ! pas encore, répondit le Parisien. Il faut que nous traversions l'Afrique...
- Ça grand voyage, sais-tu.
- Oui, mais en avion on va vite.
- Et ça dangereux.
- Pourquoi !
- Mauvais nègres dans le désert.
- Nous tâcherons de les éviter.
- Oui, mais si vous tomber par terre dans tribu...
- On se défendra.

– Eux nombreux... et puis vous pouvez aussi rencontrer bêtes féroces.

– Mon vieux Bafoulos, nous en avons vu de dures, depuis que nous sommes partis et je doute qu'il nous arrive des aventures plus graves que celles que nous avons eues.

– Oh ! vous bien courageux, comme tous les Français, mais ça fait rien, faut se méfier...

Tavernier s'était approché.

– Tu connais ce noir, dit-il à Laval.

– Je vous crois, commandant, nous avons fait la guerre ensemble, et c'est un rude poilu, je vous assure... Il n'était jamais le dernier quand il fallait monter en ligne.

Tavernier serra la main du nègre, et lui dit :

– Tu connais bien l'Afrique ?

– Oh oui, missié... moi accompagner souvent explorateurs et puis messieurs administrateurs coloniaux...

– Te plairait-il de venir avec nous ?

– Oh ! oui, missié... moi aller partout où va

camarade Laval...

– Attends, je vais te parler dans quelques instants.

Et Tavernier s'approcha de Beaucaire qui, avec Francis, examinait l'appareil.

– Dis donc, fit-il, je viens de rencontrer un nègre qui a une bonne figure... Laval le connaît, ils ont fait la guerre ensemble. Si nous l'emmenions. Il nous servirait de guide, car il connaît très bien l'Afrique.

– Crois-tu que ce soit nécessaire ?

– Oui... car nous risquons de faire de la route inutile... Cet homme nous donnera d'utiles indications.

– Eh bien, engage-le. Entends-toi avec lui pour le prix.

Tavernier appela Bafoulos.

– Mon ami, lui dit-il, tu vas venir avec nous... Tu seras bien payé, et tu feras un beau voyage en avion. Cela ne t'effraie pas de monter en l'air ?

– Oh... moi pas peur, répondit le nègre... suis

déjà monté en aroplane.

– Vraiment ?

– Oui... avec pilote ami à moi.

– Eh bien, c'est entendu, je t'engage... nous réglerons les conditions tout à l'heure.

– Oh ! mi pas difficile... toujours s'entendre avec Français.

– Tu n'as pas de parents ici ?

– Si... ai ma vieille maman Maouda, mais li pas empêcher moi de partir. Quand vous quitter Dakar ?

– Dans deux heures d'ici.

– Vais prévenir maman Maouda, et reviens aussitôt avec barda.

CXXI

Un nouveau compagnon

– Je crois, dit M. Paturel au commandant, que vous avez bien fait d’engager ce nègre. Il paraît intelligent, et pourra nous rendre plus d’un service.

– J’en suis persuadé, répondit le commandant.

– Et puis, il nous amusera, émit Laval... vous verrez comme il est drôle... c’est un gai compagnon. Là-bas, en Belgique, il nous faisait rire, je ne vous dis que ça... Et puis, il est courageux comme un lion... quand arrivait le moment de l’attaque, et que l’on chargeait à la baïonnette, il était toujours le premier en ligne... Il a été blessé quatre fois, mais on ne le dirait pas, il est encore joliment vigoureux. C’est un véritable hercule.

Une demi-heure après, Bafoulos revenait, tout souriant. Il portait un sac sur son épaule.

– Ça barda, dit-il à Laval, habits à moi.

– Mets ton paquet dans l’avion.

Le Sénégalais escalada la carlingue avec l’agilité d’un singe, il y jeta ce qu’il appelait son barda.

D’autres nègres le regardaient avec envie.

– Moi partir avec camarades, leur dit-il... mi aller loin, bien loin en Afrique.

Tous l’interrogeaient, et il leur répondait d’une voix brève, avec un air de supériorité...

Bafoulos était fier de monter en avion avec des Français, et il en tirait vanité, car il était quelque peu orgueilleux.

Au moment de partir, il demanda à Laval :

– Ti me ramener ici ?

– Non, répondit le Parisien... Tu viendras en France avec nous.

– Oh ! y a bon.

- Et tu regagneras le Sénégal en bateau.
- Vous payer bateau ?
- Bien entendu.
- Oh ! ça bien amusant... moi bien content de revoir France.
- Il ne faut pas croire cependant que tu vas à une partie de plaisir. Il est probable que nous courrons plus d'un danger.
- Oh ! ça fait rien... moi pas peur du danger... vous avez *fisils* à bord ?...
- Oui, fusils, revolvers et cartouches.
- Alors, y a bon...

Après avoir fait son plein d'essence, fait remplir son réservoir d'huile et vérifier soigneusement le moteur et les divers organes de l'avion, Beaucaire donna le signal du départ.

Bafoulos s'embarqua le premier. Une fois dans la carlingue, il dit adieu à ses camarades massés autour de l'aéro, et celui-ci décolla.

Tavernier, sa carte devant les yeux, consulta le nègre.

Bafoulos qui connaissait merveilleusement la région lui donnait d'utiles conseils.

CXXII

Nouvelles inquiétudes

Au fur et à mesure que l'on avançait, il donnait des indications aux aviateurs. Parfois, il nommait les villes ou les villages que l'on survolait.

– Ça Bakel, disait-il... et puis Kayes...

L'avion filait à belle allure. Bafoulos semblait heureux. Il bavardait comme une pie borgne... Les villages succédaient aux villages, puis bientôt ce fut le désert...

– Oh ! ça mauvais, fit le nègre... pas bon descendre ici.

– Et pourquoi ? demanda M. Paturel.

– Ici, mauvaises tribus, répondit Bafoulos... Un jour, moi accompagnais explorateur, M. Fourel, vous avez peut-être connu. Si nous pas

bien armés, nous aurions été tués pis mangés par méchants nègres...

– Comment appelle-t-on ces nègres ?

– Les Socotoas... oh !... eux bien vilains...

Et Bafoulos expliqua avec force détails, dans son langage imagé que les Socotoas étaient aussi appelés les hommes-tigres. Ils guettaient, de nuit, les étrangers, se jetaient sur eux et les dévoraient vivants.

– Brrr ! fit le Parisien, il ne ferait pas bon tomber chez ces individus-là... Espérons que nous les éviterons...

– Oh ! oui, répondit le nègre... Nous déjà passés... eux loin maintenant.

Quand vint la nuit, une belle nuit étoilée, splendide et douce, le moteur qui jusqu'alors avait marché merveilleusement, eut des ratés, et il fallut atterrir. L'appareil se posa dans une grande plaine à faible distance d'une rivière dont les eaux brillaient sous la clarté lunaire.

Bafoulos était tout étonné que l'on eût atterri. Il supposait sans doute que l'avion irait d'une

traite à l'extrémité de l'Afrique.

Quand on lui apprit que l'on était immobilisé par une panne, il ne comprit pas. Il fallut que Laval lui donnât une foule d'explications.

L'avarie était plus grave que l'on ne l'avait cru tout d'abord.

– Nous en avons pour quelque temps à demeurer ici, dit le Parisien.

Le nègre regardait de côté et d'autre d'un air effaré. Laval qui s'aperçut de son trouble lui dit, en lui frappant sur l'épaule ;

– Tu connais l'endroit où nous sommes en ce moment ?

– Oui, répondit Bafoulos... Ça c'est plaine Bamaka, et là-bas la forêt des panthères.

– Bah ! les panthères sont loin, elles ne viendront pas jusqu'ici.

– Oh ! ça pas certain...

Et à partir de ce moment, le nègre ne dit plus rien. Il écoutait, et on le surprenait parfois l'oreille collée contre le sol. Francis s'occupait de

la réparation. Laval l'éclairait avec la baladeuse du bord.

Bafoulos ne disait plus rien. On voyait qu'il n'était pas tranquille. Superstitieux comme tous les nègres, il craignait certaines régions...

– Dis donc, fit le Parisien, tu n'es pas gai, mon vieux Bafoulos... Qu'est-ce que tu as donc ? Est-ce que tu aurais peur, toi, un ancien poilu.

– Oh ! expliqua le nègre, moi pas peur là-bas à la guerre, mais ici... moi pas rassuré...

– Que peux-tu craindre ?

– On ne sait pas...

– Voyons, raisonne un peu... Nous ne sommes pas tombés au milieu d'une tribu de sauvages.

– Oh ! non, sauvages loin d'ici.

– Alors...

Bafoulos ne répondit pas.

– Il vous ficherait le trac, ma parole, dit le Parisien à M. Paturel.

– Oui, répondit le vieux savant, mais pour que ce brave garçon soit si effrayé, il faut vraiment

qu'il redoute un danger. Peut-être y a-t-il des choses qu'il ne veut pas nous avouer. Il a parlé tout à l'heure des hommes-tigres... est-ce qu'il n'en existerait pas dans ces parages ?

– Je ne crois pas.

– En tout cas, tenons-nous sur nos gardes.

Et ce disant, M. Paturel s'empara de son Winchester...

Bafoulos écoutait toujours. On eût dit qu'il entendait quelque chose dans le lointain. Il avait continuellement les yeux fixés sur le bois dont la masse sombre tranchait sur le sable lumineux de la plaine.

– Allons, lui dit Laval, ne sois pas inquiet... nous avons des fusils, et si nous étions attaqués, nous saurions nous défendre... Nous ne sommes pas manchots. D'ailleurs, toi aussi, tu sais te servir d'une arme à feu. Je me rappelle que là-bas, sur le front, tu n'étais jamais le dernier à monter sur le billard.

CXXIII

La « moussa »

Le nègre sourit, puis au bout d'un instant, dit au Parisien, en le prenant par le bras :

- Ici, ça plus dangereux que sur le front.
- Bah ! tu plaisantes.
- Non... Ti verras.
- Mais enfin que crains-tu ?
- Je crains la « moussa ».
- La moussa ?... Qu'est-ce que c'est que ça ⁷
- Une méchante, très méchante bête !...
- Comment est-elle faite ?
- Elle ressemble à un gros chat.
- C'est un tigre alors ?
- Non... une panthère.

– Eh bien, qu'elle se montre ta panthère, et tu vas voir comment nous allons la recevoir.

– Oh ! elle venir vite... si vite que toi auras pas le temps de tirer coup de fusil.

– Tout ça, ce sont des blagues...

Bafoulos se contenta de secouer la tête.

Au bout d'un instant, il demanda :

– Nous partir bientôt ?

– Oui, répondit Laval, quand le moteur aura été remis en état.

– Ah ! fit le noir.

Francis travaillait toujours. Beaucaire et Tavernier, assis dans la carlingue l'interrogeaient de temps à autre.

Soudain il y eut à faible distance, un miaulement prolongé.

– Voici la « moussa », murmura le noir tout tremblant. Je me doutais bien qu'elle viendrait.

Le Parisien s'était emparé de son fusil...

– Faites marcher le projecteur, dit-il à

Tavernier...

Le commandant obéit. Presque aussitôt une grande lueur se profila sur le sol, et à l'extrémité de cette lueur, on aperçut une bête jaunâtre.

Laval fit feu.

– Toi, l'as manquée, dit Bafoulos.

– Tu crois.

– Moi bien sûr... elle partie.

– Alors, nous tâcherons de ne pas la manquer quand elle reparaitra.

Quelques minutes s'écoulèrent.

– Si l'animal est blessé, fit M. Paturel, il va revenir...

– Ce n'est pas sûr. répondit Laval... Il se peut qu'il ait été quand même bien touché.

Bafoulos avait de nouveau collé son oreille contre le sol.

– Je l'entends, dit-il...

– Tu es fou, fit Laval.

– Non... moi pas fou... li revient...

On fit de nouveau marcher le projecteur. Le noir avait raison, la panthère avançait en rampant. On voyait son dos qui ondulait à ras de terre.

Laval et M. Paturel firent feu en même temps, et cette fois, ils eurent la chance d'atteindre la bête.

– Tu vois, dit le Parisien, à Bafoulos on l'a eue quand même ta « moussa »... Rassure-toi, va...

– Oh ! d'autres venir.

– Il n'y en a tout de même pas un régiment, mais voyons, toi qui es un garçon courageux, comment se fait-il que tu aies peur d'une panthère...

– Oh ! animal ensorcelé.

– Tu plaisantes ?

– Non... la « moussa » est envoyée dans le désert par le dieu Ramoko...

Laval éclata de rire.

– Mon pauvre Bafoulos, dit-il, je ne te croyais pas si naïf. Comment peux-tu croire que le dieu Ramoko, comme tu l'appelles, puisse commander

à une panthère de venir sauter sur les hommes...
La panthère est une bête sauvage qui n'obéit qu'à son instinct féroce...

– Non, la panthère est une bête ensorcelée.

– Si tu y tiens, je le veux bien. En attendant, celle-là ne sautera toujours pas sur toi, car elle est morte, bien morte, et nous allons t'offrir sa peau.

– Non... non... je ne veux pas... cela me porterait malheur.

Dans certaines régions de l'Afrique équatoriale, la panthère est, en effet, considérée comme un animal ensorcelé. On croit que c'est une méchante femme qui a été changée en bête, et qui exécute les ordres du dieu Ramoko, lequel habite au plus profond des bois.

Il commande à tous les animaux de la forêt : aux panthères, aux serpents, aux singes et aux éléphants. Il parle le langage des bêtes, et celles-ci conversent avec lui, le soir, au clair de lune.

Ces superstitions ridicules sont tellement ancrées dans l'esprit de certaines tribus nègres, qu'il est impossible de leur faire entendre raison.

On raconte que le dieu Ramoko, lorsqu'il lui en prend la fantaisie, part la nuit, avec ses bêtes et va dépeupler les villages. Pour apaiser sa colère, les nègres vont, à certaines époques de l'année, porter dans la forêt des pains de riz et des outres remplies de vin. Généralement, ces gâteaux et ce vin disparaissent, mais ce sont d'autres nègres, moins superstitieux qui les ont pris, et les noirs crédules croient que véritablement le dieu a accepté leur offrande.

Bafoulos appartenait à une tribu qui avait foi en ce dieu Ramoko, et croyait dur comme fer que celui-ci, pour se venger des hommes, envoyait, la nuit, des animaux pour les égorger.

Au matin, on trouva le corps de la panthère. C'était un animal énorme pour sa race. Bafoulos n'osa pas s'en approcher. Peut-être croyait-il que la bête allait se relever soudain et bondir sur lui...

Il se tenait prudemment à l'écart, et demandait à chaque instant, si l'on allait bientôt repartir. Repartir ! les aviateurs n'eussent certes pas demandé mieux, mais le moteur s'obstinait à ne point vouloir démarrer.

– Je n’y comprends rien, dit Francis...

Et le pauvre gosse s’évertuait à découvrir la panne. Le Parisien s’efforçait de l’aider bien qu’il ne s’y connût guère en mécanique. Beaucaire et Tavernier s’impatiaient. Quant à M. Paturel, suivant son habitude, il était allé rôder sur le bord de la rivière qui coulait près de là. Bientôt, on le perdit de vue.

CXXIV

Les crocodiles

– Tu vas voir, dit Beaucaire à Tavernier, que notre savant va encore nous attirer quelque désagrément.

– Tiens, c'est vrai, il est parti, fit le commandant. Décidément, il est incorrigible. Il faudrait l'attacher. Dès que l'on atterrit, il n'a rien de plus pressé que de s'en aller en exploration...

– Appelons-le...

– Bah ! attendons un peu, il va sans doute revenir bientôt.

Certes, M. Paturel eut bien voulu revenir, mais il se trouvait maintenant en bien fâcheuse posture. Curieux, comme toujours, il s'était aventuré derrière la ligne de roseaux qui

masquaient le fleuve, et s'était trouvé sur une grande plage de sable. Après avoir poursuivi inutilement des insectes minuscules qu'il eût voulu enfermer dans sa boîte de fer blanc, il s'était assis sur une masse grise qu'il prenait pour un quartier de roc.

– Horreur !... C'était un crocodile, un énorme crocodile qui s'était mis aussitôt à remuer.

Alors, le vieux savant avait reconnu son erreur, et déjà il s'enfuyait à toutes jambes, quand soudain, il tressaillit.

De tous côtés, autour de lui, les affreux hydrosauriens, s'avançaient menaçants, et il allait être cerné. Il était parti sans armes, et ne pouvait songer à se défendre. Il sauta par-dessus un crocodile, puis par-dessus un autre, mais il comprit que toute fuite était impossible.

Bientôt, il allait être saisi, dépecé. Par bonheur, un rocher, un vrai celui-là, se trouvait à proximité. Il eut la chance de l'atteindre, et s'y installa tant bien que mal. Autour de lui les crocodiles rampaient, menaçants.

M. Paturel vit bien qu'il était perdu s'il avait le malheur de descendre du roc sur lequel il s'était hissé à grand-peine. Il appela, mais sa voix se perdit au loin sur le fleuve qui roulait avec un bruit tumultueux...

Cependant Bafoulos, qui, comme tous les nègres avait l'ouïe très fine, avait entendu l'appel du vieux savant. Il écouta, se rapprocha, puis se dirigea vers le fleuve.

Quelques minutes après, il revenait en courant :

– Les crocodiles ! Les crocodiles ! s'écria-t-il, en faisant de grands gestes.

– Eh bien, fit Tavernier, ils ne vont pas arriver jusqu'ici, je suppose.

– Non... mais li vieux monsieur pas pouvoir revenir... Li entouré par vilaines bêtes.

Le commandant eut un haussement d'épaules, et dit à Beaucaire :

– Il fallait s'en douter. Voilà encore notre savant en danger. Il faut aller le délivrer... Viens, Laval, prends ton fusil.

– Je vais avec vous, dit Bafoulos...

– Tu n’as pas peur des crocodiles ? demanda le Parisien.

– Non, répondit le noir... moi sais les prendre...

– Tu n’as pas l’intention de les rapporter ici ?

– Non, ti vas voir...

Quand on fut arrivé au bord du fleuve, le nègre, au moyen de son couteau coupa une dizaine de branches de roseaux, dont il fit ensuite des petits bouts de bois effilés.

Laval et Tavernier le regardaient faire, sans comprendre. Ils arrivèrent sur la plage de sable, et là, aperçurent M. Paturel, assis sur son rocher.

– Au secours ! au secours ! clama le vieux savant.

Laval et le commandant firent feu et tuèrent chacun un crocodile, mais leurs autres balles glissèrent sur la carapace des hideux reptiles.

Bafoulos s’était mis à genoux, et avançait tenant un petit bâton pointu à la main. Dès qu’un

crocodile ouvrait la gueule, il lui introduisait le bâton dans le gosier et le crocodile ne pouvait plus refermer ses terribles mâchoires.

Laval et le commandant le regardaient faire, émerveillés. Bafoulos rendit ainsi inoffensifs une douzaine d'hydrosauriens, puis leur ouvrit le ventre avec son couteau...

M. Paturel était délivré. Il descendit de son perchoir, et félicita le brave nègre.

– Mon ami, lui dit-il, j'avais souvent entendu parler de la façon dont tu t'y es pris pour rendre les crocodiles inoffensifs, mais je supposais que c'était une invention de quelque explorateur facétieux... Je vois maintenant que ce système est très pratique, seulement, il faut un certain courage pour s'approcher ainsi d'un crocodile, et lui introduire un bâton dans la gueule. Si l'on manque son coup, on se fait couper le bras.

– Oh ! pas danger, répondit Bafoulos... moi souvent chasser crocodiles avec père à moi... Tuer beaucoup pour vendre la peau...

Comme d'autres reptiles commençaient à

sortir de l'eau, Tavernier entraîna ses amis, en disant :

– Allons... il est inutile de nous exposer davantage.

Tous le suivirent et regagnèrent l'aéro. Francis réparait toujours. Il avait enfin trouvé d'où provenait la panne.

– Dans une heure, dit-il, nous pourrons repartir.

Tout à coup, Bafoulos qui regardait de tous côtés, dit à son ami Laval :

– Oh ! ça, mauvais.

– Quoi donc ? demanda le Parisien.

– Toi regarde.

Et de son bras tendu, il montrait des points noirs qui s'égrenaient au loin sur le sable.

– Eh bien, interrogea Laval.

– Toi vois pas ?

– Si... je vois des taches là-bas... Sont-ce des animaux ?

- Non, ça des hommes... Ils viennent ici.
- Eh bien, nous les attendrons... ils ne nous mangeront pas sans doute.
- Eux nous attaquer sûrement...
- Qu'en sais-tu ?
- Je suis sûr... eux Cataminos.
- Cataminos ? Quéqu'c'est que ça ?
- Mauvais nègres, eux ennemis des blancs...
- Comment, à cette distance, peux-tu reconnaître que ce sont des Cataminos ?
- Eux toujours poursuivre les blancs.

CXXV

Les serpents noirs

Qu'étaient donc ces Cataminos qui semblaient tant effrayer Bafoulos ?

C'étaient des noirs appartenant à une peuplade des plus féroces qui obéissait uniquement à des sorciers. Or, on sait quelle influence les sorciers exercent sur les nègres dans certaines régions de l'Afrique. Ils sont plus puissants que les chefs de tribu, et on leur obéit comme s'ils étaient des dieux.

Les Cataminos ont voué une haine féroce aux blancs, et les attaquent avec fureur partout où ils les rencontrent. Ils martyrisent les prisonniers, puis les mettent à mort et les mangent.

Ce sont, on le voit, des ennemis dangereux, et Bafoulos avait raison, quand il mettait les

aviateurs en garde contre les Cataminos. Ceux-ci avançaient rapidement. On les distinguait très bien maintenant, et bientôt, on entendit leurs cris.

Bafoulos était très inquiet.

– Nous pas pouvoir résister, dit-il... eux trop nombreux...

– Tranquillise-toi, répondit le Parisien... ils ne nous auront pas... Entends le moteur qui ronfle... Dans quelques minutes nous allons reprendre la route des airs.

Et Laval disait vrai. Bientôt l'avion s'envolait.

Bafoulos poussait des cris de joie :

– Eux peuvent venir, dit-il...

Et de la carlingue, il faisait des pieds de nez aux noirs qui arrivaient en courant. Bientôt, on les perdit de vue.

M. Paturel, qui ne manquait jamais une occasion de pérorer, se livra à une longue dissertation sur les crocodiles qu'il avait étudiés spécialement. Bafoulos l'écoutait, bouche bée, admirant l'érudition du bonhomme.

Tout allait bien à bord, trop bien même, car le moteur ne tarda pas à faire encore des siennes, et il fallut atterrir de nouveau dans une région plantée de grands arbres et sillonnée par un large cours d'eau.

Bafoulos consulté déclara ignorer cette région :

– Moi jamais venu par ici, dit-il...

L'avion se posa sur le sol à quelques mètres des arbres. C'étaient des palétuviers... M. Paturel allait encore une fois partir en exploration, quand Beaucaire lui dit :

– Monsieur, restez ici... nous ne pouvons perdre notre temps à vous chercher... D'ailleurs, nous allons bientôt repartir.

– Oh ! répondit le vieux savant, un peu vexé, je ne m'éloignerai pas... Vous me permettrez bien, je suppose, de m'asseoir à l'ombre de ces arbres.

– Oui, j'y consens, fit Beaucaire en riant.

M. Paturel s'assit donc au pied d'un palétuvier, et bientôt, terrassé par la chaleur, il ne

tardait pas à s'endormir.

– Quelle heureuse nature, dit Tavernier. Jamais il ne s'émeut, et semble trouver tout naturel les dangers qui le surprennent.

La réparation était presque terminée, et l'on allait se remettre en route, quand soudain, on entendit un cri rauque. Ce cri, c'était M. Paturel qui l'avait poussé. Il s'était dressé subitement, et se débattait avec énergie contre un long serpent noir qui s'était enroulé autour de lui. Laval, au moyen d'un couteau, parvint à trancher la tête du reptile, et celui-ci, déroulant ses anneaux, tomba sur le sol...

M. Paturel se tâtait de tous côtés :

– Pourvu qu'il ne m'ait pas piqué, dit-il... C'est un serpent venimeux... le *niger anguis*... Non... je ne crois pas qu'il m'ait piqué... il n'en a pas eu le temps... Oh ! la vilaine bête !... J'ai été réveillé par une brusque secousse... Ce serpent était là-haut dans le palétuvier, et s'est brusquement laissé tomber sur moi. C'est toujours ainsi qu'il procède... Il guette sa proie et fond dessus à l'improviste... Tenez, voyez dans

ces arbres, on en aperçoit d'autres...

À ce moment, une pirogue dans laquelle se trouvaient une dizaine de nègres, remontait le fleuve, en longeant la rive. Soudain, on la vit chavirer. Voici ce qui s'était produit. Deux serpents noirs s'étaient laissé tomber dans la pirogue et les nègres effrayés s'étaient jetés à l'eau. Ils nageaient maintenant vers l'autre rive, et telle était leur frayeur qu'ils n'avaient pas aperçu les aviateurs.

– Vous voyez, dit M. Paturel, ce qui m'est arrivé arrive à ces nègres, et il faut croire qu'ils ont une peur bleue des serpents noirs puisqu'ils préfèrent se jeter à l'eau plutôt que d'essayer de tuer ces affreux reptiles. Je ne suis pas fâché tout de même d'avoir vu ces serpents, car cela me permettra de rectifier certaines erreurs des naturalistes. Ils ont affirmé que les serpents noirs n'attaquaient jamais l'homme... nous venons d'avoir la preuve du contraire.

– Quel pays ! murmura le Parisien... on ne peut pas atterrir sans rencontrer des bêtes malfaisantes... Est-ce qu'il en sera ainsi jusqu'à la

fin de notre voyage...

– Les régions que nous avons encore à traverser, répondit M Paturel, sont peuplées de fauves et de reptiles... Les crocodiles pullulent sur les fleuves, les forêts sont remplies de panthères, d'hyènes, de serpents...

– Alors, nous tâcherons d'atterrir le moins possible.

– Nous rencontrer aussi mauvais noirs, dit Bafoulos...

– Ça promet, comme je vois, fit Laval... Enfin, espérons que nous nous en tirerons quand même... mais il faudra ouvrir l'œil... Heureusement qu'il fait beau... Si nous avons des orages et des tornades, ce serait le comble... mais il faut croire que cela ne nous arrivera pas...

– Je serais désolé de vous alarmer, dit M. Paturel, mais il est possible qu'avant peu nous ayons un orage terrible.

– À quoi voyez-vous cela ?

– Au baromètre, mon ami.

– Bah ! les baromètres se trompent

quelquefois.

– Non... ils prédisent le temps avec certitude. Voyez le nôtre, il descend lentement. Ce matin, il était au beau fixe, voici maintenant qu'il touche presque au variable. S'il baisse encore, nous n'aurons plus qu'à gagner les régions supérieures.

– M. Beaucaire y parviendra facilement. Le tout est de ne pas se laisser surprendre. Il ne manquerait plus que nous ayons un coup de simoun comme celui qui nous est arrivé dans l'Amérique du Sud... Bon Dieu ! quelle secousse ! J'en tremble encore en y pensant.

– Oh ! ça terrible, le simoun, murmura Bafoulos. Moi sais ce que c'est... Un jour dans Sahara nous avons été roulés comme des feuilles, et enterrés sous le sable...

– Nous ne risquons pas, dit Laval, d'être enterrés sous le sable, car nous nous élèverons autant que nous pourrons, mais nous pourrions bien capoter.

– Quoi c'est ça, capoter ? demanda le nègre.

– Cela veut dire chavirer, se retourner sens dessus dessous.

Bafoulos fit une affreuse grimace.

– Ça pas rigolo, dit-il.

– J'te crois, répondit Laval... mais espérons que nous ne capoterons pas.

CXXVI

Danger évité

On survolait maintenant un désert aride. Il faisait une chaleur étouffante. On voyait au loin planer les vautours en quête de quelque proie.

– Ça sent l’orage, dit le Parisien.

– Oui, murmura M. Paturel.

– Est-ce que le baromètre baisse toujours ?

– De plus en plus, et le thermomètre monte, ce qui est toujours mauvais signe.

– Cependant le ciel est pur.

– Il peut se couvrir en quelques instants.

– Nous verrons venir le grain.

– Oh ! il arrivera vite, s’il arrive. Il faudra se tenir sur ses gardes.

– M. Beaucaire est prévenu ?

– Oui, répondit le commandant... D'ailleurs voyez, il s'élève de plus en plus.

En effet, l'avion gagnait de la hauteur...

– C'est curieux, remarqua Laval, dans ces hautes régions, nous devrions trouver un peu de fraîcheur, et on étouffe.

L'avion montait toujours. Enfin, un petit air frais se fit sentir.

– Ah ! à la bonne heure, s'écria le Parisien... on commence à se trouver mieux.

Cependant Beaucaire, au lieu de continuer à monter, redescendait insensiblement.

– Tiens, qu'y a-t-il ? demanda Laval...

Tavernier paraissait inquiet. Quant à Francis, il écoutait depuis quelque temps le bruit du moteur.

La descente s'accroissait, devenait de plus en plus rapide.

– Malheur ! murmura le Parisien. C'est toujours ainsi. Chaque fois que nous aurions

besoin de monter, il faut descendre. Décidément, notre moteur n'en veut plus... Il est épuisé... Pourvu qu'il tienne jusqu'à la fin de notre voyage.

– Pour tenir, il tiendra, répondit Francis, mais il aurait besoin d'une sérieuse révision...

– Et cela demanderait combien de temps ?

– Deux jours au moins.

– Il vaudrait mieux se décider tout de suite, que de s'exposer à une catastrophe.

– Je vais consulter M. Beaucaire.

L'aéro n'était plus maintenant qu'à cinq cents mètres du sol... Le ciel s'était couvert brusquement.

De gros nuages cuivrés qui prenaient d'instant en instant une teinte plus foncée couraient avec rapidité !...

– Nous n'éviterons plus l'orage, dit M. Paturel.

– Vous croyez ? fit Laval.

Le vieux savant ne répondit pas... Quelques

minutes après, l'avion se posait sur le sable, un sable brûlant comme un brasier. Francis se mit aussitôt au travail. Quant aux aviateurs, ils demeurèrent dans la carlingue.

Cependant, comme l'orage n'éclatait pas, et que le ciel semblait se dégager, M. Paturel mit pied à terre. Le Parisien l'imita et Bafoulos fit comme eux.

– Dieu ! quelle chaleur, s'écria Laval... Il y a au moins quarante degrés.

– Et dix de plus, répondit M. Paturel.

– Cinquante degrés !... Ça peut compter...

Et ce disant, le Parisien ôta sa veste de toile. M. Paturel allait et venait autour de l'avion. Parfois, il s'arrêtait, regardait le ciel, puis reprenait sa marche... Enfin, il remonta dans l'aéro, consulta de nouveau le baromètre, et déclara :

– Nous allons peut-être éviter l'orage.

– Vous croyez ? demanda le Parisien.

– Oui, c'est possible...

Mais Bafoulos n'était pas de cet avis.

– Ça mauvais, dit-il, en désignant un nuage rouge immobile dans le ciel. Quand toi voir ce nuage, ça pas bon...

– Allons, fit Laval en riant, ne nous porte pas la guigne.

Le nègre n'insista pas, mais on voyait bien qu'il était inquiet.

Jusqu'alors la brise ne s'était pas levée, mais brusquement un petit vent frais courut à ras de terre.

Bafoulos se mit à gambader, en répétant :

– Plus de danger !... orage pas venir... li passé plus loin.

Il avait raison. Bientôt le ciel reprit sa limpidité, mais la fraîcheur persista.

– Nous pouvons dire que nous avons de la veine, fit le Parisien... Je vous avouerai que j'avais un sérieux trac, car je me rappelle le coup qui nous est arrivé, et je ne tiens pas à rouler de nouveau sur le sable, comme une feuille chassée par le vent... Mais c'est pas tout ça... Est-ce que

tu fais ta grande réparation, Francis ?

– Il le faut bien.

– Alors, nous sommes ici pour un bout de temps ?

– Oui... deux jours au moins.

Le Parisien fit une affreuse grimace.

– Ça va être gai, dit-il... Heureusement que par ici nous ne rencontrerons pas de serpents.

– Oh ! pas certain, répondit Bafoulos.

– Je croyais que ces vilaines bêtes-là ne vivaient que dans les bois.

– Elles viennent aussi dans la plaine... D'ailleurs, il y a un bois pas très loin d'ici.

– C'est vrai, alors, il faudra se tenir sur le qui-vive... Pourvu qu'il ne nous tombe pas des sauvages sur le dos, nous serions frais...

Un peu avant la nuit, Bafoulos qui ne cessait d'inspecter l'horizon, s'écria tout à coup ;

– Je viens de voir un homme.

– Où cela ? demanda Laval.

- Là-bas... près petit bois... regarde.
- Je ne vois rien...
- Li se tient devant un arbre.
- Ah ! en effet... il me semble bien apercevoir quelque chose, mais est-ce un homme ?
- Oui... ça certain...

L'inquiétude s'empara de nouveau des aviateurs. La nuit allait venir, et qui sait si, à quelques centaines de mètres, des sauvages ne les guettaient pas, attendant pour les attaquer que l'obscurité fût venue.

L'homme avait disparu.

- Li parti prévenir camarades, dit Bafoulos.
- Eh bien, répliqua Laval, on les recevra les camarades, s'ils s'avisent de venir nous rendre visite... On leur enverra quelques pruneaux, et je te garantis qu'ils n'insisteront pas...

Tavernier régla les heures de quart. On tira au sort. Ce fut le Parisien qui fut désigné pour monter la première garde. Il s'installa dans la carlingue, son fusil à la main, et ses compagnons

se couchèrent.

Le temps était clair... La lune qui venait de se lever cheminait lentement dans le ciel. Laval, l'oreille au guet, demeurait immobile.

Il y avait environ une demi-heure qu'il avait pris sa faction, quand il entendit un cri bizarre.

– Tiens, qu'est-ce que cela, murmura-t-il.

Le cri s'éleva de nouveau. Il semblait s'être rapproché...

CXXVII

Le sorcier blanc

Laval se demandait s'il devait réveiller ses compagnons. Il attendit encore ; le calme s'était rétabli... « Bah ! pensa-t-il, à quoi bon s'alarmer, c'est sans doute quelque animal qui a poussé ce cri. »

Et il s'accouda sur le rebord de la carlingue.

Tout à coup il lui sembla distinguer dans la demi-obscurité des ombres qui rôdaient. À un moment, il entendit même des chuchotements. Alors, il alerta ses compagnons. Ceux-ci écoutèrent à leur tour, mais n'entendirent rien. Les ombres qu'avait aperçues le Parisien avaient disparu. Toute la nuit, les aviateurs furent sur le qui-vive... Quand parut le jour, ils regardèrent anxieusement autour d'eux, et aperçurent, à

l'orée du bois, des nègres qui leur faisaient des signes.

– Qu'est-ce qu'ils veulent, ceux-là ? dit Laval. Est-ce qu'ils croient que nous allons être assez naïfs pour aller leur serrer la main. Ils cherchent probablement à nous attirer dans quelque piège, mais cela ne prend pas...

– À quelle tribu appartiennent ces noirs ? demanda Tavernier à Bafoulos.

– Moi pas savoir, répondit le nègre.

– Crois-tu qu'ils soient sauvages ?

– Je pourrais pas dire...

– En tout cas, surveillons-les, et s'ils s'approchent trop près, nous verrons.

Les nègres demeuraient toujours au même endroit. On voyait qu'ils étaient effrayés par l'avion et n'osaient s'en approcher.

– Parbleu ! dit le Parisien, ils nous prennent pour des hommes venus du ciel sur les ailes d'un ciseau géant.

– Tant mieux, fit Tavernier, comme cela, ils

nous laisseront en paix.

– Oh ! c'est pas sûr... voilà qu'ils avancent. Tiens, il y a un blanc parmi eux... Est-ce que ce serait un prisonnier ?

En effet, on apercevait dans le groupe formé par les noirs un homme blanc vêtu d'un costume de flanelle et coiffé d'un casque colonial.

Il s'avança vers l'avion, et, quand il n'en fut plus qu'à quelques pas, salua militairement, et dit aux aviateurs :

– Soyez les bienvenus, messieurs... Je ne m'attendais pas à votre visite. Vous êtes sans doute les courageux aviateurs qui ont entrepris le tour du monde ?

– Oui, répondit Beaucaire.

– Permettez-moi de me présenter : Jacques Barloni, administrateur colonial.

À leur tour, les aviateurs déclinerent leurs noms.

– Est-ce à dessein, demanda l'administrateur que vous avez fait escale ici ?

– Non, répondit Beaucaire, c'est malgré nous... Nous avons été arrêtés par une panne, et je crains de ne pouvoir repartir avant demain.

– Cette panne est malheureuse pour vous, mais fort heureuse pour moi puisqu'elle me procure l'occasion de serrer la main à des compatriotes... et je serai très honoré si vous voulez bien accepter à déjeuner dans ma modeste demeure...

– Nous acceptons volontiers, répondit Beaucaire, mais croyez-vous que notre avion soit en sûreté ici ?

– Oui, certes... nos nègres sont des garçons civilisés... de braves garçons qui n'ont pas pour un liard de méchanceté. On connaît mal les noirs. Ils sont très intelligents, et aussi très affectueux, mais il faut savoir les comprendre. Ils ont horreur de l'injustice, et la plupart des révoltes qui s'élèvent dans la brousse viennent de ce qu'un acte injuste a été commis à leur égard. Voilà deux ans que je vis parmi ceux que vous voyez autour de moi, et ils me sont dévoués comme de vrais amis. Ils ont compris que je n'étais pas venu chez eux pour les molester, mais pour leur apprendre à

travailler et à faire fructifier un sol inculte...
Quand je suis arrivé ici, la culture était nulle.
Maintenant de tous côtés vous pourrez voir des
champs de canne à sucre, des plants de
caoutchoutiers, des caféiers, et des rizières. Ce
petit territoire qui ne produisait rien, est
aujourd'hui des plus fertiles et rapporte de jolies
sommes...

– C'est merveilleux ce que vous avez fait là,
dit Beaucaire.

– Non, c'est naturel, mais il a fallu beaucoup
de patience pour arriver à ce résultat, car au
début, les noirs se méfiaient de moi, et leurs
sorciers leurs montaient la tête.

– Oh ! ces sorciers, c'est la plaie de l'Afrique.

– Oui, car le nègre est superstitieux. Il a été
habitué, dès son enfance, à respecter les sorciers
et à croire tout ce qu'ils disaient.

– Mais comment êtes-vous parvenu à leur
démontrer que les sorciers ne sont que des
imposteurs ?

– En me faisant sorcier moi-même.

– Comment cela ?

– C'est bien simple...

L'administrateur colonial baissa le ton, et reprit :

– Je suis parvenu à prouver à ces nègres que ce que je disais se réalisait toujours, tandis que ce que prophétisaient les sorciers n'arrivait jamais. Peu à peu. la confiance est venue, et aujourd'hui c'est moi le grand sorcier de la tribu.

CXXVIII

Un déjeuner copieux

Les noirs rôdaient autour de l'avion, mais n'osaient s'en approcher.

– N'ayez pas peur, mes amis, leur dit l'administrateur colonial.

Et il leur expliqua comme se fait le fonctionnement de l'appareil. Bafoulos comprenant qu'il n'avait rien à redouter de ces noirs, était descendu de l'avion, et s'était mêlé à eux.

Les aviateurs laissèrent l'aéro à la garde de Laval, de Francis et de Bafoulos et suivirent l'administrateur. Celui-ci habitait derrière le bois, une case en pisé d'assez belle apparence, mais qui, bien entendu, manquait un peu de confort. Elle se composait d'un rez-de-chaussée de quatre

pièces. Dans l'une était le bureau de l'administrateur. Une autre servait de salle à manger, l'autre de chambre à coucher et la quatrième de magasin à vivres.

Un petit jardinet assez bien entretenu se trouvait devant la case.

En un instant, les nègres eurent dressé une table dans la salle à manger, et les aviateurs furent émerveillés. Sur cette table, figuraient des mets européens, des bouteilles de vin blanc et rouge.

– Mais, demanda Beaucaire, comment pouvez-vous, si loin de tout centre habité, vous procurer toutes ces bonnes choses ?

– Oh ! répondit l'administrateur, je les apporte avec moi.

– Mais cela ne doit pas être facile ?

– Bah ! avec des porteurs on arrive à tout.

– Mais vous devez mettre longtemps pour venir jusqu'ici ?

– Trois mois... Il faut voyager à travers la brousse, remonter les fleuves en pirogue,

traverser des marécages. Ah ! je vous assure que le voyage n'a rien d'agréable. On risque d'être attaqué par les fauves ou par les sauvages...

– Mais ici, c'est calme, il n'y a pas de sauvages ?

– Détrompez-vous... à dix kilomètres de ce territoire, il existe une tribu des plus féroces contre laquelle nous sommes à tout instant obligés de nous défendre. Heureusement que mes miliciens sont des garçons courageux...

– Vos miliciens ?

– Oui, j'ai ici une garde qui se compose de cinquante Sénégalais. Ce sont des braves, la plupart d'entre eux ont fait la guerre en France, c'est vous dire qu'ils savent se servir d'un fusil.

– Et vos autres nègres ?

– Ceux-là ne se battent jamais, ce sont uniquement des agriculteurs.

– Je vois que tout est merveilleusement organisé dans votre tribu.

– Oui, et il faut cela. Ah ! on ne se doute pas, là-bas, en France, du mal que nous avons ici.

Quand nous arrivons à notre poste tout est à faire. Il faut recruter du personnel pour défricher, car c'est un véritable fouillis de verdure et de plantes parasites dans ces régions. Une fois le défrichement accompli, il faut cultiver, et dresser les noirs à semer et à planter. Heureusement qu'ils comprennent vite, et qu'ils sont pleins de bonne volonté.

– Il doit bien, comme partout, y avoir des paresseux ?

– Non, car chacun travaille pour soi en même temps qu'il travaille pour la métropole. Celui qui refuse de travailler ne mange pas...

– Oui, je comprends... Mais, au début, vous devez bien avoir à lutter contre quelques récalcitrants.

– Certes, mais ils finissent vite par faire comme les autres...

– Vous avez des lois ?

– Mais oui... et un code... Le vol est sévèrement puni, quant au crime il comporte toujours la peine de mort.

– Et vous avez des assassins parmi vos noirs ?

– Très peu. mais il arrive que pour des questions d'intérêt, ils en viennent aux mains... Celui qui a tué un camarade est aussitôt fusillé...

– Par les noirs de la tribu ?

– Non, par mes miliciens... vous ne les avez pas encore vus, car ils sont en reconnaissance à quelques lieues d'ici, mais ils vont bientôt revenir... Ah ! ce sont de rudes hommes et de dévoués serviteurs.

Le déjeuner se poursuivait. Les plats se succédaient. Après les hors-d'œuvre, on servit un superbe quartier d'agneau rôti, puis un poulet et des légumes...

– Vous avez un merveilleux cuisinier, dit M. Paturel.

– Oui... il a été chef dans un grand restaurant de Paris.

– Est-ce possible ?

– C'est la vérité. Il s'appelle Magondo. Il gagnait bien sa vie en France, mais souffrait d'être éloigné de son pays et il y est revenu. Je

l'ai rencontré à Brazzaville et emmené avec moi.
C'est plutôt un ami qu'un domestique.

Les aviateurs étaient ravis.

Tout à coup, l'administrateur dit à Beaucaire :

– Il me semble que nous oublions un peu vos compagnons qui sont restés pour garder l'aéroplane... Je vais leur faire porter à déjeuner.

– Ils en seront ravis, les pauvres garçons, car, depuis que nous avons quitté le territoire français, ils n'ont pas eu souvent l'occasion de faire un bon repas. Notre nourriture, à bord, consiste en conserves... Quelquefois nous tirons un peu de gibier, mais c'est rare...

– Ah ! ce que vous avez entrepris est merveilleux... J'ai été avisé de votre départ par quelques journaux que j'ai pu me procurer... mais n'aviez-vous pas des concurrents ? Des Anglais, je crois ?

– Oui, mais ils sont maintenant hors de course.

– Ah !... un accident.

– Un accident sans gravité, heureusement, mais il leur est impossible de continuer leur voyage, car l'avion qu'ils montaient a été détruit.

CXXIX

En expédition

L'administrateur colonial fit servir le café sous la véranda attenante à sa case, et offrit aux aviateurs d'excellents cigares...

– Cela semble bon, dit M. Paturel, de profiter un peu de la vie, car tout n'est pas rose dans le métier d'aviateur.

– Ni dans celui d'administrateur non plus, répondit M. Barloni. En ce moment, vous nous voyez bien tranquilles, mais il se peut que dans une heure d'ici, je sois obligé de partir en expédition avec ma milice pour châtier quelque tribu pillarde.

– Vous êtes le seul blanc dans ces parages ?

– Non... il y en a un autre, un missionnaire protestant qui se trouve à deux lieues d'ici... un

brave homme avec lequel je vais faire parfois quelques parties de cartes. Il m'aide beaucoup dans ma tâche, car il a beaucoup d'influence sur les nègres...

– Comme je vois, les distractions sont rares.

– Pas tant que vous croyez. Nous avons la chasse et la pêche.

– Il y a du gibier par ici ?

– Oui, du gros gibier... des panthères principalement et des éléphants... Quant à la pêche, elle est souvent un danger car le fleuve est peuplé de crocodiles. Il y en a même qui viennent la nuit, rôder autour de ma case...

– Le fleuve est donc près d'ici ?

– Oui, à deux cents mètres à peine, derrière ce petit vallonement que vous apercevez sur la droite.

Il y eut soudain une rumeur parmi les nègres massés près de la case.

– Ah ! fit l'administrateur, voici mes miliciens qui reviennent.

Bientôt une quarantaine d'hommes à moitié nus, coiffés d'un fez rouge, fusil sur l'épaule, firent leur apparition.

– Hein ? ils ont belle allure mes soldats, dit M. Barloni.

– En effet, répondit Tavernier...

Un des miliciens s'était avancé. C'était un sergent. Il salua militairement l'administrateur, et lui dit :

– Chef, le père Samary a disparu... On croit qu'il a été enlevé par les Mougos...

L'administrateur s'était levé brusquement.

– Et depuis quand a-t-il disparu ? demanda-t-il.

– Depuis hier soir...

– Qui te fait supposer que ce sont les Mougos qui l'ont enlevé ?

– On les a vus rôder autour de l'habitation du père Samary. Nous sommes aussitôt venus vous prévenir...

– Et vous avez bien fait.

– Vous voyez, fit M. Barloni en se tournant vers les aviateurs, on ne demeure pas longtemps tranquille ici. Tant que je n’aurai pas réduit ces Mougos. je ne pourrai vivre en paix. Je me doutais bien qu’ils mijotaient quelque chose... Mais il faut se hâter, car ils sont capables de mettre à mort ce pauvre père Samary...

– Nous pouvons, dit Beaucaire, vous servir d’éclaireurs...

– Votre avion est-il en état de reprendre son vol ?

– Non... pas encore.

– Alors... il ne peut nous être utile, car il faut que nous partions immédiatement. Cependant, si vous le voulez bien, vous pourriez, aussitôt que vous serez en état de voler, me rendre un grand service. Je vais partir avec mes miliciens, mais je n’arriverai pas avant la nuit aux abords du camp des Mougos... Je serai obligé de lutter avec eux, et ils sont nombreux, les misérables. Si vous pouviez tout à coup arriver avec votre avion, ils seraient terrorisés, car ils sont très superstitieux, et cela pourrait nous avantager.

– S’il ne faut que cela, répondit Beaucaire, nous sommes tout disposés à vous rendre ce service, mais il faudrait que nous sachions exactement où se trouvent les Mougos.

– Je vais vous renseigner. À environ un kilomètre d’ici, sur la gauche, il y a un bois que l’on appelle le bois des Serpents... ensuite c’est la plaine... Il n’y a qu’à suivre tout droit jusqu’à un monticule de sable qui s’élève près d’un ravin. Derrière ce ravin, à deux cents mètres environ se trouve le campement des Mongos. Vous ne pouvez pas vous tromper. D’ailleurs, je vais vous faire un petit plan, en vous indiquant bien l’orientation.

M. Berloni rentra dans sa case, et en sortit bientôt, tenant à la main une feuille de papier qu’il tendit à Beaucaire, en disant :

– Voici...

Beucaire consulta le plan, et dit, au bout d’un instant.

– Comptez sur nous. Dès que nous pourrons reprendre notre vol, nous irons vous porter

secours.

L'administrateur remercia, serra les mains des aviateurs, et après s'être coiffé de son casque colonial, et s'être armé de son revolver, il alla rejoindre les miliciens.

Bientôt, il partait avec eux...

– Espérons, dit M. Paturel, que ce brave garçon triomphera de ces vilains Mougos... C'est égal, j'aime encore mieux être à ma place qu'à la sienne. On ne doit jamais vivre tranquille dans ces pays-là... Si l'on n'est pas attaqué par les panthères ou les serpents, il faut se défendre contre les tribus sauvages.

– Regagnons notre aéro, dit Beaucaire... Peut-être sera-t-il remis en état plus tôt que nous ne le pensions.

Quelques minutes après, ils étaient devant leur appareil.

– Vrai, s'écria le Parisien, je ne m'attendais pas à faire un aussi bon déjeuner... des hors-d'œuvre, de l'agneau, du poulet, des patates et du café... c'est une vraie noce... Ah ! ça semble bon

tout de même de manger autre chose que des conserves. Francis, Bafoulos et moi, nous nous léchons encore les doigts... Est-ce qu'on nous servira aussi à dîner ?

– Malheureusement non, répondit le commandant, car celui qui nous a si bien traités vient de partir en expédition.

– Contre des sauvages ?

– Oui...

– Mais je pense qu'il a du monde avec lui...

– Certes, mais il paraît que la tribu qu'il va attaquer est fort nombreuse.

CXXX

Panne malencontreuse

M. Paturel que les aventures avaient rendu prudent ne se montrait guère enthousiasmé, à l'idée de l'expédition que l'on allait entreprendre pour venir en aide à l'administrateur colonial. Il redoutait une panne malencontreuse... Qu'arriverait-il si l'avion tombait au milieu de ces Mougos que l'on disait si féroces ?

Francis se hâtait. L'avion serait bientôt en état de reprendre son vol.

Quant à Laval, sans souci comme toujours, il ne cessait de plaisanter :

– Nous allons montrer aux Mougos, dit-il, ce que c'est qu'un aéro !... Vous parlez qu'ils vont faire une tête quand ils nous apercevront... Ils sont capables de nous prendre pour des dieux et

de venir nous adorer.

– S'ils ne cherchent pas à nous massacrer, répondit M. Paturel.

– Nous massacrer ? Non... ils se sont levés trop tard pour cela... Nous allons leur coller une purge, et une bonne... Dommage que nous n'ayons pas à bord quelques bombes explosives... c'est ça qui ferait du dégât...

– Les bombes explosives sont des engins dont on ne devrait jamais se servir.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que ce sont des moyens barbares...

– Ah ! par exemple ! Alors, pendant la guerre, on aurait dû se laisser bombarder sans répondre.

– Pendant la guerre, ce n'était pas la même chose... nous avions affaire à des adversaires qui étaient aussi bien armés que nous... Les chances étaient égales, mais employer les bombes explosives contre des nègres qui n'ont pour se défendre que des arcs et des javelots, ce n'est pas généreux.

– Et quand ils vous empoignent et vous

mettent à la broche, croyez-vous que c'est généreux ?... Non, mais, vous me faites rire... Ah ! vous êtes devenu joliment pacifique, monsieur Paturel...

Le vieux savant n'insista pas.

On croyait à chaque instant que l'aéro pourrait repartir, mais il était plus récalcitrant que jamais... Il se mettait à bourdonner, s'emballait, puis crachotait et s'arrêtait.

– Décidément, dit le Parisien, nous sommes ici pour quelque temps encore.

Beucaire s'énervait.

Enfin, un nouvel essai réussit pleinement, et l'on put songer au départ.

– Attention, fit M. Paturel, il faudrait s'assurer que le moteur donne bien. Voyez-vous que nous allons tomber au milieu des sauvages...

– Ne nous portez pas la guigne, monsieur Paturel, s'écria Laval...

Tout était prêt. Beaucaire prit place sur sa sellette, et bientôt l'avion s'envolait. Il parcourut très vite la faible distance qui la séparait du

campement des Mougos. Il volait très bas, de sorte qu'il ne tarda pas à apercevoir la colonne de miliciens que conduisait l'administrateur. Dès lors, il se tint constamment au-dessus des nègres. Il décrivait de grandes courbes, puis revenait à son point de départ.

Quand il survola le ravin qui précédait l'endroit où se trouvaient les Mougos, il se rapprocha encore du sol.

Déjà il avait été aperçu, et l'on voyait des noirs qui couraient affolés, en agitant les bras.

– Ils ont la frousse, dit Laval, ça va bien... Nous allons en profiter...

Tavernier réfléchissait.

– Écoutez, dit-il à M. Paturel et au Parisien, ce serait le moment de tenter un coup d'audace. Ces nègres sont terrorisés par l'arrivée de notre avion, ils nous prennent pour des démons ou des dieux, pourquoi ne nous poserions-nous pas au milieu de leur camp ?

– Oh ! fit M. Paturel, vous croyez... c'est là une tentative bien risquée...

– Si nous voyons que les choses tournent mal, nous prendrons aussitôt notre vol.

– Bah ! qu'est-ce qu'on risque, dit le Parisien... Ils n'oseront pas nous attaquer tout de suite, et s'ils s'y décident nous leur servirons un joli petit feu de salve, avant de nous envoler...

– Il faudrait que je consulte Beaucaire, murmura Tavernier...

Ce n'était pas chose facile, car le moteur faisait un bruit infernal. Enfin, le commandant parvint à se faire entendre.

Beucaire se mit aussitôt en descente, et atterrit au beau milieu du camp des Mougos. C'était là un acte d'audace peut-être un peu risqué.

M. Paturel ne cessait de murmurer :

– Quelle imprudence, commandant... quelle imprudence !...

Quand l'avion s'était posé sur le sol, les nègres avaient fui.

– Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda le vieux savant.

– Nous allons attendre l’arrivée des miliciens et de l’administrateur.

– Et ensuite ?

– Ensuite, nous verrons...

– Nous ferions peut-être bien de prendre nos fusils... Voyez, les nègres ont l’air de se raviser... Apercevez-vous ces têtes qui se montrent là-bas, derrière les cases.

– Laissons-les venir, nous verrons.

– Mais la nuit va venir.

– Pas avant une heure d’ici...

– En pleine obscurité, nous risquons d’être surpris...

– Dès qu’il fera nuit, nous reprendrons notre vol, et irons nous poser dans les environs.

– Ah !... à la bonne heure... voilà une sage décision..

Les Mougos étaient terrorisés par l’arrivée de cet oiseau géant qui était tout à coup tombé au milieu de leur camp. Ils se tenaient prudemment sur le seuil de leurs cases, et ne semblaient guère

disposés à se livrer à une attaque.

Enfin, comme la nuit arrivait, le commandant crut prudent de partir.

Il prévint Beaucaire. L'avion se mit à rouler sur le sol, mais au moment de décoller, il retomba lourdement.

– Oh ! mon Dieu ! s'écria M. Paturel, voilà ce que je craignais.

Francis vérifia le moteur, et déclara :

– Encore une panne.

– Et une panne qui arrive mal, dit le vieux savant... Vous n'avez pas voulu m'écouter, vous avez eu tort... Vous allez voir ce qui va arriver. Les nègres vont reprendre confiance, et nous ne pourrons résister à toute une tribu.

– Ne vous alarmez pas d'avance, fit le Parisien..

M. Paturel se cala dans un coin de la carlingue et ne bougea plus.

CXXXI

L'attaque

Qu'étaient devenus les miliciens et l'administrateur ? Ils croyaient atteindre le camp des Mougos en plein jour, mais quand ils avaient vu que cela leur était impossible, ils s'étaient cachés dans le ravin qui précédait le campement de leurs ennemis.

Toute la nuit les Mougos ne cessèrent d'aller et venir, mais aucun ne se risqua à s'aventurer dans la plaine.

Cette tribu sauvage était gouvernée par un chef qui s'appelait Yamata, et qui passait pour un sorcier.

C'était un homme cruel qui était redouté des autres noirs établis dans les environs.

Souvent, il partait en expédition, attaquait une

tribu, brûlait les cases, massacrait tous ceux qu'il trouvait, puis revenait, chargé d'un lourd butin.

Jusqu'alors personne n'avait osé l'attaquer. Il avait fallu que se produisît l'enlèvement du missionnaire pour que l'administrateur colonial se décidât à intervenir avec sa milice.

Yamata, comme tous les gens simples, croyait aux revenants et aux démons. Quand il avait vu l'avion atterrir dans son camp, il s'était caché dans sa case, il n'en avait plus bougé. Ses nègres étaient aussi terrifiés que lui.

L'intervention des aviateurs avait quand même été utile, car s'ils n'étaient pas arrivés le missionnaire, le père Samary aurait été mis à mort. Tout était prêt pour son exécution. Un poteau avait été planté en terre, on allait l'y attacher, puis le tuer après l'avoir torturé.

Le pauvre homme était en ce moment dans une case, pieds et poings liés, et surveillé par deux noirs armés de longs couteaux, appelés janwaï. Cependant, Yamata reprit confiance.

Il sortit prudemment de sa case, regarda de

tous côtés, puis renseigné par ses noirs, il se risqua à explorer le camp.

On juge de sa surprise quand il aperçut le grand oiseau blanc, immobile à deux cents mètres de sa case. Il revint précipitamment vers ses noirs, et, pris d'une terreur folle, se blottit dans un trou.

Toute la nuit, les Mougos demeurèrent sans bouger, craignant que s'ils faisaient le moindre bruit, l'oiseau géant ne se jetât sur eux.

Cependant, au matin, quelques noirs s'enhardirent et s'approchèrent de l'avion. En apercevant des hommes à bord, ils parurent étonnés, et allèrent prévenir Yamata. Celui-ci se hasarda à faire quelques pas dans la direction de l'appareil, puis s'armant de courage, réunit ses hommes et leur ordonna de lancer des flèches et des javelots sur le monstre.

Cette attaque soudaine ne manqua pas de surprendre les aviateurs, toujours occupés à réparer leur moteur.

– Oh ! oh ! dit Laval, voilà les vilains

moricauds qui s'enhardissent... Ne croyez-vous pas, commandant, que nous devrions leur envoyer quelques pruneaux ?

– Attendons encore, répondit Tavernier.

– Mais c'est qu'ils avancent... Bientôt, ils seront tout près de nous...

– Oui, fit Beaucaire, Laval a raison... défendons-nous.

Tous les aviateurs, y compris Bafoulos, s'emparèrent de leurs fusils, et, au commandement lancé par Tavernier, firent feu sur les nègres.

L'effet fut foudroyant. Aussitôt les Mougos battirent en retraite en hurlant, et se réfugièrent de nouveau dans leurs cases.

– Je crois qu'ils ne sont pas près de revenir, dit le Parisien... Ils ne s'attendaient pas à cela...

– Tenons-nous toujours sur la défensive, murmura M. Paturel... Tantôt ces nègres prenaient notre avion pour un être surnaturel, et n'osaient s'en approcher, mais maintenant qu'ils nous ont vus, et qu'ils savent qu'ils ont affaire à

des hommes, ils vont reprendre confiance et tenter une nouvelle attaque.

– Eh bien, dit Laval, on leur servira une seconde tournée.

C'était M. Paturel qui avait raison.

Yamata avait de nouveau réuni ses hommes et leur avait dit : « Nous avons devant nous des êtres humains comme nous. Ce que vous prenez pour un oiseau n'est qu'une machine de bois. Ces gens ont cru nous effrayer, montrons-leur que les Mougos ne se laissent pas intimider. »

Les noirs ne semblaient pas convaincus.

Si Yamata s'était mis à leur tête, ils l'eussent suivi, mais il se tenait prudemment à l'écart. Cependant, il insista tellement, que les noirs se décidèrent à marcher de nouveau à l'ennemi, mais à ce moment, le moteur, qui avait été réparé, se mit à battre avec un bruit terrible et les nègres battirent promptement en retraite.

– Ah ! ah ! s'écria Laval, ces messieurs reculent. Décidément, ils n'ont pas de cran.

Déjà l'aéro s'envolait. Les aviateurs se mirent

à la recherche de l'administrateur colonial et de ses miliciens, et quand ils les eurent découverts, atterrirent aussitôt. Tavernier mit M. Barloni au courant de ce qui venait de se passer.

L'administrateur réfléchit un instant, puis, dit au commandant.

– Pouvez-vous embarquer de grosses pierres dans votre avion ?

– Oui... c'est facile...

– Eh bien, chargez-en autant que vous pourrez et bombardez le camp des Mougos. Des pierres qui tombent du ciel, cela les jettera dans une terreur folle et je profiterai de cet instant de panique pour brusquer l'attaque.

– L'idée est bonne en effet, répondit Tavernier... Dites à vos miliciens de nous apporter des projectiles.

Bientôt des pierres, des quartiers de roc s'entassaient dans l'avion.

– Oh ! oh ! fit Tavernier, en voilà assez... car nous ne pourrions plus nous élever.

On décida de laisser à terre Bafoulos et Laval

qui se joindraient aux miliciens, et cela permit d'emporter une plus forte charge.

Un quart d'heure après, le bombardement commençait. L'avion passait et repassait sur le camp, et à chaque passage faisait pleuvoir des pierres sur les cases.

Ce fut chez les Mougos une affreuse panique. Ils ne savaient où se réfugier, car les projectiles tombaient de tous côtés. Alors, ils prirent le parti de fuir, mais mal leur en prit, car ils tombèrent sur les miliciens qui les fusillèrent presque à bout portant.

La victoire était gagnée, les miliciens étaient maîtres du camp.

La case où se trouvait le missionnaire avait été épargnée, mais le malheureux avait été égorgé sur l'ordre de Yamata. On trouva son cadavre étendu dans un coin.

– Il faut venger ce malheureux, dit l'administrateur... que l'on cherche le chef de la tribu...

Yamata n'avait pas été atteint par le

bombardement, car il s'était de nouveau réfugié dans son trou. On le chercha longtemps et l'on finit enfin par le découvrir.

– C'est toi, lui dit l'administrateur colonial, qui as tué le missionnaire ?

Yamata ne répondit pas...

– Tu sais que je vais te faire fusiller.

Même silence.

– Emparez-vous de cet homme, commanda Barloni, et passez-le par les armes.

Yamata ne bronchait toujours pas... Un mauvais sourire errait sur ses lèvres... et il regardait sans cesse du même côté. Que regardait-il ? Quelques Mougos, qui se tenaient à distance, semblaient attendre un ordre...

– Que font ces individus là-bas ? demanda Laval qui, on le sait, s'était joint aux miliciens... Vous feriez bien de vous méfier d'eux...

– Oh ! répondit l'administrateur, ils ne sont pas à craindre...

Ces mots étaient à peine prononcés, que Yamata levait le bras droit. Presque aussitôt d'affreux rugissements se firent entendre.

CXXXII

Les panthères de Yamata

Les aviateurs venaient de se poser à faible distance. Entendirent-ils les rugissements ? Il est probable que non... mais Laval et Bafoulos qui, on se le rappelle, étaient demeurés avec les miliciens se rendirent compte aussitôt du danger qu'ils couraient. Ils virent tout à coup cinq panthères affolées qui arrivaient en bondissant. Les miliciens effarés s'étaient blottis dans les cases demeurées debout.

– Ça mauvais, s'écria Bafoulos... Nous perdus !

Le Parisien l'entraîna vivement vers l'aéro qu'ils atteignirent en un rien de temps. Ils sautèrent à bord avec la rapidité que l'on devine.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda Tavernier.

– Là-bas, voyez, répondit Laval en désignant un coin du camp où deux panthères s’acharnaient contre les nègres, pendant que les autres fauves se précipitaient sur les cases où s’étaient réfugiés les pauvres miliciens et l’administrateur colonial.

– Des panthères, fit le commandant.

– Oui... je ne sais d’où elles viennent... Elles sont arrivées tout à coup... Tenez, voyez-les... elles font un terrible carnage...

Une panthère avait aperçu l’aéro, elle accourrait en faisant des bonds formidables.

– Oh ! toi, dit le Parisien, tu n’iras pas plus loin.

Et d’une balle il atteignait le fauve au défaut de l’épaule.

– Une sale bête de moins, dit-il.

Cependant, les miliciens s’étaient ressaisis.

Un moment effrayés par la brusque apparition des panthères, ils avaient fui, mais maintenant, ils faisaient feu de toutes parts. Trois panthères furent tuées, une quatrième s’enfuit.

– Je ne pense pas, dit Laval que ces animaux soient légion... On a dû les supprimer tous... Mais comment ont-ils pu venir si nombreux...

– C'est incompréhensible, murmura M. Paturel. Ordinairement ces fauves vivent isolés.

L'administrateur colonial qui avait eu la chance d'échapper aux panthères s'approcha de l'aéro, et y monta lestement.

– Quelle affreuse chose, s'écria-t-il... Huit de mes pauvres miliciens ont été égorgés par ces vilaines bêtes... Heureusement nous les avons toutes tuées.

– En êtes-vous sûr ? demanda M. Paturel.

– Oui... j'en suis certain.

– Mais d'où venaient-elles ?... du bois voisin ?

– Non... Yamata, le chef des Mougos les retenait captives dans son camp. Il avait pris ces panthères au piège, et les avaient enfermées dans un trou fermant au moyen d'une trappe. Quand il s'est vu menacé, il a fait un signe, et quelqu'un a ouvert la trappe... Alors, les fauves se sont précipités sur nous...

– Mais que voulait-il faire de ces animaux ?

– Vous l’avez vu... Il voulait les lancer sur ceux qui l’attaqueraient... Il reste ici plusieurs tribus qui se servent des panthères pour se défendre... Il a manqué son coup, et cela va lui coûter cher...

Déjà les miliciens ramenaient Yamata. Il avait essayé de fuir, mais avait été vite rejoint.

Alors l’administrateur colonial descendit de l’aéro, et s’adressant au chef des Mougos.

– Tu sais ce qui t’attend, lui dit-il.

– Oui, répondit Yamata... vous allez me tuer... faites, je n’ai pas peur... Dans quelques instants je comparâtrai devant le dieu Ourigos, et je jouirai de la félicité éternelle.

– Crois-tu ?

– Oui...

– Ton dieu pourrait bien te punir.

– Non... car je n’ai rien à me reprocher.

– Comment... tu assassines un homme qui ne t’avait rien fait, un brave missionnaire que tout le

monde aimait ici, et tu trouves que tu n'as rien à te reprocher.

– Cet homme était l'ennemi de notre Dieu. Il voulait que nous en adorions un autre, et nous avons refusé.

– Était-ce une raison pour le tuer ?

Il fallait le tuer, c'était l'ordre du dieu Ourigos... Bientôt, je recevrai ma récompense.

L'administrateur donna quelques ordres, et les miliciens armèrent leurs fusils.

Yamata, très calme, les regardait, ne manifestant aucune émotion. Ce fanatique ne craignait pas la mort.

– Feu ! commanda l'administrateur colonial.

Une formidable détonation retentit. Yamata s'abattit, la face contre le sol.

CXXXIII

Histoire de rats

– Il n’y avait pas moyen de faire autrement, dit M. Barloni. L’indulgence ne sert à rien, au contraire. Si j’avais épargné cet homme, on l’aurait su, car les nouvelles se répandent ici avec une étonnante rapidité, et les autres tribus qui n’ont pas encore osé s’attaquer à moi, n’auraient pas tardé à s’enhardir.

– Et les prisonniers, qu’allez-vous en faire ? demanda le commandant.

– Je vais les emmener, et les garder sur mon territoire... Je les ferai travailler, ce sera leur punition.

– Mais ne craignez-vous pas que les autres tribus ne cherchent à les délivrer ?

– Non, elles n’oseront pas...

– Alors, maintenant vous retournez à votre case ?

– Oui, et je vous remercie de l'aide que vous m'avez prêtée...

– C'était tout naturel... Le devoir d'un Français n'est-il pas de secourir ses compatriotes...

Les aviateurs serrèrent la main à l'administrateur, et reprirent leur vol...

– Ouf, fit Laval, nous voilà encore tirés d'un mauvais pas... et nous pouvons dire que nous l'avons échappé belle... Quelle astuce tout de même ont ces sauvages... employer des panthères pour se défendre, cela n'est déjà pas si bête...

– Certes, fit M. Paturel, mais c'est dangereux, car ces bêtes pouvaient très bien se retourner contre eux.

– Ça c'est vrai... En tout cas, maintenant, nous sommes à l'abri, et je ne vous cacherai pas que je n'en suis point fâché. J'aime encore mieux me défendre contre des sauvages que contre des panthères. Ah ! les vilaines bêtes. Avez-vous vu

comme elles bondissaient. On dirait des animaux en caoutchouc... Je vous avoue cependant que je préfère encore être attaqué par une panthère que par un serpent... Oh ! les serpents ! Je les ai en horreur. Rien que de les voir, j'en ai le frisson... je ne suis pas peureux, vous avez pu le constater, mais quand je vois un serpent, je suis affolé. On ne se refait pas...

– Moi non plus, répondit M. Paturel, je n'aime guère me trouver en face d'un serpent, mais je vous avouerai qu'il y a un animal qui m'effraie davantage.

– Ah ! et lequel ?

– Le rat.

– Comment... fit le Parisien en riant, vous avez peur d'un rat.

– Oui, c'est comme je vous le dis... et tenez je vais vous raconter une petite aventure qui m'est arrivée en Russie...

– Vous avez donc été en Russie ?

– Oui... ne vous l'ai-je pas dit ?

– Je ne m'en souviens pas...

– Bref... voici... J'étais un jour en traîneau, aux environs de Moscou, quand brusquement, mon conducteur me dit : « Il y a des rats derrière nous. »

– Cela ne m'effraya pas tout d'abord... mais, m'étant retourné, j'aperçus sur la neige une longue bande noire qui avançait rapidement. C'étaient des rats. Il n'y en avait pas dix, pas vingt, pas trente, mais des centaines, que dis-je des milliers... Le conducteur du traîneau était inquiet, et je ne l'étais pas moins. Si par hasard, nos chevaux venaient à buter, et tombaient, avant qu'ils fussent relevés, tous les rats arriveraient sur nous. Ce fut, hélas, ce qui arriva. Un des deux chevaux de l'attelage s'abattit, et se brisa une jambe... Bientôt les rats arrivaient. Heureusement que nous eûmes la chance d'être recueillis par un autre traîneau qui passait à cet endroit, sinon les maudits rats nous eussent dévoré. Nous les vîmes se jeter sur nos chevaux... Ce fut affreux... Ils ont dû les dévorer en un rien de temps. Depuis ce jour, chaque fois que je vois des rats, j'ai peur...

– On ne rencontre pas tous les jours des

armées de rats, heureusement...

– Dans les régions où nous nous trouvons, ils sont légion.

– Nous tâcherons de les éviter, mais moi je ne m’effraie pas pour si peu. Si nous étions obligés d’atterrir et que les rats arrivent sur nous en bandes, je répandrais de l’essence sur le sol, et les flamberais, je ne vous dis que ça...

– Vous en flamberiez, cent, deux cents... mais allez donc vous défendre contre une armée de rongeurs. Ah ! on voit bien que vous ne savez pas de quoi sont capables les rats... quand ils sont affamés, ils deviennent féroces. Combien de voyageurs ont été dévorés par ces terribles bêtes...

Bafoulos voulut aussi dire son mot.

– Moi, a vu ça, beaucoup de rats. Eux tout dévorer dans village...

– Parlons d’autre chose, si vous le voulez bien, proposa Tavernier.

– Oui, vous avez raison, fit M. Paturel... voyons, où sommes-nous en ce moment ?

– Au-dessus du désert, répondit le Parisien.

– Parbleu, je le vois bien... Ce n'est pas cela que je veux dire... il faudrait savoir où nous nous trouvons exactement.

Et le vieux savant prenant la carte du bord, s'efforça de s'orienter. Il n'y parvint point d'ailleurs, et se livra à une foule de suppositions que détruisit Tavernier.

L'aéro marchait avec régularité, Beaucaire augmentait autant qu'il le pouvait la vitesse.

– Ça gaze, dit le Parisien.

– Oui, murmura M. Paturel... et je crois même que nous allons un peu vite.

Bah ! nous pouvons marcher, nous ne risquons pas de rencontrer d'obstacles. Ce n'est pas comme si nous étions en auto. À cette allure-là, sur les routes, ce serait plutôt dangereux. Si nous pouvions seulement conserver cette vitesse, pendant quarante-huit heures, nous ferions du chemin.

Malheureusement, il fallut bientôt ralentir. Le moteur avait chauffé, et l'on dut atterrir.

– Pas de chance, dit le Parisien... c'est toujours au moment où la nuit va venir que nous sommes obligés de nous poser sur le sol...

CXXXIV

Nouvelles inquiétudes

L'atterrissage s'opéra normalement. On se trouvait dans une région sablonneuse sillonnée çà et là d'étroits ravins, quelques arbustes maigres poussaient entre les pierres qui de divers côtés tapissaient le sol. Dans le lointain, on apercevait des rochers jaunâtres.

– Ça n'est pas gai, ici, dit le Parisien... et puis ça manque de verdure...

– Ne nous en plaignons pas, répondit M. Paturel... S'il y avait un bois dans les environs, nous risquerions d'y rencontrer des sauvages et des bêtes fauves... Au moins ici, nous verrons venir l'ennemi, s'il y a des ennemis dans ces parages.

– Ces rochers qui sont là-bas sont aussi

dangereux qu'un bois, car il peut très bien y avoir des sauvages cachés derrière...

La nuit vint.

– Faut-il continuer à travailler, en me servant de la baladeuse ? demanda Francis.

Beucaire et Tavernier se concertèrent.

– Bah ! dit Beaucaire, s'il y a des ennemis dans les environs, ils nous ont certainement vus arriver.

– Qui sait ? Je crois qu'il serait plus prudent de ne pas montrer de lumière.

– Certes, mais il faut réparer, nous avons déjà perdu assez de temps, nous ne pouvons en perdre davantage.

– Soit... réparons.

Francis se mit au travail, en masquant le plus possible sa baladeuse.

Laval et M. Paturel ne cessaient d'écouter et d'observer...

– Cet endroit ne me dit rien de bon, murmura le vieux savant.

– Vous redoutez quelque chose ? demanda le Parisien.

– Peut-on savoir ?... Depuis que nous survolons cette terre d’Afrique, nous ne rencontrons partout que des surprises.

– Nous allons peut-être retrouver un peu de tranquillité, quand même.

– Ce serait à souhaiter.

M. Paturel réfléchit un instant.

– Il y a aussi quelque chose qui m’inquiète, dit-il.

– Ah ! et quoi donc ? fit Laval.

– Notre moteur est bien fatigué.

– Croyez-vous ?

– La preuve, c’est qu’à chaque instant nous sommes obligés d’atterrir...

– Par prudence, sans doute.

– Évidemment, par prudence, mais qui sait s’il n’arrivera pas un moment où une fois que nous nous serons posés sur le sol, nous ne pourrons plus repartir.

– Vous voyez tout en noir aujourd’hui.

– Non... je raisonne tout simplement.

– Pourquoi voulez-vous que notre moteur nous abandonne, tout à coup. Il a des pannes de temps en temps, c’est entendu, mais quel est le moteur qui peut tourner pendant des semaines et des semaines sans panner ?... On n’a pas encore trouvé le mouvement perpétuel...

– Et on ne le trouvera jamais.

– Qui sait ? On a vu des choses plus drôles que ça...

Des hurlements lointains venaient de se faire entendre.

– Tenez, dit M. Paturel, voici les fauves qui s’apprêtent à nous rendre visite.

– Rien ne dit qu’ils viendront jusqu’ici... Nous avons heureusement de quoi nous défendre...

Beucaire et Tavernier qui, eux aussi, avaient entendu les hurlements, se rapprochèrent.

– Il y a là-bas un monsieur qui nous salue, dit le Parisien.

– Faites marcher le projecteur, répondit Tavernier.

– Oui, c'est une idée, approuva M. Paturel... Les fauves ont horreur du feu...

Laval fit fonctionner le projecteur, et en dirigea la lumière du côté où étaient partis les hurlements. Ceux-ci reprurent avec plus d'intensité.

– Il paraît, fit le Parisien, que la lumière les empêche de dormir.

Il coupa l'allumage et attendit.

M. Paturel, imitant les Indiens, avait collé son oreille contre le sol.

– Ce que vous faites là ne sert à rien, lui dit Laval. Vous pensez bien que si les fauves se décident à venir nous rendre visite, vous ne les entendrez pas venir. Est-ce que vous entendez marcher un chat ? Or, un tigre ou une panthère, ce sont de gros chats.

– Oui, murmura le vieux savant... mais j'entends quand même quelque chose.

– Ah ! et quoi donc ?

– Écoutez vous-même.

Le Parisien colla son oreille contre le sol et dit au bout d'un instant :

– Vous avez raison... on entend un galop de chevaux... cela se rapproche... Oh ! oh ! seraient-ce de nouveaux ennemis.

– Les nègres, dit Tavernier, voyagent rarement à cheval...

Les aviateurs prêtèrent l'oreille. Les cavaliers se rapprochaient. Bientôt on entendit un bruit de voix.

– Il faut faire marcher le projecteur, dit Beaucaire, car ces gens qui arrivent sont capables de venir se heurter contre notre appareil.

– C'est en effet plus prudent, approuva Tavernier.

M. Paturel se lamentait :

– Que va-t-il nous arriver encore ? ne cessait-il de répéter... Vous allez voir que nous allons tomber sur une bande de sauvages... Prenons nos fusils... défendons-nous... N'y a-t-il pas moyen de s'élever, ne serait-ce que pendant un quart

d'heure... nous éviterions ainsi ces gens qui viennent vers nous... ils vont nous entourer... nous faire prisonniers. Ah ! je me doutais bien que nous n'irions pas jusqu'au bout de notre voyage.

– Je vous en prie, taisez-vous, fit Beaucaire, agacé !...

Dans le cône lumineux du projecteur des cavaliers aux burnous blancs venaient d'apparaître.

– Des Arabes ! s'écria Laval.

Ce n'étaient pas des Arabes, mais des spahis sénégalais. À quelques pas de l'aéro, ils s'arrêtèrent et l'officier qui les commandait s'avança. Beaucaire se porta à sa rencontre et se présenta. L'officier, un lieutenant français, le salua, et la conversation suivante s'engagea entre eux :

– Où allez-vous ?

– Vers l'est, répondit Beaucaire.

– Vous êtes en reconnaissance ?

– Non... nous sommes simplement en

voyage... nous faisons le tour du monde.

– Serait-ce vous les aviateurs dont on a tant parlé dans les journaux ?

– Oui probablement.

CXXXV

Le poste délivré

L'officier apprit alors aux aviateurs qu'il était en patrouille avec ses spahis sénégalais.

– La région où nous nous trouvons, dit-il, est habitée par des bandits qui massacrent les caravanes, et on nous a envoyés à la recherche de ces malfaiteurs.

– Vous les avez découverts ? demanda Tavernier.

– Non... pas encore.

– Ce ne sont pas les Mouros, au moins ?

– Non, ce sont les Farajos... une tribu nomade qui parcourt la plaine, et dévalise tous les convois, après avoir assassiné les conducteurs. Pas plus tard que la semaine dernière, ils ont attaqué un convoi qui allait ravitailler un poste

situé à quarante milles d'ici. Ce poste qui est composé de seize hommes et d'un sergent, attend des vivres, car il est perdu au milieu de la brousse... nous allons le ravitailler, mais la distance est longue, et je ne sais si nous arriverons à temps.

– Quarante milles, dites-vous ? fit Tavernier.

– Oui, plutôt plus que moins...

– Nous pourrions leur porter secours.

– Et comment ?

– Dès que notre avion sera en état, nous partirons en emportant les vivres que vous leur destinez, et nous les leur remettrons...

– Je vous remercie... vous les sauvez, mais quand pensez-vous repartir ?

– Au matin...

– Vous en êtes sûr ?

– Oui...

– Eh bien, je vais faire placer les vivres dans votre aéro...

Il donna des ordres, et les spahis sénégalais

placèrent dans la carlingue quatre caisses soigneusement ficelées.

– N’avez-vous pas une communication à faire au sergent du poste ? demanda Tavernier.

– Oui... mais comment me parviendra la réponse ?

– Nous vous la rapporterons.

– Vraiment, je ne sais comment vous remercier. Alors, nous vous attendrons ici.

– Oui... quatre-vingts milles aller et retour c’est peu pour un avion... nous aurons bientôt parcouru cette distance. Cependant croyez-vous que le poste soit menacé

– Je ne pense pas...

– Et s’il l’était ?

– Oui, vous avez raison. Il est plus simple que nous nous mettions en route dès que vous vous envolerez... Ce sera toujours autant de chemin parcouru, si par hasard, nous étions obligés d’intervenir.

Toute la nuit, Beaucaire et Tavernier

s'entretinrent avec l'officier. Quand le jour parut, l'avion était en état de repartir.

Le lieutenant fit à Tavernier d'autres recommandations, et l'aéro s'éleva, salué par les acclamations des Sénégalais.

– Ces soldats, dit le Parisien, ont eu la chance de nous rencontrer... Nous allons leur rendre un rude service.

– Et surtout aux hommes du poste, qui doivent mourir de faim. Jugez de leur joie, quand nous allons leur remettre des caisses de provisions. Les pauvres gars !... Ce n'est pas gai pour eux de vivre ainsi perdus au milieu de la brousse, exposés à tous les dangers...

– Pourvu que nous les retrouvions vivants, murmura Tavernier.

– Espérons-le...

Cependant les aviateurs s'égarèrent. Ils se portèrent trop à gauche... et durent s'orienter de nouveau. Rien de plus difficile que de trouver, en plein désert, un petit poste perdu au milieu des sables. Enfin Laval qui avait une vue excellente

s'écria tout à coup :

– Je ne sais si je me trompe, mais il me semble apercevoir là-bas comme un campement... oui, je ne me trompe pas, voyez... mais ils sont plus nombreux qu'on nous l'avait dit, les soldats du poste. Regardez...

Tavernier prit sa jumelle et regarda :

– Oh ! s'écria-t-il, les malheureux.

– Qu'y a-t-il ? demanda le Parisien.

– Parbleu, ils sont attaqués... Une bande de noirs attaque leur camp...

L'avion se rapprochait.

– En effet, dit Laval... oh, les pauvres gars !... Je crois que nous arrivons à temps.

Tavernier dit à Beaucaire, au moyen de l'acoustique :

– En descente, le plus bas possible... rase le camp.

Puis s'adressant à M. Paturel et à Laval :

– Prenez vos fusils, et faites feu, dès que vous serez à portée...

L'avion se mit en descente et s'équilibra à trente mètres au-dessus du sol. Alors les aviateurs firent feu sur les nègres qui attaquaient le campement. L'aéro allait et venait, tournoyant autour des assiégeants. Ceux-ci terrifiés par ce feu qui leur tombait du ciel, s'enfuirent dans toutes les directions, non sans avoir laissé sur le carreau une quinzaine d'entre eux.

– Je crois qu'on peut atterrir, dit Tavernier.

– Oh ! sans danger, répondit Laval... Voyez, les nègres ont disparu.

L'avion se posa sur le sol. On juge de la surprise des soldats du poste en apercevant leurs sauveteurs. Ils les saluèrent par des cris d'enthousiasme, et s'avancèrent vers eux... Ils étaient seize en tout, seize malheureux qui ne semblaient plus tenir debout tellement ils étaient faibles. Il y avait neuf blancs parmi eux, y compris le sergent qui les commandait.

Celui-ci s'avança et dit aux aviateurs :

– Messieurs, nous vous adressons tous nos remerciements... Si vous n'étiez pas arrivés, nous

aurions fini par succomber, car ces maudits nègres étaient nombreux, et tenaces. Merci... merci... Mais si c'était un effet de votre bonté, ne pourriez-vous nous donner un peu de nourriture, car nous mourons de faim.

– Nous vous avons apporté des vivres, dit Tavernier.

Et il fit débarquer les caisses que le lieutenant lui avait remises. Les pauvres affamés ne furent pas longtemps à faire sauter le couvercle de ces caisses qui contenaient des conserves et des biscuits.

CXXXVI

Nouvel atterrissage

Avant de repartir, les aviateurs demandèrent au sergent qui commandait le poste, s'il n'avait pas quelque communication à lui faire.

– Oui, répondit le sergent... Dites au lieutenant qui est en ce moment dans la brousse que nous avons été attaqués deux fois par les G'bis, et qu'il est à présumer qu'ils vont encore revenir...

– Avez-vous des munitions ? demanda Tavernier.

– Oui, encore une caisse de cartouches...

– Avec cela vous pouvez tenir jusqu'à l'arrivée des spahis sénégalais.

– Nous ferons notre possible.

Les aviateurs repartirent. Peu après, ils

rencontraient la colonne en marche vers le poste, et mettaient le lieutenant au courant de ce qui venait de se passer.

– C’est bien, dit celui-ci, je vais prévenir immédiatement le poste de Mahara, et nous allons essayer de couper la retraite aux nègres...

– Et comment allez-vous prévenir ce poste ? demanda Tavernier.

– Au moyen de la télégraphie optique.

– Alors, tout va bien. Vous n’avez plus besoin de nous ?

– Non, merci...

On se sépara. Les aviateurs piquèrent droit vers l’est, pendant que les soldats se dirigeaient vers le sud.

– Ce n’est pas gai, dit Laval, de vivre ainsi dans la brousse.

– Bah ! on s’y habitue, répondit M. Paturel.

– Vous croyez ?

– Ma foi, je le présume, car moi aussi j’ai vécu pendant quelque temps dans le désert. Les

premiers jours cela semble bien triste, bien monotone. Et puis, on est inquiet, on devine que des bêtes rôdent autour de vous et qu'elles n'attendent qu'une occasion pour vous attaquer, mais peu à peu on se fait à ce genre de vie, et la preuve, c'est que la plupart des coloniaux qui reviennent en France, ont hâte de repartir. On s'habitue à cette existence solitaire, au milieu des grands espaces.

– Je vous avouerai que je préfère habiter Paris.

– Chacun son idée... mais le désert ne me déplairait point.

– Vous pourriez y rester... c'est facile... Vous n'avez qu'un mot à dire et M. Beaucaire va vous descendre immédiatement...

M. Paturel se mit à rire :

– Il faut, dit-il, que je présente mon « bombyx trigonocéphale » à l'Académie des sciences.

– Oui, c'est une raison, en effet.

*

L'avion planait maintenant au-dessus d'un désert tourmenté. D'immenses dunes de sable s'élevaient çà et là, pareilles à des montagnes. Le sol était crevassé, semé de trous profonds...

– Oh ! fit Laval, il ne ferait pas bon atterrir ici...

Atterrir dans cette région serait impossible, répondit Tavernier.

– Je m'en aperçois bien... Tiens, est-ce une idée, il me semble apercevoir des hommes, là-bas sur le sable.

– Non, expliqua le commandant, ce que tu prends pour des hommes, ce sont des vautours...

– Oh ! les sales bêtes !... Pourvu qu'elles ne nous attaquent pas au moins.

– Non, il n'y a pas de danger. Le vautour est un oiseau lâche et peureux... Dès qu'il voit un être vivant, il se sauve...

– C'est un bien vilain oiseau. J'en ai vu à Paris au Jardin des Plantes, ils sont affreux, avec leur petite tête chauve, et leurs yeux rouges...

Soudain, les aviateurs tressaillirent. Le moteur battait à coups saccadés. Il y eut ensuite comme de petits crachotements...

– Fatalité ! s'écria le commandant, nous allons encore être obligés d'atterrir...

CXXXVII

Les charmeurs de serpents

Atterrir sur un terrain aussi accidenté, ce n'était pas chose facile, et pourtant, il fallait absolument se poser sur le sol. Beaucaire d'un coup d'œil avait vu la place où il allait atterrir, mais cette place était si étroite qu'il n'était pas sûr de l'atteindre. Il y parvint cependant mais quand il eut touché terre, il se demanda comment il pourrait repartir.

Les aviateurs se regardèrent consternés.

– Voilà peut-être, murmura Beaucaire, où se terminera notre voyage...

– Hélas ! répondit Tavernier...

Pendant que Francis réparait, M. Paturel et Laval s'entretenaient à voix basse.

– C'est grave...

– Très grave...

– Quel guigne que nous ayons été obligés d'atterrir ici.

M. Paturel et le Parisien firent quelques pas...
Le sol se déroba sous leurs pieds.

– Ce sable ne tient pas, dit Laval... pourvu que nous ne nous y enlisions pas.

– Aucun danger, répondit M. Paturel, du moins pour le moment, mais si le vent venait à souffler, s'il survenait un coup de simoun, nous ne nous tirerions jamais de là... Nous serions ensevelis vivants.

– Brr ! triste perspective... Vous avez entendu, ce qu'a dit M. Beaucaire.

– Non, pas très bien...

– Il a dit que c'était là que se terminerait peut-être notre voyage.

– Je suis presque de son avis... Comment nous tirer de ces sables mouvants ? Si encore ils étaient lisses, unis, mais non... voyez ces trous, ces crevasses profondes...

– Ah ! nous sommes dans de vilains draps, fit le Parisien.

Francis réparait toujours. Beaucaire et Tavernier s'étaient assis sur le sol. Quant à Bafoulos, qui ne se rendait pas un compte bien exact de la situation, il ne cessait de plaisanter. C'était un grand enfant que ce nègre. Il ne voyait pas plus loin que le bout de son nez.

Tout à coup, le Parisien se frappa le front, puis s'approchant de Beaucaire et de Tavernier, leur dit d'un ton hésitant :

– Peut-être pourrons-nous nous tirer de là, mais ce sera dur.

– Oui, très dur, murmura Beaucaire... Ah ! si nous avions atterri cinquante mètres plus loin, nous étions sauvés.

– C'est certain, mais qui nous empêche d'atteindre l'endroit dont vous parlez !

Beucaire regarda Laval.

– Comment voulez-vous, dit-il, rouler l'avion au milieu de ce terrain accidenté...

– Dame, il n'y a qu'à l'égaliser... ce terrain...

– J’y avais pensé, mais c’est un travail de géant.

– Bah ! en nous y mettant tous nous arriverons peut-être à un résultat.

– Vous avez raison, essayons...

Les aviateurs se munirent de planches qu’ils prirent dans la carlingue, et se mirent immédiatement au travail. Ils avaient d’abord pensé à égaliser le terrain, mais ils jugèrent plus simple de creuser une sorte de ravin large de vingt mètres qu’ils aplanirent tant bien que mal.

Ce travail demanda vingt-quatre heures d’efforts, et quand il fut terminé, les pauvres aviateurs se couchèrent sur le sol, exténués, n’en pouvant plus.

Telle était leur fatigue qu’ils n’avaient plus le courage de remuer.

Bientôt, ils s’endormirent.

Quand ils s’éveillèrent, ils furent désagréablement surpris de voir autour d’eux des nègres qui les regardaient avec une curiosité que l’on devine.

Ils se dressèrent prêts à se précipiter sur leurs armes, mais ils reconnurent bientôt qu'ils n'avaient rien à redouter de ces noirs, qui semblaient très pacifiques.

L'un d'eux s'avança, en bredouillant quelques mots que l'on ne comprit pas, et s'inclina devant les aviateurs.

– Comprends-tu ce qu'il dit, demanda Laval à Bafoulos.

– Li parler langue, que moi comprendre un peu, répondit le nègre.

– Eh bien, demande-lui ce qu'il veut.

Bafoulos s'entretint quelques instants avec le noir, puis dit à ses compagnons :

– Ce sont des Hottos... Ils habitent près d'ici, mais ont été chassés de leur campement par une tribu sauvage qui s'est installée dans cases à eux... Ce sont charmeurs de serpents et chasseurs de panthères.

À ce mot de serpents, Laval tressaillit.

– Ils n'ont pas leurs bêtes avec eux au moins, demanda-t-il.

– Si, eux avoir apporté serpents... Tiens, regarde...

Et le nègre montrait aux Parisiens des hommes qui portaient des serpents enroulés autour de leurs bras...

Croyant sans doute faire plaisir aux aviateurs, ils firent travailler les reptiles. Un noir porta à ses lèvres une sorte de flûte faite d'un roseau, et se mit à moduler un air qui ne manquait pas de gaieté.

Aussitôt, les serpents se mirent à se tortiller sur le sol, en dressant la tête, charmés par cette musique.

Laval s'était reculé, car on se rappelle qu'il avait horreur des serpents, mais M. Paturel, curieux comme toujours, se tenait près du noir qui jouait de la flûte. Soudain, un serpent s'approcha du vieux savant, s'entortilla autour d'une de ses jambes, et se mit à monter le long de son corps. M. Paturel, riait, mais au fond, il n'était pas plus rassuré que cela... quand l'horrible reptile approcha de sa figure sa petite tête effilée où luisaient deux yeux verdâtres, il eut

un geste de terreur. Heureusement, un des noirs, reprit le serpent et le reposa sur le sol.

CXXXVIII

Les vautours

Bafoulos continuait de causer avec les noirs.

– Eux bien ennuyés, dit-il à Tavernier... Eux demandent si vous voulez les aider à reprendre possession de leur campement.

– Mais comment veux-tu, répliqua Beaucaire, que nous puissions attaquer cette tribu ?

– Eux disent qu'aéroplane effrayera noirs et qu'eux fuir aussitôt qu'ils l'apercevront.

– Nous devons d'abord essayer de sortir de ces sables...

– Oh ! ça facile maintenant que route bien lisse... Nous tous pousser aéro...

Les nègres, en effet, ne refusèrent pas de donner un coup de main aux aviateurs, et bientôt

l'appareil se trouvait sur une surface plane où il pourrait facilement prendre son essor.

– Où est le camp de ces noirs ? demanda Beaucaire.

– Là, tout près, répondit Bafoulos... Ti vois grand montagne de sable en face... c'est là...

– Soit... nous allons essayer...

L'avion s'éleva bientôt, et alla planer à faible hauteur au-dessus du campement. Les nègres qui avaient réussi à s'emparer de ce campement, furent saisis d'une terreur folle en voyant le grand oiseau géant planer au dessus d'eux... ils prirent la fuite, et bientôt les noirs qui avaient été expulsés reprurent possession de leur camp où ils se fortifièrent aussitôt.

Parviendraient-ils à conserver leurs positions ?

Maintenant l'aéro filait à vive allure.

– Nous voilà encore une fois hors de danger, dit le Parisien, mais ne trouvez-vous pas que nous avons bien des aventures, depuis quelques jours ? Il serait temps que nous retrouvions un peu de calme.

– Du calme ! soupira M. Paturel... Nous n'en retrouverons que lorsque nous aurons atterri en France... et que nous serons bien tranquillement installés chez nous.

– Ce jour arrivera-t-il jamais ?

– Pourquoi pas...

– Ah ! je vous avouerai que ce sera avec un réel plaisir que je retrouverai mes livres et mes collections... Je n'ai laissé personne derrière moi, et je ne regrette que ma bibliothèque...

– Espérons que vous la retrouverez en bon état.

– Oh ! j'en suis à peu près sûr, car Pélagie, ma bonne, est une femme sérieuse... Elle n'a rien qu'un défaut, c'est de trop épousseter. Croiriez-vous qu'un jour, avec son plumeau, elle a cassé les ailes de tous les papillons que je conservais précieusement sur un tableau...

– Souhaitons qu'elle n'ait pas l'idée de donner un coup de plumeau à votre bombyx...

– Oh ! pas de danger... mon bombyx ne sortira pas de sa boîte...

– Vous habitez Paris ?

– Mais oui, depuis cinquante ans... et depuis cinquante ans, je loge dans le même appartement... oh ! un appartement bien modeste mais d'où j'ai une vue splendide, car il donne sur le jardin du Luxembourg. Le matin, à sept heures, je vais faire un tour dans ce jardin qui est merveilleux, puis je rentre me remettre au travail..

– Vos amis doivent vous croire mort ?

– Oh ! mes amis ne sont pas nombreux... Entre savants on se jalouse beaucoup. Dès que l'un fait une découverte intéressante, il est aussitôt en butte à la jalousie, et l'on s'efforce de rabaisser son mérite. Mais cette fois, mes adversaires seront bien obligés de s'incliner, quand je leur montrerai mon bombyx trigonocéphale...

– Ce sera pour vous une journée de triomphe.

– Je l'espère.

– Et ensuite, vous entreprendrez encore quelque voyage ?

– Je ne sais, tout dépendra des circonstances...

Peut-être irai-je explorer le pôle nord.

– Le pôle nord... bigre, c'est un voyage cela...

– Ce sera ma dernière expédition.

– Et comment irez-vous au pôle nord ?

– En aéroplane.

– Ah ! décidément, vous prenez goût à l'aviation.

– Oui, j'avoue que ce genre de locomotion me plaît beaucoup.

– Et vous ferez construire un avion ?

– C'est-à-dire que la Société des Explorateurs Scientifiques, dont je suis président, fera les frais de ce voyage... mais il n'est pas près de se réaliser... Peut-être même ne se réalisera-t-il jamais...

– Vous êtes intrépide, malgré votre âge.

– Mon ami, on n'a jamais que l'âge que l'on veut avoir.

Cette conversation fut interrompue par un nouvel incident. De gros oiseaux qui devaient être des vautours volaient à hauteur de l'avion, et

Beucaire faisait tous ses efforts pour éviter ces dangereux volatiles. Si par malheur, l'un d'eux venait à heurter l'hélice, ce serait la catastrophe.

Fort heureusement Tavernier qui ne perdait jamais son sang-froid, prit son Winchester et fit feu sur un des oiseaux qui tomba avec la rapidité d'une pierre. Les autres, effrayés, s'enfuirent.

– Nous l'avons échappé belle, dit le commandant... Pourvu que ces maudits oiseaux ne reviennent pas. Mais les vautours ne reparurent point.

Maintenant le paysage avait changé d'aspect. On ne voyait plus de plaines arides, mais des cours d'eau et des lacs qu'entouraient des bois touffus...

– Quel est ce grand lac que l'on aperçoit là-bas, demanda Laval... serait-ce le lac Tchad ?

– Oh ! non, répondit M. Paturel... le Tchad est cinquante fois plus grand que le lac qui est au-dessous de nous.

– Alors, c'est presque une mer...

– Ma foi, oui.

- Est-ce que nous le survolerons ?
- Je ne sais... mais je crois bien qu'il se trouve compris dans notre itinéraire...

CXXXIX

Ennemis imprévus

La nuit était venue. Au-dessous des aviateurs on voyait une longue ligne argentée !

– C’est un fleuve qui court à travers la plaine ? demanda Laval.

– Oui, répondit M. Paturel.

– Où sommes-nous en ce moment ?

– Nous devons nous trouver dans la région lacustre située au sud de Tombouctou.

– Et ce fleuve que nous apercevons ?

– C’est le Niger... que l’on appelle aussi Djoliba ou Komara. Ce grand fleuve de l’Afrique centrale prend sa source dans les monts Loma. Il se dirige du sud-ouest au nord-est, traverse successivement le Bambara, le lac Dibbi, le

royaume de Tombouctou, fait de nombreux détours, et traverse le Nyffé et le Founda. Là, il s'écoule sur le versant méridional des montagnes de Kong, puis entre dans le royaume de Bénin. Arrivé à Kerri, grande ville assez commerçante, il forme un immense delta qui se développe entre le vieux Kalabar. Ses bras oriental et occidental, entourent le royaume de Bénin. Le Niger dont la longueur totale est d'environ trois mille sept cents kilomètres reçoit plusieurs affluents dont les principaux sont le Kima, le Benané et le Tchadda.

À l'époque de ses débordements, il inonde de vastes contrées où il porte à la fois le ravage de ses eaux et la fécondité. À cette époque des inondations, tous les territoires environnants se transforment en marécages, en étangs, ou même en lacs. On a reconnu que l'immense superficie du delta ne s'élevait presque pas au-dessus du niveau de la mer. Non loin des rives du Niger, on trouve à certaines distances, de grandes masses d'eau qui exhalent des miasmes délétères. Ce nom de Niger lui vient de l'antiquité et répond à la dénomination de Nil-el-Kebir, c'est-à-dire, le

fleuve noir.

– Est-il profond ?

– Oui, en certains endroits.

Laval regardait l'étendue d'eau qui miroitait sous la lune.

– Tiens, dit-il, encore un lac.

Il avait à peine achevé ces mots que l'avion se mettait rapidement en descente.

– Encore une panne, maugréa Tavernier...

Quelques instants après, l'appareil se posait sur une eau calme. On avait sorti les flotteurs et il était par conséquent devenu hydravion.

– Il vaut tout de même mieux être ici que sur la mer, dit le Parisien. Au moins on n'est pas secoué.

Francis avait mis en marche le petit moteur de secours, et l'aéro glissait doucement sur les eaux pendant que le jeune apprenti réparait le moteur.

Tout à coup, M. Paturel poussa un cri.

– Qu'y a-t-il ? demanda Laval.

– Là, voyez, fit le vieux savant, en étendant le bras vers la droite.

Sous la clarté lunaire, on voyait des formes noires qui s'approchaient de l'aéro... C'étaient des crocodiles. Ils étaient nombreux, et cherchaient à entourer l'appareil. Il y eut bientôt un affreux crissement. Les affreuses bêtes se heurtaient, se bousculaient et l'on entendait contre la coque de l'avion des chocs sourds.

– Je vais faire feu sur ces sales bêtes, dit Laval.

Et il prit son fusil. Une détonation retentit, mais il est probable que la balle ne porta pas. Elle dut ricocher sur la dure carapace des hydrosauriens.

La situation devenait tragique. On augmenta la vitesse du moteur, mais les crocodiles suivaient toujours l'avion. L'un d'eux, s'était accroché à l'avant.

– Voilà une bête qui va joliment nous gêner, quand nous voudrons reprendre notre vol, dit Tavernier... Il faut l'abattre à tout prix...

Il ne fallut pas moins de cinq coups de feu pour tuer le crocodile. Enfin, il tomba à l'eau avec un bruit mat.

Le Parisien eut une idée. Il fit fonctionner le projecteur, et les reptiles éblouis par la lueur s'enfuirent dans toutes les directions.

Quelques minutes après, l'aéro reprenait son vol.

– Les vilains animaux, s'écria Laval... mais c'est qu'ils voulaient pénétrer dans la carlingue. Si cela était arrivé, nous aurions eu de la peine à nous défendre...

– Ce sont de terribles bêtes, dit M. Paturel. À terre, elles ne sont guère dangereuses, car elles ne sont pas agiles, et l'on peut facilement les éviter, mais dans l'eau où elles évoluent facilement, il est bien difficile de leur échapper. J'ai vu une fois un pauvre nègre que des crocodiles avaient surpris nageant dans un fleuve. Ils se sont précipités sur lui, lui ont coupé bras et jambes, puis l'ont ensuite dépecé. C'était affreux... Je n'oublierai jamais ce triste spectacle.

– Nous pourrions dire que nous avons vu, au cours de notre voyage, presque tous les animaux de la terre...

– Oh !... non... il y en a d'autres... mais heureusement que nous ne ferons pas leur rencontre.

– L'Afrique est un merveilleux pays où le naturaliste peut à loisir étudier les animaux...

– Je préfère les étudier de loin.

– Moi aussi, mais je vous avouerai que je ne suis pas fâché de pouvoir de temps à autre étudier certaines bêtes...

– Moi, j'aime mieux les regarder derrière les grilles du Jardin des Plantes.

– Les bêtes que vous voyez au Jardin des Plantes, mon ami, ne ressemblent en rien à celles que l'on peut contempler dans le désert. Elles sont abruties par la captivité.

– N'empêche que si on approche sa main de leurs barreaux, elles vous la coupent en un rien de temps.

– C'est l'instinct qui reparaît. Les fauves ne

peuvent s'apprivoiser.

– Cependant, j'ai bien vu sur des gravures des hommes et des femmes qui jouaient avec des lionceaux, et les tenaient en laisse comme des chiens.

– Les lions jusqu'à l'âge de sept à huit mois, sont inoffensifs, mais à partir d'un an, ils redeviennent féroces...

– Il n'y a que l'éléphant qui s'apprivoise bien.

– Oui, mais il arrive qu'en captivité il soit atteint de folie furieuse, et on est alors obligé de l'abattre...

CXL

Situation critique

Le jour venait de paraître. Au-dessous des aviateurs, c'était un scintillement merveilleux. Les eaux frappées par les rayons de soleil miroitaient à perte de vue. Laval avait pris la jumelle du bord et observait l'immense étendue liquide.

– Oh ! oh ! dit-il, tout à coup, il ne ferait pas bon se poser sur ce joli lac... Regardez donc, il est plein de crocodiles.

M. Paturel regarda et dit, au bout d'un instant :

– Ce que vous prenez pour des crocodiles, ce sont des hippopotames... et ceux-là sont plus redoutables que les hydrosauriens... si nous nous posions sur les eaux, ils arriveraient sur nous, et en moins d'un instant, broieraient notre appareil.

– Brr ! vous me fichez le trac... Heureusement que notre moteur donne bien en ce moment.

Et ce disant, le Parisien toucha du bois.

M. Paturel profita alors de cette circonstance pour donner aux aviateurs quelques détails sur les mœurs des hippopotames... mais personne ne l'écoutait. Tous redoutaient la panne qui les eût mis en contact avec les terribles pachydermes aquatiques...

Bafoulos raconta une histoire qui fit rire tout le monde. Un jour, prétendait-il, il avait été attaqué par un hippopotame, et était parvenu à se débarrasser de l'affreuse bête en lui plongeant une énorme touffe d'herbes dans la gueule...

– Je crois, dit Laval au bon nègre, que tu nous racontes des blagues en ce moment.

Mais Bafoulos soutint mordicus que ce qu'il disait était vrai. Comme certains nègres, il était un peu blagueur.

Le voyage se poursuivit sans incidents jusqu'au lendemain matin, mais il fallut de nouveau atterrir pour réparer un hauban qui avait

cédé. On se posa alors dans une plaine voisinant le fleuve.

– Surtout, recommanda Tavernier à M. Paturel, ne vous absentez pas, hein ?

– Soyez tranquille, répondit le vieux savant... Je crains trop les crocodiles... Je ne descendrai même pas à terre.

À l'endroit où l'on se trouvait, le fleuve était bordé d'un épais rideau de roseaux que la brise agitait doucement.

– Est-ce une idée, dit le Parisien, il m'a semblé apercevoir une tête...

– Non, répondit M. Paturel, c'est un tronc d'arbre.

– J'aime autant cela...

Quelques minutes s'écoulèrent.

– Mais non... je ne me trompe pas, reprit le Parisien, je vous assure qu'il y a des hommes derrière ces roseaux...

Tous les aviateurs regardèrent, mais ne virent rien.

– Je crois, mon pauvre Laval, dit le commandant, que tu as la berlue...

– Oh ! certes non... vous allez voir...

Mais on ne vit rien du tout.

La brise continuait d'agiter les roseaux et aucune tête n'apparaissait.

Laval avait fini par se persuader qu'il s'était trompé, quand tout à coup, il y eut contre la coque de l'avion un petit bruit sec... on crut tout d'abord que c'était un ridoir qui avait cédé, mais le commandant s'étant penché en dehors de la carlingue aperçut une flèche fixée dans le bois.

– Oh ! oh ! dit-il... méfions-nous... cachons nos têtes... car il y a là-bas des gens qui nous guettent.

– Hein ? vous voyez que j'avais raison, dit le Parisien...

Une nouvelle flèche vint se piquer à l'avant de l'appareil...

– Oh ! mais, fit Laval... ils nous embêtent ces cocos-là... Attendez, je vais leur servir quelque chose.

Il prit son Winchester et fit feu dans la direction des roseaux. On vit alors ceux-ci s'agiter, puis on entendit un bruit de rames. Les sauvages qui se tenaient dissimulés derrière le rideau de feuillage venaient de se jeter dans une pirogue et on les aperçut bientôt au milieu du fleuve.

– J'ai bien envie, dit Laval, de leur envoyer encore quelques pruneaux...

– Ménage ta poudre, conseilla le commandant, nous pourrons en avoir besoin avant peu.

– Oh !... regardez...

La pirogue venait d'être attaquée par des hippopotames. Les nègres faisaient force rames pour fuir, mais leur embarcation chavira tout à coup et l'on vit les noirs se débattre sur l'eau.

– Ils n'ont que ce qu'ils méritent, fit le Parisien. Ce n'est certes pas moi qui les plaindrai. Nous ne leur avons rien fait à ces sauvages-là, pourquoi ont-ils tiré sur nous ?... Tiens... mais ils n'étaient pas seuls dans les roseaux, regardez là-bas, il y en a d'autres. On les voit distinctement

quand le vent agite les branches... Oh !... ils ont le trac... Ils n'osent pas faire comme leurs compagnons, et remonter dans leurs pirogues...

La rive était en effet remplie de nègres... Tout à coup, ils se montrèrent, et se mirent à pousser une clameur formidable.

– Vous allez voir qu'ils vont nous tomber dessus, dit Laval... Est-ce que nous ne sommes pas prêts à repartir.

– Dans cinq minutes, répondit Francis.

– D'ici là, ils auront le temps de nous attaquer. Attendez, je vais un peu refroidir leur enthousiasme

Et déjà il s'apprêtait à tirer, quand Tavernier l'en empêcha.

– Tiens-toi tranquille, lui dit-il...

– Mais, commandant...

– Obéis.

– C'est bien, mais vous avez peut-être tort de m'empêcher de tirer. Ils vont reprendre confiance, et arriver sur nous...

– À ce moment, nous verrons ce que nous aurons à faire.

– Ils se concertent... Sûrement, ils vont nous attaquer.

Les nègres s'étaient en effet déployés sur une ligne et apprêtaient leurs arcs.

– C'est le moment, dit Tavernier... Servons-leur un petit feu de salve... Attention ! en joue !... Feu !

Une formidable détonation retentit. Tous les aviateurs avaient fait feu en même temps.

Cet avertissement fut salutaire. Les nègres se réfugièrent dans les roseaux et ne donnèrent plus signe de vie. Cependant, il fallait se méfier, car il était certain qu'ils n'abandonneraient pas ainsi la partie. Bientôt les flèches se mirent à pleuvoir...

– Oh ! oh ! fit le Parisien, ça pleut par ici. On croyait pouvoir repartir, mais au dernier moment, le moteur fit encore des siennes.

– Avarie grave ? demanda Beaucaire.

– Oui, répondit Francis... j'en ai pour deux heures au moins, peut-être plus.

– Eh bien, nous voilà propres, fit Laval... La nuit va venir et les sauvages vont donner l'assaut. Nous devrions les canarder sans tarder...

– Cela ne servirait à rien, reprit Tavernier. Ils sont bien dissimulés derrière ces roseaux, et nous brûlerions notre poudre pour rien...

Une heure, s'écoula, puis une autre, et enfin l'obscurité s'étendit sur la terre.

– Oh ! c'est maintenant qu'il faut ouvrir l'œil, dit le Parisien...

Un silence de mort régnait sur le désert...

– Mauvais endroit pour atterrir, dit le Parisien, nous n'avons vraiment pas de chance...

– Tais-toi, dit le commandant, et surveille la rive.

– Oh ! ne craignez rien, j'ouvre l'œil... mais ne croyez-vous pas qu'il faudrait de temps à autre faire marcher le projecteur.

– Oui... j'allais te dire de le faire...

Bientôt une lueur aveuglante éclaira les roseaux, et l'on vit alors les nègres qui

s'apprêtaient à s'avancer vers l'avion...

– Il était moins cinq, murmura Laval.

– Feu ! commanda Tavernier.

Une terrible détonation se fit entendre...
Plusieurs nègres s'abattirent sur le sol...

– Je crois, dit le Parisien qu'une petite décharge comme celle-là va les refroidir, et qu'ils n'auront plus envie de nous attaquer. Quels imbéciles ! Est-ce qu'ils ne feraient pas mieux de se tenir tranquilles... Qu'est-ce qu'ils espèrent ? S'emparer de notre aéro, et après ?... Il ne pourra leur servir à rien...

Francis réparait toujours.

– Nous en avons pour un bout de temps, dit-il au Parisien.

– Ah ! c'est grave ?

– Oui, assez...

– Si nous pouvons tenir les nègres en respect, toute la nuit, ça ira bien... car au jour nous les délogerons de leurs roseaux et nous serons tranquilles...

Le commandant et Beaucaire ne disaient rien. La carabine à la main, ils surveillaient l'ennemi. M. Paturel que le sommeil avait fini par gagner s'était endormi, son Winchester entre les jambes.

Laval continuait de faire fonctionner le projecteur.

Tout à coup, Tavernier s'écria :

– Attention !

Les nègres qui s'étaient avancés en rampant, cherchaient à tourner l'aéro.

– Ils sont enragés ces animaux-là, dit Laval. Et il éclaira les ennemis. Ceux-ci, aveuglés par la lumière, cherchaient à battre en retraite, mais une nouvelle salve en coucha quatre sur le sable... Les autres s'enfuirent.

– Espérons que nous allons être enfin tranquilles, murmura Beaucaire.

– Oui, répondit Tavernier, espérons-le, mais n'y comptons pas trop.

Cependant le jour parut sans que les nègres tentassent une nouvelle attaque. Ils s'étaient

réfugiés dans les roseaux, et semblaient avoir renoncé à la lutte.

CXLII

Apparition inattendue

La réparation n'avancait guère ; Beaucaire s'impatientait.

– Décidément, dit-il, notre moteur n'en veut plus, il est à bout.

– Oh ! non, répondit Francis, mais il aurait besoin d'une sérieuse révision qu'il est impossible de faire ici.

– Alors nous ne sommes pas près de la faire, car nous serons pour longtemps en plein désert.

Il y eut un silence... Ce fut le commandant qui reprit :

– Voyons, Francis, à ton avis, le moteur peut-il tenir encore ?

– Oui, commandant, répondit le gosse, mais il

faudra le vérifier souvent, et nous serons plus d'une fois encore obligés d'atterrir.

– Cela tombe mal, fit M. Paturel, car les régions que nous allons rencontrer maintenant sont loin d'être sûres...

– Bah, répondit Laval, elles le seront toujours autant que celles que nous avons traversées.

Et il ajouta, en riant :

– Depuis quelque temps, vous me semblez bien pessimiste, M. Paturel... Au début de notre voyage, vous étiez intrépide, et même d'une audace folle...

– Mon ami, répliqua le vieux savant, je ne prévoyais pas à ce moment que nous serions obligés d'atterrir tant de fois... D'ailleurs, notre avion marchait merveilleusement, tandis que maintenant...

– Il marchera encore, rassurez-vous...

– Pendant quelques milles... puis il faudra de nouveau se poser sur le sol.

– Ah ! vous n'allez pas nous porter la guigne...

– Je dis ce qui est.

– Possible, mais vous pourriez bien vous tromper, et je le souhaite.

M. Paturel eut un haussement d'épaules, et regarda du côté des roseaux...

– Tenez, dit-il, voilà que ces maudits sauvages s'apprêtent encore à nous attaquer...

En effet, les nègres semblaient près de tenter une nouvelle attaque. On put croire qu'ils allaient s'élancer vers l'aéro mais ils se contentèrent d'envoyer quelques flèches qui se piquèrent dans la carlingue. On leur répondit par une nouvelle salve et on les vit sauter dans leurs pirogues et s'éloigner sur le fleuve.

– Ah ! c'est pas trop tôt, dit Laval, voilà qu'ils s'en vont. Ils en ont assez, et je comprends ça... voyez comme ils pagayent... Oh ! qu'est-ce que c'est que ça ! qu'est-ce qui leur arrive ?

Des masses noires venaient soudain d'apparaître sur le fleuve.

– Voilà qu'ils sont attaqués par des crocodiles s'écria le Parisien.

– Non... dit M. Paturel... Ce ne sont pas des crocodiles, mais des hippopotames...

– V’lan, voilà une pirogue qui chavire... puis une autre, et encore une autre ! Oh ! oh ! ça va mal pour ces messieurs...

Les nègres poursuivis par les hippopotames cherchaient, en nageant, à regagner la rive, mais bien peu y arrivèrent. Les autres, culbutés, roulés, écrasés par les pachydermes disparurent sous les eaux...

– Ben, vrai, fit Laval, en voilà une salade... Les négros ne s’attendaient pas à ça... Ils auraient mieux fait de rester dans les roseaux, mais ce n’est pas moi qui les plaindrai, ils n’ont que ce qu’ils méritent. Qu’est-ce que nous leur avons fait à ces imbéciles-là... Pourvu maintenant que les hippopotames ne viennent pas nous attaquer...

– Rien à craindre, dit M. Paturel...

– Ah ! vous me rassurez... Je ne tiendrais guère à faire connaissance de trop près avec ces gros animaux-là... Regardez donc cette gueule qu’ils ouvrent... Ils broieraient une tête dans ces

énormes mâchoires.

Soudain un coup de feu claqua avec un bruit sec.

– Oh ! oh ! fit Laval, il ne nous manquait plus que ça... Voici maintenant que les sauvages ont des armes à feu... Nous n'avons plus qu'à nous tenir sur nos gardes... Heureusement qu'il nous reste encore des munitions...

Une autre détonation retentit. Les aviateurs se regardèrent.

– Eh parbleu ! j'y suis, s'écria le Parisien... voyez ce n'est pas sur nous que l'on tire mais sur les hippopotames. En voilà un qui vient de plonger. Sûrement qu'il a reçu une balle dans la tête.

Presque aussitôt, un homme vêtu d'un complet de toile, et coiffé d'un casque colonial, apparut entre les roseaux.

– Tiens, un blanc ! fit Laval... Ah ! j'aime mieux ça.

CXLIII

Le chasseur blanc

Le chasseur avait aperçu les aviateurs.

Il les salua en souriant, et s'avança vers eux.

C'était un homme d'une trentaine d'années, grand, vigoureux, le visage bruni par le soleil.

– Messieurs, dit-il, en s'inclinant, je ne m'attendais guère à rencontrer ici des compatriotes... Je vois que vous êtes Français à la cocarde tricolore qui est peinte sur votre avion. Qu'êtes-vous venus faire dans ces parages qui manquent plutôt de gaieté ?

– Nous faisons le tour du monde, répondit Beaucaire.

– Seriez-vous les aviateurs dont j'ai entendu parler à Dakar, il y a quelques mois et qui ont entrepris un raid gigantesque.

- Oui, c’est nous...
- Toutes mes félicitations... Alors, vous avez déjà parcouru l’Asie, l’Australie et l’Amérique ?
- Oui, nous avons eu cette chance.
- Vous êtes presque au terme de votre voyage.
- Oh ! pas encore...
- Bah ! le plus fort est fait... C’est égal, il faut une jolie dose d’énergie pour entreprendre un semblable voyage. Vous avez dû cent fois risquer la mort... Mais dites donc, cette nuit j’ai entendu des coups de feu, est-ce vous qui les avez tirés ?
- Oui... nous avons été attaqués par des nègres, qui se tenaient dissimulés dans les roseaux de la rive...
- Ce sont des Bandjis... ordinairement ils ne sont pas méchants. C’est sans doute votre avion qui les a effrayés. Ils sont superstitieux en diable, et pour eux un aéroplane est un monstre tombé du ciel... Ils ne vous ont pas occasionné de dégâts au moins ?
- Non...

– Tant mieux !... Si j'avais été là, ils vous auraient laissé en paix, car je les connais et parle un peu leur langue...

– Vous êtes explorateur ?

– Non... je suis simplement chasseur.

– Et vous voyagez seul, en plein désert ? Mais c'est dangereux cela ?

– Pas tant que l'on croit...

– Vous pouvez rencontrer une peuplade de sauvages.

– J'en ai rencontré plus d'une, et vous voyez, je suis toujours là. Le nègre n'est pas si féroce que l'on croit, il suffit de savoir lui parler. Dès qu'il voit qu'il n'a pas affaire à un ennemi, il se montre très pacifique...

– Nous ne nous en sommes guère aperçus.

– Ah ! c'est que vous autres, vous n'êtes pas des voyageurs ordinaires. Vous arrivez sur un appareil qui fait un bruit d'enfer, et qui ressemble à un oiseau géant. Mettez-vous à la place de ces populations naïves qui n'ont jamais rien vu. Pour elles, c'est un ennemi qui arrive sur leur

territoire... Mais je vois que vous avez avec vous un noir, il n'a donc pas pu parler à ses frères.

– Oh ! répondit Bafoulos, Bandjis pas frères à moi... Eux méchants avec les autres nègres... eux pas vouloir fraterniser.

– Ah ! je croyais qu'ils étaient plus sociables. Quant à moi je n'ai pas à m'en plaindre... Ils m'ont cordialement reçu dans leur campement et plusieurs se sont spontanément offerts pour me servir de guides.

– Il y a longtemps, demanda Tavernier, que vous êtes en Afrique ?

– Oui, il y aura bientôt deux ans.

– Et vous chassez depuis deux ans ?

– Oui... la chasse est pour moi un plaisir. J'étais à Paris, où je m'ennuyais prodigieusement. Un beau matin, j'ai fait mes malles et suis parti. J'ai d'abord hésité entre l'Inde et l'Afrique, puis je me suis décidé pour cette dernière contrée. Arrivé à Dakar, j'ai étudié un peu les régions que j'allais parcourir, puis je me suis lancé dans la brousse... Ah ! certes, la vie

a été dure au début, mais peu à peu, je me suis accoutumé à cette vie errante, et je vous assure qu'aujourd'hui, je n'ai pas l'intention de retourner en France... J'y retournerai un jour, c'est certain, mais le plus tard possible... Quoi, de plus beau, de plus agréable que la vie en plein air... aujourd'hui on vit dans un endroit, demain dans un autre. On voit des terres nouvelles, des peuples nouveaux, chaque journée vous réserve une surprise.

– On voit aussi des fauves, fit M. Paturel, en riant.

– Oui, on en voit, et assez souvent même, mais c'est là qu'est le plaisir pour un homme qui cherche l'aventure. À Paris, je vivais oisif, mangeant mes rentes, menant une vie stupide, sans but, sans idéal... Ici, c'est la vie active, l'imprévu et c'est ce qui me plaît. Dès qu'une tribu me signale un fauve qui vient la nuit rôder autour des cases, je me mets à l'affût et attends la bête. Quelquefois, je l'attends longtemps, mais je finis toujours par la tuer... Oh ! il y a des moments où j'ai de l'émotion... il y a des fauves

qui ne se laissent pas tuer facilement, mais jusqu'à présent je suis toujours venu à bout de ceux que j'ai guettés...

– Et vous êtes toujours seul ?

– Toujours... La nuit je campe dans la brousse ou sous quelque case, le jour je suis la piste de la bête que je veux tuer...

– Généralement vous rencontrez des panthères ?

– Oui... et c'est une mauvaise bête bien plus à craindre, à mon avis, que le tigre ou le lion... mais je tue aussi des sangliers sauvages, des hippopotames et des éléphants. Les nègres me connaissent, ils savent que je ne suis pas venu chez eux en ennemi... Partout où je passe, je suis bien accueilli. Ils m'appellent le « chasseur blanc » et me préviennent chaque fois qu'un fauve menace leur tribu.

– C'est audacieux ce que vous faites là.

– Non... Les premières fois, on a un peu d'émotion, je l'avoue, mais on finit par s'habituer à cette chasse nocturne, et on devient même aussi

rusé que la bête que l'on chasse. On arrive à connaître ses habitudes, sa façon d'attaquer et l'on acquiert une assurance qui vous donne une réelle supériorité sur l'ennemi.

– Puisque vous connaissez si bien la brousse et ses dangers, dit Beaucaire, vous allez pouvoir nous renseigner.

– Mais avec plaisir.

– Nous nous dirigeons vers le Tchad, et de là nous remonterons vers le désert de Libye pour atteindre ensuite le Caire, puis Alexandrie.

– C'est une belle randonnée.

– Oui... espérons que nous la mènerons à bien... Connaissez-vous les environs du Tchad ?

– Non... Je n'ai jusqu'à présent parcouru que la Sénégambie et une petite partie du Niger...

– Croyez-vous que nous rencontrerons encore des peuplades dangereuses ?

– Ma foi, je ne saurais vous dire... Avec votre avion, vous pouvez effrayer les unes, mais d'autres peuvent vous attaquer. Le mieux est de vous poser à terre le moins possible.

– C’est aussi notre intention, mais nous sommes à la merci de notre moteur.

– Tâchez en tout cas d’atterrir toujours en plaine, et jamais près des bois ou des cours d’eau. Dans le voisinage des bois vous risquez de rencontrer des panthères et des serpents noirs, d’affreux reptiles qui sont bien les plus dangereuses bêtes que je connaisse ; le long des cours d’eau, vous avez à craindre les hippopotames et les crocodiles...

– Oui, fit Beaucaire, nous avons déjà rencontré bien des bêtes dangereuses, et nous sommes parvenus à nous en débarrasser...

– Un conseil.

– Parlez...

– Ne tirez jamais la panthère à plus de dix mètres... Il faut attendre pour tirer qu’elle fasse son bond, et alors, vous la cueillez au vol... Si vous faites feu avant qu’elle se soit lancée, vous risquez de la manquer, et alors cela devient grave... Vous avez de bonnes carabines ?

– Oui... des carabines à répétition.

– Alors, vous ne devez rien craindre...

CXLIV

Un homme intrépide

Les nègres qui, tout à l'heure, s'étaient enfuis dans leurs pirogues, avaient été obligés de regagner la rive, pour échapper aux hippopotames qui les poursuivaient... En apercevant le « Chasseur blanc » qu'ils connaissaient bien, en grande conversation avec les aviateurs, ils demeurèrent étonnés.

Alors, le chasseur s'approcha d'eux et leur parla. Les nègres l'écoutaient avec attention. Quand Il eut fini de parler, ils se mirent à regarder l'aéro, et maintenant ils semblaient moins effrayés et aussi moins hostiles.

– Vous voyez, dit le chasseur, ils s'appriivoisent. Si je m'étais trouvé là quand vous avez atterri, ils ne vous auraient pas attaqués. Ils

vous prenaient pour des sorciers...

Le moteur était réparé.

– Nous allons partir, dit Beaucaire... et comme il est probable que nous serons rentrés en France avant vous, à moins qu'il ne nous arrive un accident, nous pouvons, si vous le voulez, donner de vos nouvelles à ceux que vous avez laissés là-bas.

– Je n'ai laissé personne derrière moi, répondit le chasseur, vous pensez bien que si j'avais eu de la famille, je n'aurais pas entrepris pareille aventure... Si je laisse mes os sur la terre d'Afrique, personne ne me regrettera...

– Excepté nous...

– Oh ! vous me connaissez à peine.

– On regrette toujours la disparition d'un Français aussi courageux que vous. Nous souhaitons que vous reveniez sain et sauf, après avoir tué beaucoup de fauves.

– Vous êtes bien aimable... et vos souhaits, je l'espère, me porteront bonheur...

– Puis-je vous demander votre nom ?

– Mais, certainement, je m’appelle Jacques Delambre... Je suis un ancien officier de cavalerie.

À leur tour Beaucaire et Tavernier déclinerent leurs noms et présentèrent M. Paturel, Laval et Francis. Quant à Bafoulos, il s’était caché dans la carlingue, car il craignait que les nègres ne se jetassent sur lui. Ils appartenaient à une tribu ennemie de la sienne et il savait que la haine de ces sauvages était terrible.

– Désirez-vous, demanda Beaucaire au chasseur que nous vous déposions en quelque endroit du désert ?

– Ma foi... puisque vous me l’offrez, j’accepte. Je ne serais pas fâché de voir un peu quelles sont les bêtes que renferme la forêt de Niaouka...

– Elle se trouve loin d’ici ?

– Non, à douze ou quinze milles environ...

– Vous y serez en un rien de temps... mais quand vous serez là-bas, il faudra revenir.

– À quoi bon ?... Je n’ai pas de hutte ni de campement ici... Je vais où me pousse ma

fantaisie, je m'arrête où bon me semble...

– Mais il faut bien que vous vous approvisionniez de temps à autre ?

– Je trouve toujours à me nourrir... On n'a pas idée de la richesse de ce pays... il produit de tout en abondance... des fruits, des légumes... On y trouve aussi du gibier...

– Cependant, à la longue, vos munitions vont s'épuiser.

– J'ai encore plusieurs paquets de cartouches. Dès que je verrai que ma provision baisse, je me rendrai à Kaoulo... c'est là que sont mes bagages.

– Ah ! vous avez des bagages... il me semblait étonnant que vous vous soyez ainsi lancé dans le désert sans au moins une cantine d'officier...

– Oui, à Kaoulo, j'ai tout ce qui m'est nécessaire.

– Mais Kaoulo n'est pas près d'ici, sans doute.

– Quand je veux y retourner, j'attends le passage d'une caravane, et je me fais véhiculer à dos de chameau.

- Et s’il ne passait pas de caravane ?
- Je trouverais toujours à louer un cheval ou des porteurs.
- Comme je vois, votre vie est faite d’imprévu.
- Oui, et c’est ce qui en fait le charme... Vivre au jour le jour, sans savoir ce qui vous arrivera le lendemain, c’est l’existence qui me plaît.
- Vous auriez fait un bon explorateur...
- Non, car les explorateurs se font accompagner, ils ont avec eux une escorte, et c’est justement ce que je ne veux pas. J’entends être seul et libre...

CXLV

En forêt

Le chasseur prit place dans l'aéro. Quelques instants après, il désigna une forêt qui s'étendait sur la droite à perte de vue, et dit :

– C'est là que je vais... Voici la forêt de Niaouka... Veuillez être assez aimables, messieurs, pour me déposer à terre.

Tavernier transmit l'ordre de descente au moyen de l'acoustique et aussitôt Beaucaire se mit en descente. On atterrit sur un sable fin où l'avion s'immobilisa bientôt.

– Mauvais endroit, dit le Parisien... nous aurons du mal à repartir, car notre appareil va sûrement patiner.

Beucaire eut un froncement de sourcil. Quant à Tavernier, il avait sauté hors de la carlingue et

tâtait le sol de son pied.

– Messieurs, dit le chasseur, je vous remercie infiniment... Vous m’avez conduit où je désirais me rendre depuis longtemps... Je ne sais si nous nous reverrons un jour, mais dans le cas où la nostalgie de Paris me prendrait, je me ferais un devoir d’aller vous rendre visite.

Sur ces mots, le chasseur prit congé des aviateurs. La forêt était à une cinquantaine de mètres environ ; il s’y engagea aussitôt après avoir, à deux reprises, salué de la main.

– Maintenant, dit Tavernier, nous allons essayer de repartir...

– Ce sera difficile, murmura Beaucaire... Nous sommes ici sur une véritable fondrière... Vois, depuis que nous avons atterri, notre avion s’est enfoncé de près de vingt centimètres... Il faudrait dégager les roues...

– Attendez, on va s’y mettre, dit Laval.

Et, aidé de Francis, il se mit à enlever le sable autour de l’aéro.

– Ça y est, fit-il, au bout d’un instant.

Tout le monde remonta à bord, mais l'avion s'enfonça encore dans le sable, et ne parvint pas à décoller.

Beucaire poussa un terrible juron...

– Ne t'impatiente pas, lui dit le commandant, nous allons sortir de là.

Cependant, malgré tous les efforts de Laval, de Francis et même de M. Paturel qui, courageusement, s'était mis à la besogne, l'avion s'enfonçait de plus en plus dans le sable...

– Voilà ce que c'est, dit Beaucaire, de vouloir rendre service aux gens... Ce chasseur, qui est habitué à errer dans le désert, aurait bien pu faire quelques kilomètres de plus à pied... Nous l'avons pris avec nous, et voyez où nous en sommes...

Tavernier s'efforçait de calmer son ami.

– Patience, dit-il, nous arriverons bien à décoller notre appareil.

Cependant, le temps passait, et l'on en était toujours au même point. Plus on creusait le sable, plus la couche que l'on trouvait en dessous

devenait molle...

Le Parisien alla voir plus loin et revint en disant :

– Là-bas, le sable est plus ferme... si nous pouvions seulement tirer notre avion pendant une quarantaine de mètres, nous pourrions repartir.

Tous s'attelèrent à l'aéro, mais sans succès... Il ne bougeait pas... Cela devenait inquiétant.

– Écoutez, dit le Parisien, il n'y a qu'une façon de se tirer de là...

– Et laquelle ? demanda Tavernier.

– Il n'y a qu'à aller dans la forêt qui est là tout près... Nous y couperons des branches qui nous serviront de leviers, et nous pourrons ainsi faire avancer notre appareil...

– Des leviers, oui, en effet, dit Beaucaire, mais il faudrait de solides bouts de bois.

– Nous en trouverons...

– Vous n'arriverez pas à les couper avec un simple couteau.

– Non, mais avec notre scie à métaux, nous y

parviendrons facilement.

Et le Parisien fouillant dans le coffre à outils y prit une petite scie dont il vérifia soigneusement la lame...

– Ça ira, dit-il... viens avec moi, Francis.

Les deux jeunes gens s'en allèrent... Ils se dirigèrent vers la forêt qu'ils atteignirent en quelques instants, et se mirent à la recherche d'un arbre qui pût leur fournir les fortes branches dont ils avaient besoin.

Tout à coup, Francis poussa un cri. Un énorme serpent enroulé autour d'un arbre, tendait vers lui son horrible tête, en faisant entendre un sifflement aigu.

CXLVI

Désagréable surprise

Laval et Francis n'avaient pour toute arme que leur couteau, et la petite scie métallique avec laquelle ils se proposaient de scier les branches. Effrayés tout d'abord par l'apparition du reptile ils reculèrent, mais comprenant aussitôt que si le serpent parvenait à dérouler ses anneaux, il allait se jeter sur eux, ils prirent une décision héroïque. Ou du moins ce fut le Parisien qui la prit. Il s'avança courageusement et, en trois coups de couteau, parvint à couper le reptile en deux... Celui-ci se tortilla, un affreux sifflement sortit de sa gueule grande ouverte, puis il tomba à terre où, après quelques soubresauts, il demeura immobile...

– Ça y est, dit Laval... mais ça n'a pas été sans peine... Dieu qu'il a la peau dure ce maudit

serpent... Mais j'y pense, Francis, nous avons été bien imprudents de partir sans armes. Cours vite à l'aéro et rapporte deux carabines chargées... Nous n'en aurons peut-être pas besoin, mais on ne peut pas savoir. S'il se montrait une autre bête, il faut que nous puissions nous défendre. Va... je t'attends ici...

Le gosse partit en courant. Déjà Laval s'apprêtait à scier une grosse branche qui ferait un excellent levier, quand il entendit dans les broussailles, à quelques mètres de lui, un bruit bizarre. Il écouta et perçut nettement un souffle rauque...

« Ça y est, se dit-il, voilà un fauve qui vient me rendre visite... »

Et avec une agilité de singe, il grimpa aussitôt sur un arbre. Il était temps. Une bête jaunâtre surgit d'entre les buissons, huma l'air et fit entendre un formidable miaulement. C'était une panthère. Le Parisien se vit perdu. Il savait que les panthères grimpent aux arbres comme les chats et que la bête n'allait pas tarder à être près de lui. Il se cala à califourchon sur une branche,

et attendit, son couteau ouvert à la main.

Le fauve hésitait. Il tournait autour de l'arbre en grognant, égratignait parfois l'écorce de ses griffes, mais ne se décidait pas à monter... « Et Francis qui va revenir, pensait Laval... pourvu qu'il aperçoive l'animal et ait assez de présence d'esprit pour le viser et le tuer. »

La panthère tournait toujours autour de l'arbre. Elle essaya d'y grimper, mais retomba aussitôt en faisant entendre une plainte sourde. Le Parisien s'aperçut alors qu'elle avait une patte cassée... La bête se laissa retomber sur le sol et se mit à lécher sa blessure. Laval se sentit rassuré, mais il trembla pour Francis.

Le pauvre petit allait revenir, il ne devait pas être loin maintenant... Comment le prévenir ? Descendre, c'était se jeter dans la gueule de la bête... Bien qu'elle fût blessée, elle aurait cependant la force de sauter sur lui...

Il prit le parti de crier.

Et il cria de toutes ses forces :

– Attention ! attention, Francis... il y a du

danger... Va chercher le commandant... Va chercher le commandant.

Soudain, à travers les branches, il aperçut le gosse...

– Attention !... répéta-t-il... il y a une panthère au pied de l’arbre.

– Je la vois, répondit Francis.

– Tâche de ne pas la manquer...

Courageusement, l’enfant s’approcha, le fusil à l’épaule, prêt à tirer.

La panthère, qui l’entendit venir, se dressa, et fit entendre un hurlement sinistre. Presque aussitôt un coup de feu retentit. Francis avait tiré, mais il avait manqué la bête... Celle-ci retrouvant toutes ses forces, malgré sa blessure, s’apprêtait à bondir, quand une balle l’atteignit au défaut de l’épaule. Elle rugit, se tortilla sur place, en grattant le sol de ses pattes, puis s’abattit et ne bougea plus...

– Je crois qu’elle est morte, cria Francis.

– Oui... tu as bien visé, mais attends encore un peu.

CXLVII

Un cri de détresse

La bête ne bougeait plus. Cependant, par prudence, Laval engagea Francis à lui envoyer encore une balle. Le gosse s'approcha et presque à bout portant tira sur la panthère. Cette fois, elle était bien morte.

– Ouf ! fit le Parisien, en se laissant glisser à bas de l'arbre où il s'était réfugié, j'ai eu une belle émotion. Heureusement que la bête était blessée, et qu'elle n'a pas pu grimper, sans quoi tu m'aurais retrouvé en morceaux... Enfin, maintenant, nous avons des fusils, nous pourrions recevoir comme il convient les bêtes qui voudront s'approcher de trop près... Allons, ne perdons pas de temps. Pendant que je vais scier cette branche, tu vas ouvrir l'œil et observer attentivement ces buissons où il pourrait bien y

avoir encore quelques bêtes...

À cet instant, tout près des deux jeunes gens, les branches s'agitèrent.

– Bon, s'écria le Parisien, voilà encore une autre panthère...

Et il s'était emparé d'un des fusils apportés par Francis, quand soudain, il éclata de rire. Une grosse figure dans laquelle brillaient deux verres de lunettes, venait d'apparaître.

– M. Paturel, s'écria Francis... Ah ! c'est pas bien de faire ainsi peur aux gens... Je vous prenais pour une bête, et un peu plus, je vous envoyais une balle...

– Je vous avais cependant prévenus, répondit le vieux savant...

– Nous n'avions pas entendu... il est vrai que ma scie fait un bruit de tous les diables.

– Je suis venu vous prêter secours...

– Ça, c'est bien, et nous vous en remercions...
Veillez pendant que je travaille.

– N'ayez crainte... Je vais ouvrir l'œil, et je

vous garantis que si un fauve se montre, je ne le manquerai pas...

Et le vieux savant, après avoir assujetti ses lunettes sur son nez, et rejeté en arrière son casque colonial, se mit en position de défense, le fusil à l'épaule, le doigt sur la détente, prêt à faire feu à la première alerte.

Pendant ce temps, Francis et le Parisien coupaient et sciaient de solides branches qu'ils débarrassaient rapidement de leurs rameaux... Leur besogne allait bientôt être achevée, quand ils entendirent, à faible distance, des coups de feu suivis presque aussitôt de cris :

– À moi, à moi ! au secours !...

Ils se regardèrent.

– C'est le chasseur qui nous a quittés tantôt, dit le Parisien.

– Oui, fit M. Paturel, il n'y a pas de doute possible, c'est bien lui.

– Que faire ?

– Ma foi... nous ne pouvons pas, ce me semble, demeurer ici quand un homme, un

Français, appelle à l'aide...

– C'est mon avis, approuva Laval.

Puis, s'adressant à Francis :

– Cours vite, lui dit-il, retrouver M. Beaucaire et le commandant, et dis-leur que nous sommes partis au secours du chasseur.

– Mais... s'il vous arrivait malheur... si...

– Ne t'occupe pas de cela... Va... et hâte-toi.

Le gosse était hésitant.

– Eh bien, qu'attends-tu ? dit le Parisien.

– Si j'allais avec vous ?

– Non... il faut prévenir nos compagnons... Pars... ne perds pas un instant.

Francis obéit.

Alors, M. Paturel et le Parisien, leur Winchester à la main, s'engagèrent dans les fourrés.

– C'est peut-être très imprudent ce que nous faisons-là, dit le vieux savant, mais nous ne pouvons tout de même pas retourner

tranquillement à notre aéro, quand un homme a besoin de secours... Il y a là une question d'humanité...

– Oui, fit le Parisien... Pourvu qu'il ne nous arrive pas encore quelque vilaine histoire...

– Nous serons prudents...

– Oh !... on dit cela, mais on ne sait jamais...

Le cri qu'ils avaient déjà entendu s'éleva de nouveau :

– À moi !...

– Hâtons-nous, dit le Parisien.

Tous deux fonçaient dans les buissons, faisant céder les lianes sous le poids de leur corps, s'égratignant les mains et le visage.

Bientôt, ils parvinrent à une clairière et demeurèrent stupéfaits. Le chasseur blanc, celui qui les avait quittés quelques heures auparavant, était entouré d'une bande de nègres, qui le frappaient avec fureur. Il se débattait, mais inutilement. On lui avait pris ses armes et il était à la merci de ces sauvages...

CXLVIII

Pris au piège !

Jusqu'alors, les nègres n'avaient pas aperçu M. Paturel et le Parisien. Ceux-ci, après être demeurés un instant à découvert, s'étaient vite jetés dans un buisson. Ils se consultèrent rapidement. Il fallait à tout prix délivrer le Français.

– Allons, dit Laval, nous y sommes ?

– Oui, répondit M. Paturel, en épaulant son Winchester.

– Eh bien... en joue... feu !...

Les deux détonations claquèrent en même temps. Deux nègres s'abattirent.

– Feu à volonté ! dit le Parisien.

Et les balles plurent dru comme grêle sur les

sauvages. Cependant ils ne s'enfuyaient pas. Ils entouraient leur prisonnier, et on risquait d'atteindre ce dernier en fusillant le groupe.

– Ils sont tenaces, ces animaux-là, dit Laval... Habituellement les sauvages se sauvent dès qu'ils entendent des coups de feu, mais ceux-là n'ont pas l'air de vouloir s'enfuir... Visons avec soin pour ne pas tuer le prisonnier et tâchons de descendre le plus de nègres possible.

Les deux amis recommencèrent à tirer... ils blessèrent et tuèrent quelques noirs. Alors ceux-ci comprenant qu'il était stupide et dangereux de rester ainsi exposés au feu de l'ennemi, disparurent sous les arbres, mais en emmenant le Français avec eux.

M. Paturel et le Parisien se trouvèrent bien embarrassés. Que devaient-ils faire ?

Allaient-ils se lancer à l'aventure dans une forêt où ils risquaient de se faire surprendre ? Ce fut leur instinct de dévouement qui l'emporta. Sans réfléchir aux conséquences que pouvait avoir leur acte, ils se mirent à la recherche du chasseur.

Cependant quand ils se furent engagés sous les lianes, ils se sentirent moins entreprenants, mais ils étaient lancés, ils devaient aller jusqu'au bout.

Ils entendaient encore le bruit que faisaient les sauvages en se glissant entre les branches ; puis ce bruit s'atténa, ne fut plus qu'à peine perceptible et s'éteignit tout à fait.

Laval et M. Paturel s'arrêtèrent.

– Où sont-ils passés, ces animaux-là, dit le Parisien à voix basse... On ne les entend plus.

– Ils doivent avoir leur campement près d'ici, répondit le vieux savant.

– Croyez-vous ?

– Ma foi... je le suppose...

– Savez-vous que ce que nous faisons devient bien dangereux ?

– Oui... en effet...

– Et nos compagnons qui nous attendent...

– Nous avons été bien imprudents... et je crois que malgré tout ce que nous pourrons faire, nous ne sauverons pas notre pauvre compatriote.

À ce moment, une plainte s'éleva.

– C'est sa voix, dit Laval... Ces maudits sauvages sont sans doute en train de le martyriser. Oh ! c'est affreux... Nous ne pouvons tout de même pas le laisser torturer ainsi... Tant pis, advienne que pourra... essayons de le sauver...

Ils avancèrent encore, et déjà, entre les lianes, ils apercevaient les nègres réunis en cercle au milieu d'une petite clairière, quand tout à coup, ils sentirent le sol leur manquer sous les pieds. Ils étaient tombés dans une fosse profonde de trois mètres environ et qui était recouverte de branchages et de sable.

Cette fosse était un piège à fauves !

– Il ne nous manquait plus que ça, murmura le Parisien furieux... Voilà bien notre chance... allez donc vous dévouer pour les autres... Comment allons-nous sortir de là maintenant ?...

– Ce sera difficile, répondit M. Paturel qui, penché vers le sol, cherchait ses lunettes qui avaient glissé de son nez, au moment de sa

chute... Oui, bien difficile.

– Nous allons voir... En nous faisant la courte échelle, nous parviendrons peut-être à sortir de ce trou...

C'était moins simple que ne le supposait le Parisien, car les parois de la fosse au lieu d'être absolument verticales allaient en se rétrécissant vers le haut, de sorte qu'il était impossible de s'y accrocher. Vingt tentatives demeurèrent infructueuses.

M. Paturel se lamentait. Quant à Laval, il commençait lui aussi, à perdre tout espoir...

– Il ne manquerait plus maintenant qu'un fauve vienne tomber à côté de nous, dit le vieux savant.

Le Parisien ne répondit pas. Il grimpa de nouveau sur les épaules de M. Paturel, mais quand il voulut s'accrocher aux aspérités de la fosse, le sable s'éboula de tous côtés...

– Nous sommes fichus, dit Laval...

– Oui, c'est mon avis, murmura tristement M. Paturel... Personne ne viendra nous délivrer...

Pourtant le Parisien renouvela ses tentatives...

– Oh ! fit-il tout à coup, peut-être que j'ai trouvé le moyen de sortir d'ici

Et comme M. Paturel le regardait d'un air incrédule, il ajouta :

– Oui, vous allez voir... Comment n'avais-je pas songé à cela plus tôt.

Et il se mit avec ses mains à gratter l'une des parois de la fosse de façon à faire tomber le plus de sable possible.

– Vous comprenez, dit-il... Nous allons avant peu remplir à demi de sable le trou où nous sommes et il nous sera alors facile d'en atteindre le bord.

– Oui, bonne idée, en effet... fit le vieux savant.

Et il se mit, lui aussi, à gratter le sable qui s'éboulait facilement sous ses doigts.

Déjà il y avait dans le trou un petit monticule que le Parisien tassait de temps à autre pour qu'il offrît plus de résistance. Encore une demi-heure de travail, et les deux amis allaient enfin pouvoir

se hisser hors du piège à fauves, quand un bruit de pas fit craquer le sol au-dessus de leurs têtes, et bientôt d'affreuses figures noires se penchèrent sur l'orifice.

Les deux pauvres amis se virent perdus.

Les nègres avaient découvert leur retraite, et allaient les massacrer dans ce puits où toute défense était impossible.

CXLIX

Recherches inutiles

M. Paturel et le Parisien avaient fort heureusement leurs fusils. Ils épaulèrent et firent feu. Les têtes disparurent. Ils attendirent. Nulle figure ne se montra. Ils se croyaient déjà débarrassés de leurs ennemis, mais ceux-ci étaient plus rusés qu'ils ne le supposaient.

Au bout d'une demi-heure, une touffe d'herbes embrasées tomba dans la fosse, puis une autre suivit, et encore une autre.

– Les bandits ! s'écria Laval, ils veulent nous rôtir vivants.

Et avec M. Paturel, ils s'efforçait d'éteindre les brandons qui répandaient une fumée âcre, étouffante. Bientôt, l'air devint irrespirable. Les deux hommes sentirent que la tête leur tournait,

déjà ils flageolaient sur leurs jambes.

– Oh ! Je n’y tiens plus, balbutia M. Paturel...
j’étouffe... Je...

Il n’en put dire davantage, et s’abattit sur le sol.

Le Parisien résistait encore, mais bientôt il tomba à son tour...

Maintenant les pauvres aviateurs n’avaient plus conscience de rien...

*

Là-bas, dans l’aéro, Beaucaire et Tavernier attendirent le retour de leurs amis. Renseignés par Francis, ils étaient en proie à une terrible inquiétude.

– Que s’est-il passé encore ? grogna Beaucaire... Je me doutais qu’il arriverait quelque chose...

– Moi aller voir, si voulez, proposa Bafoulos.
Beucaire ne répondit pas.

– Tout à l’heure, j’ai entendu des coups de feu, dit Tavernier, puis plus rien... Pourvu que nos pauvres amis n’aient pas été massacrés par les sauvages...

– Ils étaient armés, dit Francis... ils avaient beaucoup de cartouches à leur disposition...

Il y eut un silence.

– Quelle sottise aventure ! fit Beaucaire... Nous n’aurions pas dû les laisser partir.

– Mais tu sais bien, répliqua Tavernier, qu’ils étaient partis chercher des branches pour nous servir de leviers...

– Ils auraient dû revenir, dès qu’ils se sont vus menacés.

– Revenir... c’est facile à dire, mais ils n’ont peut-être pas pu.

– Alors, ils sont perdus...

– Qui sait ?...

La nuit venait. Les aviateurs prêtaient l’oreille, croyant, à chaque instant, entendre un bruit de pas. De temps à autre, le commandant faisait

marcher le projecteur dont le cône lumineux mettait sur la forêt une grande tache blanche. À un moment, Francis crut apercevoir des ombres. qui se mouvaient dans la zone de clarté, mais Bafoulos qui avait meilleure vue, affirma que ce que l'on prenait pour des êtres humains n'étaient que des troncs d'arbre.

– Qu'allons-nous faire ? demanda Tavernier.

– Je ne sais, répondit Beaucaire... Je crois que c'est ici que s'arrêtera notre voyage.

– Non... nous nous sommes déjà tirés de situations aussi graves que celle-là.

– Je ne crois pas...

– Mais si... rappelle-toi...

– Tu oublies que nous ne pouvons partir, que l'avion n'arrive pas à décoller sur ce sable mouvant. Si nous sommes attaqués à notre tour, ce sera la fin de tout.

– Écoute... la fraîcheur de la nuit a, ce me semble, collé le sable, l'a rendu plus dense... Si nous essayions de partir... Nous irions nous poser plus loin, sur un terrain plus ferme, et nous

pourrions ainsi, en cas de danger, reprendre immédiatement notre vol...

– Tu crois que le sable est plus ferme que dans l’après-midi.

– Oui... Je m’en suis assuré... Il est d’ailleurs facile de s’en convaincre... Nous allons faire un essai.

– Si tu veux, répondit Beaucaire, sans conviction.

L’épreuve fut tentée. D’abord l’avion patina, puis se mit à rouler lentement. Enfin, il acquit de la vitesse et décolla, pour se poser immédiatement sur le sol.

– Tu vois que j’avais raison, dit Tavernier.

– Oui, répondit Beaucaire. Maintenant, nous sommes sur un terrain dur... nous pourrions nous élever quand nous le voudrions... Ah ! pourquoi Laval et M. Paturel nous ont-ils quittés !... Maintenant, il faut nous mettre à leur recherche, nous ne pouvons les abandonner... Les malheureux !... Peut-être sont-ils morts à l’heure actuelle...

Quand le jour parut, le commandant dit à Beaucaire..

– Je vais avec Bafoulos entreprendre une reconnaissance en forêt.

– Et si vous ne revenez pas ?

– Nous serons prudents... Si nous nous voyons menacés, nous reviendrons aussitôt.

Beucaire eut un haussement d'épaules.

– Allez, dit-il... mais de la prudence.

Tavernier remit un Winchester à Bafoulos, en disant :

– Tu sais te servir d'un fusil.

– Oh ! répondit le nègre... moi beaucoup tirer coups de fusil... là-bas, en France, pendant la guerre. Moi bien viser, ti verras.

Le commandant montra au noir le fonctionnement du Winchester. Bafoulos n'avait pas la tête dure, il comprit tout de suite.

– Y a bon, dit-il, moi savoir...

– Eh bien, en route.

Tous deux se dirigèrent vers la forêt.

– Pourvu qu'ils reviennent, murmura tristement Beaucaire...

Arrivés devant les arbres et les lianes qui contournaient la plaine, le commandant et le nègre écoutèrent un instant. Ils n'entendirent rien que le chant d'un oiseau qui, tout heureux, ivre de soleil, gazouillait sans discontinuer.

À peine eurent-ils fait quelques pas qu'ils aperçurent dans le feuillage de larges foulées.

– Nos amis ont passé par là, dit Tavernier.

– Oui, répondit Bafoulos... et eux tuer serpent... ti vois...

En effet le serpent que le Parisien avait coupé en deux avec son couteau, était toujours étendu sur le sol et de grosses mouches vertes bourdonnaient autour de lui...

Bafoulos et le commandant avançaient toujours.

– Oh ! la panthère ! dit Bafoulos... eux tuer aussi la bête...

En se guidant sur les traces laissées par les deux disparus, ils parvinrent à la clairière que nous connaissons, mais là s'égarèrent. Au lieu de suivre tout droit comme l'avaient fait Laval et M. Paturel ils tournèrent à gauche et se trouvèrent dans un lacis de lianes où ils s'empêtrèrent.

Quand enfin, ils furent parvenus à se dégager, ils se virent au milieu d'une petite place de sable bordée par de grands arbres. Là, ils s'arrêtèrent, et Bafoulos colla son oreille contre terre, mais il n'entendit rien.

Tous deux se remirent en marche, mais s'égarèrent de plus en plus.

Heureusement Tavernier avait sur lui une boussole de poche, et cela lui permit de se diriger vers la plaine où était l'aéro. Bafoulos et lui sortirent de la forêt à environ deux cents mètres de l'endroit où ils y avaient pénétré...

CL

Plus d'espoir !

Beucaire et Francis les attendaient avec impatience.

– Eh bien ? demanda Beaucaire.

– Rien, répondit le commandant.

– Ils sont perdus.

– Je le crains... Nous avons un moment retrouvé leurs traces, puis nous les avons perdues... Continuer nos recherches eût été inutile, car nous nous serions égarés de plus en plus.

– Alors, que faire ?

– Je ne sais... il faut attendre.

Beucaire eut un geste de découragement.

– Attendre, dit-il... Ah ! quel malheur ! Pauvre

Laval, pauvre M. Paturel ! Cela devait finir ainsi...

– Peut-être pourrions-nous survoler la forêt.

– Nous allons essayer, si tu veux, mais cela ne nous avancera pas à grand-chose. Les arbres nous masqueront le sol, et nous n'apercevrons absolument rien.

– Il faut quand même essayer...

Les aviateurs prirent place à bord, et l'aéro décolla. Beaucaire se tint à faible hauteur. Tavernier, Francis et Bafoulos observaient attentivement, mais ne voyaient rien que les cimes touffues des arbres.

Tout à coup, Francis s'écria :

– J'ai vu quelque chose ?

– Quoi donc ? demanda Tavernier.

– Vous avez remarqué une éclaircie entre les arbres...

– Oui...

– Eh bien, il me semble que j'ai aperçu des hommes.

– C’est une idée...

– On peut toujours voir.

Tavernier donna par l’acoustique des ordres à Beaucaire qui opéra un rapide virage, et l’on refit le chemin parcouru.

Quand on arriva à l’endroit que le gosse avait désigné, on ne vit qu’une étroite étendue de sable, mais d’hommes point.

– Tu t’es trompé, dit le commandant.

– Oh ! je vous assure qu’il m’a bien semblé apercevoir des êtres humains... Peut-être les avons-nous effrayés avec notre aéro, et ils ont dû se cacher.

On repassa trois fois au-dessus de la clairière, mais on ne vit absolument rien que du sable.

– Tout est inutile maintenant, murmura Tavernier... nos pauvres amis sont perdus, ou ils se sont égarés dans cette forêt qui est immense, ou ils ont été victimes des sauvages ou de quelque bête féroce. Le mieux que nous ayons à faire est de retourner dans la plaine, de nous y poser et d’attendre encore. Si dans quarante-huit

heures ils n'ont pas reparu, nous verrons ce que nous aurons à faire...

Le commandant parla à Beaucaire par l'acoustique et l'avion opéra presque aussitôt un rapide virage ; quelques instants après, il se posait dans la plaine à faible distance de l'endroit d'où il était parti.

Beucaire et Tavernier étaient navrés. Il est dur de se voir ainsi séparé de compagnons avec lesquels on a bravé tous les dangers.

– Ils sont perdus, dit Beaucaire.

– Je le crains, répondit Tavernier, mais ne perdons pas encore tout espoir. Laval est un garçon énergique... S'il s'est égaré avec M. Paturel il arrivera certainement à retrouver son chemin...

– Je crains qu'il n'ait été tué...

Il y eut un silence.

Ce fut Bafoulos qui reprit :

– Mauvais nègres dans forêt... Eux pas aimer blancs... toujours tuer eux...

- Tu connais ces nègres, demanda Tavernier.
- Non... Moi jamais vu... mais ai entendu parler par père à moi. Eux très mauvais... et eux manger blancs...
- Tu es sûr de ce que tu dis ?
- Oh ! oui, moi bien sûr... Ça forêt de Jokoto... et méchants nègres habiter là.
- Comment les appelle-t-on ?
- Eux s'appeler Yoddos, eux pas très nombreux mais personne a pu tuer eux...
- Quelle fatalité ! murmura le commandant... Il a fallu que nous nous arrêtions juste à proximité de cette forêt maudite... Jamais nous n'aurions eu l'idée d'atterrir là, si le chasseur que nous avons accueilli à bord de notre aéro, ne nous l'avait pas demandé. Il y a de ces hasards fâcheux... on dirait que, dans la vie, un mauvais génie se plaise parfois à faire le mal à plaisir...

Beucaire ne disait rien. Il était soucieux. Quant à Francis, il avait peine à retenir ses larmes à la pensée qu'il ne reverrait plus Laval, ce brave compagnon, pour lequel il s'était pris d'une vive

amitié. Et il se disait, le pauvre gosse, que bientôt peut-être ses compagnons et lui, auraient le même sort.

Conseillé par Tavernier, Beaucaire survola encore une fois la forêt, mais sans résultat, comme précédemment.

– Plus d’espoir, dit-il... Il faut repartir.

– Attendons encore, répondit le commandant, qui ne pouvait croire qu’il ne reverrait plus Laval ni M. Paturel...

– Soit, fit Beaucaire, mais ce sera en pure perte.

– Du moins nous n’aurons rien à nous reprocher. Vois-tu que nos pauvres amis parviennent à sortir de la forêt, à revenir dans cette plaine. Représente-toi leur affolement, leur douleur, quand ils verraient que nous les avons abandonnés...

Beucaire ne dit rien. Évidemment, il se rendait compte que Tavernier avait raison.

CLI

Les Banghis

Bafoulos se trompait quand il disait que les sauvages de la forêt étaient les Yoddos. Ceux-ci avaient leur campement beaucoup plus dans l'ouest, et l'on avait dépassé depuis longtemps l'endroit où ils se trouvaient. Ceux que Laval et M. Paturel avaient rencontrés, et entre les mains desquels ils étaient tombés, étaient les Banghis, une peuplade sauvage qui s'était toujours montrée rebelle à toute civilisation. Elle avait pour chef un certain Bamoki, un être cruel et sauvage, qui avait voué une haine féroce non seulement aux blancs, mais aussi à tous les autres noirs.

On le redoutait à plusieurs lieues à la ronde, et les caravanes s'écartaient prudemment de la forêt habitée par les Banghis.

L'année précédente, une expédition avait été entreprise contre eux, mais sans résultat, car les Banghis avaient si bien su se cacher qu'il avait été impossible de les découvrir.

Ils avaient dans la forêt des retraites sûres, des souterrains profonds où ils pouvaient se dissimuler. Ils étaient de plus très habiles à faire perdre leurs traces à ceux qui les traquaient. Pour qu'on ne pût se guider sur leurs pas, ils avançaient en se suspendant aux branches et en se lançant de l'une à l'autre, comme les singes. Les Banghis vivaient de chasse et de pêche, et ne s'aventuraient dans la plaine que la nuit. Le génie de ces indigènes est singulièrement inventif pour découvrir des ornements nouveaux.

Ils se passent un anneau dans le nez, et deux autres dans les oreilles. Les femmes se percent la lèvre supérieure et y suspendent une petite boule en os retenue par une faible chaîne.

Les Banghis sont demeurés anthropophages. Ils mangent leurs ennemis et leurs prisonniers, après les avoir fait rôtir sur un lit de feuilles odorantes.

Voilà quels étaient les sauvages entre les mains desquels Laval et M. Paturel étaient tombés. Nous avons laissé les deux malheureux amis dans une fosse profonde d'où ils s'efforçaient de sortir, quand les Banghis avaient jeté dans cette fosse, des herbes embrasées. Ces herbes en brûlant répandaient une fumée épaisse qui avait la propriété d'endormir ceux qui la respiraient.

Le Parisien et le vieux savant, après avoir résisté quelques minutes à ces émanations avaient fini par tomber sur le sol, à demi-asphyxiés.

Alors, des nègres étaient descendus dans la fosse, avaient passé des cordes autour du corps des deux blancs et les avaient tirés de la fosse.

Quatre solides gaillards avaient chargé sur leurs épaules le Parisien et M. Paturel, puis les avaient transportés au centre du camp, où trônait sur un billot de bois, le terrible chef Bamoki.

À la vue des deux prisonniers, Bamoki avait poussé un cri de joie et avait donné l'ordre de les ligoter solidement.

Quand Laval et M. Paturel étaient revenus de leur évanouissement, ils s'étaient trouvés, étendus sur le sol, au milieu d'une foule hurlante.

– Sale coup pour la fanfare, dit Laval... Cette fois, je crois que nous sommes flambés.

– Oui, répondit M. Paturel...

Et le vieux savant ajouta philosophiquement :

– Cela devait arriver.

À quelques pas d'eux, un blanc était étendu, et ils reconnurent le chasseur blanc...

– Ah ! s'écria Laval... et vous qui prétendiez que vous étiez l'ami de tous les sauvages du désert...

– Je ne pensais pas rencontrer ceux-là. répondit le chasseur. Je les croyais tous exterminés, depuis longtemps.

– Vous vous étiez trompé.

– Hélas !

– Je crois qu'ils ne nous lâcheront pas facilement...

– Nous sommes perdus... Ces gens-là ne font

jamais grâce à leurs prisonniers...

– Pourvu qu’ils ne nous torturent pas...

– Nous devons nous y attendre...

Il y eut un silence.

– Est-ce que vous ne nous avez pas dit que vous parliez la langue des nègres ?

– Oui, mais j’ai de la peine à comprendre ces sauvages-là.

– Vous pourriez essayer de leur parler.

– Attendons.

– Attendre quoi ?

– Que le chef nous fasse comparaître devant lui.

– Où est-il le chef ?

– C’est celui qui est assis là-bas sous ce grand arbre.

Le Parisien se souleva péniblement, regarda et dit :

– Ah ! je le vois... Dieu qu’il a une sale tête... on dirait un marron sculpté...

– Il est aussi méchant qu’il est laid, dit le chasseur.

Cependant les sauvages avaient de nouveau formé le cercle autour des prisonniers, et se réjouissaient déjà sans doute à l’idée que ces trois hommes allaient bientôt leur servir de pâture. Une lueur de convoitise brillait dans leurs yeux...

Un d’eux s’approcha et palpa M. Paturel comme on palpe une volaille que l’on s’apprête à tuer pour mettre à la broche.

Une clameur s’éleva soudain puis, les noirs se mirent à danser en rond autour des trois captifs.

La tribu des Banghis se composait en tout et pour tout de vingt-cinq hommes, de dix-huit femmes et d’une dizaine d’enfants.

C’était tout ce qui restait d’une peuplade jadis nombreuse, mais que les maladies, les fauves et aussi les blancs avaient à demi anéantie. Tous étaient de taille gigantesque, taillés en force et d’une agilité rare.

Après avoir exécuté, en poussant des cris discordants, une danse grotesque, les nègres

s'assirent sur le sol, et demeurèrent silencieux.

Alors, une voix s'éleva, sèche, nasillarde.

C'était le chef qui parlait.

Tous l'écoutaient avec recueillement, comme si les paroles qui sortaient de sa bouche eussent été sacrées. Car les Banghis révèrent leur chef à l'égal d'un dieu.

Pour eux, ce n'est pas un homme ordinaire, c'est un être surnaturel doué de toutes les qualités, capable de tout deviner, de tout savoir.

Bamoki parla longtemps. Il était de ces orateurs qui ne savent pas mettre un frein à leur éloquence, et qui, une fois qu'ils ont ouvert la bouche ne parviennent pas à la fermer.

Quand enfin, il se tut, la nuit était venue.

Les prisonniers attendaient toujours.

Le chef fit allumer autour de lui, quatre torches de résine, et se fit amener les trois blancs.

Comme ceux-ci avaient les pieds et les mains attachés, on fut obligé de les soulever, puis on les traîna devant le chef. Ils demeurèrent debout, se

maintenant difficilement en équilibre, à cause de leurs entraves.

Bamoki les regarda un moment, puis partit d'un bruyant éclat de rire...

– Non, mais, a-t-on idée de ça, murmura le Parisien... Voilà cet affreux macaque qui a le toupet de se payer nos têtes... Il ne s'est donc jamais regardé, cette vieille horreur.

Bamoki riait toujours. Sa large face s'épanouissait, et il se tapait le ventre à deux mains. Les hommes de la tribu faisaient chorus avec lui, et c'était une explosion d'hilarité générale.

Quand le calme fut revenu, le chef prit de nouveau la parole, mais cette fois pour interroger les prisonniers. Seul le chasseur blanc pouvait à peu près comprendre ce qu'il disait, et voici le dialogue qui s'établit entre eux...

– Pourquoi êtes-vous venus ici, chiens de blancs ? demanda Bamoki.

– N'est-on pas libre de pénétrer dans cette forêt ? répondit le chasseur.

– Non... cette forêt est à moi... Tout ce qui s’y trouve m’appartient, les arbres, les fruits, les fauves, les reptiles et nul n’a le droit de pénétrer dans mon domaine.

– Je l’ignorais...

– Oui... vous dites tous cela, mais ce n’est pas seulement la curiosité, qui vous amène ici... Vous venez vous renseigner pour envoyer contre moi les hommes à coiffure rouge... (Par les hommes à coiffure rouge, Bamoki entendait désigner les soldats de la milice qui portent comme coiffure un fez écarlate.)

– Tu te trompes, répliqua le chasseur... Si je suis entré dans cette forêt, c’était pour y tuer les panthères.

– Tu mens.

– Je dis la vérité.

– Il n’y a pas que dans cette forêt qu’il y ait des panthères. Tu pouvais en choisir une autre... Et tes compagnons, venaient-ils aussi chasser la panthère?... On ne me trompe pas, moi. Vous êtes des espions envoyés par les chefs blancs.

CLII

Où Laval fait preuve de sang-froid

Bamoki se tut un instant, puis reprit :

– Tu te crois rusé comme le serpent, et tu supposes que je vais me laisser prendre à tes paroles... Tu devrais me connaître cependant, car tu as dû déjà entendre parler de moi...

– Oui... j’ai entendu parler de toi comme d’un grand chef...

Bamoki eut un sourire de satisfaction.

– Et tu as voulu me voir sans doute ?

– Non... Je ne te cherchais pas... C’est le hasard seul qui m’a conduit dans cette forêt.

– Eh bien, regarde-la cette forêt... regarde-la bien... Tu ne la verras pas longtemps. Tu veux m’amadouer, me faire croire que tu n’es qu’un

simple chasseur, mais je sais que tu es un espion. D'ailleurs, tu comprends notre langue et les blancs qui comprennent notre langue sont dangereux. Demain quand le soleil se lèvera, toi et tes compagnons serez mis à mort... J'ai dit.

Et sur ces mots Bamoki avala d'un trait un liquide contenu dans une tasse en noix de coco.

Les trois prisonniers furent transportés à l'endroit où ils se trouvaient, l'instant d'avant, et les danses recommencèrent.

– Que vous a-t-il dit ? demanda le Parisien.

– Des stupidités, répondit le chasseur.

– Qu'entend-il faire de nous ?

– Il va nous faire mettre à mort.

– Tout de suite ?

– Non... demain... Au lever du soleil.

– D'ici là, il se produira peut-être du nouveau !

– J'en doute...

– Alors, il faut se résigner.

– Avoir échappé à tant de dangers, et venir se faire prendre par ces vilains nègres ! murmura M. Paturel...

Les noirs dansaient toujours. En passant devant les prisonniers, ils les frappaient soit à coups de pieds, soit avec des baguettes.

Bamoki, toujours assis sur le billot de bois qui lui servait de trône, avait fait apporter à côté de lui les fusils et les munitions des prisonniers. De temps à autre, il examinait les armes, et semblait tout heureux de les avoir en sa possession. On servit le repas qui se composait de racines cuites et de chair de sanglier sauvage. Le chef se mit à manger comme un goinfre, et tout en mangeant, il buvait ferme, une sorte d'eau-de-vie appelée « oгна » qui ne tarda pas à le griser.

Ses sujets qui n'étaient guère plus tempérants que lui buvaient ferme, eux aussi, et ne tardèrent pas à être complètement ivres.

Ils s'abattirent sur le sol et ne bougèrent plus.. Ceux qui se tenaient encore debout, titubaient affreusement, et finirent par s'étendre sur le sol.

Quant à Bamoki, terrassé par l'alcool, il ronflait comme un orgue.

Les torches qui continuaient de brûler mettaient sur tous ces corps étendus, une grande lueur rouge.

– Je crois qu'ils ont leur compte, dit le Parisien... Voyez, ils sont tous saouls comme des grives, et ce serait le moment de leur fausser compagnie.

– Oui... mais nous sommes solidement garrotés, répondit le chasseur.

– Nous pouvons peut-être nous détacher.

– Comment ?...

Il y eut un silence.

Laval reprit :

– Attendez, vous allez voir...

Et aux prix d'efforts inouïs il se glissa jusqu'à une torche qui brûlait près de là. Au risque de s'incendier, il eut le courage d'approcher ses liens de la flamme, ses habits prirent feu, mais il se frotta sur le sable pour les éteindre.

Enfin, les liens cédèrent. Il s'en débarrassa vivement, et revint près de ses compagnons.

– Ça y est, dit-il, à voix basse... Je suis libre... Je vais vous détacher.

Avec son couteau que les sauvages avaient oublié de lui enlever, il coupa les lianes qui entravaient les bras et les jambes de ses amis.

Cela fait, il leur dit :

– C'est pas tout ça... maintenant, il faudrait reprendre nos armes qui sont là-bas près de ce vieux singe de chef... Je vais essayer... Ils dorment tous comme des souches... Je crois que ce sera facile...

À ce moment, un nègre se dressa tout près de lui. Laval lui plongea son couteau dans la poitrine. L'homme s'affaissa sans un cri.

Bientôt les trois amis rampaient entre les noirs étendus à terre. Ils parvinrent près du chef.

– J'ai bien envie de lui faire passer le goût du pain, dit Laval.

– Non, ce serait une imprudence, fit le chasseur... Prenons nos armes et fuyons...

Ils s'emparèrent de leurs fusils et de leurs munitions, et se glissèrent sous les arbres...

– Sauvés, nous sommes sauvés ! murmura M. Paturel.

– Pas encore, répondit le Parisien... fuyons... fuyons vite.

Cependant quelques nègres moins ivres que les autres avaient aperçu les fugitifs. Ils poussèrent une grande clameur, et en un instant tout le camp fut alerté.

– Vite ! vite ! ne cessait de répéter Laval...

Et avec ses deux amis, il bondissait dans les fourrés, escaladait les talus, franchissait crevasses et fossés. Derrière eux, une bande hurlante arrivait.

CLIII

Défense héroïque

Les trois amis hésitaient. Devaient-ils continuer de fuir ou devaient-ils se cacher dans quelque buisson. Ils se concertèrent l'espace d'une seconde, et décidèrent de continuer leur marche en avant.

À cause de l'obscurité, les nègres ne pouvaient retrouver les traces des trois hommes, mais ils se guidaient sur le bruit que faisaient ces derniers en cassant les branches pour s'ouvrir un passage...

- Ils gagnent sur nous, dit le chasseur.
- Activons, jeta Laval.

M. Paturel courait en tête. Il se jetait sur les obstacles qu'il écrasait sous son énorme poids frayant ainsi la route à ses compagnons.

Les noirs gagnaient de plus en plus de terrain.

Encore quelques minutes et ils seraient sur les fuyitifs...

– Il n’y a qu’un moyen de nous tirer de là, dit Laval... c’est de flamber ces vilains oiseaux...

Et frottant une allumette, il mit immédiatement le feu aux herbes qui, desséchées, brûlèrent aussitôt.

En quelques minutes, l’incendie se propagea, mettant une barrière de feu derrière les fuyitifs.

Cependant une terrible inquiétude ne tarda pas à s’emparer d’eux... Si le feu gagnait en largeur, il se propageait aussi en avant, de sorte qu’il menaçait d’atteindre bientôt Laval et ses compagnons.

Qu’un obstacle se présentât devant eux, et ils étaient perdus. Par bonheur, les lianes et les branches qu’ils rencontraient cédaient assez facilement sous leurs mains. Arrivés dans une vaste clairière, ils respirèrent un peu, puis reprirent leur course. M. Paturel suait sang et eau, mais la frayeur lui donnait des ailes.

Il ne courait pas, il volait.

Le vent ayant brusquement changé de direction, comme cela arrive souvent en Afrique ; pendant la nuit, l'incendie se rabattit du côté opposé à celui où se trouvaient les trois amis et devint terriblement dangereux pour les Banghis qui poursuivaient toujours leurs victimes.

– Je crois qu'ils vont renoncer à leur poursuite, dit le Parisien.

– Oui, répondit le chasseur, et vous avez eu là une excellente idée.

– Heureusement que j'avais des allumettes, hein ? sans quoi nous étions perdus.

– Oh ! nous ne sommes pas encore hors de danger, murmura M. Paturel... Remarquez... Le côté droit de la forêt n'est pas menacé par le feu, et ces maudits sauvages sont capables de nous couper la retraite...

– Avant qu'ils aient réussi, nous serons dans la plaine, répondit Laval.

– La plaine !... Qui sait si nous nous y dirigeons... Je crois plutôt que nous nous enfonçons de plus en plus en forêt...

- Qu'est-ce qui vous fait supposer cela ?
- Voyez les lianes et les buissons deviennent plus épais.
- Ma foi, vous avez raison, mais nous ne pouvons tout de même pas revenir en arrière.
- Avant peu, nous allons nous trouver arrêtés... Alors que ferons-nous, si les sauvages viennent sur nous.
- Parbleu, fit le chasseur, nous nous défendrons. Nous avons des cartouches et de bons fusils... Je vous avouerai même que je ne serai pas fâché de descendre quelques-uns de ces sauvages. Moins il en restera, mieux cela vaudra. Ils ne sont pas tellement nombreux après tout. À nous trois, nous pouvons, que dis-je, nous devons en avoir raison.
- Les trois hommes continuèrent leur marche en avant, mais les obstacles s'accumulaient devant eux...
- Ça y est, s'écria soudain M. Paturel, nous voilà arrêtés... C'est ce que je craignais.
- Peut-être pourrons-nous encore passer, fit

Laval...

– Non... voyez... Jamais nous ne viendrons à bout de ces lianes... Et puis qu'y a-t-il derrière ?

Nous ne pouvons nous engager dans ces épais buissons où nous risquons de rencontrer un fauve ou un reptile...

– Pourtant, il faut bien sortir de là.

– Rabattons-nous sur la gauche.

– Oui, essayons.

À gauche les arbres s'éclaircissaient. Les lianes étaient plus rares...

– Je crois que nous approchons de la plaine, dit le chasseur.

– Oui, on le dirait, répondit le Parisien.

– Qui sait si nous nous dirigeons du côté où se trouve notre aéro...

Ces mots étaient à peine prononcés qu'une nuée de flèches s'abattait devant les fugitifs..

– Les sauvages ! les sauvages ! s'écria M. Paturel.

– Eh bien, nous allons les recevoir comme ils le méritent... Dissimulons-nous chacun derrière un arbre, et faisons feu sur eux... visons bien surtout, il ne faut pas gâcher nos cartouches.

Les trois hommes se postèrent chacun derrière un gros arbre, et commencèrent à tirer. À la première décharge, trois noirs s'abattirent, foudroyés, mais les autres, au lieu de demeurer debout s'aplatirent sur le sol et devinrent invisibles.

– Oh ! oh ! fit Laval, attention... mauvais cela... Ils vont arriver sur nous sans que nous les voyions... et cette fois, il est impossible de mettre le feu aux herbes pour nous protéger, car nous nous ferions griller.

On ne voyait plus rien, mais on entendait craquer les branches. La situation était critique.

Laval et ses deux amis se tenaient toujours dissimulés derrière les arbres... À un moment, les noirs se dressèrent pour envoyer de nouveau des flèches, mais un feu de salve en tua encore trois... Deux autres furent aussi fusillés avant d'avoir eu le temps de se baisser.

– Ça se déblaie, dit Laval... Encore deux coups comme celui-ci et nous serons plus tranquilles...

– Les flèches ! prenez garde aux flèches, s'écria M. Paturel... voilà qu'ils tirent encore...

Des flèches vinrent se piquer dans les arbres derrière lesquels s'abritaient les trois hommes...

– Un peu plus, dit M. Paturel, j'en recevais une en pleine figure...

Cependant, les noirs ne donnaient plus signe de vie. Avaient-ils fui ou préparaient-ils quelque surprise ?

Il semblait bien improbable, qu'ils eussent renoncé à la lutte. Ils devaient méditer quelque chose, mais quoi ?

Laval et ses amis étaient anxieux, s'attendant à chaque seconde à voir les Banghis surgir autour d'eux...

– Méfions-nous, dit Laval...

– Ils s'apprêtent certainement à nous cerner, murmura M. Paturel.

C'était vrai.

Les Banghis étaient parvenus à entourer leurs ennemis et ils allaient sans doute foncer sur eux... Tout à coup, ils se dressèrent ; Laval et ses deux compagnons comprenant qu'ils étaient perdus s'ils se tenaient en terrain découvert, s'engouffrèrent dans un buisson. Une fois-là, ils attendirent. À travers les feuilles, ils voyaient les sauvages qui regardaient de côté et d'autre !

CLIV

Cruelle attente

– Feu ! commanda le Parisien.

Trois Banghis tombèrent. Les autres se réfugièrent derrière les arbres.

– Cela peut durer longtemps, dit Laval. Il faut qu'avant la nuit, nous soyons sortis de là... Reculons... tâchons de nous éloigner le plus possible. Ensuite, nous nous dirigerons droit sur la plaine.

En rampant sur le sol, les trois amis parvinrent à sortir du buisson où ils se trouvaient, puis se jetèrent dans un autre. Après une demi-heure de cette manœuvre, ils arrivèrent à contourner l'endroit où se tenaient toujours les Banghis, et leur servirent un nouveau feu de salve. Ils se croyaient sauvés, mais soudain, ils se trouvèrent

arrêtés par un lacs de lianes et de branches, de sorte qu'ils ne pouvaient plus ni reculer, ni se porter à gauche ou à droite.

Et devant eux, ils apercevaient les sauvages qui s'avançaient en formant un demi-cercle. Ils tirèrent encore, abattirent de nouveaux ennemis, mais leur provision de cartouches s'épuisait, et ils voyaient avec angoisse arriver le moment où ils seraient à la merci des Banghis.

À cet instant, ils entendirent au-dessus de leurs têtes le vrombissement de l'avion...

– Ils nous cherchent toujours, dit Laval, mais je crois que nous ne les reverrons plus... Quelle fatalité ! quelques minutes de plus, et nous étions dans la plaine.

Les sauvages étaient devenu invisibles.

– Enfonçons-nous le plus possible sous les branches, reprit le Parisien... C'est la seule chance de salut qui nous reste... Les noirs ne viendront toujours pas nous chercher là... Attendons, nous verrons bien...

– Ils ne vont pas nous lâcher, c'est certain, fit

M. Paturel... et quand viendra la nuit, ils sont bien capables de nous surprendre...

– Quand viendra la nuit, nous pourrions peut-être bien leur échapper...

Tout était maintenant silencieux. Tapis dans les buissons environnants, les Banghis épiaient toujours les fugitifs.

– Si nous tentions une sortie, proposa le chasseur.

– Ce serait courir au-devant de la mort, répondit le Parisien.

– Bah ! au point où nous sommes, ne croyez-vous pas que l'on peut tout risquer ?

– Oui, à la dernière extrémité, mais attendons encore, qui sait ?

La nuit vint. Le silence était toujours aussi effrayant. Rien de plus terrible que de se sentir environné d'ennemis, en pleine obscurité, et de ne point savoir ce qui va se passer.

Il y eut tout à coup un léger craquement.

– Oh ! murmura M. Paturel, voilà qu'ils

avancent.

– Avant qu'ils puissent pénétrer dans ce buisson, répondit Laval, il leur faudra du temps. D'ailleurs, je suis presque certain qu'ils n'y pénétreront pas. Ils vont chercher autre chose.

– Peut-être ont-ils perdu notre trace.

– N'y comptez pas... Ils savent très bien où nous sommes...

Un nouveau craquement se fit entendre, mais si faible, si léger qu'on l'entendit à peine. La lune s'était levée et mettait çà et là de grandes traînées d'argent.

– Parbleu ! dit Laval, ils attendent le jour...

– Vous avez entendu, murmura le chasseur... on dirait que quelque chose a craqué au-dessus de nous.

– Grand Dieu ! si c'était un serpent, fit M. Paturel à demi-voix...

Les minutes s'écoulaient, et rien ne se produisait.

– Si nous essayions de reculer encore, proposa

le vieux savant.

– À quoi bon, répondit le chasseur... Nous sommes ici, restons-y. Quand il fera jour, nous verrons. Vous avez encore des cartouches ?

– Il m'en reste quatre, dit Laval.

– Et moi deux, déclara M. Paturel...

– Moi j'en ai encore sept, fit le chasseur... avec treize cartouches, nous pouvons encore nous défendre... mais il faut les réserver pour la fin...

– Oui, la fin, soupira M. Paturel...

– Taisez-vous donc, murmura le Parisien... il est inutile de donner l'éveil aux sauvages.

Tous trois demeurèrent silencieux, prêtant l'oreille, prêts à se défendre s'ils étaient surpris. Un oiseau de nuit passa brusquement brassant l'air de ses ailes, puis un autre vint se poser à quelques pas des fugitifs, mais les éventa sans doute, car il reprit aussitôt son vol...

– C'est curieux, dit à voix basse le chasseur... Est-ce que les Banghis auraient renoncé à nous poursuivre ?

– Qu'est-ce qui vous fait supposer cela ?
demanda Laval.

– Il me semble étonnant qu'un oiseau soit
venu se poser sur le sol...

– C'est nous qui l'avons effrayé.

– Peut-être... à moins que les sauvages ne se
soient éloignés ; s'il les avait vus, il ne se serait
pas arrêté si près d'eux...

– Peut-être sont-ils plus éloignés que nous ne
le supposons... Ils savent où nous sommes, et
comme ils connaissent la forêt mieux que nous,
ils croient sans doute que nous ne pouvons leur
échapper.

– Je ne pense pas, fit M. Paturel qu'ils aient
l'intention de nous bloquer ici et d'attendre que la
faim nous fasse commettre quelque imprudence.

– Qui sait ?

La lune brillait maintenant d'un vif éclat et sa
lumière passant dans les trouées de feuillage,
éclairait le sol par places...

– Non, non... ils ne sont pas partis, dit le
chasseur à voix basse. Je viens d'apercevoir à dix

mètres d'ici deux hommes qui se tiennent debout le long d'un arbre.

– Je les ai vus aussi, fit Laval.

Ces mots étaient à peine prononcés que l'on entendit un rapide piétinement suivi de cris d'effroi...

CLV

Auxiliaire imprévu

Que se passait-il ? Les trois amis se tenaient prêts à se défendre, quand ils aperçurent entre les branches, au clair de lune, des hommes qui fuyaient poursuivis par une bête jaune qui faisait des bonds formidables...

– Voilà un auxiliaire sur lequel nous ne comptons pas, dit le chasseur... Il y avait près d'ici une panthère... Au lieu de s'attaquer à nous, c'est aux nègres qu'elle en a... Voyez comme elle fonce dans le tas... Ah ! par exemple, voilà qui nous sert à merveille...

– Pour le moment, répondit le Parisien, mais si les nègres ne parviennent pas à tuer la bête, elle ne tardera pas à revenir sur nous.

– Non... pour l'instant, il n'y a aucun danger.

La bête va choisir sa proie, s'acharner sur elle, et ensuite, repue, elle regagnera son antre. Nous serons tranquilles au moins, pendant vingt-quatre heures.

– Croyez-vous ?

– J'en suis sûr. Depuis que je chasse la panthère, j'ai appris à connaître ses habitudes...

– Les nègres vont probablement tuer le fauve.

– Cela m'étonnerait, voyez comme ils fuient... Ils ont une peur bleue de cet animal... Les Banghis n'attaquent jamais la panthère... ils tendent des pièges pour la prendre.

– Nous en savons quelque chose, dit M. Paturel, car nous sommes tombés hier dans un de ces pièges.

– Et vous avez pu en sortir ?

– Oui, avec le concours des sauvages... ils s'y sont pris d'une façon singulière pour nous capturer. Ils nous ont endormis au moyen d'herbes embrasées.

– Oui, je connais ces herbes, on les appelle « stritura »... Elles dégagent en effet une vapeur

soporifique.

– Tiens, dit M. Paturel, les sauvages ont fui...

– Méfions-nous quand même, répliqua le Parisien...

– Oh ! fit le chasseur, ils sont loin maintenant... nous pourrions, je crois, nous remettre en route.

– Attendons encore, proposa M. Paturel, ce sera plus prudent.

Une demi-heure s'écoula. On n'entendait plus aucun bruit. Le jour parut. Aussitôt les trois hommes écartèrent les branches et s'avancèrent de quelques pas. Devant eux, ils virent un spectacle horrible. Trois nègres étaient étendus sur le sable, sanglants, affreusement déchiquetés... La panthère leur avait labouré le corps de ses griffes et avait mis à nu leurs entrailles.

Le chasseur était déjà sorti du buisson.

– Prenez garde, lui dit Laval.

– Il n'y a plus personne, répondit le chasseur... La panthère a dû poursuivre nos ennemis, et

ceux-ci doivent être loin maintenant. Ne perdons pas une minute, tâchons de gagner la plaine. Elle doit certainement se trouver par ici.

Et de son bras tendu, le chasseur indiquait un point de la forêt.

– Je ne suis pas de votre avis, objecta le Parisien... il me semble que nous devrions plutôt obliquer à droite... n'est-ce pas votre avis, M Paturel.

– Oh, moi, répondit le vieux savant, je n'ai pas le sens de l'orientation.

– Je vous assure, reprit le chasseur, que la plaine est là, devant nous...

– Eh bien, allons, fit Laval... Du moment que vous en êtes sûr...

Les trois hommes se mirent en marche. Devant eux les arbres étaient moins nombreux, les buissons moins touffus. Ils avaient repris confiance, quand au bout d'une heure, ils s'aperçurent que la forêt devenait de plus en plus épaisse.

– Je crois, dit le Parisien que nous nous

enfonçons en forêt.

– Oui... on le jurerait, fit le chasseur, et pourtant je croyais être bien certain de ma direction.

– Nous nous sommes égarés de nouveau.

– Je le crains...

– Écoutez, je vais grimper dans un arbre et peut-être apercevrai-je la plaine...

– Oui... c'est cela... Tenez, voici un arbre qui me paraît dominer tous les autres, tâchez d'en atteindre le faîte.

– Oh ! ce sera l'affaire d'un instant.

Et Laval après avoir remis son fusil à M. Paturel, se mit avec une agilité vraiment surprenante à grimper à l'arbre. Bientôt, il disparut entre les branches...

– Nous allons sans doute savoir, dit le chasseur, de quel côté se diriger.

– Espérons-le, répondit le vieux savant... Pourvu que nos compagnons ne nous voyant pas revenir ne se soient pas remis en route.

– Oh ! ils ont dû vous attendre.

– Qui sait ? Voilà longtemps que nous sommes partis. Ils ont dû se mettre à notre recherche, et, ne nous retrouvant pas, ils auront perdu tout espoir...

CLVI

Fausse direction

Laval était toujours dans son arbre...

– Il est bien longtemps là-haut, dit le chasseur.

– Oui, répondit M. Paturel, mais nous allons bientôt le voir reparaître... Il doit observer les environs.

Le Parisien reparut enfin :

– Eh bien ? demanda le chasseur.

– Eh bien, je ne suis pas plus avancé que tout à l'heure...

– Vous n'avez rien vu ?...

– Si j'ai vu des arbres et des arbres, un véritable océan de verdure, et c'est tout...

– Vous êtes monté dans le haut de l'arbre ?

– Oui, tout en haut, sur les plus faibles branches...

– Qu’allons-nous faire ?

– Ma foi, je n’en sais rien...

Un silence suivit ces paroles.

Les trois amis étaient désappointés. Ils comprenaient que maintenant c’était le hasard seul qui pouvait les sauver.

– Allons, dit le chasseur, ne perdons pas encore tout espoir... Nous ne devons pas être loin de la plaine... J’en ai la conviction.

– Moi, répondit Laval, je crois au contraire que nous en sommes très loin... Je me rappelle que lorsque nous avons pénétré dans cette forêt, nous avons d’abord rencontré des buissons et de jeunes arbres. Ici, les arbres sont énormes et les lianes plus épaisses...

– Alors, votre avis ?

– Ma foi... je n’ose vous le donner... Il se peut que je me trompe.

– Parlez toujours...

– Il me semble que la plaine doit être derrière nous.

– Eh bien, rebroussons chemin, nous allons bien voir.

– En rebroussant chemin, murmura M. Paturel, nous risquons de rencontrer de nouveau les sauvages et, cette fois, nous n’aurons plus une panthère pour nous défendre...

– Il faut cependant, dit le chasseur, que nous prenions une décision.

Après avoir hésité quelques instants, les trois hommes suivirent la direction que leur indiquait Laval. Ils eurent un moment d’espoir, car ils remarquèrent bientôt qu’autour d’eux, les buissons étaient moins touffus.

– Vous voyez, fit le Parisien... pas de doute, la plaine est par là...

Hélas, il fallut bientôt déchanter. La végétation était de plus en plus épaisse, et les arbres plus gros... Des lianes formaient çà et là d’infranchissables barrages. Une chaleur lourde, étouffante, la chaleur des forêts vierges rendaient

l'atmosphère presque irrespirable.

M. Paturel qui suait à grosses gouttes avait ôté sa veste et son casque colonial.

– Je crois, dit-il, que nous sommes ici au cœur de la forêt.

– Ma foi, ça m'en a l'air, fit Laval.

Le chasseur ne dit rien. Il s'était arrêté et semblait écouter quelque chose.

– Qu'entendez-vous, demanda M. Paturel.

– Je ne sais... j'ai cru distinguer le bruit lointain d'un moteur.

– Oui, en effet, dit Laval... pas d'erreur... C'est notre avion... Nos amis doivent toujours nous chercher.

– Il est dans la plaine, fit M. Paturel.

– Qu'en savez-vous, répondit Laval, il peut très bien survoler la forêt.

– C'est vrai... peut-être même s'en va-t-il...

– Non... il est à notre recherche.

– Si nous tirions un coup de fusil.

– À quoi cela avancerait-il ? De là-haut, ils n’entendraient rien.

– C’est vrai... Que faire, alors ?

– Tâcher de regagner la plaine... Nous finirons tout de même bien par la découvrir.

Le chasseur dit tout à coup :

– Depuis quelques instants, je remarque qu’il y a des oiseaux qui semblent tous venir de la même direction. Ces oiseaux doivent venir de la plaine où ils sont peut-être allés chercher quelque nourriture.

– Croyez-vous ? fit Laval.

– Ma foi, ce sont des oiseaux de proie, des espèces de vautours, et ces volatiles fréquentent plutôt les plaines que les forêts. Dans les sables, ils trouvent des cadavres d’animaux.

– Il peuvent aussi bien en trouver ici.

– Non, car dans la plaine il passe des caravanes. Souvent un chameau meurt en route, et l’on abandonne son cadavre... Or, les vautours sont très friands de chair avariée.

– Oui, vous pourriez avoir raison... Eh bien ! en route.

Les trois amis se sentaient un peu rassurés.

Ils marchèrent longtemps, se frayant au prix de difficultés inouïes un passage entre les lianes. Mais la nuit les surprit, sans qu'ils eussent aperçu la plaine. Alors, le découragement s'empara d'eux. Ils mouraient de faim et de soif, et ils voyaient avec angoisse arriver le moment où ils n'auraient plus la force de mettre un pied devant l'autre.

Harassés, ils se laissèrent tomber sur le sol.

– À quoi bon tant d'efforts, dit tristement M. Paturel... Nous ne sortirons jamais d'ici... On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est qu'une forêt vierge...

Le Parisien s'emporta.

– Taisez-vous, dit-il... au lieu de geindre, vous feriez mieux de vous montrer comme nous, énergique...

– Je n'en puis plus... Je sens que la tête me tourne.

– Nous aussi nous sommes exténués, mais ce n'est pas le moment de se laisser aller au désespoir. Allons, un peu d'énergie, que diable !...

– De l'énergie... de l'énergie, c'est très joli à dire, mais quand le ressort est brisé, rien à faire.

Et sur ces mots, le vieux savant s'endormit.

– Pauvre homme, dit le chasseur... il n'est plus jeune, et n'a pas autant de résistance que nous, Peut-être que lorsqu'il aura dormi un peu, il sera moins déprimé...

– Si encore on trouvait quelque chose à manger dans cette maudite forêt, dit Laval.

– Il doit bien y avoir ici des cocotiers, mais il s'agit de les découvrir...

CLVII

Une alerte

La nuit passa bien tristement. Au matin, M. Paturel s'éveilla, regarda autour de lui et dit :

– Je rêvais que j'étais à bord de notre bon aéro.

– Ça c'est bon signe, fit Laval... Voilà un joli rêve... espérons qu'il se réalisera aujourd'hui même...

M. Paturel secoua mélancoliquement la tête :

– Nous sommes ici pour longtemps, dit-il.

– Voilà encore que vos idées noires vous reprennent, répliqua le Parisien... Allons, secouez-vous... Tout à l'heure nous allons trouver des cocotiers...

– Non, par ici, il n'y en a pas.

– Et pourquoi ?

– Parce que les cocotiers ne poussent pas en pleine forêt.

– Vous en êtes sûr ?

– Oui...

– Vous pourriez bien vous tromper.

– Non... je sais ce que je dis.

Ces paroles eurent pour effet de refroidir singulièrement le chasseur et le Parisien, cependant ils s'efforçaient toujours de croire que leurs souffrances allaient bientôt prendre fin.

Laval se concerta avec le chasseur.

– Il est impossible, dit-il, que nous ne trouvions pas dans cette forêt un animal quelconque... Tenez, cet oiseau, là-bas, j'ai bien envie de l'abattre d'un coup de fusil... Il ressemble à un pigeon et doit être bon à manger... et puis au point où nous sommes, on n'a pas le droit de se montrer difficile.

– Gardez-vous bien de tirer... Ce serait appeler sur nous l'attention des sauvages. Ils ont

probablement perdu notre piste...

– Vous avez raison... Cependant, nous ne pouvons tout de même pas mourir de faim.

– Attendez...

Et le chasseur se posta près d'un buisson. Il écouta un instant, puis on le vit soudain pénétrer sous le feuillage. Il y eut un bruit de branches brisées, puis il reparut tenant un gros nid, dans lequel il y avait cinq œufs...

– Nous voilà sauvés, dit-il...

– Oh !... vous êtes vraiment habile... grâce à vous, nous allons pouvoir nous offrir une omelette. Il ne nous reste plus qu'à allumer du feu.

– Ce serait une imprudence... Vous avez donc oublié que les Banghis sont toujours à notre recherche... Ils n'ont pas renoncé à s'emparer de nous, vous pouvez en être sûr et profiteront du moindre indice pour nous tomber dessus... Mangeons ces œufs crus... Cela sera plus prudent.

Hélas, les œufs que la mère couvait depuis longtemps déjà étaient à demi-pourris. Il fallut les

jeter.

– Pas de chance, fit Laval...

– Bah ! répliqua le chasseur, nous allons bien trouver un autre nid...

Pendant une partie de la journée, les trois hommes marchèrent, s'arrêtèrent, revinrent sur leurs pas, puis finalement perdirent tout espoir... Ils se couchèrent sur le sol, sans mot dire. Ils n'avaient d'ailleurs plus la force de prononcer une parole.

Ils sommeillaient, accablés de fatigue, quand tout à coup un coup de feu les fit tressauter.

Ils se levèrent brusquement et écoutèrent.

Deux autres coups de feu retentirent...

– Pas de doute, dit le chasseur, on attaque les sauvages... Ce sont sans doute les miliciens qui se sont mis à leur poursuite... Vite ! Vite ! ne perdons pas un instant... Dirigeons-nous du côté où nous avons entendu les détonations.

Les trois amis avaient retrouvé tout leur courage. Ils prirent leur course, mais furent bientôt arrêtés par les lianes qui se dressaient

devant eux...

Quelques coups de feu éclatèrent encore, toujours du même côté, puis ce fut tout...

La nuit vint, et il fut impossible de continuer la marche en avant.

– Quelle fatalité ! dit M. Paturel... Si nous n'avions pas été arrêtés par ces maudites lianes, nous serions en ce moment à l'abri de tout danger, car nous aurions sûrement pu joindre les hommes qui tiraient sur les sauvages. Maintenant, il n'y a plus rien à faire. Décidément, la guigne nous poursuit...

– Voyons, M. Paturel, fit le Parisien, ne parlez pas ainsi... Gardez pour vous, vos réflexions.

Le vieux savant se tut.

– Pour moi, dit le chasseur, les miliciens, qui depuis longtemps traquent les Banghis, ont enfin retrouvé leur piste, et ils ne quitteront la forêt qu'après les avoir exterminés.

– Nous aurions dû tirer quelques coups de fusil. Peut-être serait-on venu à notre secours, répondit Laval...

– C’est vrai, mais nous devons ménager nos cartouches... Que nous soyons attaqués par un fauve, il faut que nous puissions nous défendre... Un peu de patience, j’ai dans l’idée que le salut est proche.

– Puissiez-vous dire vrai, mais il ne faut pas que ceux qui peuvent nous sauver se fassent trop attendre, car ils ne nous retrouveraient pas vivants.

Le chasseur eut un haussement d’épaules, et continua :

– En tout cas, nous avons déjà une indication.

– Laquelle ?

– Mais parbleu, nous savons maintenant de quel côté se trouve la plaine...

– Oui, vous avez raison... Au jour, nous nous dirigerons droit devant nous, et qui sait ? peut-être aurons-nous la chance de sortir d’ici.

– Nous en sortirons...

À cet instant, le sable craqua doucement. Laval, et le chasseur sautèrent sur leur fusil. Il y eut bientôt sur le sol, un long glissement qui

s'atténuait parfois pour reprendre ensuite.

– C'est un serpent, dit le chasseur.

– Oh ! fit le Parisien avec un mouvement de recul...

On se rappelle que ce garçon si courageux avait cependant une peur bleue des reptiles.

Le chasseur se tenait aux aguets... Il dit enfin...

– Plus rien à craindre, la bête est partie.

– Vous en êtes sûr ? demanda Laval.

– Oui... Je l'ai aperçue à la lueur de la lune, elle s'est glissée sous le buisson qui est là, à notre gauche.

– Pourvu qu'elle ne revienne pas...

– Espérons que non...

M. Paturel dormait à poings fermés et ses compagnons jugèrent inutile de le réveiller.

CLVIII

Lueur d'espoir

Cependant, au bout de quelques minutes, le glissement se fit entendre de nouveau. C'était le serpent qui sortait du buisson. Il rampa jusqu'à un arbre tout proche et s'enroula autour du tronc.

– Il va sûrement sauter sur nous, dit Laval.

– Non, répondit le chasseur, rien à craindre, il ne bougera pas jusqu'au jour.

Le Parisien n'était pas rassuré. Toute la nuit, il demeura debout. Quand le jour parut, il regarda dans la direction de l'arbre. Le serpent était toujours là.

C'était une bête énorme.

M. Paturel qui l'avait aperçu déclara que c'était un boa constrictor.

– Si nous ne le tuons pas, dit-il, il va sauter sur nous.

La bête se mit à remuer. Sa tête dans laquelle brillaient deux yeux glauques oscilla doucement. Le serpent avait vu les trois hommes et commençait à desserrer ses anneaux.

Le chasseur comprit le danger. Il épaula son fusil, visa le reptile à la tête et tira. Le serpent roula sur le sol, s'agita un instant, puis demeura immobile.

– Maintenant, dit le chasseur, si nous n'atteignons pas rapidement la plaine, nous sommes perdus. Notre coup de feu a dû donner l'éveil aux Banghis...

À peine ces mots étaient-ils prononcés qu'une détonation éclatait au loin...

– Tiens, fit Laval, c'est curieux... est-ce qu'on nous répondrait.

– Nous allons bien voir, fit le chasseur.

Et il fit feu de nouveau. Presque aussitôt un coup de feu se fit entendre.

– Plus de doute, dit le Parisien... Ce sont nos

amis qui sont à notre recherche... Vite... courons vers eux...

Les trois hommes se mirent à courir, mais furent bientôt arrêtés par des buissons touffus qu'ils furent obligés de contourner...

Ils tirèrent encore un coup de feu, et on leur répondit aussitôt.

– Vous voyez bien, dit Laval à M. Paturel que vous aviez tort de désespérer. Nos amis se sont mis à notre recherche. Il me semblait impossible qu'ils soient ainsi partis sans chercher à nous retrouver...

Le vieux savant qui était à bout de forces retrouva cependant assez d'énergie pour suivre ses compagnons.

Cependant les lianes et les buissons, les arrêtaient bientôt et ils furent obligés de se frayer un passage au moyen du couteau que Laval avait conservé. Ils croyaient rejoindre bientôt ceux qui, sans doute, les attendaient, mais ils se trouvèrent devant une vraie barricade de lianes et de branches.

Cette fois, ils virent bien qu'il leur serait impossible d'aller plus loin.

Et c'était une chose terrible pour eux de penser que leurs amis étaient tout près d'eux, et de ne pouvoir aller les rejoindre

– Tirons encore un coup de fusil, dit le chasseur.

À la détonation, une autre répondit...

– Plus de doute, dit Laval... Ce sont bien nos amis.

Et il appela de toutes ses forces.

– Commandant ! Commandant ! M.
Beucaire !

– Laval... lança une voix... où êtes-vous ?...

– Ici... ici...

– Attendez...

Le Parisien et M. Paturel ne se tenaient plus de joie.

– Ah ! il était temps, fit le vieux savant... Je n'en puis plus... Je n'ai plus la force de me tenir debout...

– Courage... nos amis arrivent...

– Mais pourront-ils franchir le barrage de lianes qui est devant nous ?

– Nous allons voir... En tout cas, nous allons travailler des deux côtés à la fois, et nous finirons bien par nous rejoindre.

Et ce disant, le Parisien coupait au moyen de son couteau les lianes qui lui barraient le chemin, tandis que le chasseur, avec le canon de son fusil s'efforçait çà et là, de faire des trouées. M. Paturel trouva la force de les aider. Il fonçait sur les lianes, qui craquaient sous son énorme poids... Tout à coup, il demeura médusé : en face de lui, il venait d'apercevoir deux nègres énormes qui le regardaient, réfugiés dans le buisson.

– Oh ! voyez... voyez... s'écria-t-il.

Le chasseur avait aussi aperçu les deux noirs. Il les interpella en leur langue. Ils se jetèrent à genoux et demandèrent grâce. C'étaient deux Banghis qui s'étaient trouvés séparés de leurs compagnons, au moment où la panthère avait bondi sur eux. Sans pitié, le chasseur les abattit

de deux coups de feu.

– Ces misérables ne sont pas dignes de vivre, dit-il...

Aux deux coups de feu, deux autres répondirent encore. Les trois amis travaillaient toujours avec acharnement, mais ils ne tardèrent pas à tomber sur le sol, épuisés... Les forces humaines ont des limites.

Couchés sur le sol, haletants, oppressés, ils entendaient leurs amis qui, là-bas, cassaient les branches pour se frayer un passage.

La nuit vint. Seuls le chasseur et Laval trouvèrent la force de se mettre debout. Quant à M. Paturel il était incapable de faire un mouvement.

– Tenons-nous sur nos gardes, dit le chasseur... C'est l'heure à laquelle les fauves sortent de leur tanière...

La lune ne tarda pas à éclairer les arbres. Les deux hommes se tenaient immobiles, le fusil à la main, attentifs au moindre bruit.

Bientôt, ils entendirent des rampements

suspects ; des cris bizarres s'élevèrent dans la nuit.

– Je ne crains que les serpents, dit Laval.

– Je ne pense pas qu'il y en ait encore dans ces parages, répondit le chasseur... Ce qu'il faut surtout redouter, c'est la panthère...

– S'il en surgit une, nous y verrons assez clair pour la tuer.

– Oui, à condition qu'elle se présente du côté éclairé par la lune...

– Nous l'entendrons bien venir.

– Détrompez-vous... La panthère est une bête silencieuse... elle rampe parfois sans bruit... Ce qui peut la trahir dans l'obscurité, ce sont ses yeux qui brillent comme ceux d'un chat. Surveillez bien ce coin d'ombre, moi je regarde en face...

Comme M. Paturel s'était mis à ronfler, Laval le réveilla :

– Hein ? qu'y a-t-il, fit le vieux savant...

– Vous faites de la musique en dormant, c'est

imprudent...

– Ah ! j'ai ronflé... n'est-ce pas ?

– Oui...

– Je vais tâcher de demeurer éveillé...

Tout à coup Laval poussa le chasseur du coude, et lui dit à voix basse :

– Voyez, là, devant nous...

Et il montrait deux petites taches lumineuses, immobiles entre les buissons.

CLIX

Morne découragement

C'était un fauve, à n'en pas douter... Le chasseur fit feu... Les deux petites taches lumineuses disparurent...

– Bien visé, dit Laval...

À cet instant, un coup de feu retentit dans le lointain.

– Ce sont nos amis qui nous préviennent, dit le Parisien... ils nous ont entendus. Quel malheur que nous ne puissions aller les rejoindre.

– Au jour, dit le chasseur, nous y parviendrons.

– Vous croyez ?

– Oui, quand nous devrions nous user les mains après les lianes...

– Les lianes, soupira M. Paturel... elles sont plus épaisses ici que partout ailleurs. Nous sommes dans le plus mauvais endroit de la forêt...

Une lueur s'éleva sur la gauche.

– Bon, fit Laval, voici l'incendie qui se rallume...

– Ou que l'on rallume, fit le chasseur.

– Quoi, vous supposez que ce sont les Banghis qui ont fait cela ?

– Oui...

– Cependant le feu s'était éteint... mais pas complètement. Il a pu couvrir sous la cendre... puis reprendre, activé par le vent.

– Non... les Banghis, voyant qu'ils ne peuvent s'emparer de nous, cherchent à nous griller.

– Heureusement que le feu ne va pas avancer si vite qu'ils le croient.

– Oh ! voyez... il se propage...

– C'est vrai... Il ne faut pas demeurer ici...

M. Paturel s'affolait.

– Jamais, dit-il, nous ne sortirons de l’endroit où nous sommes... Nous aurions dû...

Il n’acheva pas... Des cris venaient de s’élever. Les Banghis certains maintenant que les blancs ne leur échapperaient pas manifestaient leur joie.

L’incendie gagnait la forêt. Par bonheur le vent rabattit tout à coup les flammes du côté opposé à celui où se trouvaient Laval, M. Paturel et le chasseur.

– C’est le moment, dit le Parisien, essayons de passer.

Ils se précipitèrent, foncèrent dans les buissons, et atteignirent enfin un endroit où ils se trouvaient en sûreté. Malheureusement la direction qu’ils avaient suivie les éloignait de ceux qui les cherchaient...

Quand ils appelèrent de nouveau, la voix de leurs amis ne se fit plus entendre...

– Nous ne sommes guère plus avancés qu’auparavant, dit M. Paturel... Nous nous sommes enfoncés en pleine forêt et nous n’en sortirons plus...

Le Parisien rabroua vertement le vieux savant.

– Je vous en prie, dit-il, taisez-vous.. Vous êtes décourageant.

M. Paturel ne dit plus rien.

La nuit se passa bien tristement, est-il besoin de le dire, et quand parut le jour, les pauvres amis n'étaient guère rassurés. Ils avaient complètement perdu leur direction.

– Puisque nous ne pouvons plus nous faire entendre en appelant, dit Laval, tirons des coups de feu...

– Oui, répondit le chasseur, mais cela est bien imprudent, car nous allons révéler notre retraite aux Banghis. Ces sauvages ne nous lâcheront pas, vous pouvez en être sûr...

– Cependant, il faut bien que nous essayions de retrouver nos amis.

Comme le chasseur ne répondait pas, Laval hésita un instant, puis se décida à tirer un coup de fusil...

Hélas ! on ne lui répondit pas. Il tira de nouveau, mais sans plus de succès.

– Rien à faire, murmura-t-il... Ils nous ont abandonnés.

– Croyez-vous, fit M. Paturel. Le commandant Tavernier n'est pas homme à abandonner ainsi ses amis.

– Qui sait s'il n'a pas été victime des Banghis... Ils l'ont peut-être surpris et assassiné.

CLX

Nouvelle surprise

Un long silence suivit ces paroles. Ce fut le chasseur qui le rompit :

– Allons ! dit-il, ne restons pas ainsi à nous morfondre... Tentons quelque chose, que diable !... Il sera bien temps de tout abandonner, si vraiment nous nous apercevons que nous n’aboutissons à rien.

– Oui, vous avez raison, répondit Laval, allons.

M. Paturel regarda le Parisien, et lui dit :

– Mon pauvre Laval, je n’ai plus la force de marcher... Il m’est impossible de vous suivre... Allez, laissez-moi.

– Vous laisser, s’écria Laval, vous n’y pensez pas... Il ne manquerait plus que ça que l’on vous

abandonne... allons, appuyez-vous sur moi, et en avant.

– Je vous assure, fit le vieux savant, que je suis incapable de mettre un pied devant l'autre.

– De l'énergie ! quand vous aurez fait quelques pas, vous verrez que cela ira mieux...

– Non... non... je vous assure.

Laval empoigna M. Paturel qui était affalé sur l'herbe, le souleva, et le mit debout. Le bonhomme se laissait faire. Quand il eut fait quelques pas, toujours soutenu par le Parisien, ses jambes retrouvèrent leur élasticité.

– Vous voyez, fit Laval, ça va mieux... Vrai, je ne vous reconnais plus... Vous qui étiez autrefois si courageux, si audacieux...

– Mon ami, répondit le vieux savant, il ne faut pas oublier que j'ai soixante ans passés... Je ne suis plus un jeune homme. Au début du voyage, j'ai, si je puis dire, dépensé toute mon activité, toute ma vigueur... et maintenant la fatigue me terrasse.

– Bah ! si nous regagnons l'aéro, comme je

j'espère, vous vous reposerez, et bientôt vous ne penserez plus à la fatigue... voyez, vous marchez déjà mieux...

– Oui... je marche mieux en effet... répondit M. Paturel, mais il ne suffit pas de marcher, il faut savoir où l'on va... Nous nous enfonçons de plus en plus en forêt, et bientôt, nous serons obligés de revenir sur nos pas.

– Qu'en savez-vous ?

– Mais regardez donc... Les arbres sont de plus en plus touffus, les lianes plus vivaces, nous sommes au cœur de la forêt.

Le chasseur prit la parole.

– Je crois au contraire, dit-il, que nous nous rapprochons de la plaine. Depuis que j'erre dans le désert, dans les rochers, dans les forêts, j'ai acquis quelque expérience... Ici, nous sommes dans la partie de la forêt qui donne sur la plaine.

– Et qui vous fait supposer cela ? demanda M. Paturel.

– Écoutez, répondit le chasseur... vous n'entendez rien ?

– Si, un cri bizarre... une sorte de croassement.

– Eh bien, ce sont les vautours qui crient ainsi... Or, les vautours gitent rarement dans les forêts... Ils se tiennent sur les dunes de sable, sur les rocs qui s'élèvent dans la pleine...

– Vous pourriez bien avoir raison.

– Parbleu ! Je suis sûr de ce que je dis... marchons, vous allez voir.

Au bout d'un quart d'heure environ, les trois hommes aperçurent entre les feuilles une grande étendue jaunâtre...

– Hein ? vous voyez, s'écria le chasseur... Je ne m'étais pas trompé, voici la plaine... nous sommes sauvés...

En effet, c'était bien la plaine que l'on apercevait, mais elle était encore assez loin, et pour y parvenir, il fallait se frayer un passage à travers les lianes et les buissons. Tous trois se mirent à l'ouvrage avec ardeur. Avec son couteau, Laval taillait çà et là, tandis que ses deux compagnons, s'efforçaient avec leurs mains de briser les branches.

Soudain, ils reculèrent effrayés. Un énorme serpent dérangé dans son repaire les regardait de ses yeux fixes et luisants... Ils reculèrent.

– Attendez, dit le chasseur, laissez-moi tirer... Je sais l'endroit vulnérable de ces reptiles.

Il épaula, fit feu, mais au moment où il pressait la détente le serpent fit un mouvement et la balle ne fit qu'érafler sa peau...

– Attention ! attention ! cria M. Paturel, vous l'avez manqué, il va bondir sur vous...

Déjà le Parisien s'était précipité, et d'un coup de couteau avait à demi tranché la tête du reptile que le chasseur acheva, cette fois, d'un coup de feu.

– Vous avez été bien imprudent, mon ami, dit M. Paturel... Cette affreuse bête pouvait bondir sur vous, vous enserrer dans ses anneaux et vous broyer la poitrine, car c'est un boa constrictor d'une jolie taille...

– Bah ! fit Laval... il fallait bien prendre une décision rapide... Heureusement la lame de mon couteau est solide... elle a pénétré comme dans du

beurre...

Le serpent se débattait encore, mais bientôt il s'immobilisa.

– Écartons-nous, dit M. Paturel, on ne peut jamais savoir... Cette bête dans un dernier sursaut pourrait nous fouetter avec sa queue et nous briser un membre...

– Pas de danger, fit Laval, elle est bien morte.

CLXI

Sauvés !

Débarrassés de cet ennemi imprévu, les trois amis continuèrent de se frayer un passage à travers les lianes... Ils n'avançaient pas vite, mais ne se décourageaient pas. À l'idée qu'ils allaient bientôt se trouver dans la plaine, ils sentaient redoubler leurs forces.

– Chut ! fit tout à coup le chasseur en se baissant vivement.

– Qu'y a-t-il ? demanda Laval...

– Baissez-vous.

Le Parisien se baissa. M. Paturel en fit autant.

Ils n'avaient pas compris tout d'abord, mais ils ne tardèrent pas à voir de quoi il s'agissait.

Entre le feuillage, on apercevait des noirs qui

venaient à leur rencontre...

– Combien avez-vous encore de cartouches ?
demanda Laval au chasseur.

– Deux !...

– Moi je n'en ai plus une seule...

– Nous sommes perdus, murmura M. Paturel.

– Peut-être, fit le chasseur, ces noirs ne nous
ont pas aperçus.

– Vous croyez ?

– J'en suis à peu près certain...

Quelques minutes s'écoulèrent. Bientôt, on entendit craquer les branches. Les nègres avançaient. Laval se dressa à demi, regarda, et soudain poussa un cri de joie. Il venait d'apercevoir le commandant Tavernier qui, en compagnie des noirs, cherchait à se frayer un passage parmi les lianes. Ces noirs n'étaient donc pas des ennemis.

– Ici ! ici ! cria le Parisien en se dressant tout à coup.

Le chasseur et M. Paturel le crurent fou, mais

il leur dit :

– On vient à notre secours !... nous sommes sauvés !... voici le commandant.

Cette fois M. Paturel fut convaincu. Il regarda et s'écria en agitant son casque colonial :

– Nous voici... nous voici !...

Tavernier répondit :

– Pouvez-vous venir ?

– Non, répondit le Parisien... pas encore, il faut que nous nous frayions un passage...

– Nous allons vous aider.

Ce ne fut qu'au bout d'une heure que les deux groupes purent enfin se joindre.

On s'imagine sans peine avec quelle joie ils se serrèrent les mains...

– Mes pauvres amis ! mes pauvres amis ! dit le commandant, je croyais bien que vous étiez perdus, que nous ne vous reverrions jamais.

– Et nous donc, répondit le Parisien... nous finissions par croire qu'après nous avoir inutilement cherchés, vous étiez partis avec

l'avion.

– Quoi ! vous avez pu supposer une chose pareille... Vous avez pu croire que nous vous avions abandonnés...

– Mais comment nous avez-vous retrouvés ?

– Grâce à ces braves nègres qui m'accompagnent.

– Eh quoi... ce ne sont pas des Banghis ?

– J'ignore à quelle tribu ils appartiennent... Ce qu'il y a de certain, c'est que ce sont des amis... Nous désespérions de vous retrouver. Déjà nous avions survolé la forêt sans recueillir aucun indice, quand nous nous sommes décidés, Bafoulos et moi, à nous mettre à votre recherche. Nous avons erré longtemps, puis tout à coup nous avons aperçu l'incendie qui s'est déclaré la nuit dernière... Nous n'avons pas cru à un accident, et nous avons supposé que c'était vous qui aviez mis le feu pour vous protéger.

– C'est la vérité.

– Nous avons continué nos recherches, quand tout à coup nous avons été attaqués.

– Par les Banghis ! oh ! les vilains sauvages...

– Oui, en effet, ce sont de sales individus, et ce n'est pas sans peine que nous leur avons échappé. Nous vous avons repérés, et nous espérions bien vous joindre, car vous aviez répondu à nos coups de fusil, mais nous avons été obligés de fuir... Nous avons alors regagné notre aéro, et nous étions désespérés, quand des nègres qui s'étaient approchés de l'avion, pendant notre absence, et qui n'étaient point des sauvages ceux-là, nous ont offert de nous accompagner en forêt. Nous nous méfions bien d'eux tout d'abord, mais c'étaient de braves gens et nous en avons maintenant la preuve.

– Nous sommes loin de notre avion ? demanda M. Paturel.

– Non... pas très loin... il est là, sur la droite, dans la plaine.

– Ah ! quel plaisir j'aurai à le revoir, ce bon aéro...

Et le vieux savant, qui ne pouvait modérer sa joie, sautillait sur place, en riant aux éclats.

– Hein ! vous vous sentez mieux, dit Laval.

– Oui, mon ami, répondit M. Paturel... Je puis même dire que je suis tout à fait bien...

– Tantôt, vous parliez de nous quitter.

– Je disais cela parce que j'étais entièrement découragé, mais je m'aperçois qu'il ne faut jamais désespérer... On dirait qu'une bonne fée nous protège.

Les aviateurs et les nègres s'étaient remis en marche.

On atteignit bientôt la lisière de la forêt. Quand M. Paturel aperçut l'avion, immobile sur le sable et resplendissant de soleil, il se mit à courir, et arriva le premier près de l'appareil.

– Ah ! vous voilà, lui dit Beaucaire... Je suis heureux de vous revoir, mais avouez que vous nous avez donné de sérieuses inquiétudes. De plus, vous nous avez mis considérablement en retard... Si nos concurrents n'étaient pas à jamais immobilisés, vous nous auriez fait tout manquer.

– Excusez-moi, fit le vieux savant d'un ton affligé, mais je vous assure bien qu'à l'avenir je

ne quitterai plus notre aéro... Oui, je vous le promets...

– Je l’espère bien.

CLXII

Une avarie

Laval et le chasseur arrivaient avec Tavernier. Les nègres les suivaient.

– Hein, monsieur, fit Beaucaire en s’adressant au chasseur, il paraît que vous étiez en bien fâcheuse posture ?... Enfin, tout s’est bien passé, puisque vous voici, mais je pense que cette aventure vous a enfin guéri et que vous allez renoncer à courir la plaine et la forêt.

– Détrompez-vous, répondit le chasseur... Je ne renonce point à la vie que j’ai adoptée uniquement par plaisir. J’aime les émotions...

– Alors, vous allez demeurer ici ?

– C’est-à-dire que je vous demanderai de me conduire en un endroit que je ne connais pas et que j’ai grande envie d’explorer... Ce n’est guère

loin d'ici, une centaine de kilomètres tout au plus... ce qui, dans le désert, n'est qu'une petite distance.

– Si vous m'en croyez, vous feriez mieux de retourner en France.

– Retourner en France, pour mener une vie oisive, voir continuellement devant moi les mêmes figures, me lever, m'habiller, aller déjeuner, me promener pendant la journée, aller, le soir, au cercle... Non, vraiment... cette existence ne me convient pas... Il me faut de l'imprévu.

– Mais, malheureux, vous laisserez vos os sur cette terre d'Afrique.

– Et après ? mourir là ou autre part, cela n'a guère d'importance... D'ailleurs, je crois vous l'avoir dit, je suis seul, et par conséquent, si je disparaissais, personne ne me regrettera.

– Ce n'est pas ainsi qu'il faut raisonner... Vous êtes Français... vous pouvez rendre un jour service à votre pays... pourquoi venir chercher volontairement la mort dans ces régions

désolées ?...

– Vous avez peut-être raison, mais cette vie me plaît. Si j'ai le bonheur de ne pas être assassiné par quelque sauvage ou dévoré par quelque bête, je changerai peut-être d'avis un jour. Il est possible que je me lasse de cette vie d'aventures, mais pour le moment, elle me tient trop pour que j'y renonce...

– Je n'insiste pas... Je vais donc vous emmener où vous désirez aller...

– Merci, et croyez que je vous suis très reconnaissant de ce que vous voulez bien faire...

*

Quelques instants après, l'avion s'enlevait.

– Ah ! fit M. Paturel, j'espère que cette fois, c'en est fini avec toutes ces histoires de sauvages... De toutes les aventures que nous avons eues, je crois que celle-ci a été la plus corsée.

– Ma foi, je le crois aussi, répondit Laval... mais au fond, quand on y réfléchit, on trouve ridicule de s'exposer ainsi, quand on peut faire autrement. À partir d'aujourd'hui, c'est bien décidé, je ne quitterai plus notre bon aéro...

– Et je ferai comme vous...

– Oh ! fit Laval en riant, j'ai peur que ce serment, vous ne le teniez pas...

– Je vous assure que je le tiendrai... Tant que je n'avais pas découvert mon « bombyx trigonocéphale » j'aurais bravé les pires dangers, mais je me suis assagi, vous verrez...

– D'ailleurs, ce n'est pas le moment de faire des blagues... Notre voyage tire à sa fin, il serait stupide de s'exposer à quelque aventure.

– Vous raisonnez bien, Laval, dit M. Paturel, mais remarquez que nous pouvons aussi avoir des aventures sans les chercher...

– En ce cas, nous n'aurons rien à nous reprocher...

L'avion filait à belle allure. Depuis quelques jours, le moteur s'était reposé, et il donnait tout

ce qu'il pouvait.

Le chasseur penché sur la carlingue regardait au-dessous de lui. De temps à outre, il consultait une petite carte qu'il avait tirée de sa poche.

– Oh ! dit-il, je crois que j'approche de l'endroit où je désire m'arrêter... Oui, je reconnais les dunes de sable et les ravins qui sillonnent la plaine... Quand nous serons arrivés à l'endroit où cessent les dunes et où s'élève une forêt de fromagers et de papayers, je vous prierai de dire à M. Beaucaire qu'il me dépose à terre.

– C'est entendu, répondit Tavernier, mais réfléchissez bien... C'est votre vie que vous jouez en ce moment...

– C'est tout réfléchi.

– Bien...

Quelques instants après, le commandant saisissait l'acoustique et criait à Beaucaire :

– Atterrissage !

Beucaire obéit. La brise venait de se lever, et devenait d'instant en instant plus violente. Quand l'avion ne fut plus qu'à une cinquantaine de

mètres de terre, une brusque rafale le chassa sur le côté, il pencha, et Beaucaire n'eut pas le temps de le redresser, de sorte que l'aile gauche frôla le sol. Il y eut un craquement, la toile se mit à battre, et l'atterrissage se fit, mais de façon assez violente.

Beucaire était furieux... Il sauta vivement à bas de l'avion, et s'écria :

– Nous voilà encore immobilisés... qui sait si nous pourrons réparer ?

– Oui, dit Francis... mais ce sera difficile...

Le chasseur, qui était involontairement cause de l'accident était navré...

– Je regrette, dit-il...

Beucaire ne le laissa pas achever...

– Monsieur, lui dit-il, avouez que vous ne nous portez pas chance.

– Je le reconnais, en effet... et veuillez m'excuser...

Beucaire eut un haussement d'épaules et ne répondit pas. Il examinait l'aile de l'avion...

– Une ligature ne tiendra pas, dit-il... Il faudrait que nous puissions nous procurer une traverse de bois, mais où la trouver ?

Du doigt Laval lui désigna la forêt qui se trouvait sur la droite...

– Eh parbleu, je sais bien, grogna Beaucaire, mais nous allons encore nous exposer à de nouveaux dangers...

Le chasseur répondit :

– Monsieur, puisque c'est moi qui vous ai forcé à atterrir... et que l'accident est arrivé par ma faute, il est tout naturel que je cherche à m'excuser... vous avez besoin d'une traverse de bois, avez-vous dit. Dites-moi quelle dimension elle doit avoir, et je vais aller tout de suite la chercher dans la forêt...

Beucaire prit des mesures.

– Il me faudrait, dit-il, une pièce de bois de deux mètres de long sur dix centimètres d'épaisseur, nous la travaillerons ici... De préférence, nous devrions employer du bois sec...

Le chasseur prit son fusil, sa boîte à cartouches et se dirigea vers la forêt...

CLXIII

La tribu en émoi

– Pauvre garçon, dit Laval, il n'est pas tout à fait responsable de ce qui arrive... Nous avons eu tort de le laisser partir seul... ce n'est pas bien...

– Le fait est, approuva Tavernier, que quelqu'un aurait pu l'accompagner.

– Voulez-vous que j'aïlle avec lui...

Le commandant hésitait.

– Oui, va, fit-il au bout d'un instant.

– Bon, maugréa Beaucaire, voilà les difficultés qui vont recommencer.

– Espérons que non, répondit le commandant...

Déjà Laval, qui avait eu soin d'emporter son fusil, avait rejoint le chasseur.

– Tiens, vous voilà, fit ce dernier.

– Oui... répondit le Parisien, nous n'avons pas voulu vous laisser seul.

– Je vous remercie, mais je vous assure que je me serais bien passé de votre aide.

– Qui sait ?... Vous ne connaissez pas l'endroit où vous allez... vous pouvez être surpris...

– Bah ! croyez-vous qu'à deux nous serons moins menacés ?...

– Peut-être.

– Enfin. Je vous remercie, allons !

Ils atteignaient bientôt l'orée de la forêt où gazouillaient une foule d'oiseaux que l'on désigne sous le nom de gendarmes, à cause de leur plastron jaune qui ressemble à celui des anciens représentants de la maréchaussée.

– Du moment que les oiseaux sont ici très nombreux, dit le chasseur, il n'y a rien à craindre... Cela prouve qu'il n'y a pas d'ennemis dans les environs, car ces volatiles sont très sauvages, et s'enfuient à l'approche de l'homme... Voyez comme ils déguerpissent

maintenant.

– Parbleu ! fit le Parisien, il ne doit pas y avoir de sauvages dans toutes les forêts...

Le chasseur ne répondit pas. Tous deux s'engagèrent sous les arbres, écoutèrent un instant, puis n'entendant rien de suspect, s'enfoncèrent plus avant... Tout en marchant, ils examinaient les arbres...

– Oh ! oh ! fit Laval, je crois que nous aurons du mal à trouver ce que nous cherchons...

– Peut-être, répliqua le chasseur... Tenez, cet arbre-là, sur notre gauche... il est mort, et par conséquent son bois doit être sec...

– Oui, en effet.

Tous deux s'approchèrent de l'arbre. C'était un papayer.

– Non, dit Laval, au bout d'un instant, ce bois ne conviendrait pas... il est trop poreux, et pas assez résistant. N'oubliez pas que la traverse dont nous avons besoin doit être solide, car elle aura par instants à supporter une forte pression.

– Voyons plus loin.

Sans s'en apercevoir, les deux hommes s'étaient engagés très avant dans la forêt.

– Oh ! oh ! fit Laval, il me semble que nous sommes déjà loin... Nous n'allons pas explorer toute la forêt... Tâchons de trouver ce qu'il nous faut par ici... Voyons, cette grosse branche conviendrait peut-être. Elle m'a l'air d'être bien sèche...

Ce disant, il tirait son couteau de sa poche. Ce couteau était muni d'une petite scie.

– Ça va être difficile, fit le Parisien, mais je crois que j'y arriverai quand même.

Et il attaqua la branche.

– Diable, fit-il, ce bois est joliment dur... nous n'en viendrons jamais à bout... Voyez, les dents de ma scie s'ébrèchent, et ne mordent pas...

– Attendez, dit le chasseur... il y a peut-être un moyen.

– Lequel ?

– Vous allez voir...

Et épaulant son fusil à un mètre à peine de la

branche, il pressa la détente.

La branche éclata...

– Encore une balle, dit le chasseur, et ça ira...

Il s’apprêtait à tirer de nouveau, quand il se sentit saisi par derrière. Il voulut résister ; des poignes vigoureuses le maintenaient. Quant à Laval, il avait été, lui aussi, empoigné par des mains nerveuses qui lui broyaient les bras...

En un instant, tous deux furent entravés, au moyen de lianes, et emportés par les hommes qui les avaient immobilisés.

Ces hommes étaient des sauvages redoutables. Ils appartenaient à la tribu des Dravidas, une peuplade qui vivait en forêt, et s’était jusqu’alors montrée rebelle à toute civilisation.

– Sale coup pour la fanfare ! dit Laval...

Le chasseur répondit par un soupir...

Les hommes qui les portaient avançaient rapidement, en chantant une mélodie sinistre où les mots : *Roinigo... iskana... iskana, romigo* revenaient à chaque instant. Ils étaient heureux d’avoir capturé les deux blancs, qui pour eux

étaient des ennemis.

– Fatalité ! Fatalité ! ne cessait de répéter Laval...

Au bout d'une demi-heure de marche, les sauvages s'arrêtèrent dans une clairière où l'on apercevait quelques huttes de paille qui ressemblaient à des ruches.

Une grande clameur salua leur arrivée. Des nègres apparurent et se précipitèrent pour voir les deux prisonniers. Les femmes les frappaient avec des baguettes qu'elles tenaient à la main, et les enfants les pinçaient cruellement, en riant aux éclats.

Laval, furieux, se débattait comme un beau diable. Il parvint même dans un suprême effort à briser ses liens et à se mettre debout, mais les sauvages le saisirent, le frappèrent avec une brutalité inouïe et l'entravèrent de nouveau.

Bientôt, un grand vieillard parut.

Il était presque nu. Une peau de panthère jetée sur ses épaules et retenue au moyen d'un crochet battait le long de ses flancs. Pour coiffure, il avait

un chapeau grotesque en paille de pandanus. À la main, il tenait une grosse canne sculptée.

C'était le chef de la tribu.

Il regarda les prisonniers, eut un affreux sourire et dit :

– *Oumika... gorizo, masilva ?*

Le chasseur qui, nous l'avons dit, connaissait les dialectes de la plupart des peuplades africaines, comprit ce que disait le chef. Celui-ci lui demandait ce qu'il était venu faire dans la forêt.

– Mon ami et moi, répondit le chasseur, sommes venus chercher du bois...

– Le bois de la forêt est sacré... aucun étranger ne peut y porter la main, répondit le chef.

– Je l'ignorais...

– Tu le savais parfaitement, et je ne suis pas dupe de ce mensonge. Tu voulais te procurer du bois de « carayou » pour t'en faire un talisman.

– Non... je vous le jure...

– Tes paroles sont inutiles... Tu auras beau te

défendre, tu ne parviendras pas à me convaincre.

Il y eut un silence, et le chef reprit :

– Tu connais la loi ?

– Quelle loi ? demanda le chasseur.

– Ne fais pas l’ignorant. Puisque tu comprends notre langue, tu dois aussi connaître les lois de la Forêt Bleue... Tu dois savoir que tout blanc qui y pénètre et qui touche aux « carayous » mérite la mort.

– Je l’ignorais.

– Eh bien, tu ne l’ignoreras plus...

Sur ces mots, le chef fit demi-tour et rentra dans sa hutte.

Alors, les sauvages qui entouraient les prisonniers, se mirent à entonner un chant lugubre.

Les femmes s’étaient prosternées, et agitaient des pierres plates qui rendaient un bruit de castagnettes. De temps à autre un nègre frappait sur un tam-tam, et poussait un cri sauvage... Il y eut ensuite des danses, puis les deux prisonniers

furent attachés à poteau que l'on avait planté en terre à côté d'eux...

Le chef se montra de nouveau. Il était drapé dans un manteau rouge plein de taches et déchiré par endroits, et avait orné sa tête d'une sorte de casque fabriqué avec une tête de panthère. À la main, il tenait un long couteau recourbé, assez semblable à ceux que les nègres de l'Oubanghi appellent « couteaux de jet ».

Les deux prisonniers comprirent que leur dernière heure était venue.

– Mon pauvre ami, dit le chasseur à Laval, pardonnez-moi. Tout ce qui arrive est de ma faute. Je n'aurais pas dû vous laisser venir avec moi...

– Bah ! répondit le Parisien... ce qui doit arriver arrive...

– Vous êtes un garçon courageux...

– Je sais me résigner, voilà tout...

Le chef s'approchait. Il leva son couteau, mais au lieu de frapper, il se mit à tourner tout autour des deux prisonniers, en prononçant des paroles

bizarres... Cela fait, il planta le couteau en terre, et dit au chasseur qui seul le comprenait :

– Quand la lune aura deux fois parcouru son cycle, ton camarade et toi serez mis à mort...

Et sur ces mots, il disparut.

– Y a du bon, fit le chasseur... Nous avons deux jours devant nous... d'ici là, il peut se produire du nouveau.

– Oui, répondit Laval, mais il ne faut pas trop y compter.

– Espérons quand même... Ces sauvages sont courageux devant nous qui sommes désarmés, mais si nos amis arrivaient avec de bonnes carabines, vous les verriez fuir comme des lapins.

– Il ne nous reste plus que cet espoir...

Les nègres avaient repris leurs danses. Ils se réjouissaient déjà sans doute à l'idée du supplice qui allait leur être donné en spectacle. Le chef les haranguait de temps à autre, debout devant sa case... Parfois il poussait un grand cri auquel répondaient les noirs.

Soudain, il y eut un remous dans la foule qui

entourait les prisonniers.

– Tiens, que se passe-t-il donc ? demanda Laval.

– Je ne sais, répondit le chasseur...

Un vieux nègre maigre et barbu venait d'apparaître. Il marchait en s'appuyant sur un bâton. C'était un sorcier. Le chef s'inclina devant lui avec respect. Les noirs entouraient les deux hommes. La palabre dura longtemps. Enfin le chef prit la parole. Tous écoutaient avec attention.

Le chasseur prêtait l'oreille dans l'espoir de saisir quelques bribes du discours, mais il ne put y parvenir.

– C'est curieux tout de même, dit Laval... il se passe sûrement quelque chose... Voyez comme tous ces nègres sont agités. Peut-être est-ce l'arrivée de notre avion qui les met dans cet état. Quelqu'un l'aura aperçu et aura prévenu ce vieillard qui cause avec le chef, et qui est sûrement un sorcier...

– Nous allons voir, fit le chasseur.

Et à haute voix, il lança quelques mots.

– Que dites-vous donc ? demanda Laval.

– Je dis qu’un oiseau géant est arrivé et que les pires malheurs vont fondre sur la tribu.

– Cela ne semble pas les émouvoir.

– Peut-être ne m’entendent-ils pas ?

– Parlez plus fort...

Le chasseur éleva la voix. Le sorcier avait entendu. Il regarda le chef, et tous deux se concertèrent. Enfin, ils se décidèrent à se diriger vers les prisonniers.

– Qu’as-tu dit ? demanda le chef au chasseur.

– J’ai dit, répondit celui-ci, que le grand oiseau a apporté le malheur sur ta tribu.

– De quel oiseau veux-tu parler ?

– De celui qui est en ce moment dans la plaine.

Le chef et le sorcier se regardèrent. Évidemment, ils ne comprenaient pas.

– Quel mensonge inventes-tu pour essayer de

me troubler ? demanda le chef.

– Je n’invente rien... Il ne tient qu’à toi de t’assurer que je dis la vérité... Va voir, renseigne-toi.

Le chef appela un de ses hommes et lui parla quelques instants. Ce nègre partit en courant. Un quart d’heure après, il revenait tout effaré, et se précipitait vers le chef et le sorcier. Il parlait haut et faisait de grands gestes.

– Ils ont l’air d’avoir la frousse, dit le Parisien.

– Oui, répondit le chasseur... nous allons bien voir ce qu’ils vont faire. S’ils ont peur de notre avion, nous pourrions peut-être nous tirer de là...

Le chef et le sorcier s’étaient éloignés.

– Ils sont allés se renseigner, dit le chasseur. Nous allons bien voir la tête qu’ils feront, quand ils vont revenir.

– Pourvu qu’ils ne reconnaissent pas que l’oiseau géant est en bois et en toile...

– Ils n’oseront pas s’en approcher...

– Espérons-le...

Le campement des nègres était en émoi. Le noir que le chef avait envoyé aux informations avait dû parler et la panique commençait à régner dans la tribu...

CLXIV

Un arrangement

Le chef et le sorcier ne tardèrent pas à revenir. Ils marchaient vite et paraissaient très agités. Immédiatement, le chef s'approcha des prisonniers et dit au chasseur :

– Comment as-tu appris que l'oiseau de malheur s'était abattu sur la plaine ?...

– Je l'ai appris parce que j'ai le pouvoir de voir tout ce qui se passe...

– Tu es donc sorcier ?

– Oui... et chez nous autres blancs les sorciers sont bien plus habiles que ceux de vos tribus. Ton sorcier n'a rien vu, rien deviné, il a fallu que ce fût moi qui t'avertisse...

– Puisque tu sais tout, pourrais-tu me dire ce que va faire le grand oiseau ?

– Il va venir planer au-dessus de ton campement, et fera pleuvoir sur tes cases une pluie de feu. Avant une heure d’ici, cette forêt sera incendiée... et tu périras brûlé avec tous les hommes de ta tribu.

– Et toi... et ton compagnon, que deviendrez-vous ?

– Nous échapperons à la mort.

– Et comment ?

– En parlant au grand oiseau... Nous savons les mots qu’il faut lui dire pour apaiser son courroux.

– Quels sont ces mots ?

– Je ne puis les révéler à un ennemi...

– Et si je vous faisais à tous deux grâce de la vie ?

– Nous irions dans la plaine, et nous demanderions à l’oiseau de t’épargner, toi et les tiens.

Le chef consulta le sorcier. Celui-ci semblait incrédule... Il faisait de grands gestes et se

démenait comme un possédé.

– Ton sorcier, dit le chasseur, ne sait rien prévoir... Si tu l'écoutes, tu es perdu.

Le chef qui était fort naïf, et croyait, malgré tout, à la science de son sorcier, ne savait à quoi se résoudre. Enfin, il s'adressa de nouveau au chasseur :

– Je vais t'enlever tes liens, dit-il, et tu vas aller parler au grand oiseau.

– Je ne demande pas mieux, mais je veux que mon compagnon vienne avec moi... Si tu crains que nous ne t'échappions, tu peux nous faire accompagner par quelques-uns de tes hommes.

– Non... tu iras seul.

– En ce cas, je refuse... Je n'ai rien à craindre... Je me tirerai d'affaire, tandis que toi tu es condamné...

Le chef s'entretint encore avec son sorcier. Celui-ci ne savait plus que dire. Il avait été pris en défaut puisqu'il n'avait pas su prévoir l'arrivée de l'oiseau géant, et il se montrait fort perplexe... Le temps s'écoulait. Le chef, de plus

en plus inquiet, prit enfin une décision.

– Je consens, dit-il, à ce que ton compagnon aille avec toi... mais si tu as menti, si réellement tu ne sais point parler au grand oiseau, tu seras mis immédiatement à mort.

– Je saurai lui parler, et si tu veux m’accompagner, tu verras que je n’ai pas cherché à te tromper.

Le chef hésitait. Enfin, pour montrer à ses hommes qu’il était brave, il dit à haute voix :

– Je vais aller avec toi parler à l’oiseau géant, et lui demander d’épargner ma tribu.

– Si tu veux te rendre agréable au grand oiseau, reprit le chasseur, il faut lui porter quatre branches de bois sec et solide.

– Tu crois ?

– Oui... il sera très sensible à cette attention, car il se sert ordinairement de bois sec pour aiguïser son bec.

En disant cela le chasseur avait une forte envie de rire, mais il parvint cependant à conserver son sérieux. Le chef donna des ordres... Peu après, les

nègres revenaient avec quatre fortes branches de bois sec.

Le chasseur examina ces branches, et dit :

– Cela va... Détachez-moi ainsi que mon compagnon, et nous allons nous mettre en route.

– Qui portera les branches ? demanda le chef.

– Toi... et tu les offriras toi-même à l'oiseau.

– Ce sera comme tu voudras, mais puisque tu sais les mots qu'il faut adresser au grand oiseau, dis-les-moi.

– Je vais te les dire, mais à condition que tu me fasses grâce ainsi qu'à mon compagnon.

– Je te fais grâce...

– J'ai ta parole ?

– Oui, et Yanaki ne renie jamais sa parole.

– Bien... je te crois... Un grand chef comme toi ne voudrait pas mentir. Voici donc les mots que tu auras à prononcer dès que tu te trouveras en face de l'oiseau géant : « Oiseau venu du ciel, je te salue, et te vénère. »

– C'est tout ?

– Oui.

– Et le grand oiseau sera satisfait ?

– Puisque je te le dis...

Le chef hésitait encore...

– Écoute, dit-il... puisque tu sais parler à l'oiseau, approche-toi de lui avec ton compagnon, et demande-lui d'épargner ma tribu...

– Tu as peur ?

– Oui.

– Entendu... mais toi tu ne viendras pas avec nous ?

– Je vous attendrai à l'entrée de la forêt.

C'était tout ce que demandaient Laval et le chasseur.

– Suis-nous, dit ce dernier... tu nous observeras.

Le chef voulut entraîner avec lui son sorcier, mais celui-ci refusa, en disant :

– Prends garde, grand chef... Tu es brave entre tous, mais la bravoure ne suffit pas quand on a

affaire à des ennemis supérieurs... Qui te dit que ces deux hommes ne veulent pas te livrer à l'oiseau géant ?

– Je demeurerai à distance...

– L'oiseau est rapide... Il peut fondre sur toi...

– Pourquoi le ferait-il, puisqu'on lui dira que je lui offre le bois sacré...

Le sorcier haussa les épaules et murmura :

– Je prévois un malheur...

Le chasseur regarda le sorcier et lui dit :

– Comment se fait-il que tu puisses prévoir un malheur, puisque tu n'as pas pu prévoir l'arrivée de l'oiseau géant. Tu es un imposteur, et tu trompes ton chef.

Le sorcier courba la tête... La réplique du chasseur l'avait littéralement assommé. Il se contenta de joindre sur sa poitrine ses deux mains maigres, et de marmotter des paroles inintelligibles.

Le chef suivit Laval et le chasseur. Quand les nègres le virent partir, ils poussèrent un grand cri

et quelques-uns, plus audacieux que les autres, l'accompagnèrent.

Le chasseur et Laval s'avancèrent vers l'aéro, mais le chef demeura à l'entrée de la forêt avec ses nègres... Quand il vit qu'il y avait des hommes sur le grand oiseau blanc, il parut étonné. Il attendit le retour des deux prisonniers, mais ceux-ci, bien entendu, ne revinrent pas...

CLXV

Nouveau danger

Le sorcier qui s'était décidé à venir quand même jusqu'à la lisière de la forêt regardait attentivement. Il prit soudain le chef par le bras, et lui dit :

- Ce n'est pas un oiseau...
- Que dis-tu ? fit le chef.
- Je dis que ce n'est pas un oiseau... C'est une machine mue par des hommes.
- Une machine diabolique ?...
- Non... Je ne crois pas... Tu as déjà vu des automobiles ?
- Oui, il en passe quelquefois par ici.
- Eh bien, cet oiseau, c'est tout simplement une automobile qui vole en l'air...

Le chef ne semblait pas convaincu.

Le sorcier reprit :

– Tu as été trompé... Ces hommes qui t’annonçaient qu’un malheur allait fondre sur ta tribu, se sont tout simplement moqués de toi... Ils étaient prisonniers et ont inventé ce mensonge pour t’intimider... Tu as été bien naïf... Pourquoi ne m’as-tu pas cru ? Ne suis-je pas l’homme le plus sage de la tribu, celui qui comprend tout. Ne t’ai-je pas souvent mis en garde contre les imposteurs... Tu dois comprendre maintenant ce que ceux qui voyagent dans l’oiseau géant sont venus faire ici. Ils venaient nous espionner... Maintenant, ils vont retourner à la ville, renseigner les soldats, et nous serons traqués comme des bêtes fauves...

Le chef fronça le sourcil.

– Que faire ? demanda-t-il...

– C’est bien simple, répondit le sorcier... il faut lancer toute la tribu contre cet oiseau géant qui sert de refuge à nos ennemis, et massacrer ces derniers. Mais hâte-toi, car maintenant qu’ils sont

renseignée, ils vont repartir et dans quelques heures, tu seras plus menacé que jamais.

– Tu as raison, rentrons à notre campement.

À peine arrivé dans sa tribu, le chef frappa sur une grande pierre plate qui résonna comme un gong. À ce signal, tous les nègres se rassemblèrent. Alors, le chef monta sur une petite éminence de sable, et tint à ses sujets le discours suivant :

– Mes frères... nous avons été indignement trompés. Ces deux blancs qui étaient ici tout à l'heure n'étaient que d'infâmes menteurs. Ils nous ont annoncé qu'un malheur nous menaçait, mais il n'y avait rien de vrai dans ces paroles. Ils étaient venus ici pour nous espionner... L'oiseau géant qui a tant effrayé certains d'entre vous, n'est qu'une voiture aérienne conduite par des blancs, et bientôt elle va reprendre son vol. Hâtons-nous... prenez vos armes, et suivez-moi...

Et le chef lança le cri de guerre :

– *Hohanna ! Hohanna !*

Tous les nègres sautèrent sur leurs lances et

vinrent se ranger en cercle devant le chef et le sorcier.

*

Pendant que les noirs se préparaient au combat, les aviateurs, persuadés qu'ils ne couraient aucun danger, avaient commencé à tailler le bois rapporté par Laval.

– C'est égal, dit le Parisien, nous leur avons joliment monté le coup aux sauvages... Ils nous ont pris pour des sorciers et ont cru tout ce que nous leur avons dit.

– Heureusement, répondit le chasseur, car nous étions bien menacés... on nous aurait mis à mort, cela est certain et il est même probable que l'on nous aurait fait endurer les pires tortures. Nous pouvons dire que nous avons eu de la chance.

– Oui, approuva Laval, mais si j'avais été seul, comme je ne comprends pas un traître mot au jargon de ces moricauds, j'aurais été bel et bien

découpé comme une volaille... Peut-être même aurais-je été dévoré car ces gens-là doivent être anthropophages.

– Non... dit M. Paturel, il n’y a pas d’anthropophages dans cette partie de l’Afrique... Les nègres auxquels vous avez eu affaire doivent appartenir à la tribu des Selvas...

– Je ne sais à quelle tribu ils appartiennent, mais en tout cas ils sont joliment laids et leur chef est un véritable bandit. Il fallait le voir avec son couteau à la main. Je suis sûr que c’est lui qui nous aurait égorgés...

Beucaire et Tavernier surveillaient la réparation. Une des branches que Laval avait rapportées s’adaptait merveilleusement à l’aile. Il suffit de quelques instants pour la mettre en place. Cette réparation de fortune tiendrait jusqu’à la prochaine escale.

– Dans une demi-heure, dit Francis, nous pourrons repartir.

Les aviateurs, sauf Laval qui aidait Francis, s’étaient tous assis sur le sable devant l’aéro, et

causaient entre eux. Beaucaire avait déployé une carte et pointait la route qu'il devait suivre... Tavernier fumait un cigare. Quant à M. Paturel, il s'était plongé dans la lecture d'un petit livre qui ne le quittait jamais.

– Ce que vous lisez a l'air bien intéressant, dit Tavernier.

– Oui, répondit le vieux savant, c'est un traité d'entomologie rédigé par un Anglais, mais où il y a de nombreuses erreurs que je me propose de rectifier, dès que nous serons rentrés à Paris. On connaît mal les insectes... À part un Français du nom de Fabre, qui les a étudiés avec soin, les autres savants se livrent à des fantaisies regrettables... Ainsi, tenez, ce savant anglais parle du *bombyx trigonocéphale*, et en donne une description ridicule... Ah ! ce que nous allons rire, quand je leur montrerai le mien...

– Vous l'avez toujours...

M. Paturel tira de sa poche une petite boîte en métal, l'ouvrit et montra son insecte piqué sur un bouchon et entouré d'une couche d'ouate.

– Le voici, dit-il... Admirez cette couleur bleue, d'un bleu transparent, et ces antennes, sont-elles assez fines...

Cette conversation fut interrompue par un bruit de voix qui semblait venir de la forêt.

– Tiens, qu'est-ce que cela ? fit Tavernier...

– Oh !... s'écria M. Paturel, regardez donc tous ces nègres... ils sont armés de lances et se dirigent vers nous...

– Peut-être viennent-ils nous attaquer.

– Oh ! fit le chasseur, cela m'étonnerait... Quand nous avons quitté le chef, il était devenu un de nos amis.

– Méfions-nous quand même... Ce sera plus prudent.

– Oui, dit Beaucaire... car vos amis m'ont l'air joliment furieux... Entendez donc ces cris...

CLXVI

Départ manqué

Les sauvages s'étaient arrêtés à quelques mètres de la forêt... On voyait qu'ils hésitaient. Le sorcier, demeuré prudemment en arrière, les encourageait de la voix, mais la vue du grand oiseau les terrorisait. Enfin, stimulés par le chef, ils poussèrent une grande clameur et se précipitèrent, la lance en avant...

– Pas de doute, dit Tavernier, ils vont nous attaquer. Défendons-nous.

Beucaire, le chasseur, M. Paturel, Laval et le commandant remontèrent dans l'aéro, et s'emparèrent aussitôt de leurs fusils.

– Pourrions-nous partir maintenant ? demanda Beaucaire.

– Non, répondit Francis... encore dix minutes,

et nous serons parés.

– Il s’agit donc de tenir pendant dix minutes, dit le commandant...

– Ce sera facile, répondit le chasseur.

– Peut-être pas si facile que vous le croyez... Ces nègres sont nombreux, et si nos premiers coups de feu ne les arrêtent pas, nous serons en fâcheuse posture.

– Il faut d’abord abattre le chef, dit le chasseur...

– Vous le voyez ? demanda Tavernier.

– Non... je le cherche.

– Les voici qui avancent... il faut tirer...

– Oui... il n’y a pas de temps à perdre.

– Feu ! commanda Tavernier.

Une terrible détonation retentit. On vit cinq nègres chanceler et s’abattre les bras en avant.

– Feu ! feu ! cria le commandant.

Cette seconde décharge fut des plus meurtrières et arrêta pour un moment l’élan des

noirs. Ils ne s'attendaient évidemment point à une si brutale réception. Certains lancèrent des javelots qui n'arrivèrent pas jusqu'à l'avion.

La déroute était près de se mettre parmi les assiégeants. Le chef qui voyait ses hommes faiblir, voulut payer d'audace, et se mit à la tête de ses hommes. Mal lui en prit, car le chasseur, qui le guettait, l'abattit d'une balle en plein front.

Ce fut le signal de la déroute. Les nègres, n'étant plus commandés, s'enfuirent aussitôt et regagnèrent la forêt.

– Les imbéciles ! fit Laval, les voilà bien avancés. Ils ont laissé plus de dix morts sur le carreau, sans compter les blessés, et les voilà privés de chef. Tant pis pour eux, ils l'auront voulu. C'est égal, le terrain a été vite déblayé.

– Oui, dit M. Paturel, mais si nous n'avions pas eu la précaution de tuer le chef, nous étions cernés, et dame, nous nous serions tirés de là difficilement.

– Le principal est qu'on s'en soit tiré, murmura Laval... Maintenant, nous voilà

tranquilles.

– Croyez-vous ? demanda M. Paturel.

– Certainement. Vous pensez bien qu’après un arrosage pareil, ils n’auront pas l’idée de revenir.

– À moins, émit le chasseur, que leur sorcier ne les excite. Parmi ces tribus, les sorciers ont souvent plus de pouvoir que le chef.

– Ils peuvent venir, s’écria joyeusement Francis... Nous sommes prêts à partir.

Beucaire s’adressa alors au chasseur :

– Monsieur, lui dit-il en souriant, êtes-vous toujours disposé à demeurer dans ces régions ?

– Ma foi, répondit le chasseur, je vous avouerai que je préfère aller plus loin.

– Cependant, ne m’avez-vous pas dit que vous recherchez les émotions ?

– Certes, mais pas trop n’en faut... Ici, je suis « brûlé », comme on dit, et si je restais dans cette région, je serais sûr d’être mis à mort... Je ne crains pas le danger, mais vraiment il y aurait témérité à rester ici... Seul contre tous ces

sauvages que la mort de leur chef a excités terriblement, je ne vivrais pas une heure... Non, si cela ne vous fait rien, conduisez-moi plus loin...

– Vous verrez que vous finirez par revenir avec nous en France.

– Non... je ne le crois pas...

– En tout cas, nous aurons toujours pour vous une place à bord.

L'avion était prêt... Il n'y avait plus qu'à partir, mais hélas ! le moteur qui devenait décidément bien facétieux, refusa de se mettre en marche.

– Bon, fit Beaucaire, voilà bien d'une autre histoire.

Francis était désolé. Il visita le moteur et conclut, au bout de quelques instants :

– C'est toujours ce maudit sable qui fait des siennes... Nous ne pourrons pas partir avant plusieurs heures d'ici.

– Par conséquent, nous passerons la nuit dans cette plaine...

M. Paturel tressaillit.

– Quoi, dit-il, nous allons passer la nuit ici... Mais alors, nous risquons d’être surpris et cernés par les nègres...

– S’ils reviennent, répondit Laval, on leur servira quelque chose pour leur rhume...

– C’est joli à dire, mais en pleine obscurité, pourrions-nous nous défendre ?

– On essayera... Ne vous bilotez pas, les sauvages ne sont plus à craindre... Nous les avons trop étrillés pour qu’ils aient l’audace de revenir...

Le vieux savant n’était pas tranquille. Maintenant que l’on approchait du terme du voyage, il était devenu craintif. Autrefois, il était d’une audace folle, mais à présent la crainte de ne pouvoir montrer son *bombyx trigonocéphale* à ses confrères le rendait circonspect.

– Quel malheur, dit-il, que nous n’ayons pas pu faire seulement un kilomètre !...

Il demeura dans la carlingue, sa jumelle aux yeux, regardant continuellement la forêt. Dès

qu'il voyait remuer le feuillage, ou qu'il entendait le moindre bruit, il s'écriait :

– Attention !... prenez garde... Je crois qu'il se prépare quelque chose là-bas.

On eut toutes les peines du monde à le calmer.

Quand la nuit tomba, il ne tint plus en place.

– Vous allez voir qu'ils vont revenir, ne cessait-il de répéter.

Il faisait un de ces clairs de lune comme on n'en voit qu'en Afrique. On distinguait sur les sables les moindres objets.

– Nous n'aurons pas besoin de faire marcher le projecteur, dit Laval...

Il y eut un silence.

Ce fut M. Paturel qui reprit :

– Dites donc, commandant, fit-il, regardez donc là-bas, derrière nous... Ne voyez-vous pas une tache noire qui semble bouger...

– Non... cela ne bouge pas, répondit Tavernier.

– Vous en êtes sûr ?

– Absolument... car cette tache noire dont vous parlez, c'est un rocher... Vous ne l'aviez donc pas remarqué ?

– Ma foi non... J'avoue que je ne l'avais pas vu, et cependant, j'ai bien observé la plaine, pendant qu'il faisait jour.

CLXVII

Moments d'inquiétude

La nuit, au clair de lune, les moindres objets prennent parfois des formes bizarres. Un tronc d'arbre ressemble à un homme, un rocher à un animal, et les ombres profilées sur le sol semblent se mouvoir. Lorsque l'on se méfie de quelque chose, on croit voir des formes fantastiques. M. Paturel qui n'avait pas quitté sa jumelle, dit tout à coup à Tavernier :

– Cette fois, je ne crois pas me tromper... Ce sont bien des hommes qui arrivent là-bas... Parbleu ! je m'en doutais, les nègres cherchent à nous surprendre. Ils ont dû sortir de la forêt sans qu'on les aperçoive, et ils essaient de nous prendre par derrière... Préparons-nous...

Le commandant prit la jumelle, et la braqua

dans la direction indiquée par le vieux savant.

– Les ennemis qui arrivent là-bas, dit-il au bout d'un instant, ne sont pas bien dangereux... Ce que vous prenez pour des hommes, ce sont des chacals qui cherchent une proie...

– Oh ! ce n'est pas possible.

– Regardez plutôt.

M. Paturel regarda, mais il n'était pas convaincu.

– Je souhaite, dit-il, que ce ne soient que des chacals, mais je n'en suis pas certain.

Juste à ce moment, des aboiements s'élevèrent dans le lointain.

– Tenez, fit le commandant, les chacals ont sans doute deviné que vous étiez inquiet, et ils s'empressent de vous détromper.

M. Paturel éclata de rire.

– J'y vois mal, déclara-t-il, excusez-moi...

Et à partir de ce moment, il demeura silencieux...

Les chacals faisaient maintenant un vacarme

infernal... Peu à peu, ils se rapprochèrent de l'avion, mais Laval braqua sur eux la lueur du projecteur, et ils s'enfuirent en hurlant, comme si cette lueur les eût brûlés.

Francis, aidé de Laval, travaillait toujours, en s'éclairant de la petite baladeuse du bord. Le travail n'avancait guère, car le jeune apprenti n'y voyait qu'imparfaitement.

Beucaire sommeillait.

Quant à M. Paturel, bien qu'il eût une furieuse envie de dormir, il faisait des efforts inouïs pour se tenir éveillé.

À force de regarder avec sa jumelle, il arrivait à ne plus rien voir : sa vue se brouillait. Il se frotta les yeux avec son grand mouchoir à carreaux, posa sa jumelle et écouta.

Un murmure lointain parvint à ses oreilles.

- Entendez-vous ? dit-il au commandant.
- Quoi donc ? fit ce dernier...
- Vous ne percevez pas un murmure bizarre ?
- C'est le vent qui souffle dans la forêt.

– Je ne suis pas de votre avis... C’est sûrement un bruit de voix.

Tavernier haussa les épaules. Le vieux savant n’insista pas, mais il devint plus attentif encore.

– Ah ! cette fois, dit-il tout à coup, c’est bien une voix que j’ai entendue.

Personne ne lui répondit. Il finit par se tranquilliser, et peut-être allait-il céder au sommeil, quand Laval s’écria :

– Attention !... Je vois quelque chose qui n’est pas naturel.

Le vieux savant se dressa d’un bond.

– Que voyez-vous ? demanda-t-il, anxieux...

– Regardez... Devant la forêt, il y a des buissons... eh bien, on dirait qu’ils se rapprochent.

– Tu es fou, dit Tavernier...

– Commandant, je vous assure que ces buissons se sont avancés.

– C’est un effet de lune...

– Pas du tout... Je suis sûr de ce que je dis...

Observez, pendant quelques instants.

– En effet, finit par dire Tavernier. Tu pourrais bien avoir raison... Vraiment, voilà qui est bizarre...

Il prit sa jumelle et dit, en la reposant :

– Oui... le doute n'est plus possible, ces buissons marchent... Ils viennent à nous.

Cela paraissait si extraordinaire que les aviateurs crurent, un moment, être le jouet d'une illusion.

– Peut-être, fit Beaucaire, est-ce l'ombre projetée sur le sol par la lune qui nous fait croire que ces arbrisseaux se déplacent.

– Non, non, répondit Laval, il n'y a pas d'erreur possible... Ces buissons arrivent sur nous... et voulez-vous que je vous dise, eh bien, c'est un truc de sauvages... Ils ont coupé de fortes branches, et avancent en les tenant devant eux... C'est bien imaginé, ma foi, mais ce n'est pas nouveau. Pendant la guerre, les Allemands qui n'en étaient pas à une ruse près, avaient imaginé ce stratagème...

– Mais il faut se défendre... s'écria M. Paturel ; vous n'allez pas laisser ces bandits arriver jusqu'à l'aéro...

– Soyez tranquille, répondit Tavernier.

Et aussitôt il commanda :

– En joue !...

Beaucaire, le chasseur, Laval, M. Paturel et le commandant épaulèrent après s'être entendus et avoir choisi chacun le buisson sur lequel ils allaient tirer.

– Feu à volonté !

Une vraie salve s'abattit sur les buissons qui ne tardèrent pas à choir sur le sol. Les nègres qui n'avaient pas été atteints s'enfuyaient à toutes jambes...

– Regardez-les détalier, dit le Parisien... ils n'ont pas envie de revenir à la charge... Tenez, celui-là là-bas, regardez... v'lan, ça y est, je l'ai abattu... et cet autre, vous allez voir...

– Inutile de gâcher nos munitions, dit le commandant... réservons-les pour une prochaine occasion... Nos ennemis déguerpissent, c'est le

principal...

– Peut-être vont-ils revenir, fit M. Paturel.

– Eh bien, s'ils reviennent, nous leur servirons une nouvelle distribution.

– Heureusement que nous les avons aperçus à temps... Si nous avions eu le malheur de nous endormir, nous étions perdus... C'est égal, c'était bien imaginé... la forêt qui marche... voilà un joli titre de roman...

– Libre à vous d'écrire ce roman, dit Laval.

– Oh ! moi, vous savez, répliqua le vieux savant, je ne suis guère romancier... Je ne sais pas animer mon récit afin d'émouvoir le lecteur. Nous autres hommes de science, nous ne savons pas raconter avec art... Nous sommes précis, et ramenons tout à la plus extrême simplicité...

– Dommage que je ne sache pas écrire, murmura Laval... Ce que j'en aurais à raconter sur notre voyage... mais j'espère bien que M. Beaucaire ou M. Tavernier se décideront à faire un livre... Ce sera en même temps un livre instructif, qui pourra être mis entre toutes les

mains, et qui apprendra la géographie aux jeunes gens.

– Je verrai, dit le commandant, j’écrirai peut-être la rédaction de notre voyage...

– Moi, je vous fournirai des notes que vous pourrez arranger, dit M. Paturel.

– Et moi, fit le Parisien, je vous rappellerai certains faits qui auraient pu vous échapper...

CLXVIII

Les vautours

Le reste de la nuit fut calme. Les nègres qui avaient été sérieusement échaudés ne tentèrent plus rien contre les aviateurs.

Quand le jour parut, on aperçut dans la plaine les cadavres des agresseurs de la nuit. Certains tenaient encore les branchages derrière lesquels ils s'abritaient au moment de l'attaque. Les vautours qui avaient flairé l'odeur de mort commençaient à planer à quelque distance...

– Ces nègres vont être bientôt dépecés, dit M. Paturel. Quand nous ne serons plus là, les vautours s'abattront sur ces cadavres et les déchiquèteront...

– Sales oiseaux ! dit Laval...

– Oui... des oiseaux ignobles, répondit M.

Paturel. Ils n'ont point la fière allure de l'aigle...

– Ils sont aussi moins forts...

– Détrompez-vous... il y a d'énormes vautours capables d'enlever un enfant...

– J'ai bien envie d'abattre un de ces affreux volatiles.

– À quoi bon ? fit Tavernier... Tu trouves sans doute que tu as trop de cartouches...

– C'est vrai, je dis des bêtises... Oh ! tenez, voici les vautours qui fondent sur les cadavres... ils n'ont pas attendu que nous soyons partis.

– La faim les rend audacieux, répondit M. Paturel... Malheur à celui qui tombe dans le désert... S'il ne peut pas se relever, il devient la proie des vautours.

– Même s'il n'est pas mort ?

– Même s'il n'est pas mort. Je me rappelle une triste anecdote qui m'a été contée par le célèbre explorateur Marzeau-Lobry. Il était aux environs du lac Tchad, avec une escorte de vingt hommes. Parmi ceux-ci cinq qui étaient exténués s'étaient laissés tomber sur le sable. On voulut les forcer à

repartir, mais telle était leur lassitude qu'ils refusèrent. On dut les abandonner. Quelques instants après, les vautours fondaient sur eux et les dépeçaient vivants.

– Oh ! c'est horrible, s'écria Francis.

– Oui, horrible, tu peux le dire, fit M. Paturel... Je ne connais pas de supplice comparable à celui-là. Se sentir déchirer par des oiseaux de proie, sans pouvoir se défendre, c'est ce que l'on peut imaginer de plus affreux...

– Les compagnons de ces malheureux auraient bien pu les charger sur leur dos et les emporter, dit le Parisien.

– On voit bien, mon cher, répondit M. Paturel, que vous n'avez jamais fait partie d'une exploration. Chacun des hommes qui la composent a une charge à porter, car on ne s'aventure pas dans le désert, la canne à la main.

– Ils n'avaient qu'à abandonner leur charge.

– C'était en effet une solution, mais pour sauver cinq hommes, on s'exposait à voir les quinze autres mourir de faim...

– C’est vrai... Ah ! décidément, ce n’est pas moi qui entreprendrai jamais une expédition de ce genre... ou alors, si je l’entreprenais ce serait en automobile. On fait aujourd’hui des autos-chenille qui peuvent rouler facilement sur les sables du désert.

– Oui, et récemment une expédition s’est mise en route pour traverser l’Afrique... Peut-être allons-nous la rencontrer...

– Vous croyez ?

– C’est dans les choses possibles...

– Et ce sont des Français qui ont entrepris ce raid ?

– Oui... des Parisiens... des ingénieurs qui appartiennent à une grande usine d’automobiles...

– Ça ferait plaisir de rencontrer des Français...

Tavernier, qui écoutait, dit au Parisien :

– Nous les rencontrerons certainement, car ils doivent suivre le même itinéraire que nous... Ils cherchent à atteindre le Tchad...

– Oh ! alors, je vais ouvrir l’œil, pour ne pas

les laisser échapper... Savez-vous que c'est audacieux ce qu'ils ont entrepris-là... Ils risquent à chaque instant d'être attaqués par les fauves ou par les sauvages...

– Les animaux les plus à craindre sont les éléphants... On se défend contre un fauve, mais contre un éléphant c'est plus difficile... Il faut souvent tirer plusieurs coups de feu sur lui pour l'abattre.

– L'éléphant est donc si terrible que ça, fit Laval... Je croyais que c'est un bon animal inoffensif qui se laisse monter sur le dos sans se rebiffer.

– Détrompe-toi. L'éléphant sauvage est féroce... Quelquefois même ces pachydermes arrivent en bandes. Il y a des régions que les nègres ont été obligés d'abandonner parce qu'elles sont habitées par les éléphants. Non seulement ces énormes bêtes saccagent les cultures et les plantations, mais encore elles démolissent les cases et écrasent ceux qui se trouvent dedans. Il y a surtout des époques pendant lesquelles ces pachydermes sont des plus

redoutables. On dirait qu'ils sont atteints de folie.

– Pourvu que la caravane des automobilistes n'ait pas été attaquée par ces mastodontes...

– Ils sont bien armés, c'est vrai, et doivent avoir des balles explosives, mais que faire quand une troupe d'éléphants arrive sur vous au galop.

– Tiens, s'écria tout à coup le Parisien, regardez donc là-bas, à l'entrée de la forêt, voici des nègres qui ont l'air de nous observer.

– Tant qu'ils ne feront que nous observer, il n'y aura pas de mal...

– Je ne suppose pas qu'ils aient l'intention de nous attaquer de nouveau.

– Cela m'étonnerait.

– En tout cas, dit M. Paturel, il faut se tenir sur ses gardes.

Et ce disant, il prit sa carabine.

CLXIX

En route !

Une vingtaine de nègres venaient en effet d'apparaître. Quand ils s'aperçurent qu'on les avait repérés, ils se mirent à pousser des cris sauvages et à s'agiter comme de vrais diables. Les vautours effrayés par ces cris s'enfuirent à tire-d'aile, et on vit les nègres s'approcher.

– Ça y est, dit M. Paturel, ils vont encore nous attaquer...

– Ils tiennent donc tous à se suicider, fit Laval.. Mais non... ils ne semblent pas avoir d'idées belliqueuses... Voyez, ils n'ont pas d'armes.

– C'est vrai... Ah ! je comprends, ils viennent chercher leurs morts... ils ne veulent pas les laisser dépecer par les vautours.

– Alors, laissons-les faire...

Les nègres s’avançaient avec méfiance. Quand ils virent que l’on ne tirait pas sur eux, ils s’approchèrent vivement, attachèrent les morts avec des lianes, et les emmenèrent rapidement en les tirant...

– Les vautours ne vont pas être contents, dit le Parisien... Voilà un joli repas qui leur échappe. C’est égal, ces nègres ont encore des sentiments. Ils ne veulent point que leurs morts restent sans sépulture.

– Presque toutes les tribus sauvages, dit M. Paturel, ont le culte des morts. Ils les ensevelissent et les mettent au tombeau. Chez certaines peuplades, ils enterrent même les guerriers avec leurs armes, leurs pipes et les objets auxquels ils tenaient, car ces populations crédules se figurent qu’au bout d’un certain temps les morts ressuscitent et s’en vont dans un royaume où ils trouvent toutes les félicités.

Ces explications, que M. Paturel eût prolongées pendant longtemps, car il était très documenté sur les mœurs des sauvages, furent

interrompues par la voix de Beaucaire qui disait :

– Allons ! en route !...

L'avion était réparé et prêt à reprendre son vol...

– Ah ! fit M. Paturel, nous partons, ce n'est pas dommage... Je ne me plaisais guère ici.

– Le fait est, fit le Parisien en riant, que le paysage n'a rien d'enchanteur. Plus tard, quand je prendrai des vacances, ce n'est certainement pas ici que je viendrai les passer...

L'aéro venait de décoller et s'élevait dans les airs.

– Oh ! oh ! fit M. Paturel en regardant le ciel, je crains que nous n'ayons de l'orage.

– Croyez-vous, dit Laval.. Le ciel est un peu couvert, mais n'oubliez pas qu'il est très tôt encore, et que le soleil ne va pas tarder à balayer ces nuées...

– Espérons-le...

L'avion filait bon train, comme pressé d'arriver au terme du voyage.

Au-dessous c'était toujours la plaine, la grande plaine nue, sablonneuse, que piquaient çà et là des roches brunes. À un moment, on aperçut une caravane.

– Ce sont peut-être les automobilistes dont vous avez parlé, dit M. Paturel.

– Non, répondit Laval... prenez votre jumelle, vous allez voir.

Le vieux savant regarda.

– En effet, dit-il... ce sont des nègres qui conduisent des chameaux... Il y a aussi deux hommes en costume colonial... des blancs, si je ne me trompe.

– Ce sont sans doute des administrateurs qui regagnent leur poste, dit Tavernier.

– Le voyage ne doit pas être bien agréable, fit Laval.

– Certes non... Il y a des administrateurs qui, avant d'arriver à l'endroit qui leur a été désigné, voyagent pendant trois mois...

– Est-ce possible ?

– Mais oui... Ceux qui vont au Tchad ne mettent pas moins...

– Et que font-ils au Tchad ?

– Ils font travailler les noirs...

– Et les noirs obéissent ?

– En général, mais il arrive quelquefois qu'ils se révoltent...

– Ça ne doit pas être gai d'être administrateur.

– Non... pas tous les jours... Perdus au milieu du désert, les administrateurs s'efforcent d'être aussi justes que possible, mais ils sont souvent obligés de montrer les dents...

– Et ils n'ont personne pour les défendre ?

– Ils ont une garde spéciale que l'on appelle la milice et qui est composée de noirs.

– Mais les noirs doivent s'entendre entre eux...

– Quelle erreur !... De tribu à tribu les nègres se détestent souvent.

– Ma foi, j'aime encore mieux vivre modestement à Paris que d'exercer les fonctions d'administrateur dans ce pays perdu. Et avec ça

on doit attraper des maladies dans ces régions...

– En général, dit M. Paturel, les Européens qui vivent aux colonies contractent des maladies de foie et des fièvres... la fièvre jaune, par exemple.

– C'est gai, fit le Parisien.

– De plus, ils ont à lutter contre quantité d'insectes dont le plus terrible est la mouche tsé-tsé.

– Oui, cette mouche qui donne la maladie du sommeil. Mais alors quelles distractions peuvent avoir ceux qui vivent dans ces déserts ?

– Ils chassent l'éléphant, la panthère, le serpent.

– C'est une chasse dangereuse... Ce n'est plus un plaisir.

– Ce qui n'est pas un plaisir surtout, fit soudain M. Paturel, c'est de voir le ciel se couvrir comme en ce moment... Vous voyez que j'avais raison quand je vous disais qu'un orage nous menaçait...

– Oh ! répondit Laval, rien ne dit qu'il va éclater. Songez donc, nous filons vite... un orage

éclate généralement dans une région, tandis que les régions voisines ne reçoivent pas une goutte d'eau.

– C'est vrai, mais remarquez que nous allons au-devant de l'orage. S'il était derrière nous, il est certain que nous irions plus vite que lui...

Il y eut un silence. Soudain, un éclair sillonna la nue... Beaucaire s'éleva. Bientôt, il était à deux mille mètres. L'orage éclata, en effet, mais au-dessous des aviateurs. Tandis qu'en bas les nuages roulaient au milieu des éclairs, en haut le ciel était d'un bleu magnifique.

– C'est vraiment un plaisir de voyager en avion, dit Laval. On voit venir l'orage, on s'élève et on l'évite. Quand il est passé, on redescend, et l'on profite de la bonne fraîcheur qui monte de la terre...

– Il y a des cas, fit M. Paturel, où on n'a pas le temps de s'élever... nous en avons eu la preuve, il n'y a pas longtemps...

– Heureusement que M. Beaucaire s'est souvenu de ce qui nous était arrivé.

CLXX

Nouvel atterrissage

En bas, l'orage s'était déchaîné... De terribles roulements de tonnerre couvraient parfois le bruit du moteur. Des sillons de feu couraient en zigzaguant sur une mer de nuages sombres...

– Ça doit taper dur dans la plaine, dit Laval, et la caravane que nous avons aperçue tout à l'heure doit recevoir une fameuse douche...

Tout à coup Beaucaire se mit légèrement en descente.

– Oh ! oh ! s'écria M. Paturel, est-ce que nous serions encore obligés d'atterrir. Ce n'est guère le moment.

– Non, rassurez-vous, dit le commandant. Beaucaire se met en descente pour trouver un courant favorable. Voyez, il s'est équilibré, et

maintenant il file en ligne droite. Dans l'air, il y a des courants comme sur mer. Il faut savoir choisir les bons et éviter les mauvais. Beaucaire sait cela, et il manœuvre en conséquence.

– Ah ! ah ! fit Laval, on dirait que ça s'apaise en dessous... Voyez, les nuages se dissipent, on commence à apercevoir la plaine...

– C'est vrai, répondit M. Paturel... Alors, nous allons nous rapprocher un peu de terre. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je me sens incommodé quand je suis dans les hautes régions... Ma respiration devient difficile, et j'étouffe...

– Rassurez-vous, dit Tavernier... nous allons descendre. Tenez, voilà que ça commence.

En effet l'avion, insensiblement, se rapprochait de terre. Quand il ne fut plus qu'à cent mètres du sol, il s'équilibra et se tint à cette hauteur.

M. Paturel se sentit rassuré, car lorsqu'il prétendait qu'il étouffait dans les hautes altitudes, il ne disait pas la vérité. Il ne se sentait pas en

sûreté quand l'avion s'élevait trop. C'était ridicule, car à deux mille mètres ou à cinq cents mètres d'altitude, la catastrophe est aussi dangereuse.

L'orage avait été terrible. Une véritable trombe d'eau s'était abattue sur la plaine où l'on voyait de grandes mares qui brillaient au soleil.

– Oh ! fit le vieux savant, il ne ferait pas bon atterrir...

– Pourquoi ? répondit Laval... Oubliez-vous donc que notre appareil est aussi un hydravion.

– C'est vrai, mais l'eau n'est sans doute pas assez profonde pour porter notre avion, et nous risquerions de nous démolir.

– Ça, c'est dans les choses possibles, mais pour le moment, nous n'avons pas besoin d'atterrir. Le moteur n'a jamais si bien marché.

– Touchons du bois, dit Tavernier en riant...

L'avion se comportait en effet merveilleusement.

Il filait bon train, et le moteur ronflait avec une régularité parfaite.

– Si cela continue, dit M. Paturel, nous ne tarderons pas à atteindre le Tchad...

Et il ajouta, au bout d'un instant :

– Je pense que nous ferons escale au Tchad.

– Vous voulez vous baigner, fit le Parisien... vous savez, gare aux crocodiles !

– Non, je ne veux pas me baigner... Je veux cueillir une plante qui ne pousse, paraît-il, qu'aux environs du Tchad.

– Oh ! pas d'imprudences... Si vous partez encore à la recherche d'une plante il y a de fortes chances pour qu'on ne vous revoie plus...

– Soyez tranquille... l'expérience m'a rendu prudent.

– Oui, vous dites cela, mais je vous connais, quand vous êtes à la recherche d'un insecte ou d'une plante, vous oubliez tout...

Le vieux savant eut un sourire.

– Vous n'aurez pas la peine de vous lancer à ma recherche... Je me contenterai d'explorer les rives du lac, si toutefois nous atterrissons dans

ces parages... ce qui n'est pas sûr. D'ailleurs, la plante que je veux découvrir ne m'est pas indispensable... Je m'en passerai fort bien...

– Oui... vous dites cela... Enfin, nous vous surveillerons...

On voguait maintenant au-dessus d'une forêt.

– Tiens, dit M. Paturel qui venait de consulter sa carte, cette forêt n'est pas indiquée sur ma feuille... Que ces cartes sont mal faites. Pourtant aujourd'hui l'Afrique est connue, et je m'étonne que ceux qui sont venus par ici n'aient pas repéré cette forêt.

– Votre carte est trop ancienne, dit Tavernier... Sur la mienne elle est indiquée. Voyez plutôt.

– Oui, vous avez raison...

À ce moment un brusque coup de vent fit pencher l'avion. On entendit un craquement.

– Bon... s'écria Laval, voilà notre longeron de fortune qui vient de craquer... Oh ! oh ! c'est grave...

Beucaire s'était déjà aperçu de l'avarie, car il se mit en descente. Quelques instants après, il se

posait sans accident à cent mètres de la forêt.

Le sol sur lequel il s'était posé était assez ferme bien qu'il eût été détrempe par le récent orage, c'était un sable résistant, très serré dans lequel l'eau s'était déjà écoulée.

– Je n'aime pas beaucoup, dit M. Paturel, le voisinage des forêts.

– Moi non plus, répondit Laval, car les forêts ne m'ont jamais porté bonheur... Et puis, je vous dirai que je n'ai jamais été amateur de ces grands endroits boisés où vous attendent les pires surprises.

– Moi, dit le chasseur, j'adore la forêt. Quoi de plus agréable que de s'engager sous ces ombrages...

– Oui, à condition qu'on n'y rencontre ni fauves ni sauvages...

– Les fauves ne sont pas si redoutables qu'on veut bien le croire.

– Et les sauvages ?

– Ils ne sont pas partout aussi cruels que ceux que nous avons rencontrés. On trouve encore de

bonnes peuplades qui accueillent bien l'étranger...

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr... D'ailleurs, je suis persuadé que la forêt qui est là, en face de nous, est inhabitée.

– Oh ! ça n'est pas sûr. Elle peut très bien ne pas être habitée par des nègres, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle contient des panthères et des serpents.

Le chasseur eut un haussement d'épaules, puis répondit :

– Je vais m'en assurer...

– Vous n'allez pas nous quitter, je suppose, dit Tavernier.

– Si...

– C'est de l'imprudence.

– Vous savez que je suis très imprudent... Cette forêt m'attire. Je suis persuadé que je vais y faire une belle chasse...

– Et après ?

– Après, mais j’irai plus loin...

Beucaire intervint.

– Écoutez, dit-il, vous auriez tort de vous exposer à de nouveaux dangers... Restez donc avec nous. Nous vous ramènerons en France...

– L’offre est tentante, en effet, mais c’est décidé... Je vais vous quitter.

– Vous allez peut-être au-devant de la mort.

– Bah ! un peu plus tôt, un peu plus tard, cela n’a aucune importance.

CLXXI

Travail interrompu

Tavernier insista à son tour, mais toutes les raisons qu'il donna au chasseur n'arrivèrent pas à le convaincre.

– Je suis venu en Afrique pour y chasser le fauve, et j'y resterai...

– Jusqu'à quand ? demanda M. Paturel.

– Je ne sais...

– C'est imprudent ce que vous faites.

– Que voulez-vous... c'est mon idée.

Beucaire insista encore :

– Voyons, dit-il, à quoi bon vous exposer inutilement... Si ce que vous allez faire pouvait être utile à la science, je ne pourrais que vous approuver, mais ce que vous allez tenter ne

servira à rien. Vous risquez votre vie, voilà tout.

– Vous avez raison, mais que voulez-vous, c'est plus fort que moi...

– Je n'ai plus rien à vous dire... faites comme vous l'entendrez, mais rappelez-vous ce qui vient de vous arriver... Vous étiez prisonnier des sauvages, et c'est miracle que vous leur ayez échappé. Une autre fois, vous ne serez peut-être pas si heureux...

– Toutes les peuplades d'Afrique ne sont pas sauvages... Enfin, ma résolution est bien arrêtée.

– C'est bon, n'en parlons plus...

Le chasseur prit son fusil, sa ceinture à munitions et, après avoir chaleureusement remercié les aviateurs, se dirigea vers la forêt.

– Cet homme va à la mort, dit Beaucaire...

– Peut-être, répondit Tavernier... En tous cas nous avons tout fait pour le retenir.

– Souhaitons qu'il s'en tire...

– Oh ! fit M. Paturel, il est plus que probable qu'il est perdu... S'il n'est pas, un jour ou l'autre,

victime de quelque fauve, il sera assassiné par les nègres... Singulière idée tout de même que de s'exposer ainsi sans profit.

Francis et Laval procédaient à la réparation de l'aile...

– J'aurais cru, dit Beaucaire, que le bois que nous avons employé aurait tenu.

– Il était trop sec, répondit le Parisien.

– Alors, il n'y a pas moyen de réparer.

– C'est impossible... Il nous faut une nouvelle branche...

M. Paturel s'exclama :

– Quoi, vous allez encore vous engager en forêt ?...

– Il le faut bien, dit Laval...

– Ne pouvez-vous enlever une des planches de la carlingue ?

– Vous n'y songez pas, dit Tavernier. Notre carlingue tient tout juste après la réparation que nous lui avons fait subir... Si nous touchons à quoi que ce soit, nous allons tout détraquer.

– Décidément, fit M. Paturel, nous n'avons pas de chance.

– Pourquoi ça, répondit vivement Laval... La forêt est à deux pas, nous pourrions sans nous y engager trouver le bois qu'il nous faut.

– Oui, on dit cela... mais on ne tarde pas à s'apercevoir que l'on s'est trompé. En tout cas, moi j'ai fait le serment de ne plus quitter l'aéro, et je ne vous accompagnerai pas...

– Bah ! J'irai seul...

Et de fait, le Parisien prit son fusil et s'apprêta à partir.

– Au moindre danger, revenez vite, lui dit Beaucaire.

– Soyez tranquille... Je ne m'amuserai pas à chasser le fauve.

Francis regarda avec tristesse partir son ami. Laval, très gai comme toujours, s'en alla en sifflotant.

Y a d' la goutte à boire là-haut !

Y a d' la goutte à boire...

Arrivé à l'entrée de la forêt, il s'arrêta pour écouter. Il n'entendit rien qu'un oiseau qui chantait éperdument dans le haut d'un arbre...

Il fit quelques pas... l'oiseau s'envola et alla se percher plus loin pour continuer son chant.

Laval attendit quelques instants, puis s'engagea sous les arbres. Ceux-ci n'étaient pas très gros. Aucune de leurs branches ne pouvait remplacer le longeron dont il avait besoin. Il s'avança encore, et finit par trouver ce qu'il voulait. Il posa son fusil à terre, prit son couteau-scie, et se mit à attaquer une branche d'assez forte dimension.

Parfois il s'arrêtait, écoutait, puis se remettait au travail. Le bois était très dur et sa scie mordait difficilement.

Tout à coup, il tressaillit. Il venait d'entendre à quelques pas un léger craquement. Il s'empara de son fusil et attendit, prêt à tirer ou à fuir s'il le fallait.

Brusquement, il partit d'un franc éclat de rire.

Les branches venaient de s'écarter, livrant passage au chasseur.

– Ah ! c'est vous, fit Laval... J'avoue que vous m'avez fait une jolie peur...

– Excusez-moi, dit le chasseur... Vous voyez, nous devions encore nous rencontrer.

– Puisque vous êtes là, vous allez me rendre un service.

– Mais avec plaisir...

– Pendant que je vais continuer de scier cette branche, vous allez faire le guet.

– Soyez tranquille... je veillerai, allez !

Laval se remit au travail. La branche allait bientôt céder, quand il vit quelque chose de vert descendre le long de l'arbre... Comme cela se mélangeait au feuillage, il ne se rendit pas compte tout d'abord, mais soudain, il poussa un cri et lâcha sa scie.

Un énorme boa, la gueule ouverte, déroulait lentement ses anneaux.

On sait l'horreur que Laval avait des serpents. C'était un garçon courageux, il l'avait prouvé à maintes reprises, mais quand il se trouvait en face d'un reptile, il perdait littéralement la tête. Fort heureusement, le chasseur était là. Il visa froidement le serpent, mais sa balle glissa sur la carapace du monstre. D'une autre balle, il le tua net. L'énorme boa se détendit, gigota un instant sur le sol, puis demeura immobile...

– Dieu, que ce serpent avait la peau dure, dit le chasseur. C'est la première fois que je manque un de ses semblables. Il est vrai que d'habitude, je vise l'œil, tandis que cette fois, je n'ai pu que le tirer à la tête.

Laval regardait le monstre étendu sur le sol...

– Je n'ai jamais vu, dit-il, de serpents de cette taille-là... il a au moins cinq mètres de long.

– Et trois avec... c'est un superbe constrictor qui était capable de broyer un homme. Ah ! il était temps que je tire, car deux secondes de plus et vous l'aviez sur le dos.

– Brrr ! fit le Parisien... Je crois que je me

serais évanoui de frayeur. Les reptiles depuis le plus petit jusqu'au plus gros me terrorisent. Rien que de voir ramper un reptile, j'en ai le frisson. Que voulez-vous, on ne se refait pas. Mettez-moi en présence d'un tigre, d'un lion, d'une panthère, je ne tremblerai pas, mais le serpent me terrorise.

– Vous n'êtes pas le seul, mon ami. Beaucoup de gens, qui sont cependant très courageux, ont peur des reptiles. C'est une question de nervosité, de même qu'il y en a qui ne peuvent supporter la vue d'un rat...

– Je pense qu'il n'y a pas d'autres serpents dans ces parages ?

– Non, rassurez-vous... Le boa est presque toujours solitaire... il est bien rare que l'on en rencontre deux ensemble... C'est un animal excessivement farouche, qui se cache pour guetter sa proie, et quand il est repu, il reste de longues semaines engourdi.

– Celui-là ne l'était pas...

– Certes non... il cherchait une proie, et sans moi vous commenceriez à passer lentement dans

le corps de ce boa...

– Avouez que c’eût été jouer de malheur. Faire tant de kilomètres pour venir se faire manger par un serpent !

– Bah ! sait-on comment on finira.

Laval serra avec effusion la main du chasseur, puis s’écria :

– Et la branche que j’étais en train de scier... Je ne la vois plus...

– Parbleu, en tombant de l’arbre où il se tenait, le boa l’a brisée.

– Ah ! c’est vrai... tiens, la voilà, mais elle est toute fendillée, elle ne pourra pas servir... il faut que j’en trouve une autre.

– Tenez, dit le chasseur, là, parmi ces cocotiers, il y a un arbre dont les branches feraient merveilleusement votre affaire...

– Oui... en effet.

CLXXII

Terrible danger

Tous deux s'avancèrent, mais soudain Laval chancela. Il avait ressenti un choc violent à la tête... Il crut un moment qu'il avait été assailli par derrière et qu'un sauvage lui avait appliqué sur le crâne un terrible coup de matraque.

Fort heureusement, le cas était moins grave. L'agresseur était un singe qui, juché sur un arbre, avait lancé au Parisien une grosse noix de coco... Il allait continuer son bombardement, quand le chasseur l'abattit d'un coup de feu.

Le singe tomba comme une pierre.

– Voilà un farceur, dit Laval, qui n'aura plus envie de lapider les voyageurs...

D'autres singes, qui se trouvaient dans les arbres voisins, s'étaient enfuis, effrayés par le

coup de feu. Ils faisaient un vacarme épouvantable, et on eût dit, à les voir sauter de branche en branche, des clowns qui se livraient à leurs exercices acrobatiques.

Cependant le bruit des détonations avait attiré l'attention d'un homme qui rôdait dans les parages. C'était un blanc. Il s'approcha, il était à demi-nu. Une barbe épaisse lui descendait sur la poitrine et ses cheveux tombaient en longues boucles sur ses épaules.

La vue du chasseur et de Laval semblait l'effrayer. Il les regardait avec de gros yeux ronds.

– Approchez, dit le chasseur, nous ne sommes pas des sauvages.

L'homme se mit à rire et à danser sur place, en prononçant des mots qui n'avaient aucun sens.

– C'est un fou, dit le chasseur.

Et déjà il s'avançait vers ce singulier individu, mais celui-ci poussa un cri strident et disparut.

– Quel peut bien être ce malheureux ? dit Laval..

– Un pauvre homme privé de sa raison.

– Mais comment est-il ici ?

– Sans doute s’est-il égaré un jour...

Cependant l’homme reparut.

– Voyons, lui dit le chasseur, venez à nous...
Nous ne vous ferons pas de mal...

Le singulier individu demeurait immobile...
Ses yeux mornes s’étaient illuminés. Une lueur
de raison revenait sans doute dans ce pauvre
cerveau malade...

– Amis... amis ! prononça-t-il...

– Oui, répondit le chasseur... amis !

L’homme fit quelques pas en avant, la main
tendue, mais il hésitait encore. Enfin, il
s’enhardit, et s’approcha. Il était d’une saleté
repoussante et répandait une odeur infecte.

– Amis ! dit-il... les amis, ils m’ont
abandonné... attaché à un arbre... oui... il y a
longtemps... très longtemps. Je ne sais plus...
mais vous... vous... pourquoi êtes-vous ici ?...
Vous venez pour m’attacher encore... n’est-ce

pas ?... vous êtes de la caravane maudite...

Le misérable poussa un rugissement de fauve, leva les bras, et disparut en courant. Longtemps encore on entendit ses hurlements, puis ce fut le silence.

– Quel peut bien être ce malheureux ? dit le Parisien.

– Je ne sais, répondit le chasseur... C'est un pauvre être que l'on a abandonné ici, et que la souffrance et la peur ont rendu fou... Nous aurions peut-être appris son histoire, car il a eu une lueur de raison en nous voyant, mais sa folie l'a repris... Il a eu peur de nous...

– Comment peut-il vivre dans cette forêt.

– Comme un homme primitif. Il doit se nourrir de racines et de fruits...

– Et les bêtes sauvages ne l'ont pas dévoré, cela est incompréhensible...

– Il finira un jour ou l'autre broyé par un boa ou dévoré par un fauve...

– Mais vous avez entendu ce qu'il a dit... il y a longtemps qu'il est ici, comment a-t-il pu

échapper aux dangers qui menacent l'homme perdu dans une forêt ?

– C'est un mystère que nous n'approfondirons sans doute jamais...

Laval s'était mis à la recherche d'une autre branche et il venait d'en découvrir une qui ferait fort bien son affaire, quand un bruit terrible se fit entendre à faible distance. On entendait craquer les branches, et le sol résonnait sous des coups sourds.

– Est-ce notre fou qui fait ce bruit-là ? dit Laval.

– Oh ! répondit le chasseur, ce n'est certainement pas lui...

Ce disant, le chasseur s'avança, regarda un moment entre le feuillage, puis s'écria :

– Vite ! vite ! montons dans ce gros arbre qui est là près de nous... montons vite ou nous sommes perdus...

Sans demander d'explications, le Parisien grimpa dans l'arbre et s'installa sur une forte branche, pendant que le chasseur qui l'avait suivi

se cramponnait à une autre.

– Mais qu’y a-t-il ? demanda Laval, qu’avez-vous vu ?

– J’ai vu un éléphant, un éléphant en furie qui brise tout sur son passage... tenez, le voici.

Une énorme masse grise sortit d’un buisson en poussant un terrible barrissement, puis se mit à tout briser autour de lui. Les arbustes, les lianes qu’il arrachait avec sa trompe volaient de tous côtés, et il piétinait le sol, projetant partout des tourbillons de sable.

– Pourvu qu’il ne déracine pas l’arbre sur lequel nous nous trouvons, dit le Parisien.

– Non... il n’y parviendra pas...

– Je suis moins rassuré que vous...

L’éléphant continuait à tout saccager. À un moment, il s’approcha de l’arbre, le secoua avec fureur, en brisa les basses branches, puis s’attaqua à un autre.

– Mais qu’a-t-il donc ? demanda Laval... Quelque chasseur a dû le blesser.

– Non... il est atteint d'une espèce de folie...

– Ça se gagne, alors... tout à l'heure nous avons vu un homme fou, maintenant c'est un éléphant.

– Il arrive parfois que ces pachydermes, à certaines époques de l'année, soient atteints de démence. Ils s'en vont, furieux, brisant tout sur leur passage, mais leur fureur finit par se calmer ; et ils redeviennent tout à fait paisibles...

– C'est curieux...

– Oui, en effet... J'ai déjà vu des cas semblables... À deux cents kilomètres d'ici, dans un village qui se nomme Ramako, un éléphant furieux s'est introduit un soir dans un campement de nègres. Il a renversé toutes les cases, piétiné les hommes, les femmes et les enfants, puis a disparu aussi rapidement qu'il était venu, pour aller plus loin tuer des chevaux et des bœufs... Je n'oublierai jamais l'affreux massacre que fit ce pachyderme qui a fini par être abattu. Il s'était dirigé vers un campement qu'il allait encore saccager, mais un administrateur colonial, M. Orsoni, qui est un merveilleux chasseur, l'a tué

presque devant sa case.

Les nègres redoutent ces incursions, car ils savent quels désastres elles causent. Il n'est pas rare de voir une plantation ravagée par les éléphants.

– Mais on doit chasser ces bêtes-là ?

– Oui, dans certaines régions, mais dans d'autres, la chasse à l'éléphant est interdite.

– Et pourquoi ?

– Parce qu'on finirait par les supprimer tous, et c'est ce qu'il ne faut pas. Songez donc, si on les tuait tous, nous n'aurions plus d'ivoire.

– C'est vrai...

CLXXIII

Le retour

L'éléphant, qui avait probablement entendu la voix des deux hommes, s'acharnait maintenant contre l'arbre où ils s'étaient réfugiés. Il en avait enserré le tronc avec son énorme trompe et le secouait furieusement.

– Oh ! oh ! fit le chasseur, cela devient grave...

Il faut nous débarrasser de ce gêneur... mais il ne sera pas facile à tuer, car d'ici je ne puis le viser comme je voudrais. Enfin, nous allons voir.

Le chasseur se cala sur la branche du mieux qu'il put et fit feu.

Sa balle se logea dans le dos de l'éléphant que la douleur rendit plus furieux encore. Un nouveau projectile lui traversa la trompe, et il fit entendre un barrissement terrible.

Il secouait l'arbre avec plus de force, et celui-ci qui craquait affreusement menaçait de s'abattre.

La situation des deux hommes était critique. Si l'arbre s'abattait et qu'ils ne fussent pas écrasés dans sa chute, l'éléphant les piétinerait et les réduirait en bouillie.

Laval songeait déjà à sauter sur un autre arbre dont les branches venaient affleurer celui sur lequel il se tenait, quand une balle mieux dirigée atteignit le pachyderme dans l'œil. Il fit un bond en avant, recula, oscilla, puis s'abattit avec un bruit sourd.

– Je crois qu'il est mort, dit Laval.

– Oh ! cela ne fait aucun doute, répondit le chasseur... Descendons.

Tous deux furent bientôt sur le sol...

– Quel monument, dit Laval en contemplant l'énorme bête.

– Oui, c'est une belle pièce, répondit le chasseur... et quelles jolies défenses... Nous allons les détacher et vous les porterez à vos

compagnons... Vous les leur offrirez de ma part, en leur disant que c'est un souvenir de moi... occupez-vous de scier votre branche. Moi je vais dépecer l'animal.

Une demi-heure après, Laval prenait congé du chasseur, en emportant la branche d'arbre, mais les deux défenses étaient tellement lourdes qu'il fut obligé de les attacher avec sa ceinture de flanelle et de les tirer derrière lui.

Toutefois, avant de partir, il dit au chasseur :

– Voyons, décidez-vous... revenez avec nous... Vous ne pouvez demeurer dans cette forêt... Vous avez eu la chance de tuer un boa et un éléphant, mais qui sait si vous ne tomberez pas quelque jour sur un animal qui, cette fois, aura raison de vous...

Le chasseur serra la main du Parisien, et répondit en souriant :

– N'insistez pas, mon ami... ma résolution est bien prise... Je resterai ici pendant quelque temps, puis, si j'ai la chance de ne pas être dévoré, j'attendrai le passage d'une caravane et me

rendrai avec elle dans une autre région...

– Alors, vous ne rentrerez plus en France ?

– Peut-être...

– Allons, venez...

– Non... adieu !

Et le chasseur disparut sous bois.

– Singulier homme ! pensa Laval... Enfin, tous les goûts sont dans la nature, mais je sais bien que je ne m'accommoderais pas de cette vie-là... ah ! non, par exemple !... Vivre en forêt comme un sauvage... ce n'est pas un rêve.

Portant sa branche et tirant ses défenses d'ivoire, il retourna vers l'aéro.

On juge de l'étonnement des aviateurs lorsqu'ils aperçurent les défenses d'éléphant.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Tavernier.

– Un cadeau, répondit Laval.

– Un cadeau ? tu plaisantes... C'est toi qui nous offres cela ?

– Non, ce n'est pas moi, c'est un de nos amis.

– Un de nos amis ?

– Oui, vous ne devinez pas ?

– Ah ! le chasseur ?

– Lui-même.

– Il a donc déjà eu le temps de tuer un éléphant ?

– Oui, un éléphant et un boa... Ah ! c'est un rude homme, allez... et si je n'avais pas eu la chance de le rencontrer, vous auriez pu me chercher longtemps. Je serais maintenant dans le ventre d'un boa constrictor... et je présume que l'on doit y être fort mal...

M. Paturel regardait les défenses.

– Elles sont merveilleuses, dit-il... Je n'en ai jamais vu d'aussi grandes... Cet éléphant devait appartenir à la grande race grise, dite « mahara »... Ce sont en général des pachydermes fort doux que l'on apprivoise facilement.

Laval éclata de rire.

– Eh bien, dit-il, si vous aviez essayé d'apprivoiser celui-là, vous auriez eu du mal.

– Croyez-vous ?

– J'en suis persuadé.

Et le Parisien fit au vieux savant le récit de ce que nos lecteurs savent déjà. M. Paturel, un peu vexé, reconnut en effet que les éléphants sont parfois pris d'une folie subite qui, d'après lui est provoquée par un insecte appelé lichos qui s'introduit dans la trompe des pachydermes et les rend fous de douleur.

CLXXIV

La caravane automobile

– Je ne sais quel insecte avait piqué l'éléphant que nous avons vu, mais ce qu'il y avait de certain c'est qu'il était terriblement excité... Jamais je n'ai vu une bête aussi furieuse.

M. Paturel allait continuer de discourir sur les éléphants lorsqu'un coup de feu suivi immédiatement de plusieurs autres se fit entendre du côté de la forêt.

– Oh ! dit le Parisien, voici notre chasseur qui est aux prises avec des ennemis... Il se défend joliment... il ne doit pas être attaqué par des fauves, mais par des sauvages... Le malheureux garçon !... Quelle idée de vouloir ainsi s'exposer aux pires dangers, quand il pourrait être si tranquille... oh ! mais écoutez, Dieu, quelle

fusillade ! Pourvu qu'il arrive à se débarrasser de ses agresseurs... Tiens, les coups de feu ont cessé... Est-il tué ?... est-il sain et sauf... J'ai bien envie d'aller voir...

– Gardez-vous-en bien, dit Beaucaire... Nous allons bientôt repartir, et je ne veux pas courir après vous pendant des heures...

– Mais si le malheureux est prisonnier ?

– S'il est prisonnier, ce n'est pas vous qui pourrez le délivrer.

– Qui sait ?

– Non... demeurez ici... Ce chasseur est un imprudent... Nous lui avons offert de l'emmener avec nous, il a refusé... tant pis... nous avons fait notre devoir...

Laval n'insista pas.

– Monsieur Beaucaire a raison, dit le vieux savant. Vous ne devez pas risquer votre vie pour un homme qui a fait le sacrifice de la sienne...

– C'est vrai... mais il m'a sauvé la vie...

– Je ne dis pas... mais ce n'est pas une raison

pour vous faire tuer... Cet homme n'avait qu'à rester avec nous. Il a préféré s'engager dans la forêt, courir l'aventure, nous ne pouvons pas nous sacrifier tous pour le sauver.

– C'est fâcheux tout de même, murmura Laval...

La réparation était presque terminée, et la minute du départ approchait. Laval qui ne quittait pas des yeux la lisière de la forêt s'écria tout à coup :

– Nous allons être attaqués.

– Est-ce possible ? dit M. Paturel, en sautant sur son fusil.

– Oui, voyez ces hommes qui nous regardent là-bas...

– Je ne distingue rien.

– Ils sont pourtant assez visibles.

Tavernier avait pris sa jumelle.

– Oui, en effet, dit-il, il y a là-bas des nègres qui nous observent, mais peut-être n'oseront-ils pas nous attaquer.

– Je ne suis pas de cet avis, fit le Parisien... Tenez, voilà qu'ils avancent... Et ils sont armés, ils brandissent leurs lances... Écoutez ces cris...

– Sommes-nous prêts ? demanda Beaucaire.

– Dans dix minutes au plus, tard, nous pourrons repartir, répondit Francis.

Les nègres avançaient toujours. Ils s'étaient déployés en demi-cercle. Leur but, cela était visible, était de cerner l'aéro.

– Oh ! oh ! fit Tavernier, voici des gaillards qui m'ont l'air de connaître la tactique... Ils n'ont pourtant pas fait l'école du soldat.

– Je crois qu'il serait temps de commencer le feu, dit M. Paturel.

– Attendons encore, répondit le commandant... ils sont encore trop loin...

Tout à coup les sauvages s'aplatirent sur le sable et devinrent presque invisibles.

– Ils sont joliment rusés, ces cocos-là, dit Laval...

– Oui, fit M. Paturel, et ils savent faire la

guerre... Voyez, ils se dissimulent derrière la moindre aspérité de terrain... Comment voulez-vous tirer dessus ?

– Ce sera difficile, en effet...

– Tout à l’heure, ils vont se dresser d’un seul coup, et courir droit sur nous. Nous n’aurons jamais le temps de les fusiller tous... Ils escaladeront la carlingue et nous massacreront... Oh ! si nous pouvions nous envoler, seulement pendant dix minutes...

Beaucaire, qui surveillait les nègres, avait compris le danger. Ne pouvant s’élever, il prit le parti de mettre le moteur en marche, et de faire courir l’avion. Il s’éloigna ainsi de près d’un kilomètre.

– Bravo ! bravo ! s’écria M. Paturel, ça c’est bien joué, par exemple... Avant qu’ils nous aient rejoints, nous serons loin.

Cependant les nègres s’étaient mis à courir, on les voyait avancer rapidement...

– Ils peuvent courir, dit Laval... Maintenant, nous nous moquons d’eux...

Tout à coup, on vit les nègres faire promptement demi-tour et s'enfuir avec précipitation...

Que s'était-il passé ? Qu'avaient-ils aperçu pour fuir ainsi ?

Tavernier prit sa jumelle et regarda...

– Oh ! oh ! dit-il, je comprends... Voici des automobiles qui arrivent là-bas... Eh parbleu, c'est l'expédition dont nous parlions l'autre jour...

– Oui... fit M. Paturel, on la voit très bien maintenant à l'œil nu... Il y a douze autos... et elles semblent avancer assez vite, bien que le terrain soit très accidenté.

– Ce sont des autos-chenilles, dit Tavernier. Les roues sont disposées de façon à pouvoir rouler sur un terrain sablonneux...

La caravane arrivait.

Ceux qui la composaient avaient aperçu l'aéro. Bientôt elle s'arrêtait devant les aviateurs.

– Bonjour, messieurs, dit Tavernier en saluant.

– Bonjour, audacieux aviateurs, répondit un des membres de la caravane. Nous ne pensions pas vous rencontrer, car vous aviez sur nous une sérieuse avance... Nous sommes heureux d’avoir pu vous joindre... Mais je vois que vous êtes immobilisés. Vous serait-il arrivé quelque accident ?

– Oh ! un accident sans gravité, répondit Beaucaire... une aile légèrement endommagée, mais nous allons bientôt repartir.

Les aviateurs mirent pied à terre et serrèrent les mains des automobilistes. Ceux-ci étaient au nombre de soixante environ. Ils étaient tous armés et équipés comme s’ils partaient en guerre. À bord, ils avaient une quantité de provisions...

– Si vous le voulez bien, dit le chef de l’expédition, nous allons déjeuner ensemble... Nous sommes bien pourvus et je pense qu’il vous sera agréable de faire un bon repas arrosé de champagne.

– J’accepte de grand cœur, dit Beaucaire...

– Permettez-moi de me présenter... et de vous présenter les principaux chefs de la mission.

CLXXV

Un déjeuner en plein air

Les présentations faites, les hommes installèrent des tables portatives, et des sièges pliants, pendant que d'autres débouchaient des bouteilles.

On se mit à table et les conversations commencèrent. Le chef de la caravane, qui s'appelait M. Métivier, exposa succinctement le but de la mission...

– Nous avons voulu, dit-il, tenter de traverser l'Afrique dans sa plus grande largeur... Réussirons-nous, je l'espère, car nos autos-chenilles sont de remarquables véhicules. Depuis que nous sommes partis de Dakar, nous n'avons pas eu de pannes, et ceci est encourageant...

– Vous n'avez pas rencontré de sauvages ?

demanda M. Paturel.

– Oh ! plus d'une fois, répondit M. Métivier, mais nous sommes armés pour nous défendre. Nous avons quatre mitrailleuses...

– Vous êtes des gens de précaution... nous autres, qui n'avons pas de mitrailleuses, nous avons eu plus d'une aventure et si nous sommes encore sains et saufs, on peut dire que c'est par miracle... Tenez, il n'y a que quelques instants, nous avons été attaqués par des nègres.

– Oui, nous les avons aperçus de loin avec nos jumelles, mais ils se sont enfuis à notre approche...

– Heureusement... Sans vous en douter, vous nous avez rendu un signalé service.

– Nous en sommes fort heureux...

Tout en causant les aviateurs et les explorateurs parlaient de choses et d'autres. Le repas était copieux. Il se composait de terrines de foie gras, de volailles froides, de fruits et de confitures. Les bouchons de champagne sautaient avec un bruit sec...

Quand on servit le café que des hommes avaient préparé sur des lampes à pétrole, Laval qui n'avait encore rien dit, car il était toujours un peu intimidé en présence de gens qu'il ne connaissait pas, s'adressa à M. Métivier et prononça :

– Monsieur, vous pouvez peut-être sauver un de nos compatriotes, un Français qui est tombé entre les mains des sauvages...

– Mais, répondit M. Métivier, nous ne demandons pas mieux... Où est ce Français ?

– Dans la forêt que vous apercevez en face de vous. Je ne réponds pas qu'il soit encore en vie, mais notre devoir est, je crois, de nous en assurer... Nous n'avons pu le faire parce que nous étions trop peu nombreux, mais en votre compagnie, nous pouvons tenter l'expédition...

Tavernier prit la parole :

– Il s'agit, dit-il, d'un chasseur qui est d'une imprudence sans nom. Cet homme ne s'est-il pas avisé de s'aventurer seul dans le désert, et dans les forêts, pour chasser le fauve.

Malheureusement il n'y a pas que des fauves par ici, il y a aussi des nègres, et des nègres qui ne semblent pas avoir grande sympathie pour les blancs. Ce chasseur nous a quittés, il y a environ deux heures, pour s'enfoncer en forêt. Quelques instants après, nous avons entendu des coups de feu... Il devait se défendre contre les sauvages... Est-il mort, est-il prisonnier, nous ne pourrions le dire...

– On peut s'en assurer, dit M. Métivier... Ces sauvages sont-ils nombreux ?

– Une trentaine environ... du moins nous le supposons, car ceux qui ont tenté de nous attaquer n'étaient pas plus nombreux...

– Alors, nous en aurons facilement raison...

Les hommes qui composaient la caravane avaient déjà sauté sur leurs armes. M. Métivier régla l'ordre d'attaque..

– Nous allons, dit-il, faire avancer nos autos en bordure de la forêt, et nous laisserons à bord les mitrailleurs... En cas de danger, nous nous replierons et ferons fonctionner nos moulins à

café... Je vous garantis que vos sauvages ne tiendront pas longtemps devant notre feu.

Beucaire et Francis demeurèrent à bord de l'aéro et le commandant accompagné de Laval et de M. Paturel se mit en route avec les explorateurs.

Quelques instants après, tous pénétraient en forêt.

Tout d'abord, ils ne virent rien, mais finirent par apercevoir des figures noires entre le feuillage. M. Métivier commanda le feu, et ce fut alors une galopade effrénée derrière les buissons...

On avança et on ne tarda pas à arriver dans une clairière. Là, un spectacle horrible s'offrit à leurs yeux... Sur le sable, un homme était étendu dans une mare de sang. Il avait été décapité. Sa tête se trouvait à quelques pas...

Or, cet homme, c'était l'infortuné chasseur que les aviateurs avaient quitté quelques heures auparavant...

Laval poussa un cri de rage.

– Oh ! dit-il, les misérables !... il faut venger ce malheureux...

– Ce serait mon plus vif désir, répondit Tavernier, mais nous ne pouvons nous engager en forêt, et nous lancer à la poursuite de ces bandits...

– Peut-être ne sont-ils pas loin d'ici...

Il y eut un silence.

– Ma foi, dit M. Métivier, j'estime comme vous que ces nègres méritent un châtement... Savez-vous ce qu'il faut faire ? Eh bien, nous allons incendier cette forêt... Elle est remplie d'herbes et de lianes sèches. Le feu se propagera vite.

– Ma foi, dit Tavernier, c'est une idée... mais qui sait si ceux que nous voulons atteindre ne parviendront pas à sortir de la forêt de l'autre côté.

– Non... car ils ne pourront avancer que lentement à travers les buissons... L'incendie les rattrapera vite.

Déjà les membres de l'expédition

s'apprêtaient à mettre le feu aux lianes, quand on aperçut les nègres. Ils étaient une trentaine et s'efforçaient de se frayer un passage à travers les lianes.

– Voilà nos oiseaux, s'écria Laval... Ne les laissons pas échapper.

Une salve nourrie coucha sur le sol une vingtaine de nègres. Ceux qui n'avaient pas été atteints s'étaient jetés dans les buissons où une grêle de balles les atteignit quand même...

– Ils n'ont que ce qu'ils méritent, dit le Parisien... Il ne nous reste plus maintenant qu'à enterrer notre malheureux compatriote...

Bientôt une dizaine d'hommes creusaient le sol. Quand la fosse fut assez profonde, on y descendit le malheureux chasseur, et l'on planta sur sa tombe une branche d'arbre garnie de ses feuilles... Ce fut une minute émouvante. Tout le monde s'était découvert. Laval avait les larmes aux yeux...

– Pauvre garçon, murmura-t-il... Je lui avais bien dit qu'il courait au-devant de la mort... mais

il n'a rien voulu écouter...

– Saviez-vous son nom ? demanda M. Métivier.

– Le nom importe peu, répondit Tavernier... mais je crois l'avoir noté sur mon carnet qui est resté à bord de l'aéro.

– À notre retour en France, on pourra toujours prévenir sa famille.

– Il était seul au monde...

Tout à coup Laval s'avança de quelques pas, et ramassa un portefeuille qui gisait sur le sable...

– C'est le portefeuille de ce malheureux, dit-il.
Et il le remit au commandant.

Soudain trois nègres, qui n'avaient pu trouver une issue dans les lianes, s'élançèrent dans la clairière, dans le but d'atteindre un buisson tout proche, mais une décharge les cloua sur le sol...

– Je crois, dit Laval, que nous les avons tous tués... Ma foi, il est malheureux de fusiller tant d'hommes, mais nous avons rendu service à ceux qui plus tard s'aventureront par ici...

– Allons, dit Tavernier.

Tous allaient revenir en arrière, quand un cri humain, un cri effroyable s'éleva tout à coup.

CLXXVI

L'ancien explorateur

Les aviateurs et leurs amis tressaillirent. Ce cri avait quelque chose de terrifiant, de lugubre. On eût dit le cri d'un homme que l'on étrangle.

– Allons, dit Tavernier, courons au secours de ce malheureux...

Et il se précipita du côté où était parti l'appel. Soudain, un homme se dressa devant eux. C'était le malheureux fou qu'ils avaient déjà aperçu, cet homme minable, hirsute, qui vivait dans les bois.

– Oh ! fit Laval, j'ai déjà vu cet individu-là... il est « marteau »... Nous lui avons parlé, il n'a rien compris du tout... Ce qui m'étonne, c'est que les sauvages ne l'aient pas encore occis... il faut croire qu'ils respectent les fous...

L'homme s'était avancé. Il regardait les

aviateurs et leurs compagnons et demeurait immobile. Au lieu de fuir comme auparavant, il semblait s'être apprivoisé...

– Bonjour, dit Laval...

– Bonjour ! répondit l'homme...

Et il se frappa le front.

– Vous allez voir qu'il va parler, dit le Parisien.

Le malheureux se tenait la tête à deux mains et bégayait des phrases sans suite.

– Qui êtes-vous ? demanda Tavernier.

– Je suis Arbaud... Francis Arbaud, répondit l'homme sauvage.

– L'explorateur ?

– Oui, l'explorateur...

– Pourquoi êtes-vous resté dans cette forêt ?

– Pourquoi ?

– Oui...

L'homme réfléchit un instant, puis répondit :

– Je ne sais pas... Je ne me rappelle plus...

– Voyons, rappelez-vous ? Comment êtes-vous venu ici ?

– Oui... comment je suis venu ici... oh ! il y a longtemps... si longtemps...

La lumière se faisait peu à peu dans l'esprit du pauvre dément... La vue de Français, de compatriotes le rappelait à la réalité... Le passé peu à peu refluit à son esprit et, dans sa pauvre tête, les idées se faisaient plus nettes.

– Oui, murmura-t-il... il y a longtemps... Je ne sais plus...

Puis tout à coup, il dit une date :

– Septembre 1902... 1902...

Et il répéta ces mots plusieurs fois... Il avait cependant de la peine à rassembler deux phrases de suite... Depuis vingt-cinq ans qu'il vivait en pleine forêt, il avait peu à peu oublié sa langue natale, et mêlait à son langage des onomatopées bizarres... Cependant, il revenait à la vie normale, et au fur et à mesure qu'on l'interrogeait, ses pensées devenaient plus lucides... Il consentit à se laisser emmener. Les automobilistes lui offrirent

un verre de champagne qu'il but avec plaisir. Il ingurgita aussi du bœuf conservé, quelques fruits, puis remercia.

– Cette vie, dit-il, est préférable à celle que je mène, depuis tant d'années... Vous êtes aussi des explorateurs, sans doute.

– Oui, répondit l'ingénieur Métivier, et ces personnes (il désigna les aviateurs) sont d'intrépides Français qui, sur un aéroplane, ont tenté le tour du monde...

– Le tour du monde, fit le malheureux... J'ai voulu le tenter, moi aussi... il y a longtemps, bien longtemps, mais il a été moins dangereux cependant que mon expédition en Afrique... Oui, moins dangereux...

Tout en parlant, il examinait l'aéroplane et les autos-chenilles. Tout cela était nouveau pour lui. Vingt-cinq ans auparavant, il avait bien vu quelques automobiles et même un ou deux avions, mais ces appareils étaient loin d'être perfectionnés. On ne se doutait même pas, à cette époque, des services qu'ils pourraient rendre un jour à la science et à l'humanité.

Il fallut qu'on lui expliquât par le menu le fonctionnement de ces appareils. Sa raison était tout à fait revenue, et il comprenait très bien les explications qu'on lui fournissait.

Cependant il se tut tout à coup. Il venait d'avoir conscience de l'état de saleté repoussant dans lequel il se trouvait... Tavernier, qui comprit sa pensée, dit quelques mots à M. Métivier, lequel appela un des chauffeurs de l'expédition. Celui-ci apporta de l'eau, rasa et tondit le pauvre sauvage auquel on donna des habits de toile, une chemise et des sandales.

Ainsi métamorphosé, il parut reprendre tout à fait conscience de sa personnalité. Le malheureux homme rentra dans la vie civilisée...

Bientôt, pressé de questions, il fit à ses nouveaux amis le récit de sa tragique aventure.

CLXXVII

Un émouvant récit

« En 1902, je me rappelle parfaitement l'année, je partis de Dakar avec vingt-cinq hommes, parmi lesquels douze nègres et treize blancs. Mon but était de retrouver la mission Landelle qui, depuis l'année précédente, n'avait plus donné de ses nouvelles. Nous étions bien équipés et pouvions affronter les dangers du désert. Parmi mon escorte, il y avait un capitaine de spahis du nom de Stéphani, un lieutenant de tirailleurs appelé Morel, et quelques autres soldats dont je ne me rappelle plus les noms... Il y a si longtemps ! Nous étions sûrs de nos nègres, qui nous avaient été recommandés par le gouverneur de Dakar... La première partie de notre voyage s'effectua sans incidents. Nos officiers et moi, nous voyagions à cheval, et les

autres membres de la mission en voiture ou à dos de chameau.

« Partout où nous passions, nous nous renseignions sur la route suivie par l'explorateur Landelle, et comme toujours, en pareil cas, les renseignements que l'on nous fournissait étaient, la plupart du temps, contradictoires. Les nègres sont facétieux... Ils aiment à tromper les blancs. Nous croyions être sur une bonne piste quand il nous fallut bientôt revenir en arrière, et nous engager dans une forêt appelée « Nouïva ». Là, nous fûmes en butte à des dangers de toutes sortes. D'abord, nous eûmes à nous défendre, contre des serpents noirs... Je ne sais si vous connaissez ces reptiles, mais ils sont excessivement dangereux...

– Nous les connaissons, dit M. Paturel, et j'ai même eu l'occasion de les étudier spécialement. Ils sont en effet fort dangereux, car leur piquûre est mortelle, et ils fondent sur vous à l'improviste. On suit le bord d'un cours d'eau, et l'on ne songe qu'à se garer des crocodiles et des hippopotames, quand tout à coup ces serpents se laissent tomber

du haut des arbres où ils sont nichés, s'entortillent autour de vous et se sauvent après vous avoir plongé dans le corps leur dent à venin.

– C'est bien cela. Quatre de nos compagnons ont été les victimes de ces affreux reptiles, et, parmi eux, le lieutenant de tirailleurs. Le malheureux croyait que la piqûre n'était pas mortelle, mais malgré les soins que nous lui prodiguâmes, il ne tarda pas à rendre le dernier soupir, au milieu d'atroces souffrances... Trois autres de nos compagnons subirent le même sort.

« Déjà le découragement commençait à s'emparer de mon escorte. Les noirs qui la composaient, superstitieux comme ils le sont tous, ne nous cachèrent pas que le sort nous poursuivait et que, du moment que nous avions été attaqués par les serpents noirs, nous étions destinés à périr tous. Il est bien difficile de redonner confiance à des gens qui se croient perdus d'avance. Je parvins cependant à rassurer mes noirs, et nous reprîmes notre marche en avant. Dans une région désolée où l'on ne voyait que quelques maigres arbustes, nous fîmes la

rencontre d'un nouvel ennemi, d'une ennemie plutôt. Et cette ennemie, vous la connaissez sans doute, c'est la mouche tsé-tsé...

– Oui, fit M. Paturel qui tenait toujours à faire montre de ses connaissances, la mouche tsé-tsé est terrible. Cette sournoise bestiole vous pique sans qu'on s'en aperçoive, et bientôt, on se sent engourdi, on éprouve une furieuse envie de dormir, et on ne se réveille plus. Plusieurs savants ont cherché à combattre les effets nocifs de la piquûre de cet insecte, mais jusqu'à présent ils n'ont rien trouvé... Et ils chercheront sans doute longtemps encore.

– Oui, je le crains... Je vous ai dit que quatre de mes compagnons avaient été victimes des serpents noirs. Trois autres, piqués par la tsé-tsé se couchèrent sur le sol, et il nous fut impossible de les décider à nous suivre... Les malheureux ont dû mourir quelques heures après. Nous n'étions plus que dix-huit et nous étions vingt-cinq quand nous sommes partis. Je commençais à être inquiet, car je n'étais pas encore au tiers du voyage. Nous retrouvâmes bientôt les plaines de

sable où nous pûmes avancer sans faire la rencontre d'animaux nuisibles. Nous parcourûmes ainsi plus de deux cents kilomètres. Une peuplade nous avait renseignés sur la route suivie par l'explorateur Landelle, et nous espérions encore retrouver celui-ci vivant. Malheureusement les difficultés recommencèrent. Je vous demande pardon si je vous donne tous ces détails, mais je tiens à bien vous montrer que de telles expéditions doivent être entourées de plus de précautions que nous n'en avons pris. Une nouvelle forêt nous barra la route. Nous nous y engageâmes, et découvrîmes là deux squelettes humains qui, à n'en pas douter, avaient appartenu à la mission Landelle. L'un d'eux était revêtu d'un burnous à demi rongé, l'autre d'un uniforme colonial. Nous étions bien sur le chemin suivi par l'infortuné Landelle. Quelques renseignements complémentaires achevèrent de nous fixer.

« C'est alors que commencèrent vraiment les difficultés... Je me rappelle que l'eau vint à nous manquer, et que trois de nos hommes nous abandonnèrent. Chaque jour, nos souffrances augmentaient, et je vous garantis qu'il fallait un

rude courage pour ne pas se laisser aller et abandonner la partie... D'autres indices nous révélèrent bientôt la vérité, la triste vérité. Toute la mission Landelle avait été massacrée. »

CLXXVIII

Un émouvant récit

Ici l'explorateur s'arrêta un moment, puis reprit :

« Nous étions arrivés au but que nous nous proposions d'atteindre... Nous savions que nos malheureux compatriotes avaient été victimes de sauvages farouches. Après avoir réuni les ossements des malheureux explorateurs, et les avoir enterrés, nous nous apprêtions à repartir, quand nous avons été attaqués. L'ennemi était en force, et nous comprîmes tout de suite que nous étions perdus. Nous organisâmes la défense, et, après nous être retranchés derrière les buissons, nous ouvrîmes le feu sur nos agresseurs. Nous en tuâmes beaucoup, mais nous fûmes vaincus quand même. Bientôt, nous nous vîmes entourés et comme nous n'avions plus de cartouches, nous

nous défendîmes à coups de crosse. Que vouliez-vous que nous fissions. Après une lutte acharnée, nous tombâmes au pouvoir des sauvages. Alors, ces misérables nous firent endurer les pires tortures. Cependant, avec deux de mes compagnons, j'étais parvenu à m'échapper. Peut-être eût-il mieux valu que je succombasse tout de suite, car ce que j'ai vu ensuite fut tellement horrible que je me demande encore si je n'ai pas rêvé. Les sauvages qui appartenaient à la tribu des Hokis, après avoir torturé nos compagnons, les firent rôtir vivants, oui, vivants, vous entendez. Et, cachés dans les broussailles, nous assistâmes à cet effarant spectacle... Mes deux compagnons s'enfuirent... Je voulus les suivre mais j'étais tellement faible que je ne pus bouger de place. Je fus repris et les sauvages s'apprêtaient à me faire subir le même sort que les malheureuses victimes à l'agonie desquelles nous avons assisté, quand ils se ravisèrent. Sur les conseils d'un sorcier, ils me jetèrent dans un souterrain où je n'avais pour nourriture que des rats et des bêtes immondes... Je ne sais combien de temps je demeurai ainsi enfermé, car ma

raison avait sombré... J'étais fou... oui, fou... et c'est à cet état de folie que je dois de ne pas avoir été mis à mort, car chez les Hokis, si l'on fait rôtir tout vifs les étrangers, on respecte les fous... Je fus libre dès lors d'aller et venir. Je ne savais plus où j'étais ni ce que je faisais... C'est seulement quand je vous ai aperçus qu'un semblant de raison m'est revenu. Tout d'abord, j'ai été étonné, puis effrayé. Cependant, je ne m'écartai point de l'endroit où vous vous étiez montrés... En vous entendant parler, j'ai revécu, si l'on peut dire, et vous voyez, maintenant, je crois être devenu sain d'esprit. »

– Oui, fit Tavernier... vous êtes maintenant comme nous tous... Rassurez-vous, vous allez quitter ces régions où vous avez tant souffert... On va vous emmener en France.

– En France !... s'écria le pauvre explorateur... Qui me reconnaîtra ? Voilà vingt-cinq ans que j'ai quitté Bordeaux, ma ville natale...

– Vous retrouverez encore des amis...

– Je viens déjà d'en retrouver en vous, et je n'oublierai jamais que je vous dois la vie...

L'ingénieur Métivier prit la parole :

– Vous avez, dit-il, entrepris autrefois une exploration malheureuse. Avec nous vous ne courrez plus aucun danger... Dès que nous serons parvenus dans un centre important, où il y aura un poste de T. S. F., nous annoncerons au ministre des Colonies que nous vous avons retrouvé. Nous lui dirons que l'explorateur Arbaud vit encore, et que dans quelques semaines il sera de retour en France.

Arbaud n'avait pas l'air de comprendre...

– Vous avez, dit-il, parlé d'un poste de T. S. F... Qu'est-ce que cela signifie ?

– Cela signifie télégraphie sans fil.

– Comment, on est donc arrivé à correspondre sans fil...

– Oui... on y est arrivé.

– Quand j'ai quitté la France, on parlait déjà de cette invention, mais elle était loin d'être au point, et je ne pensais pas qu'elle pût un jour être mise en pratique.

– C'est chose faite aujourd'hui, et l'on peut

correspondre à des distances énormes. On a même fabriqué des appareils qui permettent de capter les bruits les plus lointains... On peut, chez soi, entendre des discours que l'on prononce à des centaines et des centaines de kilomètres, capter les sons. Ainsi, de Paris on entend parfaitement les concerts qui se donnent à Londres, à Berlin, à Francfort, à Prague, à Rome, Naples, Turin, Barcelone... Des postes communiquent entre eux au-delà des mers...

– Quelle chose merveilleuse !... et quelles jolies découvertes vont m'être révélées à mon retour en France... Ah ! messieurs, je ne saurai jamais assez vous remercier... Je vais être obligé de refaire mon éducation, de lire, de travailler, d'apprendre tout ce qui s'est fait depuis mon départ, et tout ce qui existe maintenant. C'est une vie nouvelle qui commence pour moi... Je me fais l'effet d'un enfant qui ne sait rien et qui doit apprendre, chaque jour.

CLXXIX

Un atterrissage inattendu

Les aviateurs se préparaient à se remettre en route.

– Messieurs, dit Beaucaire à l'ingénieur Métivier et à ses compagnons, il est probable que nous ne nous reverrons plus qu'en France maintenant, à moins qu'il ne nous arrive un de ces accidents trop fréquents hélas dans l'aviation.

– Il ne faut pas songer à cela, répondit Métivier. Quand on a fait ce que vous avez fait jusqu'à présent, on ne doit plus rien craindre. Vous êtes presque arrivés au terme de votre voyage. Nous autres, nous avons encore bien des kilomètres à parcourir avant d'atteindre notre but. Et nous avons aussi à redouter bien des surprises dans ces sables où nos autos avancent parfois

péniblement...

– Il est fâcheux que nous ne puissions pas régler notre allure l'un sur l'autre, car nous aurions pu ainsi nous prêter main-forte...

– Vous allez trop vite pour nous...

Les aviateurs et les explorateurs se serrèrent la main, et chacun reprit sa course. Dès que l'avion se fut élevé, les automobilistes poussèrent une grande clameur en agitant leurs casques coloniaux. Tavernier salua avec le pavillon français qu'il déploya aussitôt...

– J'aime quand même mieux être à notre place qu'à la leur, dit Laval... Au moins, nous autres, nous filons comme des zèbres, tandis qu'eux avancent péniblement...

– Oh ! fit Tavernier, ils arrivent encore à réaliser une vitesse de vingt-cinq kilomètres à l'heure.

– Qu'est-ce que c'est que ça... vingt-cinq kilomètres...

– C'est joli quand même... Arriver à traverser le désert, à rouler sur les sables à cette allure,

c'est vraiment merveilleux... Il y a quelques années, que dis-je, il y a peu de temps, ceux qui s'aventuraient dans le désert, et ils étaient peu nombreux, n'avançaient pas aussi vite...

– Cependant, objecta M. Paturel, les chameaux des caravanes réalisent de jolies vitesses.

– Oui, mais il arrive souvent que ces animaux succombent en cours de route. N'avez-vous pas remarqué ces ossements qui jonchent le désert.

– Oui, en effet.

– La route des caravanes est semée de cadavres d'hommes et d'animaux...

– Il arrivera un moment où l'on emploiera les autos pour cette traversée.

– Vous voyez, on commence, et la mission que nous avons rencontrée est en train de préparer la route à ceux qui viendront ensuite. Aujourd'hui le progrès vient à bout de tout. N'avons-nous pas traversé les mers ?... Bientôt peut-être s'établira un service régulier entre les continents, un service aérien, bien entendu.

– Oh !... fit Laval, nous ne sommes pas près de

voir ça.

– Pourquoi ? répondit Tavernier.

– Parce que des voyages comme ceux-là sont trop dangereux... Tout le monde ne se risquera pas à faire comme nous... Sur un bateau, si les machines s'arrêtent, on peut encore s'en tirer, tandis qu'en avion, si le moteur flanche, c'est la fin de tout.

– Pas toujours, et la meilleure preuve, c'est que nous sommes encore vivants. Ce que nous avons fait les premiers, d'autres le feront, et ils accompliront le voyage dans de meilleures conditions que nous, car avec le temps les moteurs vont se perfectionner, et il arrivera un jour où la panne sera inconnue.

– Oh ! croyez-vous ?

– J'en suis sûr. Rappelle-toi les premiers temps de l'automobile... Les voitures pannaient à chaque instant, et lorsque l'on partait, on n'était jamais sûr d'arriver, tandis qu'aujourd'hui on entreprend en toute sécurité les plus grands voyages...

– Oh ! en toute sécurité, ce n'est pas le mot...
Vous oubliez les accidents.

– Les accidents sont la plupart du temps causés par des maladroits ou des imprudents qui se laissent griser par la vitesse.

L'avion avait ralenti sa marche.

– Tiens, qu'est-ce qu'il y a encore, dit le Parisien.

– Rien, répondit Francis, le moteur bat régulièrement... Je ne sais pourquoi M. Beaucaire ralentit... Tiens, voilà qu'il s'apprête à atterrir.

L'avion ne tarda pas à se poser sur le sol, mais de façon assez brusque... On eût dit que Beaucaire n'était plus maître de sa manœuvre. Quand l'appareil se fut immobilisé, Tavernier se pencha en avant.

Assis sur sa sellette, Beaucaire était immobile, il semblait dormir.

Une vive inquiétude s'empara des aviateurs.

– Qu'as-tu donc ? demanda Tavernier...

Beucaire ne répondit pas. Il était évanoui.

On s'empessa autour de lui, et M. Paturel lui fit respirer de l'ammoniaque. Il ouvrit les yeux, regarda autour de lui d'un air étonné, puis demanda :

– Que s'est-il passé ?

– Mais tu t'es trouvé mal tout simplement, dit Tavernier...

– En effet, je me rappelle... J'ai senti tout à coup une vive douleur à la tête, et ma vue s'est troublée... Je ne sais comment j'ai eu la force d'atterrir.

– Tu es fatigué. Tu t'obstines à tenir le volant, c'est de la folie. Dorénavant, nous nous relayerons toutes les cinq heures...

– Bah ! ce n'est rien que ça... Je me sens tout à fait bien... Je puis repartir...

– Non, monte dans la carlingue, c'est moi qui vais prendre ta place...

CLXXX

Sommeil inquiétant

Beucaire n'insista pas... Il prit place dans l'aéro, et celui-ci piloté par Tavernier s'éleva de nouveau.

– Il est fort heureux, patron, dit Laval, que vous ayez eu le sang-froid d'atterrir, sans quoi l'avion piquait une jolie tête...

– Je ne sais ce qui m'a pris, répondit Beaucaire. J'ai senti que je m'endormais... et tenez, en ce moment, je suis obligé de faire tous mes efforts pour me tenir éveillé.

– Étendez-vous là et dormez... cela vous fera du bien.

Beucaire se laissa tomber comme une masse, et s'endormit aussitôt.

– Voilà qui est bizarre, dit M. Paturel... oui,

très bizarre... est-ce que ?...

Il n'acheva pas.

– Que vouliez-vous dire ? interrogea le Parisien...

– Ma foi, je me demande si M. Beaucaire n'aurait pas été piqué par une mouche tsé-tsé...

– Oh ! croyez-vous ?

– Je ne puis encore me prononcer, mais je crains d'avoir raison.

– Cependant, quand une mouche tsé-tsé vous pique, on doit le sentir ?

– Pas toujours... Certains savants prétendent que sa piqûre est à peine douloureuse...

– Vous m'effrayez.

– Je le suis autant que vous, mon ami...

– On ne meurt pas toujours de la piqûre de cette vilaine mouche ?

– Hélas ! bien peu en réchappent.

– Ah ! vraiment, ce serait la guigne ! Pauvre M. Beaucaire !... Espérons que c'est la fatigue

seulement qui le met dans cet état. Et puis, il fait une chaleur étouffante... Moi aussi j'ai envie de dormir, et cependant, vous avez pu constater, que je puis demeurer longtemps sans fermer l'œil... Cela tient sûrement à la température...

– Oui... peut-être, fit le vieux savant qui continuait d'observer Beaucaire étendu dans la carlingue. C'est égal, voilà qui est étrange... Attendez, vous allez voir.

Il secoua le dormeur, l'appela. Celui-ci ne bougea pas...

– Oh ! cela devient inquiétant, fit M. Paturel... Sûrement, il se passe quelque chose qui n'est pas ordinaire...

Et il continuait d'appeler :

– Monsieur Beaucaire !... Monsieur Beaucaire !..

Beucaire ne bougeait toujours pas... Laval et Francis étaient consternés... Si Beaucaire allait mourir de cette terrible maladie du sommeil !...

– Si vous lui faisiez encore respirer de l'ammoniaque, dit le Parisien.

– Oui, je vais essayer, répondit M. Paturel...

Il prit un petit flacon dans la pharmacie, le déboucha et le passa sous le nez du dormeur. Cette fois, celui-ci se réveilla...

– Quoi donc ? fit-il après avoir éternué.

– Vous sentez-vous mieux ? demanda M. Paturel.

– Oui... bien mieux, mais je vous en prie, laissez-moi dormir encore un peu.

M. Paturel eut un hochement de tête...

– Inquiétant, dit-il, en regardant Laval... Cette somnolence qui persiste, cette lassitude... Ce sont bien là les caractéristiques de la maladie du sommeil... Et puis, voyez cette pâleur... Si je pensais qu'une saignée puisse lui faire du bien...

Il tira un petit livre de sa poche, le feuilleta, et dit, après avoir lu quelques instants :

– Nous allons essayer des frictions alcoolisées, nous verrons bien.

Il n'eut pas cette peine heureusement, car Beaucaire finit par se réveiller.

– Ah ! dit-il, ce repos m’a fait du bien.

Il se souleva, regarda ses compagnons, et devant leur mine consternée :

– Qu’avez-vous donc ? demanda-t-il.

– Vraiment, vous vous sentez mieux ? demanda M. Paturel.

– Mais oui.

– Tout à fait mieux ?

– Puisque je vous le dis...

– Vous n’avez pas encore envie de dormir ?

– Ma foi, je ferais encore bien un somme, si je m’écoutais.

– Vous n’avez pas de bourdonnements d’oreilles ?

– Non...

– Pas de frissons ?

– Non...

– Pas de lassitude dans les membres ?

– Si, un peu.

– Ah !...

Beucaire était étonné.

– Voyons, dit-il, que signifie cela ? Suis-je réellement malade ?

– Vous pouvez vous lever ?

– Mais comment donc !

Et ce disant, Beaucaire se souleva, se mit debout et s'accouda à la carlingue.

– Ah !... je respire, fit M. Paturel...

– Mais que craigniez-vous donc ?

– Je craignais, cher ami, que vous n'eussiez été piqué par la mouche tsé-tsé.

Beucaire éclata de rire.

– Non, dit-il, la tsé-tsé qui me travaille en ce moment, c'est la fatigue, voilà tout...

M. Paturel n'était pas encore convaincu. Il s'obstinait à penser que Beaucaire allait de nouveau s'endormir, mais il n'en fut rien. L'aviateur était tout à fait bien.

– Ah ! fit Laval, vous nous avez fichu un rude trac, patron... M. Paturel se figurait que vous ne vous réveillerez plus.

– M. Paturel s’est trompé, heureusement.

– Oui, heureusement, comme vous dites... Il eût été triste d’avoir accompli un tel voyage puis de ne pas se réveiller pour l’arrivée...

– Oui, c’eût été triste, en effet...

M. Paturel se sentit rassuré, et replaça dans son coffre le petit livre qu’il tenait toujours à la main, et qui était un traité de médecine...

– Vous voyez, dit le Parisien, vous vous alarmez toujours d’avance.

– Mon ami, répliqua le vieux savant vexé, il vaut mieux prévoir qu’attendre..

– Prévoir, c’est très joli, mais si vraiment M. Beaucaire avait été piqué par une tsé-tsé, toutes vos prévisions n’auraient servi à rien...

M. Paturel haussa les épaules, et, à partir de ce moment, ne dit plus un mot.

CLXXXI

Ensablés !

Beucaire était maintenant bien éveillé, et surveillait l'horizon.

– Ce Tavernier, dit-il, il n'avance pas...

Et par l'acoustique, il cria :

– Plus vite ! plus vite !...

Ce fut le moteur qui répondit par d'inquiétants ratés...

– Oh ! oh ! fit Beaucaire, je crois qu'il va falloir atterrir.

– L'endroit est mal choisi, répondit M. Paturel... Voyez, nous sommes au-dessus d'un terrain joliment accidenté.

Tavernier se rendait compte, lui aussi, de la difficulté qu'il y aurait à atterrir, car il faisait tous

ses efforts, pour continuer son vol, mais bientôt, il se mit en descente...

– Gare la secousse ! dit Laval...

Beucaire était devenu tout pâle...

L'avion se posa juste entre deux dunes de sable où il se trouva pour ainsi dire encastré...

– Pas moyen de faire autrement, dit Tavernier, il fallait atterrir à tout prix, car le moteur allait s'arrêter...

– Nous sommes dans un vilain endroit, dit Beaucaire.

– Oui, plutôt.

– Jamais nous ne sortirons de là...

Il y eut un silence. Déjà le Parisien et Francis s'efforçaient, en enlevant le sable avec leurs mains de dégager l'aéro, mais ils comprirent vite qu'ils n'arriveraient à rien, et s'arrêtèrent, essoufflés.

Un morne découragement s'était emparé des aviateurs...

– Ah ! décidément, fit Beaucaire, je crois que

nous aurons bien de la peine à terminer notre voyage. Ce satané moteur fera encore des siennes, et qui sait ce qui arrivera...

– C'est que nous l'avons soumis aussi à dure épreuve, répondit Tavernier. Pense donc, il y a des jours et des jours qu'il tourne... Il aurait besoin d'une sérieuse révision.

– J'aurais dû prévoir cela, dit Beaucaire. Nous n'aurions pas dû nous embarquer avec un seul moteur.

– C'est vrai, mais tu as vu que souvent les avions munis de deux moteurs « pannent » comme les autres...

– Moins, quand même... mais ce n'est pas tout ça, il faut réparer et essayer de repartir... Je ne vois qu'un moyen, creuser une tranchée dans le sable.

– Ce sera impossible, dit Tavernier.

– Peut-être...

– Comment veux-tu que nous déplaçons une telle masse de sable.

– Alors, que faire ?

– Je me le demande... En admettant même que nous puissions, comme tu dis, creuser cette tranchée, il faudrait que nous la continuions au moins pendant une centaine de mètres pour que nous puissions nous envoler... Non, vois-tu, c'est impossible.

– Alors, il n'y a qu'à abandonner notre avion...

– Je n'ai pas dit cela... il faut voir... Nous serons peut-être obligés de le démonter.

– De toute façon, il y a des pièces que nous ne pourrions transporter : le moteur, par exemple...

Le Parisien donna son idée :

– Là, sur la gauche, dit-il, il y a une large surface plane, si nous pouvions y traîner l'avion.

– J'y ai bien songé, répondit Tavernier, mais pour cela, il faudrait aplanir ce monticule et nous n'y arriverons jamais.

– Peut-être, en y mettant le temps. Essayons toujours.

Tous se mirent à l'ouvrage, mais au bout de deux heures d'efforts, ils reconnurent qu'ils n'aboutiraient à rien. Ils se laissèrent tomber sur

le sol, épuisés, découragés.

– Ah ! gémit M. Paturel, je crois que cette fois c'est bien fini... Nous allons être obligés d'abandonner notre avion, et de nous en aller à pied, à travers les sables... Nous n'avons plus qu'une ressource, c'est de nous faire recueillir par les automobilistes, mais je crois que nous nous sommes sérieusement écartés de leur route.

– Oui, dit Beaucaire... Nous n'avons plus que cette ressource, mais nous en avons une autre aussi.

– Laquelle ?

– C'est de nous faire remorquer par une autochenille... Elle seule parviendra à nous tirer de là.

– Vous avez raison. Je n'y avais pas songé. Oh ! il ne faut pas perdre de temps, il faut aller à la rencontre de la mission...

– Et c'est le plus difficile, murmura Tavernier. Qui sait si nous l'apercevrons. Et puis, elle doit être loin encore...

– Si vous voulez, dit le Parisien, je me charge

de la découvrir... Je vais prendre quelques vivres et m'aventurer dans les sables...

– Vous pouvez, mon pauvre ami, répondit Beaucaire, ne rien découvrir... Songez donc, cette plaine est immense et parsemée de monticules qui cachent l'horizon.

– Soyez tranquille, je saurai m'en tirer... Je grimperai sur la plus haute dune, et ce serait bien le diable si je n'apercevais rien... D'ailleurs, je crois que nous ne nous sommes pas écartés beaucoup de la ligne que doivent suivre les automobilistes...

– Nous n'en savons rien, répondit Tavernier...

– Je verrai... À quelle distance estimez-vous qu'ils sont maintenant ?

– Je suppose qu'ils doivent être au moins à cent kilomètres.

– Tant que ça !

– Ma foi oui... Nous avons volé environ trois quarts d'heure après les avoir quittés, et comme ils marchent environ à une vitesse de vingt-cinq kilomètres, il leur faudra quatre heures pour

atteindre le point où nous sommes... peut-être plus, car ils vont rencontrer dans cette plaine de terribles difficultés...

– Eh bien, je vais me porter à leur rencontre, dit Laval... Ne vous inquiétez pas de moi... Je réussirai...

– Mais retrouveras-tu l'endroit où nous sommes ? demanda Tavernier.

– Je le pense.

– Oh ! ce sera plus difficile que tu ne le crois... Nous sommes ici enfouis comme dans un trou... Il faudrait que tu puisses avoir un point de repère...

– C'est assez facile, je crois... Il y a là, tout à côté, une dune qui est d'une belle hauteur... Vous n'avez qu'à y planter un de nos longerons de rechange et à y fixer le pavillon français... Ce sera le point de ralliement, et je m'efforcerai de ne pas le perdre de vue...

– Tu as raison...

Quelques instants après, le drapeau tricolore, solidement fixé à un longeron, flottait joyeusement sur la dure de sable...

CLXXXII

Perdu dans les sables

– Voilà, ce me semble, un signal qui peut être aperçu de loin, dit Laval, et en admettant que je ne rencontre pas la caravane automobile, ce qui me semble bien impossible, celle-ci, en voyant le drapeau, ne manquera pas de s'en approcher... Allons... il n'y a pas de temps à perdre... Francis, passe-moi mon fusil et ma ceinture à cartouches, car on ne peut jamais savoir ce qui vous attend dans ce maudit désert, et il faut être armé... Je vais prendre aussi une gourde remplie d'eau et une boîte de conserves... Ceci, c'est par mesure de précaution... On part, on croit revenir bientôt, et on se trouve retenu par un incident que l'on ne pouvait prévoir...

Quand Laval eut son fusil et ses cartouches, il mit dans un bissac une boîte de conserves, passa

la gourde en bandoulière, et dit en riant :

– Au revoir ! me voilà parti en exploration. Peut-être bien que je vais découvrir des choses épatantes... En tout cas, je connais des gens qui seront bien étonnés quand ils m'apercevront... c'est les gens de la caravane... Ils me prendront au premier abord pour un explorateur isolé...

Sur ce, le Parisien serra la main à ses amis et s'en alla en disant :

– Vous bilotez pas... Je vais vous ramener une auto-chenille qui va vous tirer de là.

Bientôt, il avait disparu entre les sables. On le revit un moment debout sur une dune, puis il redevint invisible.

La tâche qu'avait entreprise le brave garçon était plus ardue qu'il ne le supposait. Il était obligé à chaque instant de se hisser sur un monticule, de se laisser glisser de l'autre côté, puis de faire une ascension nouvelle...

Au bout d'une heure, il était tellement fatigué qu'il dut se reposer quelques instants.

Lorsqu'il se trouvait au sommet d'un

monticule, il regardait dans la direction qu'il venait de quitter afin de s'assurer qu'il voyait toujours le drapeau. Jusqu'alors, il ne l'avait pas perdu des yeux, mais il arriva un moment où il ne le distingua plus.

– Oh ! dit-il, ça va mal. J'aurais dû prendre une jumelle... il ne manquerait plus que je ne puisse retrouver mes compagnons.

Il chercha une dune plus élevée que les autres, l'escalada, et regarda de tous côtés.

Le drapeau était invisible...

Il se rendit compte alors qu'il avait gravi des monticules beaucoup plus élevés que celui sur lequel on avait planté le pavillon. Une inquiétude le saisit. S'il allait s'égarer, se perdre au milieu des sables. Il s'orienta sur le soleil, et se tranquillisa un peu.

Cependant la fatigue ne tarda pas à s'emparer de lui. Il s'assit sur le sable pour souffler un peu, et but quelques gorgées d'eau, car la soif lui avait desséché le gosier. « Sale pays, ne cessait-il de répéter... sale pays ! » Des vautours planaient au-

dessus de lui, mais s'enfuyaient quand ils le voyaient faire un mouvement.

Il se remit en marche et atteignit une dune qui lui sembla la plus élevée de toutes, mais il lui fut impossible d'en atteindre le sommet, car le sable s'effondrait sous lui. Vingt fois, il en tenta l'escalade, vingt fois il dégringola. Il dut renoncer à cette ascension. Il pensait qu'il allait bientôt rencontrer une dune dont le sable serait plus ferme, mais il s'aperçut que plus il avançait, plus le sable devenait fin et friable... Il s'épuisa en vains efforts, s'emporta, cria, et fut obligé de marcher dans des ravins profonds où il était comme enseveli. Il fallait pourtant qu'il atteignît une éminence quelconque, car s'il continuait ainsi à marcher dans ces contrées de sable, il ne verrait rien du tout, et risquait de laisser passer la caravane... Il tenta une nouvelle escalade. Après avoir, au moyen de son mouchoir, bouché le canon de son fusil, il se servit de cette arme comme d'un alpenstock et, au prix de difficultés inouïes, parvint à s'installer sur la cime d'un monticule qui pouvait bien avoir une vingtaine de mètres de hauteur.

De là, il dominait la plaine, mais n'apercevait plus le pavillon qui devait lui servir de point de repère.

C'est alors qu'il se rendit compte du terrible danger qui le menaçait. Il était très loin déjà, et s'il ne rencontrait pas la caravane, il risquait de demeurer perdu dans ces sables...

Laval était un garçon de sang-froid, qui ne se décourageait pas facilement, cependant il sentit un petit frisson lui passer dans les reins, à la pensée qu'il ne reverrait peut-être plus ses compagnons...

Il avait été bien imprudent aussi. N'aurait-il pas dû mieux repérer sa route, se rendre compte du chemin parcouru... Une pensée le rassura. Dans tous les endroits où il avait passé, la trace de ses pieds devait être demeurée sur le sol. Cela lui servirait d'indication.

Debout sur son observatoire, il laissait ses regards errer de tous côtés, quand il remarqua tout à coup que le ciel s'assombrissait.

Tout à l'heure encore, il était d'un bleu

éclatant, mais à présent il se recouvrait de grands nuages enivrés qui avançaient avec une rapidité folle... Bientôt, il se mit à pleuvoir, et le tonnerre ne tarda pas à gronder.

C'était un orage, un de ces orages terribles d'Afrique, qui éclatent brusquement, et qu'il est presque impossible de prévoir...

Le Parisien, pour s'abriter, chercha à se faire une niche dans le sable, mais cela lui fut impossible. Alors, une véritable trombe d'eau s'abattit sur lui. Le sable cédait sous ses pieds, et il se trouvait projeté dans des mares peu profondes, il est vrai, mais d'où il avait toutes les peines du monde à se dégager.

L'orage dura une heure environ, mais il fut terrible.

Quand enfin il cessa, Laval gravit un monticule et s'y étendit pour se sécher, car il était trempé jusqu'aux os. Le soleil avait repris son éclat et chauffait dur, mais il ne tarda pas à s'enfoncer à l'horizon, puis à disparaître et quelques instants après la nuit vint. Le Parisien mangea un peu, but quelques gorgées d'eau, et

s'installa tant bien que mal au sommet d'une dune. Un vent froid soufflait sur le désert et charriait par instants des monceaux de sable.

Tout à coup, des aboiements s'élevèrent. Le Parisien reprit confiance. Il avait remarqué que la mission automobile avait quatre chiens avec elle, et il crut que c'étaient ces animaux qui donnaient de la voix. Il se dressa, regarda de tous côtés, mais, bien qu'il fût un clair de lune superbe, il n'aperçut rien que des points noirs qui allaient et venaient à environ cent mètres de lui.

Les aboiements redoublaient, se rapprochaient. Laval n'y comprenait rien, mais bientôt, il se vit entouré de grands chiens jaunes qui hurlaient comme des démons.

C'étaient des chacals.

Il tira quelques coups de feu, tua quatre de ces immondes bêtes, et les autres s'enfuirent en poussant des cris sinistres...

Elles revinrent cependant et toute la nuit Laval fut sur la défensive.

Quand enfin le jour parut, il se décida à

descendre de son observatoire, et à refaire le chemin qu'il avait parcouru la veille, car il se rendait bien compte qu'il était inutile d'aller plus loin, mais il ne retrouva plus les empreintes sur lesquelles il comptait pour se guider. La pluie avait effacé la trace de ses pas.

Cette fois, il comprit qu'à moins d'un hasard, il ne parviendrait pas à rejoindre ses compagnons...

Son cœur se serra à cette pensée, et il se laissa tomber sur le sol, en proie à un profond découragement.

Ainsi, ce qu'il avait tenté ne servirait à rien... Il ne pourrait point venir en aide à ses compagnons, et il périrait de soif et de faim dans ces sables immenses, où il était impossible de se guider, où tout était semblable.

Il était maintenant dans la situation du naufragé perdu sur l'océan, et qui lutte en vain pour atteindre le rivage.

Cependant, il se reprit, et eut l'idée de tirer quelques coups de feu pour attirer l'attention de

ses compagnons. Il eut beau décharger sa carabine, personne ne répondit à son appel...

Alors, il se remit à marcher. Il s'était orienté la veille, et avait remarqué qu'il était parti de l'ouest. Ce fut vers l'ouest qu'il se dirigea, mais sans succès... L'ouest est vaste, et il s'égara de plus en plus...

CLXXXIII

Dégagés

Là-bas, à bord de l'aéro, on s'étonnait de ne pas le voir revenir. Tavernier commençait à s'inquiéter.

– S'il ne revient pas, dit Beaucaire, c'est qu'il attend d'avoir quelque chose à nous signaler...

– Et s'il était perdu dans les sables ?

– C'est impossible... Il ne peut manquer d'apercevoir notre drapeau...

– Qui sait ?... Remarque ces dunes qui s'élèvent à chaque pas. Les unes sont basses, les autres très élevées... Notre signal est peut-être masqué... Enfin, l'orage de cette nuit a dû transformer la plaine en marécage. Il s'est peut-être enlisé, le malheureux.

– Je ne crois pas, car le sol est ferme de tous

côtés.

– Par ici, certes, mais plus loin, il est peut être plus friable... Ah ! quelle mauvaise idée nous avons eue de le laisser partir...

– Il fallait bien cependant... Il fallait qu'il découvrit la caravane, car il n'y a qu'elle qui puisse nous tirer de là maintenant... Patientons, il va sûrement revenir..

Les heures passaient, et Laval ne reparaisait pas... Quand la nuit tomba pour la deuxième fois, les aviateurs commencèrent à s'inquiéter sérieusement, et M. Paturel augmenta encore cette inquiétude en disant :

– Dans la région où nous sommes, j'ai lu qu'il y avait des peuplades fort dangereuses. Pourvu que notre pauvre ami ne soit pas tombé au milieu de l'une d'elles...

– Je doute, dit Beaucaire, que des sauvages puissent habiter au milieu des sables où il leur est impossible de se confectionner un abri...

– Qui sait, répondit M. Paturel... Les sauvages sont ingénieux et ils creusent des abris

souterrains quand ils ne peuvent établir leurs demeures sur le sable. Ainsi les Hakis, en Australie, les Vorkos en Afrique vivent dans des souterrains profonds, des sortes de catacombes.

– Tout cela, fit Tavernier, ce sont des suppositions... Pour moi, Laval attend toujours. Dès qu'il apercevra la caravane, il nous préviendra.

– S'il le peut, répliqua M. Paturel... Il ne faut pas oublier qu'il est peut-être bloqué par les sables, et ne peut se dégager...

– Cependant, il ne peut être très loin d'ici ?

– Qui sait ? Voilà bientôt deux jours qu'il est parti... Il a dû faire du chemin.

Pendant que les aviateurs se communiquaient ainsi leurs impressions, Francis s'occupait du moteur qu'il avait fini par remettre en état. Tout était prêt... mais il était impossible de repartir. L'orage avait accumulé des sables dans toutes les directions, et l'aéro se trouvait encerclé.

– Je crois, dit Tavernier, que nous ferions bien de hausser notre pavillon...

On rallongea la hampe au moyen de deux autres longerons... Faute de haubans pour la tenir, cette hampe n'était pas bien solide, mais elle tenait, c'était le principal.

La journée passa, la nuit vint, et Laval ne reparaisait pas.

– Faisons marcher notre projecteur, dit Tavernier...

Bientôt, une grande lueur se posait sur les monticules environnants.

*

Laval aperçut cette lueur, mais il lui était maintenant impossible de se diriger vers elle, car il était tombé dans une sorte de précipice d'où il ne pouvait sortir.

En cherchant à s'orienter, il s'était dirigé vers une haute dune, l'avait escaladée, mais le sable avait glissé sous ses pieds, et l'avait entraîné dans une sorte de gouffre profond d'une vingtaine de mètres.

Quand il était parvenu à se dégager du sable qui l'environnait de toutes parts, il avait compris que jamais il ne sortirait de cet abîme. Les parois en étaient abruptes, et il ne pouvait songer à les escalader... Il se coucha sur le sol et s'endormit, tant sa fatigue était grande.

Et pendant qu'il dormait, à deux cents mètres à peine, passait la caravane qu'il attendait avec angoisse... Les autos-chenille n'avançaient guère, car les obstacles s'accumulaient à chaque instant devant elles. Tantôt elles grimpaient sur des pentes rapides, tantôt, elles descendaient dans des trous d'où elles avaient toutes les peines du monde à se dégager. Elles avançaient quand même, pareilles à des tanks dont rien n'arrête la marche.

Tout à coup, l'ingénieur Métivier dit à ses compagnons :

– Tiens, quel est donc ce drapeau français qui flotte là-bas ?

– C'est sans doute quelque poste militaire, répondit le chauffeur.

– Un poste militaire, dans ces parages ? Il n'est pas indiqué sur nos cartes.

– Oh ! il ne faut pas se fier aux cartes, surtout à celles qui ont été dressées dans ces parages...

– C'est curieux tout de même... Si nous allions voir...

Les membres de la mission approuvèrent cette idée et les autos se dirigèrent vers le pavillon tricolore qui se trouvait à deux cents mètres de là. Cependant, elles se trouvèrent bientôt arrêtées et durent faire un grand détour pour parvenir jusqu'aux aviateurs. Enfin, elles les rejoignirent.

On s'imagine sans peine de l'étonnement de l'ingénieur Métivier et de ses compagnons en trouvant l'aéro enlisé dans les sables.

– Nous ne comptons plus que sur vous, messieurs, s'écria Beaucaire... Voyez, nous sommes bloqués ici, et ne pouvons reprendre notre vol...

– Quelle idée avez-vous eue d'atterrir ici ? demanda Métivier.

– Oh ! c'est bien malgré nous... On ne fait pas

ce que l'on veut, en avion. On est à la merci d'un moteur.

– Oui, je comprends... mais il sera bien difficile de vous tirer de là... et il vous sera plus difficile encore de reprendre votre vol, car pour décoller, il vous faut une surface plane, et par ici, elle sera presque impossible à trouver...

– Sortons d'abord d'ici, nous verrons après.

On attachâ deux solides câbles à l'avion, et deux autos-chenille se mirent à le tirer. Elles le sortirent du trou où il se trouvait, mais pour le ramener dans un autre puis dans un troisième, et même dans un quatrième. Le terrain était de plus en plus accidenté. Enfin, on parvint à l'amener sur une surface qui n'était point tout à fait plane, mais que les automobilistes se chargèrent d'égaliser.

Au bout de trois heures de travail, la besogne fut terminée et Métivier dit aux aviateurs :

– Je crois, messieurs, que maintenant, vous pouvez repartir.

– Merci, répondit Tavernier, mais avant de

reprendre notre vol, il faut que nous retrouvions un de nos amis qui était parti à votre rencontre, et qui a dû s'égarer dans les sables...

– Nous pouvons nous mettre à sa recherche... Dans quelle direction croyez-vous qu'il se trouve ?

– Par ici, fit Beaucaire en étendant le bras dans la direction de l'est.

CLXXXIV

Sauvetage difficile

M. Métivier donna rapidement des ordres, et trois autos-chenilles partirent à la recherche de Laval. Elles se séparèrent au bout de quelques instants, afin de rayonner sur une plus grande surface. Elles escaladaient les monticules, dévalaient sur les pentes, et s'arrêtaient parfois pour explorer quelque ravin. Tout en avançant, elles faisaient marcher leurs trompes.

Bientôt, elles passaient près de l'endroit où était tombé le malheureux Parisien, mais celui-ci ne les entendit pas.

Il s'était évanoui.

Les autos continuèrent leur circuit, puis finirent par s'arrêter...

– Je crois, dit le chef de l'expédition, qu'il sera

bien difficile de découvrir un homme dans ces sables.

– Ah ! fit quelqu'un, s'il était dans les sables, nous l'aurions certainement aperçu... et puis, il aurait donné signe de vie, en entendant nos trompes.

– Il est possible que ce malheureux ait été précipité dans un ravin.

– Oui, en effet... eh bien, visitons les ravins qui se trouvent par ici.

Les automobilistes mirent pied à terre et commencèrent leur inspection. Elle fut longue, laborieuse, et deux hommes faillirent être entraînés dans des précipices... Enfin, quatre d'entre eux arrivèrent au bord du gouffre dans lequel gisait le Parisien.

– Par ici... par ici, s'écria l'un d'eux... J'aperçois un homme au fond de ce trou.

Les automobilistes accoururent, se penchèrent sur l'orifice, et virent Laval, étendu sur le dos et ne donnant plus signe de vie.

– Le malheureux ! il s'est tué ! dit quelqu'un...

– Peut-être...

– Comment le tirer de là ?

– Ce sera, ma foi, assez difficile.

L'ingénieur Métivier intervint.

– Cet homme est-il bien l'aviateur que nous cherchons ? demanda-t-il.

– Oui, répondit un membre de la mission, je le reconnais parfaitement.

– Appelez-le... peut-être répondra-t-il...

Les appels demeurèrent sans effet.

– Que quelqu'un descende dans ce ravin, dit M. Métivier...

On attacha avec une corde l'un des hommes de la mission, et on le laissa glisser dans le précipice. Cela n'alla pas sans difficultés, car la corde qui raclait le sable le faisait ébouler, et il était à craindre que ceux qui étaient demeurés sur le bord ne fussent entraînés dans le vide. Enfin, tout se passa sans accident. L'homme qui était descendu dans le trou attacha solidement Laval avec une corde dont il s'était muni, et quelques

instants après, le pauvre aviateur était remonté. Il était toujours sans connaissance.

– Cet homme n'est cependant pas blessé, dit l'ingénieur Métivier. Qu'a-t-il donc ?

– Il ne porte pas de blessures apparentes, répondit un chauffeur de la mission, mais il est peut-être blessé quand même.

– Rapportons-le à l'endroit où se trouvent ses compagnons.

On mit Laval sur une auto-chenille et celle-ci partit à travers les sables.

Il fallut près de trois quarts d'heure avant que l'on pût arriver jusqu'à l'aéro. Les obstacles, nous l'avons déjà dit, étaient nombreux, et on fut obligé de faire un long détour. À un moment, une auto-chenille tomba dans un ravin, et on eût toutes les peines du monde à l'en tirer.

On juge de la surprise et de la tristesse des aviateurs quand ils virent le pauvre Laval étendu dans une voiture, et ne donnant plus signe de vie.

– Rassurez-vous, dit M. Métivier, il n'est pas blessé... Voyez, il respire normalement... Pour

moi, ce pauvre garçon a été pris d'une faiblesse occasionnée soit par la faim, soit par la soif...

M. Paturel tâta le pouls du Parisien.

– Rien d'anormal, dit-il, le pouls bat régulièrement ; pourvu...

Il n'acheva pas.

– Que vouliez-vous dire ? demanda Beaucaire...

– Oh ! je ne veux pas me prononcer, mais ce sommeil étrange, cette insensibilité, ce sont bien là les indices de la maladie du sommeil... la mouche tsé-tsé...

– Encore, fit Beaucaire... Décidément, mon cher savant, vous voyez des mouches tsé-tsé partout. N'exagérons pas... Moi aussi vous prétendiez que j'avais été piqué par cette mauvaise mouche...

M. Paturel hocha la tête...

– C'est bien... c'est bien, dit-il... nous verrons...

On étendit Laval dans la carlingue, et

Tavernier lui frotta les tempes avec du rhum. Il lui fit ensuite absorber quelques gorgées de ce liquide. Le malade ne tarda pas à ouvrir les yeux. Il regarda ses compagnons, leur sourit, et dit en se soulevant légèrement :

– Ah !... je crois que j’ai bien dormi, hein ? Figurez-vous que je viens de faire un drôle de rêve... oui, bien drôle... Je rêvais que je courais dans les sables comme un dératé, et que je tirais des coups de fusil pour que vous veniez à mon secours... Tout à coup, j’ai senti le sol me manquer sous les pieds et j’ai eu l’impression de tomber dans un trou... Fait-on de drôles de rêves, tout de même !

Et comme ses compagnons le regardaient d’un air apitoyé, il s’écria :

– Mais au fait... est-ce bien un rêve que j’ai fait ? Est-ce que tout cela ne me serait pas arrivé ? Mais oui... je me rappelle... J’étais parti à la recherche de la caravane... Oui, c’est bien cela... Mais qui donc m’a ramené ici ?

– Voyez, fit M. Paturel, en lui désignant les automobilistes.

– Ah ! par exemple, je l’ai échappé belle...
Pour une aventure, c’en est une, et une belle
encore... décidément je suis verni.

– Oui, tu peux le dire, fit Tavernier en riant...

Laval se souleva, se mit debout, et après avoir
fait deux ou trois flexions :

– Rien de cassé, dit-il... les membres
fonctionnent bien.

Et d’un bond, il escalada la carlingue.

– Où vas-tu ? demanda Tavernier.

– Où je vais ? mais parbleu, je vais remercier
mes sauveurs, c’est bien le moins...

CLXXXV

Nouvelle attaque

Il s'agissait maintenant de tirer les aviateurs de la position où ils se trouvaient, car le terrain sur lequel reposait l'avion était trop friable. Un des membres de la mission partit avec une auto, examina la plaine et revint en disant :

– À trois cents mètres d'ici, il y a un terrain ferme qui est assez vaste...

Beucaire alla se rendre compte sur place de la nature du sol, et dit à ceux qui l'accompagnaient :

– Oui... je pourrai parfaitement partir d'ici.

Bientôt quatre autos-chenilles remorquaient l'aéro, et cela n'alla point sans difficultés, car il fallait escalader des monticules de sable qui cédaient sous le poids des véhicules. Enfin, l'appareil fut conduit à l'endroit d'où il devait

s'envoler, mais pendant le trajet, une de ses ailes avait heurté un obstacle, et il fallait la réparer, ce qui prit près de deux heures.

M. Métivier, qui était vraiment un homme serviable, ne voulut point se remettre en route avant que les aviateurs eussent repris leur vol.

Soudain, M. Paturel qui scrutait l'horizon avec sa jumelle, signala dans le lointain une troupe de nègres.

– C'est sans doute une caravane, dit Tavernier.

– Non... non, répondit le vieux savant, regardez vous-même.

Le commandant prit sa jumelle.

– En effet, dit-il, au bout d'un instant, ces gaillards-là ont l'air animés de mauvaises intentions. Ils sont armés et viennent droit sur nous...

– Qu'y a-t-il ? demanda M. Métivier.

– Je ne sais encore, répondit Tavernier, mais je crois que nous allons être attaqués...

– Bah ! nous sommes de force à nous

défendre.

– Certes, mais les nègres qui arrivent et qui pourraient bien être des ennemis sont fort nombreux... J'en compte environ cent cinquante.

– Rien ne prouve que ces gens soient animés de mauvaises intentions.

– Nous allons bientôt le savoir, en tout cas, il serait prudent de se tenir sur la défensive.

– Vous avez raison, je vais prévenir mes amis.

Quelques minutes après, les autos-chenilles dont deux étaient, on le sait, armées de mitrailleuses, se rangeaient sur une ligne.

Les nègres avançaient.

L'instant d'avant, ils étaient groupés, maintenant ils se déployaient en tirailleurs.

– Oh ! oh ! fit Laval, on dirait que ces animaux-là ont fait la guerre. Regardez comme ils manœuvrent. Sûrement qu'ils ont l'intention de nous attaquer, mais qu'est-ce qu'ils vont prendre pour leur rhume... Les imbéciles, ils ne savent pas ce qui les attend. Tenez, voilà qu'ils se cachent et avancent en rampant... Oh ! oh ! ça

c'est de la tactique...

Le Parisien avait pris son fusil, et se tenait debout dans la carlingue. M. Paturel, Tavernier et Beaucaire l'avaient imité.

Quant aux automobilistes, qui étaient armés, eux aussi, ils attendaient.

Les noirs n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres, et avançaient toujours en utilisant admirablement les moindres aspérités de terrain.

– Je crois, dit Laval, qu'on pourrait commencer à les arroser... Si nous les laissons trop approcher, cela deviendra grave.

– Ma foi, dit Tavernier, il n'y a pas à hésiter...

Et il cria aux automobilistes :

– Attention !... Feu à volonté !

Une terrible décharge se fit entendre.

– Ma foi, j'en ai toujours abattu un, dit le Parisien.

– Moi aussi, murmura Tavernier... mais la partie va être dure, car ces gredins-là, une fois qu'ils se seront assez rapprochés, bondiront sur

nous en masse.

– C'est à craindre, en effet...

Il y eut un silence. Maintenant, on n'apercevait plus aucun ennemi.

– Ils se cachent bien, dit Laval...

Il avait à peine prononcé ces mots qu'il y eut une épouvantable clameur. Tous les nègres s'étaient dressés comme un seul homme, et se précipitèrent en avant.

– Feu ! Feu ! cria M. Métivier...

Les mitrailleuses des deux autos-chenilles commencèrent à dévider leurs bandes, mais beaucoup de balles étaient perdues, car les nègres savaient adroitement se dissimuler. Cependant, un grand nombre mordit la poussière, et les autres ne tardèrent pas à s'enfuir.

On avait fait quelques prisonniers, mais on les relâcha bientôt, après leur avoir administré une sérieuse correction.

– Quels imbéciles ! dit Laval, ils étaient bien tranquilles dans leur désert, il a fallu qu'ils viennent se faire massacrer. Heureusement que

nous avons avec nous les automobilistes, sans quoi je crois qu'à l'heure actuelle, nous serions dans de vilains draps...

– Oui, plutôt, fit M. Paturel en riant. Ah ! quel merveilleux voyage, tout de même. Les émotions ne nous auront pas manqué. Nous pourrions dire que nous les avons éprouvées toutes. Si nous avons la chance de revoir notre pays, nous aurons une jolie collection d'histoires à raconter...

L'avion était prêt à partir. Beaucaire tint à le piloter, malgré Tavernier qui craignait que son ami ne fût encore en proie à quelque faiblesse.

– Ne t'inquiète pas, répondit Beaucaire, tout va bien... Je ne me suis jamais senti si dispos...

Automobilistes et aviateurs se serrèrent les mains et s'apprêtèrent à partir.

Je ne pense pas, dit Beaucaire à l'ingénieur Métivier, que nous ayons encore besoin de vous... En tous cas, au nom de mes amis, je vous renouvelle tous nos remerciements. Vous nous avez tirés d'un joli guêpier.

– C'était tout naturel... et vous pouvez

compter encore sur nous, le cas échéant.

– Souhaitons que l’occasion ne se représente pas... Quelle route suivez-vous ?

– Voici, répondit Métivier en indiquant sur sa carte le parcours qu’il se proposait de tenir.

– C’est bien, dit Beaucaire en pointant l’itinéraire sur sa carte...

Bientôt l’avion s’élevait, et les autos-chenilles se mettaient en route.

– Où sommes-nous maintenant ? demanda tout à coup le Parisien.

– Nous voguons sur le désert de Nasaka, répondit Tavernier... Bientôt nous rencontrerons une forêt...

– Et nous éviterons de nous arrêter, je pense.

– Oui, autant que possible...

– Les forêts ne nous portent pas chance.

– C’est vrai, mais dans la plaine, nous ne sommes pas plus favorisés...

– En effet... Somme toute, c’est la traversée de l’Afrique qui aura été pour nous la plus

dangereuse.

– Ma foi oui... et nous n'en sommes pas encore sortis.

– Oh ! maintenant, nous n'avons plus beaucoup de chemin à faire.

– Il nous faut encore survoler le Zinder, atteindre le lac Tchad, remonter ensuite vers le Nord, atteindre le désert de Libye, puis l'Égypte.

– Là nous serons sauvés.

– Qui sait ? C'est souvent dans les régions où l'on croit qu'il n'y a rien à craindre que l'on éprouve le plus de surprises. Enfin, j'espère quand même que, dès que nous aurons atteint Alexandrie, nous serons en bonne posture... Il ne nous restera plus qu'à franchir la Méditerranée, atteindre l'île de Crête, la Sicile et la Corse, puis Marseille...

– On nous fera une jolie fête à Marseille, dès que nous arriverons.

– C'est probable.

– Depuis que nous sommes partis, croyez-vous que l'on ait signalé notre passage dans les

différentes villes où nous avons atterri ?

– Oui... c'est certain...

– Il sera curieux de lire les compte rendus des journaux...

– Il sera surtout curieux de lire ce que diront les journaux anglais.

– Oh ! ils ne nous ménageront pas... car nos concurrents ont dû débiter ferme... Ils sont capables de dire que nous avons fait tout notre possible pour leur créer des difficultés...

– Nous verrons...

CLXXXVI

Nouvel atterrissage

On survolait maintenant une grande plaine où ne se révélait aucun accident de terrain. De temps à autre, on apercevait des nègres qui ne paraissaient pas plus gros que des mouches.

– Comment des hommes peuvent-ils vivre dans un pareil désert ? dit le Parisien.

– Ces hommes, répondit M. Paturel, sont peut-être plus heureux que bien des Européens... Ils ne compliquent guère leur vie, et sont certainement contents de leur sort.

– Croyez-vous ?

– Dame, ils mènent une existence exempte de soucis.

– Ce n'est pas sûr... Ils ont d'abord à se défendre contre les bêtes féroces, puis contre

d'autres nègres. Ces peuplades sont toujours en guerre entre elles, vous l'avez bien vu... Je croyais que les nègres s'entendaient tous entre eux, mais j'ai eu la preuve du contraire...

– Il y a cependant des tribus qui vivent isolées et n'ont rien à craindre de leurs voisins.

– Elles doivent être rares.

– Pas tant que cela... Tiens, on aperçoit maintenant un cours d'eau... il s'élargit de plus en plus... Brrr ! il doit y en avoir des crocodiles là-dedans.

– C'est probable... mais ils n'auront pas le plaisir de faire notre connaissance.

– Ne le dites pas si haut... on ne sait jamais ce qui peut arriver...

Le cours d'eau serpentait à travers la plaine et miroitait au soleil comme une glace...

– Si ce n'était la crainte des crocodiles et des hippopotames, dit le Parisien, on aurait plaisir à prendre un bon bain dans ce fleuve... Quel joli plongeon je ferais !...

– Oui, fit M. Paturel, moi aussi j'aimerais à

me plonger dans cette eau, mais il n'y faut pas songer...

– Oh !... regardez... on aperçoit des pirogues sur ce cours d'eau... des pirogues remplies de nègres... où vont-ils, ces oiseaux-là ?...

– Parbleu, ils pêchent.

– Tiens, c'est vrai... Ah ! si nous pouvions leur acheter un bon poisson que nous ferions cuire sur notre lampe à pétrole. Cela nous changerait un peu des conserves.

Il faisait une chaleur étouffante. Le bois de la carlingue craquait à chaque instant, et l'on pouvait à peine tenir la main sur le plat-bord...

– Ouf ! quelle température, fit Laval... Combien marque le thermomètre ?

– Quarante-cinq degrés, répondit M. Paturel...

– J'aurais cru qu'il y avait plus que ça...

– En bas, sur le sable, il y a au moins cinquante degrés... Bon, voilà encore notre moteur qui fait des siennes, vous allez voir que nous allons être obligés d'atterrir.

En effet, Beaucaire se mettait en descente.

Bientôt l'avion se posait sur le sol à environ cent mètres du fleuve...

– Zut ! s'écria le Parisien, que va-t-il nous arriver encore ? En tout cas, nous sommes ici en terrain découvert... Nous verrons venir l'ennemi, s'il se présente.

– Oh ! répondit M. Paturel, l'endroit est désert... Les nègres que nous avons aperçus dans leurs pirogues sont loin maintenant...

– Croyez-vous ?

– Parbleu... Depuis que nous les avons aperçus, nous avons au moins accompli cent kilomètres.

– Mettez cinquante, et je crois que vous serez dans le vrai.

– Cinquante, si vous voulez... avant qu'ils nous rejoignent, il s'écoulera du temps...

– C'est sûr, mais dites donc, il pourrait bien y avoir des habitants dans le bois que l'on aperçoit là-bas... Il faut ouvrir l'œil...

Francis s'était mis à réparer. L'avarie était grave, et la réparation prendrait au moins quatre ou cinq heures... Les aviateurs, pour se garantir du soleil, s'étaient couchés sous les ailes de l'avion, mais ils furent bientôt obligés de se lever, car il y avait dans le sable des insectes qui piquaient comme des aiguilles...

– Oh ! fit M. Paturel avec effroi, méfions-nous... ces insectes sont dangereux...

– Est-ce qu'ils donnent la maladie du sommeil ? demanda Laval.

– Non, mais ils s'introduisent sous la peau, et font endurer des souffrances épouvantables. Ce sont des espèces de tiques qu'on appelle lakraï. Dès qu'ils se sont introduits sous la peau, ils cheminent sous l'épiderme et il faut les piquer avec une aiguille pour les tuer... On peut parfaitement suivre leur sillage.

– Charmant pays !... fit Laval en se secouant. Pourvu que je n'aie pas plusieurs de ces insectes dans le corps... Ça me pique joliment au bras droit... Tenez, voyez plutôt, monsieur Paturel.

Le vieux savant assujettit ses lunettes sur son nez, regarda et déclara, au bout d'un instant :

– Oui, vous avez été piqué... Attendez, je vais tuer l'insecte. Donnez-moi une aiguille.

Le Parisien fouilla dans la petite trousse du bord, et y prit une aiguille qu'il donna à M. Paturel. Celui-ci piqua à deux reprises le bras de Laval, puis s'écria :

– Ça y est, je l'ai tué...

Et il retira l'insecte de la plaie. Cet insecte, tout au plus gros comme une fourmi, était armé d'une antenne acérée qui lui permettait de creuser un trou pour pénétrer sous la peau, où il circulait très vite grâce à des pattes munies à leur extrémité de petits crochets.

M. Paturel, après avoir examiné le lakraï à la loupe, le mit dans la petite boîte de fer-blanc où il serrait les insectes qui lui semblaient curieux à étudier.

CLXXXVII

Encore une aventure !

Les aviateurs étaient tous remontés dans la carlingue, et regardaient de côté et d'autre. Parfois, M. Paturel prenait la jumelle du bord et inspectait l'horizon...

– Je ne sais si je me trompe, dit-il tout à coup, mais il me semble apercevoir quelque chose qui remue du côté du bois... voyez plutôt, commandant.

Et il tendit la jumelle à Tavernier.

– En effet, dit celui-ci, au bout de quelques instants, tiens, qu'est-ce que cela ?...

M. Paturel avait déjà sauté sur sa carabine.

– Maintenant, je ne vois plus rien, déclara Tavernier...

– Vous allez voir, fit M. Paturel, que nous allons encore être attaqués...

– Ne nous portez pas la guigne, répliqua Laval...

– Est-ce porter la guigne que de prévoir ce qui peut se produire ?...

Il y eut un silence. Le vieux savant avait repris la jumelle.

– On ne voit plus rien, dit-il... mais ce n'est pas une raison pour croire que tout danger a disparu. Il faut au contraire, se tenir sur ses gardes plus que jamais.

Et, ce disant, il vérifiait la batterie de son fusil.

Tout à coup, il y eut un cri étrange dans le lointain, un cri qui ressemblait un peu au hennissement d'un cheval, mais qui se terminait par une sorte de grognement prolongé.

– Quel est l'animal qui peut bien brailler de la sorte ? demanda Laval...

– Ce doit être un hippopotame, répondit M. Paturel.

– Un hippopotame dans les bois ? Je croyais que cette bête-là ne vivait que dans l'eau.

– Ce pachyderme est amphibie, et vit aussi bien sur terre que dans l'élément liquide.

Le cri se fit entendre de nouveau, et l'on vit, au loin, les branches s'agiter... M. Paturel ne lâchait pas sa jumelle...

– Ah ! fit-il tout à coup, ce cri est un barrissement... L'animal qui est là-bas est un éléphant.

– Vous en êtes sûr ? fit Laval.

– Oui, regardez vous-même... on le distingue parfaitement.

– Est-ce que c'est après nous qu'il en a ?

– Je ne sais... mais il semble furieux... Voyez comme il secoue les arbres et les arbustes qui se trouvent près de lui.

– Il est peut-être blessé, c'est ce qui le rend si méchant.

– Il se peut aussi qu'il soit atteint de démence... cela arrive souvent. À certaines

époques de l'année, les éléphants sauvages sont pris d'une sorte de folie furieuse, et deviennent alors terribles...

– Il ne manquerait plus qu'il fonce sur l'aéro... Nous aurions beau faire feu sur lui, nous n'arriverions peut-être pas à le tuer... car ça a la peau dure, ces bêtes-là...

– Pour tuer un éléphant, il faut le viser à l'œil... ou au défaut de l'épaule.

– Ce qui n'est pas des plus faciles. Les chasseurs qui traquent cette bête emploient pour le tuer, les balles explosives.

– Dommage que nous n'en ayons pas...

L'éléphant demeurait toujours à la lisière du bois. Tantôt il disparaissait brusquement, tantôt il revenait et se remettait à secouer les arbres.

– Il ne nous a certainement pas aperçus, dit Laval, car nous aurions déjà eu sa visite...

À peine avait-il prononcé ces mots que deux nègres affolés sortirent du bois en courant, poursuivis par l'éléphant.

– Oh ! les malheureux, s'écria le Parisien...

Et il s'apprêtait à tirer sur le pachyderme, mais il était trop tard. L'énorme bête avait déjà éventré les deux noirs et les piétinait furieusement. En quelques secondes, il les eut réduits en bouillie.

– Quel affreux spectacle ! murmura M. Paturel... Pourvu que cette bête ne tourne pas sa fureur contre nous maintenant.

L'éléphant était maintenant immobile. Il semblait hébété. Soudain, il leva sa trompe, huma l'air, et partit comme une trombe dans la direction de l'aéro...

– Ça y est, s'écria M. Paturel... il nous a aperçus... Oh ! mon Dieu !...

Laval et Tavernier avaient pris leurs carabines, et attendaient que le pachyderme se fût rapproché pour tirer :

– Visez à l'œil... ou au défaut de l'épaule, cria M. Paturel.

La bête n'était plus qu'à vingt mètres à peine, mais brusquement elle s'arrêta et, faisant volteface, s'enfuit à toute allure :

Les aviateurs éclatèrent de rire.

– Il a eu peur, dit le Parisien... en voilà un froussard... avez-vous vu comme il a détalé.

– Heureusement, fit M. Paturel, car nous ne serions pas parvenus à l’abattre.

– Croyez-vous ? Est-ce que vous nous prenez pour des maladroits ?

– Non... je ne dis pas cela... je sais que le commandant et vous êtes d’excellents tireurs, mais si adroit que l’on soit, on peut très bien manquer son coup. Il vaut mieux que les choses se soient passées ainsi.

– Certes, fit Laval, mais nous avons perdu là une jolie paire de défenses...

– Il est encore temps, dit Tavernier en riant, tu peux aller dans le bois et chercher l’éléphant.

– Merci, je préfère demeurer ici. Assez d’aventures comme cela...

La chaleur était de plus en plus accablante.

– Commandant, dit le Parisien, est-ce que vous voulez m’autoriser à aller me plonger, une seconde seulement, dans ce joli fleuve qui est là, près de nous...

– Pour te faire dévorer par les crocodiles ?

– Oh ! je les verrai bien... Si j'en aperçois un, je rapplique dare dare.

– Si tu veux te faire dévorer, libre à toi, mais je ne t'accorderai pas la permission que tu demandes...

– C'est bien... mais je suppose que vous ne me refuserez pas d'aller chercher un seau d'eau pour nous rafraîchir un peu.

– Soit, mais fais vite.

– Oh ! le temps d'aller et de revenir...

Le Parisien sauta dans la carlingue, y prit un seau de toile, redescendit vivement et se dirigea en courant vers le fleuve. On le vit se pencher, jeter son seau, mais il ne revint pas immédiatement, comme il l'avait promis...

– Que fait-il encore ? dit Tavernier... Je parie qu'il va se baigner, malgré ma défense.

– Ce serait bien possible, murmura M. Paturel. et je vous avoue que je ferais bien comme lui.

Tavernier ne répondit pas. Il était monté sur le

rebord de la carlingue et regardait dans la direction du fleuve...

– Le voyez-vous ? demanda M. Paturel.

– Oui... Je le vois... mais c'est bizarre... Que fait-il ? Il court et, saute comme un fou. C'est à n'y rien comprendre...

– Et il appelle... entendez-vous ?

– Oui... fit le commandant en se précipitant sur sa carabine... allons voir ce qu'il y a... Vous m'accompagnez, monsieur Paturel.

– Mais certainement, commandant, répondit le vieux savant, sans conviction... Le temps de prendre ma carabine et je vous suis...

Tavernier était déjà au bord du fleuve quand M. Paturel se décida à aller le rejoindre.

CLXXXVIII

Une rencontre

Laval se trouvait dans un petit îlot environné d'herbes, et de tous côtés, il était cerné par des crocodiles qu'il cherchait à éviter, en sautant et en faisant de brusques crochets. Il n'osait se jeter à l'eau où il eût été aussitôt rejoint par les hideux hydrosauriens. Les crocodiles étaient au nombre de treize, treize affreuses bêtes aux yeux obliques, à la démarche pesante et maladroite, qui cherchaient à saisir le Parisien.

M. Paturel et le commandant firent feu à plusieurs reprises, mais ne parvinrent à tuer qu'un seul animal. Leurs balles, cependant de fort calibre, avaient glissé sur la carapace humide des reptiles...

Laval était de plus en plus menacé, car les

crocodiles resserraient leur cercle autour de lui. Un d'eux parvint même à saisir le bas de son pantalon, mais le Parisien se dégagea d'une brusque secousse, fit un bond de trois mètres au moins, un vrai bond d'acrobate, et alla tomber près de ses amis...

– Les sales bêtes, grogna-t-il... Je ne les avais pas aperçues, car elles étaient dissimulées dans les herbes... Pendant que je puisais de l'eau, elles sont sorties subitement de leur cachette, et l'une d'elles a bien failli m'enlever la main. Quel sale pays, tout de même ! on ne peut pas faire un pas sans tomber sur une panthère, un hippopotame, un serpent ou un crocodile !... Ah ! ce n'est certes pas là que je reviendrai passer mes vacances... Oh ! attention ! commandant, voici un sale animal qui veut vous donner un croc-en-jambe.

Tavernier se retourna vivement, et, à bout portant, foudroya le crocodile... Les autres, effrayés par la détonation, rejoignirent la rivière où on les vit bientôt nager, laissant derrière eux un long sillon d'eau écumeuse.

– Vous êtes arrivé à propos, dit Laval... Je ne

sais si sans vous j'aurais pu échapper à ces monstres... Ah ! je n'ai vraiment pas de chance. J'ai perdu mon seau, et je reviens sans une goutte d'eau... Décidément, par ici, les abords des fleuves sont dangereux... On devrait mettre un écriteau : « Prenez garde aux crocodiles. »

Ils revinrent vers l'aéro.

– Encore une aventure sans doute, fit Beaucaire en riant.

– Oui, répondit Laval... Figurez-vous que les crocodiles voulaient s'offrir mon individu.

– Il y a donc des crocodiles par ici ?

– C'en est plein... on en rencontre à chaque pas... on marche presque dessus...

Et le Parisien, avec sa verve habituelle, raconta comment il avait pu échapper aux hydrosauriens. Pendant qu'il parlait, M. Paturel qui avait toujours sa jumelle aux yeux, s'écria tout à coup :

– Oh ! commandant... encore des nègres. Est-ce que nous ne pouvons pas repartir ?

– Pas avant une heure, répondit Francis.

– Alors, nous sommes perdus... Nous allons encore être attaqués... et voyez, les ennemis sont nombreux...

Dans le lointain, on apercevait en effet une troupe d'hommes qui arrivaient. Les uns portaient des ballots sur leur tête. Les autres étaient à cheval...

– C'est une caravane, dit Tavernier...

– Vous croyez ? fit M. Paturel.

– Oui... j'en suis sûr...

– Une caravane... ce n'est pas une raison pour que nous ne soyons pas attaqués...

– Cela m'étonnerait...

– Moi, je n'en serais pas surpris, et je vous engage à prendre vos précautions. Nous pourrions faire feu sur ces sauvages aussitôt qu'ils seront à portée.

– Avant de faire feu sur les gens, il faut d'abord savoir s'ils ont des intentions hostiles.

– Oh !... par ici, tous les noirs que l'on rencontre sont des ennemis.

M. Paturel observait toujours avec sa jumelle.

– Oh ! dit-il, j’aperçois des blancs... parbleu, ce sont des prisonniers que ces sauvages emmènent pour les mettre à mort... Ils sont quatre... On les porte sur une sorte de litière... Oh ! les malheureux !... Ils ont dû tomber dans quelque guet-apens...

Les nègres se rapprochaient. On pouvait maintenant les compter à l’œil nu. Ils étaient seize... et il y avait parmi eux quatre blancs.

– Pour des prisonniers, dit Laval, ils n’ont pas l’air de s’en faire...

– Ce ne sont pas des prisonniers, répondit Tavernier... Ce sont des blancs avec une escorte...

– Méfions-nous quand même, murmura M. Paturel... Vous n’ignorez point qu’il existe des bandits de race blanche qui font souvent cause commune avec les nègres. Il y a dans ces solitudes d’Afrique des assassins, des déserteurs qui, ne pouvant plus reprendre leur place dans la société, font alliance avec les noirs... Prenez garde !... Ne laissez pas trop approcher ces gens-

là...

M. Paturel, comme toujours s'affolait sans raison. La caravane qui arrivait n'était point dangereuse, car elle se composait de porteurs nègres et de quatre officiers français qui allaient rejoindre leur poste en plein désert. Quand ces officiers aperçurent l'aéro, toujours immobile sur le sol, ils descendirent de litière et s'avancèrent. Ils étaient vêtus de costumes de toile blanche et coiffés du casque colonial. Ce fut Tavernier qui les reçut.

Ils se présentèrent :

- Capitaine de La vergne...
- Lieutenant Mangin.
- Lieutenant Robions.
- Lieutenant Borel...

À son tour, Tavernier présenta ses amis, et l'on se serra la main.

– Vous voyez, dit malicieusement le Parisien en poussant M. Paturel du coude, ces blancs-là ne sont pas dangereux... et les nègres qui les accompagnent ne sont guère à craindre.

– Bien sûr, bien sûr, grogna le vieux savant, mais deux précautions valent mieux qu'une... Souvent, si nous avons été moins confiants, cela aurait mieux valu.

Le capitaine de Lavergne avait pris la parole :

– Oui, messieurs, dit-il, nous allons, pendant deux ans, habiter une région où les distractions sont plutôt rares, mais on nous assigne des postes et nous devons nous y rendre.

– Vous allez loin ? demanda Tavernier.

– À Fort-Lamy...

– Loin d'ici ?

– Près du Tchad... Nous avons encore pour quinze jours de marche.

– Tant que cela ?

– Mais oui... on n'avance pas vite par ici...

– Et vous n'avez pas fait jusqu'alors de mauvaises rencontres ?

– Oh !... vous pensez bien que l'on ne voyage pas ainsi, en plein désert, sans tirer quelques coups de fusil sur des bêtes fauves ou sur des

nègres à demi sauvages...

– Vous avez rencontré la caravane automobile ?

– Quelle caravane ?

– Mais celle qui, sous la conduite de l'ingénieur Métivier, a entrepris la traversée de l'Afrique.

– En automobile ?

– Oui...

– Alors, ils ne doivent pas avancer bien vite, car à cinquante lieues d'ici le terrain est très accidenté, presque impraticable... et les autos ne peuvent s'aventurer dans cette région.

– Il faut vous dire aussi qu'ils n'ont pas des autos ordinaires... Ils ont des véhicules dont le fonctionnement se rapproche beaucoup de celui des tanks...

– Ah ! vous m'en direz tant... Oui, en effet, j'ai vu de ces autos à Dakar... L'an dernier, un ingénieur français est venu faire une démonstration dans le désert, mais il n'a pas eu de chance, car son auto a pris feu, et lui-même

ainsi que ceux qui l'accompagnaient ont été assassinés par une tribu sauvage.

– En effet, je me rappelle, cet ingénieur s'appelait Dumont el...

– Je ne pensais pas que l'on entreprendrait si tôt, et surtout avec succès, une traversée comme celle de l'Afrique... et vous êtes sûr que cette caravane avance sans difficultés ?

– Sans difficultés n'est pas le mot, mais enfin elle avance... et elle n'est même pas très loin d'ici.

CLXXXIX

Une panique

Le capitaine de La vergne était un officier d'une grande bravoure qui avait accompli toute sa carrière aux colonies. Quand avait éclaté la guerre, en 1914, il avait demandé à être envoyé au front, et s'était particulièrement distingué en Champagne et en Argonne.

Blessé quatre fois, il avait, aussitôt guéri, rejoint son régiment.

Le poste vers lequel il se dirigeait maintenant, avec trois officiers, était un des plus dangereux de l'Afrique. Situé près du Chari, ce fleuve peuplé de crocodiles, il était souvent attaqué, et récemment, les hommes qui s'y trouvaient avaient été massacrés.

Cependant, le capitaine qui n'ignorait point

ces détails, semblait fort calme.

– Vous êtes sûr des noirs qui vous accompagnent ? lui demanda Tavernier.

– Autant qu'on peut être sûr des noirs. Ceux qui sont avec moi se sont bien comportés jusqu'alors, mais il faut quand même les tenir à l'œil, car nous avons dans nos bagages des objets qu'ils seraient heureux de se procurer... Cependant, ils nous craignent, et savent que nous avons de bons revolvers...

– Cette marche à travers le désert doit être bien fatigante ?

– Oui., et jusqu'à présent, mes officiers et moi avons eu la chance de ne pas tomber malades... mais parmi nos nègres, deux ont été atteints de la maladie du sommeil.

– Et vous les avez abandonnés ?

– Non, nous les avons confiés à une tribu que nous avons rencontrée sur notre route...

– Pourquoi n'attendriez-vous pas la caravane automobile ?... Dans deux jours, trois au plus tard, elle sera ici. Celui qui la commande, un

ingénieur français du nom de Métivier, se ferait certainement un plaisir de vous prendre avec lui...

– Non... cela est impossible... Nous avons avec nous des noirs que nous devons conduire à Fort-Lamy d'où une caravane les ramènera. Nous ne pouvons les abandonner en cours de route. Nous les avons engagés, il faut que nous les gardions.

– C'est fâcheux, car en voyageant avec la caravane, vous auriez gagné du temps.

– Bah ! quinze jours de plus ou de moins, cela n'a guère d'importance... Nous sommes habitués à voyager lentement... Pensez donc, voilà près de quinze ans que j'ai débuté en Afrique, et j'ai parcouru la brousse, pendant de longs jours.

– La vie ne sera pas gaie là-bas, dans votre poste de Fort-Lamy.

– Bah ! on s'accoutume à cette existence, et ce que je vais vous dire va sans doute vous étonner, mais quand je suis en France, je regrette le désert, les dangers qu'on y rencontre... et aussi les satisfactions qu'on y trouve.

– Elles ne doivent pas être bien nombreuses.

– Si... D’abord, nous avons la chasse, la pêche... les promenades à cheval...

– Mais la chaleur ?

– On s’y habitue... Ainsi, où nous allons, il fait une température que beaucoup d’Européens ne pourraient pas supporter, mais nous autres, coloniaux, elle ne nous incommodé pas...

– Cette chaleur sèche doit cependant être très déprimante ?

– Les premiers temps, oui, puis on s’acclimate.

– Vous resterez longtemps à Fort-Lamy ?

– Deux ans...

– Et pendant deux ans, vous n’aurez pas de nouvelles de France ?

– Quelle erreur ! Nous recevons notre courrier. Il met, il est vrai, du temps à venir, mais il arrive quand même, et nous apporte lettres, journaux et livres. Nous lisons beaucoup dans les postes... Et tenez, dans nos bagages, nous emportons nombre de volumes.

– Quels sont vos auteurs préférés ?

– Ceux qui nous amusent. Vous pensez bien. Nous lisons pour nous distraire, et nous ne nous embarrassons pas de livres ennuyeux... Ce sont les récits de voyages et d'aventures qui nous plaisent le plus...

– Et vos habitations sont confortables ?

– Cela dépend de ce que vous entendez par confortable. Évidemment, nos maisons ne sont point des palaces, et nous les aménageons suivant notre commodité et notre goût, mais je m'aperçois que je ne parle que de moi, et j'oublie de vous demander quelques détails sur votre voyage... vous avez accompli une randonnée formidable dont on parle dans le monde entier...

– En parle-t-on vraiment ? demanda Tavernier.

– Mais comment donc... à Dakar, quand nous sommes partis, il n'était question que de votre raid... C'est beau ce que vous avez fait, et je suis heureux, pour ma part, que ce soient des Français qui aient entrepris une telle expédition. Mais vous aviez des concurrents, paraît-il.

- Oui... mais nous les avons laissés en route...
- Tant mieux... On vous fera une jolie réception à votre arrivée en France... Mais pourquoi vous êtes-vous arrêtés ici... l'endroit n'a rien d'enchanteur, cependant, et vous êtes ici dans la région la plus malsaine d'Afrique.
- Nous avons un véhicule capricieux... quelquefois, il file comme le vent, puis tout à coup nous joue quelques tours... Ainsi notre moteur nous refuse parfois tout service.
- Diable ! cela doit être dangereux...
- Oui, assez... mais on tâche d'atterrir au moment opportun.
- Et vous êtes immobilisés pour longtemps ?
- Non, dans trois quarts d'heure d'ici, nous reprendrons notre vol... Si vous avez une communication à faire à votre poste de Fort-Lamy, nous pourrions nous en charger..
- Merci... vous êtes bien aimable... Si vous faites escale à Fort-Lamy, annoncez donc aux officiers de ce poste que nous arrivons et que vous nous avez rencontrés.

– Nous n’y manquerons pas... Nous ne devons plus être très loin de Fort-Lamy ?

– Trois cents kilomètres, tout au plus.

– Il est vraiment dommage que vous ne puissiez pas renvoyer votre escorte, car nous aurions pu vous emmener.

– Nous ne pourrions pas tenir tous dans votre aéro.

– Nous aurions fait deux voyages.

– Il ne faut pas y songer... Et nos bagages ? Nous en avons plusieurs centaines de kilos.

– C’est vrai...

Les officiers examinèrent l’aéro, et Beaucaire leur offrit du champagne, en disant :

– Ce sont nos deux dernières bouteilles, et je suis heureux de les vider en compagnie de Français...

On se serra les mains, on porta un toast à la France, et les aviateurs allaient reprendre leur vol quand les nègres de l’escorte donnèrent tout à coup des signes d’inquiétude. Ils parlaient entre

eux, et ne quittaient point du regard le petit bois qui se trouvait près de là.

– Tiens, fit Tavernier, vos nègres ont l’air bien agités...

– Oui, répondit le capitaine de Lavergne... Je ne sais ce qu’ils ont.

– Ils ne songent pas à se révolter, au moins ?

– Je voudrais bien voir ça... Je vous garantis que ça leur coûterait cher.

Les nègres étaient de plus en plus agités.

– Attendez, dit le capitaine, je vais les interroger.

Il parla quelques instants avec les porteurs, et il faut croire que ce qu’ils lui dirent n’était guère rassurant, car le capitaine parut inquiet, lui aussi.

– Eh bien ? interrogea Tavernier...

– Cela va mal, répondit le capitaine... Mes nègres sont affolés, et j’ai bien peur qu’ils ne nous abandonnent.

– Et pourquoi sont-ils effrayés ?

– Ils prétendent qu’ils ont aperçu des hommes-

tigres.

– Des hommes-tigres ?... qu'est-ce que cela ?...

– Des sauvages d'une férocité inouïe, la terreur du désert...

CXC

Dans l'attente

– Eh bien, nous allons les recevoir avec tous les honneurs qui leur sont dûs, dit Tavernier.

– Certes, c'est bien mon intention, répondit le capitaine de Lavergne, mais ce qui sera plus difficile, ce sera de retenir mes nègres. Si la panique s'empare d'eux, ils s'enfuiront, et il sera impossible de les rallier.

– Si vous essayiez de leur expliquer que ces hommes-tigres ne sont pas si terribles qu'ils le croient.

– Cela ne servirait à rien. Voyez, ils se consultent... ils se demandent s'ils vont rester ou fuir...

– Mais on n'aperçoit rien...

– Soyez sûr qu'ils ont vu quelque chose... Je

vais quand même essayer de les rassurer.

Le capitaine de Lavergne parlait la plupart des dialectes d’Afrique. Il s’adressa à ses porteurs dans leur langue, mais les nègres l’écoulaient à peine, tant ils étaient terrorisés. L’un d’eux qui devait être un chef, expliqua que personne ne résistait aux hommes-tigres, et que jamais on ne les entendait venir. Quand on s’apprêtait à se défendre, ils étaient déjà sur vous.

La nuit venait.

– En plein jour, dit le capitaine, je serais peut-être parvenu à raisonner ces gaillards-là, mais dès que l’obscurité sera venue, ils m’abandonneront sans prévenir.

Les pauvres porteurs ne vivaient plus. Une frayeur dont on ne peut se faire idée s’était emparée d’eux. Quelques-uns tremblaient comme des feuilles.

Les aviateurs hésitaient à reprendre leur vol, ne voulant pas dans un moment aussi critique abandonner les officiers français. Ceux-ci leur surent gré de cette marque de sympathie. Le

capitaine observait toujours ses nègres : il leur parla encore, et leur dit :

– Si vous vous enfuyez, vous serez encore plus exposés que si vous restez avec nous. Nous avons des armes à feu, nous pouvons nous défendre. Nous quitter serait de votre part de la dernière imprudence.

Ces paroles parurent rassurer un peu les nègres. Ils se couchèrent à côté des bagages, et demeurèrent sans bouger.

– Je crois que je les ai persuadés, dit le capitaine, mais je n'en suis pas plus certain que ça...

– S'ils vous abandonnaient ? demanda Tavernier.

– Ah ! dame, s'ils nous abandonnaient, nous serions dans de bien vilains draps... Enfin, nous allons voir... Je ne veux pas vous retarder, messieurs, reprenez votre vol. Nous autres, nous tâcherons de nous débrouiller.

– Non, pas du tout, répondit Tavernier, nous ne voulons pas vous abandonner ainsi. Quand

nous serons sûrs que vous n'avez plus rien à craindre, nous partirons.

La nuit était venue, une nuit noire... La lune était masquée par de gros nuages, et ne parvenait pas à se dégager. Soudain, il y eut un cri horrible, sinistre, qui glaça d'effroi officiers et aviateurs... Un autre cri s'éleva, puis ce fut à travers la plaine une galopade effrénée. Les nègres s'enfuyaient dans toutes les directions.

Tavernier fit rapidement jouer le projecteur, et on les vit qui détalait à toutes jambes... À la place qu'ils occupaient, trois hommes étaient étendus sanglants, horribles à voir. Leur tête était à demi-détachée du tronc, et leur poitrine ouverte.

– C'est affreux, dit Tavernier.

– Oui, répondit le capitaine... Ces pauvres gens n'avaient pas tort de s'effrayer. Ceux qu'ils appellent les hommes-tigres sont vraiment terribles... Attention... ils pourraient bien s'en prendre aussi à nous...

Tavernier continuait à faire marcher le projecteur.

– Oh ! voyez, dit-il tout à coup... regardez ces ombres qui se glissent vers nous...

– N’hésitons pas, tuons ces bandits.

Les officiers et les aviateurs sautèrent sur leurs armes et firent feu tous à la fois. Quatre formes noires demeurées sur le sol les avertirent qu’ils avaient fait quatre victimes. Le projecteur fouilla de nouveau la plaine, mais celle-ci était maintenant déserte...

Toute la nuit, on fut sur le qui-vive. Quand enfin le jour parut, on put examiner les hommes que l’on avait tués. C’étaient des individus à la peau bizarre. Ils avaient pour tout costume une peau de panthère, et portaient tous un collier de dents de fauves. Nulle arme ne se trouvait à leurs côtés...

– Voilà donc les fameux hommes-tigres qui sèment la terreur dans le désert. Ce sont, ma foi, de solides gaillards... regardez-moi cette musculature, dit le capitaine. Et remarquez leur visage taché de sang. Pour tuer leurs victimes, ils ne se servent ni de couteaux ni de sabres, ils égorgent leurs ennemis avec les dents. Quelle

horreur ! Je comprends la terreur qu'ils inspirent
aux peuplades du désert.

CXCI

Les Yubas-Matchas

Les hommes-tigres existent réellement en Afrique et certains voyageurs ont parlé d'eux, mais la plupart des détails qu'ils ont fournis sur ces hommes étranges sont la plupart erronés. Seul, le voyageur Harel a fourni sur cette secte des détails que l'on peut tenir pour exacts... Les hommes-tigres (les Yubas-Matchas) appartiennent à une tribu qui habite les forêts ; ils ne s'aventurent dans la savane que pour faire des victimes. Ce sont pour la plupart des sorciers ennemis de toute civilisation. Ils s'attaquent toujours aux nègres qui se sont faits les serviteurs des blancs, pour les punir d'avoir pactisé avec une race maudite. Ils ne sont pas très nombreux, une centaine environ, mais se transportent d'un endroit à un autre avec une grande rapidité. Ce

sont d'excellents coureurs, capables de suivre, pendant longtemps, un cheval au trot. Quand ils aperçoivent des porteurs nègres, en compagnie de blancs, ils les suivent à distance, en se dissimulant avec adresse et se jettent sur eux dès qu'ils sont au repos. Alors, ils les mordent comme des fauves, leur arrachent les entrailles et disparaissent mystérieusement, comme ils sont venus. Il y avait longtemps déjà qu'ils pistaient les nègres qui accompagnaient les officiers. Ils attendaient pour foncer sur eux une occasion favorable...

Maintenant, ils avaient regagné leur tanière. Il est bien rare que les hommes-tigres attaquent les blancs. C'est aux noirs qu'ils en veulent, à ceux qui ont accepté les bienfaits de la civilisation. La race des hommes-tigres est assez bizarre.

Ils ne sont pas tout à fait noirs, et n'ont point comme les nègres les cheveux crépus, le nez épaté et la bouche lippue. Ils ont au contraire les traits anguleux, les cheveux noirs et plats et les yeux obliques, comme les Chinois. On ignore d'où ils viennent, mais ce qu'il y a de certain,

c'est qu'ils sont en Afrique depuis un temps immémorial.

Leur secte ne s'est jamais mélangée.

Ils vivent de chasse et de pêche, et n'ont pour toute arme qu'un couteau « à jet », sorte de lame recourbée qu'ils manient avec une grande adresse et avec laquelle ils tuent serpents et panthères. Comme nous l'avons dit plus haut, pour tuer les hommes, ils ne se servent que de leurs dents. Ils ont une mâchoire énorme, une vraie mâchoire de fauve.

Il y a quelques années, on leur a donné la chasse, mais ils sont tellement habiles, tellement rusés, savent si bien dissimuler leurs traces, qu'il est impossible non seulement de les approcher, mais encore de les découvrir.

C'est ce qui expliqua pourquoi cette race n'a pas pu encore être exterminée.

Les hommes-tigres passent pour sorciers.

On prétend qu'ils lisent dans les astres, et sont en communication avec des êtres surnaturels. Ils pratiquent encore des sacrifices humains, pour se

concilier la bienveillance de leur dieu qu'ils appellent Touka... On dit qu'un Européen s'est affilié à cette secte, et vit avec ces sauvages dont il a pris les mœurs et les coutumes.

On comprend la terreur que de tels hommes peuvent inspirer aux nègres à l'esprit crédule.

Certains, pour apaiser la colère des Yubas-Matchas leur portent, à certaines époques de l'année, des fruits et du gibier qu'ils déposent dans les forêts.

Il y a quelques années, un administrateur colonial avait réussi à s'emparer d'un homme-tigre... Celui-ci avait été blessé par une panthère et gisait à l'orée d'une forêt. Il l'emmena à son campement, le fit panser, et quand il fut rétabli, voulut l'interroger. L'homme refusa de répondre, et un soir, malgré la surveillance dont il était l'objet, parvint à s'échapper et à rejoindre sans doute ses compagnons...

Divers savants ont affirmé que les Yubas-Matchas appartiennent à la race hindoue et qu'ils ont été amenés autrefois en Afrique par des trafiquants, mais ceci n'a jamais été bien prouvé.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette secte n'a aucun lien de famille avec la race noire.

*

Les officiers se trouvaient maintenant privés de leurs porteurs et il y avait de fortes chances pour que ceux-ci ne revinssent pas...

– Qu'allons-nous devenir maintenant ? dit le capitaine de Lavergne... Il nous est impossible d'emporter nos bagages...

– Il n'y a qu'une chose à faire, répondit Tavernier, c'est d'attendre le passage de la caravane automobile...

– En effet, je ne vois pas d'autre solution, mais le désert est vaste. Où rejoindre cette caravane ?

– Nous allons nous envoler, nous mettre à sa recherche, et l'informer de ce qui vous est arrivé.

– Vraiment, vous feriez cela ?

– Puisque je vous le dis.

– Oh ! merci... vous nous sauvez la vie.

– N'est-ce pas tout naturel ?... Attendez-nous là... Dans une heure, deux heures au plus tard, nous serons de retour.

CXCII

À la recherche de la caravane

Quelques instants après, l'avion était prêt à partir.

– Si vous voulez, dit Tavernier au capitaine, nous pouvons vous emmener avec nous. Nous vous présenterons au chef de la caravane, et vous reviendrez avec lui rejoindre vos officiers...

– J'accepte, répondit le capitaine...

– Eh bien, montez...

Au moment de partir, on chercha en vain le nègre Bafoulos. Il avait disparu. Lui aussi avait eu peur des hommes-tigres et s'était joint aux fuyards.

– Tant pis pour lui ! dit Tavernier...

L'aéro prit son vol. Le capitaine de Lavergne

n'était jamais monté en aéro, mais il était trop brave pour éprouver la moindre émotion. Au contraire, il prenait un réel plaisir à planer dans le vide... Cependant, au bout de quelques instants, il devint soucieux...

– Qu'avez-vous donc ? lui demanda Tavernier.

– Je regrette, répondit le capitaine, de ne pas être resté avec mes officiers... S'il leur arrivait quelque aventure pendant que je serai parti.

– Ils n'ont rien à craindre...

– Je ne suis pas de votre avis... Des sauvages peuvent les apercevoir et venir les massacrer pour s'emparer des bagages.

– Eh bien, au lieu de vous laisser avec le chef de la mission automobile, nous vous ramènerons en avion.

– Oui, je préfère cela, car je redoute quelque malheur. Mes officiers sont courageux, s'ils sont attaqués, ils se défendront, mais si braves qu'il ne soient, ils ne pourront tout de même pas résister à une bande de sauvages.

– Croyez-vous que si vous étiez resté avec

eux, la résistance eût été plus efficace ?...

– Non, mais j’aurais au moins partagé leur sort.

– Tranquillisez-vous, nous les retrouverons sains et saufs...

– Puissiez-vous dire vrai.

L’avion était arrivé à peu près à l’endroit où l’on supposait que devait se trouver la caravane automobile, mais on avait beau explorer l’horizon, on ne l’apercevait pas.

– C’est à n’y rien comprendre, dit Tavernier, ils ne se sont pourtant point réfugiés dans les bois.

Pendant près d’une demi-heure, on survola la plaine, mais sans résultat... Les aviateurs commençaient à être inquiets.

– Voyons, fit Tavernier, il s’agirait tout de même de s’orienter... Je reconnais les dunes où nous nous trouvions quand nous avons été rejoints par la caravane.

– Moi aussi, je les reconnais les dunes, murmura Laval, et pour cause.

– Donc, continua le commandant, la caravane a dû suivre tout droit, quand nous l’avons quittée...

– Elle est sans doute dissimulée derrière ces monticules qui s’élèvent dans la plaine... Si nous volions plus haut peut-être que nous verrions mieux.

– Oui, tu as raison, approuva Tavernier.

Et, par l’acoustique, il donna des instructions à Beaucaire. Celui-ci prit de la hauteur, décrivit des courbes, alla à droite, à gauche, plongea vers les dunes, remonta. La caravane était toujours invisible.

– Ma foi, s’écria le Parisien, ça c’est plus fort que de jouer au bouchon avec des poids de vingt kilos... Où sont-ils passés, ces braves automobilistes ? On ne peut pourtant pas supposer que toutes leurs voitures se sont enfoncées sous les sables.

M. Paturel qui était l’observateur du bord braqua sa jumelle dans toutes les directions.

Tout à coup il s’écria :

– J’aperçois quelque chose.

– Où cela ? demanda Tavernier.

– Là, sur la gauche, au pied de cette grande dune qui a la forme d’un cône tronqué.

Le commandant regarda, mais dit bientôt :

– Ce n’est rien... c’est l’ombre de la dune qui se projette sur le sable.

– Vous croyez ?

– J’en suis sûr...

– On aurait dit cependant... enfin, je me suis trompé.

Le Parisien prit la jumelle à son tour.

– Quel pays, dit-il... ce ne sont partout que monticules et crevasses... et je me demande comment j’ai pu me tirer de là. Eh bien, si un jour on s’avise de vouloir faire des routes par ici, on aura de l’ouvrage.

L’avion exécutait toujours des courbes et des voltes.

– Je finis par croire, dit Tavernier, que nous nous sommes écartés du chemin qu’a dû suivre la

caravane...

– Il se peut aussi, émit M. Paturel, qu'à cause du mauvais état de la plaine, elle ait modifié son itinéraire.

– Oui, vous pourriez avoir raison... portons-nous plus sur la droite.

À ce moment, Laval s'écriait :

– Je la vois... tenez, regardez là-bas... voilà les autos-chenilles.

En effet, une longue ligne noire, pareille à un grand serpent, se détachait sur le sable...

On se dirigea vers la caravane, et on atterrit à deux cents mètres devant elle, dans un endroit où le sable était uni et ferme.

– Nous n'avons plus qu'à attendre, dit Tavernier.

Quelques instants après, la caravane arrivait. La première auto dans laquelle se trouvait M. Métivier s'arrêta ; les autres firent de même.

– Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda l'ingénieur en se précipitant vers l'aéro.

– Nous venons vous demander un service, répondit Tavernier...

– Parlez, nous sommes à votre entière disposition.

– D’abord, que je vous présente le capitaine de Lavergne...

L’ingénieur salua.

– Le capitaine de Lavergne, continua Tavernier, se rend à Fort-Lamy. Nous l’avons rencontré, et il est maintenant fort embarrassé, car les porteurs qui l’accompagnaient, effrayés par une tribu de sauvages, se sont tous enfuis, de sorte qu’il se trouve en plein désert, avec ses bagages, et ne peut rejoindre son poste. Nous avons pensé que vous voudriez bien le prendre avec vous.

– Mais comment donc ?

– Il a avec lui trois officiers.

– Ils seront les bienvenus.

– Mais les bagages, pourrez-vous vous en charger ?

– Certainement... nous les mettrons dans le fourgon qui nous suit.

– Monsieur, dit le capitaine de Lavergne en tendant la main à M. Métivier, je ne sais comment vous remercier.

– Il n’y a pas de quoi. Le service que je vous rends est tout naturel. Des Français, des officiers ont besoin de mon aide, je suis heureux de me mettre à leur disposition.

CXCIII

Nouvelle surprise

L'avion reprit son vol, et la caravane continua sa route dans le désert.

– Vous voyez, dit Tavernier au capitaine de Lavergne, tout s'arrange.

– Grâce à vous... vous êtes notre Providence...

Tout à coup, M. Paturel qui scrutait encore la plaine avec sa jumelle, s'écria d'une voix retentissante :

– Encore des sauvages !

– Non, répondit Tavernier, au bout de quelques instants... Ce sont les porteurs du capitaine... ceux qui se sont enfuis si brusquement... Mais où vont-ils, ces imbéciles-là ?... Ils vont s'égarer dans les sables, et n'en sortiront plus.

– Peut-être vont-ils rencontrer la caravane, dit le Parisien.

– Non... ils sont trop sur la gauche... Le chemin qu'ils empruntent est le plus accidenté.

– Tant pis pour eux, fit le capitaine, ils sont vraiment trop froussards... Avec de pareils guides, je n'aurais guère été en sûreté.

L'avion volait très bas. Tout à coup, Laval dit à Tavernier.

– Regardez donc ce nègre isolé qui nous fait des signes...

Le commandant regarda avec la jumelle :

– Parbleu, dit-il, c'est Bafoulos... il nous appelle... Il faut atterrir, nous ne pouvons pas le laisser dans cette plaine.

Beucaire, prévenu par l'acoustique se posa sur le sol, et Bafoulos monta vivement à bord... Il semblait fourbu et suait à grosses gouttes.

– Oh ! s'écria-t-il... moi bien heureux vous retrouver... moi bien triste vous avoir perdus.

– Si tu nous as perdus, c'est bien de ta faute,

répondit le Parisien... pourquoi t'es-tu enfui comme un lièvre ?... Vrai, je n'aurais jamais cru cela de toi que j'ai vu si courageux pendant la guerre...

– Oh ! si tu savais... Ça terrible les hommes-tigres... Tu connais pas... mais moi sais de quoi ils sont capables.

– Qu'avais-tu à craindre, imbécile, puisque tu étais avec nous ?...

– Moi perdu la tête. Moi ai vu choses si terribles, tu sais... Père à moi tué par les hommes-tigres... moi me rappelle... j'étais tout petit, mais ai pas oublié...

– Je te croyais moins froussard.

– Moi pas froussard... moi peur de rien, mais si tu savais.

– Enfin, tu es bien heureux de nous avoir rencontrés, car sans cela, tu périssais en plein désert...

– Oh ! moi sais bien, moi croyais plus vous revoir... moi serais mort de faim et de soif... Ça bien triste...

On approchait de l'endroit où l'on avait laissé les trois officiers. Bientôt on aperçut les bagages, mais les officiers avaient disparu.

– Oh ! mon Dieu ! s'écria le capitaine de Lavergne, qu'est-il arrivé... Je vous le disais bien, je n'aurais pas dû abandonner mes amis... Où sont-ils ? ils ont probablement été massacrés...

L'avion atterrit. Le capitaine se précipita vers les bagages. Ils étaient intacts. Autour d'eux nulle trace de lutte.

– C'est à n'y rien comprendre, dit le capitaine... où sont-ils ?... Sûrement qu'ils ont été enlevés par les hommes-tigres...

– Je ne le crois pas, répondit Tavernier.

– Alors ?...

– Je n'y comprends rien.

Le capitaine se lamentait.

– Il est impossible, dit-il, qu'ils aient ainsi abandonné leurs bagages... Il a dû se produire quelque chose... Ils ont été attaqués, c'est certain... emmenés peut-être...

Depuis quelques instants, Bafoulos inspectait le sol. Tout à coup, il s'écria :

– Eux passés par ici... voyez...

En effet, sur le sable, on distinguait très bien des traces de pas, et ces pas, à n'en point douter, étaient bien ceux qu'avaient imprimés sur le sol les chaussures des trois officiers.

– Il n'y a qu'à suivre cette piste, dit le capitaine...

Et il se mit en marche, accompagné de Bafoulos...

Les aviateurs n'osaient reprendre leur vol, car ils ne pouvaient abandonner le capitaine de Lavergne avant l'arrivée des automobilistes.

– Ce voyage ne finira jamais, dit Beaucaire... Vous voyez, on veut rendre service aux gens, et il survient toujours des complications. Que va-t-il arriver maintenant ? où sont les trois officiers ?

– Pour moi, dit Laval, ils auront aperçu des ennemis et se sont réfugiés dans le bois pour leur échapper.

– Je l'admets, répondit Beaucaire, mais ils ont

bien entendu le bruit de notre avion, je suppose.
Ils auraient dû se montrer.

– C’est que sans doute ils ne le peuvent pas.

– Alors, ils seraient prisonniers ?

– Ma foi... c’est bien possible...

– Dès que la caravane sera arrivée, elle se mettra à leur recherche.

– Elle n’est pas près d’arriver...

– Oui... et tout cela c’est du retard pour nous...

– Il est vrai, dit Tavernier, qu’il est bien difficile de ne pas secourir les gens qui s’adressent à nous.

– Évidemment, répondit Beaucaire... mais tout cela n’arriverait pas si nous n’étions pas obligés d’atterrir à chaque instant... Ce moteur finira par nous jouer un sale tour... Pourvu qu’il ne nous laisse pas en plan au milieu du désert. Nous ne trouverions peut-être pas des gens pour nous secourir...

– Nous aurions toujours la ressource de nous adresser à la caravane automobile.

– Qui sait ?... La route qu'elle suit ne sera bientôt plus la nôtre... Il ne faut pas oublier que nous serons obligés de remonter vers le nord, tandis qu'elle continuera droit vers l'est.

Tout à coup, Bafoulos revint en courant. Il avait une mine effarée, et c'est à peine s'il put prononcer ces quelques mots :

- Li prisonniers... Li avec vilains sauvages...
- Et le capitaine ? demanda Tavernier...
- Li attend... moi vous chercher fîsil... vous venir, commandant...

Tavernier ne pouvait refuser. Il se tourna vers Laval et lui dit :

- Allons, prends ta carabine...
- Voilà, fit le Parisien...
- Et vous, monsieur Paturel vous êtes libre de nous accompagner...

Le vieux savant prit son fusil et ses cartouches, mais sans enthousiasme. Au fur et à mesure que l'on approchait de la dernière escale, il se sentait moins entreprenant. Néanmoins,

comme il ne voulait point passer pour un froussard, il ne pouvait point refuser au commandant de l'accompagner.

– Où as-tu laissé le capitaine ? demanda Tavernier.

– Tout près, à l'entrée di bois, répondit Bafoulos.

– Comment sais-tu que les officiers sont prisonniers ?

– Moi pas savoir... c'est capitaine qui dit ça...

CXCIV

Prisonniers

– Il va encore y avoir des complications, dit Tavernier.

– C’est plus que certain, répondit M. Paturel... Vraiment nous n’avons pas de chance. C’est très joli de rendre service aux gens, mais enfin il y a une limite à tout...

– Bah ! fit le Parisien, ce n’est peut-être pas si grave que ça...

– Pas si grave, vous croyez ? répliqua le vieux savant... il faut que ce soit grave pour que trois officiers qui étaient armés n’aient pu se défendre contre leurs ennemis. Ceux-ci doivent être très nombreux.

– Peut-on savoir ! il se peut très bien que les officiers se soient endormis et aient été surpris

pendant leur sommeil.

– Cela m'étonnerait.

Les quatre hommes étaient arrivés à l'entrée du bois. Avant de s'y engager, ils écoutèrent. On n'entendait rien.

– Où as-tu laissé le capitaine ? demanda Tavernier.

– Là, tout près... derrière gros arbre que voyez.

Tous s'avancèrent, mais ils eurent beau regarder de tous côtés, ils ne découvrirent pas le capitaine.

– Voilà qui se complique, dit Tavernier...

– Oui, pas mal, fit le Parisien... et je crois qu'il faut ouvrir l'œil.

La situation était délicate. S'enfoncer sous bois eût été de la dernière imprudence...

– Vous voyez, dit M. Paturel, nous nous sommes encore engagés dans une sottie aventure... à votre place, je retournerais vers l'aéro.

– Nous ne pouvons cependant pas abandonner

des hommes qui sont en danger.

– Sans doute... mais du moment que trois officiers courageux n'ont pu se défendre contre les sauvages, comment voulez-vous que nous, nous arrivions à faire mieux qu'eux... Savez-vous ce qu'il faut faire. Eh bien, il faut attendre l'arrivée de la caravane, et alors, quand nous serons en nombre, nous volerons au secours des officiers...

– J'y avais pensé, répondit Tavernier, mais les automobilistes ne sont pas près d'arriver...

Soudain un cri retentit à faible distance :

– À moi ! à moi !...

– Il n'y a pas à hésiter, dit Tavernier... un homme appelle à l'aide, il faut aller le secourir.

– C'est mon avis, répondit Laval.

– Eh bien, allons !...

M. Paturel fut obligé de suivre ses deux compagnons, mais il demeura prudemment en arrière avec Bafoulos, d'ordinaire très courageux, semblait plus inquiet que jamais. Il était persuadé que l'on allait se trouver en face des hommes-

tigres, et l'on se rappelle combien ces sauvages le terrifiaient.

Un nouveau cri se fit entendre, mais plus lointain cette fois...

– Dépêchons, dit Tavernier...

Et il se mit à courir. Laval se tenait à sa droite.

– Nous commettons une grave imprudence, je vous le dis, ne cessait de répéter M. Paturel.

– Ça bien sûr, murmura Bafoulos... Rien à faire contre vilains sauvages..

La forêt devenait de plus en plus épaisse et il fallut couper des branches pour se faire un passage. Fort heureusement, la barrière de feuillage s'éclaircit, et on put continuer d'avancer. Maintenant on entendait très distinctement un bruit de pas... Il y eut un froissement de branches et d'horribles figures noires apparurent.

– Feu ! commanda Tavernier.

Deux détonations claquèrent avec un bruit sec...

– Mais tirez donc, s’écria le commandant en se retournant vers M. Paturel et Bafoulos.

Ceux-ci firent feu à leur tour, puis s’excitèrent et tirèrent avec une sorte de furie.

Les sauvages s’enfuirent ; sept étaient restés sur le sol...

– Ah ! ça se déblaie, fit le Parisien.

Il avait à peine achevé ces mots qu’il se sentit empoigné, serré, ligoté par des mains vigoureuses.

Il regarda autour de lui. Ses compagnons étaient, eux aussi, prisonniers et entravés comme lui.

Presque aussitôt ils étaient emportés par une bande hurlante.

– Pas de veine, s’écria Laval...

– Ah ! murmura M. Paturel, nous n’aurions pas dû pénétrer dans ce bois...

– Les méchants sauvages, ne cessait de répéter Bafoulos... Mi les connais... ça des Bokiris... eux manger prisonniers.

Le commandant Tavernier ne disait rien, mais regrettait sans doute, lui aussi, de s'être mis à la recherche des officiers. Cependant pouvait-il faire autrement ? Il y a des cas où il faut, malgré tout, secourir ses semblables.

Les sauvages continuaient de hurler tout en emmenant leurs prisonniers.

Enfin, ils s'arrêtèrent dans une grande clairière entourée d'épais buissons.

Là, Tavernier et ses compagnons aperçurent le capitaine de Lavergne et ses trois officiers. Tous étaient étroitement ligotés et étendus sur le sol.

Tavernier les appela. Ils levèrent la tête, aperçurent les aviateurs et dirent quelques mots que l'on n'entendit pas... Les sauvages déposèrent le commandant et ses compagnons près des officiers.

Cependant, tandis qu'ils les entravaient solidement, ils laissaient au contraire à Bafoulos la liberté de ses mouvements. Les noirs qui étaient bien des Bokiris, ainsi que l'avait dit Bafoulos, étaient les ennemis jurés de la race

blanche.

Ils avaient, l'année précédente, assassiné tous les membres de la mission Houry et avaient atrocement mutilé leurs victimes.

Par contre, ils n'étaient pas les ennemis des nègres et épargnaient toujours ceux-ci même quand ils les surprenaient en compagnie des blancs.

Ainsi Bafoulos fut laissé libre et autorisé à aller et venir dans le camp.

Le brave nègre qui craignait, l'instant d'avant, d'être dévoré vivant, reprit confiance...

Profitant d'un moment où on ne l'observait pas, il s'approcha de Tavernier et lui dit :

– Moi tâcher partir et prévenir missié Beaucaire et blancs de la caravane.

– Oui, répondit le commandant, mais attention... Si on voit que tu veux t'enfuir, on te ligotera, toi aussi, et tout sera perdu.

– Moi bien faire attention, répondit le brave nègre.

Et il s'éloigna...

Bientôt des noirs l'entourèrent et se mirent à causer avec lui.

Ils lui demandaient probablement quels étaient les hommes qu'ils venaient de faire prisonniers. Bafoulos, rusé comme tous les nègres, sut à merveille dissimuler et jouer la comédie. Il avoua avoir rencontré les blancs dans la brousse et leur avoir servi de guide, mais il se montrait sans bienveillance envers eux.

Il sut si bien capter la confiance des noirs, que ceux-ci furent persuadés qu'ils avaient avec eux un allié, un frère.

Il plaisantait avec eux et leur tenait de longues conversations...

Bientôt le chef que l'on était allé chercher pour lui montrer les prisonniers, arriva au campement.

C'était un vieux nègre à cheveux blancs. Comme manteau, il avait une peau de panthère, et une peau de serpent lui servait de ceinture. Il tenait à la main une sorte de massue qu'il agitait

frénétiquement, tout en parlant.

Il s'approcha des prisonniers, les palpa et s'extasia sur l'embonpoint de M. Paturel.

Évidemment, il le trouvait gras à point, et se promettait bien de le faire rôtir avant peu.

Quand on lui présenta Bafoulos, il le regarda, lui frappa sur l'épaule avec sa massue et s'entretint longuement avec lui. Bafoulos répondait avec politesse, et cherchait évidemment à gagner la confiance du chef.

Celui-ci alla s'asseoir sur un tronc d'arbre qui lui servait de fauteuil et fit comparaître devant lui les prisonniers.

Bafoulos se tenait à côté de lui et devait servir d'interprète.

Au fur et à mesure qu'il parlait, le brave nègre répétait aux prisonniers ce qu'il venait de dire, et transmettait au chef les réponses de ces derniers.

– Qui êtes-vous ? demanda le chef.

– Des Français, répondit Tavernier.

– Qu'êtes-vous venus faire ici ?

– Chercher des amis que vous avez fait prisonniers.

Le chef éclata de rire.

– Ah ! fit-il, vous vouliez les délivrer, mais perdez cet espoir. Ceux que nous amenons dans ce camp n'en sortent jamais. Nous les mettons à mort sans pitié et leurs corps deviennent notre nourriture.

– Nous ne t'avons rien fait, répondit le commandant... Nous ne sommes pas des ennemis.

– Tous les blancs sont nos ennemis : ils appartiennent à la race maudite qui, depuis des années, massacre nos frères. Nous sommes sans pitié pour eux...

– Vous vous méprenez sur les intentions des blancs, ils ne sont pas vos ennemis et la preuve, c'est que, depuis qu'ils ont pénétré dans le désert, ils sont arrivés à améliorer la situation des noirs. Ils leur ont appris à cultiver le caoutchouc, le café, les patates ; ils leur ont appris à labourer la terre, à confectionner des engins agricoles...

– Tout cela, dit le chef, était inutile. Avant

votre arrivée, les noirs vivaient tranquilles et travaillaient quand ils voulaient. Aujourd'hui, ils sont vos esclaves, vous les employez aux plus dures besognes et profitez de leurs travaux pour vous enrichir. Si tous les noirs étaient comme moi, bientôt il ne resterait plus en Afrique un seul homme de la race maudite. Moi, pour ma part, j'en ai tué plus de mille et j'en tuerai encore.

– En es-tu sûr ? demanda Tavernier.

– Oui... j'en suis sûr... Quand je serai allé rejoindre mes ancêtres, mes fils me remplaceront, et continueront la tâche que j'ai entreprise... Notre devise à nous autres Bokiris est celle de nos pères : « L'Afrique aux noirs. »

Le commandant voulut placer quelques mots, mais le vieux chef lui coupa la parole :

– Tais-toi, dit-il... Ta voix m'est odieuse comme ton visage... Tu peux dire à tes compagnons qu'ils seront tous mis à mort et dévorés. Nous commencerons par le plus gras.

Et du doigt, il montra M. Paturel.

En entendant ces paroles que Bafoulos avait

traduites à haute voix, le vieux savant frémit...

– Oui, continua le chef, et l’homme que je viens de désigner, sera mis à mort demain au lever du soleil...

CXCV

Situation critique

Le chef se leva et, suivi de ses sujets, fit le tour du campement. Bafoulos l'accompagnait, et avait l'air d'approuver tout ce qu'il disait. Le pauvre nègre aurait bien voulu s'enfuir, mais il comprit qu'il ne pourrait le faire qu'à la nuit. Jusque-là, il se montrerait soumis et respectueux.

Le chef lui tenait des discours que Bafoulos approuvait de la tête et le chef était bien persuadé qu'il avait fait un adepte.

Quand vint la nuit, les noirs allumèrent des torches de résine qu'ils plantèrent au centre du camp, et qui répandaient sur le sol de larges taches rouges.

Les prisonniers, toujours entravés, échangeaient quelques paroles.

– Demain, au lever du soleil, dit M. Paturel, j’aurai cessé de vivre et mon corps servira de pâture à ces affreux nègres... Ah ! j’avais rêvé un autre genre de mort. Pourvu au moins qu’ils me tuent sans me faire souffrir.

– Ne vous désolez, pas, répondit Tavernier, nous nous tirerons de là. Bafoulos veille... Bientôt, il parviendra à s’échapper et ira prévenir nos amis.

– Bafoulos ! il ne faut plus compter sur lui, vous voyez bien qu’il pactise avec eux...

– Quelle erreur ! Bafoulos est un brave garçon, je répons de lui.

– Pour sûr, dit Laval, ce n’est pas lui qui nous trahira. Avant qu’il soit longtemps, il va disparaître et aller prévenir nos amis.

– Que ne l’a-t-il déjà fait ?

– Il attend le moment où il pourra s’enfuir.

– Ah ! soupira M. Paturel, je n’ai pas grande confiance en ce nègre.

– Vous avez tort...

– Ces gens-là s’entendent toujours entre eux... Tant qu’il a été avec nous, il s’est montré très doux, mais à présent qu’il est au milieu de ses frères, il va devenir comme eux... Il y a chez ces gens-là de l’atavisme... Le chef vous l’a bien dit : le blanc est l’ennemi.

– Vous oubliez, fit Laval, que Bafoulos a fait la guerre, qu’il a combattu avec nous. Il n’a plus par conséquent la mentalité de ces sauvages.

– Nous verrons bien, soupira M. Paturel...

Le capitaine de Lavergne et ses trois officiers ne disaient rien. Comme tous les officiers qui s’aventurent en Afrique et ne savent ce qui les attend, ils avaient fait le sacrifice de leur vie.

– Mes pauvres amis, dit enfin le capitaine, je crois que notre dernière heure est venue.

– Non... répondit Tavernier, si notre nègre parvient à s’enfuir, nous sommes sauvés !...

Bafoulos rôdait toujours dans le camp.

À la lueur des torches, on apercevait sa haute silhouette qui allait et venait entre les nègres.

Bientôt ceux-ci se couchèrent, après avoir

vérifié les liens des prisonniers.

Bafoulos fit comme eux.

Le silence plana sur le camp...

Soudain un roulement prolongé accompagné d'un vrombissement de moteur se fit entendre dans le lointain.

C'était la caravane automobile qui arrivait.

À ce moment une ombre frôla Tavernier.

C'était Bafoulos.

– Moi partir tout de suite, dit le brave nègre.

Ce fut tout ce qu'il dit.

Le silence se fit de nouveau.

Au bout de quelques minutes, Tavernier dit à M. Paturel :

– Je crois qu'il est parti.

– Si vous pouviez dire vrai.

– Vous avez bien entendu ce qu'il a dit ?

– Non.

– Il a dit qu'il partait...

– Ah ! c’est bien, cela... Je craignais qu’il ne se laissât influencer par ces maudits nègres, mais réussira-t-il à sortir du camp.

– Il est habile... croyez-le...

– Si habile qu’il soit, il peut être surpris. Les noirs ont peut-être placé des gardiens aux abords du camp.

– Bafoulos les évitera, dit Laval. Il a fait des patrouilles, là-bas, sur le front, et sait se cacher quand il le faut... Tenez, on n’entend rien... Il est parti... S’il avait été surpris, nous aurions entendu quelque chose. Rassurez-vous, allez, il ne doit pas être loin de nos amis maintenant.

En effet, Bafoulos, fidèle à sa promesse, était parvenu à s’enfuir. Après s’être glissé doucement dans les buissons, il avait trouvé le petit sentier qui conduisait à la plaine. Déjà, il allait atteindre celle-ci, quand deux noirs se dressèrent devant lui.

C’étaient des Bokiris, en faction à l’entrée de la forêt. Bafoulos était fort heureusement un hercule. Les deux nègres s’étaient jetés sur lui,

mais il parvint à en saisir un à la gorge. Quand l'homme s'affaissa sur le sol, étranglé, il se retourna contre l'autre qui le tenait à bras-le-corps.

Il y eut une lutte de quelques instants et le noir lâcha prise. Alors, d'un coup de poing formidable, Bafoulos l'étourdit et l'envoya rouler près de son compagnon.

Il était maintenant dans la plaine, et se dirigeait vers l'aéro, en poussant de grands cris.

CXCVI

L'expédition

Les membres de la caravane automobile dormaient tous, mais à bord de l'avion, Beaucaire et Francis veillaient.

Bafoulos se précipita vers eux en criant :

– Mi voilà... mi voilà !... mi parti de chez vilains nègres.

– Et nos amis ? demanda vivement Beaucaire.

– Li prisonniers... tous attachés... pas possible bouger...

– Sont-ils loin d'ici ?

– Non... pas très loin...

– Peut-on facilement arriver jusqu'à eux ?

– Oui, par petit sentier... pas gros arbres... tout petits arbustes...

– Les sauvages sont-ils nombreux ?

– Oh ! oui... Y a bien soixantaine...

– Soixante, murmura Beaucaire... Enfin, nous allons voir.

Et il alla aussitôt réveiller l'ingénieur Métivier. Celui-ci qui était couché sous une tente avec trois de ses compagnons se dressa aussitôt, en demandant :

– Qu'y a-t-il ?

– Il faut aller au secours de nos amis,.

– Je ne demande pas mieux... mais ne pourrions-nous attendre le jour ?

Beucaire consulta Bafoulos.

– Oh ! répondit le brave nègre, vous partir vite, car au lever soleil, gros M. Paturel sera mis à mort.

– Pourquoi lui, plutôt que les autres.

– Parce que li plus gras et que vilains sauvages veulent manger li.

Beucaire et M. Métivier se concertèrent.

– Comment pourrions-nous procéder ?
demanda l’aviateur.

– Je ne sais, répondit M. Métivier. Est-il possible de s’aventurer en forêt avec des autos-chenille ?

– Oui, ça possible, dit Bafoulos qui assistait à l’entretien... Vous passer par petit chemin... li assez large pour outomobile...

– Alors, dit M. Métivier, voici ce que nous allons faire. Nous allons prendre les deux autos qui sont munies de mitrailleuses et aller surprendre les nègres, mais je crains une chose.

– Laquelle ? demanda Beaucaire.

– En pleine nuit, il nous sera bien difficile de tirer à coup sûr et nous risquons de tuer ceux que nous voulons délivrer.

– C’est vrai... Mais, il faut se hâter, car il paraît qu’au lever du soleil, ces misérables ont résolu de mettre à mort un de nos compagnons.

– Un seul ?

– Oui...

– Et pourquoi pas tous ?

– Je ne sais... Bafoulos prétend que le chef a choisi le plus gras des prisonniers.

– Ces nègres sont donc anthropophages ?

– Il paraît...

M. Métivier réfléchit quelques instants :

– Écoutez, dit-il enfin, nous allons tâcher d'arriver chez ces sauvages quelques instants avant le lever du soleil... Dès que le jour commencera à poindre, nous nous mettrons en route.

– Oui, c'est cela... vous avez raison.

– Je vais prévenir mes hommes. Je crois qu'avec nos deux autos mitrailleuses et vingt hommes, nous serons en nombre suffisant.

– Les ennemis sont, paraît-il, une soixantaine.

– Avec nos « moulins à café », nous les aurons vite descendus.

– Oh ! s'écria Bafoulos, li pour sûr avec mitrailleuses descendus bien vite... tac... tac... tac... tac !... Li pas fisils, seulement sagaies et

couteaux... Li pas résister longtemps...

Beucaire et M. Métivier réglèrent le plan d'attaque. Les hommes qui devaient manœuvrer les mitrailleuses furent prévenus. Quant aux autres, ils reçurent des instructions.

On devait s'engager dans le sentier indiqué par Bafoulos, et ouvrir le feu dès que l'on se trouverait à l'entrée du campement. Il était cependant à craindre que les sauvages, en entendant venir les autos, ne prissent la fuite, en emmenant leurs prisonniers. M. Métivier se fit donner, par Bafoulos, le plus de renseignements possible et fit préparer les autos-mitrailleuses.

Francis se demandait avec angoisse si l'on parviendrait à délivrer les malheureux prisonniers. Il eut bien voulu faire partie de l'expédition, mais Beaucaire et lui devaient rester à bord de l'aéro.

La perspective d'un combat en forêt enthousiasmait les automobilistes, et ils eussent voulu qu'on les emmenât tous, mais M. Métivier leur dit :

– Je prends vingt hommes avec moi, et deux mitrailleuses. Vous autres, vous resterez à l'entrée de la forêt, et vous viendriez à notre secours, si besoin était.

La nuit finissait. Déjà une bande lumineuse montait du côté de l'orient.

– En route ! commanda M. Métivier...

Et il prit place dans la première des autos-mitrailleuses avec dix hommes... la seconde voiture suivait emmenant douze personnes... Bafoulos se tenait à côté de M. Métivier pour lui indiquer la route à suivre...

On pénétra en forêt.

– Tiens, dit tout à coup, M. Métivier en montrant deux corps étendus sur le sol, voilà deux nègres qui ont probablement été tués par nos amis...

– Li tués par moi, répondit Bafoulos... Li pas vouloir que moi sorte de forêt... alors, les ai « zigouillés ».

Bafoulos, qui avait fait la guerre en France, employait, on le voit, le langage des poilus.

Les autos venaient de s'engager dans le sentier, et celui-ci était juste assez large pour qu'elles pussent passer. Elles roulaient sur le sable, franchissaient facilement les trous, escaladaient sans difficulté les pentes les plus rapides.

– Nous approchons, dit Bafoulos... Li vilains sauvages campés là, tout près.

Et de son bras tendu, il indiquait la direction du campement.

CXCVII

Pauvre Bafoulos !

Cependant le bruit des moteurs avait été entendu des Bokiris. Ils se dressèrent tous et allèrent réveiller le chef, qui avait le sommeil très dur.

Il écouta, et dit :

– On vient délivrer les prisonniers... aux armes ! mes fils, et défendez-vous vaillamment...

Les noirs s'emparèrent de leurs sagaies et de leurs couteaux de jet, armes terribles qu'ils manient avec une adresse rare.

Le chef les rassembla et leur donna l'ordre de former une barrière devant l'ennemi.

C'était là une tactique dangereuse, mais il ignorait encore ce qu'il allait trouver devant lui...

Les automobilistes n'avançaient plus que très lentement. Un rideau de feuillage leur cachait encore le camp mais tout à coup, ils virent la barrière humaine dressée devant eux...

Alors, M. Métivier commanda :

– Feu !...

Une grêle de balles s'abattit sur les nègres, qu'elles fauchèrent comme des épis. En un instant le terrain fut déblayé, et les autos pénétrèrent dans le camp. Une nouvelle salve fit un épouvantable massacre de nègres et ceux qui n'avaient pas été tués s'enfuirent, en hurlant de frayeur.

Seul le chef était demeuré au milieu du camp.

– Oh ! s'écria Bafoulos... Vous tuer vilain sauvage... li méchant... li voulait tuer prisonniers.

Et comme M. Métivier ne répondait pas, Bafoulos sauta à bas de l'auto et se précipita sur le chef qu'il saisit à la gorge. Mais le vieux noir était vigoureux, malgré son âge ; il fit un brusque écart, puis bondissant sur Bafoulos, lui fendit le crâne d'un terrible coup de sagaie et s'enfuit... Il

n'alla pas loin, car un des automobilistes le coucha en joue et l'abattit net.

On se précipita alors vers les prisonniers qui étaient toujours étendus sur le sol. On coupa leurs liens, et ils se mirent debout.

M. Paturel ne se tenait plus de joie. Il sautait, dansait, chantait, mais Laval le fit taire en lui montrant le cadavre du pauvre Bafoulos...

– Voilà celui qui nous a sauvés, dit-il, et le malheureux a payé son dévouement de sa vie.

M. Paturel s'agenouilla, prit la main du brave nègre, et murmura :

– J'avais douté de lui... mais c'était un brave garçon.

– Quand je vous le disais, murmura le Parisien.

Tous les prisonniers et les aviateurs firent cercle autour du pauvre Bafoulos.

– Messieurs, dit Tavernier, dont l'émotion faisait trembler la voix, c'est à ce brave noir que nous devons d'être maintenant en liberté ! Cette nuit, il a réussi à s'enfuir du camp, pour aller

vous prévenir... La fatalité a voulu qu'il trouvât la mort ici. Enterrons-le sous ce sable...

On creusa une fosse à la hâte, et quand elle fut assez profonde, on y descendit le pauvre Bafoulos.

Laval pleurait à chaudes larmes.

– Pauvre gars, murmura-t-il, tu avais fait la guerre en France, tu avais eu la chance d'échapper aux balles ennemies et tu es venu trouver la mort dans ton pays...

Laval n'en put dire davantage, les sanglots l'étouffaient.

On combla la fosse et on y planta une branche d'arbre. Ce fut la tombe du bon nègre, qui avait si vaillamment secondé les aviateurs et était parti avec eux, le cœur plein de joie.

M. Paturel crut devoir aussi prononcer une courte allocution et l'on regagna la plaine.

On s'imagine sans peine la joie de Francis et de Beaucaire en voyant revenir leurs amis et les officiers.

– Bravo ! s'écria Beaucaire... vous avez

rondement mené cette affaire-là... Pas de blessés ?

– Hélas ! répondit le commandant, nous avons perdu Bafoulos...

– Il s'est égaré en forêt ?

– Non... il est mort.

Il y eut un silence.

*

Une heure après, les aviateurs reprenaient leur vol. Les officiers qu'ils avaient sauvés chargèrent leurs bagages à bord d'une des autos, et s'embarquèrent avec les membres de la caravane... Et le bruit des moteurs emplit de nouveau le désert.

– De toutes les aventures que nous avons eues, dit M. Paturel, celle-là peut certainement compter pour la plus grave...

– Surtout pour vous, fit Laval... Ce maudit chef avait un faible pour vous... et se réjouissait

déjà à l'idée qu'il allait se régaler d'une de vos cuisses...

– Oui, comme vous dites, répliqua le vieux savant, les sauvages ont un faible pour moi, je m'en aperçois... C'est toujours moi qu'ils veulent manger le premier, mais je crois que maintenant, ils ne m'auront pas...

– Touchez vite du bois, dit Laval. Vous oubliez que nous ne sommes pas encore au terme de notre voyage... Il nous reste une jolie bande de terrain à parcourir et il se pourrait bien que nous rencontrions encore des anthropophages.

– Non... dans les régions que nous allons survoler, il n'y en a plus.

– En êtes-vous sûr ?

– Parfaitement... tous les livres que j'ai lus sur l'Afrique...

– Oh ! les livres, il ne faut guère s'y fier...

– Cependant, d'autres explorateurs ont passé avant nous dans ces régions.

– Je ne dis pas le contraire, mais ils n'ont pas tout vu... Et la preuve c'est qu'ils ne parlent pas

des sauvages que nous venons de rencontrer.

– Pardon, ils en parlent, mais ils n’ont pu étudier leurs mœurs. Ils les signalent comme des nègres très méchants qui ne sortent guère de leur forêt...

Laval eut un haussement d’épaules :

– Voyez-vous, dit-il, il y a explorateurs et explorateurs... il y en a qui ne se risquent guère et d’autres qui sont trop audacieux. Les plus audacieux payent souvent fort cher leur témérité, et ce ne sont pas ceux-là qui peuvent raconter ce qu’ils ont vu. Quant aux autres, ils exagèrent parfois, histoire de se faire valoir.

M. Paturel n’insista pas. Il avait d’ailleurs pu constater, à diverses reprises, que tous les renseignements dont il avait la tête bourrée étaient, pour la plupart, inexacts.

L’avion survolait maintenant une région désertique où s’élevaient de place en place quelques rochers rouges qui affectaient des formes fantastiques. Çà et là, voletaient des oiseaux bizarres... Au loin, on apercevait une

forêt et plus loin un cours d'eau serpentant entre les sables...

– Toujours le même paysage, dit le Parisien... Ça devient monotone.

– Et ce n'est pas fini, répondit M. Paturel... Ah ! quand reverrons-nous les paysages verdoyants de notre belle France !...

Tout à coup Tavernier s'écria :

– Mais que se passe-t-il donc ?... Nous ne suivons pas la direction que j'avais indiquée. Nous avons obliqué à gauche, puis nous sommes revenus presque sur les régions que nous avons déjà survolées.

– Pas possible ! dit M. Paturel.

– Oui, fit Tavernier, qui avait les yeux fixés sur sa carte... nous avons fait fausse route... Je n'y comprends rien. Est-ce que notre boussole serait affolée...

– Êtes-vous sûr, demanda Laval, que nous suivions une mauvaise direction ?

– J'en suis certain... Ce cours d'eau que nous apercevons, c'est le Chari... qui se jette dans le

Tchad. Nous devrions maintenant être au nord de Maô, et nous sommes dans la direction de Fort-Lamy... Tenez, voici le Tchad là-bas...

CXCVIII

L'héroïsme des Français

En effet, on apercevait dans le lointain, à droite de grandes dunes, une vaste étendue d'eau sur laquelle on distinguait des îles et des étendues marécageuses.

Tavernier donna par l'acoustique des ordres à Beaucaire, qui modifia sensiblement sa route... L'avion survola le Chari, et se trouva bientôt au-dessus d'une route que l'on voyait assez distinctement.

– Il est immense ce lac Tchad, dit Laval, d'où vient l'eau qui l'alimente, est-ce que ce petit fleuve qui se jette dedans suffit à le remplir ?

– Tout est mystérieux dans le Tchad, répondit M. Paturel, heureux de faire une fois de plus montre de ses connaissances. Il a des périodes de

crues et de décrues incompréhensibles. On croit généralement qu'il est alimenté par des nappes souterraines. Parfois il déborde et inonde les terres environnantes.

– Est-ce que le Tchad appartient aux Anglais ?

– Aux Anglais... Vous voulez rire. Le Tchad est bel et bien un lac français. Il nous a coûté assez de peine à conquérir. Les premiers explorateurs qui voulurent le reconnaître furent massacrés. En 1891, Crampel réussit à atteindre. El-Kouti, mais on n'entendit plus parler de lui. Sept ans plus tard l'explorateur Gentil parvenait au Tchad, mais il y avait à cette époque, dans ces parages, un chef terrible qui se nommait Rabbah. Une colonne que commandait l'administrateur Bretonnet essaya de s'emparer de ce Rabbah, mais surprise par des troupes bien armées et pourvues d'un matériel imposant, elle fut anéantie. Le pauvre Bretonnet qui avait été blessé dans l'action, fut achevé à coups de bâton. M. de Behague, un courageux Français, lui aussi, fut pendu par ordre de Rabbah.

– Il était donc bien puissant ce chef ?

– Oui, très puissant... et il ne fallut pas moins de trois nouvelles missions pour le réduire : celles de Foureau et Lamy, celle de Joalland et de Meynier, et celle de Gentil. Ces courageux explorateurs dont on ne doit pas oublier les noms, se rejoignirent et livrèrent bataille au terrible Rabbah. La lutte s'engagea à Kouno. Elle fut très meurtrière de part et d'autre, mais Rabbah eut quand même le dessous... Enfin, quelques jours après, à Koussari, le chef fut vaincu. Il fut tué pendant l'action par un tirailleur sénégalais, d'une balle en plein front, mais le courageux commandant Lamy trouva la mort dans ce combat.

Après la mort de Rabbah, la région du Tchad devint moins dangereuse et les explorations continuèrent. C'est au commandant Tilho que l'on doit la belle exploration scientifique qui nous fit connaître le Tchad.

– Tous ces braves soldats qui sont morts dans ces plaines sont déjà oubliés.

– Non... on leur a élevé dans le désert même de modestes monuments qui rappellent leurs

actes d'héroïsme.

L'avion pointait droit dans la direction de Maô, quand il fut obligé d'atterrir. À peine eut-il touché le sol que des hommes étranges, à demi-nus et dont le visage semblait empreint de la plus grande fureur, accoururent en poussant des cris rauques.

– Mon Dieu !... où sommes-nous encore tombés, s'écria M. Paturel.

Les aviateurs s'apprêtaient à se défendre quand les hommes disparurent.

– Ils ont le trac, dit Laval, c'est la première fois qu'ils voient un aéro.

– Pourvu qu'ils ne reviennent pas, fit M. Paturel.

– S'ils revenaient cela vous permettrait d'étudier une race nouvelle.

– Merci... les races nouvelles, j'aime mieux les étudier de loin.

Tout à coup, apparurent, débouchant de derrière une dune, des cavaliers armés de sagaies et de longues lances ; quelques-uns avaient de

vieux fusils au long canon... Arrivés près de l'aéro, ils s'arrêtèrent, et le chef de ces cavaliers s'avancant de quelques pas, regarda curieusement l'appareil.

– Méfions-nous, dit M. Paturel, vous allez voir que ces individus vont foncer sur nous...

– Je ne crois pas, répondit Tavernier, voyez, cet homme nous fait des signes, il cherche à nous expliquer quelque chose.

On finit par comprendre qu'il invitait les aviateurs à se porter plus loin, car le champ dans lequel ils avaient atterri était cultivé.

Beucaire et ses compagnons mirent pied à terre et poussèrent l'avion cent mètres plus loin. Alors, les cavaliers s'en allèrent.

– Vous voyez, fit Laval, vous vous alarmiez à tort, monsieur Paturel... Ces gens sont doux comme des agneaux.

– Oh ! je ne m'y fierais pas et je vous assure que je voudrais déjà être loin d'ici.

La réparation n'était pas grave. Francis déclara que dans vingt minutes tout au plus, on pourrait

repartir.

– Où sommes-nous ici ? demanda Laval.

– Ici, répondit le commandant, après avoir consulté sa carte, nous sommes près de Massakori... à vingt kilomètres derrière nous se trouve Fort-Lamy, capitale de la colonie du Tchad.

– On s’aperçoit déjà que l’on est dans un pays civilisé... Voyez là-bas cette route... on n’en voit pas de pareilles dans les endroits d’où nous venons.

– Oui, le pays est civilisé, mais il ne l’a pas été sans peine, comme je vous le disais. Pour venir à bout de Rabbah, il a fallu livrer de rudes combats.

Et le commandant ouvrant un livre qu’il tira de son sac, dit à ses amis :

– Écoutez le merveilleux récit qu’a fait un administrateur colonial de la lutte terrible que nous eûmes à soutenir contre Rabbah.

« Rabbah terrorisait la région. C’était un souverain dans ce désert. Il avait construit des forts et des ouvrages merveilleusement conçus. Il

était de plus admirablement servi par la nature du terrain qui était très boisé et couvert de plantes grasses épineuses. On se décida cependant à attaquer le camp de Rabbah. Une batterie de 80 installée dans une position favorable et admirablement dissimulée, commença de faire pleuvoir sur le campement des obus à mitraille. Quand le terrain a été suffisamment marmité, le capitaine Joalland, commandant de la colonne, lance ses tirailleurs en avant. Ils s'avancent par bonds successifs, soutenus par une puissante artillerie. Ces tirailleurs appartiennent à la race noire et sont presque tous de Kouno. Ce fut une lutte effroyable, car les soldats de Rabbah se défendaient avec énergie. Le commandant Lamy n'écouterant que son courage s'était élancé à cheval en avant de la colonne.

Une balle l'atteignit en plein front. Il tomba, et ses derniers mots furent : « En avant, mes amis, nous sommes victorieux. » Nous l'étions, en effet, mais nous avons perdu les meilleurs de nos officiers et parmi ceux-ci le capitaine de Cointet et le lieutenant de Chambrun. Quand Rabbah eut été tué par les tirailleurs, la déroute se mit dans

les troupes du chef et l'ennemi s'enfuit laissant près de six cent cinquante morts sur le terrain. De notre côté, nous comptons vingt-deux morts et quatre-vingts blessés.

– Ce fut une vraie bataille, à ce que je vois, dit Laval. J'étais loin de supposer qu'il nous avait fallu guerroyer de la sorte en pleine Afrique. Je croyais que les nègres étaient moins belliqueux.

– Les soldats de Rabbah étaient terribles et d'une cruauté telle qu'ils mutilaient les prisonniers avant de les mettre à mort.

– Et aujourd'hui, toutes les populations sont pacifiées.

– Oui, à peu près, car il y a encore des peuplades qui nous donnent de temps à autre du fil à retordre, mais nous en venons assez facilement à bout. L'Afrique équatoriale française prospère de jour en jour, grâce à nos administrateurs coloniaux qui déploient un zèle et une activité auxquels il faut rendre hommage.

– En somme, les premiers conquérants de l'Afrique ont été des héros.

– Oui, des héros et la France n’oubliera jamais leurs noms.

CXCIX

Atterrissage forcé

La réparation était terminée.

– En route ! dit Beaucaire...

– Ah ! enfin, s'écria M. Paturel avec satisfaction.

Tous les aviateurs remontèrent à bord et l'aéro s'éleva.

– Maintenant, dit le commandant, nous remontons vers le nord-est... Nous serons bientôt dans des régions qui ne ressemblent en rien à celle où nous sommes en ce moment.

– Mais nous rencontrerons toujours des nègres ? demanda Laval.

– Non... des Arabes...

– Alors, nous serons tranquilles.

– Détrompe-toi... Tous les Arabes ne sont pas comme ceux d'Algérie. Nous allons rencontrer des tribus sauvages chez lesquelles il serait imprudent d'atterrir.

– Oui... fit M. Paturel, nous sortons d'un péril pour tomber dans un autre.

– Tiens, s'écria Tavernier, vous êtes poète maintenant, monsieur Paturel.

– Moi ? Oh ! non... la poésie ce n'est pas mon fort.

– Cependant vous venez de faire un joli vers.

– Vous croyez ?

– Oui... n'avez-vous pas dit : « Nous sortons d'un péril pour tomber dans un autre »... C'est un alexandrin cela, et qui n'est pas mauvais, ma foi.

– Je l'ignorais...

– Vous êtes comme M. Jourdain, mais au lieu de faire de la prose sans le savoir, vous faites des vers...

M. Paturel se mit à rire si fort que ses lunettes tombèrent dans la carlingue, et peu s'en fallut

qu'elles ne glissassent par-dessus bord. Le vieux savant n'avait plus que cette paire de lunettes et il y tenait, c'est le cas de le dire comme à la prune de ses yeux. Pour que pareil accident ne se renouvelât plus, il attachâ les deux branches de ses bésicles avec une ficelle qu'il noua derrière sa tête.

Oh ! fit tout à coup Laval, pas gai le paysage par ici. C'est de nouveau le désert. Et moi qui croyais que nous allions trouver des villages tout le long de notre route...

– Ah ! répondit M. Paturel, nous allons entrer dans des régions qui ne sont plus sous l'influence française... Toute l'Afrique ne peut pas nous appartenir.

L'avion filait à grande allure, on eût dit que, lui aussi, était pressé d'arriver. Cependant, bien qu'il allât vite, les aviateurs ne sentaient pas la moindre brise. Il faisait une chaleur de plomb, une de ces chaleurs comme on en subit rarement. Une lassitude s'était emparée des aviateurs. M. Paturel ne tarda pas à s'endormir. Laval fit de même, Francis aussi et Tavernier, malgré toute

son énergie, allait bientôt céder au sommeil. Il faut croire que Beaucaire était dans le même cas car il se rapprocha du sol et atterrit...

– Ah ! murmura-t-il, en mettant pied à terre... il était temps... J'allais m'endormir...

Ce disant, il s'étendit sur le sol et ferma les yeux... Quelques instants après, tout le monde dormait d'un sommeil lourd, oppressant...

Quand vint la nuit, la chaleur devint moins forte, mais il n'y avait toujours pas le moindre souffle d'air.

Ce fut Tavernier qui se réveilla le premier. Il se frotta les yeux, regarda autour de lui, essaya de se lever, mais n'y put parvenir. Il crut d'abord que c'était la faiblesse qui l'immobilisait ainsi, mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait les mains et les jambes attachées. Il appela ses compagnons.

Eux aussi avaient été ligotés.

– Oh ! gémit M. Paturel, que se passe-t-il encore ? Qu'est-ce que cela ?

Soudain un homme entouré d'un grand

burnous blanc s'approcha. Cet homme parlait français...

– Vous avez eu l'audace, dit-il, de fouler le territoire sacré des Aoudas... Vous êtes les premiers qui ayez osé une telle chose... Quand le grand chef Maouri sera de retour, il décidera de votre sort.

– Nous ignorions, répondit Beaucaire, qu'il était interdit d'atterrir ici.

– Vous le savez maintenant et l'oublierez bientôt, répondit l'homme au burnous.

M. Paturel voulut parlementer :

– Voyons, monsieur, dit-il, vous ne pouvez faire un crime à des étrangers d'ignorer les usages de ce pays... Nous n'avons pas de mauvaises intentions... Nous ne sommes pas des ennemis.

– Tous ceux qui osent fouler le sol de nos ancêtres sont des ennemis, répondit l'homme.

– Et qu'allez-vous faire de nous ?

– Seul le chef a qualité pour le dire...

– Mais où sommes-nous ?...

Il y eut un silence, puis l'homme répondit :

– Je vous l'ai dit... vous êtes sur le sol sacré.

CC

Lueur d'espoir

– Il en a de bonnes avec son sol sacré, dit Laval. S'ils ne veulent pas qu'on atterrisse ici, ils n'ont qu'à mettre un écriteau. En tout cas, ce n'est pas une façon de recevoir les gens... A-t-on jamais vu !...

Et tout en parlant, il essayait de se débarrasser de ses liens, mais il avait été attaché par des mains expertes et il ne put même pas desserrer les cordes qui lui meurtrissaient les poignets et les chevilles. Seul Francis avait été laissé libre... Les ennemis avaient probablement estimé que le gamin n'était pas dangereux. Ils l'avaient simplement jeté dans un trou en forme d'entonnoir profond d'environ trois mètres, une sorte de silos d'où il lui était difficile de sortir.

Les aviateurs remarquèrent bientôt à la lueur de la lune qu'une vingtaine d'hommes enveloppés dans de grands burnous blancs étaient étendus sur le sol. Quant à l'aéro, il était toujours à la même place, et on n'avait pas dû y toucher. Sans doute, les gens qui avaient capturé les aviateurs redoutaient-ils cet engin inconnu, aux formes fantastiques.

La nuit s'écoulait et les pauvres prisonniers attendaient impatiemment le jour, espérant que peut-être le chef devant lequel ils devaient comparaître se montrerait moins farouche que ses sujets, quand le commandant entendit ramper auprès de lui.

C'était Francis. Le gosse était parvenu, au prix d'efforts inouis à sortir de son trou.

– Commandant, dit-il, c'est moi...

Et le gamin se mit à détacher les liens du commandant.

Quand celui-ci fut libre, Francis s'approcha de Beaucaire, mais à ce moment, deux hommes se dressèrent, saisirent le gosse et le rejetèrent dans

son trou.

Tavernier se glissa près de Beaucaire et lui dit à voix basse :

– Francis m’a délivré, je suis libre... je vais tâcher d’atteindre notre aéro, de le mettre en marche, et j’irai au poste le plus proche, chercher du secours.

– Oui... c’est cela... répondit Beaucaire... va vite...

Tavernier se glissa sans bruit sur le sol... Arrivé près de l’aéro. il y grimpa vivement, le mit en marche au moyen du démarreur. Après avoir parcouru une centaine de mètres, il s’élevait dans les airs et les ennemis qui ne s’attendaient pas à cela, s’étaient tous levés et poussaient des cris terribles.

– Ça, c’est bien joué par exemple, dit Laval.

– Oui, fit Beaucaire... mais Tavernier réussira-t-il à trouver des soldats qui veuillent bien venir à notre secours... Le poste le plus rapproché est à cinquante kilomètres au moins...

– Oh ! le commandant réussira, j’en ai la

conviction.

Les gens qui entouraient les aviateurs vérifiaient maintenant leurs liens. Ils ne comprenaient absolument rien à ce qui était arrivé.

L'homme au burnous, celui qui parlait français, dit d'une voix rageuse :

– L'un de vous est parvenu à s'échapper, mais vous autres, vous restez, et vous ne parviendrez pas à fuir...

Quand le jour parut, les prisonniers furent conduits dans un camp et là, on les attacha tous à des poteaux plantés en terre. Francis qui, jusqu'alors avait été laissé libre, fut, comme ses compagnons, attaché à un poteau.

– Ah ! soupira M. Paturel, je crois que, cette fois, nous sommes perdus !

– Bah ! répondit Laval, le commandant ne nous abandonnera pas, vous pouvez en être sûr.

– J'en suis persuadé, mais reviendra-t-il à temps... Vous voyez bien que l'on s'apprête à nous tuer.

– Qu'en savez-vous ?

– Oh !... j'en suis persuadé... Voyez tous ces misérables qui nous regardent avec des yeux féroces, ils n'attendent qu'un ordre, pour nous assassiner.

– Non... ils attendent le chef dont on nous a parlé... C'est lui seul qui doit se prononcer sur notre sort, et rien ne dit qu'il ne nous fera pas grâce de la vie.

– N'y comptez pas... Nous sommes tombés sur une peuplade fanatique qui considère tous les étrangers comme des ennemis... Vous avez bien entendu ce qu'a dit l'homme au burnous... Nous avons violé un territoire sacré et cela, on ne nous le pardonnera pas...

– Tout ce que nous disons et rien, c'est la même chose... Attendons...

– Oui... mais nous n'attendrons pas longtemps..

Il y eut un silence.

M. Paturel reprit :

– Nous ne pouvons plus compter que sur M.

Tavernier, mais le secours qu'il est allé chercher arrivera-t-il à temps ?

– Espérons-le... Il ne mettra pas longtemps à atteindre le poste le plus rapproché d'ici...

– Sans doute, mais les hommes qu'il ramènera, il ne pourra les embarquer tous dans l'avion.

La chaleur était aussi accablante que la veille... Les prisonniers mouraient de soif, Laval se risqua à demander à boire, mais personne ne lui répondit. À la soif qui tourmentait les pauvres aviateurs, vint s'adjoindre un supplice plus terrible encore. Des nuées de moustiques s'abattirent sur eux et les piquèrent atrocement.

– Maudits scarabées ! ne cessait de geindre M. Paturel.

– Qu'est-ce que vous dites ? demanda Laval... Est-ce que c'est des ennemis que vous parlez ?

– Non. Je parle des insectes qui nous dévorent... on les appelle scarabées, et ils ressemblent un peu aux sauterelles... ils sont très communs dans cette partie de l'Afrique et

l'explorateur allemand Skatinger a écrit sur eux un livre remarquable.

Ainsi, malgré les souffrances qu'il endurait, M. Paturel dissertait sur les insectes qu'il déclarait connaître et qu'il appelait scarabées... Même dans les circonstances les plus tragiques le vieil entomologiste était repris par ses chères études. Cependant, ses souffrances devinrent bientôt tellement intolérables qu'il se mit à, geindre comme un petit enfant.

La peuplade au milieu de laquelle les infortunés aviateurs étaient tombés appartenait à la race arabe. Cette peuplade vivait isolée au milieu du désert et de nombreux nègres poursuivis pour crimes étaient venus se joindre à elle.

Les Aaoudas (tel était le nom de la tribu) étaient redoutés à cent lieues à la ronde, car ils étaient de redoutables guerriers et de hardis pillards. Souvent, ils partaient en expédition, attaquaient les villages, faisaient main basse sur tout ce qu'ils trouvaient et regagnaient aussitôt leur camp. Cependant, ils étaient assez prudents

pour ne pas s'aventurer près des postes français.

Cela ne leur était arrivé qu'une fois, mais ils avaient été tellement étrillés, qu'ils ne se risquaient plus sur le territoire du Tchad. Ils remontaient toujours vers le nord, et s'attaquaient aux tribus campées dans les sables. Leur chef, que l'on avait surnommé le terrible Maouri, était un descendant de Rabbah, et avait aussi la haine des blancs.

On rapportait sur son compte des histoires atroces... Un jour, il avait brûlé vifs quatre Européens, capturés aux abords de son campement. Une autre fois, il avait fait écorcher vifs deux chasseurs français qu'il était parvenu à surprendre la nuit, dans la brousse.

Cet homme était d'une cruauté sans nom... et ses sujets eux-mêmes le redoutaient.

Quand il reviendrait de son expédition et qu'il verrait les aviateurs, il ne manquerait pas de les mettre à mort, et peut-être leur infligerait-il le plus horrible des supplices...

Vers le milieu de l'après-midi, il arriva enfin.

À peine descendu de cheval, il s'approcha des prisonniers.

– Ah ! s'écria-t-il, en roulant des yeux furibonds, voilà encore des imprudents qui ont voulu voir comment on vivait ici... Ils ne manquent pas d'audace... Comment sont-ils venus ?

Un homme lui donna quelques explications.

– On me dit que vous êtes arrivés sur une machine volante... Un de vos compagnons est parvenu à s'échapper, mais vous autres, vous n'aurez pas cette chance. Je ne fais jamais grâce à la race maudite des blancs... Ils ont tué mon père et mes deux frères, et tous ceux qui tombent sous ma main ne sortent jamais de ce camp.

– Monsieur, répondit Beaucaire, nous ne sommes pas des ennemis...

– Je ne suis pas un monsieur, repartit fièrement la brute... je suis un chef.

– Chef, reprit Beaucaire, c'est bien malgré nous que nous sommes venus ici... Un incident nous a forcés à nous poser sur votre territoire,

mais nous n'avons aucune intention hostile...

Le chef éclata de rire.

CCI

Cruelle attente

– Ceux qui viennent ici et qui se font prendre, dit-il, prétendent toujours qu'ils sont venus chez moi malgré eux. Je ne suis pas dupe de ces mensonges. Vous êtes comme les autres, des espions et vous cherchez à savoir comment il est possible de m'attaquer... Je sais que l'on voudrait bien s'emparer de moi, mais on n'y arrivera pas. Je suis sans cesse sur le qui-vive et je suis toujours prévenu, quand une expédition se prépare... Jusqu'à ce jour personne n'a pu me vaincre et j'espère vivre longtemps encore.

– Il ne faut jurer de rien, répondit Beaucaire...

– Oui... tu espères que tes amis, si tu en as ici, viendront te délivrer, mais détrompe-toi... On n'arrive jamais près du camp des Aoudas...

– Qu’entendez-vous faire de nous ?

– Peux-tu le demander ? Mais je vais tout simplement vous mettre à mort... Cependant comme je veux que vous souffriez un peu... je ne vous ôterai la vie que dans trois jours. Vous aurez le temps de réfléchir.

Beucaire ne dit plus rien. Il savait ce qu’il désirait savoir. Ses compagnons et lui avaient trois jours devant eux... C’était plus qu’il n’en fallait pour permettre à Tavernier d’arriver avec du secours.

Le chef, après avoir regardé si les prisonniers étaient bien attachés, rentra sous sa tente. Ce misérable menait dans son camp, une vraie vie de roi. Ses sujets s’inclinaient avec respect sur son passage et il avait une dizaine de domestiques pour le servir.

Quelques instants après sa femme vint voir les prisonniers. Elle les examina attentivement et se mit à les frapper à tour de rôle avec une cravache... Elle n’épargna même pas le pauvre petit Francis.

– Toi, dit Laval, quand la femme eut disparu, tu me revaudras cela. Si nous avons la chance d’être délivrés, je te servirai une petite correction que tu n’auras pas volée. Quant à ton mari, j’espère bien qu’on le descendra et proprement encore.

– M. Tavernier arrivera-t-il à temps, murmura M. Paturel.

– Bien sûr, répondit le Parisien, mais jusqu’à ce qu’il arrive je crois que nous en verrons de dures.

– Oui, c’est à prévoir... Ce misérable se vengera sur nous et cruellement, j’imagine... Déjà, il nous refuse à boire... Quel supplice ! Et ces horribles insectes qui continuent de nous dévorer ! Ah ! il y a là de quoi vous guérir à jamais des voyages...

Quand la nuit fut venue, les Aoudas allumèrent de grands feux et firent cuire des quartiers de viande. Rien ne leur manquait. Grâce aux incursions qu’ils faisaient chez les peuplades voisines, ils étaient bien ravitaillés.

Sous la tente du chef qui était brillamment éclairée, on apercevait celui-ci. Il était à table avec sa femme et son jeune fils et quatre domestiques nègres le servaient. À la fin du repas, il était complètement ivre, sa femme aussi. Ils sortirent de leur tente et vinrent de nouveau voir les prisonniers... Leur fils, un gamin de douze ans environ, les accompagnait. Quand il aperçut Francis attaché à son poteau, il commença par lui faire des grimaces, puis se mit à le frapper avec un bâton. Quant à son père et à sa mère, ils s'amusaient à pincer les prisonniers et à les martyriser de toutes les façons...

Le Parisien perdit patience.

– Espèce de brute, s'écria-t-il, si jamais tu me tombes sous la main, tu passeras un fichu quart d'heure.

Le chef le toisa et répondit :

– Le fichu quart d'heure, comme tu dis, c'est toi qui le passeras, car demain je commencerai à vous torturer un peu. Vous verrez, mes hommes savent s'y prendre pour faire souffrir leurs ennemis.

– Pourquoi nous faire souffrir ? gémit M. Paturel, tuez-nous tout de suite...

– Non... dans trois jours... jusque là, je veux que le désert retentisse de vos cris de douleur.

– Ne parlez donc pas à ce sauvage, dit le Parisien, s'il savait ce qui l'attend, il ne ferait pas tant le malin...

– Toi, dit le chef, tu parles bien haut.

– J'ai bien le droit de parler, je suppose...

– Oui... et tu auras bientôt le droit de crier.

Beucaire qui n'avait encore rien dit, prit la parole.

– Vous voulez vous venger sur nous, c'est votre droit, mais je pense que vous épargnerez l'enfant qui est avec nous...

– Et pourquoi l'épargnerais-je, répondit Maouri. Il est de la race maudite comme vous et il subira votre sort...

– Vous êtes un misérable...

Maouri bondit sur Beaucaire et lui appliqua un coup de cravache en plein visage.

Beucaire poussa un cri de rage... et le chef se mit à rire aux éclats.

Il disparut avec sa femme et son enfant, et se retira sous sa tente, après avoir donné des instructions à ses sujets. Ceux-ci se promenèrent encore quelque temps dans le camp, puis se couchèrent sur le sol, enveloppés dans leurs burnous. Il ne resta plus debout, que deux sentinelles, lance au poing, chargées de surveiller les prisonniers.

La nuit était sombre. De gros nuages noirs roulaient dans le ciel... L'orage menaçait...

Les pauvres aviateurs prêtaient l'oreille, croyant à chaque instant, entendre le vrombissement d'un moteur.

– M. Tavernier n'arrivera pas à temps, dit tristement M. Paturel.

– Allons, du courage, dit Beaucaire, Tavernier fera tout ce qu'il pourra... vous pouvez en être sûr...

L'orage éclata. Ce fut un vrai déluge... Il ne se calma qu'au matin.

Maouri ne reparut que vers midi.

– Ah ! dit-il, en s’adressant aux prisonniers, nous allons un peu vous faire chanter. Je vous ai traités trop doucement jusqu’alors... il faut que vous souffriez un peu...

Il donna des ordres, et quatre hommes armés de couteaux effilés s’approchèrent des malheureux aviateurs.

– Oh ! mon Dieu ! gémit M. Paturel, est-il possible qu’on nous fasse ainsi souffrir... Au nom d’Allah, je demande grâce.

Le chef avait entendu.

– Qui a prononcé le nom d’Allah, demanda-t-il.

– Moi, répondit M. Paturel.

– Tu invoques Allah !... ce n’est pourtant pas ton Dieu ?

– Non, mais il est juste et punit toujours ceux qui font le mal sans raison.

– En es-tu sûr ?

– Oui, répondit M. Paturel.

CCII

Le châtement

Ce nom d'Allah, prononcé par un homme de la race maudite avait cependant troublé le chef. Il fit appeler le sorcier de sa tribu et s'entretint quelques instants avec lui. Revenant ensuite vers M. Paturel, il lui dit :

– Tu as blasphémé. Un misérable chrétien comme toi ne peut prononcer le nom d'Allah... car Allah ne protège pas les chiens de ton espèce.

M. Paturel paya d'audace.

– Allah protège tous les hommes, dit-il, il ne punit que ceux qui sont injustes et mauvais... Fais de nous ce que tu voudras, mais je te préviens, ton châtement est proche. Tu es maintenant le maître dans ce camp, tu commandes à des sujets qui t'obéissent, mais retiens bien ceci : avant que

la lune se soit levée une deuxième fois, il ne restera de ton camp que des ruines, ta femme aura été égorgée, ton fils aussi et toi tu expireras dans d'atroces souffrances. Je sais ce que je dis, car moi, j'ai le pouvoir de lire dans l'avenir...

Maouri haussa les épaules.

Tu crois m'intimider, dit-il, mais tu te trompes... je ne crains rien.

– Tu es dès maintenant condamné à mort...

À cet instant l'avion vint planer au-dessus du camp.

Maouri devint tout pâle.

– Voici le messager de mort qui arrive, dit M. Paturel avec force.

L'aéro volait très bas. Il tourna, vira, s'éloigna, puis revint en arrière.

– Ça va bien, dit Laval, M. Tavernier nous prévient qu'il nous arrive du secours. Il n'est pas seul à bord, j'ai aperçu des hommes dans la carlingue...

– Oh ! s'écria M. Paturel, si vous pouviez dire

vrai !...

Le chef était soucieux. Il ne cessait d'observer l'aéro. Il revint vers M. Paturel et lui dit :

– C'est le messager de mort, as-tu dit ?

– Oui, répondit le vieux savant.

– Eh bien, tu vas voir de quelle façon je vais le recevoir.

Il appela. Ses hommes se rangèrent autour de lui, et on les vit charger leurs armes, de vieux fusils qui ne devaient pas porter bien loin. Il faut croire que de là-haut Tavernier avait vu la manœuvre, car il s'éleva rapidement.

Pendant près d'une demi-heure, les Aoudas brûlèrent leur poudre pour rien. Leurs balles n'arrivèrent pas jusqu'à l'aéro.

Maouri allait et venait... sa femme et son fils, effrayés, s'étaient réfugiés sous leur tente.

Tout à coup les prisonniers sentirent un frisson leur passer le long du corps. L'avion venait de se mettre en descente et d'atterrir à cent mètres du camp à peine.

– Oh ! mon Dieu ! s'écria M. Paturel, ils sont perdus... et nous aussi... Ils ont une panne... ils ne pourront repartir, et ces misérables sauvages vont les assassiner !...

Maouri avait repris confiance. Il poussa un cri formidable, et, à la tête de ses hommes qui étaient environ une soixantaine, il courut vers l'aéro...

– C'est la fin, gémit le vieux savant.

Mais soudain les aviateurs reprirent confiance. Ils venaient d'entendre un *tac, tac, tac*, bien significatif...

Tavernier avait des hommes avec lui, et ces hommes manœvraient une mitrailleuse. On vit les Aoudas tomber comme des capucins de cartes. Tout à l'heure ils étaient soixante, bientôt ils ne furent plus que quarante, puis que vingt, mais ceux qui restaient s'obstinaient stupidement à foncer sur l'aéro.

– Bravo ! Bravo ! criait Laval... Ah ! ce qu'ils prennent pour leur rhume !...

– Sauvés ! nous sommes sauvés, balbutiait M. Paturel ivre de joie.

Mais brusquement, il se tut... Le chef Maouri revenait en courant vers le camp, suivi d'une dizaine d'hommes...

– Oh ! s'écria M. Paturel, ils reviennent pour nous tuer... ils se voient perdus, et veulent se venger sur nous avant de mourir...

Les malheureux aviateurs, malgré tout leur courage, se sentaient défaillir. Leur émoi fut de courte durée car ils aperçurent cinq soldats qui, armés de fusils avaient sauté de la carlingue de l'auto pour donner la chasse aux fuyards.

Maouri se vit perdu. Il se retourna, fit face à ceux qui le poursuivaient, et fit feu sur eux avec un mauvais fusil qu'il tenait à la main, mais une balle l'atteignit en pleine poitrine et il alla rouler auprès des poteaux où étaient attachés les prisonniers... Il n'était pas mort, mais dangereusement blessé. Il essaya de se soulever, ne put y parvenir et retomba sur le sol, en geignant.

– Hein ? vous voyez ce que je vous avais dit, s'écria M. Paturel, vous n'avez pas voulu me croire, tant pis pour vous. Avais-je raison quand

je prétendais qu'Allah était juste.

Maouri poussa un grognement et lança au vieux savant un regard courroucé. Déjà les soldats délivraient les prisonniers. Ces soldats étaient des tirailleurs sénégalais.

– Merci ! merci ! mes amis, dit Beaucaire. Il était temps que vous arriviez... car ce misérable chef s'apprêtait à nous mettre à mort, après nous avoir torturés.

Tavernier accourait.

– Ah ! mon brave Tavernier, s'écria Beaucaire, que de remerciements nous te devons... Sans toi, nous étions perdus.

– Oui, ajouta M. Paturel, et la mort qu'on nous réservait était affreuse. Ce chef est un véritable sauvage.

Maouri avait entendu. Il proféra quelques mots que l'on ne comprit point, et se remit à geindre.

– Achevez-moi, dit-il enfin, je souffre trop...

– As-tu craint de nous faire souffrir, répondit M. Paturel... Tu vois, tout se paye... Tu te croyais invincible dans ton campement et en moins de

quelques minutes, tu as été vaincu... Tu payes en ce moment le mal que tu as fait...

Maintenant, tous les prisonniers étaient libres. Tout à coup, on vit Francis se diriger vers la tente du chef. Il en sortait presque aussitôt, tenant par l'oreille le fils de Maouri, ce gamin qui l'avait si brutalement frappé. Le jeune Parisien eût pu tuer ce vilain petit sauvage, mais il se contenta de lui administrer une sérieuse correction. Il s'était vengé, c'était tout ce qu'il désirait.

Maouri achevait de mourir. Les quelques hommes qui lui restaient s'étaient enfuis dans la brousse, ne se souciant pas de partager le sort de leur chef. Tant que celui-ci avait été debout, et les avait commandés, ils avaient obéi aveuglement, mais à présent qu'il gisait à terre, près de rendre l'âme, ils ne le considéraient plus comme un chef.

En effet, pour eux, Maouri était un fils d'Allah, et devait par conséquent être invincible et nulle balle ne pouvait l'atteindre.

Du moment qu'il avait été vaincu et blessé, c'est qu'il ne jouissait point de la puissance qu'il

prétendait avoir... Les Aoudas fanatiques considéraient quelques instants auparavant Maouri comme un demi-dieu... Quand ils avaient vu qu'il n'était qu'un homme comme les autres, ils l'avaient abandonné.

Et maintenant, ils couraient dans la brousse, affolés, comme des bêtes traquées par les chasseurs.

CCIII

En attendant

– Ah ! mon cher Tavernier, dit Beaucaire, quelle reconnaissance nous te devons !...

– Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, répondit le commandant, c'est Francis... S'il ne m'avait pas délivré, je n'aurais pu remonter en avion et aller chercher du secours.

– Tu es allé loin ?

– Jusqu'à Massakori... Là, j'ai trouvé un administrateur colonial nommé Barberi, qui a bien voulu mettre cinq de ses miliciens à ma disposition. Ces braves soldats se sont embarqués aussitôt, avec une mitrailleuse et des fusils.. C'est la mitrailleuse qui nous a permis de venir à bout de nos ennemis.

– Certes, fit M. Paturel, cette mitrailleuse a fait

merveille. Je déteste en général ces engins-là et je me suis souvent élevé contre l'abus qu'on en avait fait pendant la guerre, mais dans le cas présent je suis obligé de reconnaître qu'ils ont du bon...

– Alors, fit Laval en riant, vous voilà réconcilié avec la mitrailleuse ?

– Oui.. surtout quand elle sert à fusiller des bandits comme ceux à qui nous avons eu affaire... Ah ! quelle émotion, mon Dieu ! quelle émotion !... J'ai bien cru que ma dernière heure était arrivée !... Mourir ce n'est rien quand on est tué tout d'un coup, mais ce misérable chef s'apprêtait à nous faire endurer les pires tortures... Il nous aurait brûlés à petit feu, écorchés vifs, que sais-je ? Et moi qui redoute la douleur et ne puis même pas me faire arracher une dent !...

– Eh bien ! vous voilà tranquille maintenant..

– Oui, grâce à M. Tavernier et à ces braves tirailleurs.

– Et aussi grâce à Francis.

– Oui... ce courageux petit homme nous a rendu un fier service et je ne l’oublierai pas...

Ce disant, M. Paturel se laissa tomber sur le sol, tant il était fatigué...

– Allons, lui dit le Parisien, il ne s’agit pas de s’endormir ici... il faut remonter en avion...

– Pas pour l’instant, fit Tavernier. Il faut d’abord que je reconduise à leur poste, les braves Sénégalais qui m’ont accompagné.

– Alors, fit M. Paturel inquiet, nous allons rester ici ?

– Oui... mais qu’avez vous à craindre, maintenant que nous vous avons débarrassés de tous ces sauvages ?

– Peut-on savoir ? D’autres peuvent venir.

– Non, ne craignez pas cela.

– En tout cas, donnez-nous des armes pour nous défendre, en cas d’attaque...

Laval alla à bord chercher des fusils et des cartouches.

Bientôt Tavernier repartait avec les cinq

Sénégalais.

Beucaire, Laval, M. Paturel et Francis s'installèrent à quelques pas du camp... Le vieux savant ne cessait de regarder de côté et d'autre...

– Combien croyez-vous, demanda-t-il à Beaucaire, que M. Tavernier mettra de temps pour aller et revenir ?

– Oh ! vingt-cinq minutes tout au plus.

– Il s'agit donc de tenir ici vingt-cinq minutes.

– Oh ! nous n'avons rien à craindre ?

– Vous croyez ?

– Parbleu !

– Cependant, il y a des sauvages qui se sont enfuis tout à l'heure... s'ils allaient revenir ?

– Eh bien, s'ils revenaient nous les recevrons à coups de fusil...

– À condition qu'ils ne nous surprennent point... Ces gaillards-là sont rusés. Ils rampent comme des serpents, et quand on les aperçoit, il est trop tard.

– Si nous étions en forêt, il faudrait en effet se

méfier, mais ici, en terrain découvert, nous n'avons rien à craindre.

Tout à coup, M. Paturel tressaillit.

– Vous avez entendu ? dit-il.

– Oui, répondit Beaucaire, c'est ce maudit chef qui se plaint... il a la vie dure, le misérable...

– C'est vrai, je n'y songeais plus... Ah ! il peut crier, ce n'est pas moi qui le plaindrai. Il n'a que ce qu'il mérite.

– Il serait peut-être plus humain de l'achever...

– Si vous croyez ?

– Oui, mais cela me répugne de tirer sur un homme à terre...

– Vous avez raison... Laissons-le, il ne va sans doute pas tarder à mourir, car il a été bien touché...

Quelques instants s'écoulèrent.

M. Paturel consulta sa montre :

– M. Tavernier est parti, depuis seize minutes, dit-il... il ne va pas tarder à revenir... Je vous avouerai que je ne serai tout à fait tranquille que

lorsque j'entendrai le bruit d'un moteur.

Et en disant cela, le vieux savant scrutait la plaine d'un air inquiet.

– Il est dommage, fit-il, que l'on ne nous ait pas laissé la mitrailleuse...

Laval éclata de rire.

– Eh quoi, dit-il, vous vous en seriez servi ?

– Pas moi, car j'ignore le fonctionnement de cet appareil.

– Oh ! il est bien simple... il n'y a qu'à tourner une manivelle, et tac, tac, tac, tac, les balles pleuvent de seconde en seconde... Avec une bonne mitrailleuse, un homme bien exercé peut tenir tête à une troupe, s'il ne se fait pas descendre par l'ennemi. Pendant la guerre, on plaçait les mitrailleuses dans des trous et les mitrailleurs bien protégés, tiraient à ras du sol... Fallait voir ce carnage.. Il n'y avait qu'un moyen de venir à bout de ces terribles engins. C'était de s'approcher en rampant et de lancer une grenade aux mitrailleurs.

– Oui, oui, fit M. Paturel, les grenades sont

aussi des engins bien pratiques... il suffit de savoir les lancer.

– Oh ! ça s'apprend vite... Tenez, moi, j'ai fait un excellent bombardier en quelques minutes... Ma première grenade, je l'ai lancée comme un novice et peu s'en est fallu qu'elle ne m'éclate dans les mains, mais les autres, je les ai bien placées, je vous assure. Tenez, une fois, en Argonne, près de Montfaucon, il y avait de satanés nids de mitrailleurs d'où on nous arrosait, je ne vous dis que ça... Le capitaine nous a dit tout à coup : « Quels sont ceux qui veulent aller faire taire ces moulins à café ? » Immédiatement dix hommes se sont présentés, puis dix autres... Le capiston a choisi dans le tas et je suis parti avec quatre copains. Nous avons chacun dans notre sacoche, une douzaine de petites dragées détonantes. Il faisait nuit... le ciel était noir comme de l'encre. Nous sommes partis en rampant, sans faire plus de bruit que des chats qui marchent sur du velours, et nous sommes arrivés à proximité des mitrailleuses. Dire qu'à cet instant, nous n'avons pas ressenti une petite émotion, ce serait mentir. L'homme, si brave

qu'il soit, n'est pas maître, dans certains cas, d'un petit frisson qui lui chatouille les reins... Bref, nous attendions, retenant notre respiration, mais les Allemands qui se méfiaient nous avaient sans doute entendu venir, bien que nous ayons pris toutes les précautions possibles. Nous les devinions là, dans l'ombre, à quelques mètres, et nous avions l'impression qu'ils nous guettaient. Tout à coup, la lune qui était masquée par de gros nuages, parut... Ah ! ça n'a pas été long... Nous fûmes vite repérés et les balles se mirent à bourdonner autour de nous comme des abeilles. Heureusement, nous nous étions bien aplatis sur le sol, dans la boue et les petits projectiles passaient au-dessus de nous... Ah ! il n'aurait pas fallu lever la tête, sans quoi, paf !... ça y était... on était zigouillés. Cependant, nous ne pouvions rester à la même place jusqu'au jour... il fallait prendre une décision. Alors, sans nous être consultés, nous nous sommes avancés en rampant et à un mètre des mitrailleuses, nous avons envoyé vivement nos pruneaux... Ah ! vous parlez d'un arrosage ! Ça nous avait coûté cher, hélas, car de quatre que nous étions partis, nous

sommes revenus deux... et encore le brave copain qui était avec moi, était sérieusement amoché.

– J’espère, fit M. Paturel émerveillé, qu’on vous a décoré pour ce brillant fait d’armes...

– Bah ! j’avais déjà la croix de guerre, ça m’a valu une étoile de plus.

– Si j’avais été votre chef, je vous aurais donné la Légion d’honneur...

– Comme vous y allez, vous ! La Légion d’honneur, c’est pour les officiers...

– Cependant, j’ai entendu dire que de simples soldats l’avaient obtenue...

– Oui, ceux qui étaient parvenus à prendre un drapeau à l’ennemi, mais vous pensez bien que les Allemands ne se laissaient pas prendre leur drapeau facilement... Ils le défendaient ferme, comme nous, d’ailleurs...

CCIV

Nouvelles inquiétudes

M. Paturel consulta de nouveau sa montre.

– Oh ! fit-il avec inquiétude... il y a maintenant trois quarts d'heure que M. Tavernier est parti...

– Il doit être en route pour revenir, dit Beaucaire.

M. Paturel ne répondit pas...

Laval, suivant son habitude, se mit à plaisanter. Cependant au bout de deux heures, Tavernier n'avait pas reparu.

– Sûrement, dit Beaucaire, il a dû lui arriver quelque chose...

– C'est certain, murmura M. Paturel... Ah ! pourquoi n'avons-nous pas pu partir avec lui.

– Vous savez bien que c’était impossible, fit remarquer Beaucaire.

M. Paturel ne dit plus rien.

Le temps s’écoulait... l’avion ne reparaissait toujours pas...

À un moment, on crut entendre le vrombissement du moteur, mais c’était le vent qui commençait à se lever et grondait à travers les dunes.

– Ça devient inquiétant, dit Beaucaire, Tavernier a eu sûrement une panne... et peut-être n’arrive-t-il pas à réparer... Quel dommage qu’il n’ait pas pu emmener Francis avec lui...

– Nous allons passer la nuit ici, murmura M. Paturel, pourvu...

Il n’acheva pas. Beaucaire dit tout à coup :

– De toute façon, il ne nous abandonnera pas... Il fera tout son possible pour nous prévenir... Mais cela prendra du temps.

– Et d’ici là, qu’arrivera-t-il ? fit M. Paturel. Ah ! j’avais bien raison de me méfier...

– Vous méfiez de quoi, fit Beaucaire avec humeur... Vous ne pouviez pas cependant prévoir que Tavernier aurait une panne...

– Ce n'est pas cela que je veux dire...

Et le vieux savant refusa de s'expliquer. Au fond, voici ce qu'il pensait... Il pensait que de nouveaux dangers allaient fondre sur lui et ses amis et peut-être n'avait-il pas tort...

La nuit vint... Une nuit obscure comme celle de la veille... Beaucaire et ses amis s'installèrent au pied d'une dune à une trentaine de mètres du camp des Aoudas, mais de l'endroit où ils se trouvaient, ils entendaient toujours la plainte du chef... une plainte sinistre, lugubre, qui avait quelque chose d'effrayant...

– Établissons nos heures de veille, dit Beaucaire...

– Croyez-vous que ce soit utile ? répondit M. Paturel, nul de nous ne songera à dormir...

– On ne peut savoir... Moi, je prendrai la première garde, Laval la seconde, Francis, la troisième et vous, la quatrième.

– Et si l’avion revient, cette nuit, comment pourrons-nous l’avertir ?

– Nous verrons...

Les aviateurs s’étendirent sur le sable. Autour d’eux, c’était le silence, coupé de temps à autre, par l’affreuse plainte du chef moribond. Cependant cette plainte cessa tout à coup.

– Il doit être mort, dit Laval.

– C’est certain, répondit Beaucaire.

Les heures s’écoulaient, lentes, lentes. Aucun des aviateurs ne songeait à dormir. Cependant, M. Paturel finit par s’assoupir et bientôt, il ronflait, comme un orgue. Francis s’endormit, lui aussi, car il était brisé de fatigue, le pauvre petit. Seuls Beaucaire et le Parisien veillaient. Parfois, ils causaient à voix basse, se soulevaient un instant, puis se laissaient retomber sur le sol.

Tout à coup, Laval dit à Beaucaire :

– J’entends un bruit bizarre...

– Ah !...

– Oui, faites comme moi, collez votre oreille

contre le sol et écoutez.

– En effet, qu'est-ce que cela ?...

– On dirait des pas.

– Oui, vous avez raison... on marche dans la plaine, mais à quelle distance...

– Oh ! pas bien loin... tenez, cela se rapproche.

– Peut-être est-ce une caravane qui arrive.

– Vous croyez ?..

– Je ne sais, c'est une supposition.

– Oh ! les caravanes doivent être plutôt rares par ici...

Dix minutes s'écoulèrent. Les pas devenaient plus distincts et on percevait un murmure confus.

– Nous ne savons à qui nous allons avoir affaire, dit Laval, peut-être serait-il prudent de se cacher.

– Ici ce n'est guère facile...

– Bah ! dissimulons-nous derrière une dune, nous serons ainsi bien protégés, et, en cas d'attaque nous pourrions nous défendre.

– Oui, vous avez raison.

Laval réveilla M. Paturel.

– Hein ? qu’y a-t-il ? fit le vieux savant, en se frottant les yeux.

– Chut ! fit le Parisien, levez-vous, et venez..

– Il y a du danger ?... Ah ! je m’en doutais bien... je...

– Mais taisez-vous donc...

Beucaire avait réveillé Francis. Le gosse se mit debout aussitôt.

– Suivez-moi, dit Beaucaire...

Quelques instants après, ils étaient tous dissimulés derrière une dune. Les pas se rapprochaient.

– Nous allons bien voir, murmura Laval... Si les gens qui arrivent passent sans s’arrêter ici, nous pourrons être tranquilles.

Il y eut soudain un bruit de voix... Les inconnus venaient de s’arrêter près du camp des Aoudas. Et alors, la plainte qui avait cessé, reprit de plus belle...

CCV

Une attaque vigoureuse

Que s'était-il passé ? Un événement que les aviateurs ne pouvaient prévoir. On se rappelle que le chef Maouri avait avec lui, sous sa tente, sa femme et son fils. Cette femme qui se nommait Maïa, était une créature énergique, prête à tout, une sorte d'amazone du désert. Souvent elle partait en expédition avec son mari et combattait à ses côtés...

Après le désastre des Aoudas, elle s'était approchée de Maouri qui gisait blessé sur le sable et s'était penchée vers lui. Et Maouri lui avait dit : « Va trouver les Rakaï, qui ont fait dernièrement alliance avec nous et dis-leur qu'ils viennent à notre secours... »

Et Maïa était aussitôt partie avec son fils. Elle

avait, en quelques heures, parcouru la distance qui séparait le camp des Aoudas de celui des Rakaï. Le chef de cette dernière tribu l'avait reçue aussitôt, et elle lui avait expliqué que le campement de son mari avait été attaqué, mais elle s'était bien gardée de lui dire que la déroute avait été complète et que Maouri était blessé à mort.

Le chef des Rakaï, un vigoureux Arabe redouté des peuplades voisines, avait à la hâte, réuni une vingtaine d'hommes et avait suivi Maïa.

Parvenue à l'endroit où se trouvaient précédemment les aviateurs, la petite troupe s'était mise à leur recherche, aux abords du campement, mais ne les avait pas découverts.

Au jour, ils avaient continué leurs recherches et guidés par les pas des aviateurs demeurés très visibles sur le sable, ils s'étaient dirigés vers leur retraite.

– Attention ! dit Beaucaire.

Laval, M. Paturel et le petit Francis s'étaient

emparés de leurs fusils... Beaucaire, son Remington à la main, attendait que les ennemis fussent à portée.

Quand il jugea le moment opportun, il commanda :

– Feu à volonté !...

Une grêle de balles s'abattit sur les assaillants. Ils ne s'attendaient pas à une telle réception, et battirent aussitôt en retraite, malgré les exhortations de Maïa qui s'était mise à leur tête. Ils ignoraient le nombre d'ennemis qu'ils avaient en face d'eux et ne tenaient pas à se faire tous tuer les uns après les autres.

– Je crois qu'ils en ont assez, dit Laval.

– Ne nous réjouissons pas trop tôt, murmura M. Paturel... Ils ont été surpris par notre énergique défense, mais vous allez voir... ils vont revenir.

– Tant mieux, fit le Parisien, nous les démolirons tous et nous serons tranquilles.

Cependant les ennemis ne revenaient pas à la charge

– Cette première distribution leur a suffi, dit Laval... Ils ne s'attendaient pas à une si chaude réception, et ils n'ont pas envie de remettre ça.

Les Rakaï étaient loin, pour le courage, de valoir les Aoudas.

Maïa avait beau les supplier, leur affirmer que les ennemis n'étaient que quatre, ils ne voulaient plus rien savoir.

Alors, elle supplia le chef de la suivre, tous deux contournèrent la dune et aperçurent les aviateurs. Ceux-ci regardaient justement du côté du camp, de sorte qu'ils ne virent point ceux qui les avaient repérés. Le chef des Rakaï exhorta ses hommes, Maïa leur fit des promesses pour les engager à revenir à l'attaque et ils consentirent à donner un nouvel assaut.

Seulement, cette fois, au lieu de se précipiter tous en masse, ils s'égrenèrent en tirailleurs de façon à entourer la dune.

Les aviateurs comprirent ce que voulaient faire leurs ennemis.

– Il s'agit de bien viser, dit Beaucaire.

– N’ayez crainte, répondit le Parisien... à chaque coup, je suis sûr d’envoyer un homme par terre.

– Moi aussi... mais je crains que M. Paturel qui n’a pas très bonne vue, ne manque souvent le but.

– Je ferai de mon mieux, dit le vieux savant, qui, en présence du danger, avait retrouvé tout son sang-froid.

Francis, courageux, comme un homme, épaulait déjà son fusil...

– Feu ! commanda Beaucaire.

Ce fut une suite de coups de fusil rapides... On voyait les ennemis battre l’air de leurs mains et s’affaisser sur le sol... Cependant, excités par Maïa, les Rakaï avançaient toujours.

– Nous allons être débordés, s’écria M. Paturel.

– Tirez, tirez toujours, cria Beaucaire.

L’ennemi n’était plus qu’à vingt mètres.

– Montons sur la dune, commanda Beaucaire.

Tous escaladèrent la montagne de sable. Ils étaient sauvés, car du haut de ce monticule, ils dominaient les agresseurs qu'ils abattaient comme des mouches. Jusqu'alors Maïa n'avait pas été atteinte. Elle parvint à escalader la dune et s'élança en hurlant sur les aviateurs.

– Ne la tuons pas, dit Beaucaire.

Laval l'étourdit d'un coup de poing. Les Rakaï dont le nombre avait considérablement diminué s'enfuyaient en déroute...

– Voilà un beau combat, dit M. Paturel, et qui peut compter comme un glorieux fait d'armes.

– Certes, répondit Beaucaire, et je vous adresse mes plus vives félicitations, surtout à Francis qui, pour son âge, a fait preuve d'un sang-froid vraiment remarquable... Je tiens à vous féliciter aussi, monsieur Paturel.

– Oh ! fit le vieux savant, je ne mérite pas d'éloges, car je défendais ma peau. Dans ces moments-là, on retrouve toute l'énergie de ses vingt ans...

Comme Maïa revenait de son évanouissement,

Laval lui attacha les mains avec une ceinture, car cette femme était une véritable tigresse et se serait jetée sur ses ennemis.

CCVI

Terrible épreuve

Les aviateurs étaient délivrés d'un péril qui pouvait compter parmi les plus sérieux de leur voyage. Ils n'avaient plus rien à craindre des Rakai et des Aoudas, mais ils étaient à présent isolés dans une plaine immense, tels des naufragés perdus sur la mer.

À quoi allaient-ils se décider ?

– Tavernier, dit Beaucaire, a eu une panne grave... Peut-être ne pourra-t-il pas repartir... Il faut le retrouver à tout prix...

– Si c'est possible, répondit M. Paturel.

– Vous voyez bien, dit Laval, que nous nous tirons toujours d'affaire... En route... M. Tavernier n'est peut-être pas bien loin...

– Et si nous ne le retrouvions pas ?

– Alors... il serait temps d'aviser... Pour l'instant, nous ne pouvons rien dire...

– Laval a raison, dit Beaucaire, toutes les suppositions que nous pourrions faire maintenant n'avanceraient à rien... Nous savons dans quelle direction est parti l'aéro... Nous tâcherons de tenir aussi exactement que possible la route qu'il a suivie.

– Et sur quoi nous guiderons-nous ? demanda M. Paturol. Nous n'avons pas de boussole...

– Sur le soleil...

– Et quand il sera couché ?

– Sur les étoiles...

– C'est vague... En se guidant sur les astres on peut s'écarter terriblement. Supposez que nous nous égarions... M. Tavernier lui, qui tiendra toujours sa direction exacte, à quelque chose près, ne nous retrouvera donc pas... Il nous cherchera en vain et nous resterons dans ce désert.

– Et si nous restons où nous sommes, qu'arrivera-t-il ?... En supposant que Tavernier

soit immobilisé par une panne grave, qui viendra à son secours ?

– C’est vrai... Ah ! quelle situation !... Si encore nous avions une carte...

– Je me rappelle assez exactement la route que j’ai suivie quand nous sommes venus jusqu’ici. Il y a d’abord un bois qu’il faut retrouver, puis un cours d’eau qui serpente à travers la plaine... Allons, en route !... Ne nous décourageons pas...

Les aviateurs se mirent en route sous un soleil brûlant. À un moment, le sable leur chauffa tellement les pieds qu’ils furent obligés de se coucher sur le dos, et de lever, pendant quelques minutes, les jambes en l’air...

Leur marche devint ensuite excessivement pénible, car le sable, très friable, glissait sous leurs pieds.

Il vous est sans doute arrivé, mes chers lecteurs, de marcher sur les dunes au bord de la mer et vous devez vous rappeler les difficultés que vous aviez à avancer. On fait un pas et on recule de deux...

Au bout de deux heures, Beaucaire et ses amis n'avaient pas parcouru plus de cinq kilomètres...

M. Paturel recommença à se décourager.

– Ce que nous faisons là, dit-il, est absolument inutile... Nous sommes condamnés à rester dans ce désert et à y mourir de soif et de faim.

– Mais taisez-vous donc, fit Beaucaire agacé.

Quand la nuit surprit les aviateurs, ils n'étaient pas à plus de deux lieues du camp des Aoudas... et ils avaient peut-être encore soixante kilomètres à parcourir.

Beucaire commandait de temps à autre à Laval de tirer des coups de fusil, dans l'espoir que Tavernier entendrait peut-être et leur répondrait, mais autour d'eux, c'était le silence, le silence effrayant du désert.

– Pensez-vous, demanda M. Paturel, que nous soyons encore très éloignés du cours d'eau dont vous avez parlé tout à l'heure ?

– Non, répondit Beaucaire.

– Combien de kilomètres environ ?

– Je ne pourrais le dire...

– J’ai une soif terrible... mon gosier est sec comme une plaque de four... Oh ! c’est effrayant... Je n’aurais jamais cru que l’on put tant souffrir de la soif...

– Courage !... vous allez bientôt rencontrer la rivière...

Beucaire disait cela pour rassurer M. Paturel, mais à la vérité, il ne savait à quelle distance se trouvait le cours d’eau...

Toute la nuit, on marcha et quand parut le jour, la fatigue des pauvres aviateurs était telle, qu’ils se laissèrent tomber sur le sol.

– Je ne pourrai pas aller plus loin, non, je ne pourrai pas, murmura M. Paturel d’une voix faible comme un souffle... Mes forces sont à bout...

– Encore un peu de courage, murmura Beaucaire, nous aurons bientôt de l’eau autant que nous en voudrons...

– Et nous pourrions bien en avoir avant d’avoir atteint la rivière, dit Laval. Voyez comme

le ciel se couvre... l'orage va éclater pour sûr... Alors nous n'aurons qu'à nous coucher sur le dos et à ouvrir la bouche pour nous désaltérer.

– Non... dit M. Paturel, après avoir regardé le ciel, la pluie ne tombera pas... Voyez le vent chasse les nuages vers l'est...

C'était vrai. Peu à peu, les nuages disparurent et le ciel reprit son habituelle limpidité ! Le soleil avait reparu et ses rayons brûlants versaient du plomb fondu...

– Allons ! en route ! commanda Beaucaire.

Laval et Francis se levèrent péniblement, mais M. Paturel demeura couché sur le sol.

– Voyons, venez, dit Beaucaire.

– Je n'ai plus la force de me lever, répondit le vieux savant.

Beucaire et Laval le soulevèrent. Une fois qu'il fut debout, il chancela et retomba lourdement sur le sable...

– Partez, dit-il, laissez moi... Je suis à bout...

Beucaire qui, lui aussi, se sentait faiblir,

regarda ses compagnons. Laval et Francis, les yeux agrandis par la fièvre, étaient d'une pâleur de cire... Néanmoins, ils résistaient encore, parce qu'ils étaient jeunes, pleins de vigueur...

Beucaire eut une inspiration :

– Mes amis, s'écria-t-il, voyez là-bas, en face de nous... c'est le cours d'eau que nous cherchons... vite !... vite !... en route. Dans quelques minutes, nous pourrons boire à plein gosier.

M. Paturel fit un effort surhumain, s'arc-bouta sur les mains, puis sur les genoux et se mit debout en balbutiant :

– Le cours d'eau... vous croyez... Ne vous trompez-vous pas ?

– Non... non, répondit Beaucaire, un peu de courage et nous allons l'atteindre...

Hélas ! au bout d'une heure de marche, on n'avait encore rien découvert. Cette fois, M. Paturel s'affaissa et ferma les yeux...

– Mon Dieu ! murmura Laval, est-ce qu'il va mourir ?

Beucaire ne répondit pas. Il regardait Francis qui faiblissait à vue d'œil.

CCVII

Une rencontre

Laval résistait encore, car il était vigoureux, mais il ne tiendrait pas longtemps sans doute. Quant à Beaucaire, il sentait peu à peu ses forces l'abandonner. Pour comble, la chaleur était encore plus accablante que la veille.

– Ah ! fit le Parisien, je crois que nous sommes flambés, cette fois...

Beaucaire ne répondit pas.

– Croyez-vous, demanda le Parisien que le cours d'eau soit loin d'ici ?

– Je ne sais, répondit Beaucaire... je n'en ai aucune idée...

– Pourtant, vous prétendiez, il y a quelques heures, qu'il était tout proche ?

– Je disais cela pour vous redonner du courage.

– Oui, je comprends...

Les deux hommes demeurèrent un instant silencieux...

Laval reprit :

– Voulez-vous que je parte en reconnaissance, que j’aille voir si je découvre de l’eau ?

– Mon pauvre ami, tu n’aboutiras à rien.

– Au point où nous en sommes on peut tout tenter.

– Quand tu auras fait un kilomètre, tu n’auras pas la force d’aller plus loin.

– Qui sait ?... Je vais voir... Nous ne pouvons demeurer ici, sans rien tenter, car c’est la mort qui nous guette...

– La mort... tu l’as dit...

– Eh bien ! non, je ne veux pas mourir, moi... ou si je succombe, j’aurai du moins tout tenté pour nous sauver...

Beucaire regardait avec admiration le

courageux Parisien.

– Va... lui dit-il, et puisses-tu réussir.

Laval mit sa veste sur sa tête pour se garantir du soleil, et s'en alla au milieu des sables, d'une démarche lourde et chancelante.

Quand il eut parcouru deux cents mètres, il s'arrêta, s'épongea le front, puis se remit en marche... Le sable devenait de plus en plus friable, et glissait sous les pieds. Par places, il était un peu plus ferme, mais redevenait bientôt fin et inconsistant...

Le brave Parisien avance toujours... La chaleur est de plus en plus forte, du sol montent des vapeurs miroitantes. Les dunes à l'horizon se dressent comme de grandes vagues jaunes et le pauvre Laval s'imagine parfois que, derrière ces dunes, il va apercevoir le cours d'eau qu'il cherche.

Cependant ses jambes fléchissent sous lui, il sent sa vue s'obscurcir, et il est obligé de s'étendre sur le sol. Il est parti avec son fusil et quelques cartouches, car le Parisien, même dans

les situations les plus désespérées, pense à tout, mais ce fusil lui semble de plomb et il n'a plus la force de le porter.

Il s'apprête à se remettre en marche, quand à cent mètres devant lui, il aperçoit des hommes vêtus de longs burnous blancs.

Il s'agenouille, prêt à tirer. Les hommes avancent. Ils ne l'ont pas aperçu, car il est à demi dissimulé par un petit monticule de sable.

Le Parisien est décidé à vendre chèrement sa vie. Il n'y tient plus guère d'ailleurs à la vie, car il est arrivé à un de ces moments de désespoir où l'on envisage la mort avec calme.

Les hommes aux burnous avancent. Ils sont douze et Laval remarque qu'ils ont des fusils. Quand ils ne sont plus qu'à dix mètres, il se lève soudain et les couche en joue, en criant :

– Qui êtes-vous ?

Un éclat de rire lui répond, et une voix joyeuse répond :

– Eh ! l'ami !... voilà que tu veux tuer des Français maintenant ? Pour qui nous prends-tu

donc ?

Le Parisien abaissa son arme et répondit :

– Excusez-moi... Je ne sais plus ce que je fais... Je suis fou !... Je meurs de soif.

L'un des hommes lui tendit une gourde remplie d'eau, en disant :

– Tiens... bois... et dis-nous ce que tu fais ici dans les sables, loin de tout poste...

Le Parisien but avec avidité et quand il se fut désaltéré :

– Merci, dit-il, vous me sauvez la vie... mais à quelques kilomètres d'ici, j'ai des amis qui eux aussi meurent de soif... Ne pouvez-vous m'accompagner jusqu'à eux, et leur donner à boire ?

– Quels sont ces amis ? demanda l'un des hommes du détachement.

– Des Français comme moi, des aviateurs.

– Comment, des aviateurs ?... Seraient-ce ceux qui sont passés à Fort-Lamy, il y a six jours environ ?

– Oui... ce sont eux...

– Cependant leur avion est arrêté dans les sables à faible distance d'ici... Pourquoi l'ont-ils abandonné ?

– Ils ne l'ont pas abandonné... Je vais vous expliquer...

Le Parisien but encore une gorgée d'eau et reprit :

– Nous avons en effet passé au-dessus de Fort-Lamy et de Maô et nous remontions vers le nord, quand nous avons été immobilisés par une panne. Nous croyions être dans une région paisible, quand nous avons été attaqués par une bande de sauvages que l'on nomme Aoudas.

– Les Aoudas !... ils sont terribles en effet et vous êtes parvenus à leur échapper ?

– Non... ils nous ont pris, ligotés et attachés à des poteaux. Leur chef Maouri s'apprêtait à nous mettre à mort, quand un de nos compagnons est parvenu à s'échapper, à remonter en avion, et à aller chercher du secours. Quelques heures après, il est revenu ayant à bord cinq tirailleurs

sénégalais avec une mitrailleuse. Ah ! je vous prie de croire que les Aoudas l'ont dansé belle. Nous en avons tué des tas, et leur chef a été blessé... Depuis cette victoire, notre ami est reparti en aéro pour reconduire les Sénégalais à Massakori, et avec mes compagnons nous sommes restés près du camp de Maouri. Là nous avons encore été attaqués par une autre peuplade, mais nous nous sommes vigoureusement défendus et avons eu raison de ces nouveaux ennemis. Nous attendions donc dans la plaine le retour de notre ami, mais il faut croire qu'il a été immobilisé par une panne, car il n'a pas reparu. Alors, la faim et la soif se sont emparées de nous... Mes compagnons sont là-bas étendus sur le sable, incapables de faire un mouvement... Peut-être vont-ils mourir... Moi, j'allais à l'aventure cherchant un cours d'eau, mais quand je vous ai aperçus mes forces venaient de me trahir et j'avais renoncé à tout.

CCVIII

Nouveaux amis

Le chef de l'expédition qui n'était pas un Arabe, comme l'avait cru le Parisien, mais un officier commandant un poste au nord du Tchad, dit au pauvre garçon :

– Je vois que nous sommes arrivés à temps. Nous nous rendions en reconnaissance pour obtenir justement quelques renseignements sur les Aoudas que vous avez si bien étrillés... Où sont vos compagnons, nous allons leur porter secours ?

– Je vais vous conduire vers eux, dit Laval qui venait de retrouver ses forces... Pourvu que nous les retrouvions encore en vie... Ensuite, nous rejoindrons M. Tavernier qui doit, lui aussi, être en bien fâcheuse situation à bord de son aéro.

– Nous sommes passés près de cet aéro, à un kilomètre environ et nous nous proposons de nous en approcher en revenant.

On se hâta vers l'endroit où se trouvait Beaucaire et ses compagnons. Quand on y arriva, Beaucaire était assis, la tête entre les mains. M. Paturel et Francis semblaient dormir.

– Courage ! courage ! s'écria Laval, en courant vers ses compagnons... voici de l'eau... on vous apporte de l'eau... vous êtes sauvés.

Beucaire se mit debout.

M. Paturel et Francis se soulevèrent péniblement.

Les hommes qui accompagnaient Laval s'étaient approchés, et avaient donné une gourde d'eau aux trois aviateurs. On devine avec quelle joie ils trempèrent leurs lèvres dans le précieux liquide. Et quand ils eurent bu, la vie qui semblait les avoir abandonnés revint en eux peu à peu.

M. Paturel regarda les gens qui l'entouraient en balbutiant des remerciements d'une voix entrecoupée.

– Ah ! il était temps, ajouta-t-il... Je crois que j'allais mourir...

Et aussitôt, il demanda :

– A-t-on des nouvelles de l'aéro ?

– Oui, répondit le Parisien... il n'est pas loin d'ici.

– Vraiment ?

– C'est comme je vous le dis... Quand vous vous sentirez de force à marcher, nous irons retrouver ce pauvre M. Tavernier qui doit faire de tristes réflexions... mais espérons que nous le trouverons en forme, car lui n'a pas dû souffrir de la soif... il avait à bord de l'eau et des vivres.

Beucaire avait retrouvé toute son énergie. Il se passa la main sur le front comme s'il sortait d'un rêve, et s'adressant au chef de l'expédition :

– Monsieur, dit-il, apprenez-moi votre nom, pour que je sache au moins qui je dois remercier.

– Capitaine Haller, répondit l'officier...

– Vous êtes de Fort-Lamy ?

– Non... de Nangui... un petit poste perdu en

pleine brousse.

– Et vous aviez appris que nous étions immobilisés dans les sables ?

– Non... c'est le hasard seul qui nous a fait rencontrer monsieur (et il désigna Laval).

– Le hasard, murmura M. Paturel, ah ! on peut dire qu'il a joué un grand rôle depuis notre départ...

– Le hasard, dit l'officier, est le dieu des explorateurs.

– Je m'en aperçois, fit le vieux savant.

Le petit Francis venait de se dresser. Il eut quelque peine à se mettre debout, mais il y parvint.

– Pauvre gosse, dit Beaucaire, en posant sa main sur l'épaule de l'enfant... À quelles rudes épreuves tu as déjà été soumis.

– Ce petit est sans doute un enfant que vous avez recueilli en cours de route, dit le capitaine Haller.

– Pas du tout, répliqua vivement Beaucaire

c'est notre mécanicien et je vous prie de croire qu'il est habile... C'est lui qui soigne notre moteur et le répare...

Le capitaine n'en pouvait croire ses oreilles. Il félicita Francis et lui posa quelques questions auxquelles le jeune mécano répondit.

– Allons, dit Beaucaire, maintenant que nous sommes revenus à la vie c'est le cas de le dire, allons retrouver ce pauvre Tavernier qui doit faire dans son aéro de bien tristes réflexions.

– Nous allons vous accompagner, dit le capitaine, car maintenant la mission dont on nous avait chargés n'a plus de raison d'être... Nous voulions obtenir sur les Aoudas quelques renseignements, mais à présent nous sommes fixés. Nous savons que, grâce à vous, ils ne sont plus à craindre. Vous avez bien travaillé, messieurs, et vous nous avez rendu un grand service, car ces sauvages devenaient dangereux et un jour ou l'autre, nous aurions été obligés de partir contre eux en expédition.

– Ils n'existent plus, répondit Beaucaire, et celui que vous pourrez remercier, c'est notre ami,

le commandant Tavernier, qui a eu raison d'eux avec sa mitrailleuse... On a raison de dire qu'à quelque chose malheur est bon... Si nous n'avions pas eu cette panne malencontreuse, les Aoudas continueraient à terroriser cette région.

On se mit en route.

Le soleil déclinait, la chaleur était moins ardente. M. Paturel marchait encore difficilement, et soufflait à chaque pas... Laval lui donna le bras en disant :

– Un peu d'énergie, monsieur Paturel, bientôt vous serez à bord de notre bon aéro, et nous continuerons paisiblement notre voyage.

– Oh ! paisiblement, c'est beaucoup dire, répondit le vieux savant... Je remarque même que plus nous approchons du terme de notre voyage, plus nous avons d'aventures...

– Espérons que celle-ci sera la dernière.

– Puissiez-vous dire vrai... mais allons-nous marcher longtemps encore ?

– Non, dit le capitaine Haller, qui avait entendu... encore sept kilomètres environ.

– Sept kilomètres ! murmura M. Paturel, sept mille mètres... aurai-je la force de les parcourir ?

– Mais oui, fit le Parisien en riant... Voyez, vous êtes déjà plus solide sur vos jambes... Tout à l'heure vous pouviez à peine vous tenir, à présent vous tendez le jarret comme un jeune homme.

– Triste jeune homme, fit le vieux savant.

CCIX

Nouvelles craintes

La nuit allait bientôt venir.

– Sommes-nous loin encore ? demanda Beaucaire.

– Non, répondit le capitaine.

– Vous êtes sûr de retrouver l’endroit où se trouve notre aéro ?

– Ma foi... je le crois...

– Mais vous n’en êtes pas sûr ?

– Dans le désert, voyez-vous, on n’est sûr de rien, on s’égare facilement, mais je crois cependant...

Le capitaine s’arrêta tout à coup :

– Oh ! c’est bizarre, dit-il.

– Quoi donc ? interrogea Beaucaire avec inquiétude.

– De l’endroit où nous sommes en ce moment, nous devrions apercevoir l’avion...

– Il ne s’est pas envolé pourtant, car nous aurions entendu le bruit de son moteur...

Le capitaine interrogea deux des hommes qui l’accompagnaient. Ceux-ci affirmèrent que l’avion se trouvait bien sur la gauche, quand ils avaient passé quelques heures auparavant.

– Avançons toujours, dit le capitaine Haller.

Bientôt la nuit tombait, toutes les recherches devenaient impossibles.

– Tirons quelques coups de feu, dit Laval, le commandant les entendra sûrement et nous répondra.

Il déchargea trois fois son fusil, mais aucune détonation ne répondit à ce signal.

Cela devenait inquiétant... Ou Tavernier se trouvait très loin de là, ou il était dans l’impossibilité de tirer un coup de fusil... Qu’était-il arrivé ?

Le capitaine était cependant sûr de s'être bien orienté.

– Nous sommes peut-être, dit-il, trop à gauche ou trop à droite, mais sûrement l'avion ne doit pas être loin.

Un de ses soldats lui dit quelques mots à voix basse :

– Oh ! croyez-vous, fit le capitaine.

– Ma foi... c'est le bruit qui courait hier...

Beucaire demanda :

– Vous craignez de vous être trompé ?

– Non, répondit le capitaine, mais un de mes hommes vient de me faire une remarque qui me trouble un peu. Nous sommes ici dans le voisinage du camp des Biritis, de mauvais drôles qui nous donnent parfois du fil à retordre et qui pourraient bien...

Le capitaine n'acheva pas. Il y eut quelques instants de silence, puis Beaucaire reprit :

– Supposeriez-vous que ces Biritis auraient attaqué notre ami ?

– Ma foi... Je ne puis me prononcer, mais c'est dans les choses possibles.

– Savez-vous exactement où se trouve le camp de ces sauvages ?... Nous sommes en nombre, nous avons des armes, et nous pouvons en venir à bout, dans le cas où ils auraient fait notre pauvre ami prisonnier.

– Les Biritis sont des nomades. On les croit dans un endroit, et ils sont dans un autre...

– Ils n'ont tout de même pas pu enlever l'aéro ?

– Évidemment, mais ils ont pu le rouler, le dissimuler derrière une dune où il nous sera assez difficile de le découvrir.

– Ce n'est qu'au jour que nous pourrions être renseignés...

– Oui... c'est à dire dans sept heures d'ici.

M. Paturel avait entendu.

– Vous voyez, dit-il à Laval, nous avons eu tort de nous réjouir trop tôt... qui sait ce qui nous attend ?

– Je vous en prie, fit Beaucaire, ne prêchez pas ainsi malheur...

Le vieux savant ne dit plus mot. Une vive inquiétude s'était emparée de lui et il croyait, à chaque instant, distinguer des ombres qui se mouvaient sur le sable.

Tout à coup, il prit Laval par le bras et lui dit :

– Avez-vous entendu ?

– Quoi ? demanda le Parisien.

– J'ai entendu marcher...

– Vous vous trompez...

– Non... non, écoutez...

Il y eut un petit bruissement et l'on vit quelque chose de noir glisser sur le sol...

– C'est un rat, dit le capitaine, nous ne sommes pas loin du campement des Biritis, et les rats viennent toujours rôder aux abords des endroits habités...

CCX

Les Biritis

M. Paturel s'était un peu rassuré.

– Vous voyez, dit-il, que j'ai l'oreille fine... vous n'aviez rien entendu...

– Ma foi, j'avoue, répondit Laval. Enfin, ce n'était qu'un rat, heureusement.

Le capitaine s'était assis sur le sable, à côté de Beaucaire. Tous deux causaient à voix basse :

– Je ne suis pas rassuré sur le sort de votre ami, dit l'officier... Les Biritis sont de mauvais drôles capables de tout.

– Supposeriez-vous qu'ils l'aient assassiné ?

– Je ne vais pas jusque-là, mais enfin...

– Cette peuplade est-elle nombreuse ?

– Non... elle se compose d'une trentaine

d'individus, hommes et femmes compris.

– Sont-ils bien armés ?

– Ils ont quelques mauvais fusils... mais ils ne s'en servent guère, ils préfèrent employer des couteaux de jet, sorte d'engin très dangereux qu'ils manient encore mieux que les nègres de l'Oubanghi.

La nuit s'écoulait lentement. Il semblait aux aviateurs qu'elle ne finirait jamais. Enfin l'horizon s'éclaira faiblement du côté de l'est.

– Préparons-nous, dit le capitaine.

Et il donna rapidement quelques instructions à ses hommes. Ils étaient tous armés de fusils Lebel. Ils appartenaient à un régiment de tirailleurs indigènes. Beaucaire, M. Paturel, Laval et Francis prirent leurs carabines.

– En route ! commanda le capitaine... Je marche en tête pour vous guider... réglez-vous sur moi.

Le capitaine Haller avait fait presque toute sa carrière en Afrique, aussi était-il rompu à la guerre du désert qui exige beaucoup d'attention,

une vue perçante et un sang-froid remarquable. Dans les grandes plaines de sable que le vent a bouleversées et où, à côté de dunes hautes parfois de vingt mètres, se trouvent des trous d'égale profondeur, il faut savoir s'orienter, profiter des aspérités de terrain, tout en se gardant de tomber dans les ravins et les précipices.

Quand le jour fut dans son plein, les soldats et les aviateurs étaient arrivés à cent mètres environ du camp des Biritis ou du moins de l'endroit où on supposait qu'ils s'étaient établis.

– Attendons là, dit le capitaine.

Et il dit à un de ses hommes :

– Ben-Azi, va jeter un coup d'œil là-bas...

Le tirailleur comprit. Il donna son fusil à un camarade, et ne conserva que sa baïonnette.

On le vit s'engager entre les sables. Il rampait rapidement comme un homme qui est habitué à ces sortes de reconnaissances.

Bientôt, on le perdit de vue.

– Ben-Azi, dit le capitaine Haller, est un habile garçon... où d'autres échoueraient, lui,

réussit toujours. Il m'a souvent rapporté d'utiles renseignements. Ah ! c'est que, voyez-vous, notre sécurité est chaque jour menacée dans ces parages. On se couche le soir, au poste et si l'on ne reçoit pas la visite de quelque serpent ou de quelque panthère, on risque d'être attaqué par les rôdeurs du désert ou par certains indigènes fanatiques qui ont la haine des blancs. Plus bas, en Afrique, il y a les hommes-tigres... ici nous avons les hommes-panthères, et ce sont ceux-là les plus dangereux... Ils constituent une association aux buts obscurs ! Ces hommes sont redoutables. La nuit, ils se couvrent d'une peau de panthère, arment leurs doigts de griffes de fer, afin de ne laisser sur leurs victimes d'autres traces que celles du fauve. Ils se font peindre sur le corps les couleurs et les taches de l'animal qu'ils représentent, et se glissent dans la brousse. Ils s'approchent peu à peu d'un poste ou d'un gourbi, et demeurent de longues heures en attente. Quand ils sont arrivés près d'une sentinelle ou d'un homme isolé du poste, ils bondissent sur lui, en poussant un rugissement, le déchirent de leurs griffes et l'emportent dans leur

campement. Là, la malheureuse victime est égorgée, on recueille son sang dans un vase, et tous les membres de la tribu boivent une gorgée de ce sang. Ensuite le corps est découpé, entassé dans un grand chaudron rempli d'eau bouillante. Quand il est cuit à point, le festin commence et les hommes-panthères dévorent leur proie. Les os sont ensuite écrasés, broyés pour qu'il ne reste aucune trace de l'horrible festin et jetés au vent. La semaine dernière, deux de nos hommes ont été enlevés par ces misérables.

– On ne peut donc pas les surprendre, demanda M. Paturel que ce récit avait vivement intéressé.

– Allez donc surprendre des hommes invisibles. Ils savent à merveille se dissimuler et arrivent sans bruit. Ils ne s'attaquent jamais à un groupe d'hommes... ils attendent et fondent sur le soldat isolé.

– Ces hommes-panthères doivent appartenir à une secte religieuse.

– On le dit... Leur but serait d'attirer sur eux la bienveillance du dieu des sables, en tuant le plus

de blancs possibles.

– Ils ne s’attaquent jamais aux noirs ?

– Quelquefois, mais ce sont les blancs qu’ils recherchent.

– Êtes-vous sûr, demanda M. Paturel qui était loin de se sentir rassuré, que les Biritis que nous allons bientôt apercevoir n’appartiennent pas à cette horrible secte ?

– On ne peut savoir... Jamais jusqu’alors on n’est arrivé à capturer un homme-panthère.

– Il faut que ces gens-là soient joliment habiles.

– Ils le sont, vous pouvez me croire, aussi, la nuit, quand nous sommes dans nos cases, dormons-nous toujours avec un revolver à notre portée.

– Vous pourriez avoir des chiens pour vous prévenir ?

– Nous avons essayé, cela n’a avancé à rien. Il faut croire que les chiens sont terrifiés par ces misérables, car ils n’aboient pas dès qu’ils les

aperçoivent. Les noirs croient, mais cela est
stupide, qu'ils jettent un sort aux chiens.

CCXI

En avant !

Soudain, M. Paturel tressaillit. On rampait près de lui et il se demandait déjà si ce n'était pas un homme-panthère qui allait surgir, quand le capitaine dit à demi-voix :

– Ah ! c'est toi, Ben-Azi ?

– Oui, mon capitaine, répondit le tirailleur.

– Et qu'as-tu appris ?

– Les Biritis sont dans leur camp.

– Tu les as vus ?

– Oui... et j'ai vu aussi un blanc, un prisonnier qui est étendu sur le sable...

Beucaire murmura :

– C'est notre pauvre ami.

– Oui, probablement, répondit le capitaine, mais nous pouvons encore le délivrer...

– Il faut se hâter alors, car ils sont bien capables de le tuer.

– Nous allons les attaquer sur-le-champ.

– J’ai vu aussi, reprit Ben-Azi, un grand « aroplane » dans le camp.

C’est notre avion... Je m’en doutais, dit Beaucaire... Les misérables après avoir capturé notre ami ont roulé l’avion dans leur camp...

Le capitaine Haller donna des instructions à ses soldats et aux aviateurs.

– Voici, dit-il, comment nous allons procéder... Nous nous avancerons en rampant et arrivés à la limite du camp, nous ferons feu tous à la fois sur les Biritis. Il faut profiter de leur premier mouvement de confusion, ne pas leur laisser le temps de se ressaisir... Évitez surtout de tirer sur l’avion...

Ben-Azi, interrogé de nouveau, expliqua comment était situé l’aéro...

– Bien, fit le capitaine nous pouvons donc tirer

sans l'atteindre.

M. Paturel n'était point rassuré du tout.

– Je rampe difficilement, dit-il à Laval, et avec une maladresse insigne... Je vais certainement rester en arrière...

– Mais non, fit le Parisien... ramper rien n'est plus facile... vous vous aidez des coudes et des genoux, c'est simple comme tout... Vous vous mettez à côté de moi, vous verrez que vous arriverez à me suivre.

Le vieux savant eût évidemment préféré rester à la place où il se trouvait, mais il comprit qu'il ne pouvait laisser partir les soldats et ses camarades sans les suivre.

C'eût été une lâcheté, et M. Paturel, s'il était parfois timoré, ne manquait pas de courage.

Il était de ces hommes qui ont besoin d'être « chauffés » et qui valent les autres une fois qu'ils sont en action.

– Attention ! dit le capitaine... baissez-vous vite.. Je crois que nous avons été aperçus.

– Croyez-vous ? demanda Beaucaire.

– Oui, j’ai vu là-bas un homme qui s’est dressé et a disparu presque aussitôt... Les Biritis savent admirablement garder leur camp...

– Et si nous avons été aperçus ?

– Ma foi, tant pis, nous attaquerons quand même. Nous avons un avantage sur nos ennemis, c’est que nous sommes armés de fusils avec lesquels nous pouvons les atteindre de loin, tandis qu’eux n’ont à leur disposition que des couteaux de jet et des sagaies.

– Ne m’avez-vous pas dit, tout à l’heure, qu’ils avaient aussi des fusils.

– Oui, de vieilles armes rouillées dont ils se servent fort mal et qu’ils sont obligés de charger par le canon. Allons ! ne perdons pas un instant... S’ils nous ont vus, il ne faut pas les laisser s’organiser.

Aviateurs et soldats, précédés du capitaine Haller, partirent aussitôt. M. Paturel eut d’abord de la peine à suivre, mais enfin il s’y mit et rampa comme un véritable Indien.

À vingt mètres du campement des Biritis, tous

se dressèrent et ouvrirent le feu sur l'ennemi. Celui-ci qui s'attendait sans doute à l'attaque était bien retranché, derrière un remblai de sable.

– Il faut les tourner, dit le capitaine.

On opéra un rapide mouvement et les Biritis qui n'étaient plus protégés reçurent une terrible fusillade... Ils ne s'enfuirent point cependant.

Leur chef poussa un cri terrible, et tous lancèrent en même temps leurs couteaux de jet...

Une nouvelle décharge refroidit leur enthousiasme et ils furent obligés de céder. Alors, ils reculèrent lentement d'abord, puis s'enfuirent vers les dunes.

Les aviateurs et les soldats étaient maintenant maîtres du camp.

Ils s'y précipitèrent, cherchèrent le commandant Tavernier que le soldat indigène avait aperçu, quelques instants auparavant, mais le prisonnier avait disparu !

CCXII

Délivré

Qu'était-il devenu ?... les Biritis l'avaient-ils mis à mort ?... Le capitaine Haller, suivi de M. Paturel, de Beaucaire, de Laval et de Francis se précipita dans le camp où l'avaient précédé les tirailleurs indigènes. Ce fut un épouvantable massacre... On n'épargna que les femmes, les enfants et quatre ou cinq hommes qui s'étaient jetés à genoux et demandaient grâce. Beaucaire et Laval appelèrent à grands cris le commandant Tavernier, mais celui-ci ne répondait pas.

On crut un moment qu'il était ligoté et bâillonné à bord de l'aéro, lequel se trouvait près de là. Quand on fut près de l'appareil, on constata avec stupeur que Tavernier n'y était pas...

– Mon Dieu ! qu'est-il devenu, s'écria

Beaucaire...

– Attendez, dit le capitaine Haller, je vais interroger un de nos prisonniers.

Les cinq hommes que l'on avait capturés et que l'on avait épargnés, étaient au milieu du camp, attachés deux à deux. Le capitaine s'adressa à l'un d'eux et lui dit, en lui mettant le canon de son revolver devant la figure.

– Parle, ou je te casse la tête. Où est le prisonnier blanc ?

L'homme ne répondit pas...

– Prends garde, dit le capitaine... Si tu refuses de répondre, je tire.

Le misérable se décida à parler après avoir du regard consulté ses compagnons.

– Le prisonnier blanc, dit-il... est dans la castera.

– La castera ?

– Oui... là, à droite, à côté du bois.

Le capitaine regarda dans la direction qu'on lui indiquait et aperçut une cabane en bois tout au

plus grande comme une guérite.

– Venez, dit-il aux aviateurs.

Ils se dirigèrent vers la castera. C'était une petite bâtisse en planches recouverte de feuilles de palmier. Une porte assujettie au moyen d'une corde en défendait l'entrée. Ils enlevèrent cette porte, regardèrent dans l'intérieur, mais ne virent rien...

– On nous a trompés, dit le capitaine Haller.

– Non... répondit Laval, regardez...

À ras de terre, on apercevait une tête... une tête pâle, entourée d'un morceau d'étoffe...

– Le commandant, s'écria Laval...

– Oui... c'est bien lui, murmura M. Paturel...
Pourvu...

Il n'acheva pas... Déjà le Parisien avait enlevé le morceau d'étoffe qui dissimulait à demi le visage du prisonnier...

– Oh ! que je souffre, articula péniblement Tavernier (car c'était bien lui).

Laval, M. Paturel et Francis avec leurs mains

creusaient le sol autour du commandant, qu'ils finirent par dégager, mais non sans efforts. Ils l'élevèrent ensuite en plein air. Tavernier respirait difficilement... On lui donna à boire un peu de rhum, puis on le débarrassa de ses vêtements qui étaient remplis de terre, et on lui en donna d'autres que l'on était allé chercher à bord de l'aéro.

Le commandant parvint à se mettre debout, mais il était encore très faible.

CCXIII

La peine du talion

– Que vous est-il donc arrivé ? demanda le Parisien...

– Ah ! ne m'en parlez pas, répondit Tavernier... les misérables !...

Il but encore un peu de rhum, s'assit sur une grosse pierre, et fit le récit suivant :

– J'ai été, vous vous en doutez, immobilisé par une panne de moteur. Je croyais pouvoir réparer, mais j'ai reconnu bientôt que ce serait impossible... Je me disposais alors à me rendre au camp le plus proche pour demander du secours, quand j'ai été attaqué par les bandits que vous avez si bien châtiés... Ils étaient nombreux... J'ai eu beau en tuer une dizaine, les autres se sont précipités sur moi, m'ont bâillonné, ligoté et

entraîné dans leur campement... Là, un chef m'a interrogé. Cet interrogatoire n'était que de pure forme, car le sauvage n'écoutait pas ce que je lui disais... Enfin, il m'a appris que j'étais condamné au supplice du feu, mais qu'auparavant je serais enterré pendant quatre jours... On a creusé un trou où l'on m'a descendu, puis on a tassé la terre autour de moi. Vous dire les souffrances que j'ai endurées, c'est impossible... Je respirais avec peine... j'avais la poitrine comprimée, et il m'était impossible de faire aucun mouvement. De temps en temps, le chef venait me rendre visite et m'injurait. Ah ! le bandit ! si je le retrouve...

– Nous avons dû le tuer, dit Beaucaire...

– Bref, reprit Tavernier, je ne comptais plus sur aucune intervention et j'étais résolu à mourir, quand j'ai entendu des coups de feu... Alors, je me suis bien douté que c'était vous qui veniez à mon secours...

– Vous sentez-vous mieux, commandant ? demanda Laval.

– Oui... je souffre encore, bien entendu, mais je n'ai rien de cassé, c'est le principal...

Ce disant, Tavernier se leva, et fit quelques pas, soutenu par le Parisien.

– Et notre aéro ?... Ils ne l'ont pas démoli, au moins, demanda-t-il.

– Non, répondit Beaucaire... je ne pense pas... Nous l'avons examiné à la hâte et il nous a paru en bon état... Nous allons voir...

Les Biritis n'avaient pas touché à l'aéro. Francis examina le moteur et déclara, au bout de quelques instants :

– Oh ! je vais avoir du travail... Il ne faut pas compter repartir avant quarante huit heures...

– Nous attendrons, dit Beaucaire... Le principal est que nous puissions repartir.

À ce moment, un tirailleur indigène s'approcha du capitaine Haller.

– Capitaine, dit-il, que faut-il faire des prisonniers ?

– Gardez-les à vue, nous allons les emmener...

– Il paraît que le chef n'est pas mort.

– Ah !

– Oui... et un des prisonniers a dit qu'il se cachait dans le bois qui est là derrière nous...

– C'est bien... nous allons tâcher de le découvrir.

Tavernier s'était couché dans la carlingue. Beaucaire était assis à côté de lui. Francis, aidé de Laval, il commençait à réparer. M. Paturel se promenait de long en large autour de l'appareil. Quand le capitaine Haller et ses tirailleurs se dirigèrent vers le petit bois pour se mettre à la recherche du chef, il les suivit, sa carabine sur l'épaule. Bientôt, on pénétrait dans le bois. Les tirailleurs se mirent alors à fouiller les buissons, mais, au bout d'une heure de recherches, ils n'avaient rien découvert...

– On nous a trompés, dit le capitaine... Les prisonniers protègent leur chef et n'ont point voulu indiquer sa retraite...

– Pourtant, fit M. Paturel, où voulez-vous qu'il se soit caché ?...

– Il s'est peut-être enfui dans les sables...

– Dommage, car le drôle méritait une sévère

correction.

– Oui... et je ne l’aurais pas épargné...

Ben-Azi, qui, examinait le sol avec attention, s’écria tout à coup :

– Il est ici...

Il venait en effet de découvrir sur le sol des traces de pas... On suivit ces traces qui s’arrêtaient au pied d’un gros arbre...

– Parbleu ! fit le tirailleur, il est perché là-haut... regardez ! on l’aperçoit entre les feuilles, faut-il le fusiller ?

– Non, répondit le capitaine.

Et il cria au chef :

– Descends, ou je fais tirer sur toi...

L’homme ne bougea pas...

– As-tu compris ? répéta le capitaine.

Le chef ne bougea pas...

– C’est toi qui l’auras voulu, dit l’officier...

Et il commanda :

– En joue !...

Cette fois, le chef prit peur et se laissa glisser en bas de l'arbre.

– Ah ! te voilà enfin, fit le capitaine... C'est toi qui enterres les prisonniers vivants... eh bien, nous allons t'appliquer la peine du talion...

Le chef eut un frisson.

– Emmenez-le au camp, dit l'officier...

Quand on revint au campement des Biritis, Tavernier et Beaucaire étaient tous deux accoudés à la carlingue de l'avion.

– Nous ramenons votre bourreau, dit le capitaine Haller...

Tavernier descendit et, s'approchant du chef, lui dit d'une voix rude :

– Ah ! misérable !... on t'a enfin retrouvé...

– Et on va lui infliger le supplice auquel il vous avait condamné, dit le capitaine... De pareils gredins ne méritent aucune pitié... Vite que l'on creuse un trou.

Les tirailleurs se mirent aussitôt à remuer le sable.

Le chef était tout tremblant... Il supplia le capitaine de l'épargner...

– T'épargner !... tu veux rire, répondit l'officier... As-tu épargné le prisonnier qui était tombé entre tes mains... Tu subiras le châtement que tu mérites... Nous allons t'enterrer, et les vautours viendront te déchiqueter...

Le chef s'était jeté à genoux... Ayant aperçu Tavernier, c'est à lui qu'il s'adressait maintenant. Tavernier se serait sans doute laissé attendrir, mais le capitaine Haller fut sans pitié.

– Épargner ce misérable, dit-il, ce serait commettre une faute... Il faut faire un exemple... montrer à ces sauvages que nous ne pardonnons pas... Ils se fient à notre indulgence, et ne nous craignent pas... C'est ainsi que, chaque jour, nous sommes attaqués jusque dans nos postes.

CCXIV

Un triste spectacle

Tavernier, qui avait d'abord protesté, ne dit plus rien. Il comprenait qu'il fallait laisser faire le capitaine...

Le chef fut donc descendu dans le trou que les tirailleurs venaient de creuser. Les autres prisonniers s'attendaient à voir leurs ennemis agir de même avec eux, et ne se tranquillisèrent que lorsqu'ils furent bien convaincus qu'on ne leur ferait aucun mal.

La chaleur était étouffante. M. Paturel s'était étendu à l'ombre de l'aéro et n'avait pas tardé à s'endormir. L'un des prisonniers appela le capitaine Haller et lui dit :

- Il y a d'autres prisonniers, pas loin d'ici.
- Des blancs ?

– Oui... deux blancs et trois noirs.

– Où sont-ils ?

– Derrière la grande dune que vous apercevez...

– Pourquoi ne l’as-tu pas dit plus tôt ?

L’homme ne répondit pas...

– Messieurs, dit le capitaine, il paraît qu’il y a encore des prisonniers à délivrer...

– Où cela ? demanda M. Paturel.

– Là-bas...

Et l’officier désigna du doigt une grande dune qui s’élevait à faible distance...

– Oh ! allons... ne perdons pas un instant, dit le vieux savant... délivrons-les...

Le capitaine réunit ses tirailleurs et se dirigea avec eux vers la dune qu’on lui avait indiquée... M. Paturel marchait à côté de lui, le fusil sur l’épaule...

– Je ne pense pas, dit-il, que nous rencontrions de nouveaux ennemis.

– Bah ! fit le capitaine, si nous en rencontrons, nous leur servirons un petit feu de salve...

– Oui... oui, dit le vieux savant... Pas de pitié avec ces gens-là.. Nous voulons leur bien, et ils ne le comprennent pas, tant pis pour eux !... Moi, je suis comme vous... Je suis d’avis qu’il faut faire un exemple... Ces populations ne nous craignent pas. Il faut leur montrer que nous ne nous laissons pas faire. Œil pour œil, dent pour dent, telle doit être la devise de ceux qui ont entrepris de pacifier ces régions...

M. Paturel s’animait. Au fond, il n’était pas plus tranquille que cela, car il se demandait si l’on n’allait pas, derrière les dunes, découvrir de nouveaux ennemis. Il prenait une allure belliqueuse, mais eût préféré qu’on ne rencontrât point de sauvages.

On approchait de l’endroit où devaient se trouver les prisonniers...

– Tiens, quelle drôle d’odeur, dit soudain M. Paturel.

– Oui, en effet, répondit le capitaine Haller...

- Cela sent le caoutchouc brûlé...
- Ou plutôt la chair grillée...
- C'est vrai...

On essaya d'escalader la dune, mais on dut y renoncer. Il fallut la contourner, ce qui prit quelque temps. Quand on fut parvenu à le faire, un spectacle horrible s'offrit aux yeux de M. Paturel et de ceux qui l'accompagnaient... Cinq hommes, dont les corps étaient à demi calcinés, étaient étendus sur des bûchers qui brûlaient encore...

– Oh ! s'écria le capitaine Haller, c'est affreux... Ces pauvres gens ont été brûlés vifs... voyez comme leurs membres sont tordus, contractés... Quelles souffrances ils ont dû endurer. Ce n'est pas la première fois que je vois une telle chose... Certaines peuplades n'hésitent pas à brûler vivants leurs prisonniers...

– Croyez-vous que ce soient les Biritis qui aient condamné ces malheureux à cet horrible supplice, demanda M. Paturel, dont l'émotion faisait trembler la voix...

– Oui, sans aucun doute...

– Alors, ce chef ne mérite aucune pitié, et vous avez eu raison de lui infliger la peine du talion. J'ai eu un moment pitié de ce misérable mais à présent, je le tuerais si l'on m'en donnait l'ordre... Ah ! quel raffinement de cruauté ! Faire rôtir vivants de pauvres prisonniers !... est-il au monde une chose plus horrible !...

– Il y a des peuplades, dit l'officier, qui sont aussi cruelles que les Biritis... et c'est pour cela qu'il faut les exterminer.

Ce disant, le capitaine Haller s'était approché des cinq corps à demi carbonisés :

– Pauvres gens ! dit-il... Ils devaient appartenir à la patrouille qui a été récemment envoyée en reconnaissance dans ces régions... Ils ont été pris et soumis au supplice du feu... Ah ! il nous faudra encore du temps pour nous débarrasser de tous ces sauvages. On croit les avoir tous exterminés et, le lendemain, il en surgit de nouveaux. Le désert est un vaste champ de massacre où s'exercent toutes les cruautés...

Sur l'ordre du capitaine, les tirailleurs creusèrent des fosses dans le sable et y ensevelirent les malheureuses victimes des Biritis.

M. Paturel était fort ému.

– On ne saura sans doute jamais le nom de ces malheureuses, dit-il...

– Peut-être, répondit le capitaine...

Ces mots étaient à peine prononcés qu'un grand nuage de poussière s'éleva à l'horizon.

– Tiens, qu'est-ce que cela ? dit l'officier...

Il prit sa jumelle et regarda...

– Ce sont des cavaliers, dit-il... ils viennent de ce côté...

– Oh !... ne les attendons pas, murmura M. Paturel...

L'officier ne répondit pas... Il regardait toujours.

– Sont-ce des ennemis ? demanda M. Paturel...

– Je le crains...

- Ils ont déjà dû nous apercevoir...
- Je ne sais...

CCXV

Nouvelle alerte

M. Paturel était de plus en plus inquiet... L'horrible spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux l'avait littéralement affolé, et il se demandait avec angoisse si les cavaliers qui arrivaient n'étaient pas encore des ennemis... On pouvait maintenant les compter, ils étaient douze...

– Bah ! fit le capitaine Haller, douze hommes, c'est peu... Nous en viendrons facilement à bout s'ils s'avisent de nous attaquer...

– Vous croyez ? fit le vieux savant.

– Mais oui... mes tirailleurs sont des garçons courageux et ils ne manquent jamais ceux qu'ils visent.

– Nous ferions peut-être bien de nous replier

sur le camp.

– Oui... mais attendons encore un instant... Je veux savoir à qui nous avons affaire... Ce ne sont peut-être pas des ennemis... et ma foi non... parbleu, je m'en doutais... Ce sont des spahis qui appartiennent au camp de Moïdya... Ils reviennent probablement d'une reconnaissance...

– Êtes-vous sûr que ce soient des spahis ? demanda M. Paturel.

– Oui... Je les vois parfaitement avec ma jumelle... le doute n'est plus possible.

– Ah !...

Les cavaliers n'étaient plus qu'à une centaine de mètres. Le capitaine Haller leur fit signe, et bientôt ils s'arrêtèrent devant lui. Le sous-officier qui les commandait salua militairement.

– D'où venez-vous ? demanda le capitaine.

– De Redya...

– Rien de nouveau ?

– Si... les Moâs se sont révoltés... ils ont assassiné les hommes du poste et descendent en

bandes vers le Sud...

– Est-ce possible ?

– Je vous l'affirme.

– Sont-ils loin encore ?

– Oh !... soixante kilomètres tout au plus...

– Allez vivement prévenir le poste de Bendyar.

– C'est ce que nous allons faire quand nous vous avons rencontrés...

– Ne perdez pas de temps...

– Nous y serons demain au lever du jour...

Et comme les cavaliers ne repartaient pas, le capitaine leur dit :

– Qu'attendez-vous ?

– Nous laissons souffler nos chevaux, répondit le sous-officier... Quand ils se seront reposés, nous nous remettons en route...

M. Paturel prit le capitaine par le bras et demanda :

– Nous allons sans doute avoir affaire à forte

partie ?

– Oui, répondit l’officier... et si les renforts que ces cavaliers vont chercher n’arrivent pas à temps, nous serons, ma foi, bien menacés...

– Ah ! je m’en doutais... Ici, dans cet affreux désert, le danger plane sans cesse au-dessus de nos têtes... Ces Moâs sont des hommes terribles... J’ai lu un ouvrage dans lequel il est question d’eux, et il paraît qu’ils sont d’une férocité inouïe...

– Comme toutes les peuplades qui ont refusé de faire alliance avec les blancs.

Les cavaliers venaient de se remettre en route.

– Hâtez-vous, leur cria le capitaine...

– Soyez tranquille, répondit le sous-officier.

Bientôt, chevaux et cavaliers s’enfonçaient dans les sables...

– Retournons au camp, dit le capitaine... Nous allons voir ce qu’il convient de faire...

– Ah ! fit M. Paturel, si nous avons une mitrailleuse !...

– Malheureusement, nous n’en avons pas... mais nos hommes ont plusieurs douzaines de cartouches à brûler.

M. Paturel eut un hochement de tête.

– Messieurs, dit le capitaine Haller aux aviateurs dès qu’il fut près de l’appareil, je vous apporte une mauvaise nouvelle.

– Ah ! fit Beaucaire, inquiet.

– Oui, nous sommes menacés.

– Et par qui ? grand Dieu !

– Par les Moâs, une tribu redoutable, qui, paraît-il, arrive dans notre direction...

– Pourrons-nous les éviter ?

– J’en doute... car lorsqu’ils apercevront votre aéro, ils se dirigeront droit dessus... Il nous sera donc impossible de nous cacher... car ils nous découvriront quand même.

– Peut-être, répondit Beaucaire, la réparation prendra-t-elle moins de temps qu’on ne le supposait... Dans cinq heures d’ici, nous pourrons repartir...

– Les ennemis ne seront pas ici avant demain matin... Vous aurez donc le temps d'aller au poste le plus rapproché et de rapporter une mitrailleuse.

– Oui... oui... une mitrailleuse, s'écria M. Paturel, il nous faut absolument une mitrailleuse...

– Nous allons hâter la réparation...

– Ah ! si vous pouviez aller jusqu'au poste de Seraïa et en revenir aussitôt, nous serions sauvés...

M. Paturel s'était approché de Francis :

– Crois-tu, petit, demanda-t-il, que tu auras bientôt terminé ta réparation ?

– Dans cinq heures au moins, répondit le gosse...

– Tu ne pourrais pas faire une réparation de fortune qui tiendrait quelques heures... le temps de permettre à M. Beaucaire d'aller chercher une mitrailleuse ?

– Non... Vous voyez bien que le moteur est en partie démonté... ce que vous demandez est

impossible...

– Songe donc que nous sommes menacés, plus menacés que jamais. Une bande de brigands à cheval arrive à travers la plaine... ils suivent la direction du Sud, juste en face l'endroit où nous nous trouvons. On les appelle les Moâs... Ce sont de terribles sauvages qui ont l'horreur des blancs... Ils se jetteront sur nous, nous feront prisonniers, et nous infligeront les pires tortures...

CCXVI

L'attaque

Laval, qui aidait Francis, dit au vieux savant :

– Je vous en prie, monsieur Paturel, ne vous lamentez pas ainsi... laissez-nous travailler...

M. Paturel n'insista pas... Il s'en alla et s'installa sur un petit tertre d'où, avec une jumelle, il se mit à scruter l'horizon...

À chaque instant, il se retournait et criait à Beaucaire et à Tavernier :

– J'aperçois quelque chose... là-bas... en face !...

Quand le vent qui s'était levé soulevait dans le lointain un léger nuage de poussière, il se mettait à hurler :

– Les voici !... les voici !... cette fois, il n'y a

pas d'erreur...

Il en fut ainsi jusqu'à la tombée de la nuit. Quand l'ombre descendit sur le désert, M. Paturel se montra plus inquiet que jamais. Il croyait à tout moment entendre un galop de chevaux ou des cris humains... On eut toutes les peines du monde à le calmer...

Alors, il s'installa près de l'aéro, surveillant le travail de Francis et de Laval...

– Aurez-vous bientôt terminé ? demanda-t-il.

– Oui, répondit Francis... dans une heure.

– Une heure !... Ah ! il se passe bien des événements dans une heure... Qui sait si nous n'allons pas être bientôt attaqués...

Beucaire fut obligé de l'emmener, en disant :

– Voyons, monsieur Paturel, un peu de calme...

– Oh ! je suis très calme, répondit le vieux savant...

– On ne le dirait pas...

M. Paturel comprit et n'insista pas... Il se

coucha sur le sol, l'oreille collée contre le sable, à la façon des Indiens, pour écouter les bruits du désert... Tout à coup, il se releva et, s'approchant du capitaine Haller, lui dit à voix basse :

– Cette fois, ça y est... ils arrivent... écoutez...

L'officier mit son oreille contre le sol, lui aussi, et déclara au bout de quelques instants :

– Ce bruit que vous entendez est produit par le vent qui s'engouffre dans les dunes...

– On dirait un galop de chevaux...

– Rassurez-vous... c'est le vent, vous dis-je.

– Ah ! du moment que vous l'affirmez.

Cependant, M. Paturel n'était pas convaincu. Il continuait d'écouter.

Soudain, un bruit terrible le fit tressaillir. Cette fois, c'était le moteur qui se mettait en marche...

– Ah !... s'écria-t-il enfin !

Et il dit à Beaucaire :

– Partez, partez vite... Voulez-vous que je vous accompagne ?

– Inutile, répondit l’aviateur... Je vais partir seul.

– Oh ! c’est bien imprudent...

– Je ne puis cependant vous emmener tous... Songez que je dois ramener des hommes et une mitrailleuse...

– Oui... c’est vrai... Ne perdez pas un instant...

Beucaire emmena cependant avec lui le capitaine Haller, car il avait besoin de quelqu’un pour le guider à travers le désert et lui indiquer l’endroit où se trouvait le poste le plus rapproché...

Bientôt, l’avion s’envolait. Il y avait à peine un quart d’heure qu’il était parti, quand, cette fois, on entendit une galopade du côté du Nord...

– Fatalité ! s’écria M. Paturel... Voici les ennemis... nous sommes perdus !...

Les tirailleurs indigènes avaient sauté sur leurs armes. Laval, Tavernier, Francis et M. Paturel firent de même...

Le commandant avait retrouvé toute son énergie, et ce fut lui qui organisa la défense.

– Mes amis, dit-il, ne restons pas en terrain découvert... Creusons vite une tranchée et mettons-nous à l’abri... Si les cavaliers ne nous aperçoivent pas, tant mieux. Mais, dans le cas où ils nous découvriraient, nous pourrions nous défendre.

Aussitôt les tirailleurs et les aviateurs creusèrent dans le sable un fossé profond de soixante centimètres environ dans lequel ils se tapirent.

Les cavaliers, qui tout à l’heure étaient à proximité du camp, avaient fait tout à coup un brusque détour... que cherchaient-ils ?

Bientôt, une grande clameur s’éleva :

– Ils appellent les Biritis, dit-il...

– Mon Dieu ! murmura M. Paturel, ils vont pénétrer dans le camp, découvrir les cadavres, et nous ne leur échapperons pas...

– Qu’en savez-vous ? répondit sèchement Tavernier...

Peu après, les sabots des chevaux résonnèrent de nouveau... Les Moâs pénétraient dans le camp

des Biritis. Ils avaient sans doute l'intention de demander aux Biritis de se joindre à eux pour leur expédition, mais ils ne tardèrent pas à comprendre ce qui était arrivé...

Le chef des Moâs adressa à ses hommes une brève allocution, et les cavaliers repartirent.

Les aviateurs et leurs compagnons se croyaient sauvés, quand un des Moâs, qui galopait en queue de la colonne, les aperçut. Il donna aussitôt l'éveil et les cavaliers rebroussèrent chemin.

– Attention ! cria Tavernier.

Puis il commanda :

– En joue !... feu !...

Une formidable détonation retentit.

Plusieurs Moâs vidèrent les étriers et s'abattirent sur le sol, pendant que leurs chevaux affolés s'enfuyaient dans la plaine. Malheureusement, les assiégés ne pouvaient résister à une bande composée de plus de soixante cavaliers. Malgré tout leur courage, toute leur vaillance, ils ne tardèrent pas à être

cernés, et quand ils eurent brûlé leurs dernières cartouches, ils se virent menacés par les ennemis.

– Ça devait arriver ! s'écria M. Paturel... Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle aventure !...

Les tirailleurs avaient mis baïonnette au canon et se défendaient avec rage, mais ils ne tardèrent pas à succomber sous le nombre... Cinq d'entre eux furent tués et les autres faits prisonniers avec les aviateurs.

CCXVII

Il était temps !

Alors, celui qui commandait les cavaliers Moâs se fit amener les prisonniers qui avaient été solidement garrottés. C'était un gros gaillard à la face bronzée, aux yeux noirs, cruels et perçants. Il était coiffé d'un turban et un manteau blanc lui recouvrait les épaules. Il parlait assez bien français, et ce fut dans cette langue qu'il s'adressa aux captifs...

– C'est vous, leur dit-il, qui avez attaqué les Biritis ?

Tavernier répondit, et il le fit avec habileté...

– Non, dit-il... nous avons au contraire prêté main-forte aux Biritis contre des pirates qui avaient pénétré dans leur camp.

– Je ne suis pas dupe de ce mensonge...

Comment expliquez-vous que les Biritis aient été presque tous massacrés et que vous seuls ayez échappé à la mort ?

Quand nous avons vu que la partie était perdue, nous nous sommes cachés et les ennemis ne nous ont pas aperçus...

– Vous mentez...

– Non, répondit Tavernier qui tâchait de sauver sa vie et celle de ses compagnons... Comment pouvez-vous croire que la petite troupe que nous formions ait pu venir à bout des Biritis réfugiés dans ce camp ?

Le chef réfléchit quelques instants, puis reprit :

– Vous n'étiez pas seuls... vous aviez avec vous d'autres soldats qui se sont sans doute repliés vers un poste et vous ont laissés là, en éclaireurs... Vous ne me ferez pas croire que des blancs et des Sénégalais soient devenus les alliés des Biritis... En tout cas, moi je vous considère comme des ennemis, et je vous traiterai comme tels.

– Vous aurez tort, repartit Tavernier... Ou les Biritis étaient vos ennemis, et, alors vous vous vengez sur nous, ou ils étaient vos alliés et, alors, vous devriez nous considérer comme tels.

– Vous vous défendez bien, mais ce que vous dites n'arrivera pas à me convaincre. Je vous considère comme des ennemis dangereux, et je vais me débarrasser de vous au plus vite.

Tavernier eut beau protester, tout ce qu'il put dire fut inutile.

– Quand nos chevaux se seront reposés, dit le chef, nous nous remettons en route, et vous nous accompagnerez, seulement, au lieu de monter à cheval, comme nous, vous serez attachés à la queue de nos montures...

Et le chef partit d'un bruyant éclat de rire...

M. Paturel était devenu blême.

– Vous avez entendu, dit-il à Tavernier...

Celui-ci ne répondit pas.

Les cavaliers avaient tous mis pied à terre et s'étaient couchés sur le sol à côté de leurs chevaux...

– Si nos amis pouvaient revenir avant que ces misérables se remettent en route, murmura M. Paturel.

– Oh ! ils ne doivent pas être loin maintenant... Tenez... J’entends le bruit du moteur.

– Oui... c’est vrai, fit le vieux savant dont la figure s’était éclairée...

C’était en effet l’avion qui revenait.

Le chef des Moâs n’avait encore rien entendu, mais, tout à coup, il dressa la tête... Ses hommes s’étaient tous mis debout, et regardaient en l’air. C’était sans doute la première fois qu’ils voyaient un avion. Les chevaux, effrayés par le bruit du moteur, ne tenaient plus en place. Quelques-uns rompirent leurs longes et s’enfuirent.

L’avion, après avoir décrit un grand cercle, se rapprocha du sol et atterrit à cinquante mètres du camp.

– Couchons-nous à terre, commanda Tavernier, car nos amis vont sans doute tirer.

Les Moâs étaient fort troublés. Le chef ne l’était pas moins. Cependant, il se ressaisit et

monta à cheval. Ses hommes l'imitèrent. À peine s'étaient-ils mis en marche dans la direction de l'aéro, que de l'avion une pluie de balles s'abattit sur eux, fauchant hommes et chevaux. Ce fut alors un désarroi général. Les Moâs qui ne s'attendaient pas à un tel arrosage, s'enfuirent dans toutes les directions. Le chef avait beau les rappeler, les menacer, ils ne l'écoutaient plus.

– Rampons... rampons jusqu'à l'aéro, commanda Tavernier.

M. Paturel, Laval et Francis, malgré leurs liens, parvinrent, en se contorsionnant, à s'avancer vers l'avion.

Sauvés ! sauvés ! hurlait M. Paturel, en rampant à côté du Parisien.

CCXVIII

Vagues appréhensions

Beucaire et le capitaine Haller avaient rapidement sauté à bas de l'avion et débarrassaient leurs amis de leurs liens.

– Ah ! s'écria M. Paturel, il était temps que vous arriviez... Savez-vous le supplice que nous réservait ces maudits sauvages ? Ils voulaient nous attacher à la queue de leurs chevaux... Heureusement que vous avez pu trouver une mitrailleuse... Mais, attention... regardez là-bas, voilà que les bandits ont l'air de se reformer et de revenir à l'attaque... Parbleu ! ils cherchent à nous tourner...

Le soldat que Beaucaire avait amené avec lui fit pivoter la mitrailleuse sur son support et la braqua dans la direction des ennemis... Ceux-ci,

après avoir hésité un instant, se lancèrent de nouveau à l'assaut, mais ils furent reçus de telle façon qu'ils n'insistèrent plus. Ils avaient compris que tout ce qu'ils tenteraient serait inutile. Ils piquèrent des deux et disparurent dans la direction du Sud...

– Les misérables, dit le capitaine Haller, ils vont rencontrer sur leur route le petit poste de Aïcha qui n'est gardé que par une dizaine d'hommes et ils vont s'en emparer.

– Les soldats de ce poste n'ont donc pas de mitrailleuses ? demanda M. Paturel.

– Non...

– Alors, ils sont perdus...

– À moins que nous ne nous portions à leur secours.

– C'est facile, dit Beaucaire, notre moteur fonctionne admirablement, nous pouvons arriver très vite au poste dont vous parlez...

– C'est ce qu'il faut faire... Ne perdons pas un instant.

M. Paturel regarda Beaucaire.

– Eh quoi ! dit-il, vous allez encore nous abandonner ?

– Pas pour longtemps, rassurez-vous, répondit l'aviateur.

– Oh ! je sais... on dit cela... mais en avion on a souvent des surprises... Supposez que vous ayez une panne, nous, pendant ce temps-là, nous vous attendrons, et peut-être serons-nous encore attaqués...

– Mais non... rassurez-vous... D'ailleurs, nous ne serons partis qu'une demi-heure environ...

Le vieux savant n'était pas convaincu. Il eût bien voulu s'embarquer à bord de l'aéro, mais il comprit que cela était impossible...

– C'est bon... dit-il, nous attendrons...

Et il jeta un regard craintif vers l'horizon.

Beucaire repartit aussitôt avec le capitaine Haller et les mitrailleurs.

Quand M. Paturel vit disparaître l'aéro, il dit à Tavernier :

– Nous voilà encore seuls dans le désert... Que

va-t-il nous arriver ?

– Mais rien, répondit le commandant...

– Puissiez-vous dire vrai mais moi je ne suis pas tranquille du tout. La région où nous nous trouvons est certainement la plus dangereuse de toutes celles que nous avons parcourues. Nous n'avons plus affaire à des nègres armés de lances et de sagaies, mais à des cavaliers exercés qui ont aussi des armes à feu.

– Oui, mais ils ne savent pas s'en servir.

– Croyez-vous ?

– Nous l'avons bien vu...

– Ne vous y fiez pas... il pourrait bien survenir des ennemis mieux armés encore...

– Ou même une armée avec des canons, fit Laval en riant... Décidément, monsieur Paturel, vous voyez tout en noir depuis quelques jours.

– J'admire votre insouciance, fit le vieux savant...

– Oh ! moi, vous savez, je ne me demande jamais ce qui peut arriver... On ne vivrait pas s'il

fallait continuellement songer au danger. Il est bien temps de s'alarmer quand on ne peut pas faire autrement.

Tavernier s'était assis sur le sol et avait tiré une carte de sa poche.

– Nos amis, dit-il au bout d'un instant, sont allés à Aïcha. c'est-à-dire à trente kilomètres d'ici... En admettant qu'ils restent trois quarts d'heure au poste, ils seront de retour dans une heure tout au plus... Ce serait bien le diable, si d'ici une heure nous étions attaqués.

On ne sait jamais, répondit M. Paturel... Quand nous en avons eu terminé avec les Biritis, pouvions-nous nous douter qu'il allait nous tomber une troupe de cavaliers sur le dos, et que nous serions menacés d'être attachés à la queue de leurs chevaux... Songez donc, si cela était arrivé, quel affreux supplice.. Être traîné pendant des kilomètres sur le sol. Brrr !... je frémis rien qu'en y songeant.

Laval haussa les épaules :

– Il ne faut jamais songer à ce qui eût pu

arriver... Nous sommes maintenant hors de danger, c'est le principal.

– Pas pour longtemps, peut-être...

M. Paturel devenait très méfiant.

Comme on a pu le voir, il était autrefois plus audacieux, mais les dangers, les émotions avaient émoussé son énergie. Il avait maintenant la phobie du danger...

Pendant que ses compagnons reposaient tranquillement sur le sable, il ne cessait d'aller et venir et de scruter la plaine. Un animal qui passait au loin, des vautours qui se posaient sur les dunes, une ombre projetée par le soleil, tout l'effrayait, et il poussait des exclamations et des cris.

– Voyons, monsieur Paturel, lui dit Tavernier, calmez-vous...

Le vieux savant s'assit à côté de Laval. Le soleil tapait ferme et le sable était brûlant.

– Il y a au moins quarante degrés ici, dit M. Paturel...

– Et cinq avec, répondit le Parisien.

– Vous croyez ?

– J’en suis presque certain.

– Le fait est que l’on cuit.

Et ce disant, M. Paturel ôta sa veste et la mit sur sa tête...

Bientôt, terrassé par la chaleur, il ne tardait pas à s’endormir.

CCXIX

Le voyage continue

Les aviateurs étaient maintenant au camp d'Aïcha, et ils étaient arrivés à temps car les Moâs avaient commencé à attaquer les soldats. Ceux-ci s'étaient réfugiés dans leur casbah, et tiraient par les fenêtres, mais ils eussent fatalement succombé si l'avion n'était venu à leur secours. Beaucaire atterrit, et les tirailleurs, qui étaient à bord de l'aéro, firent fonctionner la mitrailleuse. Les cavaliers n'insistèrent pas. Ils battirent aussitôt en retraite, mais comme le capitaine Haller craignait qu'ils ne reparussent, il pria Beaucaire de rester encore quelques instants à proximité du poste.

Quand, enfin, on fut bien persuadé que les Moâs ne tenteraient plus rien, Beaucaire reconduisit les tirailleurs à leur poste, rendit la

mitrailleuse à ceux qui la lui avaient prêtée et regagna avec le capitaine Haller l'endroit où il avait laissé ses compagnons.

On s'imagine sans peine la joie de M. Paturel quand il vit reparaître ses amis.

– Vous voyez, lui dit Laval, vous aviez tort de vous alarmer...

Le capitaine Haller et ses tirailleurs prirent congé des aviateurs.

– Je redescends vers le Sud, dit le capitaine... Il me reste à vous remercier, messieurs, des services que vous m'avez rendus...

– N'était-ce point naturel ? répondit Beaucaire... Puissiez-vous maintenant regagner votre poste sans faire de mauvaises rencontres.

– Oh !... maintenant, je suis tranquille. En cas de danger, je n'aurai qu'à me replier sur le poste d'Aïcha... où je trouverai du renfort...

– Et ensuite ?

– Ensuite, je regagnerai mon secteur.

– Et vous resterez encore longtemps dans ces

régions ?

– Tant qu'on ne me rappellera pas... J'ai fait presque toute ma carrière en Afrique, et je crois que c'est là que je la terminerai.

– Mais, pendant la guerre, vous avez combattu en France ?

– Pouvez-vous le demander. Aussitôt que j'ai appris que la guerre était déclarée, je me suis embarqué pour la France. À cette époque, je n'étais que sous-lieutenant... J'ai gagné mes trois galons sur le front, et si je n'avais pas été grièvement blessé en Argonne, près de Montfaucon, je serais sans doute revenu commandant ou lieutenant-colonel...

– Vous ne souffrez plus de votre blessure ?

– Si, de temps à autre, j'ai encore une balle dans les reins et, parfois, elle me rappelle qu'elle est toujours là...

– Et après la guerre, c'est vous qui avez demandé à revenir ici ?

– Oui... Voyez-vous, quand on a tâté de l'Afrique, on y revient toujours. Ici nous sommes

exposés, c'est vrai, mais nous jouissons d'une liberté que nous ne trouverions pas en France... Et puis, dans ces régions, c'est l'inconnu... On vit sans savoir ce qui vous arrivera le lendemain... Cette vie me plaît... J'aime l'imprévu...

Les aviateurs serrèrent la main au brave capitaine et aux tirailleurs, et l'on allait se séparer, quand de nouveaux cavaliers parurent à l'horizon.

– Qu'est-ce que cela ? fit le capitaine en regardant avec sa jumelle...

M. Paturel s'était approché...

– Bah ! ce n'est rien, dit le capitaine... c'est une caravane qui descend vers le Tchad...

– Pourvu qu'elle ne soit pas attaquée en cours de route, dit M. Paturel...

– Cela pourrait bien arriver... répondit l'officier. En tout cas, elle n'a plus à craindre les Moâs ni les Biritis, c'est déjà quelque chose... Elle ne risque que de faire la rencontre des Hirkas, mais les Hirkas sont plus à l'ouest, et je ne pense pas qu'ils aperçoivent la caravane...

D'ailleurs, aujourd'hui, les caravanes sont accompagnées et peuvent se défendre...

Les aviateurs remontèrent dans leur appareil qui ne tarda pas à décoller et à s'élever dans les airs.

– Espérons que maintenant, dit M. Paturel, nous terminerons notre voyage sans un incident.

– Oh ! fit Laval, sans incidents, c'est peut-être beaucoup dire, mais enfin, il est peu probable que nous ayons encore des aventures aussi corsées que celles qui nous sont arrivées... Quant aux pannes, il est probable que nous en aurons encore quelques-unes... Ce serait trop beau si nous finissions notre voyage sans anicroches... Enfin, nous approchons du but... bientôt nous reverrons la mer... et cette fois, ce sera une mer française... ou du moins en partie française, la Méditerranée...

M. Paturel, complètement rassuré maintenant, fredonnait d'une voix fausse :

Vers les rives de France,

*Voguons en chantant,
Oui, voguons doucement...*

– Qu'est-ce que cette chanson-là ? demanda Laval en riant... Je ne l'avais jamais entendue...

– Oh ! elle est bien vieille... On prétend qu'elle a été composée en 1720...

– En effet, ce n'est pas d'aujourd'hui...

L'aéro survolait une plaine aride, au sable rouge. La chaleur était de plus en plus accablante.

– Je parie, dit le Parisien, qu'on pourrait faire cuire un œuf sur le bord de la carlingue... Je crois que ça n'a jamais tapé aussi fort... Et pas un souffle d'air... On croirait entrer dans un four...

– Bientôt, murmura M. Paturel, nous trouverons des régions plus tempérées.

– Oh ! bientôt, fit Laval, c'est une façon de parler... Nous ne sommes pas encore près de sentir de la fraîcheur...

– C'est ce qui vous trompe... Avant peu vous trouverez sans doute que les nuits sont froides.

– J’aime encore mieux le froid... On se couvre, et tout est dit... Tiens, voici un village... Apercevez-vous ces huttes... on dirait des ruches... Ça ne doit pas être très confortable dans ces habitations-là... et l’eau doit manquer pour faire sa toilette.

– Nous sommes maintenant dans le Soudan anglo-égyptien, aux environs de Dara, si je ne me trompe.

– C’est exact, dit Tavernier, nous sommes entre Dara et Chekka... Bientôt, nous apercevrons le Nil... puis nous longerons la mer Rouge...

– La mer Rouge, fit Laval... Pourquoi l’appelle-t-on ainsi ? Est-ce qu’elle est vraiment rouge ?

– Oui... à cause de certaines algues qui flottent à sa surface et qui sont d’un rouge vif... Si nous suivons bien l’itinéraire tracé par Beaucaire, nous passerons au-dessus de Khartoum, de Souakan, de Koroska, d’Assouen, d’El-Khargeli, de Kosseir, de Siout, et nous atteindrons enfin le Caire, puis Alexandrie.

– À ce moment, nous ne serons pas loin des pyramides d'Égypte... est-ce que nous les verrons ?

– Certainement, nous passerons tout près d'elles...

– Ah ! tant mieux... J'en ai souvent entendu parler de ces pyramides, et je ne pensais pas que j'aurais un jour la chance de les apercevoir...

CCXX

La caravane

Cette conversation fut soudain interrompue par un bruit formidable précédé d'une vive lueur.

– Oh ! qu'est-ce que cela ? s'écria Laval... Ce n'est pourtant pas le tonnerre... on dirait plutôt une explosion...

– C'est un météorite, dit M. Paturel.

– Un météorite... fit le Parisien.

– Oui... un aérolithe, si vous aimez mieux...

– Je ne saisis pas davantage...

– Apprenez, dit le vieux savant d'un ton doctoral, que l'espace est parcouru par des météores qui ne sont pas autre chose que du minerai de fer. Ces corps arrivent souvent jusqu'à nous, c'est ce qu'on appelle les pierres tombées

du ciel. Elles ont la forme d'un petit nuage et, quand elles atteignent le sol où elles s'enfoncent profondément, produisent une explosion formidable comme celle que nous venons d'entendre...

– Si ce météorite, comme vous l'appellez, était tombé sur notre aéro, il nous eût certainement détériorés.

– Nous aurions été volatilisés... Celui qui vient de tomber devait être assez volumineux... mais il y en a qui sont énormes. En 1818, dans le Groenland, il en est tombé un qui avait quatre mètres de long sur deux de haut et ne pesait pas moins de quatre-vingts tonnes.

– Est-ce qu'il tombe souvent de ces engins-là ?

– Non, fort heureusement.

– Il y a de drôles de choses tout de même dans la nature... mais ces météorites, par quoi sont-ils produits ?

– On suppose que ce sont des fragments de mondes éteints...

– Pourvu qu’un jour, au lieu de grêle, il ne pleuve pas des météorites... c’est ça qui ne serait pas rigolo...

– Nous n’en sommes pas encore là, heureusement.

– Il faut l’espérer, mais il arrivera un jour où des mondes disparaîtront, se réduiront en morceaux, et comme leur masse sera alors insignifiante et qu’ils ne subiront plus les phénomènes de l’attraction, ils tomberont dans l’espace... Certains mettront à tomber des milliers d’années...

Depuis quelque temps, le moteur avait des ratés...

– Bon... fit Laval, voilà encore la panne qui s’annonce...

Il n’avait pas fini de prononcer ces mots que Beaucaire se mettait en descente... L’atterrissage se fit sans encombre, dans une plaine assez unie, bordée vers l’ouest par de grandes dunes de sable qui affectaient des formes bizarres.

– La panne est-elle grave ? demanda

Beaucaire ?

– Oui, répondit Francis... nous ne pourrons pas repartir avant quatre ou cinq heures d'ici.

– Et la nuit ne va pas tarder à venir, soupira M. Paturel...

– Bah ! fit Laval, qu'avons-nous à craindre ?... Nous sommes ici en plein désert, nous ne serons pas dérangés...

– Qui sait ?

– Voilà encore que vous allez nous prêcher malheur !...

M. Paturel ne dit plus rien. Au fond, il était terriblement inquiet. Quand la nuit tomba, cette inquiétude augmenta encore. Francis s'était mis à réparer. Il avait été obligé d'allumer la baladeuse du bord. Laval l'aidait autant qu'il le pouvait.

Beaucaire, Tavernier et M. Paturel étaient demeurés dans la carlingue. La nuit était sombre... On n'entendait aucun bruit dans le désert.

M. Paturel veillait.

Tout à coup, il saisit le bras de Tavernier :

– Commandant...

– Qu’y a-t-il ? répondit l’officier.

– Regardez... regardez... là, en face de nous... vous ne voyez pas ces hommes avec des burnous blancs ?...

– Oui, je les vois, répondit Tavernier...

– Si nous faisons marcher le projecteur ? cela les effraierait peut-être.

– Oui...

Et le commandant donna aussitôt un ordre à Laval... Presque aussitôt le projecteur brilla d’une lueur intense, éclairant une dizaine d’hommes qui se tenaient à environ vingt mètres de l’appareil...

À un moment, aveuglés par la lumière crue du projecteur, ils demeurèrent immobiles, puis, faisant brusquement demi-tour, s’enfuirent à toutes jambes.

– Voilà des messieurs, dit le Parisien, qui ne sont pas habitués à la lumière... Regardez comme ils décampent.

- Oui, fit M. Paturel, mais ils vont revenir.
- Qu'en savez-vous ?
- Parbleu, ils sont partis chercher du renfort...
Vous supposez bien que ces sauvages ne vont pas s'en tenir là...
- Il y eut un silence. Laval avait éteint le projecteur.
- Nous sommes ici dans un mauvais endroit, dit M. Paturel...
- Croyez-vous ? fit Tavernier.
- Oui... c'est dans ces parages qu'en 1920 la mission Hersent a été massacrée.
- Permettez-moi de vous dire que vous faites erreur... La mission Hersent a été massacrée plus au sud, dans la région du Tchad...
- En êtes-vous sûr ?
- Oui...
- Ah ! fit M. Paturel... En tout cas, l'endroit où nous sommes est habité par une peuplade que l'on appelle, je crois, « les Horkassas ».
- Monsieur Paturel, vous ne semblez pas très

documenté sur la région où nous nous trouvons... Bien que je ne connaisse pas toutes les peuplades d'Afrique, je puis vous assurer cependant que les Horkassas habitent très loin d'ici...

Le vieux savant ne dit plus rien. L'inquiétude dans laquelle il était lui faisait confondre toutes les peuplades, et celles qui passaient pour être les plus dangereuses lui revenaient continuellement à l'esprit. Il s'était accoudé à la carlingue et regardait de tous côtés, comme s'il espérait découvrir quelque chose dans l'obscurité.

– Laval, dit-il au bout de quelques instants, faites donc de nouveau marcher le projecteur, il me semble que je vois quelque chose...

Laval obéit, après avoir consulté le commandant, et une vive lueur illumina la plaine... On aperçut alors des chameaux couchés sur le sable et, à côté d'eux, des hommes enveloppés dans des burnous blancs.

– Parbleu ! s'écria Tavernier, c'est une caravane...

CCXXI

Le rêve de M. Paturel

C'était, en effet, une caravane, et ceux qui la composaient n'avaient point d'intentions hostiles... L'aéro les étonnait, voilà tout, et ils n'osaient s'en approcher,

– Ces gens-là, dit Laval, n'ont pas l'air bien méchants.

– Ne vous y fiez pas, répondit M. Paturel... En ce moment, ils nous épient, mais vous verrez, ils ne tarderont pas à reprendre confiance, et peut-être se décideront-ils à nous attaquer...

– S'ils avaient dû le faire, ils se seraient déjà décidés...

– Mais non... ils sont inoffensifs...

– Je ne suis pas de votre avis...

Et le vieux savant demanda à Francis :

– Crois-tu, petit, que nous pourrions bientôt repartir ?

– Oh ! pas encore, répondit le gosse... pas encore... Il y a de l'ouvrage.

M. Paturel n'insista pas. Il prit sa carabine, en examina la batterie et dit à Laval :

– Préparons-nous toujours... on ne sait pas ce qui peut arriver...

Les caravaniers étaient toujours immobiles auprès de leurs chameaux... De temps en temps, l'un d'eux se levait, faisait quelques pas, puis se laissait retomber sur le sol...

M. Paturel demeurait en éveil...

– Voyez-vous, dit-il à Tavernier, il ne faut jamais se relâcher de sa surveillance... Si ces gens tentaient quelque chose contre nous, il faudrait être prêt à les recevoir.

– Si ces gens-là nous attaquaient, répondit le commandant, nous ne pourrions pas leur résister, ils sont trop nombreux.

- Sont-ils si nombreux que ça ?
- Vous ne les avez donc pas vus quand nous avons fait marcher le projecteur ?...
- Non... j'ai vu des burnous blancs et quelques chameaux...
- Une caravane se compose ordinairement d'une centaine d'hommes.
- Tant que cela ?
- Oui...
- Oh ! en effet... toute résistance serait impossible.
- Heureusement, nous n'avons rien à craindre... Ces caravaniers sont des marchands... ils n'attaquent jamais les gens... ils se contentent de se défendre quand ils sont menacés.

M. Paturel commençait à se rassurer. Il s'assit dans la carlingue, et demeura sans bouger. Bientôt il s'endormait. Ce fut le jour qui le réveilla. Il se frotta les yeux, regarda autour de lui d'un air égaré, puis dit à ses compagnons :

- Je viens de faire un drôle de rêve... Figurez-

vous que je me trouvais au milieu d'un désert... Je m'étais couché sur le sol. Tout à coup, j'entendais un bruit, et je voyais surgir de tous côtés des serpents énormes... Je voulais fuir, mais ils ne tardaient pas à m'entourer, et déjà deux d'entre eux allaient m'étouffer, quand des hommes arrivèrent, firent feu sur les reptiles avec une mitrailleuse, et les tuèrent tous... Or, savez-vous quels étaient ces sauveurs providentiels ? C'étaient les Anglais, nos concurrents...

– Drôle de rêve, en effet, fit Tavernier.

– Oui, plutôt, dit Laval...

Et il ajouta, en riant :

– Vous pensez bien que les Anglais vous auraient avec plaisir laissé dévorer...

– C'est probable, murmura M. Paturel...

Puis se souvenant tout à coup :

– À propos et la caravane ?

– Elle est partie, répondit le Parisien.

– Tiens, c'est vrai... eh bien, j'aime autant cela. Je ne me sentais pas tranquille... Et alors,

nous allons bientôt repartir ?

– Oh ! non... et nous ne sommes pas près de repartir. Notre moteur était plus « amoché » que nous ne le supposions...

– Dommage ! fit M. Paturel.

– Oui... mais il fallait s’y attendre... Il aurait eu besoin d’une sérieuse révision et il nous a été impossible de la faire...

– Pourrons-nous repartir, au moins ?

– Espérons-le... mais pas de sitôt.

– Nous n’allons pas encore passer la nuit dans ce désert ?

– Qui sait ?...

– Décidément, nous n’arriverons jamais au terme de notre voyage.

CCXXII

Mystérieux agresseurs

Le moteur était sérieusement détérioré. On avait cru tout d'abord que la réparation ne prendrait que deux ou trois heures, mais on s'aperçut bientôt que l'on devrait procéder à une vraie révision.

Francis se mit courageusement à l'ouvrage, et Laval qui avait, au cours du voyage, acquis quelques notions de mécanique, lui donna un coup de main. La chaleur, vers dix heures du matin, devint accablante.

Le Parisien installa une toile au-dessus de Francis pour que celui-ci pût travailler sans être incommodé.

Tout allait à peu près pour le moment, quand une nuée de moustiques fit son apparition. Ces

bestioles s'abattirent de tous côtés sur l'avion et ne se privèrent pas, bien entendu, de piquer les aviateurs.

Bientôt ceux-ci eurent le visage et les mains affreusement enflés. Laval et Francis avaient toutes les peines du monde à travailler.

Quant à M. Paturel, il ne cessait point de se gratter, en pestant contre ces maudits insectes.

On essaya de les chasser, de les flamber au moyen de papiers embrasés, mais ils revenaient toujours, de plus en plus nombreux. Les aviateurs se demandaient quand ce supplice prendrait fin, lorsque tout à coup le vent se leva. Il devint bientôt d'une telle violence qu'il balaya les insectes en un clin d'œil.

Cependant Beaucaire et ses compagnons n'étaient pas au bout de leurs peines. Le vent poussait l'aéro, menaçant de le renverser, et Francis fut obligé d'interrompre sa réparation.

Il n'eut que juste le temps de ramasser les pièces qu'ils avait posées sur une toile, et de les enfermer dans un coffre.

– Est-ce un coup de simoun qui se prépare ?
demanda Laval.

– Non... je ne crois pas, répondit M. Paturel...
Le simoun ne souffle pas dans ces régions...

– En tout cas, ce vent souffle dur... tenez,
voyez notre aéro, il va se renverser...

L'avion, en effet, oscillait de droite et de
gauche, et glissait sur le sol, malgré tout ce que
l'on pouvait faire pour le retenir...

À un moment, il fut près de se renverser. Le
sable voltigeait de tous côtés, formant comme
une sorte de brouillard.

Enfin le vent se calma, mais les aviateurs
durent se déshabiller complètement et changer de
linge, tant ils étaient remplis de poussière. Quand
le calme fut revenu, la nuit ne tarda pas à faire
son apparition, et Francis dut de nouveau
travailler à la lueur de la baladeuse du bord.
Soudain, il entendit à son oreille un sifflement, et
une balle alla se loger dans la carlingue.

Le gosse éteignit aussitôt sa petite lampe
électrique.

– Oh ! oh ! fit Laval, il paraît qu'on nous en veut...

– Je vous le disais bien, murmura M. Paturel, nous ne sommes pas tranquilles dans cette plaine... Il y a des ennemis qui rôdent près de nous...

Laval fit jouer aussitôt le projecteur, et, dans le cône lumineux, aperçut deux hommes dont l'un s'apprêtait à tirer... Il éteignit vivement le projecteur et dit au commandant :

– Il y a là-bas deux individus qui s'apprêtent encore à tirer sur nous... m'autorisez-vous à les descendre ?

– Ma foi, je n'y vois pas d'inconvénient, répondit Tavernier.

– Alors, braquez sur eux la lumière du projecteur... Moi, je vais leur envoyer quelque chose...

Le commandant fit jouer le déclic du projecteur, mais Laval qui s'apprêtait à tirer ne vit plus rien.

– Ah ! fit-il, les gredins se sont doutés du

coup, et ils se cachent... Dommage car je leur aurais ôté pour longtemps l'envie de fusiller ainsi les gens sans raison...

Les aviateurs écoutèrent. Ils n'entendirent aucun bruit.

– Vous allez voir, fit M. Paturel, que nous sommes encore tombés sur une bande d'ennemis. Cette région est dangereuse, je vous le disais... vous n'avez pas voulu me croire.

– Taisez-vous donc, dit Beaucaire, impatienté...

Le vieux savant ne souffla plus mot.

Laval tenait toujours sa carabine à la main... On s'attendait à une surprise et, de temps à autre, on faisait marcher le projecteur, mais la plaine était absolument déserte.

– Je parie, dit M. Paturel, que nous allons être attaqués brusquement. Ceux qui nous guettent se concertent et ils vont fondre sur nous à l'improviste. Ah ! si nous avions une mitrailleuse !! Quel malheur que nous ayons été obligés d'atterrir ici... Je me doutais bien qu'il

nous arriverait quelque chose...

– Oh ! monsieur Paturel, fit Beaucaire, je vous en prie, gardez vos réflexions pour vous... Si nous sommes attaqués, eh bien, nous nous défendrons.

Le commandant continuait à faire jouer le projecteur... et il en fut ainsi toute la nuit. Quand le jour parut, Francis, qui avait été obligé d'interrompre son travail, le reprit aussitôt.

– Dans deux heures d'ici, dit-il, tout sera prêt...

– Deux heures, soupira M. Paturel...

Laval ne cessait d'observer la plaine avec la jumelle du bord.

Tout à coup, il s'écria :

– Je vois deux hommes qui se tiennent là-bas près d'une dune. Ils sont couchés sur le sol...

– Parbleu, fit M. Paturel, ils s'apprêtent à tirer sur nous.

– Il faudrait alors qu'ils eussent des armes à longue portée... car nous sommes au moins à huit cents mètres d'eux...

– Un fusil ne porte-t-il pas à huit cents mètres et même plus ?

– Oui, mais à cette distance on manque généralement son homme. D'ailleurs ces individus que je vois très bien ne semblent pas disposés à tirer sur nous... Ils nous observent pour le moment.

– Ils attendent sans doute du renfort, dit M. Paturel...

CCXXIII

Un bel arrosage

Les deux hommes étaient toujours immobiles. Ils ne croyaient pas sans doute qu'on les avait repérés. Bientôt l'un d'eux se leva et disparut derrière une dune... Peu après, l'autre le suivit.

– Ils ont disparu, dit le Parisien... Pour moi, ces gaillards-là sont des rôdeurs du désert en quête de quelque mauvais coup. Ils ont compris qu'il n'y avait rien à faire avec nous, et ils ont décampé.

– À moins, objecta M. Paturel, qu'ils ne soient allés chercher leurs compagnons...

– Eh bien, qu'ils y aillent... Avant qu'ils reviennent, nous serons loin...

Au bout d'une heure, les individus n'avaient pas reparu. On commençait à se rassurer, quand

M. Paturel, qui avait pris la jumelle des mains du Parisien et scrutait attentivement la plaine, s'écria tout à coup :

– Ça y est !... Voilà ce que je craignais... ils étaient allés chercher du renfort... Ils sont une vingtaine à présent et ils arrivent sur nous...

Les aviateurs avaient tous sauté sur leurs fusils.

Les ennemis approchaient en effet. Quand ils se crurent à portée de fusil, ils se mirent sur une ligne et ouvrirent le feu sur l'avion, mais leurs armes ne portaient pas assez loin. On vit les balles ricocher sur le sable à environ quarante mètres en avant de l'aéro.

– Feu ! commanda Tavernier.

M. Paturel, Laval, Beaucaire et le commandant pressèrent la détente de leurs carabines, et couchèrent quatre hommes sur le sol...

– Feu à volonté !...

Ce fut alors une suite ininterrompue de détonations. Les ennemis qui n'osaient approcher

tombaient comme des capucins de cartes. Enfin, ils comprirent que la lutte était trop inégale. Ils battirent en retraite et se réfugièrent derrière les dunes.

– Vous voyez, monsieur Paturel, fit le Parisien, ce n'est pas plus difficile que ça... Tous mes compliments, vous avez tiré d'une façon merveilleuse... Si vous étiez soldat, on vous décernerait une grenade de tir, et une grenade d'or, c'est certain.

– J'ai fait de mon mieux, répondit modestement le vieux savant... À l'heure du danger, je retrouve tous mes moyens... Mais croyez-vous que j'aie si bien tiré que cela ?

– Certes... vous avez abattu votre compte d'hommes...

M. Paturel était ravi... et, comme il arrivait toujours en pareil cas, il se montrait fort excité... Peut-être eût-il souhaité que les ennemis reparussent pour avoir le plaisir d'en abattre encore quelques-uns... L'instinct de combativité qui sommeillait en lui se réveillait toujours aux moments critiques, et il retrouvait alors toute

l'ardeur de sa jeunesse... Sa carabine à la main, le sourcil froncé, il était vraiment beau sous les armes. Il reprit la jumelle, regarda, puis déclara, au bout d'un instant :

– Rien... ils ne reviendront plus... C'est dommage, ces gredins-là méritaient d'être tous exterminés. En les supprimant, nous aurions sans doute rendu service aux populations paisibles de cette contrée.

– Assez de massacres comme cela, dit le Parisien en riant... Vous aurez d'ailleurs l'occasion, avant la fin de notre voyage, de placer encore quelques balles.

– Je ne le souhaite pas, croyez-le, répondit le vieux savant... Je ne désire qu'une chose, terminer ce voyage sans incidents.

– Oh ! sans incidents, c'est beaucoup dire... il est probable que nous aurons encore quelques surprises...

Le moteur était réparé.

– Nous pouvons partir, s'écria Francis...

L'avion s'envola. Quand il eut dépassé les

dunes qui se trouvaient à quelque distance, on aperçut très distinctement les ennemis qui tendaient les poings vers le ciel, en hurlant :

– Oui... oui, aboyez, dit Laval, vous ne nous reverrez plus, messieurs...

*

La chaleur était plus étouffante que jamais. Le soleil dardait des rayons de feu...

– Ah ! dit M. Paturel, quand donc serons-nous dans le voisinage de la mer ? Il n’y a que là que nous retrouverons un peu de fraîcheur...

– Oh !... nous en sommes encore loin de la mer, répondit Tavernier... Avant de l’apercevoir, nous avons bien des plaines de sables à survoler...

– N’avez-vous pas dit que nous longerions la mer Rouge.

– Oui... mais ce n’est pas aux environs de la mer Rouge que nous trouverons de la fraîcheur... Il règne sur ses bords une chaleur torride...

– J’aurais cru le contraire.

– Tous les navigateurs vous diront que la traversée de la mer Rouge est des plus pénibles. Outre la chaleur que l’on y trouve, on rencontre aussi des nuées de moustiques et d’insectes de toutes sortes...

– Décidément, fit Laval... rien ne vaut la France... et je ne vous cacherai pas que je suis bien content d’y retourner... Il me semble que je l’ai quittée depuis dix ans...

– Il faudra, dit M. Paturel, qu’à notre retour nous nous mettions au courant de tout ce qui s’est passé durant notre absence. Que de journaux et de revues j’aurai à lire !...

– Peut-être bien qu’il y a eu des événements graves après notre départ...

– Espérons que non... Il n’y aura eu simplement que des changements de ministère, mais cela n’a pas beaucoup d’importance...

– Peut-être aussi que l’on aura augmenté les impôts...

– Vous pouvez y compter...

M. Paturel réfléchit pendant quelques instants, puis s'écria :

– On a dû augmenter aussi le prix de l'électricité... Pourvu que ma bonne ait songé à éteindre, avant de s'en aller, l'électricité de mon bureau...

– Votre bonne n'est donc pas restée chez vous ? demanda Laval.

– Non... Je lui ai donné congé jusqu'à mon retour.

– Bah ! espérons qu'elle aura éteint l'électricité... mais vous allez en retrouver une poussière sur vos meubles !...

– On en sera quitte pour donner un coup de plumeau... le principal c'est que je retrouve intactes toutes mes collections.

– N'ayez crainte... les papillons que vous avez épinglés sur des bouchons ne se seront pas envolés...

Un éclat de rire accueillit ces paroles. On survolait maintenant des sables rouges au milieu desquels on apercevait de temps à autre les têtes

vertes de quelques palmiers.

– Ah ! ah ! fit Laval, voici la verdure qui reparaît, ce n'est pas trop tôt. Ces sables devenaient aveuglants.

– Ils le sont aussi... Les populations qui habitent ces contrées ont tous des maux d'yeux, et on a constaté beaucoup de cas de cécité dans ces parages. Le sable brûlant qui entre dans les yeux finit à la longue par amener des ophtalmies...

– À la hauteur où nous sommes en ce moment, nous n'avons rien à craindre, heureusement.

Il y eut un silence. Ce fut M. Paturel qui reprit :

– Voyez comme le paysage change à vue d'œil... Les palmiers sont plus nombreux... on aperçoit aussi d'autres arbres qui ne sont pas desséchés comme ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici. On voit que nous ne sommes pas loin d'un cours d'eau

– Tant mieux, fit Laval... Cela nous donnera peut-être un peu de fraîcheur... et je ne vous

cacherais pas que si nous atterrissons près d'une rivière, je m'y plongerai volontiers.

– Pour vous faire dévorer par les crocodiles.

– Bah ! il n'y en a pas partout des crocodiles...

– Nous approchons du Nil... et il en est rempli.

– Pas de chance, moi qui croyais me payer un bon bain... J'en serai quitte pour faire un plongeon dans la mer, quand nous arriverons à Marseille...

– L'eau ne sera pas très chaude... Vous oubliez que si nous cuisons ici, en France, c'est l'hiver.

– C'est, vrai... Je ne sais plus comment je vis.

CCXXIV

Les serpents venimeux

Il y avait près de vingt heures que les aviateurs volaient sans incidents, lorsque, soudain, il fallut encore atterrir. L'endroit où l'on se posa était entouré de bois de palmiers.

– Charmant endroit, dit M. Paturel...

– J'espère, dit le commandant, que vous n'allez pas encore nous quitter pour aller faire une excursion... Nous ne sommes pas des touristes, mais des voyageurs qui ont hâte de regagner leur patrie.

– Ne craignez rien, répondit le vieux savant, l'expérience m'a rendu prudent. Bien que je sois sûr que, dans ce bois, il n'y ait point de bêtes malfaisantes, je ne quitterai pas l'aéro. Je vais m'asseoir ici, et n'en bougerai pas jusqu'au

moment du départ.

À quelques pas de l'endroit où s'était posé l'avion, il y avait, des herbes.

– Tiens, dit M. Paturel, voici des herbacées que je ne connais pas... Je vais en mettre quelques-unes dans mon herbier, car elles manquent à ma collection.

– Prenez garde, dit Tavernier.

– Oh ! soyez tranquille... Je ne m'éloignerai pas...

Et le vieux savant se dirigea vers les herbes... On le vit se baisser, mais il se releva tout à coup, en poussant un cri, et revint vers l'aéro en hurlant :

– Vite ! vite !... la boîte à pansements, je viens d'être piqué par un serpent venimeux.

Et en disant cela, le vieux savant secouait frénétiquement sa main droite. Laval tira de la carlingue la boîte à pansements et se mit à panser M. Paturel, suivant les indications qu'il lui donnait.

– C'est sûrement un serpent à sonnettes qui

m'a piqué, dit M. Paturel...

Après avoir sucé la plaie, il la cautérisa avec de l'ammoniaque et du nitrate d'argent, puis s'assit auprès de l'aéro.

– Je crois, dit-il, que tout danger est conjuré... mais je l'ai échappé belle... Pouvais-je me douter qu'il y avait des reptiles dans ces herbes à demi desséchées. La sale bête, elle m'a bien piqué... Quand je l'ai aperçue, il était trop tard, elle avait déjà sauté sur ma main... Si j'avais eu une arme, j'aurais tué cet horrible reptile... mais je le supprimerai quand même.

– Vous n'avez pas l'intention de retourner au milieu des herbes, fit le Parisien.

– Non... elles sont sèches... Je vais les incendier et rôtir les serpents qui s'y trouvent...

Le vieux savant prit dans sa poche une boîte d'allumettes-tison, en enflamma une et courut la jeter dans les herbes. Celles-ci ne tardèrent pas à s'enflammer et le feu se propagea avec une rapidité extraordinaire. Alors, on vit des bêtes noires sauter, se tordre au milieu des flammes.

– Hein ! voyez, s'écria M. Paturel, c'était plein de serpents dans cette broussaille... Voyez comme ils dansent... Ah ! les vilaines bêtes, elles n'ont que ce qu'elles méritent.

Cependant, le feu gagnait de plus en plus et ne tarda pas à atteindre un bois de palmiers d'où l'on vit sortir des hommes affolés, qui poussaient des cris de fureur...

– Je crois, dit Laval, que nous allons avoir des difficultés avec ces types-là... Voyez comme ils sont furieux...

Les hommes en effet s'approchaient de l'aéro en hurlant... Fort heureusement, la réparation était terminée et l'avion put repartir aussitôt.

– Il était temps, dit Laval car si nous n'avions pas réussi à nous envoler nous aurions passé, je crois, un vilain quart d'heure... Les ennemis auxquels nous aurions eu affaire étaient nombreux et je ne sais si nous aurions pu les abattre tous...

– J'ai eu tort, dit M. Paturel, d'incendier les herbes... mais pouvais-je me douter que

l'incendie allait se propager de la sorte... et surtout atteindre le bois ?... En voulant détruire des serpents, j'ai causé un préjudice à de pauvres gens qui ne m'avaient rien fait... Peut-être y a-t-il des cases dans le bois... Ah ! décidément, on a bien raison de dire qu'il ne faut jamais jouer avec le feu... Voyez où cela peut entraîner.

CCXXV

Le quart de nuit

Les aviateurs firent ce jour-là beaucoup de chemin dans les airs, et, un peu avant la tombée de la nuit, ils aperçurent une grande ligne brillante qui miroitait sous les feux du soleil couchant.

– Oh ! oh ! s'écria Laval, voilà une rivière.

– Vous pouvez dire un fleuve, répondit M. Paturel... le plus grand fleuve de l'Afrique orientale... c'est le Nil...

– Ah ! fit Laval... En effet, c'est un joli fleuve. J'en ai souvent entendu parler...

M. Paturel, tout heureux de faire montre de ses connaissances géographiques, dit d'un ton doctoral.

– Le Nil, *Nilus* des anciens, se jette, comme

vous le savez, dans la Méditerranée. Il est formé de deux vastes cours d'eau qui confondent leurs eaux avec les siennes. Ce fleuve présente un phénomène extrêmement remarquable : c'est son débordement annuel. Ces débordements sont dus aux affluents de l'Abyssinie, à l'énorme quantité de pluie qui tombe dans cette région, du mois d'avril au mois d'octobre. La première crue des eaux s'observe dans la Haute-Égypte. Le gonflement se fait d'une manière insensible, et ce n'est que vers le mois d'août que le fleuve déborde sérieusement. À cette époque, le Nil débite dix mille mètres cubes d'eau par seconde. Arrivées à leur plus grande hauteur, les eaux restent quatorze jours stationnaires, puis elles vont en décroissant et, en novembre, le Nil rentre dans son lit.

« En ce moment, il est dans son état normal. À l'époque des basses eaux, le Nil a de neuf cents à mille mètres dans sa plus grande largeur, sept à huit mètres de profondeur moyenne et une vitesse de quatorze kilomètres à l'heure. Le limon que dépose le fleuve et qui forme le sol susceptible de culture est très fécondant.

« Où le Nil prend-il sa source ? On ne le sait pas exactement, mais il est certain qu'il est alimenté par les eaux des lacs Albert et Victoria. »

On approchait du fleuve. Tout à coup, il fallut atterrir, à cause d'une nouvelle panne, et Beaucaire eut la chance de se poser à une vingtaine de mètres de l'eau.

– Un peu plus, s'écria le Parisien, nous piquions droit dans la « flotte »... M. Beaucaire a joliment bien manœuvré... Y a pas à dire, c'est un as.

Le terrain sur lequel l'avion s'était posé était un peu humide, mais assez ferme cependant, et lorsque l'on voudrait repartir, ce serait assez facile.

Francis, après avoir examiné le moteur, déclara que la réparation serait très longue, cette fois...

– Bah ! fit Laval... Nous sommes bien ici, nous aurions pu tomber plus mal... Ça semble bon de sentir un peu de fraîcheur, après les heures

terribles que nous venons de passer en l'air...

La nuit était venue.

– Je ne pense pas, reprit le Parisien, que nous recevrons ici la visite des indigènes... Nous sommes loin de tout centre habité.

– Oui, très loin, répondit M. Paturel... mais vous oubliez que le Nil est navigable et que de nombreux bateaux le sillonnent...

– Ce serait bien le diable si des gens débarquaient pour nous attaquer.

– Peut-on savoir ?... Il y a des pirates sur le Nil... des bandits qui descendent et remontent le fleuve... et pillent les riverains. Enfin, espérons que nous les éviterons.

– Oui... il faut l'espérer...

Francis travaillait toujours, à la lueur de la baladeuse du bord. Beaucaire et Tavernier allaient et venaient autour de l'aéro. Quant à M. Paturel, il était demeuré dans la carlingue avec le Parisien. Tout était calme... On n'entendait que le petit clapotis des eaux glissant entre les herbes aquatiques qui croissaient sur ses bords.

La lune se leva bientôt, mettant sur le fleuve et sur ses rives de grands tons argentés.

– Voilà une belle nuit, dit Laval... on respire, ici... cela fait du bien...

– Oui... fit M. Paturel.

Beucaire et Tavernier venaient de remonter dans la carlingue.

– Allons, dit le commandant, il faut dormir... Nous allons établir les heures de quart... Je prendrai le premier quart, Laval le second, Beaucaire le troisième et M. Paturel le quatrième. Quant à Francis, qui doit être plus fatigué que nous, car il s'est donné bien du mal, le pauvre petit, nous le laisserons dormir...

– Oh ! fit le gosse, je pourrai veiller comme les autres.

– Non... tu vas dormir... Demain, à l'aube, il faut que tu te remettes à ta réparation et tu as besoin de repos...

Francis n'insista pas... Ceux qui n'étaient point de garde s'installèrent tant bien que mal dans le fond de la carlingue, et Tavernier

demeura debout pour surveiller les environs... Pendant qu'il veillait, rien ne se produisit. Une fois son quart terminé, il réveilla Laval qui dormait comme un bienheureux...

– Hein ? qu'y a-t-il ? fit le Parisien...

C'est ton heure de veille, dit le commandant.

– Ah ! excusez-moi, je n'y pensais plus...

Et le brave garçon se leva aussitôt.

– Rien de nouveau ? demanda-t-il.

– Rien, répondit Tavernier... calme partout.

– Espérons que ça durera...

– Oui, il faut l'espérer...

Le commandant s'enveloppa dans une couverture et se coucha. Laval s'accouda à la carlingue.

CCXXVI

Les crocodiles

La nuit était belle... Sous la lueur de la lune le fleuve miroitait à l'infini. Une brise douce flottait dans l'air. Laval, encore mal éveillé, se frotta les yeux et regarda autour de lui... À droite, c'était le Nil ; à gauche, une plaine immense... Si nous sommes menacés, pensa-t-il, l'ennemi viendra sûrement de la plaine... Mais je crois que nous ne serons pas dérangés. Nous avons eu assez d'émotions comme cela, il est temps que nous retrouvions un peu de calme... Un petit clapotement attira soudain son attention.

Il crut que c'était un poisson qui sautait dans l'eau. Peu à peu, une sorte de somnolence l'envahit et il dut faire tous ses efforts pour ne pas céder au sommeil. Il descendit de l'avion et se mit à tourner autour... Parfois, il s'arrêtait,

écoutait, puis reprenait sa marche.

Soudain, il s'arrêta surpris.

Il avait cru voir quelque chose de noir qui avançait sur le sol, mais il se persuada bientôt que c'était un bloc de pierre...

Cependant, au bout de quelques minutes, une autre chose noire se trouvait à côté de la première... Le Parisien commença à s'inquiéter... Est-ce que les rochers marcheraient par ici ? se dit-il... D'autres ombres noires se profilèrent maintenant sur le sol...

Laval remonta dans l'aéro et réveilla le commandant. Celui-ci fut debout aussitôt.

– Quoi donc ? fit-il...

– Je ne sais ce qui se passe, dit Laval... Tout à l'heure, la bande de sable qui nous sépare du fleuve était déserte, maintenant on y voit des ombres qui semblent bouger.

– Ce sont tes yeux qui papillotent.

– Je ne crois pas, commandant, regardez plutôt.

Tavernier se frotta les yeux, et regarda.

– En effet, dit-il au bout d’un instant...

– Seraient-ce des hommes ? demanda Laval.

– Non, sûrement...

– Alors ?

– Eh bien, ce sont des crocodiles.

– Ah ! encore !... nous les rencontrerons donc partout ces sales bêtes... Pourvu qu’elles ne grimpent pas dans l’aéro...

– Non... nous n’avons rien à craindre, mais elles seraient bien capables de détériorer les pneus de notre train d’atterrissage...

– Oui, vous avez raison... que faire ?...

– Ma foi... je ne sais...

– Si nous tirions quelques coups de fusil, cela les effraierait peut-être.

– Ma foi, essayons...

Laval prit son Remington et fit feu à deux reprises...

Les crocodiles s’enfuirent vers le fleuve où ils

plongèrent aussitôt.

– Nous en voilà débarrassés, dit Laval... Je ne pense pas qu'ils reviennent.

– Qui sait ?

Beucaire, M. Paturel et Francis s'étaient réveillés au bruit des détonations.

– Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? s'écria le vieux savant... Je me doutais bien que nous serions attaqués... Je vous le disais... Ces parages sont remplis de pirates... les pirates du Nil... Ils parcourent le fleuve sur des embarcations à voiles, et atterrissent pour piller et massacrer les riverains...

Laval éclata de rire.

M. Paturel, ne comprenant rien à tout cela, regardait ses compagnons d'un air ahuri.

– Non... vous n'y êtes pas, dit le Parisien... Soyez tranquille, les pirates que nous avons découverts, ne nous pilleront pas... mais, si nous nous laissons faire, ils pourraient bien nous dévorer...

Et Laval continuait de rire...

– Je crois, dit M. Paturel, très vexé, que vous vous moquez de moi. Voyons, expliquez-moi de quoi il s’agit... J’ai bien entendu des coups de feu... Je n’ai pas rêvé...

– C’est exact.... mais les ennemis sur lesquels nous avons tiré ne sont pas des hommes...

– Ce sont des crocodiles, alors ?

– Vous l’avez dit.

– J’aurais dû m’en douter... Et ils sont partis ?

– Oui... ils ont regagné le fleuve, mais peut-être vont-ils revenir.

– Si ce n’est que cela, nous n’avons rien à craindre ?

– Vous croyez ?...

– Parbleu, j’en suis sûr... Les crocodiles ne peuvent pas grimper... ils ne monteront pas dans la carlingue... mais il y a d’autres ennemis plus redoutables et, si ceux-là nous attaquaient, nous serions perdus.

– De quels ennemis voulez-vous parler ? demanda le commandant.

- Je veux parler des hippopotames...
- Y en a-t-il par ici ?
- Oh ! c'est à peu près certain.
- Diable !... c'est grave...
- Oui... et plus que vous ne le pensez...

CCXXVII

Les craintes de M. Paturel

Une vive inquiétude s'était emparée des aviateurs. Si, en effet, ils étaient attaqués par des hippopotames, ils pourraient difficilement se défendre contre ces énormes animaux, dont la peau est plus dure que du cuir et dans laquelle les balles ne pénétreraient pas...

Au heu de se rendormir, Tavernier et ses compagnons veillèrent.

Les crocodiles reparurent encore une fois, et deux d'entre eux s'approchèrent de l'aéro jusqu'à le toucher, mais Laval usa du procédé qui lui avait déjà réussi quelques semaines auparavant.

Il lança sur les hydrosauriens des chiffons imbibés d'essence enflammée, et les reptiles n'insistèrent pas. Ils regagnèrent le fleuve au plus

vite...

Cependant, la réparation traînait. Francis faisait bien tout ce qu'il pouvait, mais il n'avancait guère, car il y avait des pièces qu'il était obligé de revoir, de limer, de consolider. Il avait repris son travail à la lueur de la baladeuse, mais il y voyait mal et attendait le jour avec impatience.

M. Paturel observait le fleuve, et ne disait rien.

Quand le jour se leva, on aperçut une grande embarcation qui descendait le Nil.

– Cette fois, s'écria M. Paturel, préparons-nous à nous défendre... Ces gens sont certainement des pirates... vous allez voir... ils vont aborder ici...

Le vieux savant se trompait. L'embarcation passa et ceux qui la montaient se contentèrent de regarder curieusement l'appareil...

– Pas bien dangereux vos pirates dit Laval...

– Oh ! ne riez pas... Vous ne connaissez pas les pirates du Nil... Si vous aviez lu ce que l'on a écrit sur eux, vous seriez moins tranquille. Ce

sont des bandits redoutables...

– Rien ne dit que nous les verrons.

– Souhaitons-le, car nous leur résisterions difficilement.

Tavernier intervint :

– Monsieur Paturel, dit-il, vous avez une fâcheuse tendance à tout exagérer. Il ne faut pas se fier aux récits de certains explorateurs. Les pirates dont vous parlez n'existent plus depuis longtemps...

– Je n'en suis pas sûr.

– Moi, j'en suis certain...

– Alors, je veux bien vous croire, mais tenons-nous quand même sur nos gardes. Il nous reste encore des cartouches, n'est-ce pas ?

– Oui, soyez tranquille.

Le vieux savant ne dit plus rien. Il s'accouda à la carlingue et laissa errer ses regards sur le fleuve. D'autres embarcations passèrent. L'une d'elles s'arrêta même et les hommes qui étaient à bord examinèrent curieusement l'avion, mais ne

tentèrent pas de débarquer...

– Vous voyez, dit Laval à M. Paturel, tous ces gens-là sont bien inoffensifs.

– Oui... murmura le vieux savant... En plein jour, ils n'osent pas nous attaquer, mais si nous sommes encore là cette nuit, vous verrez.

– Ne vous frappez pas... nous serons partis avant le coucher du soleil...

– Je n'en suis pas certain... Avec ce satané moteur, on a toujours des surprises... Pourvu qu'il ne nous joue pas quelque mauvais tour, quand nous serons au-dessus de la Méditerranée...

– Il ne faut pas prévoir les événements d'aussi loin... Ayons confiance, cela vaudra mieux. Si vous voulez vous donner la peine de réfléchir, vous reconnaîtrez que nous avons eu assez de chance jusqu'ici.

– Vous trouvez ?

– Dame, oui... Il nous est arrivé les pires aventures, et nous avons « passé au travers ».

– Rien ne prouve que nous passerons toujours au travers, comme vous dites...

– Ah ! avec des suppositions on va loin. Soyez rassuré, nous arriverons au terme de notre voyage et vous pourrez présenter votre « bombyx » à l'Académie des sciences...

M. Paturel sourit. Rien ne lui était plus agréable que d'entendre parler de son bombyx, cet insecte rare qu'il conservait avec tant de soin, et qu'il n'eût pas cédé pour une fortune.

– Puissiez-vous dire vrai, murmura-t-il... Alors, vous croyez que nous allons bientôt repartir.

– Bientôt, c'est beaucoup dire, mais je pense que dans le milieu de l'après-midi nous reprendrons notre vol...

Sur ces mots, le Parisien sauta à bas de la carlingue pour aller ramasser un outil que Francis avait laissé tomber.

M. Paturel avait pris sa jumelle et regardait de tous côtés. Au fond, il n'était pas bien rassuré, et malgré ce que lui avait dit Tavernier, il croyait toujours à l'existence des pirates du Nil.

Soudain, il tressaillit.

Une énorme embarcation dans laquelle il y avait au moins une vingtaine d'hommes s'approchait de la rive.

– Regardez... regardez, s'écria M. Paturel...

– Eh bien ? fit Tavernier.

– Vous ne voyez pas cette grande embarcation ?... Elle va aborder près d'ici...

– En êtes-vous sûr ?...

– Mais c'est certain... tenez... elle se rapproche.

En effet le bateau, un grand bateau à fond plat, muni d'une grande voile en paille de riz, se dirigeait vers la rive. Quand il eut abordé, les hommes qui le montaient l'attachèrent à un tronc d'arbre et sautèrent à terre...

– Ça y est, dit M. Paturel, en saisissant son fusil.

Et déjà il s'apprêtait à faire feu, quand Tavernier le retint.

– Vous n'allez pas, lui dit-il, tirer sur des hommes qui n'ont peut-être pas d'intentions

hostiles... Il faut d'abord voir ce qu'ils vont faire.

– Parbleu ! ils vont se précipiter sur nous...

– Je ne le crois pas.

– Vous allez voir...

Et le vieux savant ne lâchait pas son Remington.

Les individus qui montaient le bateau s'étaient approchés. Il y avait parmi eux plusieurs nègres. Tous regardaient avec curiosité l'avion qui était un appareil nouveau pour eux... Ils ne le prenaient pas pour une bête fantastique, mais pour quelque chose d'étrange et de prodigieux...

– Qu'attendez-vous donc pour tirer sur ces bandits ? s'écria M. Paturel...

– Ces bandits ne sont pas bien dangereux, répondit Laval... Vous voyez bien qu'ils n'ont pas d'armes...

– Ils peuvent avoir des couteaux.

CCXXVIII

L'ennemi reparait

L'un des individus, comprenant sans doute que les aviateurs se méfiaient, s'approcha et les salua. Ses compagnons s'approchèrent également et se mirent à examiner curieusement l'appareil. Quand ils l'eurent assez vu, ils saluèrent tous, regagnèrent leur embarcation et s'en allèrent.

– Vous voyez... ils ne sont pas terribles vos pirates, dit Laval à M. Paturel...

– Ils n'ont pas osé nous attaquer, répondit le vieux savant, mais ce n'était sans doute pas l'envie qui leur en manquait. Ils avaient de mauvaises figures, et je ne suis pas fâché de les voir partir. Mais dites donc, la réparation n'avance guère, et j'ai bien peur que nous ne passions encore la nuit ici.

– Francis fait cependant tout ce qu’il peut.

La réparation était en effet des plus sérieuses et le pauvre gosse ne perdait pas une minute. Les heures s’écoulaient et il était toujours là, penché sur le moteur.

– Voici la nuit qui arrive, dit M. Paturel.

Personne ne lui répondit. Le soleil venait en effet de disparaître, et dans le lointain les objets s’assombrissaient... Bientôt ce fut l’obscurité... Ce soir-là, la lune boudait. Ensevelie derrière de gros nuages noirs, elle demeurait invisible.

– Si les crocodiles viennent encore nous rendre visite, murmura M. Paturel, nous ne les verrons pas...

– Nous donnerons de temps à autre un coup de projecteur, répondit Laval.

M. Paturel demeura silencieux... Au moindre bruit, il dressait la tête et se penchait en dehors de la carlingue. Il était tellement inquiet qu’il toucha à peine aux aliments qu’on lui servit.

Comme il était toujours agité, le commandant lui dit :

– Allons, couchez-vous, monsieur Paturel, et dormez... Nous n'avons rien plus à craindre, allez.

– Je préfère veiller...

– Ce sera comme vous voudrez, mais un peu de repos ne vous ferait pas de mal.

– Je ne suis pas fatigué.

– Ce sera comme vous voudrez... Alors, puisque vous êtes décidé à veiller, vous permettrez que nous nous couchions ?...

– Mais certainement...

– Vous prenez la garde ?...

– Oui.

– N'allez pas vous endormir, surtout.

– Ne craignez rien...

– Alors, bonsoir...

– Bonsoir !...

Les aviateurs s'étendirent dans la carlingue. M. Paturel demeura debout, les deux coudes sur le rebord de la carlingue...

Cependant, il avait trop présumé de ses forces... Bientôt, il s'assoupit et s'endormit profondément dans la position qu'il occupait.

Ses ronflements réveillèrent le Parisien.

– Bon... murmura-t-il, voilà notre sentinelle endormie...

Et il se leva pour prendre la garde. De temps à autre, il faisait marcher le projecteur. Il ne vit rien tout d'abord, mais constata bientôt que les crocodiles étaient revenus. Ils étaient même plus nombreux que la première fois. Un moment éblouis par la lueur du projecteur, ils demeurèrent immobiles. Quand la flamme s'éteignit, ils se remirent à ramper dans la direction de l'appareil...

Il entendait le bruit sec qu'ils faisaient en rampant sur le sable. Il espérait toujours les effrayer au moyen du projecteur, mais il faut croire que les hydrosauriens s'habituaient à la lueur qui partait de l'aéro, car ils arrivaient de plus en plus nombreux.

– Oh ! oh ! se dit Laval, si ça continue, nous

ne pourrons plus nous débarrasser de ces vilains animaux-là.

Alors, il se rappela le procédé qu'il avait déjà employé et qui consistait à imbiber d'essence des chiffons et des papiers et à les jeter sur les horribles bêtes. Cette fois, il fit mieux... Au moyen de la petite pompe du bord, il puisa de l'essence dans le réservoir et en aspergea les hydrosauriens. Quand il jugea qu'ils étaient tous suffisamment aspergés, il lança sur eux des chiffons embrasés.

En un instant tous les crocodiles flambèrent, et on les vit ramper rapidement dans la direction du fleuve... Quelques-uns cependant furent rôtis avant d'avoir pu se jeter à l'eau...

M. Paturel s'était réveillé.

– Quoi donc ! s'écria-t-il... le feu est autour de nous... Vous ne voyez donc pas, Laval, mais à quoi pensez-vous ?

– Je pense, répondit le Parisien en riant que si je n'avais pas eu la bonne idée de vous remplacer à votre poste de quart, nous serions en ce moment

sans doute, aux prises avec les crocodiles...

– Mais, cet incendie ?

– Ce n'est pas un incendie, rassurez-vous, M. Paturel... C'est moi qui ai arrosé les crocodiles avec de l'essence...

– Oh !... très bien... très bien... mais ne craignez-vous pas que le feu se communique aux herbes, puis à l'aéro ?

– Non... D'abord, il n'y a pas d'herbes par ici...

– Oh ! il y en a bien quelques-unes.

– Vous pensez bien que l'essence enflammée les a grillées.

– Maudits crocodiles... C'est qu'ils auraient peut-être réussi à pénétrer dans notre aéro...

– Non... je ne crois pas, mais ils auraient pu manger nos pneus...

On entendait du côté du fleuve de brusques clapotements.

– Il paraît, dit Laval, que ces messieurs crocodiles ne sont pas à leur aise... Ils doivent

être fortement échaudés...

– Ces bêtes-là ont la peau dure...

– Oh ! si dure qu'elle soit elle a dû quand même être sérieusement endommagée...

Beucaire, Tavernier et Francis s'étaient réveillés, eux aussi.

– Que se passe-t-il donc ? demanda Beaucaire.

– Oh ! rien, patron, répondit Laval... dormez tranquilles, nous ne sommes pas menacés... nous avons simplement reçu la visite de quelques crocodiles qui voulaient voir sans doute comment est fait notre aéro, mais je leur ai envoyé quelques jets d'essence enflammée, et ils n'ont pas tardé à déguerpir.

– Vous avez bien fait, dit Beaucaire, mais il ne faut pas trop gaspiller notre essence, car nous avons juste ce qu'il faut pour atteindre la prochaine ville où nous pourrons nous ravitailler.

– Oh !... j'en ai pris très peu... trois ou quatre litres tout au plus... cela a suffi...

Les aviateurs se rendormirent.

CCXXIX

Disparu !

Laval s'adressa à M. Paturel.

– Couchez-vous, lui dit-il, je vais veiller.

– Non... non... protesta le vieux savant, je ne veux pas... C'est mon tour de garde et...

– Mais vous allez encore vous endormir.

– Non... je vous le promets...

– C'est bien sûr ?

– Oui... vous pouvez en être certain.

– En ce cas, je vous laisse, mais à la moindre alerte, réveillez-moi, n'est-ce pas ?

– Entendu.

Le Parisien s'enveloppa dans une couverture et s'étendit dans la carlingue. Quelques instants

après, il dormait.

M. Paturel était un peu vexé de s'être laissé surprendre par le sommeil, aussi se promit-il de faire bonne garde... Il demeura debout, les yeux fixés du côté du fleuve. Quand il entendait le plus léger clapotement, il saisissait sa carabine...

Cette nuit-là, il fit preuve d'un zèle incomparable, car, au lieu de prévenir celui de ses compagnons qui devait le remplacer, il veilla jusqu'à l'aurore.

– Tiens, s'écria Laval en se réveillant, vous êtes toujours de garde.

– Oui, répondit le vieux savant. J'ai voulu racheter la petite défaillance qui a failli nous être fatale.

– Mais vous devez être éreinté.

– Le fait est que je commence à avoir envie de dormir, mais je vais faire un somme jusqu'à ce que nous partions.

Et, sans tarder, M. Paturel se coucha tout de son long dans la carlingue, pendant que ses compagnons se levaient...

Laval avait pris un seau de toile et avait sauté à bas de l'aéro.

– Où vas-tu ? demanda Tavernier.

– Je vais chercher un peu d'eau pour que nous puissions faire notre toilette...

– Attention aux crocodiles !

– Je les verrai venir, soyez sans crainte.

Et il se dirigea en courant vers le fleuve, mais presque aussitôt, on le vit revenir...

– Les sales bêtes, dit-il... il y en a au moins une dizaine sur la rive...

– Pourvu qu'ils ne reviennent pas...

– Je ne le crois pas... ce sont sans doute ceux que j'ai échaudés, mais je ne veux pas quand même me risquer à m'approcher d'eux... je vais aller un peu plus loin...

– Non, reste ici...

– Mais, il nous faut de l'eau, cependant.

– On s'en passera.

– Je vous assure que je serai prudent.

Le Parisien insista tellement que le commandant consentit à le laisser partir. Il remonta la rive qui était bordée de roseaux, et soudain, on le vit disparaître.

Le commandant qui l'observait, dit à ses amis :

– Il s'est enfoncé bien brusquement dans les roseaux, est-ce qu'il ne lui serait pas arrivé quelque accident.

On attendit encore quelques instants, puis, comme Laval ne revenait pas, Tavernier se décida à aller à sa recherche, accompagné de M. Paturel.

Au moment où ils sautaient à bas de l'aéro, ils entendirent les cris :

– À moi ! à moi !...

– Vite ! vite ! courons à son secours, dit le commandant. Il doit être aux prises avec quelque crocodile.

Quand ils arrivèrent à l'endroit d'où était parti l'appel, ils ne virent rien.

– Laval ! Laval ! appela Tavernier...

Une voix lointaine lui répondit. Le commandant écarta les roseaux et aperçut à une cinquantaine de mètres une pirogue, montée par des nègres, qui s'éloignait à force de pagaies...

– Oh ! le malheureux ! s'écria le commandant...

– Les sauvages l'ont enlevé, dit M. Paturel... nous ne le sauverons pas...

La pirogue s'éloignait rapidement... Tavernier comprit qu'il n'y avait rien à faire... Il revint vivement vers l'aéro avec M. Paturel.

– Encore un malheur ? demanda Beaucaire.

– Oui... notre pauvre Laval vient d'être pris par les sauvages. Ils l'emmènent dans une pirogue.. Si nous pouvions repartir tout de suite, peut-être pourrions-nous encore le sauver...

Francis avait entendu.

– La réparation n'est pas tout à fait terminée, dit-il, mais je crois que nous pourrions quand même nous remettre en route...

– Alors, partons, dit Tavernier.

Le gosse rajusta à la hâte deux ou trois tuyaux, assujettit quelques boulons, puis déclara que l'on pouvait reprendre la route de l'air...

Quelques instants après, l'aéro s'enlevait. Il survola le fleuve et bientôt on aperçut la pirogue. Au moment où Beaucaire allait se mettre en descente, la légère embarcation disparut. Elle s'était enfoncée dans les roseaux... L'avion se posa sur l'eau, et les aviateurs prirent leurs carabines... On apercevait la poupe de la pirogue, mais on ne distinguait pas les hommes qui étaient à bord.

– Il faut s'approcher, dit Tavernier...

On mit en marche la petite hélice de secours, et l'aéro vint frôler les herbes. La pirogue était toujours là, mais elle était vide.

– Allons ! dit Tavernier, mettons-nous à la recherche de notre ami... venez M. Paturel.

Et, ce disant, il sauta dans l'embarcation. M. Paturel voulut l'imiter, mais il calcula mal son coup et il tomba à l'eau. Il s'était empêtré dans les herbes, et l'on eut toutes les peines du monde

à le dégager... Enfin on y arriva...

Quoique tout trempé, le vieux savant suivit Tavernier. Après bien des difficultés, ils parvinrent sur la terre ferme. En face d'eux, c'était une grande plaine sablonneuse sur la droite de laquelle on voyait un bois de palmiers et de cocotiers.

C'était là, à n'en pas douter que les sauvages avaient emmené Laval...

– Allons-nous pénétrer dans ce bois ? demanda M. Paturel...

– Ma foi. il le faut bien, répondit le commandant.

Le vieux savant demeura silencieux...

Les deux hommes qui se trouvaient en terrain découvert devaient être épiés par les sauvages réfugiés dans le bois, et peut-être une grêle de flèches allait-elle pleuvoir sur eux... Ils avançaient courbés en deux, prêts à faire feu dès qu'ils apercevraient une tête entre les branches. Ils arrivèrent enfin à l'orée du bois. Ils se dissimulèrent du mieux qu'ils purent derrière un

arbre et attendirent.

Autour d'eux, c'était le silence.

– Avançons, dit Tavernier...

Le bois n'était pas très touffu, et l'on pouvait s'y diriger assez facilement. Il n'était pas non plus très vaste, et au bout d'une demi-heure, ils l'avaient entièrement exploré.

– C'est curieux, dit Tavernier... où ces sauvages peuvent-ils bien être...

Ils continuèrent leurs recherches, mais sans résultat. Il était certain que Laval n'était pas dans le bois. Cela devenait incompréhensible... on ne pouvait cependant pas le cacher dans la plaine où l'on n'apercevait nulle aspérité...

CCXXX

Incertitude

- Venez, dit Tavernier à M. Paturel...
- Où cela ?
- Vous allez voir...

Tous deux retournèrent à l'endroit où ils avaient débarqué. Le commandant se baissa et examina le sol avec attention.

- Voici des traces de pas, dit-il... suivons-les...

Et ils marchèrent, la tête inclinée vers le sol.

À un endroit les empreintes disparurent, car le sable était très dur et rien ne marquait dessus. Cependant, un peu plus loin, ils retrouvèrent leur piste. Bientôt, ils arrivaient devant un ravin qui coupait la plaine dans presque toute sa largeur.

- Le doute n'est plus possible, dit Tavernier à

voix basse... c'est dans ce ravin qu'ils ont entraîné notre ami.

Ils se couchèrent à plat ventre et écoutèrent. Aucun bruit ne parvint à leurs oreilles.

– Peut-être l'ont-ils déjà tué, dit M. Paturel à voix basse.

Tavernier ne répondit pas... Tout à coup, il saisit M. Paturel par le bras...

– Avez-vous entendu ? demanda-t-il.

– Non...

– Écoutez bien.

– En effet... on dirait un bruit de voix...

– Oui... nos sauvages sont là...

– Allons-nous descendre dans ce ravin ?

– Attendons...

Et Tavernier tira un coup de fusil... Presque aussitôt la voix de Laval se fit entendre...

– À moi ! à moi !...

Le commandant avait bien repéré l'endroit d'où était parti l'appel.

– Par ici, dit-il...

M. Paturel n'était rien moins que rassuré ; cependant, il faisait bonne contenance. À un certain endroit, le ravin était rempli d'herbes et d'arbustes. C'était là, évidemment que se dissimulaient les sauvages...

Tavernier dit à haute voix :

– Laval, êtes-vous là ?

– Oui... répondit le Parisien.

– Êtes-vous attaché ?

– Oui.

– Ceux qui vous ont enlevé sont-ils nombreux ?

– Neuf en tout.

– Armés ?

– Oui... mais pas de fusil...

Le commandant posa encore quelques questions, mais cette fois, Laval ne répondit pas. Les sauvages avaient dû le bâillonner.

La situation était critique. Que faire ?

S'engager dans le ravin, c'était risquer peut-être de tomber dans quelque piège... et pourtant, il fallait sauver le Parisien... Tirer sur les buissons où se réfugiaient les nègres, c'était risquer d'atteindre le prisonnier.

Tavernier se décida à descendre dans le ravin, qui était très à pic... Quant à M. Paturel, qui s'était cramponné à un petit arbuste, il n'osait le lâcher, de peur de rouler au fond de l'abîme... Il s'y décida cependant, et glissa le long de la paroi abrupte qui s'éboula sous son poids, de sorte qu'arrivé en bas, il fut à demi enseveli sous le sable... Tavernier le dégagea.

Le vieux savant avait, dans sa chute, lâché son fusil, et le retrouva accroché à un buisson.

Les deux hommes étaient maintenant en bien fâcheuse posture.

Ils étaient dans un ravin d'où ils remonteraient difficilement, et peut-être allaient-ils être surpris par les sauvages qui ne donnaient toujours pas signe de vie.

Autour d'eux, tout bruit avait cessé. Le

commandant s’avança doucement, écarta les branches et regarda. Il ne vit rien qu’une petite place sablonneuse autour de laquelle était creusé un fossé circulaire.

M. Paturel s’apprêtait à tirer, et il avait déjà la main sur la détente de sa carabine.

– Vous les voyez ? demanda-t-il à voix basse.

– Non... répondit Tavernier.

M. Paturel regarda à son tour.

– C’est à n’y rien comprendre, dit-il...

Les heures s’écoulèrent sans que les sauvages reparussent.

– La nuit va venir, dit le vieux savant... Est-ce que nous allons rester ici ?

– Oui, fit Tavernier.

– Mais nos amis vont être inquiets...

Nous ne pouvons abandonner Laval...

– Vous croyez encore pouvoir le retrouver ?

– Je ne sais... mais il faut tout tenter pour le sauver.

– Pour moi, voyez-vous, ces sauvages doivent habiter sous terre...

– C’est plus que probable... Chut !... j’ai entendu quelque chose...

Le soir descendait. Déjà le soleil avait disparu à l’horizon. Il y eut soudain un bruit léger et un nègre se montra tout à coup. Il venait évidemment de sortir d’un trou. Il ne pouvait apercevoir M. Paturel et Tavernier toujours dissimulés derrière un buisson.

Déjà le vieux savant allait faire feu sur le sauvage, quand le commandant lui mit la main sur le bras... Dans la luminosité pâle du crépuscule on voyait toujours le nègre. Il demeurait immobile. Après avoir regardé quelques instants de côté et d’autre, il disparut aussi brusquement qu’il était venu, mais pas assez vite cependant pour que M. Paturel et Tavernier ne pussent voir par où il avait passé...

– Ces gens, dit Tavernier, habitent sous terre. Ils sont dans des cavernes... Jamais nous ne pourrons délivrer notre pauvre ami.

– Je le crains, fit M. Paturel... Ah ! quelle mauvaise idée il a eue de nous quitter. Il est vrai que nous ne nous méfions que des crocodiles et que nous ne pouvions pas supposer qu’il y avait des sauvages cachés dans les roseaux... Que faisaient-ils là ? Ils devaient nous guetter, cela est certain. Quel dommage que nous ne les ayons pas aperçus plus tôt... Sous croyions en avoir fini avec les régions habitées par des peuplades hostiles, et voilà que nous en rencontrons encore...

Il y eut un silence.

– Qu’allons-nous faire ? demanda M. Paturel

– Attendons encore...

CCXXXI

Les Aourkas

Les sauvages entre les mains desquels était tombé le pauvre Laval appartenait à la tribu des Aourkas, des nègres féroces qui sont la terreur des riverains du Nil. Cette tribu se compose en tout et pour tout d'une cinquantaine de sujets, mais les Aourkas sont si habiles, si rusés que l'on n'est pas encore parvenu à les réduire.

Ils vivent dans des sortes de catacombes qui s'étendent sous le désert, des catacombes millénaires où personne n'a jamais osé pénétrer, à cause des fréquents éboulements qui s'y produisent. Les Aourkas, eux, ont cependant trouvé dans ces souterrains une retraite sûre.

C'est là qu'ils habitent, là aussi qu'ils cachent le butin ravi aux peuplades environnantes.

On s'étonnera peut-être que ces sauvages puissent ainsi se réfugier dans les roseaux que fréquentent les crocodiles. Ils n'ont point peur de ces hydrosauriens, car ils ont trouvé le moyen de les éviter. Pour cela, ils s'enduisent le corps d'une herbe spéciale qui les protège contre les attaques des reptiles, car cette herbe a la propriété de faire fuir les crocodiles. On a cherché à savoir le nom de cette plante, mais on n'a pu y parvenir. Toujours est-il que les Aourkas peuvent fréquenter les rives du fleuve, se baigner même dans les eaux, sans risquer d'être dévorés. Ils parcourent généralement le Nil sur des pirogues appelées « niankas » qu'ils manœuvrent avec une habileté surprenante. La nuit, ils cachent ces embarcations dans les roseaux. Ils s'en servent pour la pêche.

Cependant ils ont sur le fleuve un ennemi terrible : l'hippopotame, car ils ne sont pas encore parvenus à éviter ces animaux... Ils les redoutent et ne s'aventurent jamais dans les parages fréquentés par les hippopotames. Quand ils les aperçoivent, ils s'éloignent vivement sur leurs pirogues et gagnent la rive...

Les Aourkas ont un chef, un vieillard sanguinaire qu'ils appellent le « Dobé » et qui a pleins pouvoirs sur la tribu. Il a droit de vie et de mort sur chacun et exécute lui-même ceux qu'il a condamnés. Il est, on le devine, très respecté, et les Aourkas prennent soin de lui avec une touchante sollicitude... Ils renouvellent chaque jour dans la caverne les herbes et les joncs qui lui servent de lit et lui apportent toujours les plus beaux poissons qu'ils ont pêchés.

Les femmes et les enfants de la tribu ne sortent de leurs tanières que la nuit, et rentrent dans les catacombes au moindre danger. En somme la vie de ces sauvages est une vie nocturne, aussi beaucoup d'entre eux ont-ils la vue très faible.

L'éclat du soleil, ils ne peuvent le supporter. Il leur faut l'ombre. Lorsque par hasard, ils sont surpris par l'aurore, ils s'entourent le visage d'une gaze noire qui les protège de la lumière. Quand ils meurent, ils sont enterrés dans la caverne et on place sur leur tombe les armes qu'ils maniaient de leur vivant.

Laval, on le voit, était tombé aux mains

d'ennemis dangereux qui ne le lâcheraient pas facilement. Après avoir été fait prisonnier, il avait été emmené dans le ravin que nous connaissons, et une fois là, descendu dans une sorte de puits qui donnait sur les catacombes.

Aussitôt, il avait comparu devant le Dobé qui l'avait interrogé en une langue bizarre.

Comme le malheureux Parisien ne pouvait répondre et pour cause aux questions que lui posait le chef, il avait été étendu sur une grande pierre plate soutenue par quatre grosses pierres. Cette sorte de dolmen était un bûcher, un bûcher sur lequel les Aourkas faisaient cuire leurs aliments et quelquefois leurs victimes.

À la lueur de lumignons plantés en terre. Laval voyait autour de lui les affreuses figures de ses ennemis.

Il ne perdait cependant point courage, et espérait encore que ses amis viendraient le délivrer. Il avait entendu leurs voix, et il était persuadé qu'ils devaient être tout près de lui. Cependant, il ne pouvait plus appeler, car on l'avait bâillonné. Ses liens le faisaient

horriblement souffrir, et il ne cessait de les frotter sur la pierre rugueuse où on l'avait étendu.

À la longue, il arriva à les user... Il sentit qu'il avait les mains libres, mais ses chevilles étaient encore attachées, et il n'osait faire un mouvement de peur d'attirer l'attention des Aourkas...

Le chef était couché à quelques pas de lui et ronflait comme un orgue, mais les sauvages ne semblaient point pressés de prendre du repos. Enfin, plusieurs finirent par s'étendre à terre, et il ne resta plus debout que deux hommes qui avaient été probablement préposés à la garde du prisonnier.

Laval ne les quittait pas des yeux...

Enfin, l'un d'eux finit par s'endormir et l'autre ne tarda pas à s'assoupir.

Alors, le Parisien détacha doucement les lianes qui lui entravaient les jambes. Il avait maintenant la liberté de ses mouvements. Qu'allait-il faire ? Les gardiens ne dormaient peut-être que d'un œil... À côté de lui, sur le sol, il aperçut une lance... Il étendit le bras et s'en empara, puis

s'armant de courage descendit sans bruit de la pierre sur laquelle on l'avait étendu... Il ne se faisait aucune illusion sur son sort, et n'avait pas l'espoir de venir à bout de tous ses ennemis, mais enfin il était décidé à vendre chèrement sa vie.

Tout d'abord, il resta immobile pendant quelques instants, puis s'enhardit, s'avança en rampant. Une lueur opaline pénétrait par l'orifice du puits, à quelques mètres de lui. Ce fut vers cette lueur qu'il se dirigea, car il avait deviné que c'était par ce trou que l'on pénétrait dans la caverne et que l'on en sortait. Cependant, il comprit bien vite qu'il n'arriverait pas à monter le long des parois de ce puits. Pourtant comment l'avait-on descendu dans la caverne ?... Comment ses ennemis y étaient-ils descendus aussi ? Il finit par remarquer à hauteur d'homme, une ouverture circulaire. Il s'y engagea et trouva là un couloir qui montait en pente rapide. Il se crut sauvé, mais arrivé en haut de ce couloir, il se heurta la tête à un plafond de pierre. Il allait redescendre, quand des cris l'avertirent que les Aourkas s'étaient aperçus de sa disparition et qu'ils le cherchaient.

Le Parisien se vit perdu. Il comprit que cette fois, malgré toute sa ruse, il n'échapperait pas à ses ennemis. À tout hasard, il appela :

– M. Tavernier ! M. Tavernier !

Un coup de feu lui répondit.

– Par ici ! par ici ! s'écria Laval.

Le commandant et M. Paturel se trouvaient bien embarrassés. Ils n'osaient descendre dans le puits, et cependant il fallait sauver le Parisien.

– Où es-tu ? demanda Tavernier.

– Ici... répondit Laval... Je suis dans un couloir dont je ne peux sortir, car les sauvages me guettent.

Tavernier et M. Paturel se mirent à plat ventre au bord du puits et aperçurent des ombres noires qui s'agitaient au-dessous d'eux...

– Attention, dit le commandant. En joue !... feu à volonté !

Une grêle de balles s'abattit sur les Aourkas... Une dizaine de sauvages s'abattirent tués ou blessés. Laval qui du couloir où il s'était réfugié

voyait parfaitement tout ce qui se passait, cria à ses amis :

– Ça va... Ça va ! Tirez encore !

Mais les Aourkas ne jugèrent pas à propos de rester sous le feu de l'ennemi et ils s'enfuirent dans le fond de la caverne. Alors, le Parisien sauta lestement à terre, se dirigea vers le puits et s'aidant des pieds et des mains parvint à atteindre une grosse pierre à laquelle il se cramponna. M. Paturel et Tavernier lui tendirent leurs fusils.

– Ouf ! dit-il... merci ! Croyez-vous qu'en voilà une histoire !... Pouvais-je me douter que ces vilains sauvages se cachaient dans les roseaux de la rive... Ils ne craignent donc pas les crocodiles ces types-là... Faut croire qu'ils ont la peau trop dure et que les « crocos » ont peur de se causer les dents... Enfin, me voilà sain et sauf. Vous avez bien fait de venir, car je ne me voyais pas blanc... Je crois même que l'on s'apprêtait à me faire rôtir sur une grande pierre plate, qui ressemble à une plaque de four... Ah ! Je frissonne rien qu'en y pensant. Oui, c'est certain, ils voulaient me cuire comme un poulet et s'offrir

mon individu pour leur déjeuner. Eh bien, ils peuvent tirer la langue, se chercher une autre nourriture...

Les trois amis rampaient maintenant dans le ravin qui était rempli d'herbes épineuses.

Tout à coup M. Paturel s'écria :

– Ne bougez pas...

– Est-ce que vous voulez vous photographier ? demanda Laval.

Mais le vieux savant avait épaulé son fusil. Il fit feu et s'écria :

– Ça y est... il est tué...

– Mais sur quoi donc avez-vous tiré ? demanda Laval...

– Sur quoi... vous n'avez pas vu... mais sur un énorme serpent à sonnettes qui s'apprêtait à sauter sur nous. J'ai meilleure vue que vous ne pensez... Quand j'ai mes lunettes, rien ne m'échappe. J'ai aperçu soudain une vilaine tête verte qui se balançait au-dessus des herbes, et j'ai tout de suite reconnu un crotale... Il n'y avait pas à hésiter, il fallait le tuer, car l'horrible bête nous

guettait. Quelques secondes de plus et elle se jetait sur l'un de nous. Je n'ai pas besoin de vous dire que celui qu'elle aurait piqué était un homme mort.

– Brrr ! fit le Parisien qui avait une peur bleue des serpents, pourvu que nous ne rencontrions pas d'autres reptiles dans ces herbes...

– Cela n'aurait rien d'impossible... avançons, avec précaution, et soyons prêts à tirer... Le serpent à sonnettes, quand il est surpris, ne manque pas de dresser la tête avant de bondir...

Les trois amis ne marchèrent plus qu'avec précaution. Ils eurent la chance d'atteindre, sans avoir été inquiétés, un endroit où le ravin était moins escarpé, et en s'aidant de leurs fusils, parvinrent à atteindre la plaine.

CCXXXII

Fausse alerte

Tout d'abord, ils n'aperçurent pas l'aéro, et une émotion que l'on comprend s'empara d'eux...

– Que s'est-il passé, pendant notre absence, dit Tavernier. Mes amis auraient-ils été attaqués et obligés de s'enfuir ?

– On le dirait, fit M. Paturel.

– Non... non, rassurez-vous, cria Laval qui avait à la hâte escaladé une petite éminence... notre avion est là-bas, je le vois parfaitement.

Tous trois se mirent à courir.

– Ah ! vous voilà, dit Beaucaire... Je commençais à désespérer... qu'est-il arrivé encore ?

– Oh !... une aventure qui manquait de gaieté,

répondit le Parisien. J'ai été pris par de vilains sauvages qui m'ont entraîné dans une caverne où ils s'apprêtaient à me faire rôtir. Il n'y a qu'à moi que ces choses-là arrivent.

– Parce que vous êtes trop imprudent, répondit Beaucaire.

– Oh ! si on peut dire ! J'étais allé chercher de l'eau... Pouvais-je prévoir que des sauvages se cachaient dans les roseaux ? Je me méfiais des crocodiles, et c'est sur des hommes que je suis tombé, de vilains hommes je vous assure... Si vous voyiez la tête de leur chef : il a l'air d'un marron sculpté...

Il m'a plutôt reçu froidement, probablement parce que je ne lui avais pas été présenté... fallait voir les yeux qu'il roulait, on aurait dit des boules de loto. Il m'a adressé un discours auquel je n'ai rien compris naturellement, puis il m'a fait attacher sur une pierre plate sous laquelle il y avait des herbes sèches et du bois. Je l'ai échappé belle, croyez-le. Heureusement que je suis parvenu à me détacher. M. Paturel et le commandant ont fait le reste. Je leur dois encore

une fière reconnaissance, et si j'avais le pouvoir de décerner des médailles de sauvetage, je leur offrirais une jolie médaille d'or. Heureusement que nous allons bientôt quitter ce maudit pays et retrouver enfin des régions civilisées.

– Nous ne sommes pas près de repartir, répondit Beaucaire.

– Ah ! vraiment, fit Tavernier...

– Oui... nous avons constaté une nouvelle avarie, et je ne sais si Francis arrivera à la réparer.

– Oh ! s'écria M. Paturel... Alors, nous allons encore passer la nuit ici ?

– C'est probable, répondit Beaucaire.

– Eh bien, nous pouvons nous préparer pour recevoir les sauvages.

– Rien ne dit qu'ils nous attaqueront, fit Tavernier.

– Oh !... c'est presque certain... Vous comprenez, ils voudront se venger...

– S'ils viennent nous les recevrons avec tous

les honneurs qui leur sont dus, dit le Parisien... et je vous promets que si le chef est avec eux et que je puisse m'en emparer, je lui ferai passer un vilain quart d'heure...

Francis commençait à s'énerver. La réparation n'avancait pas. Quand il croyait avoir suffisamment consolidé une pièce, cette pièce ne tenait pas.

Il travailla toute la journée, et lorsque vint la nuit, il n'en pouvait plus.

– Il faut te reposer, mon ami, lui dit Beaucaire. D'ailleurs le travail que tu as à faire est trop délicat pour que tu puisses l'exécuter à la lueur de la baladeuse. Couche-toi, demain, au lever du soleil, tu te remettras à l'ouvrage.

Francis ne se fit pas prier. Il mangea un peu de bœuf conservé et de biscuit, but un peu de rhum dans de l'eau, et se coucha dans la carlingue.

– Messieurs, dit le vieux savant, je ne sais si vous êtes de mon avis, mais je crois qu'il serait prudent de ne pas s'endormir. Au lieu de monter la garde à tour de rôle, nous ferons bien, je crois,

de surveiller la plaine... Quelque chose me dit que nous allons être attaqués.

– Qu'en savez-vous ? fit Beaucaire d'un ton brusque.

– C'est un pressentiment.

– Ne nous portez pas la guigne...

M. Paturel ne répondit pas. Il prit sa carabine, la chargea consciencieusement, et s'assit auprès de l'aéro... Par instants, il collait ses oreilles contre le sol, et écoutait. Beaucaire et Tavernier allaient et venaient de l'avant à l'arrière de l'avion.

Tout à coup, M. Paturel s'écria :

– Alerte !... J'entends quelque chose...

– Quoi ? demanda Beaucaire

– Je ne sais... on dirait un petit bruit de scie.

– Ce sont des crocodiles parbleu !... montons dans l'aéro...

– Oui, ce sera plus prudent, dit Laval.

M. Paturel se posta à l'arrière de l'appareil et continua d'écouter.

– C’est curieux, dit-il, on n’entend plus rien...

Personne ne lui répondit.

La nuit était sombre. De gros nuages noirs masquaient la lune...

– S’ils veulent nous attaquer, les sauvages auront la partie belle, murmura le vieux savant.

Cependant tout était calme. On n’entendait que le léger clapotis de l’eau le long de la rive. M. Paturel malgré ses belles résolutions, commençait à sentir ses paupières s’alourdir. Le pauvre homme déployait toute son énergie pour ne pas céder au sommeil.

CCXXXIII

Les ennemis reviennent

Laval qui se tenait à côté de lui, le surveillait du coin de l'œil... Quand il vit qu'il dormait, il se garda bien de l'éveiller. Le pauvre homme avait eu assez d'émotions, il était juste qu'il se reposât un peu. Pendant deux heures tout alla bien, mais à un moment, Laval qui avait l'oreille fine, dit à Tavernier.

– Je ne sais si je me trompe, mais il me semble avoir entendu une sorte de glissement.

– Ce sont les crocodiles qui reviennent.

– Je ne crois pas... quand ils sont venus, la nuit dernière ils ne faisaient pas ce bruit-là.

– Seraient-ce nos sauvages qui viendraient nous rendre visite ?

– Cela ne m'étonnerait pas.. Vous pensez bien

qu'ils doivent être furieux...

– Eh bien, nous allons les recevoir...

– Faut-il faire marcher le projecteur ?

– Attendons encore...

Beaucaire qui ne dormait pas avait aussi entendu.

– Il est certain, dit-il, qu'il se passe quelque chose... moi aussi j'ai entendu un léger crépitement.

– Si c'étaient les sauvages, remarqua Laval, on aurait entendu le bruit de leurs pagaies car je ne suppose pas qu'ils viennent à la nage.

– Peut-on savoir...

– J'ai bonne envie de lancer un coup de projecteur.

– Ma foi, dit Tavernier, ce serait peut-être plus prudent.

Quelques secondes après le Parisien promenait autour de l'aéro la lueur du projecteur. On ne vit absolument rien.

– Bah ! nous nous serons trompés, fit

Beucaire... Il doit y avoir des bêtes dans les roseaux qui bordent la rive, et ce sont elles qui s'agitent... Tenez, entendez-vous...

– Ça c'est un crocodile, répondit Laval... J'en mettrais ma main au feu.

Il fit jouer le projecteur.

– Voyez, dit-il, je ne me trompais pas.

C'était en effet un énorme crocodile qui s'avavançait en rampant... D'autres le suivaient. Cependant la lumière du projecteur les effraya. Ils rebroussèrent chemin, et on les entendit plonger dans le fleuve.

– Fausse alerte, dit le Parisien.

À ce mot d'alerte, M. Paturel se réveilla.

– Quoi ! s'écria-t-il... une alerte ?

– Non, répondit Laval en riant...

– Cependant je vous ai entendu prononcer le mot alerte.

– Je m'étais trompé.

– Ah ! fit le vieux savant qui ne semblait pas plus rassuré que cela.

– Il me semble, fit le Parisien que vous dormiez joliment bien.

– Moi... pas du tout, murmura le vieux savant un peu vexé... je réfléchissais.

– Eh bien, vous avez une drôle de façon de réfléchir... vous ronfliez comme un orgue.

– Non... non... pas du tout... Je suis un peu pressé et c'est ma gorge qui ronfle...

Laval n'insista pas...

M. Paturel un peu honteux de s'être laissé aller au sommeil, quand il avait promis de veiller, entreprit, pour passer le temps, de faire au Parisien un petit cours d'astronomie.

– Voyez-vous, dit-il, cette étoile, là, en face de nous...

Il ne put en dire davantage. Une flèche venait de se piquer dans la carlingue avec un bruit sec.

– Oh ! oh ! fit il, qu'est-ce que cela ?

– C'est une flèche, parbleu, répondit Laval.

– Une flèche, mais alors, nous sommes attaqués... ces maudits sauvages vont se

précipiter sur nous... il faut les fusiller... les anéantir.

Et le vieux savant s'empara de sa carabine, pendant que Laval dirigeait la lueur du projecteur vers les roseaux de la rive. Une nouvelle flèche, puis une autre encore, puis une troisième vinrent se piquer dans la carlingue...

– Baissez-vous... baissez-vous, cria M. Paturel... ces misérables vont vous atteindre... et vous savez, leurs flèches sont peut-être empoisonnées.

– Feu ! commanda Tavernier...

Une salve retentit et l'on entendit le bruit de corps s'affaissant dans les roseaux.

– Feu ! Feu ! c'est là qu'ils sont... tirez... tirez toujours...

Cette fusillade eut, il faut le croire, un résultat sérieux, car on vit des points noirs qui devaient être des pirogues s'éloigner sur le fleuve.

– Je crois qu'ils en ont assez, dit Laval. Les imbéciles, ils devraient pourtant bien savoir que nous savons nous défendre... Ils en ont eu la

preuve ce matin.

– Oh ! fit M. Paturel, tenons-nous sur nos gardes... Ces gens sont peut-être plus rusés qu'on ne le croit. Ils font sans doute semblant de battre en retraite, et ils vont probablement nous attaquer d'un autre côté.

– Eh bien, s'écria Laval, on les recevra comme tout à l'heure...

– Dans les roseaux, ils étaient gênés... mais en plaine, ils pourront ramper plus facilement et nous tomberont dessus sans que nous ayons le temps de faire ouf.

– Rassurez-vous... nous n'aurons pas à faire ouf, comme vous dites, car ils ne reparaîtront plus... c'est moi qui vous le dis.

– Je ne suis pas si rassuré que vous...

CCXXXIV

Moment d'incertitude

M. Paturel se garda bien de dormir. Toute la nuit, il demeura debout, son fusil à la main.

Enfin quand le jour se leva, il retrouva un peu de tranquillité...

– Nous les avons joliment étrillés, dit-il, regardez ces cadavres-là, dans les herbes.

En effet, on apercevait, au milieu des roseaux, des corps noirs et des têtes grimaçantes... Des crocodiles venaient rôder autour de ces cadavres, mais s'en éloignaient vivement, dégoûtés sans doute par l'odeur qui s'exhalait de ces morts. On se rappelle que les Aourkas, pour se protéger des crocodiles, s'enduisaient d'une substance acre qui écartait d'eux les reptiles.

– Maintenant que nous voilà débarrassés pour

longtemps de ces maudits sauvages, ne croyez-vous pas, commandant, que ce serait le moment d'aller chercher un peu d'eau. Je ne serais pas fâché de me débarbouiller un peu et vous aussi, sans doute.

– Certes, répondit Tavernier, mais nous nous passerons d'eau, du moins pour le moment.

– Vous craignez encore une surprise ?

– Je ne sais, en tout cas, je ne veux pas que tu t'exposes de nouveau pour que nous soyons encore obligés de nous mettre à ta recherche. Cette fois-ci tu serais peut-être moins heureux, et nous aussi.

– Bah ! Ces sauvages ne sont tout de même pas des milliers... Ils n'ont pas dû laisser des hommes dans les roseaux...

– Nous n'en savons rien... il convient d'être prudent.

– Tiens, on pourrait tirer quelques coups de feu sur ces herbes qui sont devant nous... Si des sauvages se cachaient derrière, nous les verrions déguerpir.

– Non... c'est inutile...

– Ce sera comme vous voudrez, mais je vous assure que nous n'avons plus rien à craindre...

– Je n'en suis pas sûr.

M. Paturel approuva Tavernier.

– Oui... oui, dit-il, le commandant a raison. Peut-on savoir ce que méditent ces gaillards-là ? Ils sont peut-être cachés près d'ici, et attendent que l'un de nous descende pour s'en emparer et l'emmener dans l'affreuse caverne où Laval a failli trouver la mort.

Ces mots étaient à peine prononcés qu'une flèche à laquelle était fixée un brandon enflammé s'abattait à quelques mètres de l'aéro.

– Hein ? Vous voyez, s'écria M. Paturel, n'avais-je pas raison de dire que ces sauvages n'étaient point partis. Maintenant, ils cherchent à nous incendier, et ils vont y parvenir, si nous n'arrivons pas à les tuer...

Une nouvelle flèche embrasée tomba cette fois si près de l'avion que Laval fut obligé de sauter à terre pour l'éteindre, car elle aurait communiqué

le feu à l'appareil.

Il fallait prendre une rapide décision.

– Les flèches partent de ces roseaux qui sont là un peu sur la gauche, dit Tavernier, faisons feu tous ensemble...

Les aviateurs épaulèrent leurs armes et visèrent les roseaux qui s'abattirent, hachés par les balles. On vit alors quatre hommes qui cherchaient à s'enfuir vers une pirogue amarrée près de là.

– Non, mes agneaux, s'écria Laval, vous ne vous en irez pas...

Et successivement il abattit les quatre sauvages.

– Mes compliments, dit M. Paturel, voilà ce qui s'appelle bien tirer.

– Oh ! à cette distance, répondit Laval, il faudrait être joliment maladroit pour manquer son homme...

– Pourvu qu'il n'y ait pas encore d'autres individus cachés près d'ici.

– S’il y en a, on les abattra comme les autres.

Cependant la leçon que les aviateurs avaient infligée aux agresseurs avait été suffisante et l’on ne fut plus inquiété de la journée.

Un peu avant la nuit, Laval signala une troupe de cavaliers qui arrivait dans la plaine, du côté opposé au fleuve.

– Oh ! oh ! dit-il... Je crois que nous aurons du mal à nous débarrasser de ceux-là, car ils sont nombreux...

– C’est la fin, murmura M. Paturel... Cela devait arriver...

– Attendez donc, fit le Parisien, avant de parler comme vous le faites. Ces gens-là ne sont peut-être pas des ennemis.

– Dans ces régions, nous ne devons pas nous attendre à rencontrer des amis.

Les cavaliers approchaient et se dirigeaient droit sur l’avion. On pouvait maintenant les compter, ils étaient douze, vêtus de longs burnous blancs et armés de fusils.

– Oh ! s’écria M. Paturel... ils ont des armes à

feu...

Tavernier dit à ses amis :

– En joue, et attendons... Ne tirez pas surtout.

Ces hommes n'ont peut-être pas de mauvaises intentions.

En effet, les cavaliers avaient levé la crosse en l'air, et faisaient entendre des cris de joie...

Quand ils furent à vingt mètres de l'aéro, ils s'arrêtèrent et celui qui les commandait, dit en excellent français :

– Messieurs les aviateurs, soyez les bienvenus. Vous allez pouvoir nous rendre un grand service.

– Avec plaisir, répondit Beaucaire... de quoi s'agit-il.

– Voici... Nous appartenons au poste de Ouarkkla, le dernier poste français de la zone... Nous avons été attaqués par les Hikkeras, une tribu sauvage que l'on croyait exterminée. Ils ont saccagé notre camp, pendant que nous étions en expédition dans le désert, et ont enlevé notre capitaine... aidez-nous à le délivrer.

– Je ne demande pas mieux, répondit Beaucaire mais pour le moment nous sommes immobilisés par une panne et nous ne pourrions guère reprendre notre vol avant quatre ou cinq heures d’ici...

– Nous attendrons, car vous seuls pouvez sauver notre capitaine.

– Savez-vous où on l’a emmené ?

– Oui... dans les dunes que vous apercevez à l’est... à environ dix milles d’ici.

– Et ces Hikkeras sont-ils nombreux ?

– Une cinquantaine, environ...

– Oh ! c’est grave, alors... nous ne pourrions en venir à bout...

– Peut-être... D’abord votre avion les effrayera, et ils prendront sûrement la fuite...

– Et s’ils n’étaient pas effrayés par notre apparition ?

– Alors, il n’y aurait rien à faire, et notre pauvre capitaine serait mis à mort...

CCXXXV

Une expédition

– Je ferai ce que je pourrai pour le délivrer, dit Beaucaire... L'un de vous montera dans notre appareil pour nous indiquer la direction qu'il faudra suivre...

– Nous avons apporté avec nous des grenades... Vous pourrez les lancer du haut de votre avion... et je doute que les Hikkeras vous tiennent tête.

– Des grenades, fit le Parisien, ça me connaît. Pendant la guerre, j'en ai lancé plus d'une. Sont-elles de taille au moins.

Le chef du détachement s'avança et dit à Laval.

– Tenez, en voici une, regardez...

– Oui... Ça doit faire du bel ouvrage, en effet.

Combien en avez-vous ?

– Seize...

– Ça va... je me charge de les placer où il faudra, mais pour s'en servir, il faudra mettre pied à terre, car les grenades éclatent rapidement, et si nous les lançons de l'aéro elles risqueraient d'éclater au-dessus de la tête de ceux que nous allons attaquer. Ils recevraient bien quelques éclats, mais ils ne seraient pas meurtriers.

– Vous avez raison... Je vous accompagnerai et les lancerai si vous voulez...

– Je vous aiderai, avec seize grenades, on peut avoir raison de cinquante Hikkeras, à condition qu'ils ne soient pas trop disséminés...

Francis allait bientôt terminer sa réparation. Il se hâtait autant qu'il le pouvait.

– Pendant que vous serez avec nous, dit Tavernier au chef de détachement, les onze hommes qui vous accompagnent seront forcés de rester ici...

– Oui... ils nous attendront.

– Savez-vous que cette région est très mal

fréquentée ?

– Je l’ai entendu dire, en effet.

– Il y a par ici des sauvages très féroces qui traversent le fleuve dans des pirogues et se jettent sur les étrangers qu’ils surprennent sur la rive... Ils les emmènent ensuite, dans une caverne où ils les mettent à mort.

– Mes hommes sont armés, ils se défendront... D’ailleurs, ils sont à cheval, et pourront facilement éviter les ennemis dont vous parlez, s’ils voient qu’ils ne peuvent pas leur tenir tête.

– En tout cas, ils pourront nous suivre de loin... Cela vaudra mieux...

– Oh ! pour vous suivre, ce ne sera guère facile... Le terrain par ici est très accidenté, rempli de trous, de dunes et de ravins, et les chevaux risqueraient de s’écraser avec leurs cavaliers dans quelque précipice...

– Alors, il serait préférable que vos hommes retournent à leur campement où nous vous ramènerions...

– Mais pourrez-vous aussi ramener notre

capitaine, dans le cas où nous parviendrions à le délivrer ?

– Oui... notre avion peut porter six à sept hommes...

– Parfait... Je vais dire à mes hommes de se replier sur le camp et de nous y attendre...

Le chef de détachement donna rapidement quelques ordres et les cavaliers après avoir salué firent tous demi-tour.

– Vous comprenez, dit le chef, nous aurions voulu aller délivrer notre officier, mais comme vous savez, le terrain est si mauvais que les chevaux n'auraient pu avancer.

*

Quand l'avion fut prêt à partir, Beaucaire dit au sous-officier.

– Montez... et indiquez-nous bien la direction à suivre... Nous allons à dix milles d'ici, avez-vous dit... c'est l'affaire de quelques minutes...

Pourvu que vos Hikkeras n'habitent pas dans des cavernes comme les sauvages que nous avons rencontrés ici.

– Non... Ils campent en plein air... J'en suis sûr...

– Eh bien, allons...

L'avion décolla et bientôt il filait au-dessus d'une plaine jaunâtre où se voyaient en effet des dunes et des ravins profonds... Le sous-officier semblait très bien connaître l'emplacement exact des Hikkeras...

Tout à coup, il dit à Tavernier :

– Vous voyez ces tentes, là-bas... c'est là que nous allons.

On apercevait en effet des tentes brunes qui de loin ressemblaient à de gigantesques champignons...

– Il faudrait bien s'entendre, dit le commandant... que faisons-nous ?

– Volez très bas, dit le sous-officier... nous allons bien voir. Si les ennemis prennent peur et s'enfuient tout sera vite terminé...

– Mais s'ils n'ont pas peur de notre avion ?

– Alors... Nous mettrons pied à terre et les attaquerons à coups de grenades...

L'avion était arrivé au-dessus du campement, il volait à très faible altitude.

Quand ils avaient aperçu l'aéro, les Hikkeras s'étaient tous réfugiés sous leurs tentes.

– Oh ! dit le sous-officier, voilà qui va tout changer... Il va falloir attaquer les tentes une à une...

– Si on essayait tout de même de lancer une grenade, dit le Parisien...

– Il faudra viser juste.

– Viser juste, ça me connaît... Donnez-moi un de vos pruneaux, nous allons bien voir.

Le sous-officier remit une grenade à Laval. Celui-ci l'examina attentivement, puis dit :

– Je connais le système... Il n'y a qu'à déclencher ce petit levier, et dix secondes après l'œuf éclate...

Puis s'adressant à Tavernier :

– Commandant, dit-il, voulez-vous prier M. Beaucaire de voler encore plus bas si possible et de se diriger sur la première des tentes, celle qui est un peu en avant des autres...

Tavernier transmis l'ordre. Beaucaire qui s'était écarté du campement, y revint presque aussitôt, mais à environ cent mètres de la tente que l'on se proposait d'atteindre, l'aile gauche de l'avion heurta un monticule de sable, pivota, se coucha sur le côté et tomba sur le sol, à l'entrée du campement.

Cet atterrissage forcé fut assez brusque, mais personne ne fut blessé...

– L'avarie est-elle grave ? demanda aussitôt Beaucaire.

– L'aile est réparable, répondit Francis, un peu ému.

M. Paturel avait une mine navrée.

– Quelle guigne ! murmura-t-il, en roulant des yeux effarés.

Laval et le sous-officier s'étaient partagé les grenades. Ils en prirent huit chacun qu'ils

placèrent dans un sac attaché à leur ceinture.

– Allons, dit-il... mais vous autres, protégez notre avance... Si nous étions attaqués avant d'avoir pu lancer nos pruneaux... ouvrez le feu sur l'ennemi. En un mot, faites l'office de l'artillerie accompagnant une vague d'assaut.

M. Paturel, Beaucaire, Francis et Tavernier se placèrent sur une ligne, le fusil à l'épaule, prêts à tirer à la moindre alerte.

Quant à Laval et au sous-officier, ils avançaient résolument vers la tente, une grenade dans chaque main...

CCXXXVI

Une vive attaque

Un silence angoissant régnait sur le camp. Les deux bombardiers approchaient. Cependant, au moment de lancer leurs grenades ils réfléchirent. Si le capitaine qu'ils voulaient délivrer était sous cette tente. Les aviateurs les regardaient sans comprendre, et ne furent pas peu étonnés en les voyant contourner la tente.

– Que font-ils ? dit Tavernier... ils vont se faire massacrer...

Cependant leur étonnement grandit encore quand ils virent Laval et son compagnon se diriger vers une seconde tente, puis vers une autre et finalement les visiter toutes. Quelques instants après ils revenaient.

– Personne, s'écria Laval. Les gaillards se sont

enfuis.

– Oui, dit le sous-officier. Ils ont dû se retirer dans la montagne avec leurs prisonniers. Notre pauvre capitaine est perdu...

Les aviateurs se consultèrent. Beaucaire dit au bout de quelques instants :

– Survolons la montagne, peut-être découvrirons-nous quelque chose...

– Tu ne songes pas à notre aile qui est endommagée, lui fit remarquer Tavernier.

– Ah ! c'est vrai... quelle fatalité...

– On peut réparer assez facilement, dit Francis, avec Laval nous allons faire une réparation qui tiendra, j'en suis sûr.

– Hâtez-vous, dit Beaucaire...

Le sous-officier avait emprunté la jumelle du bord et regardait du côté de la montagne.

Tout à coup, il s'écria :

– Je ne m'étais pas trompé... Les voici là-bas... J'ai aperçu des hommes qui sûrement nous observent...

– Ils ont fui en entendant le vrombissement de l'aéro, dit Tavernier... mais ils ont dû courir joliment vite.

– Non, répondit le sous-officier... S'ils ont abandonné leur camp pour se réfugier dans la montagne, ils avaient une autre raison. Depuis que je suis dans la brousse, je connais les mœurs et coutumes des Hikkeras. Quand ils gagnent la montagne, c'est pour y célébrer quelque cérémonie religieuse. Ils ont l'habitude de faire des sacrifices humains, et croient apaiser la colère de leur dieu en immolant une victime blanche. Pour eux le blanc est un usurpateur. Il ne lui pardonnent pas de fouler le sol de leurs ancêtres, et ne se font pas faute de tuer leurs prisonniers. Au moment où je parle notre pauvre capitaine est sans doute torturé par ces sauvages... Ah ! quel dommage que nous ne puissions pas partir immédiatement ! Nous arriverions peut-être à temps.

– Dans cinq minutes, dit Laval, nous pourrons nous envoler...

Et de fait, au bout de six minutes exactement,

l'avion put reprendre la route de l'air.

La montagne qu'il avait à survoler se trouvait située à moins de cinq cents mètres et avait une altitude de dix huit cents pieds environ. Beaucaire prit du champ, s'éleva progressivement et arriva bientôt au-dessus d'une grande masse rocheuse où poussaient çà et là de maigres arbustes.

Le sous-officier, une jumelle aux yeux, était penché en dehors de la carlingue.

Soudain, il s'écria :

– Voyez... voyez... ils sont réunis au-dessous de nous... Le capitaine est au milieu d'eux, je l'aperçois... Oh ! allons-nous le laisser massacrer ?

Tavernier regarda autour de lui. Il aperçut à faible distance une grande surface unie...

– Atterris, dit-il à Beaucaire.

Beucaire obéit... Quand l'avion se fut posé sur le sol, Tavernier s'écria :

– Allons, messieurs, en avant... fusillons ces misérables...

Laval et le sous-officier s'étaient déjà précipités vers les Hikkeras. Arrivés à vingt mètres d'eux, ils lancèrent chacun une grenade. L'effet fut foudroyant. Une douzaine d'hommes tombèrent, les autres s'enfuirent en poussant des cris. La place était dégagée. On aperçut alors, étendu sur le sol, le corps du pauvre capitaine. Les Hikkeras l'avaient égorgé.

– Pas de pitié pour ces gens-là, dit le commandant.

– Non... non... pas de pitié ! s'écria M. Paturel que l'affreux spectacle avait rendu furieux. Les grenades et les coups de feu plurent sur les fuyards. Certains, affolés, se précipitèrent du haut de la montagne, et ceux qui avaient pu échapper au massacre s'étaient cachés entre les roches, où il était impossible de les déloger.

Les aviateurs creusèrent une fosse et y déposèrent le corps du malheureux officier, puis ils roulèrent sur sa tombe une grosse pierre afin que les bêtes sauvages ne pussent déterrer le cadavre.

Après être demeurés quelques instants sur la

montagne, ils remontèrent en avion et se dirigèrent vers l'endroit où ils avaient laissé les soldats. À leur grande stupéfaction, ceux-ci avaient disparu.

– Oh ! s'écria le sous-officier... que s'est-il passé ici ? Est-ce que les Hickers se seraient partagés en deux groupes et seraient venus jusqu'au bord du fleuve massacrer nos amis ?...

– Ces soldats étaient armés... ils se seraient défendus... Il a dû se passer ici quelque chose d'extraordinaire.

– On ne voit sur le sol nulle trace de lutte, fit remarquer Laval.

– C'est vrai...

M. Paturel avait mis ses lunettes et observait attentivement le sable... Au bout de quelques instants, il dit à ses amis :

– Je vois ici des traces de pas... regardez.

Les aviateurs se baissèrent.

– Parbleu, dit le Parisien... Ce sont nos propres pas que vous voyez...

CCXXXVII

Juste punition

Le vieux savant n'insista pas. Il était un peu vexé...

– Cela n'est pas certain, dit-il...

On ne lui répondit pas. Le bonhomme était têtu et voulait souvent avoir raison même quand il était dans son tort.

– Je crois, dit le sous-officier que nos soldats ont été enlevés. Je les connais, ils sont braves et ont dû se défendre... Pour qu'ils aient succombé, il faut que les ennemis auxquels ils ont eu affaire aient été nombreux...

Les aviateurs étaient fort embarrassés. Devaient-ils repartir sans s'être mis à la recherche des disparus ?

Ils hésitaient, quand des plaintes attirèrent leur

attention.

– Vous avez entendu ? dit Tavernier.

– Oui, répondirent le sous-officier et le Parisien...

– On dirait que quelqu'un appelle au secours.

– Allons voir...

– Prenez garde ! prenez garde, s'écria M. Paturel, c'est peut-être un guet-apens.

On ne l'écouta pas. Beaucaire et ses amis, la carabine à la main se dirigèrent vers l'endroit d'où partaient les plaintes. Parvenus à un endroit que venaient lécher les eaux du fleuve, un spectacle horrible s'offrit à leurs yeux. Les malheureux soldats étaient ligotés et attachés au sol au moyen de piquets. D'eux d'entre eux étaient affreusement mutilés... Les crocodiles leur avaient dévoré les bras et les jambes. Quant aux autres, ils étaient sains et saufs.

On les délivra à la hâte de leurs liens, et l'un d'eux expliqua ce qui s'était passé :

– Peu de temps après votre départ, dit-il, nous nous étions couchés sur le sable pour vous

attendre... La chaleur était accablante. Comme nous pensions n'avoir rien à craindre, nous nous étions endormis. Ce fut une imprudence, je le sais, car on ne devrait jamais s'endormir dans le désert, mais vous savez, on ne se croit jamais menacé. Tout à coup, nous avons été réveillés par des cris sauvages, nous nous sommes levés aussitôt et avons voulu sauter sur nos armes, mais on nous les avait enlevées. Nous avons été saisis, terrassés par une bande de misérables qui nous ont emmenés au bord du fleuve. Nous croyions qu'ils voulaient nous jeter à l'eau, mais ils avaient trouvé quelque chose de mieux... Comme vous l'avez vu, ils nous ont fixés au sol et nous ont abandonnés, pensant que nous deviendrions la proie des crocodiles... Deux de nos camarades ont été à moitié dévorés... dévorés vivants !... Nous les entendions hurler de douleur, et nous ne pouvions leur porter secours. Est-il quelque chose de plus affreux ?... Nous sentions sur nos visages le souffle empesté des crocodiles, et si vous n'étiez pas arrivés, nous aurions tous été la proie de ces monstres...

Les aviateurs étaient terrifiés...

– D’où sont venus, demanda Tavernier, les sauvages qui se sont jetés sur vous ? Probablement qu’ils ont traversé le fleuve dans des pirogues ?

– Non... ils sont venus de la plaine, répondit un des soldats.

– Vous en êtes sûr ?

– Ma foi oui, car s’ils étaient venus de l’autre côté du fleuve, ils l’auraient traversé de nouveau, tandis qu’ils sont repartis dans la direction de l’ouest...

– Alors, s’écria le sous-officier, ce sont les Sudras qui ont fait le coup... Oh ! il ne faut pas qu’un tel acte demeure impuni... Les Sudras ont leur campement tout près d’ici...

– Ne serait-ce pas eux que j’aperçois là-bas, dit Laval qui explorait la plaine avec sa jumelle.

Le sous-officier regarda et répondit :

– Oui... ce sont eux... ce sont eux... Ah ! s’ils n’avaient pas enlevé nos chevaux, nous ne mettrions pas longtemps à les rejoindre...

– Écoutez, dit Beaucaire au sous-officier,

montez avec nous, nous allons leur donner la chasse...

– Et les arroser avec quelques grenades, dit le Parisien.

Le sous-officier dit à ses hommes :

– Demeurez ici... nous n'avez plus rien à craindre... d'ailleurs, nous allons bientôt revenir...

L'avion s'envola. Il eut bientôt rejoint le groupe des fuyards...

– Pas d'erreur possible, dit le sous-officier, ce sont les Sudras. Il faudrait voler très bas, à vingt mètres du sol à peine, passer et repasser au-dessus d'eux, et leur servir un petit feu de grenades.

– C'est facile, dit Tavernier.

Il donna des ordres par l'acoustique et Beaucaire se mit en descente. Alors, il commença une manœuvre habile qu'il exécutait d'ailleurs avec maîtrise. Il passa au-dessus des ennemis à faible altitude, revint sur eux, les entoura, les domina, et à chaque passage de l'avion, Laval et le sous-officier lançaient des grenades qui

éclataient avec un bruit sec et faisaient de terribles ravages parmi les Sudras... Ceux-ci étaient affolés... Ils sentaient la mort au-dessus d'eux, voulaient l'éviter, mais elle les fauchait impitoyablement. Quand les grenades furent épuisées, il restait en tout et pour tout cinq hommes debout sur trente qui galopaient dans la plaine quelques instants auparavant. Le sous-officier, qui était un merveilleux tireur, les abattit successivement.

– Nous avons fait justice, dit-il... Ces gaillards-là ne méritaient aucune pitié. Quand on a fait ce qu'ils ont fait, on mérite les pires supplices, et ils peuvent s'estimer heureux que nous ne les ayons pas offerts aux crocodiles...

Les aviateurs revinrent à l'endroit où ils avaient laissé les soldats, et prirent congé d'eux ainsi que du sous-officier.

CCXXXVIII

Mauvais atterrissage

Quelques instants après, ils survolaient une région nouvelle.

– Ah ! fit M. Paturel, je crois que nous avons encore bien employé notre temps... Décidément, nous sommes destinés à toujours rendre service.

– C'est une satisfaction, dit le Parisien...

– Certes, mais que de dangers nous avons courus...

– Sans ces dangers, notre voyage eût été d'une monotonie désespérante...

– Ça c'est vrai, je le reconnais... Cependant songez que nous aurions pu trouver la mort dans toutes ces expéditions.

– On risque toujours la mort, quand on se mêle

de secourir ses semblables, mais il faut croire que nous étions protégés puisque nous sommes encore là...

– Peut-être pas pour longtemps.

Que voulez-vous dire ? voilà encore que vous avez des idées noires, M. Paturel...

– Non... pas du tout...

– Mais vous êtes toujours pessimiste.

À mon âge, mon ami, on est généralement pessimiste, parce qu'on a de l'expérience.

– Tranquillisez-vous, allez, nous allons bientôt revoir les pays civilisés...

– Oh ! ils ne sont pas plus sûrs que d'autres.

– On n'y rencontre toujours pas de sauvages, de gens qui veulent vous faire rôtir, de panthères, de serpents et de crocodiles.

– C'est entendu, mais on y rencontre parfois des hommes qui ne valent guère mieux que les sauvages et les bêtes féroces...

– Vous exagérez...

– Un peu sans doute, mais il y a quand même

du vrai dans ce que je dis.

– Où sommes-nous maintenant ?

– Nous entrons dans le Soudan égyptien, répondit Tavernier.

– Oh ! fit le Parisien, ça se tire. Bientôt nous serons aux environs de la Mer Rouge.

– Nous ne la verrons pas.

– Et pourquoi ?

– Parce que nous suivrons à peu près le cours du Nil.

– Est-ce que nous verrons les pyramides d'Égypte ?

– Oui... je crois que nous n'en passerons pas bien loin.

– Ah ! tant mieux... J'ai si souvent entendu parler des pyramides que je ne serais pas fâché de les voir un peu... on dit que c'est merveilleux. Les avez-vous vues, commandant ?

– Oui... deux fois déjà.

– Êtes-vous monté jusqu'à leur sommet ?

– Non... J'avoue que je n'en ai pas eu le temps... et puis, gravir les pyramides, ce n'est pas si facile que ça...

– Mais il y a bien des marches ?

– Oui. mais elles sont joliment hautes, et on ne peut les gravir quatre à quatre.

M. Paturel avait vu, lui aussi, les pyramides d'Égypte, et prétendait en avoir fait l'ascension, mais il exagérait peut-être.

– Vous verrez, dit-il, au Parisien, c'est colossal... on n'a pas idée de pareils monuments... Ah ! nos ancêtres étaient joliment habiles...

L'avion longeait le Nil qui allait en s'élargissant. C'était toujours la solitude... une plaine aride, des rives désertes... Parfois on apercevait sur le fleuve une pirogue ou une petite voile brune.

– Les crocodiles doivent foisonner par ici, dit Laval.

– Oui, répondit M. Paturel, et aussi les hippopotames.

– Alors, il ne ferait pas bon avoir une panne et tomber à l'eau.

– Certes, mais ne parlons pas de panne...

– C'est vrai, touchons du bois.

Depuis quelques instants l'aéro s'inclinait, se redressait, s'inclinait de nouveau, on eût dit qu'il ne parvenait pas à conserver son équilibre.

– Nous dansons joliment, dit Laval.

– Oui, répondit M. Paturel... et si je n'avais pas le cœur solide j'aurais facilement le mal de mer...

– Mais que se passe-t-il donc ?

Francis s'écria tout à coup :

– Oh ! il faut atterrir et vivement... voyez, notre aile a besoin d'ure nouvelle réparation.

Tavernier cria par l'acoustique :

– À terre !...

Beaucaire se mit immédiatement en descente, et atterrit à quelque distance de la rive, sur un terrain mou où les roues de l'avion ne tardèrent pas à s'enfoncer.

– Encore un mauvais atterrissage, dit Tavernier, quand notre aile sera réparée, nous nous tirerons difficilement de là...

– Je le crains, fit Laval... Tenez, nous enfonçons encore.

Beucaire était furieux... Il mit pied à terre et enfonça jusqu'à mi-jambe. On fut obligé de le dégager... Il remonta à bord, et dit à Tavernier.

– C'est ce qui pouvait nous arriver de plus mauvais... Nous ne sortirons jamais de là... J'aurais voulu me poser autre part, mais il n'y avait pas moyen... Il fallait atterrir coûte que coûte...

Francis et Laval essayaient de réparer, mais cela était difficile, car ils ne pouvaient mettre pied à terre et étaient obligés de se tenir sur l'armature de l'aile. Enfin, Francis jeta une planche sur le sol et s'y installa tant bien que mal...

La réparation demanderait au moins deux heures et encore on n'était pas sûr qu'elle tiendrait.

Peur comble de malheur, la nuit vint, et il fallut interrompre tout travail.

M. Paturel se montrait de plus en plus inquiet.

– Nous sommes, dit-il à Laval, sur un terrain marécageux et nous recevrons certainement la visite des crocodiles et peut-être aussi celle des hippopotames...

– Croyez-vous qu'il y en ait dans ces parages ?

– J'en suis presque sûr...

– Bah, s'ils viennent, la lumière de notre projecteur les effrayera.

– Ce n'est pas certain. L'hippopotame est un animal qui ne s'effraie de rien. Je me rappelle qu'une fois, sur ce même Nil, mais un peu plus haut que l'endroit où nous nous trouvons, j'ai vu des hippopotames s'élancer sur des indigènes qui avaient allumé un grand feu au bord de l'eau. Les flammes n'ont pas effrayé ces maudits animaux, et ils ont foncé sur les hommes avec une rage folle.

– Vous n'étiez pas dans le groupe, je suppose ?

- Non... je passais en automobile près de là...
- Qu'étiez-vous venu faire dans ces parages ?
- J'y étais venu avec une mission qui était chargée d'exécuter des fouilles dans le désert.
- Pour chercher de l'or ?
- Non... pour découvrir un tombeau.
- Un tombeau ?
- Oui... une sépulture égyptienne que l'on nous avait signalée, et qui devait contenir outre le corps de quelque ancien roi d'Égypte des trésors merveilleux...
- Et vous les avez découverts ces trésors ?
- Non... nous en avons été pour notre peine.
- C'était bien risqué aussi de s'aventurer dans le désert pour y découvrir un tombeau...

CCXXXIX

Nouvelles inquiétudes

– Mon ami, le grand égyptologue Samary prétendait être sûr de retrouver la sépulture en question. Il avait, disait-il, des données précieuses et il ne s'était pas trompé.

– Alors, vous avez quand même découvert quelque chose ?

– Oui... une fosse énorme, admirablement maçonnée, mais il n'y avait rien dedans. Les Anglais avaient passé par là avant nous, et bien entendu avaient tout enlevé.

– Oui, vous étiez arrivés trop tard.

– Hélas !...

– Je vois que vous avez beaucoup voyagé.

– Oui, pas mal... Comme je vous l'ai déjà dit,

si je n'étais pas si vieux, j'entreprendrais encore une nouvelle expédition.

– Ah ! et laquelle ?

– Celle du pôle nord.

– Mais on a déjà tenté de découvrir le pôle, on y est même arrivé.

– Je n'en sais rien.

– Comment cela, mais j'ai lu autrefois que des explorateurs avaient planté au pôle le drapeau de leur nation.

– Il s'agirait de savoir s'ils l'ont planté sur le pôle même...

– Cela ne vous avancerait pas beaucoup.

– Oh ! j'ai aussi un autre but.

– Ah ! et pourrait-on savoir lequel ?

– Je voudrais découvrir un animal qui, paraît-il, n'existe qu'au pôle...

– Et quel est cet animal ?

– Le lièvre blanc.

– Un lièvre blanc, ça doit être curieux...

– Très curieux en effet... Rosinald et Beckmann prétendent avoir aperçu des lièvres blancs, mais ils ne sont point parvenus à en capturer un...

– Dame, les lièvres, ça court vite... mais dites donc, est-ce que ça ne serait pas une blague cette histoire des lièvres blancs...

– Je ne crois pas.

– Pourquoi les lièvres seraient-ils blancs au pôle, quand partout ils sont gris ou roux ?

– Ah ! justement, voilà la question. La nature qui a tout prévu, qui a fait partout des merveilles, s'est plu à fournir aux animaux comme aux hommes des moyens de défense... Pour qu'ils puissent mieux se dissimuler, elle leur a donné une couleur qui se confond avec celle des régions qu'ils habitent, et ce qui tendrait à prouver cela, c'est que là-bas, au pôle, tous les animaux sont blancs, et se confondent par conséquent avec le paysage environnant.

– Vous n'avez pas l'intention, je suppose, d'aller au pôle ?

– Non... à moins cependant que l'on ne m'offre de faire partie de quelque expédition.

– Vous ne craignez pas le froid ?

– Quand on est bien couvert on ne sent pas le froid...

– Eh bien, si vous alliez au pôle, je vous avertis que je ne vous y suivrai pas... J'ai passé quelques mois en Russie, et j'ai eu tellement froid que j'ai cru mourir gelé. Voyez-vous, la chaleur a bien des inconvénients, mais je la préfère encore au froid. Quand le thermomètre descend au-dessous de zéro, je ne me sens pas à l'aise.

– Question d'habitude... l'homme se fait à tout.

– Oh ! vous exagérez.

– Non... pas le moins du monde... ne nous sommes-nous pas habitués à la chaleur des régions que nous avons traversées ?... Nous avons supporté des températures de cinquante et même de cinquante-cinq degrés...

Cette conversation fut interrompue par un

clapotement bizarre...

– Oh ! fit M. Paturel, il y avait trop longtemps que nous étions tranquilles, il fallait bien qu'il nous arrive encore quelque surprise... Laval, faites vite marcher le projecteur que nous voyions à qui nous avons affaire... Je parierais que c'est un crocodile qui vient nous rendre visite.

Le Parisien fit jouer le projecteur, on entendit un nouveau clapotement, puis une forme noire s'enfuit vers le fleuve.

– Oh ! dit le vieux savant, ce n'est pas un crocodile... il n'aurait pas fui aussi vite.

– Ce n'est pas non plus un hippopotame, répondit Laval...

– Non... c'est un homme, s'écria Francis... Je l'ai parfaitement vu...

Il y eut un silence. Tous les aviateurs écoutaient, M. Paturel s'était emparé de sa carabine, et mettait en joue un ennemi invisible...

– Vous allez voir, dit-il, vous allez voir, il va nous arriver encore une aventure, mais elle sera plus corsée que les autres celle-là...

Personne ne lui répondit.

Laval fit de nouveau marcher le projecteur, mais ne vit rien.

– Tu es sûr, dit-il à Francis d’avoir aperçu un homme ?

– Oui... J’en suis sûr...

– C’est bizarre... si c’était un singe...

– Ah ! c’est dans les choses possibles... tout ce que je puis dire c’est que cela avait une forme humaine.

– Attendons, nous allons bien voir... En tout cas, si ce sont des hommes qui nous menacent, ils ne sont guère courageux...

Une heure s’écoula, sans que l’on vit rien paraître.

– Je finis pas croire, dit Tavernier, que nous ne serons pas inquiétés.

– Ce n’est pas mon avis, riposta M. Paturel.

Tout était silencieux, autour des aviateurs, et ils commençaient déjà à reprendre confiance, quand un nouveau clapotement se fit entendre.

– Attention, fit M. Paturel à voix basse...

Presque aussitôt un homme parut. Il leva les bras, poussa un grand cri et disparut.

– Nous allons être attaqués, dit le vieux savant. Ce cri, c'est sûrement un signal... Apprêtez-vous à voir apparaître une troupe d'ennemis.

Toute le monde était sur le qui-vive. On attendait une attaque qui ne se déclenchait pas... La nuit passa sans que ceux que l'on attendait eussent donné signe de vie.

– Nous nous sommes alarmés pour rien, dit Tavernier...

– Oh ! ne le criez pas trop fort... attendez...

La réparation de l'avion n'avançait guère, L'aile avait été brisée à son extrémité, et il eût fallu pour la consolider tout à fait, disposer de matériaux que l'on n'avait pas... Il faudrait se contenter d'une réparation de fortune qui tiendrait peut-être jusqu'à la prochaine ville. De plus, comment allait-on repartir. L'avion était enlisé, il fallait le tirer du marais où il s'enfonçait

insensiblement. Laval proposa d'aller arracher des roseaux et de faire ainsi sur le sol un tapis de tiges flexibles qui empêcherait l'avion de s'enfoncer, mais il importait d'abord de le soulever, et ce n'était pas quatre hommes et un enfant qui pouvaient y arriver.

– Tiens, s'écria tout à coup, Francis, voici l'eau qui avance...

En effet l'eau qui avait sans doute trouvé une brèche se répandait de plus en plus sur la rive... Elle monta assez rapidement, et atteignit bientôt la hauteur de soixante centimètres.

– Nous flottons, dit tout à coup Laval...

À ce moment l'homme que l'on avait déjà aperçu la nuit reparut. Il sortait des roseaux...

– Qu'est-ce que cet individu-là, dit le Parisien Dieu qu'il est laid !

CCXL

Les pierres brunes

Cet homme était affreux en effet : un vrai monstre. Son visage disparaissait presque entièrement sous une barbe inculte ; sa chevelure broussailleuse retombait sur ses épaules. Il était vêtu d'un vieux burnous sale, rapiécé qui, par ses nombreux trous, laissait voir une peau brune. Et cet être ignoble prononçait des paroles inintelligibles en agitant deux grands bras décharnés. Cependant, il n'osait s'approcher de l'avion.

– C'est un fou, dit Tavernier.

– Ou un sorcier, répondit M. Paturel. Il doit appartenir à quelque secte. Pourvu que ses hommes excités par lui, ne viennent pas nous attaquer. Ces fanatiques sont dangereux.

– Bah ! nous les recevrons et proprement encore. Ne nous occupons pas d’eux... Tâchons de nous dégager d’ici...

– Oh ! ce sera difficile.

– Non... voyez, nous flottons...

– Oui... mais nous allons être obligés de nous engager sur le fleuve, car du côté de la plaine le terrain est trop en pente...

– Oui, dit Laval, il faut que nous nous lancions sur l’eau... Bah ! ce n’est pas une affaire... Quand on a comme vous, évolué sur la mer, on n’éprouve aucune difficulté à naviguer sur un fleuve, mais nous n’y sommes pas encore sur le fleuve. Il faut que nous rasions tous ces roseaux qui nous empêchent de passer, et cela va prendre quelque temps :

– Gare aux crocodiles, fit M. Paturel.

Personne ne lui répondit. Le vieux savant avait toujours un mot malheureux. À l’heure où l’on prévoyait un danger, il ne manquait jamais de prononcer une phrase qui rappelait trop souvent ce que l’on voulait oublier.

Laval et Francis s'étaient mis à couper les roseaux, mais ce n'était pas une tâche facile. Ils étaient obligés de se pencher hors de la carlingue, au risque de perdre l'équilibre. Ils furent forcés de monter sur les ailes, de s'y tenir à plat ventre et de continuer d'arracher les roseaux.

À un moment, Francis glissa, et si le Parisien ne l'avait pas retenu, il tombait au milieu des herbes d'où il eût été très difficile de le dégager. Ce ne fut qu'au bout de quatre heures que l'on put enfin frayer un passage à l'aéro. Celui-ci s'engagea sur le fleuve...

Le courant était très rapide et le petit moteur de secours n'avait pas assez de force pour que l'on pût songer à suivre une ligne droite. Il était préférable de se laisser porter.

M. Paturel qui avait joué dans tout ce travail de préparation le rôle de la mouche du coche, donnant de-ci de là des conseils, était maintenant moins loquace.

Il regardait la surface du fleuve avec inquiétude, et ne cessait de répéter...

– Élevons-nous... élevons-nous ! Il est très imprudent, je vous assure, de demeurer ici.

– S'élever, c'est facile à dire, répondit Tavernier, mais vous voyez bien que, pour le moment, c'est impossible.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que le fleuve est rempli d'herbes, et que nous ne pouvons nous lancer, sans risquer de briser notre hélice.

– Alors, nous allons naviguer longtemps comme cela ?

– Aussi longtemps qu'il le faudra.

– Nous pourrions bien ne pas aller loin.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que ce fleuve est peuplé de crocodiles et probablement d'hippopotames.

– Qu'en savez-vous ?

– Je m'en rapporte à ce que l'on a écrit sur cette région du Nil.

– Il ne faut pas croire tout ce que racontent les voyageurs. Souvent, ils inventent, pour se faire

valoir.

– Oh ! pas tous... il y en a qui sont sincères...

Tavernier eut un haussement d'épaules.

L'avion continuait à descendre le courant.

Parfois, il se trouvait arrêté dans les herbes, tournait sur lui-même, et reprenait sa route...

– Ah ! s'écria tout à coup Laval, ça se dégage là-bas... Nous pourrons bientôt nous lancer, car la surface du fleuve est bien lisse, plus d'herbes ni de roseaux...

Le Parisien avait à peine achevé ces mots que M. Paturel s'écriait :

– Parbleu ! Je le savais bien... Vous voyez, M. Tavernier, que les voyageurs ne racontent pas que des blagues...

– Vraiment ?

– Regardez.

– Où cela ?

– Là-bas, un peu sur la droite.

– Eh bien...

– Eh bien, ce sont des hippopotames... ils nagent à fleur d'eau et vont venir nous attaquer.

Le commandant se mit à rire.

– Comment, fit le vieux savant tout décontenancé, cela vous fait rire.

– Mais vous ne voyez donc pas, M. Paturel, que ce que vous prenez pour des hippopotames, ce sont tout simplement des roches à fleur d'eau.

– Croyez-vous ?

– J'en suis sûr.

– Méfiez-vous. Rien ne ressemble plus à des blocs de pierre brune que ces horribles animaux. Ils se tiennent immobiles... on ne s'en méfie pas et tout à coup, ils vous arrivent dessus... et vous savez autant ils sont lourds à terre, autant ils sont agiles dans l'eau.

– Oui, je sais tout cela, mais ne vous alarmez pas ainsi, puisque je vous dis que ce sont des roches que nous apercevons.

M. Paturel n'était pas convaincu. Il prit la jumelle du bord et regarda, pendant quelques instants.

– Eh bien, dit-il, je ne suis pas convaincu, mais pas du tout. Regardez... regardez bien... Tenez, voilà que ça remue...

– C'est, ma foi, M. Paturel qui a raison, dit le Parisien... Oui, cela remue, et voyez, on dirait que ce que nous prenions pour des pierres se dirige vers nous.

CCXLI

Affreux spectacle

C'étaient bien des hippopotames, en effet. Ils avaient aperçu l'avion et tenaient sans doute à se rendre compte de ce qu'était cette bête inconnue qui se permettait de venir les troubler sur leur fleuve...

– Oh ! s'écria M. Paturel, nous sommes perdus. Vous aurez beau tirer sur ces énormes pachydermes vous ne parviendrez pas à leur percer la peau... Pour les tuer il faut les atteindre dans les yeux, et ce n'est guère facile.

– On va essayer, fit Laval, en s'emparant de sa carabine.

Cependant les hippopotames qui semblaient venir directement sur l'aéro obliquèrent brusquement, comme saisis de frayeur...

– Oh ! s'écria le Parisien, ils ne sont guère braves vos pachydermes, M. Paturel. Voyez, nous n'avons qu'à paraître pour les faire fuir.

– Méfiez-vous... ces animaux sont rusés... avant d'attaquer un ennemi, ils veulent savoir à qui ils ont affaire... vous allez voir, ils vont revenir.

Les horribles bêtes ne revinrent pas. Elles avaient aperçu une pirogue montée par une dizaine de nègres et se dirigeaient droit dessus. Et les aviateurs assistèrent à un drame rapide, effrayant. Les hippopotames qui étaient au nombre de trois firent chavirer la pirogue et poursuivirent les noirs qui nageaient sur le fleuve. Combien de ces malheureux échappèrent à l'énorme mâchoire des bêtes, il fut impossible de le savoir, car les têtes qui s'étaient montrées sur les eaux disparurent les unes après les autres.

– Maintenant c'est notre tour, dit M. Paturel... Ah ! quelle triste fin ! Avoir parcouru le monde, avoir échappé aux plus grands dangers, pour finir sur ce fleuve...

Il n'acheva pas. L'avion venait de prendre de

la vitesse... bientôt il décollait et s'élevait dans les airs à quelques mètres des hippopotames.

– Vous voyez, M. Paturel, dit le commandant, qu'il ne faut jamais désespérer, et se lamenter... nous n'avons plus rien à craindre de vos hippopotames,.

– C'est vrai, fit le vieux savant, dont la figure s'était illuminée... C'est vrai, mais comme dit notre ami Laval... Il était moins cinq...

– Et même moins deux, fit le Parisien... Maintenant, nous filons vers les contrées habitées... Bientôt nous allons voir des hommes, des maisons, des chevaux et sans doute des automobiles...

– N'exagérons pas, dit M. Paturel... Nous avons encore une jolie bande de désert à traverser...

– Bah ! nous la traverserons. Voyez, on dirait que notre avion a hâte de quitter le désert.

– Si jamais nous revenons en France...

– Et pourquoi n'y reviendrions-nous pas...

– Si jamais nous y revenons, je sais des gens

qui seront bien étonnés... On doit croire que nous avons sombré dans la mer...

– Chassez cette idée, fit le commandant... On sait parfaitement en France ce que nous avons fait... du moins depuis que nous avons abordé la terre d’Afrique. La T. S. F. a marché.

– Je n’en doute pas, répondit M. Paturel, mais il s’est écoulé bien des jours depuis que nous avons atteint le continent africain.

– Dans le désert, les nouvelles se propagent avec une effrayante rapidité. Ces nègres que vous avez vus et qui nous regardaient passer avec étonnement ont signalé notre avion... La nouvelle a couru de poste en poste et a dû parvenir dans les centres habités...

– Oh ! vous exagérez, je crois.

– Pas du tout... rappelez-vous avec quelle rapidité les massacres de missions ont été généralement connus... les moindres événements comme les plus graves se transmettent très vite dans le désert.

M. Paturel ne dit plus rien. Il regardait, penché

sur la carlingue, et cherchait à reconnaître les endroits que l'on survolait.

– Voici déjà, dit-il, des agglomérations, des tentes, des petits villages... Le paysage est moins sévère.

– Auriez-vous l'intention, demanda Laval, de descendre explorer ces petits villages ?

– Non... pas le moins du monde... j'ai beau être curieux, je ne désire pas mettre pied à terre.

– Oh ! je suis sûr que si vous croyiez trouver un insecte rare, vous n'hésiteriez pas à vous faire débarquer.

– Quel insecte rare pourrais-je découvrir maintenant ?... J'ai trouvé ce que je cherchais... J'ai là, dans cette boîte mon « bombyx trigonocéphale », que puis-je désirer de plus ?

– Une plante, une herbe rare ?

– Non... Je me suis assagi... Les aventures et surtout les dangers m'ont rendu prudent.

– À la bonne heure !... Mais vous n'avez pas toujours été ainsi.

- Je le reconnais...
- Et vous n’avez maintenant aucun goût pour les aventures ?
- Je ressemble en cela au voyageur qui ne tient pas à faire naufrage en vue de la côte.
- Et vous avez raison. C’est égal, vous avez été joliment crâne tout de même, en plusieurs circonstances.
- Que voulez-vous, quand il faut se défendre, on retrouve toute son énergie... Mais à la longue, je le reconnais, cette énergie finit pas s’émousser.

CCXLII

Effets de télépathie

Quand la nuit surprit les aviateurs, ils volaient au-dessus de plaines au milieu desquelles on apercevait de temps à autre de petites lumières pareilles à des vers luisants.

– Ah ! fit le Parisien, à la bonne heure, c'est plus gai par ici... Nous voilà enfin dans des régions habitées.

– Oui, répondit M. Paturel, mais habitées par qui ? Par des peuplades sauvages peut-être...

– Cela n'a pas d'importance, puisque nous ne tenons pas à nous poser sur le sol.

– Mais s'il le fallait.

– Oh ! pas de suppositions... avec des si et des car on irait loin. J'ai remarqué d'ailleurs que lorsque l'on avait de mauvais pressentiments, ils

se réalisaient presque toujours. Ainsi tenez, je vais vous faire une confidence. Un jour (il y a de cela assez longtemps... nous survolions, je crois l'Australie) j'ai pensé, je ne sais pourquoi, que nous allions être obligés d'atterrir. L'endroit était mal choisi, car il était très accidenté... eh bien, quelques instants après M. Beaucaire a été obligé de se poser sur le sol...

– C'est une pure coïncidence.

– Ah ! vous croyez ?... Eh bien, une autre fois, j'ai rêvé que nous serions bientôt attaqués par des sauvages et ça n'a pas manqué... quelques heures après nous étions aux prises avec des ennemis. Comment expliquez-vous cela ?

– Je ne l'explique pas... ou du moins je suppose que l'esprit préoccupé par quelque chose brode des histoires qui peuvent se réaliser, parce que le milieu dans lequel on se trouve, et les circonstances aussi doivent fatalement amener l'événement qui vous hante.

– Vous avouerez quand même que tout cela est bien extraordinaire.

– Oui... il y a dans la nature de curieux phénomènes... certains savants veulent les expliquer, mais ils ne font que les embrouiller... Vous avez quelquefois entendu parler de la télépathie ?

– Oui... en effet.

– Eh bien, elle existe réellement, mais quant à l'expliquer, c'est une autre affaire.

– À propos de télépathie, dit Tavernier, il m'est arrivé une chose curieuse que je n'ai jamais cherché à expliquer car elle est trop troublante. Je m'embarquais pour les mers du sud, et je venais de quitter un de mes amis, un lieutenant de vaisseau qui, lui, se rendait à Dakar... Deux jours après mon embarquement, un soir que j'étais de quart, il m'a semblé voir tout à coup cet ami... Il faisait des gestes désespérés et me regardait avec des yeux dans lesquels il y avait de l'angoisse et de la terreur. Je ne fis pas autrement attention à cette apparition qui n'était pas réelle et qui avait dû être forgée de toutes pièces par mon esprit. Néanmoins je retins l'heure et la date à laquelle mon ami m'était apparu, et six mois après, lors de

ma rentrée en France, j'apprenais qu'il avait péri dans un naufrage, le jour même et à l'heure où j'avais cru le voir. C'est direz-vous une simple coïncidence. Avouez tout de même qu'elle est troublante.

– Oui, fit M. Paturel... Ce sont là des mystères que la science n'est pas encore parvenue à approfondir. Quelques semaines avant mon départ de Paris, j'ai lu dans une revue qu'un savant avait abordé cette question à l'Académie des sciences, et qu'elle avait donné lieu à une étude. Attendons, peut-être l'avenir nous révélera-t-il le secret de ces phénomènes... Ce n'est pas impossible après tout. Celui qui, il y a seulement trente ans, aurait affirmé que l'on pourrait bientôt entendre des concerts par T. S. F. à plusieurs milliers de kilomètres, celui-là eût passé pour un fou ; cependant aujourd'hui la télégraphie sans fil nous est devenue familière. Et que d'inventions, de découvertes dont je pourrais parler encore.

– Quand ce ne serait que celle de l'avion, du plus lourd que l'air, dit Laval... Vous verrez

qu'un jour les avions voleront sans qu'on soit obligé de les alimenter avec de l'essence...

– On parle déjà de les faire marcher à l'air comprimé, mais cette invention est loin d'être au point...

– Et peut-être qu'un jour on atteindra des hauteurs stupéfiantes.

– Possible, mais on rencontrera là de grandes difficultés, car si l'on peut perfectionner les appareils mécaniques, il est difficile de perfectionner le corps humain. À une certaine altitude, les poumons de l'homme ne résisteront pas.

– Attention, s'écria Tavernier... voilà que nous descendons.

– Qu'y a-t-il encore ? fit M. Paturel.

– Beaucaire s'est sans doute aperçu de quelque chose...

– C'est l'aile qui a besoin d'une nouvelle réparation, dit Francis.

L'aéro se posa dans une plaine qui paraissait inhabitée.

Le sol était dur, résistant... L'atterrissage eut lieu sans accident.

– Ah ! la maudite aile, dit Beaucaire, elle nous jouera un vilain tour, vous verrez cela... Estimerez-vous heureux si nous pouvons la réparer.

– On va essayer, dit Francis...

– Tâche qu'elle tienne deux heures, ce sera suffisant.

– Pourquoi deux heures ? demanda M. Paturel.

– Parce que dans deux heures nous serons au-dessus d'une ville...

CCXLIII

Prédictions peu rassurantes

La nuit était obscure. Un vent frais soufflait à ras de terre...

– Oh ! fit M. Paturel, le temps pourrait bien se gâter... La plaine où nous sommes n'est abritée par aucune montagne, et le vent doit être violent quand il se déchaîne.

– Espérons qu'il ne se déchaînera pas, dit Tavernier... Mais nous pourrions bien avoir de la pluie, une de ces pluies diluviennes qui forment de véritables lacs sur le sol... Il ne nous manquerait plus que ça.

Francis essayait de réparer, pendant que Laval tenait la baladeuse, mais il dit au bout de quelques instants.

– Ça va mal... J'ai peur de ne pas réussir.

– Ça va être gai, fit M. Paturel...

Beucaire et Tavernier interrogèrent le jeune apprenti qui leur déclara qu'il n'arriverait certainement pas à faire tenir l'aile.

– Il me faudrait, dit-il, un solide longeron.

– Tu ne peux pas consolider celui qui a cédé ? dit Beaucaire.

– Je l'ai déjà consolidé, vous le savez bien, et il s'est rompu juste à l'endroit où j'avais fait une « fourrure ».

– Cependant, il faut partir. Nous ne pouvons rester ici.

– Je ne vois qu'un moyen de nous tirer de là, c'est de prendre un longeron dans la carlingue, mais celle-ci a déjà été réparée...

Pendant qu'avait lieu cette conversation, le vent augmentait de violence.

Soudain, il souleva l'aéro et le fit glisser sur le sol.

– Il ne nous manquerait plus maintenant, dit Beaucaire, que le vent brise notre appareil.

À peine avait-il prononcé ces mots que l'avion était chassé à près de trente mètres... Le vent était d'une violence épouvantable. Par bonheur, il dura peu, et les aviateurs purent ramener l'aéro à l'endroit où il se trouvait, l'instant d'avant.

Quand la bourrasque eut pris fin, Beaucaire dit à Francis...

– Essaie encore de réparer... Si tu n'y parviens pas, nous verrons ce qu'il conviendra de faire.

– On pourrait descendre le Nil, proposa Laval.

– Descendre le Nil, vous n'y songez pas, protesta M. Paturel... Et les crocodiles, et les hippopotames !...

– Bah ! on les a déjà évités, on les évitera encore.

– Vous croyez cela...

– Bien sûr...

– Vous verrez... en tout cas, il y a des endroits où notre avion ne pourra flotter à cause des herbes et des roches...

Laval ne disait rien, mais se consultait avec

Francis. Tous deux parvinrent à consolider l'aile et s'y prirent ma foi de façon fort habile. La réparation tiendrait-elle ?

Ce n'était pas certain. Tout ce qu'on demandait c'est qu'elle pût tenir jusqu'à la prochaine ville.

Il y avait déjà longtemps que les aviateurs parlaient de cette ville, mais sans en prononcer le nom.

M. Paturel qui tenait toujours à être renseigné, demanda enfin :

– Commandant, quelle est donc la première ville que nous rencontrerons ?

– C'est Siouth, répondit Tavernier.

– Siouth, l'ancien Lycopolis... Oh ! prenez garde...

– Qu'avons-nous à craindre ?

– Tout.

– Expliquez-vous, voyons.

– Les habitants de Siouth sont des fanatiques.

– Eh bien ?

– Mais vous savez de quoi sont capables les fanatiques...

– Nous ne sommes déjà plus dans le désert, vous semblez l’oublier. Nous sommes dans la Haute-Égypte et je n’ai pas entendu dire qu’il y eût des sauvages dans ces parages.

– Détrompez-vous...

– Mais si vous savez quelque chose, dites-le...

– Je sais ce que j’ai lu, ce que l’on raconte.

– Vous avez vu que ce que l’on raconte est faux, la plupart du temps.

– C’est vous qui le dites... Vous avez souvent pu constater qu’au cours de notre voyage, je vous ai fourni quelques renseignements dont vous avez pu apprécier la valeur.

– Oui, c’est entendu, mais vous avez une fâcheuse tendance à affirmer ce que vous n’avez pu contrôler. Et puis, votre tort, je vais vous le dire, c’est de vous en référer à des livres qui ont paru il y a une vingtaine d’années. En vingt ans nos colonisateurs ont fait des progrès... les pays qui étaient peuplés de gens dangereux ont été

pacifiés, civilisés...

– Je n’ai jamais dit le contraire, répondit le vieux savant un peu vexé, mais vous semblez oublier, commandant, que les mœurs et les coutumes d’un peuple ne se modifient pas en quelques années. Le colonisateur croit avoir asservi une race, mais il se trompe... Voyez les Anglais. Ils ont cru dominer, mater les Indiens et à chaque instant, ils ont à réprimer des révoltes...

– Enfin, où voulez-vous en venir ?

– À ceci... La ville de Siouth est dangereuse. C’est là que se trouve la secte des « Felzas », ces noirs redoutables qui ont, l’an passé, assassiné l’explorateur Grandot. Si vous voulez m’en croire n’atterrissez pas dans cette ville, car il pourrait nous en cuire... C’est un conseil que je vous donne, un bon conseil... Si vous ne voulez pas m’écouter, arrive que pourra.

Beucaire avait entendu :

– Je ne sais, dit-il, si M. Paturel est aussi bien renseigné qu’il veut le paraître, mais je veux bien le croire. Nous n’atterrirons pas à Siouth...

D'ailleurs, rien ne prouve que nous arriverons jusque là...

– Voilà qui est sagement parler, dit le vieux savant...

CCXLIV

Nouvelle avarie

Laval et Francis avaient vraiment fait merveille. Ils étaient parvenus à réparer l'aile de l'avion en le consolidant avec un longeron solidement haubanné. On put se remettre en route.

M. Paturel avait repris sa placidité habituelle, depuis qu'il était sûr que l'on n'atterrissait pas à Siouth.

– Vous comprenez, dit-il à Laval, je suis un homme prudent. Il serait stupide, n'est-ce pas, de s'exposer encore à quelque dangereuse aventure quand on peut faire autrement. À Siouth, nous aurions certainement rencontré des fanatiques qui nous auraient attaqués, et Dieu sait comment nous aurions pu nous défendre. Ce n'est pas au

moment où l'on touche au terme d'un long voyage, qu'il faut s'exposer inutilement.

– Vous avez raison, répondit Laval, en souriant... nous avons eu assez de tribulations comme cela.

Et tout en parlant le Parisien examinait le paysage qui se déroulait au-dessous de lui.

– Oh ! Oh ! s'écria-t-il tout à coup, voilà que ça se peuple par ici... Ça fait plaisir de ne plus voir continuellement des plaines désertes... de grandes plaines jaunes parsemées de dunes et de ravins. Bientôt nous apercevrons des villes, des ports de mer... Quelle joie !...

– Oui, ce sera une joie en effet, murmura M. Paturel, mais il y a quand même une chose qui me tracasse...

– Ah ! et laquelle ?

– Nous allons bientôt survoler la Méditerranée.

– Eh bien ?

– Eh bien, c'est cela qui m'inquiète. La Méditerranée est la plus dangereuse des mers.

- Vous voulez rire.
- Pas du tout...
- Comment un grand lac pourrait-il être plus dangereux que l’Atlantique ou le Pacifique ?
- Ce grand lac, comme vous dites, est la terreur des navigateurs, car sur la Méditerranée les coups de vent sont fréquents et rapides. Vous regardez la mer, elle est calme comme de l’huile, quand soudain elle se trouble, s’agite, et en quelques minutes devient furieuse...
- Qu’est-ce que cela peut nous faire ? Nous ne sommes pas des navigateurs. Nous voguons dans l’air, et pouvons nous élever au dessus des coups de vent.
- C’est exact, mais vous semblez oublier que notre appareil devient quelquefois hydroplane, et qu’il est alors obligé de se poser sur les eaux... Comment tiendrait-il sur une mer démontée ?
- Mon pauvre M. Paturel, vous vous tracassez trop d’avance... Soyez donc comme moi, ayez confiance... tout finit par s’arranger, vous l’avez vu.

– Oui, quand tout ne se déränge pas...
Enfin !...

L'avion filait bon train. Laval et Francis ne quittaient pas des yeux l'aile qu'ils avaient eu tant de mal à réparer...

Tout à coup le Parisien s'écria :

– Ça y est... l'aile va lâcher encore une fois...
attention !

Un horrible craquement se fit entendre et l'avion descendit vers le sol avec la rapidité d'une pierre.

CCXLV

Deux hommes de bonne volonté

Ce fut par miracle s'il ne s'aplatit pas sur le sol. Beaucaire avec une habileté merveilleuse parvint à se redresser à quelques mètres du sol et l'avion au lieu de se poser brutalement courut pendant deux cents mètres et s'immobilisa... Dire que l'arrêt ne fut pas un peu brusque, cela serait exagéré, mais enfin l'accident fut évité...

– Nous voilà propres, dit le Parisien.

– Cette fois, murmura Tavernier, c'est la vraie panne.

– Oui... et plus grave peut-être qu'une panne de moteur.

– Il sera impossible de réparer notre aile.

– Je vous crois, elle s'est brisée dans toute la longueur.

Beucaire avait conservé tout son calme.

– Mes amis, dit-il, nous sommes immobilisés ici pour longtemps... Toute réparation est impossible.

– Alors, demanda M. Paturel, que comptez vous faire ?

– Envoyer quelqu'un à la ville pour y chercher des hommes et des chevaux...

– Mais la prochaine ville, c'est Siouth.

– Eh bien !...

– Ne vous ai-je pas dit que c'était là que vivait la secte des Felzas ?...

Beucaire eut un haussement d'épaules...

– Bah ! fit-il, nous n'avons pas à nous inquiéter de vos Felzas...

– Prenez garde... ils sont terribles.

– Ce qui est plus terrible c'est d'être immobilisé ici... Voyons, il faut que deux d'entre nous se dévouent pour aller chercher des gens qui puissent nous remorquer.

– Moi, dit Laval, je suis prêt à partir. Vous

venez avec moi, M. Paturel.

Le vieux savant fit une affreuse grimace, mais craignant de passer pour un poltron, répondit :

– Si vous croyez que je puisse vous être utile, je suis prêt à vous accompagner.

– Ma foi, je pourrais bien partir seul.

– Si vous voulez.

Cependant Beaucaire estima que les émissaires devaient être au nombre de deux. L'un d'eux pouvait être malade en route, et il était imprudent de s'aventurer seul dans le désert.

M. Paturel dut donc se résigner.

– La route que nous aurons à parcourir, dit-il, sera longue.

– Non, répondit Tavernier, il y a dix milles d'ici un village qui porte le nom de Sedda et qui est habité par des cultivateurs.

– Oh ! fit le vieux savant... il faut se méfier des cultivateurs de ces régions-ci... Ils sont surtout pillards...

– Possible, mais ils aiment l'argent, et quand

ils sauront que l'on payera largement le service que l'on attend d'eux, ils ne demanderont pas mieux que de vous accompagner.

M. Paturel ne répondit pas. Évidemment, il n'avait aucune confiance dans les habitants de Sedda, mais il ne fit aucune objection de peur de passer pour un homme qui manquait de courage.

Il fut décidé que Laval et le vieux savant partiraient dès le lendemain matin, car la journée était trop avancée.

Le Parisien vérifia son fusil...

– Nous emporterons des armes, dit-il, on ne sait pas ce qui peut arriver... Nous pouvons avoir affaire à des bandits...

– Cela nous arrivera sûrement, répondit M. Paturel.

– Vous êtes bien affirmatif.

– Je dis ce que je pense.

– Pensez à autre chose, cela vaudra mieux...

Le vieux savant prit sa carabine, l'examina, puis la chargea consciencieusement.

Le reste de la journée fut employé à vérifier le moteur de l'avion. Il était en parfait état, et ne demandait qu'à ronfler. C'était cette maudite aile qui arrêtait tout. À la nuit, après un léger repos, les aviateurs établirent des heures de veille.

Comme M. Paturel et Laval devaient partir le lendemain et avaient par conséquent besoin de repos ils furent dispensés de monter la faction. Ce soin échet à Beaucaire, Tavernier et Francis.

Le Parisien ne tarda pas à s'endormir avec son insouciance habituelle, mais M. Paturel ne parvenait pas à fermer l'œil. Il se représentait en imagination les dangers qu'il allait avoir à courir, et s'exagérait même leur gravité. Il se voyait déjà attaqué par des bandits féroces, emmené en captivité et menacé des plus cruels supplices... Il parvint enfin à s'endormir, mais son sommeil fut peuplé de cauchemars.

Ce ne fut que vers le matin qu'il retrouva un peu de calme.

Il se leva. Déjà Laval était debout, son fusil sur l'épaule.

– Ah ! fit-il, vous êtes réveillé. Eh bien, mangez un morceau sur le pouce et mettons-nous en route. Plus tôt nous serons revenus, mieux cela vaudra...

– Oui... fit le vieux savant... Cela vaudra mieux en effet...

Il ingurgita quelques bouchées de bœuf conservé et de biscuit, but un verre d'eau, et se déclara prêt à partir.

CCXLVI

Le ravin

Beucaire donna ses dernières instructions aux deux émissaires, et ceux-ci se mirent en route. La chaleur était étouffante. Le soleil semblait verser sur le sable du plomb fondu...

– Quelle température, dit M. Paturel, en ôtant sa veste et en la jetant sur son épaule.

– Quoi, répondit Laval, nous n’avons pas fait deux cents mètres et vous vous plaignez déjà.

– Je ne me plains pas, mon ami. Je vous fais simplement remarquer qu’il fait chaud.

– Je m’en aperçois bien, parbleu, mais nous avons eu des chaleurs moins supportables que celle-là...

– C’est vrai, je le reconnais...

Les deux hommes cheminèrent en silence pendant quelque temps, puis M. Paturel s'écria tout à coup :

– Êtes-vous bien sûr de suivre la route que l'on vous a indiqué ?

– Ma foi, oui, répondit Laval...

– Avez-vous une boussole ?

– Non... J'ai oublié d'en emporter une.

– Quelle imprudence ! Vous devriez savoir que l'on ne s'aventure jamais dans le désert sans boussole...

– Puisque vous le savez aussi, pourquoi n'avez-vous pas demandé une boussole à M. Tavernier ?

M. Paturel ne répondit pas.

Au bout de quelques instants, il reprit :

– Obliquons à gauche.

– Et pourquoi ?

– Parce qu'il y a sur la droite un petit bois, et qu'il pourrait bien être habité par des malfaiteurs.

– Si nous obliquons continuellement nous finirons par faire le double du chemin.

– Il vaut mieux, je crois, faire un peu plus de route et se tenir sur ses gardes.

– Mais songez donc... si ce bois contient des malfaiteurs comme vous dites, croyez-vous qu'ils ne nous aient pas déjà aperçus ? Allons, ne vous alarmez pas ainsi... Continuons tout droit.

M. Paturel n'insista pas.

Au moment où ils passaient à proximité du bois, quatre hommes en sortirent.

– Voilà ce que je craignais, dit le vieux savant...

– Mais attendez donc, répondit Laval... Rien ne dit que ces gens aient de mauvaises intentions.

– Vous ne voyez donc pas qu'ils vont nous attaquer.

– Ce serait une grave imprudence de leur part, car ils ne sont que quatre, et n'ont pas d'armes... tandis que nous, nous avons deux bons fusils...

Les quatre hommes ne semblaient pas avoir,

en effet, d'intentions hostiles. Ils regardèrent M. Paturel et Laval, étonnés sans doute de voir deux blancs errer dans le désert, mais ne leur dirent absolument rien. Laval, par ironie, les salua, et ils lui rendirent son salut.

– Vous voyez, dit-il... ces gens-là sont fort polis.

– Oui... mais méfions-nous quand même... Ils vont peut-être prévenir leurs amis, et revenir nous attaquer.

– Eh bien, on les recevra. Allons, hâtons le pas, nous n'avançons pas.

M. Paturel hâta le pas.

Bientôt, on rencontra un profond ravin qui barrait la plaine en largeur.

– Oh ! oh ! fit Laval, voilà qui va nous forcer à faire de la gymnastique.

– Faites-en si vous voulez, dit M. Paturel, mais moi, je ne tiens pas à me casser la figure. Je ne descendrai jamais là-dedans.

– Mais si, je vais vous aider.

– Non... non... voyez ce ravin est à pic, il a au moins quinze mètres de profondeur, si ce n'est plus... Ce serait fou d'essayer d'y descendre... Longeons-le, cela vaudra mieux, et nous trouverons sans doute un endroit plus praticable.

Laval se résigna :

– C'est bien, dit-il, mais nous faisons peut-être une bêtise.

– Est-ce faire une bêtise que d'user de prudence ?

Les deux amis marchèrent pendant près de deux heures. Le ravin était partout aussi à pic...

– Nous pouvons aller comme cela jusqu'à Pékin, dit Laval.

– Jusqu'à Pékin, ce serait difficile, car nous sommes ici en Afrique.

– C'est une façon de parler... Je veux dire que nous allons nous égarer...

– Ce ravin n'est pourtant pas interminable.

– Il peut s'étendre très loin encore...

M. Paturel s'était assis sur le sol.

– Laissez-moi souffler un instant, dit-il...

– Dépêchez-vous...

– Dix minutes... pas plus...

Laval commençait à s'impatienter.

– Voyez-vous, dit-il, j'aurais dû partir seul...
Avec vous on a toujours des ennuis.

– J'en suis désolé, répondit M. Paturel... Je ne croyais pas être si encombrant.

– Vous n'êtes pas encombrant, vous êtes trop lambin.

– Ah ! eh bien, je vous suis... je me reposerai plus tard...

Et le vieux savant se leva péniblement en s'appuyant sur son fusil.

– Nous nous sommes considérablement écartés, dit Laval... Point n'est besoin de boussole pour savoir que nous avons fait une énorme courbe. Si cela continue nous allons nous replonger en plein désert. Allons, du courage, M. Paturel... descendons dans ce ravin... Vous n'avez rien à craindre, je vais vous soutenir.

– Me soutenir, s’écria le vieux savant, croyez-vous que ce soit possible ? Nous allons dégringoler tous les deux au fond de ce précipice, et si nous ne nous brisons pas un membre, nous pourrons nous estimer bien heureux...

– Le long des parois de ce ravin, il y a de petits arbustes... Vous n’aurez qu’à vous y cramponner.

– Ces arbustes vont lâcher... Je les entraînerai sous mon poids.

– Mais non... Risquez-vous... D’abord débarrassez-vous de votre fusil. Laissez-le glisser le long de cette pente, vous le retrouverez en bas.

M. Paturel lâcha son fusil.

– Allons...

Le vieux savant se mit à plat ventre, s’accrocha à un arbuste, puis à un autre et arriva sans encombre au fond du ravin.

– Vous voyez, fit le Parisien, ce n’est pas plus difficile que ça... le tout est de vouloir...

– Oh ! descendre, ce n’est rien, mais remonter, c’est autre chose.

- Vous y arriverez quand même.
- J'en doute...
- Vous allez voir...

CCXLVII

La marche à travers les sables

Soudain, M. Paturel s'écria :

– Mon fusil ! Mon fusil !

Laval lui passa l'arme qui était restée sur le sol.

Alors, M. Paturel épaula et fit feu...

– Ça y est, dit-il, je l'ai tué...

– Mais sur quoi avez-vous tiré ?

– Comment, vous n'avez pas vu ?

– Non...

– Je viens de tuer un énorme serpent, qui s'était dressé à quelques pas devant moi.

– Vous voulez rire...

– Voyez plutôt.

Et M. Paturel entraîna Laval vers une touffe d'herbes au milieu desquelles pointaient quelques plantes grasses. Le vieux savant chercha en vain.

– Pourtant, dit-il, je suis bien sûr de l'avoir atteint.

– Tenez, voilà le serpent que vous avez visé. C'est une plante, une simple plante grasse, mais j'avoue qu'elle ressemble joliment à un serpent. On pouvait s'y méprendre.

Le vieux savant demeura confus.

– J'aurais juré, dit-il, que c'était un reptile.

– Allons, remontons...

Comme le prévoyait M. Paturel, la remontée fut rude. Quand le vieux savant se cramponnait à une touffe d'herbes ou à quelque arbuste, il les arrachait et roulait sur le sable.

– Je suis trop lourd, dit-il.

– Oui, fit Laval... Attendez, je vais vous construire un escalier.

Et il fit plusieurs trous dans la paroi du ravin, à cinquante centimètres les uns des autres. Grâce à

cet escalier d'un nouveau genre, M. Paturel parvint, non sans difficultés, à se hisser hors du ravin.

– Ouf ! fit-il... Ça y est. Je n'aurais jamais cru que j'étais si agile...

– Venez maintenant, dit Laval, nous avons déjà perdu trop de temps. Il faut que nous atteignons le village avant la nuit.

– Oui, car la nuit, ces régions ne doivent pas être très sûres.

Les deux hommes obliquèrent cette fois, et reprirent ensuite la ligne droite, en s'orientant sur le petit bois devant lequel ils avaient passé quelques heures avant.

– Je crois, dit Laval, que nous sommes sur la bonne voie...

M. Paturel ne répondit pas. Tous deux hâtaient le pas. Le vieux savant soufflait comme un phoque.

Au bout de trois heures, ils furent obligés de s'arrêter pour se reposer un peu...

– Je crois, dit Laval, que nous avons dû

dépasser le village...

– C'est bien possible, répondit M. Paturel.

– Il y a longtemps que nous marchons...

– Très longtemps... sept heures au moins...

Laval se gratta la tête.

– La nuit va nous surprendre, dit-il, et nous n'aurons rien découvert.

M. Paturel ne répondit pas.

Le Parisien s'emporta :

– C'est votre faute aussi, dit-il... Je n'aurais pas dû vous écouter et obliquer comme nous avons fait.

– Le résultat eût été le même, répondit M. Paturel.

– Ah ! vous croyez ? Ce n'est pas mon avis.

– Vous oubliez le ravin. D'une façon comme d'une autre, nous l'aurions trouvé devant nous. D'ailleurs, avouez que nous avons été bien imprudents. On ne s'aventure pas ainsi en plein désert, sans savoir exactement où l'on va... On nous envoie à la recherche d'un village. Existe-t-

il au moins ? Où l'a-t-on vu ? Qui le connaît ?

– Il figure sur la carte.

– Les cartes ! peut-on s'y fier ? Vous savez aussi bien que moi qu'elles sont fausses la plupart du temps... et quand elles ne sont pas fausses, elles ne sont pas à jour... Nous en avons eu souvent la preuve.

– Il y a du vrai dans ce que vous dites...

– Parbleu !...

Les deux hommes demeurèrent un instant silencieux.

– Il faut pourtant prendre une décision, dit le Parisien. Avançons encore. Ici, ce n'est pas comme en France, les villages ne sont pas visibles de loin... on les découvre tout à coup derrière quelque dune...

Tout en marchant Laval continuait de monologuer.

– Ah ! s'écria-t-il, il y a encore une difficulté à laquelle nous n'avons pas songé.

– Et laquelle ? fit le vieux savant.

– En admettant que nous rencontrions un village et des gens qui veuillent bien nous accueillir, comment nous expliquerons-nous...

– Ce sera difficile en effet...

– Ah ! décidément tout s’annonce moins bien que je ne l’aurais cru...

La nuit descendait. Déjà les lointains disparaissaient dans l’ombre...

– Ça y est, dit Laval... Nous allons être obligés de nous arrêter, car marcher en pleine obscurité, il n’y faut pas songer...

– Ce sera plus sage, en effet...

Quand la nuit fut complète les deux amis s’assirent sur le sable.

– Ah ! fit Laval, nous sommes vraiment imprévoyants... Nous nous sommes embarqués sans biscuit.

– Pouvions-nous prévoir que nous aurions une aussi longue traite à accomplir...

– C’est vrai... Mais c’est une leçon... maintenant, je serai plus prévoyant.

– Espérons que nous n’aurons plus de nombreuses missions du genre de celle-ci à accomplir.

CCXLVIII

Le missionnaire

Pendant que les deux hommes réfléchissaient, couchés sur le sol, ils entendirent un bruit lointain, comparable à celui d'une cataracte...

– Nous sommes toujours près du fleuve, dit M. Paturel, par conséquent, nous ne nous sommes pas trop écartés de notre route... Et tenez, voulez-vous que je vous dise, eh bien, il est fort possible que nous ayons dépassé le village sans nous en apercevoir.

– Vous croyez ?

– Dame... c'est une simple supposition.

Ils demeurèrent un moment sans parler. Ce fut M. Paturel qui reprit :

– Ne nous endormons pas, hein ? Car il pourrait bien nous arriver quelque surprise...

Soyez tranquille, répondit Laval... Si quelqu'un s'endort, ce ne sera pas moi.

Au bout d'une heure, M. Paturel ronflait comme un orgue... Laval ne jugea pas à propos de le réveiller.

Le pauvre Parisien était navré.... Il se demandait si leur voyage aboutirait, et s'ils ne parcouraient pas inutilement le désert.

Tout à coup, son attention fut attirée par un bruit sec, qui se reproduisait à intervalles réguliers...

Il siffla pour réveiller M. Paturel, et écouta. Le vieux savant croyant à une alerte avait sauté sur son fusil.

- Entendez-vous ? dit Laval à voix basse.
- Oui... c'est un « mahiaka ».
- Un mahiaka ?
- Oui, un oiseau qui ressemble assez à notre pivert. Il s'attaque au tronc des arbres où il creuse des trous.
- Ah ! alors, nous n'avons rien à craindre...

– Certes...

– À moins que vous ne vous trompiez...

– Je ne me trompe pas.

La nuit s'écoula sans incident. Quand parut le jour, le Parisien grimpa sur une dune de sable et explora les environs. Presque aussitôt il redescendait en disant :

– Parbleu ! je m'en doutais... Nous avons dépassé le village. Il est là, à un mille à peine, sur la droite... on le voit parfaitement.

– A-t-il l'air important ?

– Oh ! quelques huttes et c'est tout.

– Alors, ce n'est pas celui que nous a indiqué M. Beaucaire...

– Oui, vous avez raison... ma foi, tant pis, allons toujours voir les gens qui habitent ce village, peut-être pourront-ils quand même nous aider. Qu'est-ce qu'il nous faut, après tout... des chevaux ou des chameaux pour traîner notre aéro vers la ville la plus proche.

– Allons, fit M. Paturel sans conviction.

Quand on voyage au milieu des sables, on ne se rend jamais bien compte de la distance. Ce village paraissait tout proche, et on ne l'atteignit qu'au bout d'une heure. Il se composait d'une dizaine de huttes en pisé. Quelques palmiers croissaient çà et là.

Ce fut Laval qui pénétra le premier dans cette sorte de campement. Quand il parut, une dizaine d'hommes à demi nus sortirent de leurs cases et se mirent à pousser des hurlements furieux...

– Voyons, messieurs, criait le Parisien, écoutez-moi. Je ne suis pas un cambrioleur, et je ne viens pas ici pour vous détrousser... Nous venons simplement vous demander un service...

Pour toute réponse, les nègres lancèrent un cri guttural et des flèches vinrent s'abattre à quelques mètres des deux blancs.

– Oh ! oh ! fit Laval... pas aimables ces cocos-là... on leur parle poliment, et il vous reçoivent à coup de flèche...

– Battons en retraite, dit M. Paturel, cela vaudra mieux...

– Si nous avons l’air de caner, ils nous poursuivront... Non, il vaut mieux leur envoyer quelques pruneaux, cela les calmera.

Et déjà le Parisien s’apprêtait à faire feu, quand un vieillard parut, eut un geste d’apaisement et s’avança à la rencontre de Laval et de M. Paturel...

Ce vieillard était vêtu d’un grand burnous blanc.

Les deux aviateurs posèrent leurs fusils à terre.

– Monsieur, s’écria Laval, nous ne sommes pas des ennemis.

– Qui êtes-vous ? demanda le vieillard...

– Des voyageurs qui cherchent des chevaux...

– Des chevaux ! Vous n’en trouverez pas ici.

– Et des chameaux ?

– Pas davantage...

L’homme s’exprimait très bien en français...

– Alors, demanda Laval, pourriez-vous m’indiquer l’endroit où nous pourrions nous procurer des bêtes de somme.

- À vingt milles d’ici.
- Diable, c’est loin...
- Vous pouvez vous faire transporter.
- Et par qui ?
- Par ces nègres...
- Ils n’ont pas l’air très aimables.
- C’est une erreur. Ce sont de braves gens, mais votre arrivée les a surpris. Ils ont cru que vous étiez des « Okalas ».
- Des Okalas ?
- Oui, des blancs qui pillent les indigènes...
- Tel n’est pas notre but... Nous avons au contraire l’intention de payer ceux qui voudront bien nous rendre service.
- Approchez.

Laval et M. Paturel approchèrent, mais ils se méfiaient encore un peu. Le vieillard ne cherchait-il pas à les attirer dans un piège.

Ils avancèrent néanmoins. Quand ils furent devant l’homme au burnous, celui-ci leur tendit la

main et leur dit :

- Soyez les bienvenus...
- Qui êtes-vous ? demanda Laval...
- Je suis un missionnaire, répondit l'homme...

M. Paturel et Laval respirèrent.

Le vieillard les fit entrer dans sa hutte. Celle-ci était meublée d'une table de bois grossièrement équarri, de deux troncs d'arbres qui servaient de chaises, d'un grand coffre et d'une cantine d'officier. Au mur était suspendue une grande croix de fer.

CCXLIX

Situation délicate

Le missionnaire expliqua aux deux amis qu'il s'était fixé dans la région un an auparavant, et qu'il avait déjà converti une trentaine de nègres.

Ceux-ci l'aimaient beaucoup et lui obéissaient aveuglément. Il leur avait appris à cultiver le caoutchouc et le caféier, et il espérait faire de nouvelles recrues.

– Alors ? demanda M. Paturel, vous êtes sûr de ces nègres ?

– Oui, ils me sont très dévoués, et je n'ai qu'à leur donner un ordre pour qu'ils m'obéissent aussitôt...

– Alors, vous êtes tranquille ici ?

– Tranquille ! Non... Nous sommes chaque jour menacés par les Hourvas, des nègres féroces

qui nous attaquent de temps à autre. Ici, en plein désert, c'est une guerre de religion.

– Pas possible ?

– Oui... moi je suis missionnaire catholique, et j'ai mes fidèles, mais le missionnaire protestant qui a catéchisé les Hourvas les monte contre nous. De plus, nous sommes en butte aux vexations des prêtres musulmans...

– La situation est assez compliquée, fit Laval en riant.

– Oui... très compliquée... il me faudrait du renfort... J'ai demandé des soldats, mais on refuse de m'en envoyer.

– Votre rôle doit être bien difficile, fit M. Paturel.

– Vous ne pouvez vous en faire une idée, répondit le missionnaire...

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée d'un nègre qui hurlait :

– *Matayo... bamalco !...*

Le vieillard se dressa aussitôt.

– Vous voyez, dit-il, je ne vous trompais pas...
Ce sont les Hourvas qui viennent nous attaquer...

M. Paturel et Laval se regardèrent. Que devaient ils faire ? Devaient-ils prendre parti dans cette affaire ?

– Je crois, dit le Parisien, que le mieux serait de nous abstenir.

– C'est aussi mon avis, répondit M. Paturel, mais nous sommes dans un camp que l'on va attaquer. Pour les agresseurs nous serons fatalement de ennemis...

Les nègres s'étaient tous groupés autour de la hutte du missionnaire. Celui-ci s'était emparé d'une carabine Winchester.

– Messieurs, dit-il aux deux aviateurs, aidez-nous. Vous avez des armes... Ne craignez pas de vous en servir... Vous combattrez pour une cause juste...

Laval et M. Paturel étaient loin d'être convaincus...

Pouvaient-ils fusiller des nègres parce qu'ils n'appartenaient pas à la religion du

missionnaire ?... Se lancer dans cette aventure, n'était-ce point courir au devant de nouveaux dangers ?

Déjà les ennemis étaient à l'entrée du village et poussaient des hurlements de bêtes fauves.

– Ma foi, tant pis, fit Laval, adviene que pourra. Si nous fuyons, nous allons être poursuivis par ces nègres... De toute façon, il vaut mieux faire cause commune avec ce missionnaire qui me paraît être un brave homme.

– Nous avons peut-être tort.

– Bah ! nous verrons.

Les assaillants, qui étaient des Hourvas, étaient au nombre d'une centaine...

– Jamais, dit M. Paturel, nous ne viendrons à bout de cette troupe.

– Qui sait ? vous voyez bien que ces gens-là n'ont pas de fusils. Ils ont pour toutes armes des lances et des flèches...

– Des flèches empoisonnées, peut-être.

Le missionnaire s'était approché.

– Mes amis, dit-il, réfugiez-vous avec moi derrière cette hutte... Êtes-vous bons tireurs ?

– Oui... assez, répondit Laval.

– Eh bien, n'hésitez pas, commencez à tirer.

– Et vous ?

– Moi... je chargerai les armes et vous les passerai. Je ne me servirai de mon fusil qu'au dernier moment, car je suis prêtre, et ne dois point répandre le sang.

– C'est très joli à dire, mais quand il s'agit de défendre sa vie, on ne doit pas hésiter à faire feu sur ceux qui vous attaquent.

– Tirez... tirez... les voici qui avancent.

– Et vos nègres, ils ne se défendent donc pas ?

– Mes nègres sont très courageux... vous allez bientôt les voir à l'œuvre.

Laval et M. Paturel hésitaient toujours à faire feu. Dès qu'ils auraient abattu quelques assaillants, ils seraient considérés comme des ennemis, et par conséquent ne devraient s'attendre à aucune indulgence de la part des

assaillants. Ceux-ci étaient maintenant dans le camp !

– Tirez, mais tirez donc, s'écria le missionnaire.

– Ma foi, tant pis ! allons-y, dit Laval.

Et il fit feu en même temps que M. Paturel. Deux nègres tombèrent ; les autres n'insistèrent pas et s'enfuirent terrifiés...

– Pas bien courageux, vos ennemis, dit Laval.

– Oh !... ils vont peut-être revenir, répondit le missionnaire.

– En attendant, ils ont décampé comme des lièvres... On voit qu'ils n'ont pas l'habitude d'entendre des coups de fusil...

M. Paturel et Laval se croyaient tranquilles.

– Si nous n'avons jamais affaire qu'à des gaillards de cette sorte, dit le Parisien, tout ira bien.

Le missionnaire, maintenant rassuré, offrit aux deux aviateurs un modeste déjeuner auquel ceux-ci firent honneur. Il leur donna ensuite de

précieuses indications sur la région qu'ils allaient parcourir...

– Évitez, leur dit-il, le village de Dyedda, qui se trouve à environ dix milles d'ici, près d'un petit bois que l'on appelle le bois des Panthères. Il y a dans ce village une population cruelle et sauvage qui a voué aux blancs une haine mortelle. Dernièrement, ils ont massacré un explorateur et son escorte.

– Nous ne tenons pas, dit Laval, à aller rendre visite à ces sauvages... Ce que nous désirons, c'est trouver des chevaux ou des chameaux pour remorquer notre aéro qui est en panne...

Le missionnaire réfléchit.

– Est-ce bien lourd, un aéro ? demanda-t-il.

– Oui... assez... surtout quand il faut le tirer sur un terrain accidenté comme celui que l'on rencontre par ici.

– Des hommes ne pourraient-ils faire l'affaire ?

– Certes, mais il en faudrait beaucoup.

– Si vous voulez, mes braves nègres vont se

mettre à votre disposition...

Laval regarda M. Paturel.

– Ma foi, fit le vieux savant, l'idée n'est pas mauvaise. Une trentaine d'hommes peuvent très bien tirer notre appareil.

CCL

Un ennemi imprévu

Laval estima non sans raison qu'il était inutile d'aller maintenant chercher des bêtes de somme...

– Nous acceptons votre offre, dit-il, mais il faudrait se hâter. Nous sommes loin de l'endroit où est immobilisé notre aéro.

– Oh ! mes nègres sont des coureurs merveilleux, vous allez en juger. Ils, parcourent en un rien de temps des distances folles.

– Alors, nous ne pourrons pas les suivre.

– Ne vous inquiétez pas de cela... ils vous porteront...

– Oh ! c'est que je suis lourd, fit M. Paturel...

Le missionnaire sourit :

– Ils ont porté plus lourd que vous, dit-il... Si

ma proposition vous agréée, je vais prévenir mes nègres... et dans un quart d'heure, nous partirons tous.

– Vous nous accompagnerez ? demanda Laval.

– Certes, vous comprenez que je ne puis rester ici tout seul... quand mes nègres partent en expédition, je les accompagne... ce sont eux qui me protègent.

– Ils n'ont cependant pas l'air très courageux...

– C'est une erreur... Ils ne craignent que les sauvages qui nous ont attaqués tout à l'heure... mais quand ils ont affaire à d'autres noirs, ils sont féroces.

– Ah ! alors, ça va bien.

Le missionnaire donna des ordres, et les nègres préparèrent à la hâte des sortes de litières qui allaient servir à transporter le missionnaire et ses deux nouveaux amis. C'étaient des sortes de palanquins en bambou. Les deux aviateurs prirent place chacun sur l'un de ces véhicules, et le missionnaire s'installa confortablement sur un autre. M. Paturel était ravi.

Ce mode de transport est vraiment délicieux, dit le vieux savant. On ne ressent nulle secousse, et je vous avoue que je terminerais bien le voyage sur cet excellent palanquin.

– Vous n’êtes pas difficile, répondit Laval... on est en effet très bien porté, et ces nègres avancent avec une rapidité folle. Si cela continue, nous ne mettrons pas longtemps pour rejoindre nos amis.

– Oui... si cela continue.

– Et pourquoi cela ne continuerait-il pas ?

– Peut-on savoir ? nous sommes encore dans une région qui n’est pas des plus sûres.

Les nègres avançaient toujours à vive allure. De temps à autre, le missionnaire adressait la parole aux deux aviateurs. Tout allait bien, mais hélas ! Cela ne dura pas. Tout à coup les porteurs ralentirent leur marche, puis bientôt s’arrêtèrent.

Laval et M. Paturel crurent qu’ils voulaient se reposer, mais ils furent bientôt fixés. Les nègres avaient aperçu quelque chose de suspect.

– Qu’y a-t-il donc ? demanda enfin Laval.

– Je n'en sais rien, répondit le missionnaire.

Quelques secondes s'écoulèrent. Soudain, les nègres posèrent leurs palanquins à terre et s'enfuirent en courant vers un petit bois qui se trouvait près de là.

– Ils ont aperçu des ennemis, dit le missionnaire.

– Vous disiez cependant que vos nègres étaient courageux...

– Oui, à condition qu'ils n'aient pas affaire aux Hourvas, ces misérables dont je vous ai parlé et qui se montrent envers nous d'une férocité inouïe. Il faut se défendre... Vite, messieurs, armez vos carabines, et pas de pitié... tirez sur ces sauvages... Ne les laissons pas approcher, sans cela nous serions perdus. Ils se jetteraient sur nous, et nous emmèneraient dans leur camp, et Dieu sait les supplices qu'ils nous feraient endurer.

Laval et M. Paturel avaient mis un genou en terre et attendaient, prêts à faire feu. Les Hourvas qui avaient déjà été étrillés, se méfiaient

maintenant. Au lieu de demeurer debout, ils s'étaient aplatis sur le sol et étaient maintenant invisibles. Cependant, ils avançaient en rampant.

– Oh ! oh ! fit M. Paturel, cela va devenir grave.

– Oui, plutôt, répondit Laval.

– Tirez... mais tirez donc, ne cessait de répéter le missionnaire.

– Nous ne demanderions pas mieux, dit Laval, mais vous voyez bien que c'est impossible. Les sauvages se dissimulent dans les herbes, et sont invisibles.

– Ciel ! nous sommes perdus !... Nous n'avons plus qu'une ressource, c'est de nous enfuir vers le bois qui est près d'ici.

– Oui, vous avez raison, allons.

Les deux aviateurs et le missionnaire prirent leurs jambes à leur cou et se dirigèrent vers le petit bois, poursuivis par les Hourvas qui poussaient des cris féroces. Cependant, les fugitifs étaient maintenant à l'abri. Dissimulés derrière les arbres, ils attendaient... Maintenant

les ennemis seraient obligés de se découvrir, et l'on pourrait les fusiller presque à bout portant. Laval et M. Paturel ouvrirent le feu.

Deux hommes tombèrent, puis deux autres encore...

Cette fusillade refroidit l'ardeur des assaillants. Ils se dissimulèrent comme ils purent derrière les arbres.

Ce fut alors une lutte de surprise. Dès qu'une tête se montrait. Laval et le vieux savant épaulaient et pressaient la détente de leurs carabines. Cela pouvait durer longtemps, quand un événement imprévu vint tout bouleverser. Soudain, on vit les Hourvas courir de tous côtés, affolés. Les uns grimpaient rapidement dans les arbres, les autres s'enfuyaient dans la plaine.

Que s'était-il passé ?

Les aviateurs et le missionnaire attendaient, anxieux, quand tout à coup, M. Paturel s'écria :

– Une panthère !

C'était une panthère, en effet, qui venait de faire son apparition, une bête énorme, aux crocs

luisants, aux yeux étincelants. Cette bête, qui avait dû être auparavant blessée par quelque chasseur, bondissait affolée. Un Hourva qui n'avait pas eu le temps de se réfugier dans un arbre, fut happé, déchiré, jeté pantelant sur le sol. Deux autres eurent le même sort...

– Attendez, dit Laval à M. Paturel, laissez-moi...

Et il épaula sa carabine. Le fauve se présentait de biais, et Laval attendait qu'il se tournât un peu. La bête l'aperçut. Elle poussa un sourd grognement, s'aplatit, prête à bondir, mais elle était à demi dissimulée dans les herbes. Laval tira quand même, mais manqua l'animal, qui bondit, fit un saut formidable, et arriva sur lui. Le Parisien était un garçon de sang-froid, et l'avait prouvé plusieurs fois. Il tira de nouveau et eut la chance d'atteindre l'animal en plein cœur. La panthère pivota, retomba sur le sol, eut un brusque tressaillement et ne bougea plus.

– Je crois que ça y est, dit Laval.

– Oui... elle est morte, répondit M. Paturel.

– Bravo ! Bravo ! cria le missionnaire... Voilà un coup de maître.

CCLI

Prisonniers !

Les aviateurs et le missionnaire n'étaient cependant pas sauvés. Maintenant que tout danger avait disparu, les Hourvas descendaient des arbres où ils s'étaient réfugiés, et s'apprêtaient à recommencer la lutte. Laval et M. Paturel en abattirent encore quelques-uns mais les autres se réfugièrent dans les buissons.

On ne les voyait plus, mais on avait l'impression qu'ils préparaient quelque chose. Le missionnaire s'était approché de ses deux compagnons...

- Si nous regagnions la plaine, dit Laval.
- Impossible... Ce serait nous exposer à une mort certaine, répondit le missionnaire.
- Cependant, nous ne pouvons demeurer ici

une semaine.

– Attendons, peut-être que les Hourvas vont se décider à fuir.

– Je ne le crois pas. Ces gens sont enragés. Ils veulent s’emparer de nous à tout prix...

– Quand viendra la nuit nous pourrions peut-être leur échapper.

– Croyez-vous ?

– Dame... je l’espère...

Une demi-heure s’écoula.

Le bois était maintenant silencieux... Tout à coup, il y eut des craquements bizarres, et avant que les aviateurs et leur compagnon eussent pu se mettre sur la défensive, ils étaient entourés, saisis et ligotés avec des lianes.

– Nous sommes perdus, gémit le missionnaire...

Laval et M. Paturel demeurèrent silencieux. Les Hourvas s’emparèrent de leurs prisonniers, et les transportèrent dans la plaine. Une fois là, ils les mirent sur les palanquins qui étaient restés sur

le sable et regagnèrent leur campement.

M. Paturel se lamentait :

– Je m'en doutais, dit-il, cela devait finir comme ça...

– Bah ! nous nous en tirerons, répondit Laval... courage, monsieur Paturel...

– Ces gens-là vont nous torturer...

– Qu'en savez-vous ?

– Oh ! j'en suis sûr...

– Patience.

Le missionnaire semblait résigné.

M. Paturel l'interrogea :

– Que vont faire de nous ces gens-là ? demanda-t-il...

– Je ne sais, répondit le missionnaire, mais il est plus que certain qu'ils n'auront pour nous aucune pitié. Si les Kovas ne viennent pas nous délivrer, nous n'avons plus qu'à recommander notre âme à Dieu.

– Quels sont ces Kovas ?

– Une peuplade qui est la plus grande ennemie des Hourvas...

– Croyez-vous qu'ils viendront ?

– Il faut l'espérer.

*

Une heure après, les Hourvas et leurs prisonniers arrivaient dans un endroit accidenté, où l'on ne voyait que dunes et ravins. C'était là que les Hourvas avaient établi leur camp.

À l'arrivée de la troupe, il y eut une grande clameur. Femmes, vieillards, enfants accoururent. Laval, M. Paturel et le missionnaire furent aussitôt conduits devant le chef des Hourvas.

C'était un grand vieillard à la mine renfrognée, aux yeux fourbes et mauvais. Il regarda les prisonniers, puis ce fut au missionnaire qu'il s'adressa d'abord.

– Ah ! nous te tenons enfin, dit-il... Tu étais parvenu à nous échapper, mais j'étais sûr qu'un

jour ou l'autre tu tomberais en notre pouvoir... Ne t'attends à aucune indulgence de ma part... Tu nous as trop outragés, pour que je te fasse grâce...

– En quoi vous ai-je outragé ? demanda le missionnaire.

– Tu le sais parfaitement... inutile de simuler l'étonnement. Tu sais que nos deux peuplades sont ennemies et qu'il faut que l'une ou l'autre disparaisse. Or, c'est la tienne qui va disparaître, et ce n'est que justice, car toi et tes compagnons êtes devenus dangereux... Oui, je sais, tu protestes, tu vas m'affirmer sans doute que tu n'as jamais fait de mal, que tu es le plus vertueux du désert... Je sais à quoi m'en tenir sur ton compte... Maintenant que tu es tombé dans le piège, tu n'en sortiras plus...

Le vieillard eut un geste de menace, puis se tournant vers Laval et M. Paturel, il leur dit :

– Et vous ? qu'êtes-vous venus faire ici ? prêter main-forte à ce misérable sans doute ?... C'est bien, vous subirez son sort...

– Pardon ! fit Laval, mais vous ignorez qui

nous sommes...

– Vous êtes les amis de l’homme maudit...

– Nous ne le connaissions pas avant hier...

– Ah ! vraiment !

– C’est la vérité...

– Je ne te crois pas...

– Que vous me croyiez ou non, c’est pourtant exact...

Le chef eut un mauvais sourire :

– Me prends-tu pour un naïf ? Ne sais-tu pas que je suis au courant de tout ce qui se prépare dans le désert. J’ai mes espions... Je sais que depuis longtemps vous étiez attendus.

– Alors, vous êtes joliment bien renseigné, car moi j’ignore ce que vous voulez dire.

– En voilà assez... tu subiras ainsi que ton compagnon le sort de l’homme maudit...

– Ce n’est pas certain.

– Ah !

– Non... ce n'est pas certain, car avant peu vous allez voir apparaître des gens qui nous délivreront et nous feront payer cher votre inqualifiable conduite a notre égard...

CCLII

Devant le chef

Le chef demeura un moment pensif.

– Que signifient, demanda-t-il au bout de quelques secondes, les paroles que tu viens de prononcer ?

– Je m’entends, cela suffit...

– Tu comptes sur du renfort, mais détrompe-toi... Le renfort ne viendra pas...

Laval eut un signe de tête affirmatif.

Le vieillard était néanmoins troublé... Bientôt, il reprit :

– Puisque tu attends du secours, qui d’ailleurs ne viendra pas, je dois te prévenir que tu ne dois plus compter sur rien. Dans une heure, toi et tes compagnons serez mis à mort.

- Et pourquoi ?
 - Tu le demandes ?
 - Oui... quand on condamne ainsi les gens, on donne au moins une raison...
 - La raison est simple... tes amis et toi êtes pour nous des adversaires dangereux...
 - Nous ne vous connaissions même pas... C'est uniquement le hasard qui nous a amenés dans ces parages...
 - Tu mens...
 - Je maintiens ce que j'ai dit... Vous nous condamnez sans motif...
- Le chef roula des yeux courroucés.
- Sans motif... sans motif, s'écria-t-il, tu as l'audace de dire cela... Mais n'as-tu pas tiré sur mes hommes... N'as-tu pas tué plusieurs d'entre eux ?
 - Ils nous attaquaient, il fallait pourtant bien se défendre... Avez-vous donc l'habitude de recevoir des coups sans les rendre ?
 - Ton compagnon et toi n'aviez pas à prendre

partie pour ou contre nous...

– C'est cela... il fallait se laisser massacrer...

– Quand mes hommes ont attaqué le camp, vous n'aviez qu'à lever les bras en l'air, et à montrer ainsi que vous n'étiez pas des ennemis.

– Oui, ce sont là des choses que l'on dit, quand il est trop tard... Nous avons vu des nègres qui arrivaient sur nous en hurlant comme des fauves, et nous nous sommes défendus... Si c'est un crime, avouez que vous avez une drôle de façon de raisonner.

– Mon raisonnement est juste... Je me trouve en présence de trois ennemis, et je me défends, moi aussi...

– Faites ce que vous voudrez.

M. Paturel crut devoir plaider sa cause et celle de ses compagnons :

– Grand chef, dit il, écoute les paroles d'un vieillard qui, comme toi, croit à la justice. Je t'affirme que nous ne sommes pas venus ici avec des intentions hostiles, loin de là... Nous sommes des aviateurs qu'un accident a forcés de s'arrêter

en plein désert, et nous étions à la recherche de chevaux pour remorquer notre appareil jusqu'au plus prochain village. C'est uniquement le hasard qui nous a amenés dans le camp de celui que tu appelles « l'homme maudit ».

– Vous êtes, dites-vous, des aviateurs... Qu'est-ce que cela ? Des pirates, des écumeurs du désert très probablement.

– Non... des aviateurs sont des hommes qui voyagent à travers les airs.

Le chef éclata de rire :

– Tu ne vas pas me faire croire cependant, dit-il en regardant M. Paturel, que tu es un oiseau... Il n'y a que les oiseaux qui voyagent à travers les airs... Où sont tes ailes ?...

– Nos ailes sont restées là-bas dans le désert, et si tu veux les voir, tu n'as qu'à nous accompagner jusqu'à l'endroit que je t'indiquerai.

– Oui... tu voudrais m'attirer dans un guet-apens, mais je ne me laisserai pas convaincre...

– Tu as tort... Je te dis et te répète que mes

compagnons et moi voyageons à travers les airs sur un véhicule qui ressemble à un oiseau. Tu n'as donc jamais vu d'avions ?

Le chef parut réfléchir.

– Qu'appelles-tu avions, dit-il... Serait-ce cette voiture aérienne que j'ai aperçue une fois ou deux au-dessus de mon camp ?

– Oui, c'est cela. Aujourd'hui, l'homme ne voyage plus seulement sur terre, il voyage aussi à travers l'espace, et son vol est plus rapide que celui des oiseaux...

– Et pourquoi voyagez-vous ainsi à travers l'espace ?... Pour jeter sans doute de mauvais sorts aux populations du désert.

– Nous avons eu au contraire, l'occasion de défendre bien souvent les populations dont tu parles... Nous sommes des gens pacifiques, ennemis de la violence.

– On ne le dirait pas. Est-ce que des gens pacifiques se servent d'armes à feu pour tuer des gens qui ne leur ont rien fait ?

– Ces gens nous attaquaient sans raison...

– C’est bien... Je sais ce qu’il me reste à faire...

CCLIII

Un coup d'audace

Le chef appela un de ses lieutenants, et lui donna des ordres à voix basse. Quelques instants après, les nègres creusaient trois grandes fosses dans le sable, pendant que d'autres plantaient en terre des piquets...

– Nous sommes perdus, murmura M. Paturel.

– Pas encore, répondit Laval...

– Vous voyez bien qu'ils préparent des instruments de supplice.

Le Parisien ne répondit pas.

Quand les nègres eurent fini de creuser les fosses, et de planter les piquets, le chef se concerta encore une fois avec son lieutenant.

La nuit venait. Tous deux regardèrent le ciel,

puis ils appelèrent un petit vieillard qu'ils se mirent à interroger. C'était le sorcier de la tribu... Il parlait avec volubilité et le chef l'écoutait avec attention. Le conciliabule dura longtemps, puis enfin le petit vieillard salua et disparut.

Le chef s'approcha alors des prisonniers :

– Demain, à l'aube, leur dit-il, vous serez mis à mort et enterrés dans ce camp.

Et sur ces mots, il s'en alla.

– Patience, dit Laval, nous avons encore plusieurs heures devant nous. D'ici à demain, il peut se passer bien des choses...

– J'admire votre confiance, répondit M. Paturel... comment pouvez-vous encore espérer que nous nous tirerons de là.

– Je vais réfléchir.

– Oh !... vous ne trouverez aucune solution.

– Peut-être...

Les sauvages avaient allumé des torches qu'ils avaient plantées en terre, et s'étaient assis en rond au centre du camp. Le chef s'était retiré dans la

hutte en pisé qui lui servait de demeure.

– Savez-vous où sont nos fusils ? demanda Laval à voix basse.

– Je ne sais, répondit tristement M. Paturel.

– Nos fusils, dit le missionnaire, ils sont dans la case du chef.

– Ah ! fit le Parisien, si nous pouvions nous en emparer. On nous a laissé nos ceintures à cartouches, et nous pourrions faire un joli massacre parmi tous ces ignobles sauvages...

– Il ne faut pas compter nous emparer de nos armes, murmura M. Paturel.

– Je ne suis pas de cet avis.

Il y eut quelques minutes de silence. Ce fut Laval qui reprit :

– Approchez-vous de moi, monsieur Paturel.

– Et pourquoi ? demanda le vieux savant.

– Vous allez voir...

M. Paturel s'approcha. Alors le Parisien fit ce qu'il avait déjà fait autrefois, quand il était avec ses amis prisonnier des sauvages. Il défit avec ses

dents, les liens qui entravaient les poignets du vieux savant. Ce fut laborieux, mais enfin il réussit. Quand M. Paturel put faire usage de ses deux mains, il lui dit :

– Débarrassez-moi vite de ces lianes, et ensuite, je vous délivrerai tous deux.

Au bout d'un quart d'heure, les trois amis étaient libres. Les nègres ne s'étaient aperçus de rien.

– Maintenant, dit Laval à voix basse, il s'agit de ne pas louper la commande... Ne bougez pas d'ici... et laissez-moi faire...

M. Paturel allait interroger le Parisien, mais déjà celui-ci se glissait en rampant sur le sol, et on ne tarda pas à le perdre de vue.

Ce qu'il faisait était d'une audace folle...

– Le malheureux, fit M. Paturel à voix basse, il va au-devant de la mort.

– Peut-être, répondit le missionnaire... Les nègres dormant... s'il a la chance de pénétrer sous la tente du chef et de reprendre nos armes, nous serons sauvés.

*

Le Parisien rampait toujours dans l'ombre... Il parvint à la case du chef sans avoir éveillé l'attention des sauvages. Le chef dormait et ronflait comme un orgue. Une torche placée au milieu de la tente achevait de se consumer.

La faible lueur qu'elle répandait était suffisante pour que Laval pût découvrir ce qu'il cherchait. Le chef qui avait probablement l'intention de conserver les trois fusils des prisonniers, les avait accrochés dans sa case, où ils formaient une panoplie. Laval les détacha sans bruit.

Le dormeur ayant fait un mouvement, le Parisien demeura immobile, retenant sa respiration... décidé à tuer son ennemi s'il s'avisait de vouloir donner l'éveil. Mais le chef, après s'être retourné en geignant, se remit à ronfler. Alors, Laval sortit de la case, et toujours en rampant, rejoignit ses amis. Il tenait deux

fusils d'une main, un de l'autre, et avançait difficilement. À un moment, il y eut un petit choc...

Enfin, il arriva près de M. Paturel et du missionnaire.

– Voici les armes, dit-il... Maintenant, nous n'avons plus qu'à fuir... et si on se lance à notre poursuite, nous saurons nous défendre.

Le camp était protégé par un ravin circulaire, qui formait comme un fossé d'enceinte. Ils le franchirent et se trouvèrent bientôt dans la plaine.

CCLIV

Situation critique

Quand ils se furent assez éloignés du campement, ils s'arrêtèrent.

– Où allons-nous ? demanda Laval.

– Ma foi, répondit le missionnaire, je n'ose regagner mon campement.

– Vos nègres y sont peut-être revenus ?

– C'est possible, mais ces gens-là sont vraiment trop lâches... Je les croyais belliqueux, et vous avez vu comme ils nous ont lâché... Que voulez-vous que je devienne, perdu dans ce désert, avec des êtres aussi peu courageux... Demain le chef, dès qu'il s'apercevra de notre disparition, se mettra en campagne, et ne manquera pas de venir au campement avec tous ses hommes... Ce qui s'est produit, se produira

encore, et je serai de nouveau fait prisonnier. Cette fois, il y aura des chances pour que je ne trouve pas d'excellents amis qui me délivrent.

– Alors, que décidez-vous ? interrogea M. Paturel. Vous connaissez la région, voyez-vous un endroit où nous puissions être momentanément en sûreté ?

Après avoir réfléchi quelques instants, le missionnaire reprit :

– Pour cela, il faudrait que nous puissions atteindre le camp des Rekkas... de braves nègres qui nous défendraient énergiquement, ceux-là.

– Sont-ils nombreux ?

– Oui... c'est la plus grande peuplade des environs.

– Alors, ne perdons pas un instant... allons chez ces nègres. Est-ce loin ?

– Dix milles environ.

– Dix milles, ce n'est rien, hâtons le pas. Il faut que nous y arrivions au lever du jour. Pouvez-vous nous guider ?

– Oui, très facilement, car je suis souvent allé chez les Rekkas...

– En route ! dit Laval.

Les trois hommes hâtèrent le pas. Par moments, ils couraient, s'arrêtaient un instant pour souffler, puis reprenait leur course. M. Paturel, malgré son embonpoint, arrivait assez facilement à suivre ses deux compagnons.

La peur de retomber entre les mains du chef lui donnait des ailes. La lune éclairait la plaine et l'on pouvait facilement se diriger.

Parfois, Laval collait son oreille contre le sol et écoutait.

– J'entends un bruit de pas, dit-il tout à coup.

Le missionnaire écouta à son tour.

– Oui, dit-il, au bout d'un instant, on s'est lancé à notre poursuite, cela ne fait aucun doute... Mais nos ennemis sont loin encore, et nous serons arrivés avant qu'ils ne nous aient rejoints.

– En êtes-vous sûr, demanda M. Paturel dont l'inquiétude était visible.

- Oui... mais pressons-nous...
- Vous ne pensez pas que nous rencontrions d'obstacles sur notre route ?
- Non... le seul obstacle que nous aurons à franchir est un ravin, mais je sais à quel endroit on peut le traverser sans difficultés.
- Et vous pensez que les Rekkas, comme vous les appelez, nous recevront bien.
- Je vous ai dit que ce sont des amis.
- Espérons qu'ils sont courageux, ceux-là, et qu'ils sauront nous défendre.
- Vous pouvez y compter... Je les ai vus à l'œuvre, ce sont de merveilleux combattants... et puis, ils ont des armes à feu... c'est pourquoi les Hourvas ne se sont jamais avisés de les attaquer. Une fois que nous serons à Rieda (c'est le nom du village occupé par les Rekkas) nous serons en sûreté. De plus, vous trouverez là des porteurs qui ne demanderont pas mieux que de vous conduire auprès de vos amis.
- Tout s'arrange bien, dit M. Paturel. Pourvu que nous n'ayons pas encore quelque surprise.

– Quelle surprise pouvons-nous avoir ?

– Est-ce qu'on sait ? Dans ce maudit désert, il faut s'attendre à tout.

Les trois hommes avançaient toujours, mais bien moins vite, car ils commençaient à être fatigués. Rien de plus difficile et de plus pénible que la marche à travers les sables. On avance de trois pas et on recule de deux...

Tout à coup, M. Paturel qui suait sang et eau, prit le bras de Laval, en disant :

– Soutenez-moi, je n'en puis plus...

– Allons, un peu de nerf, répondit le Parisien... nous serons bientôt arrivés...

– Je ne peux plus remuer les jambes.

– Forcez-vous, voyons.

– Croyez bien, mon ami, que je fais tout ce que je peux...

Le pauvre savant ne tenait plus sur ses jambes. Il fléchissait à chaque pas, et il était visible que bientôt il se laisserait tomber sur le sol. Le missionnaire qui n'était plus jeune, lui non plus,

n'était guère plus vaillant.

– Arrêtons-nous, dit Laval... voyons, à quelle distance pouvons-nous être maintenant du camp de ces fameux Rekkas ?

– Quatre milles tout au plus, répondit le missionnaire.

– Ce n'est rien... Nous pouvons parfaitement parcourir cette distance en une heure et demie.

– Oh ! mettons deux heures.

– Deux heures, si vous voulez.

M. Paturel et le missionnaire s'étaient laissé tomber sur le sol. Le vieux savant, l'oreille collée contre le sable écoutait.

– Oh ! dit-il, les pas se rapprochent ; les Hourvas ont retrouvé notre piste... Ils vont arriver... Oh ! en route, en route.

Ce disant, M. Paturel retrouvait toute son énergie, et se mettait debout. Il avait fait un violent effort sur lui-même... On entendait maintenant très distinctement les cris des Hourvas. Ils se rapprochaient.

– Vite ! Vite ! dit Laval...

La situation était critique. M. Paturel, tout en courant, ne cessait de regarder derrière lui !..

CCLV

Cordial accueil

Le camp des Rekkas n'était plus qu'à deux milles environ, mais les ennemis gagnaient du terrain, et on les apercevait nettement. Ils suivaient en courant un homme à cheval, et cet homme, c'était le chef, ce vieillard cruel qui avait condamné à mort Laval et ses amis.

– Nous sommes perdus ! nous sommes perdus, ne cessait de répéter M. Paturel.

– Allons... du courage ! du courage !... criait Laval en poussant le vieux savant devant lui...

M. Paturel faisait preuve d'une énergie vraiment admirable, mais il était certain qu'avant peu il allait se laisser choir, et qu'il ne pourrait plus se relever.

Les ennemis se rapprochaient. Laval et le

missionnaire comprirent qu'ils allaient bientôt être rejoints.

– Halte ! commanda le Parisien.

Et comme le missionnaire le regardait sans comprendre, Laval mit un genou en terre et attendit. Il allait risquer le tout pour le tout.

– Visons bien, dit-il... c'est le chef qu'il faut abattre. Ne tirons pas avant que ces sauvages soient à bonne portée, car il ne faut pas les manquer.

M. Paturel qui avait retrouvé tout son calme, s'était agenouillé sur le sol entre le missionnaire et le Parisien.

– Attention ! dit tout à coup Laval.

Ses deux compagnons épaulèrent leurs carabines.

– Ne gâchons pas nos cartouches, dit Laval... Moi, je me charge du chef... vous autres, tâchez d'abattre ceux qui se trouvent à côté de lui.

Cependant les ennemis hésitaient. Ils semblaient se consulter.

– Vous allez voir, dit Laval, qu’ils vont encore s’aplatir sur le sol et qu’il nous sera impossible de les viser... Tant pis, je risque le coup... Il faut à tout prix démolir le chef.

Et il pressa la détente de son arme.

Le chef battit l’air de ses mains et tomba de cheval...

– Ça y est, s’écria Laval... Ça c’est étonnant, je n’aurais jamais cru que mon fusil portait si loin... Tenez, regardez-les maintenant... ils sont affolés et ne savent plus s’ils doivent avancer ou reculer.

– Ce serait le moment de fuir, dit M. Paturel.

– Fuir ! vous n’y pensez pas, répondit Laval... mais ce serait tout compromettre. Tirons, au contraire, semons la panique parmi ces gredins...

Il y eut une vive fusillade... Les Hourvas n’insistèrent point. Ils s’enfuirent sans demander leur reste.

– Ouf ! s’écria M. Paturel... nous allons enfin pouvoir respirer. Pourvu maintenant que les Rekkas ne nous reçoivent pas à coups de flèches.

– Pas de danger, répondit le missionnaire, les Rekkas sont de braves gens. J’ai eu souvent l’occasion de leur rendre visite et toujours j’ai été accueilli par eux avec bienveillance. Vous allez voir, ce ne sont point des sauvages.

En effet, une heure après, quand Laval et ses deux amis pénétrèrent dans le camp des Rekkas, ils virent tout de suite qu’ils n’avaient rien à craindre de cette peuplade... Le chef les reçut avec courtoisie, et quand Laval lui demanda s’il consentirait à lui donner une vingtaine d’hommes pour remorquer l’aéro jusqu’au prochain village, il lui dit :

– Amenez votre aéro ici... Nous avons parmi nos hommes d’habiles charpentiers, des menuisiers et des mécaniciens.

Et c’était vrai. Les Rekkas sont très industriels, et passent pour d’habiles ouvriers d’art. Ils façonnent l’argile aussi bien que le bronze et l’acier, et vendent leurs produits aux caravanes qui se rendent en Égypte.

Les Rekkas, d’après les ethnographes, sont les descendants directs de ce peuple merveilleux qui

a vécu en Égypte dans les premiers siècles. Ils sont demeurés fidèles à la vieille tradition, et vivent à peu près comme leurs ancêtres... M. Paturel s'entretint longuement avec le chef, et demeura surpris de son intelligence et de son savoir.

Ce chef, qui se nommait Éphraïm, était à la fois médecin, mathématicien, et astronome. Il parlait couramment le français, l'anglais et l'espagnol...

Après avoir offert au missionnaire et aux aviateurs un repas copieux, il mit à leur disposition une voiture et quarante hommes.

C'était plus que n'espéraient les aviateurs. M. Paturel et Laval montèrent dans la voiture, en compagnie de quatre Rekkas, et les autres suivirent à pied, à travers les sables.

On s'imagine sans peine l'étonnement de Beaucaire et de Tavernier, en voyant arriver cette troupe qu'ils prirent d'abord pour une bande d'ennemis. Ils reconnurent vite leur erreur, quand ils aperçurent Laval et M. Paturel qui leur faisaient des signes.

– Nous ne croyions plus vous revoir, dit Beaucaire.

– Ma foi, répondit M. Paturel, il s'en est fallu de peu que nous ne restions dans le désert, car nous avons été surpris par de vilains sauvages que l'on appelle les Hourvas, et qui sont bien les plus ignobles créatures que nous ayons rencontrées.

– Ils ne vous ont pas trop malmenés, à ce que je vois.

– Non, mais il était moins cinq, comme dit cet excellent Laval. Ils nous avaient ligotés, et avaient déjà préparé les fosses qui devaient recevoir nos corps... Vous voyez, c'était grave.

– En effet, et comment vous êtes-vous tirés de là ?

– Grâce à Laval... c'est lui qui a été notre sauveur. Ah ! le brave garçon... En voilà un qui est débrouillard. Jamais il ne s'émotionne... Il aurait la corde au cou qu'il espérerait encore... Sans lui, où serions-nous maintenant...

– Assez d'éloges comme ça, monsieur Paturel,

fit Laval qui avait entendu...

– Mais, mon garçon, répliqua le vieux savant, je dis ce que je pense... vous avez été notre Providence au cours de ce voyage.

Le Parisien éclata de rire.

CCLVI

Les projets de M. Paturel

– Allons, dit Beaucaire, ne perdons pas de temps... que l'on remorque l'avion.

Immédiatement les Rekkas s'attelèrent à l'appareil qui ne tarda pas à glisser sur le sol.

Beucaire était préoccupé. Il se demandait si l'on trouverait au prochain village tout ce qu'il faudrait pour réparer l'aile de l'aéro. Il fit part de ses craintes à Laval qui répondit :

– Tranquillisez-vous... Les Rekkas ont chez eux tout ce qu'il faut... ils ont même des ouvriers qui nous donneront un sérieux coup de main.

Le voyage s'accomplit sans incidents, et quand on arriva chez les Rekkas, la nuit était venue. Des centaines de torches éclairaient le camp.

– Oh ! oh ! fit M. Paturel, mais on se croirait dans un palais des « Mille et une Nuits »...

Le chef vint à la rencontre des aviateurs, et les reçut sous sa tente où un repas était servi. Le dîner fut des plus gais. Le lendemain, dès l'aube, on commença à réparer l'aile de l'aéro, et l'on trouva tout ce qu'il fallait pour cela. Cette réparation qui était des plus délicates, prit deux jours, et les Rekkas qui sont d'habiles ouvriers aidèrent habilement les aviateurs.

Quand tout fut prêt, Beaucaire remercia le chef, et celui-ci lui adressa un petit speech des mieux choisis.

Bientôt l'avion reprenait la route de l'air.

– Ah ! enfin, s'écria Laval, je crois que maintenant, nous arriverons au terme de notre voyage...

– Qui sait ? fit M. Paturel...

– Ah ! voilà que vous doutez encore... Vous êtes insupportable... Si l'on vous écoutait, on broierait continuellement du noir...

– Non... mon ami, mais il est bien permis de se

montrer parfois un peu pessimiste...

– Non... pas du tout. Il faut toujours avoir confiance, et se dire que l'on réussira... C'est toujours ainsi que j'ai vécu... et pourtant, je peux dire que j'en ai eu des secousses dans mon existence. Eh bien, je ne me suis jamais découragé. Je crois que ceux qui doutent sans cesse et voient l'avenir sous un vilain jour, attirent ce que j'appellerai la guigne. Il faut croire que tout ira bien, c'est la seule façon d'avoir un peu de tranquillité dans la vie, et de réussir.

– Vous avez peut-être raison, dit le vieux savant, mais voyez-vous, à mon âge, on n'a plus la confiance de la jeunesse. On a vu tant de choses, on a eu tant de surprises, que l'on se méfie toujours.

– C'est un tort. Plus on vieillit, plus on doit voir la vie en rose.

– Vous êtes amusant, Laval, et vraiment je regretterai votre compagnie quand je serai rentré en France.

Mais j'irai vous voir... si vous le permettez.

– Comment donc, et je vous recevrai toujours avec plaisir. Et puis, qui sait, nous aurons peut-être l’occasion de faire ensemble un nouveau voyage.

– Oh ! j’en doute... Les voyages, j’en ai assez...

– On dit cela, et puis on se laisse tenter quand même.

– Auriez-vous réellement l’intention de tenter une nouvelle expédition ?

– Peut-être.

– Un voyage au pôle, je parie ?

– Vous l’avez dit... Comment avez-vous deviné cela ?

– Pardi, la belle malice ! Vous m’en avez parlé plus de vingt fois.

– C’est vrai. Eh bien, oui, je ne dis pas que je ne tenterai point cette exploration... Jusqu’alors toutes les informations, tous les détails qui nous ont été fournis sur le pôle m’ont paru incomplets. Il y a bien des choses à voir là-bas...

– Et vous n’hésiteriez pas à vous embarquer pour le pays des glaces ?

– Pas du tout.

– Eh bien, ne comptez pas sur moi... Les pays froids, ça ne me dit rien, mais pas du tout... J’ai trop souffert en Russie, quand j’étais prisonnier... Je préfère les pays chauds.

– On s’habitue au froid comme à la chaleur.

– Je ne crois pas... selon moi on s’habitue difficilement à avoir les pieds gelés.

– Bah ! dans les pays chauds, on a à craindre les insulations...

– C’est vrai... aussi, voyez-vous, rien ne vaut la France... et je suis décidé à ne plus la quitter... Mais voyons, est-ce que vous songez sérieusement à ce voyage au pôle ?

– Très sérieusement.

– Vous iriez là-bas en aéro ?

– Oui...

– Pas avec le nôtre, bien sûr, car il commence à être joliment fatigué.

– Non... d'ailleurs le nôtre n'est pas aménagé pour une expédition semblable.

– Et c'est vous qui ferez les frais d'un tel voyage ?

– Non... c'est une société de savants.

– Les savants ont donc quelquefois de l'argent ?

– Non, mais ils en trouvent. Du moment qu'il s'agit d'une expédition qui peut être utile à la France, les concours ne manquent pas...

– Ah ! tenez, voulez-vous que je vous dise... eh bien ! à votre place, je renoncerais à cette entreprise... Songez que vous n'avez plus vingt ans...

CVLVII

Les pyramides d'Égypte

M. Paturel sourit :

– C'est vrai, dit-il, je n'ai plus vingt ans, mais j'ai quand même, quand il le faut, l'énergie d'un jeune homme... Ce qui n'enthousiasmerait pas un vieillard quelconque, enthousiasme un savant... Enfin, nous verrons. Terminons d'abord ce voyage.

– Qui aura été un beau voyage.

– Oui, vous pouvez le dire.

– Et dont on parlera.

– Oh ! ne nous illusionnons pas trop. On oublie vite les plus merveilleuses prouesses...

– C'est égal... celle-là ne peut passer inaperçue.

– Évidemment. On en parlera pendant quelques semaines, puis un autre événement viendra qui nous fera oublier. C’est la vie...

L’avion survolait maintenant une grande plaine aux sables roux. Par places, s’élevaient quelques petites maisons blanches qui, vues de l’avion, ressemblaient à des morceaux de sucre éparpillés sur le sol.

– Nous entrons dans les pays civilisés, dit M. Paturel. Bientôt nous serons au Caire...

– Oh ! attendez, fit Tavernier en riant, nous en sommes encore loin...

– Est-ce que la distance compte en avion ?

– C’est vrai.

– Avant peu, nous apercevrons les pyramides.

– Oh ! s’écria Francis... les pyramides, c’est ça qui doit être joli...

– Joli n’est pas précisément le mot, répondit M. Paturel, mais c’est imposant...

– Les verrons-nous bien de l’avion ?

– Nous attendrons au besoin pour les

contempler un instant. Cela en vaut la peine.

– Verrons-nous aussi le sphinx ? demanda Laval.

– Certainement... il est d'ailleurs assez visible...

– Peut-on monter sur les pyramides ?

– Oui... mais cela n'est guère facile...

– Pourtant, sur les photos que j'ai vues, il y a des marches.

– Oui, mais des marches très élevées, et il faut être très vigoureux pour les escalader. On doit se livrer à une véritable gymnastique...

– Peut-être bien qu'un jour, on établira un funiculaire pour l'ascension des pyramides.

M. Paturel sourit :

– Oui, peut-être, fit-il... Aujourd'hui, on ne respecte plus rien... Des industriels sans scrupules trafiquent de tout.

– C'est le progrès... les gens ne veulent plus se fatiguer, et font établir partout des ascenseurs et des funiculaires...

Cette conversation fut interrompue par un craquement sinistre...

– Oh ! mon Dieu ! s'écria M. Paturel... qu'est-ce que cela ?

L'avion s'était penché sur le côté, et Beaucaire ne semblait plus maître de sa direction.

Cependant l'atterrissage eut lieu sans trop de brutalité.

– Je m'en doutais, dit M. Paturel...

– De quoi vous doutiez-vous ? demanda Tavernier...

– Mais de ce qui vient d'arriver...

Le commandant haussa les épaules... Francis et le Parisien s'étaient mis à réparer... L'avarie était moins grave qu'on ne l'avait supposé. Au bout d'un quart d'heure, on put repartir...

– J'ai hâte de voir les pyramides, dit Laval...

– Eh bien, regardez... les voici, répondit M. Paturel en étendant le bras dans la direction de l'ouest.

Laval et Francis se penchèrent sur l'appui de

la carlingue...

On apercevait en effet les pyramides, mais elles semblaient toutes petites, noyées au loin dans une brume mauve. Peu à peu elles grossirent. Beaucaire se mit légèrement en descente pour que l'on pût les examiner.

M. Paturel profita de cette occasion pour faire une fois encore montre de ses connaissances.

– Il y a, dit-il, trois pyramides : Chéops, Chephren et Mycerinos. Cheops s'élève sur une vaste esplanade de rochers nivelés par la main de l'homme ; elle est celle de ces trois pyramides qui est la plus rapprochée du Nord. Vue d'en bas, elle paraît avoir un sommet aigu, mais en réalité, elle présente une assez large plateforme. Sa hauteur est de cent-trente-sept mètres, c'est-à-dire cinq mètres de moins que la cathédrale de Strasbourg, dix mètres de plus que la Coupole de Saint-Pierre de Rome, et vingt-sept mètres de plus que le dôme des Invalides, à Paris...

« Le volume de la pyramide de Chéops est d'environ deux millions six cent vingt mille mètres cubes, de manière que si, avec les

matériaux qui composent cette masse énorme, on élevait un mur de trois mètres de haut et de trente-trois centimètres de large, ce mur aurait, chose incroyable, six cent cinquante-cinq lieues de longueur. La pyramide de Chéops est ordinairement la seule que les voyageurs gravissent, et dont ils visitent l'intérieur. L'entrée de cette pyramide se trouve face au Nord, à vingt mètres environ du sol. Au-dessus de cette entrée dont la voûte triangulaire est formée de deux larges pierres opposées à angle obtus, on lit une inscription française qui rappelle notre expédition d'Égypte. On pénètre ensuite dans une galerie et on trouve une chambre carrée. Plus loin sont d'autres pièces. C'est là que les anciens Égyptiens étaient initiés à ce qu'ils appelaient les grands mystères. L'homme qui se présentait pour subir ces épreuves était introduit dans la pyramide. Arrivé au bord d'un grand puits qui se trouvait au bout d'une galerie, il était reçu par des prêtres qui l'engageaient à se précipiter dans le gouffre béant. Le néophyte hésitait souvent. Alors on lui apportait un casque surmonté d'une lampe allumée et, muni de cet appareil, il devait

descendre dans le puits où il rencontrait çà et là des lames de fer sur lesquelles il pouvait poser les pieds. L'initié descendait longtemps, éclairé quelque peu par la lampe, puis à cent pieds environ de profondeur, il rencontrait l'entrée d'une galerie fermée par une grille qui s'ouvrait aussitôt devant lui. Trois hommes paraissaient alors, portant des masques de bronze. Il fallait ne pas s'effrayer de leurs menaces et marcher en avant. Le néophyte faisait ensuite une lieue environ et arrivait dans une vaste salle où tout s'illuminait dès qu'il entrait. Au moment où, après avoir longtemps marché, il sentait ses forces s'épuiser, il voyait paraître devant lui une échelle de fer. L'épreuve était alors finie.

– Quelles drôles d'épreuves, fit le Parisien.

– Oui, mais chez les Égyptiens, elles n'étaient pas rares.

– Ce peuple était très avancé, paraît-il.

– Oui, et l'on s'étonne encore aujourd'hui de ses travaux, et de sa science. Ils étaient médecins, architectes, astronomes, mathématiciens.

– Oh ! s'écria Francis, on voit bien les pyramides à présent.

En effet, Beaucaire s'était mis en descente et manœuvrait à cinquante mètres de hauteur environ, de façon à passer à faible distance de ces constructions géantes.

– On a beau dire, fit Laval, c'est imposant.

– N'est-ce pas, répondit M. Paturel...

– Ça vaut la tour Eiffel.

– Certes, mais il ne faut pas dire de mal non plus de la tour Eiffel qui est le triomphe de la construction en fer...

– Ah ! ça, oui, par exemple...

L'avion filait à vive allure. Bientôt on aperçut une ville.

– Voici le Caire, dit Tavernier...

– Ah ! ça se tire tout de même, fit le Parisien. Vous voyez, monsieur Paturel, que nous arriverons au terme de notre voyage.

Le vieux savant ne répondit pas.

– Le Caire, dit M. Paturel, est l'ancienne ville

de Fostat, construite autrefois par le calife Omar... On lui a donné le nom arabe d'El-Kahira qui veut dire la Victorieuse et dont nous avons fait le Caire. Aujourd'hui, cette ville est arrosée par un canal dérivé du Nil, qui traverse le Caire dans toute sa longueur. Outre le palais ou château du vice-roi et la mosquée de Mehemet-Ali, on trouve dans cette ville d'autres monuments, tels que la mosquée d'Amrou, le grand couvent des derviches et l'ancienne porte de Bar-el-Nasar.

– Allons-nous atterrir au Caire, demanda Laval.

– Oui... répondit Tavernier, pour remettre notre aéro en état. Tenez, voilà Beaucaire qui cherche à se poser dans cette grande plaine...

– Pourvu que nous n'ayons pas encore affaire à quelques ennemis, fit Laval.

– Non, dit le commandant. Nous sommes dans un pays civilisé maintenant, et un pays qui aime la France... Il ne peut rien nous arriver de fâcheux...

CCLVIII

Au Caire

Tavernier avait raison, mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'était l'enthousiasme de la foule qui se précipita en masse quand elle vit atterrir l'aéro. Peu s'en fallut que l'appareil ne fût écrasé. Sans les policemen qui refoulèrent à grand-peine les curieux, le pauvre aéro et les aviateurs eussent été broyés par la multitude qui se pressait dans la plaine. Enfin, on parvint à établir un barrage, et Beaucaire put débarquer avec ses amis.

Le bruit de l'arrivée des Français s'était répandu avec la rapidité d'une traînée de poudre. Bientôt les autorités officielles arrivèrent en auto, et ce fut alors une suite interminable de discours auxquels Beaucaire et Tavernier furent obligés de répondre.

M. Paturel voulut aussi prendre la parole, mais il n'était pas orateur, on le sait, et fut obligé de s'arrêter net au milieu d'une période.

Les speechs terminés, les aviateurs furent invités à un banquet que l'on donna en leur honneur, mais Laval et Francis refusèrent de quitter l'aéro...

– Non... non, dit le Parisien, je n'abandonnerai pas notre appareil. Il pourrait encore nous arriver quelque anicroche, et ce n'est pas le moment. Je reste ici.

– Et moi aussi, fit le gosse...

On eut beau leur dire que la police qui était nombreuse, veillerait sur l'appareil, les deux jeunes gens ne voulurent rien entendre.

Beaucaire, Tavernier et M. Paturel s'en allèrent donc. Ils montèrent en auto avec de hauts dignitaires égyptiens, et s'éloignèrent, au milieu des acclamations de la foule.

– Certes, dit Laval à Francis, je n'aurais pas demandé mieux que de visiter la ville du Caire qui m'a l'air très jolie, mais ce n'est pas le

moment. Un mauvais drôle pourrait très bien, pendant notre absence, détériorer notre bon aéro...

– C'est peu probable, répondit Francis, mais enfin, tu as raison, il vaut mieux se montrer prudent... Les Anglais, nos concurrents, ont peut-être des amis ici, et l'un d'eux serait fort capable de nous jouer quelque sale tour.

– À propos, où peuvent-ils bien être, nos concurrents ? Que sont-ils devenus ?

– Ils ont dû retourner dans leur pays.

– Où ils ne se feront pas faute de nous débîner.

– Tu peux y compter, mais bah !... qu'est-ce que cela peut nous faire ? N'avons-nous pas gagné la partie.

– Oh... ils contesteront notre victoire.

– Nous leur clouons le bec.

– Ce ne sera peut-être pas si facile que ça...

– Tu crois ?

– Dame !.. ils diront ce qu'ils voudront, et comme nous ne pourrons rien prouver...

– Ne pensons pas à cela. D’ailleurs, M. Beaucaire et le commandant n’ont pas leur langue dans leur poche, ils sauront répondre... Il leur suffira de rappeler les vilains tours que nous ont joué nos concurrents.

– C’est vrai, mais les preuves ?

– Les preuves ! mais nous en avons... Ne te rappelles-tu pas qu’à Singapour, nous avons eu soin de prendre des témoins.

– Tout cela est si loin.

– N’empêche que nos déclarations ont été consignées par écrit... Rassure-toi, nous nous en tirerons... il serait malheureux qu’après avoir accompli un voyage aussi mouvementé, on nous cherche des chicanes, et que l’on conteste notre victoire...

CCLIX

Nouvelle menace

Pendant que parlaient les deux jeunes gens, un homme à lunettes s'était approché de l'appareil qu'il semblait examiner avec attention.

– Tiens, dit Laval, voilà un particulier qui m'a l'air bien curieux...

– Trop, même, répondit Francis... Qu'est-ce qu'il peut bien dire à l'individu qui l'accompagne ?

– Bah ! ne nous occupons pas de cela...

– On dirait des English.

– Ou des Allemands...

– Non... je parierais pour des Anglais... Eh ! oui, je ne me trompe pas, entends leur accent.

Les deux hommes regardaient les jeunes

aviateurs en souriant. On eût dit qu'ils se moquaient d'eux. Le Parisien les regarda fixement, et ils soutinrent son regard avec insolence...

L'un d'eux dit à haute voix :

– Il est facile de gagner la victoire dans ces conditions...

– Oui, répondit l'autre... mais est-ce bien une victoire ?

– Nous verrons, l'enquête le démontrera.

Laval perdit patience...

– Oui, messieurs, dit-il, c'est bien une victoire... Vous pourrez dire tout ce que vous voudrez, vous n'y changerez rien...

Les deux hommes le regardèrent et l'un d'eux répondit :

– La victoire... vous ne la tenez pas encore.

– Non... répondit Laval... Nous n'avons plus que la Méditerranée à traverser...

– À votre arrivée en France, vous éprouverez une surprise.

– Une surprise agréable, c’est certain... On est toujours heureux de revoir son pays quand on l’a quitté depuis longtemps...

Les deux hommes ne répondirent pas, mais s’adressant à la foule qui les entourait, l’un d’eux, celui qui portait des lunettes, dit à haute voix :

– Ces aviateurs ont été d’une incorrection inouïe. Ils avaient des concurrents, mais ont trouvé le moyen de s’en débarrasser...

– Qu’est-ce que vous dites ? s’écria Laval...

Sans paraître avoir entendu, l’homme continua :

– Oui... ils ont mis leurs concurrents dans l’impossibilité de continuer leur route...

Laval s’écria :

– Vous mentez...

L’homme se retourna.

– Ne répétez pas cela, dit-il, ou je vous boxe...

– Vous mentez...

– Vous faites le malin parce que vous êtes dans votre aéro, et que vous savez que je n’irai

pas vous y chercher.

– Détrompez-vous, je descends.

Et, ce disant, Laval sauta à terre.

L'Anglais, un grand gaillard maigre et nerveux, ne parut pas s'émouvoir.

– Me voilà, dit le Parisien... J'ai dit tout à l'heure que vous mentiez, et je le répète.

L'homme assujettit son lorgnon et se précipita sur Laval. Il lui décocha un terrible coup de poing que le Parisien évita, avec son adresse habituelle.

La foule s'était écartée, laissant le champ libre aux deux combattants. Jusqu'alors Laval n'avait pas riposté, car il ne voulait point mettre les torts de son côté.

– Vous voyez, dit-il aux assistants, monsieur a voulu me frapper.

L'Anglais bondit de nouveau sur le Parisien, et cette fois, l'atteignit à la poitrine. Le coup avait porté avec une telle violence que le Parisien chancela.

Ah ! s'écria-t-il... tant pis ! c'est vous qui

l'aurez voulu.

Et à son tour, il fonça sur l'Anglais. Celui-ci était bon boxeur, et savait esquiver avec adresse, mais il avait affaire à forte partie.

– Tant pis pour vous, dit Laval.

Et il envoya à son adversaire un direct en pleine figure. Le binocle de l'Anglais vola en éclats. L'assistance amusée riait à gorge déployée.

Laval voyant que son adversaire n'était plus à craindre, allait remonter dans l'aéro, quand un grand mulâtre lui mit la main sur l'épaule, en disant :

– C'est honteux ce que vous venez de faire.

– Quoi ? fit Bonzigue... est-ce que vous voulez une leçon, vous aussi.

Le mulâtre regarda le Parisien d'un air méprisant :

– Pauvre aztèque, dit-il... d'une pichenette je t'enverrais rouler à terre.

– Il y a pichenette et pichenette, répondit le

Parisien... mais il faudrait que la vôtre fût joliment forte pour m'envoyer au tapis...

– Veux-tu essayer ?

– Je n'ai aucune raison pour me battre avec vous...

– Ah ! je m'en doutais... tu recules... Tu choisis tes adversaires, mais quand tu en trouves un qui peut te damer le pion, tu recules..

Laval toisa le mulâtre :

– Apprenez, lui dit-il, que je n'ai jamais reculé devant qui que ce soit... Laissez-moi tranquille, ou je vais vous aussi, vous corriger d'importance.

Le mulâtre éclata de rire :

– Vous entendez, dit-il aux assistants, ce drôle parle de me corriger, moi, Martino, le champion de boxe d'Égypte...

– Je veux bien croire que vous êtes un champion, riposta le Parisien, mais il y a une chose certaine, c'est que vous êtes un parfait imbécile...

Martino bondit sous l'outrage.

– Prends garde, s'écria-t-il...

Laval se mit à siffler, en regardant le champion d'un air narquois. Celui-ci était devenu furieux, mais il n'osait frapper, de peur qu'on le désapprouvât. Un champion pouvait-il se commettre avec un inconnu qui n'était certainement pas un boxeur.

– Si je suis un imbécile, toi tu es un lâche.

Et il fit le geste de souffleter le Parisien. Celui-ci n'attendit pas... Son poing se détendit avec une vigueur extraordinaire et alla frapper Martino qui chancela, et faillit tomber.

– Ah ! c'est bien, s'écria-t-il. Tu as commencé... tu ne pourras t'en prendre qu'à toi de ce qui va arriver. Vous êtes tous témoins que j'ai été provoqué...

– Oui... oui... répondirent quelques assistants...

– Faut-il le mettre knock-out pour lui donner une leçon ?

– Oui... oui... une leçon...

– C'est bien.

Et Martino se mit en position de boxe en disant à Laval :

– Défends-toi...

– Et toi aussi, répliqua le Parisien... mais puisque c'est un match de boxe, il faut un enjeu. Si je t'envoie au tapis, que payes-tu ?

– Si tu m'envoies au tapis, gringalet, je te donne vingt livres sterling.

– Éclaire d'abord... et remets tes livres entre les mains d'un assistant...

– Tout à l'heure...

– Non, tout de suite...

CCLX

Une bonne leçon

Le mulâtre était bien embarrassé. Sans doute n'avait-il pas en poche les vingt livres.

– Eh bien, j'attends, dit Laval... Moi, je suis prêt à verser la somme...

Pour toute réponse, Martino décocha au Parisien un terrible coup qui n'arriva pas.

– Ah ! c'est bien, dit Laval... Tu n'as pas le sou, mais tu veux boxer quand même... Eh bien, vas-y... je suis prêt.

L'attitude décidée de Laval avait un peu déconcerté le mulâtre.

– C'est bien, dit-il... Va-t-en... Je ne veux pas t'estropier...

– Oh ! si ce n'est que cela, répliqua Laval, ne

te gêne pas...

– Tais-toi, sale Français...

– Ah ! cette fois, dit Laval, tu ne l'emporteras pas en paradis. L'injure mérite une leçon...

La foule prenait parti pour le Parisien. Quant à Martino, il semblait bien moins rassuré que tout à l'heure. Il continuait cependant de faire le bravache. Laval s'était mis en position.

– Eh bien, dit-il à son adversaire, qu'attends-tu ?

Le mulâtre eut un mauvais sourire, et tenta immédiatement un coup qui lui réussissait toujours probablement, mais il faut croire qu'il le manqua, car après l'avoir porté, il rompit vivement et reprit sa garde. Laval vit tout de suite que son ennemi n'était pas bien dangereux...

– Pour un champion de boxe, lui dit-il, tu manques de coup d'œil.

Martino, furieux, se jeta sur le Parisien. Alors celui-ci le cueillit au vol et lui logea son poing à la base du menton.

Le mulâtre chancela, battit l'air de ses mains,

cependant, il ne tomba pas. Laval eût pu l'envoyer à terre d'un nouveau coup, mais il se montra généreux, et attendit que Martino eût repris son aplomb.

La foule applaudissait.

– Il est inutile, dit le mulâtre, de prolonger ce combat... Je t'ai ménagé, car j'ai la main malheureuse, et je ne veux pas qu'il arrive un accident.

Laval éclata de rire.

– Oh ! dit-il, ne te gêne pas... Je sais encaisser... Dis plutôt que tu crains de te faire mettre knock-out.

– Oui... oui, il a peur, crièrent les assistants...

Martino était obligé de marcher.

– Tant pis ! dit-il, c'est toi qui l'auras voulu.

Et il se précipita sur le Parisien qu'il atteignit au bas-ventre, contrairement aux règles de la boxe...

Le public protesta. Laval, que le coup avait fait chanceler, reprit vite son aplomb, et avec une

rapidité extraordinaire décocha un uppercut à Martino. Le mulâtre alla à terre, mais se releva avant la dixième seconde. Cependant, il était en piteux état, et ne devait plus tenir longtemps. Un direct en pleine poitrine l'abattit tout de bon... Cette fois, il resta étendu, et ne se releva qu'au bout de deux bonnes minutes. Il était bel et bien knock-out.

– C'est lui qui l'a voulu, dit Laval... Vous êtes témoins que j'ai tout fait pour éviter le combat, mais j'ai été provoqué de telle façon que je n'ai pu reculer sous peine de passer pour un poltron...

Toute l'assistance approuva ces paroles, sauf les deux Anglais. L'un d'eux dit avec un mauvais sourire :

– Voilà les gens que nos compatriotes avaient pour concurrents... Jugez...

– Que voulez-vous dire, fit Laval, en regardant celui qui venait de parler.

– Je m'entends, cela suffit.

– Mais non... expliquez-vous... je l'exige.

– Vous n'avez rien à exiger, je suppose.

– Je vous demande pardon... quand on insinue quelque chose, il faut s'expliquer...

L'Anglais eut un haussement d'épaules. Il voyait bien que l'assistance n'était pas pour lui, et il jugea inutile d'insister. Il allait se perdre dans la foule, quand Beaucaire, le commandant et M. Paturel revinrent.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda Beaucaire... Vous vous disputiez, Laval.

– C'est-à-dire, patron, que je demandais des explications à ce monsieur qui nous a tous pris à partie.

– Ah ! et de quoi s'agit-il ?

– Il prétend que nous ne valons pas cher.

– Ah... vraiment ?

– Oui...

Le commandant s'adressa à l'Anglais :

– Monsieur, dit-il, je suis officier de marine... Je fais partie de l'expédition qui a entrepris le tour du monde... Qu'avez-vous à nous reprocher ?

– Mais rien, répondit l’Anglais, très gêné...

– Il a dit textuellement ceci, fit Laval : « Voilà les gens que nos compatriotes avaient comme concurrents.

– Ah ! fit Tavernier, vous avez dit cela, monsieur...

L’Anglais ne pouvait nier.

– Oui, répondit-il... J’ai appris que le match n’avait pas été correct.

– Ah ! et par qui avez-vous appris cela ?

– Mais par les journaux anglais...

– Et que disent-ils, les journaux anglais ?

– Ils prétendent que vous n’avez pas respecté les engagements du match, et que vous avez tout fait pour désavantager vos concurrents.

– Ceux qui disent cela ont menti...

L’Anglais, devant l’attitude décidée du commandant, ne crut pas devoir insister. Il prit le bras de son compagnon et l’entraîna...

– Vous voyez, fit M. Paturel, voilà déjà que l’on commence à nous chercher noise. Vous allez

voir, il se trouvera des gens pour nous accuser, et essayer de prouver que nous avons manqué de courtoisie envers nos concurrents.

– C’est possible, répondit le commandant, mais nous aurons de quoi leur répondre...

– La calomnie se répand vite.

– Quand on a la conscience tranquille, on ne craint rien.

– Oh ! ce n’est pas une raison... Moi, je ne suis pas tranquille sur l’issue de ce voyage...

– Nous verrons...

– Il serait triste tout de même de s’être donné tant de mal pour rien.

– Rassurez-vous, nous saurons confondre ceux qui s’aviseront de nous attaquer, et vous verrez qu’ils n’insisteront pas...

– Je ne suis point de cet avis...

Beucaire s’impatiait :

– En route ! commanda-t-il.

CCLXI

La dernière escale

Tous les aviateurs montèrent à bord, et bientôt l'avion s'envolait, salué par une foule enthousiaste. M. Paturel n'était pas tranquille.

– Voyez-vous, dit-il à Laval, on commence déjà à dire que nous avons non seulement manqué de correction envers nos concurrents, mais encore que nous avons employé à leur égard de mauvais procédés. Ah ! je me doutais bien que ces Anglais nous susciteraient des difficultés.

– Bah ! il ne faut pas songer à cela... Tout s'arrangera, vous verrez. Qui donc oserait mettre en doute la parole de M. Beaucaire et celle de M. Tavernier.

– Les honnêtes gens sont parfois victimes de terribles machinations.

– Ne pensons plus à ces affaires-là... Il sera bien temps de se défendre quand on nous attaquera. Vous pensez bien que M. Beaucaire a des preuves. Rien que l'affaire de Singapour suffit à faire condamner nos concurrents...

L'aéro filait à une allure rapide et régulière, comme impatient de survoler la terre de France... Bientôt, il atteignait Alexandrie. Ce port de la Basse-Égypte est situé sur la langue de terre qui sépare le lac Maryouth de la Méditerranée. Il compte environ 235 000 habitants.

Alexandrie est l'entrepôt du commerce égyptien. De là sont exportés le coton, les blés, les orges, les maïs, les vins, les sucres, les laines, etc... La ville est reliée aux différentes parties de l'Égypte par deux lignes de chemins de fer aboutissant à Rosette et au Caire.

– Allons-nous atterrir ici ? demanda M. Paturel.

– Oui, répondit Tavernier, mais ce sera notre dernière escale. Avant de nous lancer sur la Méditerranée, il faut que nous soyons sûrs que notre moteur est en parfait état.

– Nous n’allons pas, je suppose, survoler la Méditerranée jusqu’au bout de notre voyage.

– Tout dépendra de l’état de l’atmosphère. Si les vents ne sont pas trop violents, nous resterons au-dessus de la mer.

– Ce n’est guère prudent.

– Oh ! rassurez-vous, nous pourrions atterrir, en cas de besoin, soit à La Canée, à la Pointe de la Sicile ou en Sardaigne.

– Oui... mais ne croyez-vous pas qu’il eût été préférable de pointer directement sur la Grèce, de remonter en Turquie, de gagner Brindisi, Gênes, et Marseille.

– Beaucaire jugera ce qu’il convient de faire.

– Mais quel est votre avis, commandant ?

– Moi, je préfère survoler la Méditerranée, car si le temps est favorable, et si nous avons une panne, nous pourrions toujours amerrir, tandis que sur terre l’atterrissage pourrait nous être fatal.

– Oui, en effet, vous avez raison... Espérons que le temps se maintiendra au beau... le baromètre est haut, mais ce n’est pas une raison.

Sur la Méditerranée, les vents se déclenchent avec une terrible rapidité. La mer est calme, on est plein de confiance, mais tout à coup le ciel s'assombrit, la brise se lève, et la mer s'agite terriblement...

– Oui, je sais cela. Il m'est arrivé deux fois déjà de constater ce phénomène...

– Qui n'est pas rare... D'ailleurs, tous les marins vous diront qu'ils préfèrent naviguer sur tous les océans du globe plutôt que sur la Méditerranée.

– Il serait triste de sombrer au moment de toucher au port.

– N'ayons pas de ces idées... Disons-nous au contraire que tout ira bien...

*

Beucaire atterrit, et après avoir vérifié le moteur et les divers organes de l'aéro, fit le plein d'huile et d'essence, et s'apprêta à repartir. Il en fut malheureusement empêché par les Français

habitant Alexandrie qui voulurent à toute force offrir un banquet aux courageux aviateurs. Bien entendu, Laval et Francis tinrent à demeurer comme au Caire à bord de l'aéro, car ce n'était pas le moment de commettre d'imprudences... M. Paturel avait bien envie de rester avec eux, mais la perspective d'un bon repas eut raison de cette résolution et il suivit Beaucaire et Tavernier...

Francis et Laval examinèrent attentivement l'aéro, et quand ils furent certains qu'il était au point, ils s'étendirent dans la carlingue et s'endormirent. La chaleur était accablante, et la réverbération du soleil aveuglante. Lorsqu'ils se réveillèrent, ils consultèrent la montre du bord.

– Tiens, dit Francis, le patron et le commandant ne sont pas revenus.

– M. Paturel non plus, répondit Laval.

– Il faut croire que le banquet se prolonge. On doit les féliciter, leur adresser des discours sur des discours, et ils ne peuvent filer à l'anglaise.

– Il est fâcheux tout de même que nous n'ayons pas pu repartir avant la nuit.

– Bah ! cela n’a aucune importance... La nuit sera claire, tu peux en être sûr...

– Oui, je le crois comme toi.

Il y eut un silence.

Ce fut Francis qui reprit ;

– Tu ne saurais croire, mon ami, comme je suis heureux à la pensée que bientôt je vais revoir la France et ceux qui me sont chers...

– Je comprends cela, répondit Laval... Moi aussi, je suis heureux, crois-le bien. Et que vas-tu faire une fois que tu auras quitté cet aéro ?

– Je ne sais... Je crois que M. Beaucaire me gardera avec lui, car il n’a pas renoncé aux voyages, et il est probable qu’avant qu’il soit longtemps, il en entreprendra un nouveau.

– Moi, je t’avouerai que, pour l’instant, je ne me sens pas l’âme d’un voyageur... Je désire rester à Paris, et ne plus le quitter. Je trouverai facilement à m’embaucher dans quelque usine, et M. Tavernier, j’en suis sûr, me donnera un coup d’épaule...

CCLXII

Le temps se gâte

Laval réfléchit, puis ajouta, au bout d'un instant :

– Je m'établirai peut-être... J'ai quelque argent maintenant et je louerai une petite boutique, bien que les loyers soient bien chers aujourd'hui. Enfin, je verrai.

– On va nous en faire une réception à notre arrivée à Marseille.

– Oui, probablement, et ce n'est pas ce qui me charme le plus. Moi je déteste ces manifestations populaires où on vous porte en triomphe, au risque de vous étouffer...

– Espérons qu'on ne nous étouffera pas. Il serait malheureux qu'après avoir fait le tour du monde et passé au travers de tant d'aventures,

nous soyons étouffés par nos compatriotes... Ah ! voici nos patrons qui reviennent... attention, à nos postes...

Beucaire revenait en effet avec ses amis. Une foule de manifestants les accompagnait. Il y eut encore des discours auxquels Beaucaire fut obligé de répondre, puis Tavernier donna le signal du départ.

Quelques instants après l'aéro survolait la grande bleue.

M. Paturel qui avait bien déjeuné était fort gai, et ne cessait de bavarder. Il était enthousiasmé de l'aimable accueil qu'il avait reçu à Alexandrie.

– J'ai eu la chance, dit-il, de rencontrer au banquet un savant égyptologue qui m'a fort intéressé. Il se rend à Giseh pour procéder à de nouvelles fouilles, et est persuadé qu'il découvrira des trésors merveilleux. Le sol de l'Égypte n'a pas encore été exploré partout, et il reste de bien belles choses à retrouver... Figurez-vous qu'il m'a invité à l'accompagner...

– Et vous avez refusé ? demanda Laval...

– J’ai hésité... L’offre était tentante, mais je me suis dit qu’il serait tout à fait incorrect d’abandonner brusquement de braves et bons amis avec lesquels j’ai couru tant de dangers, et j’ai refusé...

– C’est bien, cela...

– Oh ! c’est tout naturel. Et puis il faut vous dire aussi que je ne suis pas fâché de revoir un peu mon cabinet de travail. Il doit y en avoir une poussière sur mes collections... Il faudra que je me livre à un sérieux nettoyage.

– J’irai vous donner un coup de main, si vous le désirez.

– Ma foi... je ne refuse pas... Je vous montrerai mes albums de botanique, mes insectes, et tous les spécimens de bêtes que j’ai recueillis...

– Mais si vous allez au pôle Nord, comme vous en avez l’intention, il vous faudra encore abandonner tout cela...

– Je verrai, mon départ n’est pas encore décidé. Une expédition pareille coûte cher, et il faut recueillir des fonds... Il est vrai que ce n’est

pas moi qui m'occuperai de la partie financière, car j'en suis absolument incapable... Tiens, qu'est-ce que cela signifie. Le soleil vient de disparaître... Oh ! oh ! c'est mauvais signe...

– Oui, plutôt, fit Tavernier, en consultant le baromètre.

– Vous allez voir que nous aurons encore un coup de chien avant d'atterrir en France.

– Il faut espérer que non... Tant que le vent ne se lèvera pas, nous n'aurons rien à craindre...

Le ciel se couvrait de plus en plus. De grands nuages gris accouraient du fond de l'horizon, se poursuivaient, se rejoignaient, et formaient une grande nappe sombre qui envahissait peu à peu le firmament.

– Il ne fait pas chaud à présent, dit Laval.

– Quand on est sur la Méditerranée, répondit le commandant, il faut toujours s'attendre à ces sautes brusques de température...

– Annoncent-elles toujours une tempête ?

– Non... pas toujours, mais elles sont quand même inquiétantes.

– Nous aurions mieux fait de gagner la Grèce, comme je vous le faisais remarquer tantôt.

– Bah ! ne nous alarmons pas d'avance...

M. Paturel avait perdu toute gaieté. Il ne quittait pas le ciel des yeux, et faisait à tout moment des remarques qui n'étaient guère rassurantes.

– Je m'entends un peu en astronomie, dit-il... et je crois bien que nous allons essayer une jolie tempête. Pourquoi M. Beaucaire ne s'élève-t-il pas pour planer au-dessus des nuages. Ce serait plus prudent.

– Beaucaire sait ce qu'il a à faire, répondit Tavernier.

M. Paturel n'insista pas... La nuit était venue. Une nuit noire et sinistre. Sur la mer, on apercevait de petits feux qui ressemblaient à des vers luisants. C'étaient des paquebots qui se rendaient en Égypte ou en Europe...

Le vent fraîchissait. Bientôt les haubans de l'aéro se mirent à vibrer.

– Oh ! oh ! fit Laval, ça s'annonce plutôt mal.

Personne ne lui répondit. Beaucaire cherchait maintenant à s'élever, et il ne tarda pas à atteindre la couche de nuages qui masquaient le ciel. Il y eut soudain une humidité fort désagréable, et les aviateurs revêtirent leurs cirés. Cependant, les nuages étaient épais et l'aéro s'y débattait avec rage pour les traverser. Il faut croire que ce fut impossible, car Beaucaire se remit en descente.

Le vent était de plus en plus fort...

– C'est une tempête, dit M. Paturel.

– Peut-être, répondit Tavernier.

– Vous doutez encore.

– Oui... j'ai souvent vu de ces coups de vent qui s'apaisaient aussitôt.

– Celui-ci a l'air de vouloir durer.

CCLXIII

Au-dessus des flots

Déjà l'aéro oscillait de droite et de gauche. Par moments, il était chassé de sa route et faisait des bonds formidables.

– Mon Dieu, fit M. Paturel, pourvu que nos haubans tiennent...

– Ils sont solides, répondit Laval... On les a remplacés au Caire...

– Et nos ailes.

– Elles tiendront...

Beucaire manœuvrait avec une adresse merveilleuse.

L'appareil, emporté dans une course folle, fuyait devant le vent. On n'entendait plus le bruit du moteur, tant la tempête faisait rage. Malgré

l'obscurité, on pouvait distinguer, par instants, à la lueur d'un éclair, la crête blanche des vagues qui se heurtaient, se tordaient, sautaient avec des bonds effroyables...

– Si nous étions obligés d'amerrir, dit M. Paturel, ce serait la mort...

– Tout se passera bien, répondit Tavernier qui avait conservé son sang-froid.

– Où sommes-nous ici ?

– Nous avons dépassé la Crète...

– Ah ! pourquoi n'avez-vous pas mis le cap sur la Grèce ?

– Le résultat serait le même...

– C'est vrai...

Maintenant, l'avion craquait effroyablement... À chaque minute Laval et Francis vérifiaient les ridoirs qui tendaient les haubans. Si par malheur l'un de ces ridoirs venait à céder, ce serait la catastrophe. Bientôt une pluie torrentielle s'abattit sur l'avion. L'eau emplit à demi la carlingue.

Enfin, le vent cessa, et le ciel se dégagea peu à peu...

– Vous voyez, dit Tavernier à M. Paturel, nous nous en sommes encore tirés cette fois.

– Oh ! ce n'est pas fini, répondit le vieux savant.

– Vous vous trompez... ces tempêtes qui éclatent brusquement cessent de même...

En effet, un quart d'heure après, le ciel avait repris sa limpidité et l'on apercevait les étoiles. Le vent cessa peu à peu, et l'atmosphère redevint normale.

– Encore un vilain coup d'évité ! s'écria Laval.

– Oui, fit M. Paturel, et espérons que ce sera le dernier. Mais qui sait ?

– Oh !... je vous en prie, ne soyez pas si pessimiste. Vous savez ce que je vous ai déjà dit, il faut avoir confiance et ne jamais se désespérer.

– Vous avez raison, mon ami... et pendant ce voyage, vous nous aurez donné un bel exemple de courage et d'énergie... Je peux même dire que

si nous avons la chance de revoir enfin, comme je l'espère, la terre de France, c'est à vous que nous le devons...

– Oh ! n'exagérez pas...

– Je n'exagère pas... Je dis ce qui est... Sans vous, nous aurions été massacrés, dévorés par les sauvages, et c'est à votre décision et votre sang-froid que nous devons d'être encore en vie.

– M. Paturel a raison, fit Tavernier.

Laval, tout confus, ne savait que répondre..

– Je vous devais bien cela, dit-il enfin, car si vous ne m'aviez pas recueilli, là-bas, en Russie, à l'heure qu'il est, je serais mort depuis longtemps... Ah ! je n'en menais pas large, quand j'étais au pouvoir de ces misérables qui me martyrisaient et me laissaient mourir de faim... Vous êtes apparus au bon moment... J'ai fait pour vous ce que tout autre aurait fait à ma place.

L'aéro avait repris sa marche régulière.

– C'est égal, dit le Parisien, il aura tenu bon notre aéro. Il en a eu des secousses, lui aussi, et c'est miracle qu'il soit encore entier. Il est solide

quand même... Quand il aura passé par l'usine, qu'on l'aura revu, vérifié, il pourra encore entreprendre un long voyage... et tenez, M. Paturel, vous qui voulez aller au pôle nord, vous pourriez vous servir de ce bon avion...

– Malheureusement, il n'est pas équipé pour un tel voyage... Il nous faudra un avion bien plus grand, car il faudra que nous emportions avec nous des chiens, des traîneaux, et tout un matériel de campement... Peut-être, si ce voyage est décidé emploierons-nous un dirigeable.

– Peuh ! un dirigeable... fit le Parisien... un grand ballon qui va où il veut, et qui risque à chaque instant de se crever... Non... vraiment, ce n'est pas ce qu'il vous faut et je vous garantis bien que je ne vous accompagnerais pas à bord d'une pareille saucisse... Les dirigeables ont fait leur temps. On l'a vu pendant la guerre.

– Pendant la guerre, ils ont été souvent utiles, dit Tavernier...

– Oh ! croyez-vous, commandant...

– Oui... dans certains cas, ils nous ont rendu

des services.

– Possible, mais pas autant que les aéros... L'avenir est à l'avion, et si jamais il y a encore une guerre, ce que je ne souhaite pas, ce sera une guerre d'aéros.

– Et de gaz asphyxiants, émit M. Paturel...

– Oui, et ce sera terrible... Espérons que nous ne verrons pas ça...

– Et vous oubliez, dit le Parisien, les gros canons avec lesquels on se bombardera à cinq cents kilomètres. On se tuera à distance, sans se voir... La victoire restera à ceux qui auront inventé le canon à plus longue portée et les gaz les plus nocifs... Voilà où nous en serons arrivés avec le progrès.

Il y eut un silence. Le jour se levait, un jour radieux, splendide... La mer était d'un bleu d'azur, et l'on apercevait dans le lointain la ligne mauve des côtes...

– Nous marchons joliment vite, dit M. Paturel...

– Oui, répondit Tavernier... ne vous en

plaignez pas.

– Oh ! je ne m'en plains pas, au contraire... Je voudrais déjà être arrivé. Il me semble qu'il y a vingt ans que j'ai quitté la France...

On était arrivé à la pointe de l'Italie... bientôt, on apercevait la Sardaigne, puis la Corse... Cependant, tout allait trop bien. Il était dit que les aviateurs auraient encore une avarie avant d'atteindre Marseille. Tout à coup, Beaucaire se mit en descente et amerrit. Fort heureusement, la mer était calme.

CCLXIV

Nouveau danger

L'avion se posa pour ainsi dire sur une nappe d'huile. À peine l'avion avait-il touché les eaux qu'un cargo qui l'avait aperçu et qui le croyait sans doute en danger, se dirigea vers lui à toute vapeur. Bientôt, il était à vingt mètres de l'aéro, et le dialogue suivant s'engageait de bord à bord.

- Vous avez une avarie ?
- Oui.
- Grave ?
- Non...
- Vous pouvez repartir par vos propres moyens ?
- Oui...
- Alors, vous n'avez pas besoin de notre

aide ?

– Non... merci...

Le capitaine du cargo salua, les aviateurs lui rendirent son salut, et le bateau continua sa route.

– Maintenant, dit Tavernier, nous pouvons être tranquilles, s'il nous arrivait une avarie grave, nous trouverions partout aide et assistance, car nous sommes dans des parages très fréquentés...

– Oui, fit M. Paturel... nous voilà revenus parmi les hommes civilisés...

L'avion une fois réparé (car l'avarie n'était pas bien grave) put enfin reprendre la route des airs.

– Ah ! s'écria M. Paturel, maintenant nous sommes sûrs de revoir la France...

Il n'avait pas achevé ces mots que l'avion oscilla, se redressa, puis piqua vers la mer.

– Qu'y a-t-il encore, demanda le vieux savant.

– Parbleu, répondit Laval, c'est une nouvelle panne, vous le voyez bien. Vous avez parlé trop tôt...

L'aéro s'était posé sur la mer, mais celle-ci était maintenant agitée, et l'appareil faisait des bonds désordonnés.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutiait le vieux savant... Allons-nous faire naufrage ici...

Et en disant cela, il regardait de côté et d'autre pour voir s'il n'apercevait pas un bateau, mais la mer était déserte... Rien à l'horizon... pas le plus petit voilier, pas le moindre vapeur.

Francis, au risque d'être précipité à la mer, s'efforçait de réparer.

– Je vois ce que c'est, dit-il... ce n'est pas très grave, mais avec ce terrible remous, la réparation sera dure... Viens m'aider, Laval... Je vais te passer les boulons au fur et à mesure que je les enlèverai... Tâche de ne pas les laisser tomber à la mer, car nous ne pourrions plus nous en tirer.

– Sois tranquille, répondit le Parisien, je ferai attention.

L'avion dansait de plus en plus et l'eau « embarquait » de temps à autre dans la carlingue...

– Oh ! s'écria M. Paturel, cette fois, c'est la catastrophe.

– Je vous en prie, taisez-vous, lui dit Tavernier.

Le vieux savant ne souffla plus mot. Il s'était accroupi dans le fond de la carlingue et se cramponnait des deux mains au vaigrage. Il était très pâle et roulait de gros yeux effarés... Parfois, il se haussait, regardait la mer, et se laissait retomber avec un geste de découragement...

Le bonhomme avait perdu tout espoir, et s'attardait d'une minute à l'autre à voir sombrer l'aéro.

Celui-ci résistait victorieusement à la lame, mais craquait dans toute son armature. Quand une lame s'abattait sur une des ailes, il penchait effroyablement, mais se redressait presque aussitôt.

– Ah ! un bateau ! Je vois un bateau ! s'écria tout à coup M. Paturel... Il vient à nous... Il nous a sans doute aperçus et arrive à notre secours...

Le bateau qu'il désignait était un voilier qui

louvoyait à une assez grande distance, et qui mettrait longtemps avant d'arriver jusqu'aux naufragés.

Il est probable qu'il ne les avait pas aperçus, car il s'éloigna de plus en plus et se fondit dans la brume du large.

M. Paturel poussa un cri de désespoir...

– Nous sommes perdus... nous sommes perdus ! bégayait-il... Ah ! le maudit bateau !... Je suis sûr qu'il nous avait vus, mais il s'est enfui... Est-ce qu'il n'y a pas des lois sur mer qui obligent les navires à se porter au secours de ceux qui sont en danger...

– S'il nous avait aperçus, dit Tavernier, il aurait certainement changé de route, mais il était trop loin pour distinguer notre avion dont les ailes blanches se confondent avec l'écume des lames...

– Vous croyez ?

– Oui...

M. Paturel eut un hochement de tête et ne dit plus rien. Tout espoir l'avait abandonné, cela était certain, et il se voyait déjà flottant sur les

eaux, entre les lames bondissantes.

La mer, au lieu de se calmer, sautait de plus en plus. Le vent fraîchissait, un vent d'est qui n'annonçait rien de bon.

Francis, cramponné à l'avant de l'appareil, faisait des efforts inouïs pour ne pas être emporté à la mer.

À un moment, si Laval ne l'avait pas retenu, il eut été précipité dans les flots, et peut-être n'aurait-on pas pu le sauver.

Tavernier le fit attacher et le pauvre petit avec un courage et une énergie merveilleuse, continuait de réparer.

Quand il détachait une pièce, il était obligé de la bien serrer afin de ne pas la laisser échapper, et pour la passer à Laval, il était contraint de faire de véritables tours de force.

L'avion se tenait toujours en équilibre frappant l'eau tantôt d'une aile, tantôt de l'autre, et ce dangereux mouvement de roulis menaçait de devenir fatal...

CCLXV

Moment d'angoisse

Beucaire, le sourcil froncé, ne quittait pas Francis des yeux... Il comprenait que si le gosse n'arrivait pas à réparer, ce serait la panne définitive puis l'engloutissement ! Et une rage sourde s'emparait de lui...

Avoir affronté tant de dangers, échappé à tant de périls, pour arriver à quoi ? à sombrer à quelques lieues de France...

Tavernier faisait aussi sans doute, les mêmes réflexions, car il avait par instants un geste désespéré...

Quant à M. Paturel, il était bien persuadé que c'était la fin. Il s'était affalé dans la carlingue et n'avait même plus le courage de prononcer une parole...

– Vous impatientez pas, dit Laval, qui, au milieu du danger, demeurait toujours gouailleur... Encore quelques minutes, et nous partons...

Il ne pensait pas un mot de ce qu'il disait sans doute, mais le brave garçon s'efforçait de redonner un peu d'espoir à ses compagnons.

Soudain un paquet d'eau s'engouffra dans la carlingue, M. Paturel poussa un cri. Peut-être se croyait-il déjà à la mer.

L'avion s'était cependant redressé brusquement, et le vent qui venait de l'arrière le poussait peu à peu...

– Si ça continue, fit Laval, nous arriverons quand même à Marseille, mais nous mettrons bien trois semaines pour y aborder.

Personne ne lui répondit.

Cette plaisanterie tombait mal. Il s'aperçut sans doute de l'effet qu'avaient produit ses paroles, car il reprit :

– Ça avance... Francis aura bientôt terminé... Encore quelques boulons à revisser et ça y sera... Ah ! c'est pas dommage... Je commence à en

avoir assez d'être secoué comme un prunier...
Hardi, Francis ! dépêche-toi.

Le petit apprenti faisait tout ce qu'il pouvait, mais il était exténué, le pauvre gosse, il faiblissait de minute en minute. La position qu'il était obligé de conserver le fatiguait énormément. Il suait à grosses gouttes et se sentait incommodé par le mal de mer.

À un moment, il laissa tomber un boulon que Laval eut la chance de rattraper pour ainsi dire au vol.

– Encore cinq minutes, dit Laval, et ça va ronfler, vous allez voir ça...

Cependant, au bout d'une demi-heure, rien ne ronflait... excepté le vent qui augmentait de force.

Il avait changé de direction de sorte qu'au lieu de pousser l'avion par l'arrière, il le chassait sur le côté, ce qui compromettait de plus en plus la situation des naufragés... Il arrivait que l'aile gauche plongeait dans la mer, et alors l'appareil donnait de la bande d'une façon effrayante.

– Rien à faire, murmura Beaucaire, à l'oreille

de Tavernier.

– Peut-être, répondit le commandant...

– En admettant que Francis remette le moteur en état, nous ne pourrons jamais reprendre notre vol... Comment veux-tu que je prenne mon élan sur cette mer agitée.

– Le vent est capricieux... Vois, il tourne encore... quand il devient fou, c'est qu'il va se calmer.

– J'en doute.

– Si... crois-moi... Tiens, regarde, les lames sont déjà moins fortes...

En effet, la mer semblait se calmer petit à petit.

– Voilà le beau temps qui revient, lança Laval...

M. Paturel sortit de sa torpeur... Il se souleva, regarda par-dessus la carlingue, mais un paquet de mer vint le frapper en plein visage, et il se laissa retomber en murmurant :

– C'est la fin...

– Oui, la fin du mauvais temps, riposta le Parisien qui avait entendu...

La mer se calmait cependant. L'avion était moins secoué. Au lieu de rouler comme l'instant d'avant, il tanguait mais mollement. Au loin, on n'apercevait plus de lames aux crêtes menaçantes...

– Je crois que ça doit marcher, dit tout à coup Francis.

Le moteur fut mis en route, et partit aussitôt.

– Le ronflement est régulier, dit Beaucaire...
pourvu que cela dure.

– Mais oui, vous bilotez pas, patron, ça durera, reprit Laval. Décidément, Francis est un as... Les moteurs ont beau lui jouer des tours, il les dompte toujours.

On détacha l'apprenti, mais il était tellement épuisé par le terrible travail qu'il venait de fournir qu'il se laissa tomber dans la carlingue, en murmurant :

– Hourrah ! hourrah ! cria Laval.

Puis se tournant vers M. Paturel.

– Vous voyez bien, dit-il, que nous arriverons quand même...

Et le brave garçon se mit à chanter à tue-tête :

Vers les rives de France,

Voguons en chantant.

Oui, voguons en chantant

Pour nous voguer est si doux.

L'avion filait comme le vent.

– Regardez là-bas, s'écria tout à coup le Parisien... Cette fois, y a pas d'erreur, les voilà les côtes de France.

Une demi-heure après on atterrissait à l'entrée de Marseille. Des torpilleurs venaient à la rencontre de l'avion, et bientôt celui-ci qui s'était posé sur la mer, faisait son entrée dans un des bassins du port, salué par des acclamations frénétiques.

CCLXVI

Le triomphe

Je renonce à décrire la manifestation qui eut lieu en l'honneur des courageux aviateurs. Ce fut du délire...

Ils furent tous portés en triomphe, et le président de la République qui était venu exprès à Marseille pour les recevoir (car il avait été prévenu par la T. S. F.), leur accorda la récompense qui leur était due.

Beucaire et Tavernier furent nommés officiers de la Légion d'honneur. M. Paturel et Laval furent faits chevaliers et Francis reçut la médaille de sauvetage, car il était trop jeune pour obtenir la croix...

– Voyez, dit M. Paturel tout ému, après la cérémonie. J'ai travaillé pendant quarante ans et

je crois avoir rendu nombre de services à la France, eh bien, j'attendais encore la croix. Il a fallu que je devienne aviateur pour l'obtenir.

– C'est vrai, répondit Tavernier, mais il ne faut rien regretter. Tout vient à point à qui sait attendre...

– Je m'en aperçois...

– Et puis, ce n'est pas tout... Une souscription a été organisée en notre faveur, et la somme qu'elle produira viendra s'ajouter à celle qui doit récompenser les vainqueurs du match...

Cependant, le lendemain, un incident surgit.

Le consul d'Angleterre fit paraître une note dans laquelle il disait que le match était nul, pour l'excellente raison que les aviateurs français n'avaient pas respecté leurs engagements.

Beucaire et Tavernier protestèrent. La polémique s'envenima, et devint tellement vive, que les aviateurs furent obligés de comparaître devant une commission d'enquête.

Fort heureusement, Beaucaire avait eu soin, lorsqu'il avait eu, en cours de route, à se plaindre

de ses concurrents de signaler leurs agissements, et les consuls étrangers avaient transmis au ministère des affaires étrangères des pièces qui ne laissaient subsister aucun doute sur la mauvaise foi des concurrents anglais.

Londres s'émut, il y eut des articles d'une extrême violence, mais devant les preuves qui avaient été fournies, le roi d'Angleterre, dans une lettre rendue publique, déclara que l'on ne pouvait rien reprocher aux Français, et que par conséquent ceux-ci étaient bien les vainqueurs du match.

Il tint même à les récompenser personnellement. Toute l'Europe applaudit à ce beau geste, et les aviateurs reçurent de toutes parts des témoignages d'admiration.

– Vous voyez, dit Laval, tout s'est arrangé à notre entière satisfaction... et nous pouvons dire que c'est justice... Quant à nos concurrents, ils ont ce qu'ils méritent... et si l'on savait tout, il est probable qu'on les traiterait plus sévèrement encore... On ne peut rendre une nation responsable des fautes de quelques-uns... Nous

avions eu affaire à des gens de mauvaise foi.

– Oui... de mauvaise foi, répondit M. Paturel, mais il y avait là-dessous une question d'argent, et quand l'argent entre en jeu, on peut s'attendre aux pires complications...

Bientôt les aviateurs prenaient leur vol pour Paris où les attendait une manifestation qui fut encore plus chaude que celle de Marseille. On s'écrasa au Bourget pour les voir, et on dut les protéger contre l'enthousiasme de la foule... Ils recevaient enfin la récompense qu'ils méritaient. Les premiers, ils avaient accompli ce tour du monde que personne n'avait osé tenter jusqu'alors...

Épilogue

Le petit Francis est aujourd'hui rendu à ceux qui l'avaient cru perdu. Il est heureux, car M. Beaucaire a pris soin de lui, et parle déjà de l'emmener dans un prochain raid en Afrique Équatoriale...

Tavernier a repris du service dans la marine et commande aujourd'hui un aviso de première classe.

Laval, ce gai et courageux compagnon qui s'est montré si utile et si courageux au cours du voyage que nous venons de raconter, a repris son ancien métier de plombier, et a ouvert une petite boutique rue de Vaugirard, à proximité de la porte de Versailles. Il va souvent voir Francis, et tous deux prennent plaisir à se rappeler les dangers qu'ils ont courus... Peut-être sont-ils prêts à courir encore le monde, car lorsque l'on a, comme eux, vécu de la grande vie d'aventures,

on se sent à l'étroit dans une ville, et l'on rêve de larges horizons...

Quant à M. Paturel, il a obtenu un énorme succès à l'Académie des sciences, lorsqu'il a présenté à ses collègues le « bombyx trigonocéphale », mais le vieux savant ne demeure pas inactif.

Il prépare avec un comité d'explorateurs son voyage au Pôle Nord, et il se pourrait que nous reparlions de lui un jour...

Fin

Cet ouvrage est le 1105^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.